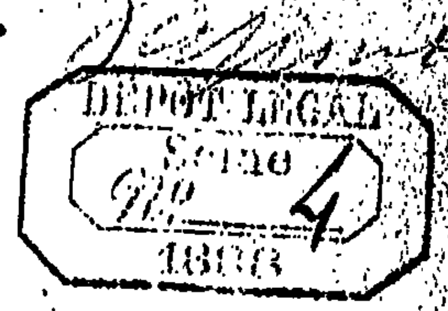
(Continu' Couverture

Paris, le 15 Février 1888.



LA

Revue de Paris

ET DE

SAINT-PETERSBOURG

Tome 2.

On s'abonne aux BUREAUX DE LA REVUE, 14, rue Halévy

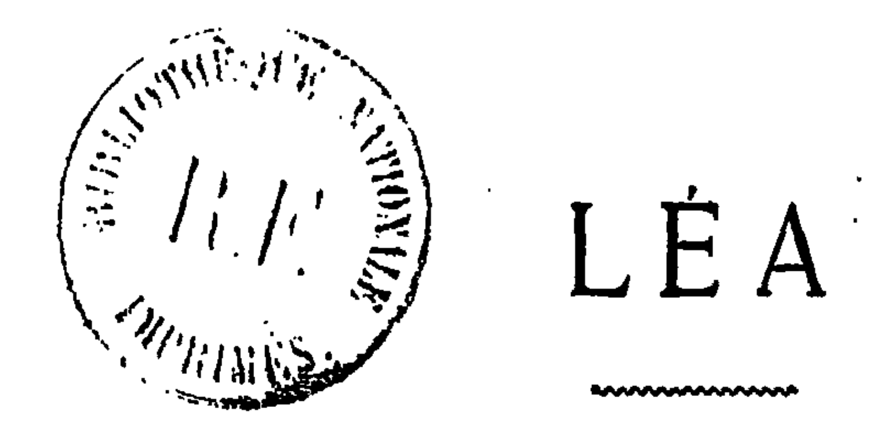
Pour la France, 30 fr. par an; pour l'Étranger, 35 fr.: papier de Hollande, 100 fr.

Vente au N°, à PARIS : Chez MARPON et FLAMMARION, 26, rue Racine et boulevard des Italiens, 10

Directeur : ARSÈNE HOUSSAYE

Sous-Directeur : ARMAND SILVESTRE *Secrétaire de la Rédaction :* JEHAN SOUDAN

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE FÉVRIER 1888



LÉA

E pensier?

Une voiture roulait sur la route de Neuilly. Deux jeunes hommes en habit de voyage en occupaient le fond et semblaient s'abandonner au nonchaloir d'une de ces conversations molles et mille fois brisées, imprégnées du charme de l'habitude et de l'intimité.

— Tu regrettes l'Italie, j'en suis sûr, dit à celui qui eût paru le moins beau à la foule, mais dont la face était largement empreinte de génie et de passion, le plus frais et le plus jeune de ces deux jeunes gens.

— J'aime l'Italie, il est vrai, répondit l'autre. C'est là que j'ai vécu de cette vie d'artiste imaginée avec tant de bonheur avant de la connaître; mais auprès de toi, mon ami, il n'y a pas de place pour un regret.

Et en dessus de la barre d'acajou, les mains des deux amis se pressèrent.

— J'ai craint longtemps, reprit le premier interlocuteur, que la générosité de ton sacrifice ne te devînt amère. Quitter Florence, tes études, tes plaisirs pour revenir avec moi à Neuilly, te faire le témoin des souffrances de ma pauvre sœur, et partager mes inquiétudes et celles de ma mère, n'est-ce pas là le plus triste échange?

— En supposant qu'il y ait du mérite à éprouver un sentiment tout à fait involontaire, mon cher Amédée, tu t'exagérais encore ce que mon amitié fait pour toi. Quand ta sœur ira mieux, ne pourrons-nous pas reprendre le chemin de cette Italie que nous venons de quitter? Oh! espérons que les craintes exprimées dans la lettre de ta mère n'ont aucun fondement.

— Je le saurai bientôt, dit Amédée; il frappa du fouet qu'il tenait à la main le cheval qui redoubla de vitesse; mais je n'augure rien que de sinistre du style de ma mère : croirais-tu qu'elle me parle d'un commencement d'anévrisme?

Réginald de Beaugency et Amédée de Saint-Severin, deux amis d'enfance dont la position de fortune était assez indépendante pour que leurs vies pussent se trouver toujours mêlées l'une à l'antre, ne s'étaient jamais quittés. Jusqu'à vingt-cinq ans tout leur avait été commun. Ils avaient ensemble débuté dans le monde, et là ils s'étaient confié leurs premières observations. Cependant leur intimité partait beaucoup plus du cœur que de la tête; c'était par ce point qu'ils s'étaient touchés. Trop d'intervalle les séparait d'ailleurs.

Réginald était une de ces hautes et fécondes natures tout écumantes de spontanéité et d'avenir. Dès les premiers instants de son existence intellectuelle, Réginald avait compris l'art et, dans l'enivrement de ce pur et premier amour, il s'était juré à lui-même qu'il ne serait jamais qu'un artiste. Mais on ne commence pas par être artiste; l'homme finit par là. Quand nous sommes jeunes, à l'éclat brûlant de nos rêves nous ne faisons que nous pressentir, nous deviner pour un temps lointain encore. Ce n'est que quand la passion a labouré notre cœur avec son soc de fer rougi, que nous pouvons réaliser les préoccupations qui nous avaient obsédés jusque-là. Or, il y a mille chances de mort dans la passion. Aussi peut-être serait-il vrai de dire que les hommes les plus prédestinés par leur nature à être artistes meurent avant de le devenir. Keats se brisant un vaisseau sanguin dans la poitrine, était plus naïvement grand poète que ce splendide lord Byron lui-même, qu'un mouvement de rage ne put pas tuer.

Cette passion qui vient toujours troubler nos contemplations avec violence s'était déjà emparée de Réginald. Elle devait le tuer plus tard, le tuer comme artiste. Cherchez son nom parmi les noms dont la société s'enquête parce que ces noms ont marqué, et vous ne l'y trouverez pas. Nom pas même tracé en caractères indistincts au bas de quelque ébauche hâtée. Nulle part ce nom n'a été écrit, si ce n'est sur ces pages qui vous racontent son histoire et que vous oublierez bientôt. Mais alors, il ignorait, l'heureux enfant d'une imagination confiante! il ignorait qu'il deviendrait athée à sa vocation et à son avenir. Déjà la passion l'avait mille fois jeté du haut en bas de l'idéal dans la réalité, lui obscurcissant ses aperceptions les plus lumineuses, l'interrompant tout à coup dans le jet de ses créations. Douleur amère et fatale! Tout le temps qu'il était entraîné vers les jouissances matérielles on eût dit qu'il entrevoyait, au fond de ces frénétiques plaisirs, comme par une révélation sublime, quelque chose de grand et de divin, tant il les étreignait contre lui d'une main acharnée; mais cette illusion finissait par du déboire, et l'intelligence revenait avec ses implacables mépris. Voilà pourquoi son front devenait chauve avant le temps, et son regard débordait d'une telle tristesse qu'il en versait jusque dans les yeux indifférents ou joyeux de qui le fixait.

Amédée n'était pas un homme fait sur le fier patron de Réginald. — Il cultivait aussi les arts, mais ils n'étaient pour lui qu'une fantaisie, un caprice, ce que sont les femmes pour tant d'hommes qui osent parler d'amour à leurs pieds! On ne voyait point sur son front serein et ouvert, à travers la fatigue des organes, les vestiges de cette lutte cruelle entre la passion et la pensée, la gloire ou la mort de l'artiste, qui l'anéantit encore à l'état d'homme ou le transfigure tout vivant.

Amédée et Réginald venaient de passer trois ans en Italie. Un soir de juin parfumé et chaud, ils avaient causé longtemps, sur la route de Neuilly à Paris, avec une femme d'un âge mûr, à l'air imposant quoique bon, qui tenait par la main une enfant de treize ans à peine, jolie petite fille à la tête nue et aux longs cheveux blonds et suaves jusqu'à paraître nuancés d'un duvet comme celui des fleurs, et qui, mollement bouclaient sur une pélerine de velours noir.

L'enfant reçut deux baisers sur le front, et les deux amis montant, avec cette frémissante rapidité du départ quand on a le cœur plein, dans l'aérien tilbury qui les attendait, volèrent vers Paris, laissant derrière eux un nuage de poussière qui s'évanouit, déchiré par le vent avec plus d'un adieu!

Cette femme était Mme de Saint-Severin, et cette enfant sa fille, la sœur d'Amédée, malade à présent et dont la maladie rappelait Amédée en France...

..... Alors ils atteignaient cet endroit de la route d'où l'on apercevait la maison blanche et ceinte de la vigne aux bras d'amoureuse, que Mme de Saint-Severin habitait du côté gauche extérieur à Neuilly : cet endroit où, trois ans auparavant eux attendris, mais heureux, mais confiants, mais fous de mille espoirs sans nom et de jeunesse, ils avaient laissé pour un temps indéfini la femme qui ne devait plus veiller que de loin sur ceux qu'elle avait soignés avec amour depuis leur enfance; car Réginald, ayant perdu ses parents peu de temps après sa naissance, avait partagé avec Amédée la tendresse de Mme de Saint-Severin, et rien ne l'avait averti qu'une mère lui eût jamais manqué.

A cet endroit, rien n'avait changé. Par une coïncidence du hasard, l'heure était la même que celle où ils étaient partis; et, comme il y a des journées que nous portons éternellement dans nos poitrines avec leurs plus petits accidents, un son de piano, un timbre de pendule, un nuage à l'horizon là-bas et le soir, ils se rappelèrent qu'il y avait trois ans le soleil se couchait ainsi, et que les teintes étaient les mêmes sur la courbe effacée des lointains. Seulement, au lieu d'une enfant et d'une femme sur la route, une femme isolée attendait.

C'est vous, ma mère! s'écria Amédée; et en une seconde Mme de Saint-Severin fut couverte des caresses de son fils et de Réginald.

— Comment va Léa, ma mère? où est-elle?

— Léa est toujours extrêmement souffrante, mon ami, répondit Mme de Saint-Severin. Et l'expression perdue d'une joie instantanée permit de juger combien ses traits étaient flétris par un chagrin adurant; elle était affreusement vieillie. La douleur est plus impitoyable que le temps : elle a des secrets pour vous briser mieux; elle vous courbe encore que le temps vous donnerait le coup de grâce. Les rides qu'elle vous creuse au front sont profondes comme des cicatrices, et pourtant, ô mon Dieu ! ce n'est pas là que sont les blessures!

— Je n'ai pas voulu, ajouta Mme de Saint-Severin, que Léa vînt audevant de vous; je craignais pour elle la fatigue et encore plus l'émotion; je l'ai prévenue que tu arrivais ce soir, cher Amédée, et cela vaut mieux. Dans son état, disent les médecins, l'émotion lui serait si funeste qu'il me faut craindre de donner du bonheur à ma fille sous peine de la tuer... Et, en prononçant ces derniers mots, cette voix pleine de douceur contractait une dureté amère; ce regard touchant alla donner contre le ciel comme une tête de désespéré contre un mur. Le reproche était presque impie. Ame religieuse, toute d'amour et de dévouement, avait-elle immensément souffert, cette pauvre femme, pour sentir ainsi, comme un homme, le soudain regret qui nous prend tant de fois dans la vie de ne pouvoir poignarder Dieu?

Amédée baissa la tête; la physionomie de sa mère venait de lui en apprendre plus que tous les pressentiments qu'il tremblait de voir justifiés.

Cependant, et peut-être pour ménager son fils (il paraît que les mères ont de ces courages), Mme de Saint-Severin reprit son calme habituel. — Bientôt ces trois personnes s'avancèrent vers la maison blanche, dans la direction du jardin qui s'étendait en face, tandis que le cabriolet, sous la conduite du jockey de Réginald, y accédait du côté opposé au jardin.

Léa était venue jusqu'à la barrière extérieure. Si Mme de Saint-Severin n'avait pas dit à Amédée : « voilà ta sœur, » il ne l'aurait pas reconnue, tant elle était changée et grandie. Léa se jeta au cou de son frère avec l'abandon d'un sentiment qui paraissait ne pas s'épandre souvent, avec ce laisser-aller d'adolescente dont toute l'âme devrait être une caresse. Mais Mme de Saint-Severin, redoutant que cette joie ne fût trop vive, y coupa court, en présentant à sa fille celui qu'elle appelait son second fils. Léa sourit à cette mâle figure qu'elle avait toujours aperçue réfléchie dans ses souvenirs à côté de celle de son frère, et Réginald dont le cœur s'était ouvert à tous ces détails de famille que la position de Léa rendait encore plus attendrissants, fut sur le point de la prendre dans ses bras et de l'y serrer comme on y serre une sœur; mais son regard saisit tout à coup sur le visage de Mme de Saint-Severin, tout ce qu'il y a de plus

chaste, de plus élevé, de plus sensitif dans la délicatesse d'une femme, confondu avec ce qu'il y a de plus intime dans une souffrance de mère, et il retint son mouvement. Il venait de comprendre pour la première fois que l'amitié est aussi une trompeuse, et que même chez cette femme qui l'appelait son fils, il n'était, hélas! qu'un étranger.

J'ai dit que Léa était changée et grandie; ce n'était plus la petite fille à la pèlerine de velours noir dont le teint se rosait impétueusement au moindre trouble jusque dans la racine des cheveux et des cils, sans que cette vaporeuse nuance, semblable à celle que, les soirs d'automne, on voit parfois aux rebords d'une blanche nuée, se fonçât jamais plus à un endroit qu'à un autre de son visage; nuance fugitive mais inaltérée qui ne se perdait jamais en dégradations insensibles à l'endroit où la robe joint le cou avec mystère, et faisait présumer que tout le corps se colorait timidement ainsi, et promettait aux ardeurs d'un amant des voluptés divines. Ces ravissantes rougeurs s'étaient exhalées, et, suivant la loi incompréhensible de tout ce qui est beau sur la terre, exhalées pour ne plus revenir! La maladie de Léa, en se développant, semblait avoir absorbé tout le sang de ses veines dans la région du cœur, et lui avait laissé une pâleur ingrate à travers laquelle l'émotion ne pouvait se faire jour. Ce n'était pas une pâleur ordinaire, mais une pâleur profonde comme celle d'un marbre : profonde, car le ciseau a beau s'enfoncer dans ce marbre qu'il déchire, il trouve toujours cette matte blancheur! Ainsi, à la voir, cette inanimée jeune fille, vous auriez dit que sa pâleur n'était pas seulement à la surface, mais empreinte dans l'intérieur des chairs.

Les deux amis furent d'autant plus frappés du changement qui s'était opéré en Léa depuis leur absence, qu'ils se souvenaient davantage de ce qu'elle était quand ils l'avaient quittée. Elle n'avait pas même conservé ses cheveux débouclés sur le cou et lissés sur ses tempes virginales, délicieuse coiffure qui jette je ne sais quel reflet de mélancolie autour d'une rieuse tête d'enfant. Elle les portait alors relevés sous un peigne, comme toutes les femmes.

Réginald surtout, Réginald qui sentait et observait en artiste, contemplait avec un intérêt immense de pitié, cette fille de seize ans qu'un mal indomptable avait flétrie, qu'une douleur physique emportait au néant avec sa beauté ravagée avant qu'elle sût que ce qui bouillonnait dans son cœur pût être autre chose que du sang. Il était humilié comme artiste. Jamais la beauté d'une femme, quelque resplendissante qu'elle fût, n'avait parlé un plus inspirant langage à son imagination que cette forme altérée et qui bientôt serait détruite. Involontairement il se demandait s'il y a plus de poésie dans l'horrible travail de la mort que dans le déploiement riche et varié de l'existence? La maladie de Léa était de celles dont les progrès sont à peine perceptibles. Tout ce que l'homme en sait, de

cette terrible maladie, c'est qu'elle est mortelle ; mais il ne lui est guère possible de l'étudier dans ses développements et de prédire le moment où, comme irritée de la résistance de l'organisation, elle achèvera de la briser. Mme de Saint-Severin n'entretenait plus depuis longtemps ces illusions qui, comme des femmes perfides, nous mettent leurs douces mains de soie sur les yeux pour nous cacher la réalité. Elle savait que l'état de sa fille était sans ressource ; qu'un peu plus tôt ou un peu plus tard Léa n'achèverait pas sa jeunesse, et que ce moment d'angoisses et de larmes ne se ferait plus beaucoup attendre. Telle était la pensée qui lui mangeait vives les fibres du cœur, et qu'elle cachait sous d'angéliques sourires et sous une confiance si sereine, que Léa, parfois dupe de ce calme sublime, sentait moins cruellement sa souffrance et croyait à un mieux prochain.

Réginald, en vivant chez Mme de Saint-Severin, comprit avec quelle anxiété d'amour était surveillée cette vie tremblante et qui pouvait se rompre comme un fil délié, au moindre souffle. Il fut le témoin de ces mille précautions employées pour préserver de chocs trop violents, de touchers trop rudes, ce cristal fêlé, ce cœur qui, en se dilatant, aurait fait éclater sa frêle enveloppe. Hélas ! ce cœur, au moral tout comme au physique, ne battait que sous une plaque de plomb.

Léa ne lisait aucun livre. A cette heure où l'imagination d'une jeune fille commence à passionner son regard d'insolites rêveries et à faire étinceler autre chose que deux gouttes de lumière dans les étoiles bleues de ses yeux, Léa ne connaissait pas un poète. Elevée solitairement à la campagne, elle n'avait senti, au sortir de l'enfance, que la douleur qui commença sa maladie et qui la fixa auprès de sa mère au moment où elle allait s'en séparer pour entrer dans un des meilleurs pensionnats de Paris. Cette retraite et cette inculture avaient nui autant au côté sensible de Léa qu'à son côté intellectuel.

De peur que la sensibilité de sa fille ne fût trop ébranlée par ces premiers épanchements dans lesquels on se soulage de ces larmes oppressantes qui viennent on ne sait pas d'où... et que toute femme qui fut jeune eut besoin de verser la tête sur l'épaule d'une autre femme pleurante aussi et bien aimée, ou toute seule, le front dans ses mains, Mme de Saint-Severin se priva du plus grand bonheur pour une mère, de la seule félicité humaine que la vertu n'ait pas condamnée. Dans ses relations avec sa fille, elle empêcha toujours l'effusion de naître. Miraculeux héroïsme, sacrifice de l'amour par l'amour ! Où cette femme, cet être fragile, puisait-elle tant de force pour plier à sa volonté les sentiments les plus vivaces de sa nature, si ce n'est dans l'idée qu'en s'y laissant entraîner, elle pouvait provoquer une de ces palpitations torturantes dans lesquelles sa Léa pouvait perdre connaissance et mourir.

Ainsi Léa n'avait été modifiée ni par ces idées qui élèvent et fécon-

dent les nôtres, ni par ces sentiments auxquels nos sentiments s'entremêlent. Tout ce qu'il y avait de poésie au fond de cette âme devait donc périr à l'état de germe, engloutie, abîmée, perdue dans les profondeurs d'une conscience sans écho! Que si quelquefois une tristesse, un retentissement intérieur, une ondulation rapide passaient sur cette âme isolée dans la création et venaient expirer dans un sourire sur ses lèvres pâles, c'était un point intangible dans la durée, ce n'était ni un désir, ni un regret; pour un regret, ne faut-il pas connaître et pour un désir, au moins soupçonner? C'était quelque chose de mystérieux, de vague et d'immense, semblable au sentiment de l'infini, comme nous croyons l'avoir éprouvé à une époque de notre vie, avant de savoir que ce sentiment se nommât ainsi. Manquent les mots pour parler de cet état de l'âme. On l'imagine sans pouvoir le peindre; l'imagination est la seule faculté qui ne trouve pas sur son chemin la borne de l'incompréhensible. N'y a-t-elle pas pour elle un Dieu? — Une couleur de plus dans le prisme! — Des amours purs et éternels?

Cet état de l'âme fut pour Réginald un mystère... un problème... un rêve. Il aurait si bien voulu le pénétrer. Efforts inouïs et perdus! Ce désir l'arrachait de son travail dès le matin! Quand, par la persienne entr'ouverte, il apercevait Léa cueillant des fleurs au jardin et les disposant dans les vases de porcelaine de la terrasse, il quittait son chevalet et sa toile, et courait auprès de la jeune fille lui parler de sa souffrance; puis du soleil qui luisait dans sa chevelure blonde; du bleu du ciel; de la fraîcheur de l'air. Puis il revenait encore à sa souffrance pour lui demander si toute nature bonne et souriante ne lui causait pas quelque bien; et il cherchait dans les réponses de Léa un mot, un pauvre accent qui lui révélât une des faces encore obscures de cette vie étrange et étouffée; mais rien dans sa voix faussée par la douleur et rendue plus touchante; rien dans ses regards languissants de fatigue et d'insomnie, rien sur cet ovale qui avait déjà perdu de sa perfection et de sa grâce, que de l'indolent sourire de la bienveillance. Oh! c'était un jeu cruel que ces déceptions inattendues et renaissantes, c'était un découragement à navrer! Tous les jours s'écoulaient aussi mornes, aussi ternes pour la jeune fille. Un cercle plus large et plus noir autour de ses yeux, une taille plus abandonnée, une démarche plus traînante : voilà quelles étaient pour Léa les seules différences qu'à la veille apportait le lendemain.

Mais Réginald ne se rebuta pas. Lui qui regrettait, disait-il, ces moments perdus auprès des femmes, moments trop nombreux dans sa vie et qui de leur bonheur rapide n'avaient pas racheté la moindre des peines dont ce bonheur dérisoire est empoisonné toujours, consumait misérablement son temps auprès d'une enfant malade, ignorante, silencieuse, timide, l'opposé de ces Italiennes qu'il avait aimées, si pleines de pensée

et de vie, dont l'amour de lave est, dit-on, un Styx qui rend invulnérable à toutes les voluptés nobles et tièdes trouvées dans d'autres bras que les leurs. La passion, qui commence par faire de nous des enfants et des imbéciles, persuadait à Réginald qu'il n'avait que de la pitié pour Léa. De la pitié! c'est une plainte stérile qu'on aumône, un serrement de main quand le mal n'est pas contagieux, au plus l'eau d'une larme, et puis on rit! et puis on oublie! voilà toute la pitié. Dans nos cœurs égoïstes et froids, elle n'a pas d'autres caractères, et les hommes qui ravalent le ciel au profit de leur orgueil, prétendent que la pitié est céleste! Réginald s'abusait en prenant le sentiment que lui inspirait Léa pour une si chétive sympathie, mais il ne s'abusa pas bien longtemps. Son passé était là avec ses poignants souvenirs. Il reconnut cet amour qui avait séché sur pied, étiolées et noircies les plus belles fleurs de sa jeunesse, ce Simoun qui ravage nos vies plus d'une fois et qui en tourmente longtemps encore le sable aride, quand il n'y a plus que du sable à en soulever.

Qui ne sait pas que tous nos amours sont de la démence? que tous nous laissent à la bouche la cuisante absinthe de la duperie? et l'expérience ne l'avait-elle pas appris à Réginald? Eh bien, de tous ses amours passés et de tous les amours possibles, le plus insensé était encore ce dernier! qu'espérait-il en le nourrissant? Dans six mois cette jeune fille serait portée au cimetière? D'ailleurs, y avait-il en elle des facultés aimantes? Saurait-elle jamais ce que c'est qu'amour? ce que ce mot-là signifie, alors que tant de femmes restent hébétées devant le sentiment qu'elles font naître? Angles de marbre et d'acier que toutes ces questions contre lesquelles Réginald se battait le front avec fureur. Mais son amour s'en augmentait encore. Toujours l'amour grandit et s'enflamme en raison de son absurdité.

Quel contre-sens dans ses idées d'artiste! Ah! si du moins elle était belle, se répétait-il quand il ne la voyait pas: je m'expliquerais mieux cet amour; mais qu'y a-t-il de beau dans des yeux inexpressifs, des traits amaigris, des formes qui s'évanouissent? Et, se reprenant tout à coup: mais si! si, ma Léa, tu es belle, tu es la plus belle des créatures; je ne te donnerais pas toi, tes yeux battus, ta pâleur, ton corps malade, je ne te donnerais pas pour la beauté des anges dans le ciel. Et ces yeux battus, cette pâleur, ce corps malade, il les étreignait dans tous ses rêves des enlacements de sa pensée frénétique et sensuelle; il mettait une âme dans ce corps défaillant, de la vie à flots dans ces yeux fixés sur les siens! Il la créait passionnée, fougueuse, ses blanches lèvres écarlates sous ces baisers! et cependant c'était toujours Léa faible, malade, agonisante, à qui les lèvres revenaient blanches quoiqu'elles brûlassent encore, dont le cœur soulevait la poitrine sous des bonds si terribles qu'il semblait battre dans sa gorge, mais qui disait: Oh! si c'est ton amour qui me tue, que je

suis heureuse de mourir! — Et puis, il la pleurait comme morte, et non pas de la mort de tout à l'heure que, dans l'égoïsme féroce de son amour, il désirait parfois avec rage, mais de celle dont elle mourrait sans doute... un jour... bientôt; ignorant que l'on pût mourir autrement que d'un anévrisme, et que l'on pût souffrir davantage pour mourir, ne regrettant rien des biens inconnus de la terre, et n'envoyant pas la plus belle boucle de ses cheveux blonds à quelque amie d'enfance, mariée bien loin... car elle n'en avait pas.

Un jour Léa était assise dans l'embrasure d'une des fenêtres du salon. La lumière bleue et sereine découlait sur son cou penché. Léa était occupée à broder un voile pour sa mère. Réginald, non loin d'elle, tenait un livre par contenance. Ils étaient seuls. Pour la première fois depuis une heure il ne la regardait pas, il s'était perdu dans quelque ardente rêverie, et cette rêverie c'était elle encore, c'était comme s'il l'eût regardée.

— Comme vous êtes pâle depuis quelques jours, lui dit-elle en relevant la tête : vous l'êtes presque autant que moi; Réginald, est-ce que vous souffrez?

— Oui, je souffre, répondit-il, — car il ne pouvait plus supporter cette familiarité douce avec cette femme qu'il aimait à en perdre la raison, et sous laquelle son amour se sentait à l'étroit. — Oui, je souffre, et non pas depuis quelques jours, mais depuis plus longtemps et des douleurs cruelles.

— Où donc?

— Ici. Et du doigt il indiqua son cœur.

— Comme moi, reprit-elle étonnée; mais pourtant ce n'est pas contagieux, ajouta-t-elle en souriant d'un air triste.

— Non pas comme vous, Léa, non pas comme vous. Oh! il y a une différence entre vos douleurs et les miennes. Par pitié pour vous, je me garderais d'échanger.

Léa avait laissé tomber sur ses genoux les petites mains qui soutenaient sa broderie. Elle secoua la tête lentement, à en faire onduler les boucles transparentes, avec un air incrédule. La douleur a aussi sa vanité.

— Pourquoi donc ne vous étiez-vous pas plaint encore?

— A quoi bon, Léa? se plaindre, est-ce guérir? et puis se plaindre pour ne pas même être compris!

— Ah! ce n'est pas moi toujours qui ne comprendrais pas quand vous diriez que vous souffrez!

Et la voix qui dit ceci était ébranlée. Il y avait presque du reproche; de l'âme, dans son accent. On s'y serait volontiers mépris.

— Est-ce vrai, Léa? s'écria Réginald avec l'entraînement d'une joie folle. Oh! alors je me plaindrai à vous!

— Oh! oui, allez! vous pouvez vous plaindre en toute confiance, car

je sais ce que c'est que souffrir... Et, après une seconde de silence, le voyant tremblant et les traits altérés d'émotion :

— Voulez-vous que je vous mette quelques gouttes de fleurs d'oranger sur du sucre?

C'était plus déchirant qu'une ironie, c'était sérieux et candide. Cette femme n'avait qu'un organisme.

Réginald se frappa le front de son poing fermé. Léa regardait cette face d'homme bouleversée par une passion furibonde... elle la regardait comme les étoiles regardent... Il y avait entre ces deux êtres placés à deux pieds l'un de l'autre dans l'espace et dans le temps, un abominable contraste, une incorrigible dissonnance qui séparait à toujours leurs destinées. Vous l'eussiez deviné rien qu'à les voir dans cette étroite embrasure : elle plus blanche que la moire blanche des rideaux qui tombaient en plis derrière sa tête; calme comme un ciel qu'on maudit; et lui, n'en pouvant plus de désespoir, reprenant avec la rage d'un damné et l'orgueil humilié d'un homme qui a perdu la foi en sa puissance d'amour, le sentiment qu'il vient de trahir, puisque ce sentiment, elle n'en veut pas, elle n'en saurait vouloir; que c'est le jeter au vent comme de la poussière que de le répandre aux pieds de cette femme innocemment cruelle qui ne sait pas ce qu'elle repousse et qui doit l'ignorer toujours!

Le mot d'amour n'avait pas été prononcé; probablement il allait l'être. Probablement Réginald n'aurait pas résisté à faire un aveu, à essayer par un dernier effort s'il ne découvrirait pas un sentiment qui retentît faiblement au sien, quand Mme de Saint-Severin entra tout à coup dans le salon. Sa figure prit l'expression du mécontentement en apercevant Réginald et Léa, tous deux seuls.

— Maman, Réginald est souffrant, dit Léa; gronde-le donc de ne pas s'être plaint.

Mme de Saint-Severin interrogea Réginald sur sa souffrance avec un regard si pénétrant, qu'il balbutia quelques réponses assez incohérentes. Il lui sembla qu'il n'y avait plus rien de bienveillant dans l'accent inquiet de cette femme qu'il avait toujours connue affectueuse et bonne.

— J'ai besoin d'être seule avec Réginald, dit-elle à sa fille; ma Léa, descends sur la terrasse.

L'adolescente obéit, muette et non pas contrariée. La contrariété n'est que le premier degré de la douleur; mais pour l'éprouver, encore faut-il avoir une ombre d'intérêt dans la vie.

— Oui, Réginald, j'ai à vous parler, reprit Mme de Saint-Severin quand Léa fut sortie; et il y avait une espèce de solennité dans ces paroles. Elle se plaça devant l'artiste et lui attachant son regard au front :

— Réginald, continua-t-elle après une pause, et sa voix tremblait à en faire mal, Réginald, vous aimez Léa.

Pourquoi haïssons-nous de dévoiler le fond de nos cœurs? Pourquoi dissimulons-nous une magnifique passion, un amour sublime, comme si c'était un forfait? Une pensée, un instinct rapide comme l'éclair, sillonna l'esprit de Réginald : ce fut de nier son malheureux et fol amour. Mais il l'avait dit à Léa; il souffrait depuis si longtemps : et quand le cœur est gros de larmes, elles montent si promptement aux paupières qu'il est impossible à un pauvre être humain de les empêcher de couler. Il se cacha la figure dans ses deux mains.

Mais elle lui prit ses deux mains qu'il pressait avec force contre son visage en pleurs, et, les écartant de ce front que des sanglots dévorés avaient teint d'une rougeur subite :

— Oui, vous l'aimez, malheureux, ajouta-t-elle; vous n'avez pas besoin de répondre, c'est écrit dans les larmes que voilà! Ah! je ne vous ferai point de reproches; vous n'êtes qu'à plaindre, mon ami. Mais vous qui avez vécu dans le monde, vous qui avez connu mille femmes plus séduisantes que Léa, qu'une pauvre fille qui se meurt, comment se peut-il que vous l'aimiez!

— Je ne sais pas, madame, je ne sais pas, répondit-il avec une voix entrecoupée; c'est un incompréhensible délire.

— Et qu'espérez-vous de cet amour? Croyez-vous le lui faire partager? Le lui faire partager, grand Dieu! Vous voulez donc me tuer ma fille? Oh! Réginald, cela ne sera pas, cela ne sera jamais! Savez-vous qu'il ne faudrait qu'un mot, qu'une émotion pour éveiller cette âme qui sommeille, et qu'à force de soins, et quels soins! comme ils m'ont coûté! j'ai tenue endormie, afin qu'elle ne mît pas en pièces une vie si fragile? et vous voudriez le dire, ce mot cruel; vous voudriez la causer, cette émotion; vous voudriez être le bourreau, je ne dis pas le mien... Qu'est-ce que cela fait d'être le bourreau de sa mère de choix, d'une pauvre vieille femme comme moi, mais le sien, le bourreau de Léa, vous! vous qui l'aimez! — O ma Léa, il te tuerait! — Et ses pleurs commencèrent à ruisseler aussi. — Il y a dans l'amour une contagion si rapide. — Et les yeux de Réginald éclatèrent de flammes rouges dans leurs prunelles noires en entendant que Léa pourrait l'aimer un jour. Mme de Saint-Severin frissonna de cet épouvantable espoir.

— Grâce! grâce! Réginald, cria-t-elle, je vous ai aimé comme mon fils : oh! promettez-moi que jamais vous ne parlerez à Léa de votre amour. C'est la destinée qui a fait tout le mal. Avec quelle joie je vous eusse donné ma fille! Comme j'eusse été heureuse de vous voir devenir une seconde fois le frère d'Amédée! Mais lui faire partager votre amour, c'est la tuer! elle ne résistera pas à ces mouvements intérieurs qui épuisent les plus forts. Comment voulez-vous qu'elle y résiste? Vous, jeune homme, vous, en pleine possession de l'existence, ne sentez-vous pas qu'une pas-

sion, un amour attaque la vie jusque dans ses sources? et c'est dans un corps presque détruit que vous voudriez l'allumer! Et moi, je me serais mise au supplice, j'aurais tremblé de voir Léa me donner une de ces affections dont le cœur maternel a tant soif pour la conserver plus longtemps près de moi qui l'aime en silence, et ces efforts affreux seraient perdus! et j'aurais des remords de mon passé et pas d'avenir!... Ah! mon ami, promettez-moi... tiens, va-t-en plutôt, Réginald, va-t-en à Paris, dans ton Italie, où tu voudras; je te chasse de ma maison; laisse-moi Léa, ne me prends pas ma fille! Oh! ne pleure pas : tu me désoles; ne t'en va pas. Non, reste... Reste auprès de moi; ne suis-je pas ta mère! ta mère aussi qui t'aime cent fois plus depuis que tu aimes sa fille, mais qui craint cet amour funeste et qui te demande à genoux d'avoir pitié de toutes deux!

Et c'était faux! elle n'était pas à genoux; elle s'était jetée à Réginald tout entière, et de ses deux bras elle lui serrait la tête contre son sein avec une ineffable ardeur de prière. Rien n'était beau comme cette femme en transes et en accès de pleurs, demandant la vie de sa fille à un homme qui l'aimait bien plus qu'elle et le suppliant comme s'il avait été un Dieu. Que dis-je? comme s'il avait été un pervers. Réginald fut subjugué par toute cette tendresse qui l'enveloppait, qui criait après lui aux abois. Il promit de tout taire à Léa. Il voulut, enthousiaste comme on est quand on aime, dresser un sacrifice à côté de ceux qu'avait faits cette femme à l'existence de sa fille; comparer de ces deux cœurs, du sien ou de celui d'une mère, lequel serait le plus saignant, le plus brisé, lequel l'emporterait des deux martyres? Hélas, s'il ne devenait pas un parjure, à coup sûr, ce devait être le sien!

Non, rien n'est comparable à cette angoisse! Etre près de la femme qu'on aime, la voir, l'entendre, se mêler à tous les détails de ses journées, se promener avec elle, le matin, quand à travers ses vêtements légers on est enivré de je ne sais quel parfum d'une nuit passée; le soir, quand l'air est plein de tiédeurs allanguissantes, et qu'elle vous dit : « Oh! n'est-ce pas qu'il fait bien chaud, ce soir? » en étendant les bras et en se balançant sur sa taille cambrée et sur la pointe des pieds comme si elle allait tomber en arrière sur un canapé ou sur vos genoux; s'asseoir près d'elle, à la même place qu'elle, où elle laissa l'impression de son corps divin qui brûle, et être là, à ses côtés, à toute heure, toujours, et dévorer ces *je t'aime* furibonds qui viennent à la bouche, et se taire, et paraître froid, et répondre, quand elle vous interroge, oui et non, comme répondent les autres, et rire avec elle d'une plaisanterie quand le cœur bout des larmes qu'on le force à contenir; et puis, si elle se penche vers vous, si elle vous frôle son visage avec son haleine, ne pouvoir l'attirer ainsi penchée, l'absorber, ce souffle, comme une flamme et comme une rosée, jusqu'au

fond de la poitrine, dans un de ces baisers affolants, ardents et humides, qui se donnent, bouches entr'ouvertes, et qui dureraient des heures s'il était permis de les donner! Et quand elle s'éloigne, quand elle tourne la tête, retenir cette prière de condamné qui demande la vie : « Oh ! reste encore comme tu étais! » Dites, n'est-ce pas là de la douleur, inscrutable tant elle est profonde, à qui ne l'a pas éprouvée! une douleur à faire honte à celles de l'enfer, car en enfer, on ne trahit plus, et ici c'est du bonheur, le bonheur de voir celle qu'on aime qui se retourne contre vous!

Voilà ce que souffrit Réginald. D'abord il domina sa douleur. La volonté a beau jeu dans les premiers moments qu'elle s'exerce; mais la douleur ressemble à ces joueurs habiles qui laissent gagner la première partie pour mieux triompher ensuite d'un adversaire rendu plus confiant. Les jours, les mois se passèrent. D'abord, l'exaltation d'une résolution généreuse s'éteignit dans Réginald. Il n'était plus soutenu que par la reconnaissance qu'il devait à Mme de Saint-Severin. Bientôt il eut besoin de se dire qu'elle avait le droit de le chasser de chez elle s'il ne tenait pas les serments qu'il lui avait faits. Ainsi les retranchements allaient bientôt lui manquer contre la douleur. De plus, en contenant sa passion il l'avait irritée davantage. « Je suis malade », répondait-il souvent à Amédée qui l'interrogeait avec anxiété, et qui croyait que l'éloignement de l'Italie et l'ennui d'un genre de vie si opposé à toutes ses habitudes d'une date moins récente, étaient la cause de sa tristesse. « Si je lui disais ce que j'ai, pensait-il, soit pour sa sœur, soit pour moi, il me tourmenterait de partir. » Ainsi la confiance de l'amitié ne lui était plus bonne à rien, c'est-à-dire l'amitié elle-même. Ce n'est pas un des moindres sacrilèges d'un amour de femme que de nous flétrir nos plus fraîches amitiés sans miséricorde, et de nous faire rire de mépris sur nous-mêmes, quand nous songeons que si peu nous avait suffi pour être heureux.

Depuis le jour où Léa avait été témoin du désespoir de Réginald, que s'était-il passé en elle? Son air était moins vague qu'à l'ordinaire et dans ses paupières plus souvent abaissées, on aurait cru du recueillement; car on baisse les yeux quand on regarde en soi : est-ce pour mieux voir ou bien parce que l'on a vu? Une intuition de femme lui aurait-elle révélé ce que Réginald n'avait trahi qu'à moitié. Dans l'obscurité de son âme aurait-elle trouvé une seule de ces impressions ignées qui s'étendent d'abord d'un point imperceptible à l'être humain tout entier? Elle n'avait plus ces yeux singuliers dont il n'y avait de doux que la teinte et qui semblaient manquer d'un point visuel, tant, hélas! l'expression en était absente! Maintenant ils étaient plus pensifs, quoique bien faiblement encore, d'une pensée molle et indécise qui rasait le bleu sans rayons des prunelles, pour s'évanouir après. — O vous, femmes qui lirez ceci, vous dont le cœur diffère tellement du nôtre que nous ne savons pas avec

quoi ce cœur a été fait, dites, croyez-vous qu'alors Léa eût soupçonné l'amour?

Cependant l'état de cette enfant empirait; le mal faisait des progrès rapides. Elle se sentait tous les jours plus faible que la veille, et ne quittant presque plus sa chaise longue, si ce n'est le soir, qu'elle se traînait jusque sur un des bancs de la terrasse, pour voir se coucher le soleil. Était-ce un instinct de mourante ou une admiration secrète qui lui faisait demander à sa mère de venir là chaque soir? On l'ignore; jamais elle ne dit à Réginald en face de ce coucher de soleil, qui a l'air d'un mort : que cela est triste ! car elle savait plus triste, c'était elle mourant aussi; mais sans avoir eu de rayons autour de la tête, astre charmant éteint bien des heures avant l'heure du soir ! Et lui, l'artiste, le contemplateur idolâtre de la nature, ne lui dit pas plus : que cela est beau ! car il savait plus beau comme elle savait plus triste ! et c'était elle encore. Elle, millier de perceptions mystérieuses pour les autres, et lumineuses pour lui, que l'amour versait à plein dans son intelligence comme les molécules transparentes d'un jour d'Italie dans un regard; elle enfin, que les autres qui ne l'aimaient pas, auraient pensé peut-être à plaindre, mais jamais à admirer!

La belle saison était avancée, et Mme de Saint-Severin désolée, demandait à Dieu dans ses prières que sa fille ne finît pas plus vite que l'été. Qu'il faut de désespoir pour qu'une mère ne demande plus davantage! Oh! qu'il faut de désespoir pour qu'une femme ne croie plus à la possibilité d'un miracle en faveur de l'être qu'elle chérit. Le dernier soir que Léa vint à la terrasse, Mme de Saint-Severin aurait bien dit : elle ne reviendra pas s'asseoir ici, tant elle voyait clair dans l'état de sa fille. Des pressentiments ne trompent pas quand on aime; mais ce n'étaient plus des pressentiments qu'avait Mme de Saint-Severin, c'était la science du médecin habile qui verrait à travers le corps la maladie, et qui assignerait, à heure fixe, le moment où le corps entrerait en dissolution. Une connaissance, une infaillibilité que le savoir humain ne donne pas, le sentiment la lui avait acquise. Ah! ne dites point que la nature n'est pas cruelle; qu'elle a couvert l'instant de la mort d'une incertitude compatissante; cela n'est pas vrai toujours pour celui qui meurt, et cela ne l'est jamais pour celui qui regarde mourir!

Réginald aussi ne s'illusionnait pas. Il se disait que la vierge de son amour rendrait bientôt son corps à la terre et son âme aux éléments; bouton de rose indéplié et flétri sous l'épais tissu de ses feuilles séchées, sans un ouragan que l'on pût accuser; fleur inutile que personne n'avait respirée; avorton de fleur sous l'enveloppe fanée de laquelle l'haleine la plus avide, le souffle le plus brûlant n'eût rien trouvé peut-être à aspirer. Et son amour se renforçait de cette accablante certitude et d'un doute

aussi amèrement décevant. Il semblait que toute cette vie qui abandonnait Léa, se coulât dans son sein par vagues débordantes et multipliât la sienne. Moquerie diabolique de la destinée ! on se sent du souffle pour deux, on sent en mettant la main sur sa poitrine que si cette maudite poitrine pouvait s'ouvrir, on en aurait du souffle à donner à des milliers de créatures, et il faut tout garder pour soi !

Un jour que Léa était couchée sur le banc de la terrasse, Réginald se trouva placé à côté d'elle; il y restait silencieux sous le poids écrasant de ses pensées, écoutant dans son cœur cette vie intérieure qui ne fait pas de bruit tant elle est profonde, ces tempêtes sourdes qui bouleversent et qui n'ont pas même un murmure. Il n'entendait point les paroles qu'échangeaient Mme de Saint-Severin et Amédée, assis plus loin et dont les doigts crispés arrachaient alors les feuilles d'un oranger avec le mouvement âpre d'un homme qui dissimule sa souffrance. Leur conversation était insignifiante, entrecoupée de silences fréquents et longs; elle roulait sur quelques chétifs accidents de la soirée comme la douceur des temps ou le tintement d'une cloche au fond du paysage. Nous tous qui avons vécu, nous les avons prononcées ces paroles qui n'expriment rien, avec des voix altérées, pour voiler nos inquiétudes et nos peines à qui les causait. La soirée s'avançait ainsi. Déjà la frange cramoisie qui bordait le ciel à l'horizon, était toute rongée, et le vent apportait, par bouffées, ces trésors de parfums cachés dans le sein des fleurs, et qui y ont été déposés pour faire oublier, pendant la nuit, aux hommes la perte du jour. Ce banc, occupé par Léa, Réginald et Mme de Saint-Severin, était entouré et surmonté de beaux jasmins. Léa aimait à plonger sa tête dans l'épaisseur de leurs branches souples et verdoyantes : c'était comme un moelleux oreiller de couleur foncée sur lequel tranchait cette tête si pâle et si blonde. Les boucles du devant de la coiffure de Léa lui tombaient toutes défrisées le long des joues; elle avait détaché son peigne et jeté sur les nattes de ses cheveux son mouchoir de mousseline brodée qu'elle avait noué sous son menton. Ainsi faite de défrisure, de pâleur, d'agonie, qu'elle était touchante ! Sa pose, quoiqu'un peu affaissée, était des plus gracieuses. Un grand châle de couleur cerise enveloppait sa taille qui n'était plus même svelte et qu'on eût craint de rompre à la serrer. On eût dit une blanche morte dans un suaire de pourpre. Réginald la couvait de son regard; c'était presque posséder une femme que de la regarder ainsi ! Le malheureux ! il souffrait autant qu'Amédée et Mme de Saint-Severin, mais ce n'était pas de la même douleur. Du moins on aurait pu croire que cette douleur eût été pure, qu'en face de ce corps presque fondu comme de la cire aux rayons du soleil, les désirs de chair et de sang ne subsistaient plus, et que la pensée seule dans laquelle s'était réfugié et ennobli l'amour se prenait à cette autre pensée, tout le moi dans la créature et

qui allait s'éteignant, s'évaporant pour toujours. Est-ce la force ou la faiblesse humaine, une gloire ou une honte? Mais il n'en était point ainsi pour Réginald : cette mourante, dont il touchait le vêtement, le brûlait comme la plus ardente des femmes. Il n'y avait de bayadère aux bords du Gange, pas d'odalisque dans les baignoires de Stamboul; il n'y aurait point eu de bacchante nue dont l'étreinte eût plus fait bouillonner la moelle de ses os, que le contact, le simple contact de cette main frêle et fiévreuse dont on sentait la moiteur à travers le gant qui la couvrait. C'étaient en lui des ardeurs inconnues, des pâmoisons de cœur à défaillir. Tous les rêves que son imagination avait caressés depuis qu'il était revenu d'Italie et qu'il s'était énamouré de Léa, lui revenaient plus poignants encore de l'impossibilité de les voir se réaliser. La nuit qui venait jetait dans son ombre la tête de Léa posée sur l'épaule de sa mère qui bénissait cette nuit d'être bien obscure, parce qu'elle pouvait pleurer sans craindre que Léa n'interrogeât ses pleurs. Je ne sais... mais cette nuit d'août qui s'épaississait de plus en plus, cette nuit qui pressait Réginald si près de Léa qu'il sentait le corps de la malade se gonfler contre le sien à chaque respiration longue, pénible, saccadée, comme si elle avait été oppressée d'amour; cette nuit où il y avait du crime et des plaisirs par toute la terre, lui fit boire des pensées coupables dans son air tiède et dans sa rosée. Toute cette nature étalée là, aussi semblait amoureuse! Elle lui servait une ivresse mortelle dans chaque corolle des fleurs, dans ses mille coupes de parfums. Pleuvaient de sa tête et de son cœur dans ses veines et y roulaient comme des serpents, des sensations délicieuses, altérant avant-goût de jouissances imaginées plus délicieuses encore. Ses mains s'égarèrent comme sa raison. L'une d'elles se glissa autour de la taille abandonnée de la jeune fille, l'autre passa sur ses formes évanouies une pression timidement palpitante.

A force d'émotion, il craignait que l'air ne manquât à ses poumons; tout plein de passion frissonnante, il avait peur de se hâter dans son audace, un cri, un geste, un soupir de cette enfant accablée pouvait le trahir! le trahir! car il savait bien qu'il faisait mal; mais la nature humaine est si perverse, elle est si lâche, cette nature humaine, que son bonheur furtif devenait plus ébranlant encore du double enivrement du crime et du mystère. Scène odieuse que cette profanation d'une jeune fille dans la nuit noire, sous ce ciel étoilé qui parle d'un monde à venir et qui ment peut-être, tout près d'une mère qui la pleure et d'un frère qui ne la vengera pas, parce qu'une seule de ces stupides étoiles n'envoie pas un dard de lumière sur le front pâlissant du coupable, et n'illumine pas son infamie!

Soit prostration entière de forces vitales, soit confusion et défaillance sous le poids de sensations inconnues, soit ignorance complète, Léa

resta dans le silence et immobile, jusqu'à ce qu'un mouvement effrayant fit pousser un cri à sa mère et relever la tête de Réginald dont la bouche s'était collée à celle de l'adolescente qui ne l'avait pas retirée.

Amédée s'élança pour appeler du secours.

Quand il revint, il n'était plus temps : les flambeaux que l'on apporta, n'éclairèrent pas même une agonie. Le sang du cœur avait inondé les poumons et montés dans la bouche de Léa qui, yeux clos et tête pendante, le vomissait encore, quoiqu'elle ne fût plus qu'un cadavre. Mme de Saint-Severin, à genoux devant était tellement anéantie qu'elle ne songeait pas à mettre la main sur ce cœur pour épier si la vie ne la réchauffait plus. Elle considérait, les dents serrées et les yeux fixes, sa Léa ainsi trépassée, et sa douleur était si horrible qu'Amédée oublia sa sœur pour elle, et lui dit avec l'expression d'une tendresse pieuse : oh ! ma mère, il vous reste encore deux enfants. Elle regarda alors ce qui lui restait, la pauvre mère; mais quand elle fixa sur Réginald ses yeux qui s'étaient remplis de larmes au mot consolant de son fils, ils s'affilèrent comme deux pointes de poignard. Elle se dressa de toute sa hauteur, et d'une voix qu'il ne dut pas oublier quand il l'eut entendue; elle lui cria aux oreilles : « Réginald, tu es un parjure ! »

Elle s'était aperçue qu'il avait les lèvres sanglantes.

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

LE PAPE

I

L'UNIVERS civilisé assiste, en ce moment, à un spectacle singulier et grandiose.

De tous les coins du monde, des hommes sont partis pour Rome, porteurs de tous les symboles matériels par lesquels l'humanité témoigne son souvenir, son admiration, son respect, sa reconnaissance, sa religion. Et comme il y a une diversité extrême dans les rangs de cette humanité, il y a une diversité inouïe et ingénieuse parmi ces symboles.

Les messagers ont apporté tous les produits de la terre et tous les produits du travail humain. Les uns sont venus, surveillant dans des coffres solides, des objets d'art miraculeusement ouvrés, où l'or, l'argent, le diamant, les pierres précieuses se marient et se confondent, sous la forme de couronnes, de diadèmes, de bijoux, d'anneaux, de coupes, d'habits merveilleux. D'autres ont amené avec eux des meubles d'art, des statues, des bronzes. D'autres encore ont emporté le linge, les dentelles tissées dans le silence et la retraite par le doigt blanc des femmes. Les uns sont venus des villes civilisées où l'art sait décupler par son prestige la valeur des substances précieuses. Les autres sont partis du fond des déserts, des endroits où l'homme n'a encore su arracher à la Nature que ses moyens de subsistance. Les uns avaient dans leurs mains de quoi orner des palais. Les autres n'ont pu prendre avec eux que les grossiers ornements d'une hutte de sauvage. Mais tous ces messagers ont apporté quelque chose qui vaut plus que leurs présents, quelque chose qui, par sa valeur infinie suffit à mettre ces présents sur la même ligne et à les égaler tous : l'adhésion de la pensée et la flamme du cœur de ceux qui les ont envoyés, et dont les acclamations, les cris d'amour et de foi leur forment à tous un cortège.

Lorsqu'ils sont arrivés au but de leur voyage, on put dire que les

âmes qu'ils représentent flottaient au-dessus de leurs têtes, comme une sorte de pavillon idéal, impalpable et divin.

Où sont donc allés tous ces envoyés? Quel est l'homme assez puissant pour les attirer à soi de tous les confins du globe? Est-ce un roi? Est-ce un conquérant? Est-ce un homme qui fait trembler la terre sous les sabots de son cheval de guerre? Est-ce un Salomon assis dans son palais de cèdre et de porphyre? Est-ce un Attila traînant derrière lui des millions d'êtres humains couverts de peaux de bêtes, brandissant des haches de fer et entourant d'innombrables chariots où des femmes blondes allaitent leurs enfants aux yeux bleus? Est-ce Charlemagne tel qu'il apparut à Didier, roi des Lombards, si formidable au milieu du hérissement de ses piques qui couvraient la terre d'une gigantesque moisson d'épis de fer, alors qu'en se reflétant sur les cuirasses de ses gens de guerre, le soleil éclairait les villes assiégées d'une lueur si terrible que le roi lombard demandait que la terre s'ouvrît sous ses pieds pour lui permettre d'échapper à cet éclat intolérable? Est-ce enfin un Napoléon entraînant derrière son petit cheval blanc l'immense nappe noire, piquée de rouge, de ses grenadiers devant qui les peuples tombaient à genoux, et donnant à ses comédiens un parterre de rois vaincus? Non.

Celui qui est le centre de ce mouvement universel, est un vieillard vêtu de blanc, qui n'a ni soldats ni trésor, auquel tout le monde peut désobéir sans être châtié ici-bas, un vieillard qui n'est même pas libre de sortir de sa propre maison transformée en prison, un vieillard qui ne commande à aucun homme de guerre, qui vit d'aumônes, mais qui détient la plus grande force morale qu'ait connue l'humanité, depuis qu'elle est sortie des mains de Dieu, le Vicaire de Jésus-Christ, le successeur de Pierre le pêcheur, le Pape, le deux cent cinquante troisième Pontife romain, Léon XIII!

Léon XIII a célébré, le 1er janvier, le cinquantième anniversaire de sa première messe, du jour où, pour la première fois, il commanda à Celui qu'il représente aujourd'hui de descendre dans une lamelle de pain et dans quelques gouttes de vin.

Et voilà la cause du mouvement extraordinaire qui fait affluer à Rome les représentants et les présents de la terre entière.

Fils respectueux et croyant de l'Eglise catholique, je serais bien excusable, si je profitais de cette apothéose de la Papauté pour chanter les gloires divines de cette Eglise. Tel n'est point là mon but. Je n'ai pas la prétention de transformer la *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg*, en une chaire et d'adresser un sermon à ses lecteurs. Je ne veux voir dans le Pape que son côté humain, politique, français.

Certes! la trace de la monarchie ecclésiastique, qui aborde bientôt son XIXe siècle, est assez belle et assez profonde dans l'humanité. Non seu-

lement le monde politique moderne est le fils des papes, mais encore chacun de nous, dans les manifestations quotidiennes de notre vie privée, se heurte continuellement aux bienfaits de cette magnifique série de deux cent cinquante-trois souverains et aux œuvres de leurs collaborateurs.

Ce sont les Bénédictins qui ont défriché l'Europe. Si nous connaissons encore les beautés des littératures et des philosophies latines et grecques, c'est parce que des moines obscurs ont, au fond des cloîtres, aché, recopié, conservé et défendu les manuscrits précieux que les Barbares inondant l'Europe brûlaient pour se chauffer les pieds ou faire cuire leur repas. Si nous sommes, aujourd'hui, le quinze janvier mil huit cent quatre-vingt-huit, c'est parce qu'un pape, Grégoire XIII, a remplacé le calendrier de Jules César par un calendrier auquel Leverrier lui-même n'aurait rien trouvé à reprendre.

Nous sommes bien fiers de nos écoles primaires? Elles sont filles d'Alcuin et de ses collaborateurs qui obtinrent de Charlemagne le premier décret instituant l'instruction gratuite et obligatoire en France : car il est dit, dans une des « Capitulaires », que chaque curé doit enseigner gratuitement à lire aux enfans de sa paroisse.

La grammaire française a été faite par des moines. C'est avec l'alliance et sous la protection de l'Eglise qu'a grandi la médecine, sortie de Montpellier et de Salerne, et le pape Jean XXI, avant de monter sur le trône pontifical, composait un manuel de l'art de guérir.

Nos Universités sont des créations ecclésiastiques.

Notre philosophie est tout entière dans la « Somme » de saint Thomas d'Aquin. C'est un moine qui invente la poudre, Roger Bacon. C'est un évêque de Munster qui invente les bombes. C'est un dominicain, Albert le Grand, qui invente la boussole. C'est un autre moine, Jacques de Vitry, qui l'applique à la conduite des bateaux. C'est un moine, Despina, qui invente les lunettes. C'est le pape Sylvestre II qui invente l'horloge à roues. C'est saint Bonaventure qui pose en principe et qui révèle, il y a six siècles, l'unité des forces physiques, à savoir que, la chaleur, la lumière et la force émanent du même agent, une des gloires dont se targue le XIXe siècle. C'est un religieux, Bède, qui explique les marées.

Ce sont deux moines, Onon et Arduin, qui inventent l'alphabet. Ce sont les bénédictins d'Espagne, précurseurs de l'abbé de l'Épée, qui apprennent aux sourds-muets à parler. C'est un moine, Gerbert, qui introduit chez nous les chiffres arabes. C'est un autre moine, Gui d'Arnezzo, qui invente les sept notes de la musique.

C'est un religieux, Albert le Saxon, qui invente les aérostats avant Montgolfier.

C'est un religieux, Magnan, qui invente le microscope.

Ce sont deux religieux, Lana et Beccaria, qui trouvent les lois de l'électricité.

C'est un religieux, Barranti, qui trouve le frein des locomotives.

Ce sont les Jésuites qui inventent le gaz.

C'est l'un d'eux qui fonde, en 1815, à Preston, en Angleterre, la première usine pour l'éclairage par le gaz.

C'est l'un d'eux qui trace, il y a deux siècles, le canal de Panama, et les ingénieurs de M. de Lesseps suivent exactement son plan.

Ce sont les Jésuites, qui dans le siècle dernier et dans ce siècle encore, dirigent presque tous les grands observatoires d'astronomie.

Ils enseignent, en quatre-vingt-quinze langues humaines.

Et la géographie ! Elle a été tout entière faite par les missionnaires.

Ce sont eux qui ont exploré et décrit la Chine, la Tartarie, l'Afrique centrale même.

Nous nous enorgueillissons des explorations de Stanley et de Liwingstone, n'est-ce pas?

Nous avons accepté comme des découvertes merveilleuses les preuves de l'existence des grands lacs de l'Afrique équatoriale.

Eh bien ! en 1720, un capucin construisait pour la bibliothèque de Dijon où il est encore, où tout le monde peut le voir, un globe terrestre de cinq mètres de diamètre où ces lacs étaient décrits.

Les explorateurs modernes n'ont donc découvert que des choses oubliées, mais découvertes avant eux par des moines ignorés.

Tout, dans notre monde moderne, est fils des papes.

Ce sont les papes qui nous ont rendu la plupart des monuments de l'antiquité. Ce sont eux qui nous ont mis dans les mains les instruments de l'avenir.

Mais savez-vous quelle est leur plus belle invention? Leur plus belle invention, c'est la France. Et cette invention ne date pas d'hier, pas même du Quatre-Septembre ! Pas même de 1789 ! Elle date de treize siècles.

Elle date du jour où Rémi, l'archevêque de Reims, mit dans la main de Clovis la main de la blonde Clotilde, exilée à Genève; du jour où, parmi les trois peuples qui se partageaient le territoire de la France actuelle, les Francs, les Burgondes et les Wisigoths, le pape Anastase choisit les premiers pour être les fils aînés de l'Eglise; du jour où Clovis remporta la première victoire française sur les Allemands, Tolbiac, en invoquant le Dieu de Clotilde et où il reçut du pontife de Rome une lettre qui contenait cette promesse, sorte de concordat légendaire signé tacitement entre le quarante-neuvième successeur de saint Pierre et le premier roi des Francs : « Sois une colonne de fer pour soutenir l'Eglise, écrivait Anastase, et à son tour, elle te donnera la victoire sur tous tes ennemis. »

Eh bien! cette promesse a été tenue de part et d'autre jusqu'en ces derniers temps du moins.

Toujours la France a continué à être la fille aînée des papes, et aussi, toujours, elle a grandi. Toujours, elle a grandi au milieu de fortunes diverses. Elle a vu pourtant, pendant dix-huit ans, un roi d'Angleterre installé à Paris comme roi de France. Elle a vu, pendant trois cents ans, les Anglais maîtres de Bordeaux, ce qui devrait, entre parenthèses, nous inspirer quelque patience et nous apprendre que les revanches historiques ne sont point l'œuvre des générations qui ont subi les désastres.

Mais jusqu'à ces derniers temps, elle était restée la première puissance de l'Europe, parce qu'elle en était restée la puissance la plus fidèle à ses origines et que, comme l'a dit lord Beaconsfield, en une phrase lapidaire, « les peuples ne peuvent vivre que par les moyens qui les ont fait naître et grandir ».

Et, n'est-il pas saisissant de penser qu'au moment précis où nous cessions de soutenir avec nos troupes les papes dans la Ville-Éternelle, la France commençait à dessiner ce mouvement rétrograde qui ne fait que s'accentuer et qui l'a précipitée de son rôle de primauté européenne qu'elle n'avait cessé de remplir depuis sa naissance, pour la reléguer à un rang inférieur parmi les puissances du vieux monde.

Oui, c'est une vérité que proclame l'histoire, cette histoire si peu connue. Peu à peu chassée des programmes de notre enseignement comme un souvenir gênant, reniée, hélas! par des gens qui, pour la première fois, depuis que l'humanité existe, ont installé au milieu d'elle la gloire de n'avoir pas d'aïeux : la France a été faite par les évêques collaborateurs des papes, comme une ruche est faite par les abeilles.

Chaque abeille s'en va, sur une fleur, recueillir la substance parfumée avec laquelle elle entre dans sa cellule. Elle en épaissit les parois avec la cire pour la défendre. Elle en remplit la cavité avec le miel, nourriture exquise des générations futures.

Et, quand l'ours, sorti des forêts, vient détruire la ruche commencée, l'abeille voltige, irritée, autour de la bête, finit par la chasser avec son aiguillon et se remet, laborieuse, infatigable et touchante, à réparer les dégâts, à refaire les cellules, à préparer la vie des abeilles qui viendront.

Ainsi firent les évêques. Ils s'en allaient chercher le suc des institutions chrétiennes qui s'épanouissaient comme des fleurs au milieu du fumier de la civilisation romaine, sous la rosée bienfaisante du sang des martyrs, et ils revenaient, chacun au milieu de ses ouailles, dans son petit coin de terre, parmi ces peuples indisciplinés, émiettés, sauvages. Ils les groupaient. Ils leur enseignaient la force produite par la solidarité humaine qui n'est autre chose que la charité chrétienne. Ils leur apprenaient à se

soutenir, à opposer aux incursions de l'ennemi les remparts de leurs villes et le rempart de leurs poitrines coalisées.

C'était la cire qui fortifie la cellule.

Ils leur donnaient des lois. Ils leur apprenaient à se soutenir, à se tendre mutuellement la main. Aux riches, ils disaient qu'il faut aimer les pauvres. Aux pauvres, ils disaient qu'il faut respecter les riches. A tous, ils apprenaient à être bons, pour avoir des enfants bons comme eux.

C'était le miel réservé des cas désespérés, magasins précieux des petits qui naissent.

Et quand l'ours sortit du fond des forêts, quand les Barbares, sur les pas d'Attila, inondèrent la Gaule, comme ils furent fidèles à ce dernier rôle des abeilles! Comme ils méritèrent ce surnom admirable de « Défenseurs des cités » cette charge créée aux derniers temps de l'empire romain, par les villes désireuses de résister aux vexations du pouvoir central et qu'ils étaient arrivés à cumuler partout avec leur dignité épiscopale.

A Reims, c'est l'évêque Nicaise qui reste seul en face des Barbares et qui meurt, frappé sur le parvis de sa cathédrale. A Orléans, c'est l'évêque Aignan qui soutient la ville par son courage, qui prolonge le siège et qui donne ainsi aux troupes d'Aétius le temps d'arriver. A Troyes, c'est l'évêque Lupus qu'Attila emmène comme otage.

Sous les Mérovingiens, sous les Carlovingiens, leur rôle grandit. Lorsque la puissance impériale de leur grand collaborateur, Charlemagne, s'émiette; lorsqu'on peut croire que la barbarie, repoussée, va sortir des entrailles mêmes de ce pays; lorsque la Féodalité commence, lorsque la France entière est hérissée de châteaux-forts, et lorsque chaque château est l'ennemi du château voisin, les évêques sont là. Ils enfantent, ils propagent le mouvement communal qui va trouver sa plus glorieuse expression sous le règne de saint Louis, sous ce règne admirable où tout le monde était libre chez soi, où il faisait meilleur à vivre, quoi qu'en disent les détracteurs du temps passé, qu'aujourd'hui, et où, sur toutes les libertés locales, planait le pouvoir uniquement tutélaire d'un brave homme et d'un saint.

Ce sont les évêques qui accordent aux villes les premières chartes consacrant leur liberté. Ce sont eux qui inventent cette admirable Trêve de Dieu qui fit reculer la barbarie, qui protégea la vie humaine, et d'où naquit la Chevalerie, la plus haute expression de l'honneur sanctifié par la défense du faible.

Et, comme ils savent dire la vérité aux puissants! Comme ils savent relever ces petits pour lesquels le Christ est venu sur terre! Comme ils savent leur enseigner cette dignité de la vie que nous croyons avoir conquise!

Comme ils leur font toucher du doigt les bienfaits de la liberté! Oui,

de la liberté, de la liberté qu'ils appelaient l'innocence, c'est-à-dire la défense de nuire.

C'est un évêque qui, le premier en France, a prononcé ce mot sublime. C'est un évêque qui, le premier, lui a donné un symbole à la fois humain et artistique. Et, en cherchant bien, parmi les statues du portail de la cathédrale de Reims, on découvrirait encore au milieu des effigies rongées par le temps, lavées par les pluies et grattées par les ongles des siècles, une jeune fille, une vierge aux membres graciles, debout, les yeux levés au ciel.

Sous ses pieds, on pourrait lire son nom : *Libertas.*

La voilà, la Liberté chrétienne, figurée avec toute la poésie des aïeux. Elle ne reconnaîtrait pas pour sa sœur l'ignoble mégère coiffée d'un bonnet rouge, suante d'infamie et de luxure et dégoûtante du sang des hommes, qui représente si bien la liberté moderne, la liberté païenne, c'est-à-dire l'écrasement du faible par le fort.

Ce sont les évêques encore qui instituèrent les croisades, ces gigantesques épopées chrétiennes qui fondirent ensemble les éléments de la société, qui unirent le suzerain au vassal, qui furent sur le sol où elles prirent naissance, non seulement des explosions d'enthousiasme relevant un peuple, mais des œuvres fécondes de liberté et d'affranchissement, et qui donnèrent à la France une telle suprématie aux yeux du monde infidèle qu'aujourd'hui encore, elle représente devant l'Asie et l'Afrique l'Europe entière, qu'elle est la protectrice naturelle de la civilisation et de la chrétienté et que le nom de France, s'accorde là-bas à tout ce qui appartient à l'Occident.

Puis, lorsque le pouvoir royal grandit, les évêques qui avaient fourni des défenseurs aux peuples accablés fournirent des ministres à la monarchie nationale.

Supprimez par la pensée l'œuvre des grands génies sortis de l'Église, pour soutenir les trônes des rois de France, depuis Suger jusqu'au cardinal de Fleury et dites si vous ne supprimez pas en même temps l'œuvre magnifique de la constitution, de l'unité française, ainsi que les plus impérissables monuments de la langue nationale.

Mais ces évêques, constructeurs de la France, de quoi tiraient-ils leur force? Du catholicisme. Et le catholicisme, de qui tire-t-il sa force et sa durée? De la Papauté, de sa pierre fondamentale et indestructible. De sorte qu'on peut dire que la France ne peut pas se comprendre sans le christianisme dont elle est l'œuvre.

Et comme le christianisme ne peut pas se comprendre sans le Pape qui est sa pierre angulaire, au nom de la logique éternelle, on doit proclamer cette vérité :

La France repose sur le Pape.

Voilà pourquoi c'est une fête française qui se célèbre à Rome. Voilà pourquoi les catholiques qui en profitent pour exalter la papauté sont seuls, en ce moment, dans les traditions nationales de notre patrie.

II

Il y a un fait indiscutable. La papauté existe depuis Jésus-Christ. Il n'y a aucune interruption entre Léon XIII et saint Pierre. Il y a un autre fait indiscutable. Ce gouvernement monarchique est le seul qui ait pu braver toutes les révolutions, survivre à tous les troubles, se rire de toutes les misères humaines.

Ce n'est pas seulement dans la parole du Christ prédisant que la barque de Pierre ne sera jamais submergée, qu'il faut chercher l'explication de ce phénomène inouï.

La papauté est bien une création divine. Mais c'est aussi une création humaine et sa continuité doit pouvoir s'expliquer humainement. Si l'équipage de la barque, fort de la promesse faite à son premier pilote, s'était ingénié à percer des trous sous ses pieds, avait jeté au vent son gouvernail, ses mâts, ses voiles, ses rames, tous les instruments de la navigation, en un mot, il aurait fallu un miracle permanent pour la faire flotter depuis bientôt dix-neuf siècles. Or, l'existence de la papauté et celle du catholicisme qui en découle n'est pas un miracle, c'est un fait logique, humain. Ce fait provient d'un autre fait dans lequel la Foi a le droit de reconnaître l'intervention divine.

Et ce deuxième fait est celui-ci :

Par une intuition qu'on peut, je l'accorde, qualifier de miraculeuse, les électeurs des deux cent cinquante-trois pontifes qui se sont succédé sur la chaire de saint Pierre ont toujours su choisir l'homme approprié aux circonstances que traversait l'Eglise au sein de l'humanité.

C'est ainsi qu'il y a eu des papes martyrs, des papes hommes de guerre, des papes hommes de conseil, des papes mystiques, des papes pratiques.

Je n'entends point faire de ces deux dernières qualifications des termes qui s'excluent, car il y a eu des phases dans l'histoire de l'Eglise où rien n'était plus pratique, au sens étroit du mot, que de choisir un pape mystique. Et pour quitter le domaine des théories, afin d'aborder celui des faits, je veux parler des derniers pontifes romains, de ceux que connaît ma génération. Je n'ai pas, bien entendu, la prétention de les juger ni même de les dépeindre ; mais il me sera bien permis de dire qu'à première vue, rien n'est plus opposé que ces deux grandes figures qui

dominent l'époque actuelle : la figure de Pie IX et la figure de Léon XIII.

Pie IX fut, avant tout, un homme d'enthousiasme. Léon XIII apparaît comme un homme de calcul. Voilà le trait caractéristique de ces deux papes.

Or, si nous étudions dans quelles périodes successives ils ont apparu, nous allons voir en quelques mots que ces deux natures si différentes sont venues, chacune à leur heure, qu'elles se complètent mutuellement; qu'elles étaient indispensables l'une à l'autre et que de leur antithèse est résulté, sans la moindre perte de force, un effort constant qui a eu pour résultat le progrès de l'Eglise.

Lorsque Pie IX est monté sur le trône, l'Eglise, qui avait traversé les secousses matérielles de la Révolution et les secousses morales de ce contre-coup de la Révolution qui s'appelle le mouvement de 1830, était hésitante, troublée, divisée. Elle ressemblait à un voyageur qui vient de fournir une grande course, d'échapper à des embûches, qui a besoin de renouveler ses provisions de voyage, ses vivres, ses vêtements, sa bourse, ses chaussures.

Or, les provisions de l'Eglise sont la foi, l'enthousiasme qui rend cette foi efficace, et l'unité qui corrobore cette foi et perpétue cet enthousiasme.

Pie IX avait tout ce qu'il fallait pour raviver cette foi, exalter l'enthousiasme, raffermir l'unité. Ce fut l'œuvre de son long pontificat. Il dogmatisa. Il combattit. Il suscita l'admiration, la fascination qu'exerce toujours sur les âmes un caractère inébranlable jusqu'au sein des malheurs.

Il planait, pour ainsi dire, entre la terre et le ciel comme le prophète Elie. Il se servit de son prestige pour briser dans l'Eglise toutes les résistances particularistes. Il détruisit jusque dans ses derniers vestiges, pour ne parler que de notre pays, le gallicanisme, cette sorte de bouton morbide, indice d'un schisme latent.

Il ranima ces ardeurs antiques qui donnèrent naissance aux croisades, car il ne faut pas s'y tromper, les zouaves pontificaux étaient de la graine de croisés, et lorsque l'histoire qui efface peu à peu les inégalités des époques les aura rapprochés dans les lointains de sa perspective, on sera tout étonné de trouver entre Godefroy de Bouillon et Tancrède, Lamoricière, Pimodan et Charette, plus d'un air de famille.

Sous le règne de Pie IX, l'Eglise parut battre en retraite, au point de vue de sa prépondérance politique. Elle emmagasinait des munitions spirituelles qui allaient lui permettre un retour offensif éclatant.

Léon XIII a eu la gloire de mener à bien ce retour offensif.

Quand il a succédé à Pie IX, il a trouvé dans les arsenaux de l'Eglise d'inépuisables trésors de foi, d'enthousiasme et d'unité. Avec son sens

pratique, avec sa connaissance étonnante des hommes et des choses, avec son admirable habileté politique, il n'a eu qu'à diriger la force interne laissée entre ses mains par son prédécesseur. Il a fait une percée au milieu des empires de la terre avec ce levier d'une puissance incalculable.

Les débuts de toutes les choses grandes sont petits. Le début d'un chêne qui bravera les années est un gland minuscule. Les débuts du pontificat de Léon XIII furent modestes et silencieux.

On ne savait pas encore qu'il avait adopté pour règle de conduite cette devise : « Plus de besogne que de bruit ». Et comme il faisait le moins de bruit possible, on s'imagina volontiers qu'il faisait peu de besogne.

Il suffisait d'ailleurs de regarder la forme humaine du vicaire de Jésus-Christ, et de la comparer à celle de son prédécesseur, pour être assuré que leurs deux pontificats ne se ressembleraient pas.

Pie IX avait le corps ample, le visage épanoui, la mâchoire puissante, le crâne arrondi sans développement extraordinaire. La bonté de son âme enthousiaste éclatait dans ses yeux fascinateurs.

Regardez au contraire une photographie de Léon XIII. Ce qui vous frappe tout d'abord, c'est la gracilité de ce corps sec, c'est la dimension de ce cerveau évasé aux tempes. C'est la finesse de cette figure qui s'amoindrit sous le crâne. C'est le caractère aigu, perçant, investigateur, fouilleur, déconcertant, de ces yeux noirs.

Le sourire de Pie IX était large. Celui de Léon XIII est jusqu'à un certain point sardonique. Pie IX paraissait fait pour commander directetement aux foules. Léon XIII semble organisé pour commander à ceux qui entraînent les foules.

S'il fallait chercher, pour ces deux grands manieurs d'âmes, des analogies parmi les figures historiques des chefs militaires qui ont manié les corps, je comparerais Pie IX à Murat, et Léon XIII à de Moltke.

Comment les esprits n'auraient-ils pas été frappés de ces dissemblances profondes ? Comment n'en auraient-ils pas conclu de la différence des natures physiques à la différence des natures politiques ?

Quels étaient ceux qui furent frappés les premiers de cette dissemblance ? Ceux qui approchaient le plus du nouveau pape, c'est-à-dire les Italiens. Quels étaient dans les dernières années de Pie IX, les actes qui avaient le plus touché les Italiens ? Les protestations énergiques et réitérées contre la prise de Rome, contre la spoliation du Saint-Siège, contre la perte du pouvoir temporel ; ses inflexibles *Non possumus*.

Les Italiens devaient donc tout naturellement être amenés à croire que ce serait dans les rapports de la papauté et de la royauté italiennes que se manifesterait tout d'abord le contraste des natures des deux pontifes. Et, si on pouvait employer vis-à-vis de si augustes personnages le

jargon de notre politique, on dirait que Pie IX étant un pape intransigeant, son successeur leur fit l'effet d'un pape opportuniste, d'un pape avec lequel on pourrait s'entendre. Et pour les Italiens, s'entendre avec le Pape, cela signifie obtenir son acquiescement à la prise de Rome, son adhésion à la loi des garanties, sa quittance au bas des mandats de l'espèce de liste civile qu'ils lui ont votée, sa sortie du Vatican, son acceptation des fonctions de grand aumônier du roi d'Italie.

Les Italiens commencèrent à parler d'une entente entre le Roi et le Pape. Or, ils se trompaient. Le pape Léon XIII laissa dire et écrire tout ce qu'on voulut sur ce sujet. Il se réservait d'intervenir, à son heure.

Notre génération a vu bien des spectacles étranges, extraordinaires, inexplicables. Elle a appris, à ses dépens, à ne plus s'étonner de grand' chose, ni des trônes qui croulent, ni des capitales qui brûlent, ni des empires qui se constituent comme par un coup de baguette magique.

Eh bien! il y a un spectacle qui la stupéfierait et l'épouvanterait, un spectacle dont la simple annonce l'a bouleversée, et ce spectacle est celui-ci : Le pape sortant du Vatican, acceptant l'accolade du roi d'Italie, et renonçant à la revendication de son pouvoir temporel.

Ce spectacle, notre génération le verra-t-elle ? Je suis sûr que non.

Et voici pourquoi. Lorsque le successeur de saint Pierre reçoit la tiare, il prononce un serment. Il s'engage, sur les Évangiles, à maintenir intacts les droits et les domaines de l'Eglise dont le gouvernement lui est confié. Ces droits et ces domaines, il en devient le dépositaire, et rien au monde ne peut l'autoriser à les aliéner, ni rendre valable cette aliénation.

Voilà le principe absolu que formulait Pie IX par ses énergiques *Non possumus*, et qui a dicté à son successeur cette résistance à la fois énergique et douce, dont on prétendait, sans preuves, qu'il se lassait.

En 1879, je m'en souviens, à toutes les vitrines des libraires de Rome, s'étalaient des brochures qui prêchaient la conciliation entre le Pape et le Roi.

Un mouvement d'opinion considérable avait été créé par l'aristocratie italienne restée catholique, quoique alliée à la maison de Savoie. Et les meneurs, gens pavés d'ailleurs d'excellentes intentions, voyant que le Pape restait muet, prenaient son silence pour un acquiescement. « Qui ne dit mot consent, » répétaient-ils. Or, cette année là, une députation de la presse catholique de tous les pays vint saluer Sa Sainteté.

Et, devant ces écrivains, tout à coup, Léon XIII déclara, en un discours, que, lié par serment pontifical, il n'abandonnerait jamais une parcelle des droits et des domaines de l'Eglise.

Les brochures conciliatrices disparurent comme par enchantement.

Rien n'autorise personne à supposer et à dire que demain Léon XIII ne refera pas son discours de 1879.

C'est que ce serait un événement incalculable que l'adhésion de la Papauté à la spoliation de 1870, que l'alliance du Pape et du Roi d'Italie; un événement incalculable, dont les conséquences se feraient sentir, non seulement dans les consciences qu'il déchirerait, mais dans les intérêts qu'il troublerait, un événement qui remuerait l'Europe déséquilibrée.

Examinons ou plutôt effleurons.

Le Pape sort du Vatican et paraît dans Rome. Ce serait un délire d'enthousiasme à faire vaciller le Colysée sur sa base antique. Ce jour-là il n'y aurait pas assez de fleurs dans toute l'Italie pour en tapisser les pavés sur lesquels passeraient les chevaux du carrosse pontifical. Et le soir les Romains enivrés se coucheraient peut-être en pensant qu'il a suffi au Pape de se montrer pour mettre, qu'on me pardonne l'expression familière, La Majesté d'Humbert dans la poche de sa blanche soutane.

Mais, le lendemain, la vie reprendrait son cours et, huit jours après, le successeur de saint Pierre ne serait plus que le premier des évêques italiens; ni la volonté pontificale, ni la volonté royale ne pourrait empêcher qu'en foulant le sol spolié, sous la garde des soldats italiens, sous la protection des lois du royaume d'Italie, le Pape n'eût accompli vis-à-vis du roi, l'acte d'un sujet.

Imaginez le rêve de Napoléon Ier réalisé : le Pape à Fontainebleau, sur la terre française, résigné, gardé par les soldats de l'Empereur; que serait devenue l'Eglise catholique? Elle serait devenue l'Eglise de France, comme elle deviendrait l'Eglise italienne, si, quittant le Vatican, le Pape renonçait à sa souveraineté.

Et qu'arriverait-il encore? Une quantité innombrable de catholiques suivrait le Pape, quoi qu'il fasse, où qu'il aille, lui resterait fidèle, se grouperait autour de lui, et l'Europe se trouverait couverte de colonies italiennes.

Et qu'arriverait-il encore? Il arriverait que les nations protestantes seraient peut-être les premières à protester contre cette invasion immédiate de l'élément italien dans leur sein. Il arriverait, enfin partout, qu'on chercherait à former des églises nationales; il arriverait qu'en France les ennemis de la religion saisiraient avec promptitude cette occasion, soit de déshonorer l'Église de France, en lui imposant un schisme, soit de la spolier, en la séparant, sans compensation, de l'Etat.

Ah! oui certes, le roi Humbert doit désirer ardemment une éventualité semblable. Car le jour où il verra sortir du Vatican le carrosse pontifical, sa jeune couronne se transformera sur son front en diadème de l'Empire d'Occident.

Mais c'est folie que de s'imaginer que le Pape consentira jamais, jamais, à servir de piédestal et d'ornement au trône d'Italie.

Le Pape, captif de sa tiare à trois couronnes dans le Vatican, c'est encore le Pape-Roi, car la royauté ne se prescrit point dans une prison, cette prison fût-elle volontaire, cette prison fût-elle le plus magnifique des palais. Mais le Pape libre et quittant le Vatican, c'est le Pape sujet italien, c'est le Pape soumis ; et le Pape soumis, ce n'est plus le Pape.

Et qu'on ne dise pas que l'exercice de la royauté spirituelle peut très bien s'allier avec la dépendance matérielle. Est-ce que le Souverain-Pontife, réconcilié avec Humbert, pourvu par lui d'un traitement qu'on appellera du nom pompeux que l'on voudra, mais qui n'en sera pas moins un traitement donné au même titre et pour les mêmes raisons que sont distribués en France les traitements des évêques et des prêtres, qu'un parlement pourra supprimer parce qu'un parlement l'a voté; est-ce que, dis-je, le Souverain-Pontife sera en situation d'enseigner, de définir et de prononcer, sans avoir à s'inquiéter, comme jadis, grâce à son pouvoir temporel, des misérables combinaisons de la politique, des alliances et des haines mutuelles des nations soumises à sa houlette.

Supposez une guerre entre la France et l'Italie. Le Pape pourra-t-il refuser de bénir les armes de son allié et de son voisin, pour ne pas dire de son roi? Le Pape ne sera-t-il pas entraîné, malgré lui et malgré tout le monde, dans le courant politique que suivra l'Italie? Et alors, quels troubles, quelles confusions dans les consciences, et par suite, dans les intérêts !

Mais, dit-on, il faut bien que le Saint-Siège sorte d'une façon ou d'une autre de la situation fausse où il se trouve. Sa captivité pèse au Pape, et puis les ressources matérielles, qui tendent déjà à diminuer, pourraient bien lui manquer tout à fait. Si, en effet, dans la prochaine législature, la République sépare l'Eglise de l'Etat, les fidèles français, obligés de subvenir aux besoins du culte, ne pourront plus envoyer à Rome les offrandes du denier de St-Pierre, qui sont la seule liste civile du Saint-Siège. Alors, il faudra bien que Léon XIII vive et fasse vivre les œuvres catholiques, et, par conséquent, qu'il accepte l'argent que l'Italie tient à sa disposition.

Eh bien, si le Parlement français, poursuivant son œuvre, commettait ce crime de séparer la France de sa racine, je me refuserais encore à croire qu'une question de vie matérielle pût jamais jeter le Pape entre les bras de ses spoliateurs et le faire renoncer aux imprescriptibles droits dont il a le dépôt.

Quand il n'aura plus d'argent, eh bien! il prendra le bâton du pèlerin, il s'en ira à travers les nations, il se retirera dans un couvent, et, du fond d'une cellule blanchie à la chaux, il dominera encore le monde moderne

qui, soyez-en sûr, ne laissera pas errer par les chemins la plus grande force morale de l'humanité.

Il ira demander asile aux peuples qui ne vivent pas de sa parole, et parmi eux il sera libre. Je comprends le Pape à Malte, à Londres, à Berlin, à Pétersbourg, à Constantinople, au Caire, à Jérusalem, à Jérusalem surtout, parce que dans tous ces pays, il sera indépendant et libre de veiller, dans une majestueuse neutralité, aux intérêts spirituels de l'Église. Mais je ne le comprends, ni dans la capitale de l'Italie, ni dans celle de la France, ni dans celle de l'Espagne, parce que le Pape ne saurait être ni Italien, ni Français, ni Espagnol, sans que la religion catholique perdît son essentiel caractère d'universalité.

Donc, pour me résumer, je crois que Léon XIII a pu être gêné par certains zèles excessifs dans les calculs de sa diplomatie; je crois qu'il a usé de son droit en supprimant ces obstacles; je crois que c'est non seulement un saint homme, mais encore un homme fort habile; mais je ne crois pas, je ne croirai jamais que la pensée d'une soumission, d'une alliance avec l'Italie, d'un abandon des droits et des domaines de l'Église, ait un seul instant traversé son esprit.

Les rois risquent leur couronne et la perdent quelquefois. Un pape ne saurait perdre sa tiare et par conséquent ne peut pas la risquer.

D'ailleurs, les bruits d'une réconciliation entre le spolié et le spoliateur tombèrent bientôt d'eux-mêmes. Ils devaient renaître plus tard et, cette fois, non plus dans l'intérêt de l'Italie, mais dans l'intérêt de la Papauté, grâce à sa diplomatie.

Je n'ai pas la prétention d'écrire ici l'histoire déjà longue et de jour en jour plus glorieuse du Souverain-Pontife actuel; de le montrer dans le gouvernement de l'Église, ni dans la familiarité de sa vie privée, vie privée bien simple du reste que celle d'un vieillard qui ne sort guère de son palais, et qui, dans son palais, ne sort guère de son cabinet, d'où il correspond avec les empereurs, les rois et les républiques.

Je ne veux pas non plus suivre le détail des négociations dans lesquelles Léon XIII excelle. Je veux simplement indiquer, en quelques phrases, quel accueil il a su trouver auprès de certaines puissances hérétiques ou schismatiques.

Rien ne ressemble davantage à la religion catholique que la religion grecque orthodoxe, en ce qui concerne le dogme et les pratiques.

Les Grecs admettent tous nos mystères, tous nos préceptes, sauf qu'ils font procéder le Saint-Esprit du Père seulement, et non du Père et du Fils, sauf encore qu'ils ne croient pas au Purgatoire. La procession du Saint-Esprit est un point de théologie sur lequel l'attention des masses qui croient est rarement éveillée. Quant au Purgatoire, les Grecs en ont organisé en réalité un, puisqu'ils admettent que, quarante jours après le décès, le sort

de l'âme est réglée et qu'elle est en enfer ou au ciel, ils admettent par là même la possibilité de souffrances préparatoires et transitoires. D'ailleurs, cette incrédulité n'est guère raisonnée, car ils font des services du bout de l'an pour leurs morts, dont cependant la destinée est déjà immuable depuis trois cent vingt-cinq jours, lorsque les vivants intercèdent pour eux.

Leur signe de croix diffère un peu du nôtre. Il se fait en portant la main du front à l'estomac et à l'épaule droite d'abord, tandis que chez nous, c'est l'épaule gauche qui est touchée la première.

Mais ils croient aux saints et surtout à la Vierge mère, pour laquelle ils ont une dévotion universelle, touchante, filiale, qui égalise tous les rangs et qui courbe tous les fronts devant les images saintes.

Lorsqu'ils passent devant une de ces milliers d'icones scellées à presque tous les coins de rues, ils multiplient les signes de croix. Et l'Empereur lui-même, le dispute au moujick pour ces formes extérieures du respect.

Leurs popes sont même des prêtres catholiques, car le caractère sacerdotal catholique est indélébile. Lorsque les évêques schismatiques se séparèrent de Rome, ils n'en gardèrent pas moins ce caractère indélébile, et les prêtres qu'ils ordonnèrent, les évêques qu'ils sacrèrent, reçurent d'eux un caractère également indélébile. Seulement, les Grecs ne reconnaissent pas l'autorité du Pape, et c'est cette révolte qui constitue le schisme.

Tout le monde sait que les empereurs de Russie, y trouvant un moyen de gouvernement, l'ont soigneusement entretenu. C'est un préjugé de croire que ces empereurs sont les papes de la Russie. Ils ne sont que les protecteurs du Saint-Synode qui remplit en Russie les fonctions pontificales. L'Église russe a donc la forme aristocratique et non la forme monarchique, comme l'Église catholique.

Quelques empereurs de Russie ont cru que leur titre de protecteur de l'Église nationale les obligeait à se faire les persécuteurs de l'Eglise catholique. Et, parmi ces derniers, le père du czar actuel, l'auguste victime des nihilistes, s'est malheureusement distingué.

Ce grand bienfaiteur du paysan russe, qui donna la liberté sociale à ses sujets, en affranchissant les serfs, leur refusa toujours la liberté religieuse.

Il y avait en Russie, au commencement de son règne, vingt-neuf millions de catholiques avérés et pratiquants. A sa mort, il n'en restait plus que quinze millions. D'abord, tout ce qui touchait au gouvernement, tout ce qui était fonctionnaire, employé, salarié par l'État, depuis le gouverneur de province jusqu'au dernier cantonnier, dut renoncer à sa situation ou embrasser la religion orthodoxe. Ensuite le mariage mixte ne fut plus permis. Tout conjoint catholique épousant un conjoint orthodoxe fut forcé

de se marier à l'église grecque et d'élever ses enfants dans l'orthodoxie. Les étrangers eux-mêmes, fixés en Russie, qui épousèrent des femmes russes, furent contraints d'élever leurs enfants dans la religion de leur mère.

Ces mesures persécutrices enfantèrent bien des conversions apparentes et bien des protestations secrètes de la conscience des malheureux placés entre leur foi et leur avenir, ou leurs intérêts et leur amour.

Enfin, Alexandre II exila près de deux cents prêtres catholiques en Sibérie, où ils languissaient encore dans la misère lorsque le Tzar fut foudroyé sur les bords du canal de Catherine.

C'est à Léon XIII que revient l'honneur d'avoir fait cesser, sinon dans les règlements écrits, du moins dans la pratique, cette persécution. Lorsque le nonce du pape, Mgr Vannutelli, arriva à Moscou, selon l'usage romain, le soir même du sacre d'Alexandre III, afin de n'être pas obligé d'assister à la cérémonie religieuse qui avait eu lieu le matin, dans la cathédrale de l'Assomption, il venait de traverser, dans les wagons impériaux, envoyés au devant de lui à la frontière, tout le territoire au milieu du concours des populations catholiques groupées aux gares et inclinées sous sa bénédiction.

Dans l'entrevue qu'il eut le lendemain avec le nouvel empereur, son impérial interlocuteur lui promit non seulement sa tolérance, mais encore sa protection pour l'Eglise catholique.

Et, comme gage de sa bonne volonté, le Tzar signa la grâce des deux cents exilés.

Il venait de marquer la fermeté de son caractère, en maintenant sous le châtiment mérité les nihilistes complices de l'assassinat de son père, ce qui, disons-le en passant, n'a pas peu contribué à calmer la secte. Il en voulut marquer la bonté en rendant à leurs troupeaux ces confesseurs de la Foi.

Depuis, les relations entre le Vatican et Pétersbourg n'ont cessé de devenir plus étroites et plus cordiales, au grand avantage des catholiques russes.

Quittons maintenant la Russie. Traversons, à Eikounen, ce petit ruisseau noirâtre qui coule lentement à travers les plaines immenses et marque la séparation des deux empires. Laissons à l'un des bouts des ponts de bois qui coupent ce ruisseau, le petit soldat russe tout noir, avec son bonnet de peau de mouton noir, sa tunique noire agrafée sans boutons, son pantalon noir tombant dans ses bottes noires, et son fusil qui paraît noir aussi, car le canon et la baïonnette sont oxydés; et abordons à l'autre bout le superbe gendarme allemand, à barbe blonde, étincelant sous ses buffletteries et sous les cuivres de son casque. Nous sommes chez M. de Bismarck.

M. de Bismarck est un très grand homme. Mais c'est aussi un homme

pratique. Son génie a sur celui de Napoléon Ier cette supériorité, qu'il sait s'arrêter à temps, s'incliner devant les forces naturelles et ne pas violenter les choses.

Le prince de Bismarck ou, pour parler plus exactement, l'empire d'Allemagne, après les prodigieux succès de 1870 et de 1871, après que son maître se fut fait apporter la couronne impériale de Charlemagne dans le palais de Louis XIV, de ce roi que jalousaient ses aïeux, et fut devenu à son tour, selon la parole du grand Frédéric, « le souverain sans la permission duquel il ne se tirerait pas un coup de canon en Europe », M. de Bismarck, en rentrant par là, y trouva deux adversaires redoutables : les catholiques et les socialistes. Il commença par lutter contre les catholiques, et il appela cette lutte « le kulturkampf, » la lutte pour la civilisation. Mot absurde, recouvrant une idée absurde! Mot antihistorique! Mot blasphématoire, car dire qu'on lutte pour la civilisation quand on lutte contre l'Eglise catholique qui est la mère de la civilisation moderne, qui l'a enfantée dans la douleur de ses martyrs, et qui n'a jamais cessé de l'allaiter, c'est outrager à la fois l'histoire et le bon sens!

M. de Bismarck engagea dans cette lutte, jusqu'au coude, sa main de fer. Le catholicisme saisit cette main, la serra dans un étau irrésistible et doux, et le chancelier sentit bientôt qu'il avait en face de lui des adversaires invincibles. Il comprit qu'il se briserait à jouer les Maxence, et il se demanda comment il pourrait s'y prendre pour jouer les Constantin.

Il se retourna alors contre les socialistes, qui, d'ailleurs, venaient de charger Hœdel et Nobiling de les rappeler au bon souvenir de l'empereur Guillaume. Et, pour lutter à gauche, il voulut être libre à droite. Il chercha le moyen de faire sa paix avec les catholiques.

La Providence, cette adversaire de la médiocrité et cette complice du génie, allait lui fournir ce moyen et faire sortir la réconciliation, comme une déesse païenne, du fond des océans lointains.

Deux nations ont failli se déclarer la guerre. L'une est colossale, l'autre est résolue. L'une se carre dans sa masse puissante, comme un Goliath. L'autre serre sa fronde dans sa main, comme un David.

Elles ne peuvent s'étreindre sur terre. Mais elles peuvent se heurter sur mer en une lutte atroce et sans gloire.

— Je t'écraserai! dit l'Allemagne.

— Je te ferai payer en larmes de sang ta victoire! répond l'Espagne.

Tout à coup, elles s'avisent de penser qu'au-dessus des peuples, il y a Dieu, et qu'au-dessus des rois, il y a le Pape.

Et voilà l'Empire protestant et la Monarchie catholique qui s'en vont frapper à la porte du Vatican, disant : « Saint-Père, jugez-nous, et mettez-nous d'accord. »

Aucun gouvernement humain ne pourrait prononcer impartialement

entre les deux adversaires. Les uns sont intéressés dans la question et la résoudraient pour eux. Les autres sont dominés par la crainte ou par l'amitié.

Qui est assez puissant pour dire à l'Empereur : « Tu as tort » !

Qui est assez libre pour dire au Roi : « Tu as tort » ! sans paraître avoir peur de l'Empereur?

Un homme. Le Pape.

Et pourtant il est captif; depuis quinze ans, il n'a pas franchi le seuil de son palais. Napoléon à Fontainebleau ne possédait plus de la terre de France que le morceau que couvraient les sabots de son cheval. Lui, il ne possède plus de la Ville-Eternelle que le fragment que recouvre son prie-Dieu.

Mais, il y a en lui une force morale qui s'élève et qui plane au-dessus du monde. Il y a dans son auguste captivité, une indépendance qui met sous ses pieds les trônes humains.

Et, au-dessus des foules bruyantes, au-dessus des armées silencieuses, au-dessus des ministres qui gouvernent, au-dessus des chefs qui règnent, au-dessus des vilenies et des gloires mortelles, les âmes troublées aperçoivent le vieillard enveloppé dans sa robe blanche, comme au-dessus des villes agitées, des campagnes tranquilles, des forêts murmurantes et des fleuves qui grondent, la neige immaculée des grands monts que baise sans témoins le soleil de Dieu.

Or, savez-vous ce que fut cet arbitrage pontifical entre l'Allemagne et l'Espagne?

Ce fut une résurrection inattendue de ces temps héroïques et charmants, où les rois soumettaient leurs querelles au Vicaire du Christ, où les hommes bardés de fer s'embrassaient à sa voix, et, faisant trêve aux chevauchées fratricides, s'en allaient dociles, la croix rouge sur l'épaule, vers Jérusalem, où ils trouvaient la liberté moderne assise sur le tombeau du Christ.

Mais la France que fait-elle?

Ce coup de génie — car c'en est un, et un merveilleux, que cet arbitrage, qui permet à l'Allemagne de reculer sans déshonneur, s'il le faut, devant un prêtre sans soldats, et qui eût calmé, le cas échéant, la susceptibilité castillane par la voix de la conscience, — ce coup de génie la frappera-t-elle? la fera-t-elle rentrer en elle-même?

Comprendra-t-elle qu'au milieu de cette Europe qui s'assied, se coordonne et s'agrandit, elle seule décroît et vacille?

Ce recours au Pape médiateur, cet appel à la force morale imposé par les circonstances et par son génie au farouche partisan de la force brutale, lui diront-ils quelle faute irréparable elle commet, en s'éloignant de plus en plus de ce foyer de la conscience humaine qui s'appelle

la Religion, de ce foyer autour duquel les nations civilisées semblent se serrer plus étroitement?

Comprendra-t-elle que son vainqueur considère enfin l'apaisement des luttes religieuses comme la condition nécessaire de la grandeur des Etats?

Est-ce que cette évocation subite du passé ne va pas la forcer à relever les yeux, elle-même, vers son glorieux passé, et à y relire cette vérité qui y est écrite en caractères ineffaçables : « C'est au catholicisme et à la Papauté que la France doit sa nationalité et sa grandeur. C'est l'Eglise qui l'a faite grande, en fondant la fortune de sa dynastie nationale. Et son rôle de soldat du Pape a autant contribué à ses splendeurs que les deux mers qui la baignent, le génie des races qui l'habitent et les sourires du soleil qui l'inonde de clarté, de chaleur et de fécondité. »

Va-t-elle tout laisser à son vainqueur? Va-t-elle lui céder le Pape, après lui avoir cédé ses provinces?

Va-t-elle au contraire se débarrasser des sectaires qui la tuent, rejeter dans l'abîme toute cette séquelle d'athées et de libres-penseurs acharnés à mutiler son histoire ? Va-t-elle mettre dans le même sac et les hypocrites qui préparent sournoisement la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et les violents qui la veulent réaliser tout de suite?

Pense-t-elle à tout cela, la France?

La France? elle est toujours penchée sur le liquide pourri où s'agitent les bacilles électoraux. Elle examine les infusoires. Quand l'infusion sera terminée, elle avalera le nauséabond bouillon. Et elle s'inoculera une fois de plus, peut-être, la maladie qui l'emportera.

A quoi bon le passé? A quoi bon l'avenir?

Ne songeons qu'au présent, et le présent c'est le troupeau des petites bêtes législatives.

C'est en les contemplant que la France de saint Louis reste sourde aux cris des chrétiens égorgés.

C'est en les contemplant que la France de Philippe-Auguste se laisse arracher des bras de la Papauté!

On sait la suite de ce grand événement. Le Saint-Père donna raison à l'Espagne, c'est-à-dire au faible; et le puissant, c'est-à-dire l'Allemagne, s'inclina.

Ce qui devait arriver arriva. Ce que M. de Bismarck avait prévu se réalisa. Il fut fait chevalier du Christ et, par une formule qui était, elle seule, un nouveau trait de génie, il trouva le moyen d'aller pincer dans sa fibre la plus sensible le cœur des catholiques. Au lieu d'appeler le Pape Très-Saint-Père, comme eût fait tout homme d'Etat, même protestant, il le traita comme un roi terrestre. Il lui écrivit en l'appelant « Sire », marquant ainsi que, dans sa pensée, la royauté temporelle n'avait point

disparu pour toujours, et que sur le front du Père des fidèles la tiare gardait ses trois couronnes : la couronne du Père, la couronne du Pontife, et la couronne du Roi.

Les lois antiques ecclésiastiques furent modifiées. Un « modus vivendi » fut trouvé entre les catholiques et l'Empire, et le Pape couronna cette splendide campagne diplomatique par une lettre fameuse, invitant les catholiques à voter selon les désirs du vieil empereur.

Il y a bien des gens qui professent que les événements, comme les jours, se suivent et ne se ressemblent pas, et d'autres qui croient que l'histoire recommencera sans cesse.

J'ai remarqué que les premiers sont généralement des ignorants. Comme ils ne savent rien, tout ce qui arrive leur semble nouveau, inouï, sans précédent. Ils sont en extase devant toute chose, comme Makoko devant un tramway.

Ils ont trouvé tout à fait invraisemblable et essentiellement moderne, à cette époque, la démarche du prince de Bismarck priant Léon XIII de s'ériger en arbitre entre l'Espagne et l'Allemagne, au sujet d'un îlot contesté.

Ils sont tombés de leur haut, lorsqu'ils ont lu, deux ans plus tard, dans les feuilles, que le Saint-Père exhortait les catholiques allemands à voter selon les idées de leur Empereur.

Et on les aurait certainement bien étonnés en leur révélant que l'Empereur, le prince de Bismarck et le Pape recommencent une histoire vieille de plus de mille ans; que Léon XIII se comporte d'après les plus anciennes traditions du Saint-Siège; que ce Pape si moderne, si bien de son temps, est extraordinairement vieux jeu, et qu'il agit envers l'empereur Guillaume comme son prédécesseur Grégoire III agissait envers Pépin le Bref, qui lui donna l'exarchat de Ravenne, l'embryon du pouvoir temporel; comme son prédécesseur Léon III agissait envers Charlemagne, qui lui rendit Rome.

Il y a toujours eu, et il y aura toujours, entre ces deux êtres que Victor Hugo appelait : « Ces deux moitiés de Dieu , le Pape et l'Empereur, » un aimant magnétique qui les portent l'un vers l'autre, qui les laisse libres de s'unir ou de se combattre, mais qui les met face à face, car la terre et l'humanité ne sont pas assez grandes pour qu'ils puissent y vivre ensemble sans contact.

Toujours, depuis qu'il y a eu des empereurs ici-bas, — et par ce mot : « Empereur » il faut désigner le souverain prépondérant en Europe, — toujours, ils ont eu le Pape pour adversaire ou pour allié, et jamais ces deux moitiés de Dieu ne sont restées indifférentes l'une à l'autre, car chacune représente une force différente. L'une a la force morale, l'autre la force matérielle, et il n'y a de pouvoir réel, d'Empire véritable, que le

Pouvoir et l'Empire nés de l'accouplement de ces deux forces.

Qu'il s'agisse d'un Constantin, d'un Charlemagne, d'un Othon, d'un Henri IV d'Allemagne et, plus tard, d'un Charles-Quint, et, plus tard encore d'un Napoléon Ier, c'est toujours le même spectacle qui est donné au monde.

L'homme qui porte l'épée et l'homme qui porte la croix se cherchent instinctivement, pour se compléter; comme l'âme cherche un corps et un corps son âme.

S'ils luttent, chacun combat avec ses armes: l'un avec son gantelet de fer, l'autre avec ses trois doigts tendus, pour la bénédiction ou la malédiction. Et, s'ils s'unissent, chacun apporte à l'autre ce qu'il possède.

Le Pape donne à l'Empereur la souveraineté morale dont il est investi, et l'Empereur rend au Pape la souveraineté temporelle dont il dispose.

Nos pères ont vu cela. Leurs pères l'avaient vu avant eux, et les arrière-grands-pères de nos arrière-grands-pères n'avaient pas vu autre chose.

Ces machines-là se trouvent dans les gros, les gros livres. On peut encore les découvrir dans quelques cervelles humaines qui les ont apprises jadis et retenues, et qui résistent encore à l'abêtissement général, obligatoire et laïque, propagé depuis quelques années en France sous le nom d'enseignement.

Ces cervelles-là n'ont point été plongées dans la stupéfaction en voyant M. de Bismarck se conduire comme se conduisaient ses ancêtres sous les Othon, ou les Henri IV.

Seulement les gens qui les possèdent et qui sont habitués à chercher dans le passé un flambeau pour éclairer les mystères de l'avenir se sont dit, le lendemain du jour où le chancelier a réclamé l'arbitrage pontifical:

— Voilà l'Empereur qui fait des avances au Pape. C'est que l'Empereur a besoin du Pape.

Et ils ont attendu.

Lorsqu'ils ont lu la note du cardinal Jacobini et constaté l'appui électoral que prête le Pape à l'Empereur, ils se sont dit :

— Voilà ce que nous attendions !

Et, maintenant, ils attendent la suite logique de cette collaboration grandiose. Quoi? le rétablissement sous une forme quelconque du pouvoir temporel.

L'an dernier, on a distribué aux hommes politiques de Rome une brochure dans laquelle on annonce que des négociations allaient s'ouvrir entre le gouvernement allemand et le gouvernement italien sur les bases de discussion suivantes :

On couperait Rome en deux. On laisserait au Pape la rive droite du

Tibre, depuis Saint-Paul-hors-les-Murs jusqu'à Ponte-Molle, c'est-à-dire les quartiers du Transtevère, de Borgo-Nuevo, du château Saint-Ange, plus la campagne romaine jusqu'à Civitta-Vecchia, c'est-à-dire la porte de sortie libre sur la Méditerranée.

Moyennant quoi, réconciliation entre la royauté et le Saint-Siège. Moyennant quoi, le Pape, aussitôt, appliquerait les idées qu'on lui prête dans une autre brochure intitulée : « *Il Pensiero intimo di S. S. L. XIII. Confidato al presunto suo successore.* »

C'est un dialogue entre le Pape et le cardinal H... dans lequel le Pape regrette ce qu'a fait son prédécesseur Pie IX, ce qu'il est obligé de faire lui-même, et recommande à son successeur de se rapprocher de l'Italie, de l'aimer autant que l'Eglise, de travailler à sa grandeur, de l'aider à dominer le monde, d'accepter les lois de garantie, de sortir souvent, de bénir le grand peuple italien, etc., etc.

Or, là-bas, où il y a, comme partout ailleurs, des hommes avisés qui connaissent leur histoire, on commence à dresser l'oreille et à se demander comment va finir cette conversation magnifique, à travers le temps et l'espace, entre le Pape et l'Empereur, entre le successeur de Léon III et le successeur de Charlemagne. On commence à espérer autour du Vatican et appréhender autour du Quirinal. On a raison des deux côtés. Onze siècles d'histoire sont là pour l'attester et pour dire que, toujours, lorsque l'Empire a demandé quelque chose à la Papauté, un service du genre de celui qu'elle vient de lui rendre, il l'en a récompensée par un accroissement de puissance matérielle.

Onze siècles d'histoire sont là pour raconter que ce rôle de défenseur et de protecteur du Saint-Siège a toujours tenté le souverain prépondérant en Europe, et que cette tutelle s'attachait d'elle-même à la première couronne du vieux monde. Hélas ! nous avons possédé cette couronne et revendiqué cette mission jusqu'en 1870, et les portes de la Rome papale sont tombées en même temps que celles de la France. Aussi, un peu de désespoir est-il permis aux vrais patriotes, quand ils voient que l'Allemagne nous prend nos charges glorieuses et nos devoirs traditionnels, comme elle nous a pris nos provinces et notre prestige.

Tout s'enchaîne, tout s'entraîne ici-bas, par des liens mystérieux et invisiblespour les ignorants, mais visibles et presque tangibles pour les initiés à la vie passée de l'humanité. Ceux-là peuvent prédire, dès à présent, que le Pape, allié de l'Empereur, retrouvera auprès de lui les avantages temporels que défendit si longtemps la France.

Et, je le répète, tout cela n'a rien d'extraordinaire, c'est prévu. Ce n'est pas nouveau, c'est vieux, c'est horriblement vieux, comme toutes les choses humaines en leur perpétuel recommencement.

L'humanité a l'air de marcher, et jamais elle ne change de place.

Sous ses pieds qui s'agitent, la terre tourne, comme tourne le cylindre de laiton sous les pieds rapides de l'écureuil immobile en son agitation.

Faut-il maintenant continuer ce voyage à travers l'Europe? Faut-il passer la Manche et montrer la schismatique Angleterre subissant, elle aussi, l'influence de la sagesse et de la prudence pontificales, non seulement dans sa population où se muitiplient les conversions catholiques, mais encore dans son gouvernement prenant vis-à-vis de la papauté une attitude de plus en plus amicale ?

Ce n'est un mystère pour personne que l'Angleterre a fait offrir au pape Malte; que sept palais ont même été loués, à Malte, en prévision d'un départ de Rome; que le cardinal Manning a été chargé de cette négociation; et, qu'en échange de ses bons offices, il a obtenu pour lui et ses successeurs un rang à la Cour, ce qui, dans une nation formaliste comme l'Angleterre, est un avantage considérable et nouveau pour le catholicisme.

Mais à quoi bon? la preuve est faite.

La terre entière chante les louanges et cède sous le charme du Pontife diplomate après avoir tressailli aux accents enflammés du Pontife militaire.

Revenons en France et nous allons trouver, non pas dans le peuple, Dieu merci, mais dans le gouvernement, la contre-partie de ce tableau.

C'est une tradition du gouvernement de la République que, toutes les années, on choisit le mois de décembre pour livrer un nouveau combat à l'Eglise au cours de la discussion du budget.

Chaque année, on essaie de s'emparer d'une position nouvelle, d'enlever une nouvelle dépouille à l'ennemi. Chaque année, on donne un tour de clef au mécanisme qui doit étouffer le catholicisme en France. Chaque année on enfonce un nouveau coin dans le cœur de ce chêne immense et tant de fois séculaire qu'on veut faire tomber. Chaque année enfin, on complète, on perfectionne le système de persécution intelligente et sournoise qui doit détruire avec lenteur et sécurité la religion du Christ.

Car, il faut lui rendre cette justice, la République, pour la première fois dans sa lutte implacable contre le christianisme, procède avec méthode et habileté.

Elle a renoncé aux anciennes pratiques pour adopter des pratiques tout à fait modernes.

Elle a abandonné les procédés héroïques pour s'attacher aux procédés scientifiques.

Les anciennes pratiques, les procédés héroïques étaient des plus simples. Ils consistaient à foncer sur l'ennemi, loyalement, ouvertement, à l'étreindre, à lui faire le plus de mal possible, à l'étrangler ou à le décapiter si on le pouvait, quitte à subir soi-même le coup mortel qu'on lui ménageait.

Les pratiques modernes, les procédés scientifiques, sont tout à fait différents. Ils consistent à ne pas effaroucher l'ennemi, à ne pas lui déclarer la guerre franche : on se poste dans l'ombre et, toutes les fois qu'il passe à portée, sournoisement, sans en avoir l'air, on lui fait une petite saignée, on le harcèle, on l'énerve, on le prive de sommeil et l'on attend qu'il meure tranquillement et comme de lui-même.

Aujourd'hui, encore, les assassins vulgaires obéissent au premier des deux systèmes.

La mégère empoisonneuse qui, tous les soirs, verse à l'époux confiant, une petite dose d'arsenic dans son verre d'eau sucrée, personnifie le second système.

Vis-à-vis de la religion catholique, la République française a voulu être cette mégère empoisonneuse.

Déclarer la guerre à l'Église! Peut-on dire? Mais ce n'est plus de notre siècle de tolérance universelle! Nous avons avec l'Église un contrat qui s'appelle le Concordat et nous l'exécutons fidèlement. Nous sommes concordataires. Nous ramenons les traitemens des évêques aux limites concordataires.

Le Concordat ne prévoit point d'indemnité pour les chanoines. Nous supprimons ces indemnités. Le Concordat ne nous oblige pas à entretenir des vicaires. Plus d'argent pour les vicaires. De quoi vous plaignez-vous? Le Concordat vous déplairait-il, par hasard?

Vainement, vous répondez à ces hypocrites que le Concordat, signé à une époque et pour cette époque, doit recevoir, comme tous les traités et contrats possibles, les améliorations qui résultent des transformations sociales; qu'il n'est pas plus juste de prendre au pied de la lettre les stipulations du Concordat, qu'il serait juste d'imposer à l'ouvrier les salaires de 1801, aux Compagnies des chemins de fer les règlements des maîtres de poste, aux soldats armés des chassepots la théorie de la charge en douze temps avec le fusil à pierre, et à l'Europe le traité de Nimègue : leur siège est fait et, à tout ce que vous pouvez objecter, ils répondent invariablement : le Concordat!

C'est avec ce mot d'ordre qu'ils combattent, depuis huit années passées, l'Église, car la lutte clandestine remonte à plus de huit ans. Elle a commencé vers le milieu de 1879, c'est-à-dire le lendemain de l'installation de la République des républicains.

Voulez-vous avoir une idée du chemin parcouru?

Ecoutez ces simples commencements du catalogue des opérations entamées par le gouvernement contre l'Eglise. Regardez les grandes lignes du précis de cette expédition à l'intérieur.

Le dernier trimestre de 1879 a vu naître quatre mesures dirigées contre l'Église : les curés sont chassées des commissions des hospices et

des bureaux de bienfaisance. Les fabriques sont astreintes, pour leur comptabilité, à des formules spéciales. Les communes sont déchargées, au détriment des fabriques, de l'indemnité de logement. Le ministre commence à chicaner avec les évêques sur les heures consacrées à l'enseignement du catéchisme.

En 1880. — Neuf manœuvres : la personnalité civile est enlevée aux diocèses. La loi sur l'enseignement supérieur est modifiée.

La compagnie de Jésus est dissoute. Les congrégations non reconnues sont astreintes à la déclaration. Les chefs de la magistrature sont invités à ne plus mener leurs compagnies aux cérémonies publiques. L'aumônerie militaire est abrogée. Le repos du dimanche cesse d'être légal. Un nouveau règlement scolaire est adopté.

Des entraves sont mises à l'instruction religieuse dans l'enseignement secondaire des filles. A noter pour mémoire, l'exécution des décrets et la violation des couvents.

En 1881. — Cinq manœuvres : Les crédits accordés aux maîtrises sont réduits. On interdit aux fabriques le droit de recevoir des libéralités pour fonder et entretenir des écoles. La terre des cimetières est enlevée à l'Église. L'enseignement religieux devient facultatif dans les lycées. Interdiction aux instituteurs de prendre part aux cérémonies du culte.

En 1882. — Sept manœuvres : Difficultés apportées à l'exercice du culte dans les lycées. Loi sur l'enseignement qui expulse le catéchisme et enlève aux prêtres le droit de surveillance sur l'école. Les maires sont autorisés à interdire les cérémonies extérieures. Le gouvernement s'arroge le droit de supprimer les succursales. Main-mise sur les meubles et objets des églises. Suppression des crédits alloués aux maîtrises des cathédrales. Réduction des bourses des séminaires.

En 1883. — Trois manœuvres : Assimilation à une cérémonie extérieure de toute cérémonie célébrée sous le porche de l'église. Le gouvernement s'arroge le droit de supprimer les traitements ecclésiastiques. Introduction de la morale civique et des manuels dans les écoles.

En 1884. — Nouvelle loi sur l'enseignement primaire, dirigée tout entière contre l'immixtion de la religion dans l'école. Projet de loi militaire supprimant les dispenses ecclésiastiques. Loi municipale qui met l'église et le clocher à la disposition du maire. Mesures préparatoires de spoliation des livres des congrégations. Les legs de propagande ou de bienfaisance religieuses sont déclarés nuls. Suppression des bourses des séminaires, du chapitre de Saint-Denis, des indemnités des chanoines, d'une partie des vicariats, etc.

Voilà quatre années bien employées, n'est-il pas vrai ?

Les années qui suivirent n'ont pas été moins fécondes. Nous avons

vu les hôpitaux laïcisés, les religieuses chassées du lit des mourants, et remplacées, au grand détriment des malades, par des infirmières laïques qui, coûtant plus cher, mangent le bien des pauvres et mettent en déficit le budget énorme de l'Assistance publique.

Nous avons vu les filles de Saint-Vincent de Paul expulsées des immeubles qui leur appartenaient. Nous avons vu le scandale de la laïcisation du Panthéon, de l'église vouée à Geneviève devant qui les hordes d'Attila s'écoulèrent, inoffensives, à droite et à gauche de Paris. Geneviève, la première pourtant de ces Parisiennes héroïques qui savent subir les sièges, consoler les assiégés et faire la queue devant le boucher et le boulanger, tant de fois, sous la neige, sans se plaindre, gaiement, comme de vraies Françaises, pendant que le garde-national, fils dégénéré des hommes d'armes d'autrefois, joue au bouchon sur les remparts ou ronfle dans la buée chaude des casemates.

Nous avons vu le scandale de Châteauvillain, les gendarmes chargeant, le revolver au poing, un troupeau de femmes, pour fermer une chapelle, et tuant à moitié le citoyen courageux défendant le seuil de sa demeure.

Nous avons vu voter par la Chambre la loi militaire qui tarira le recrutement du clergé national et énervera la nation, sans fortifier sa défense.

Nous avons vu enfin, le tout sans préjudice de l'abrogation du Concordat que nous promettent chaque année les malheureux qui veulent absolument couper le câble par lequel le pauvre vaisseau si désemparé de la France se relie à la barque insubmersible de Pierre, et vogue à sa remorque depuis treize cents ans, et par des criminels qui rêvent de voler à l'Église l'édifice et les instruments du culte avant de la déclarer hors la loi.

Chacune de ces lois, chacune de ces circulaires, chacune de ces décisions, chacun de ces actes des pouvoirs publics, tend au même but : détruire la religion.

Et, grâce à ce système de compression lente, d'écrasement linéaire, comme on dit en chirurgie, l'esprit public, endormi par le silence et la tranquillité qui succèdent à chacun de ces coups, ne réagit plus, n'a plus de ces révoltes superbes devant lesquelles un gouvernement, quel qu'il soit, gouvernement d'honnêtes gens ou gouvernement de scélérats, est forcé de plier.

Prenez un catholique au sortir de la messe, demandez-lui au juste de quoi il se plaint. Est-ce qu'il sait? Il a oublié. Et les gens comme nous, qui continuent à geindre, parce qu'ils s'obstinent à se souvenir, sont bien près de passer, même aux yeux de leurs coreligionnaires, pour des mal-contents de profession.

Et comme les torrents descendus de la montagne viennent troubler,

en y mêlant leurs eaux bourbeuses, les ondes pures d'un grand fleuve, voilà que les générations nouvelles, élevées loin du sanctuaire, envahissent peu à peu la société. Les vieux, qui croyaient, s'en vont; et les jeunes, qui ne croient plus, les remplacent.

Mais voilà aussi qu'ils apportent à cette société, qui leur a gangrené l'âme à leur entrée dans la vie, son châtiment et le germe de sa mort. Voilà qu'ils l'empoisonnent. Voilà qu'à mesure que s'en vont les croyants, les crimes et les vices apparaissent. Voilà que ceux-là même qui ont proscrit le crucifix, s'étonnent et s'effrayent des contingents de jour en jour plus pourris et plus gangrénés qui débordent sur le pays. Voilà qu'après avoir rêvé la déportation de Dieu, ils en sont réduits à rêver les grandes déportations de ceux qui volent parce qu'ils ne croient plus, de ceux qui tuent parce qu'ils ne croient plus.

Voilà qu'après avoir essayé de tarir la source de ces dévouements sublimes qui s'envolaient comme des aigles ou des colombes, à travers la barbarie, et portaient sous d'autres soleils les gloires du Christ mariées aux gloires de la France, ils cherchent, dans les lointains des océans, quelques vastes dépotoirs pour y enterrer les vices et les flétrissures de la France divorcée d'avec le Christ.

Voilà qu'ils ont vidé les couvents et qu'ils construisent des bagnes.

Voilà que toutes ces petites âmes flétries se vengent en empoisonnant la Patrie, comme les cadavres d'enfants morts, aux jours des sièges bibliques, faisaient germer la peste dans les villes maudites.

Oui, oui, aimables législateurs, bons imbéciles, rognez quelques millions sur les curés. Ceux d'entre vos larrons d'honneur, de bourse ou de vie, qui auront échappé aux balles des revolvers des citoyens obligés bientôt de se défendre eux-mêmes, dans ce prochain coupe-gorge qui s'appellera la France, vous en coûteront dix fois autant.

Il vous faudra remplacer cette croix de bois, qui coûte quinze sous, par les canons monstrueux rangés dans les entreponts des transports, la gueule tournée vers le troupeau humain que vous aurez dépravé, et, qu'impuissants à régénérer, vous serez forcés d'envoyer en pâture au soleil dévorant de vos cimetières tropicaux.

En attendant le jour où vos gendarmes, eux-mêmes, feront cause commune avec vos condamnés, dans l'abominable fraternité des appétits sans satisfaction, des passions sans freins, des âmes sans croyance, des hommes sans Dieu.

Mais quel contraste admirable et saisissant que la patience, que la douceur du Père des fidèles, devant cette rage sans cesse croissante ! Non seulement il ne combat point un gouvernement qui attaque sans trêve ceux dont il a la tutelle; non seulement il répète à tout venant que l'Eglise peut s'accommoder de toutes les formes de gouvernements; non

seulement il offre, sans se lasser, le baiser de paix à ceux qui déchirent les entrailles du catholicisme; mais encore, à la moindre occasion, il témoigne de sa bonne volonté, de sa condescendance, de sa complaisance pour la France et pour son gouvernement. Jamais cette complaisance du Saint-Siège ne fut plus palpable, plus indéniable que dans la récente affaire de la légation de Chine.

On n'a pas oublié de quoi il s'agissait. Le Pape, à la suite des massacres que l'expédition si mal conduite du Tonkin attira sur les chrétientés, manifesta, comme c'était son droit et son devoir, l'intention d'accréditer auprès de l'empereur de Chine, un représentant officiel qui eût pris en main les intérêts matériels et spirituels des fils innombrables que compte l'Église dans l'Extrême-Orient. Or, il ne faut pas l'oublier, la représentation de la chrétienté est, de temps immémorial, le privilège de la France dans tout l'Orient. C'est l'héritage des croisades. C'est notre joyau historique. C'est la pierre fondamentale de notre prestige, que ce droit pour les Francs de représenter les Chrétiens dont ils sont les premiers. Ce droit, qui met sous la juridiction et dans la dépendance de nos consuls et de nos ambassadeurs tout catholique, à quelque nationalité qu'il appartienne, le perdre, c'était déchoir aux yeux des barbares. Le gouvernement le comprit, protesta. Des négociations s'engagèrent. Le Pape céda et nous conserva ce précieux héritage ardemment convoité par nos rivaux, qui n'eussent pas hésité à mettre une armée aux ordres d'un légat pontifical.

Or, je trouve que l'envoi en Chine d'un légat chargé de représenter diplomatiquement et de défendre les intérêts des chrétientés aurait été un désastre pour la France, qui s'est servie du christianisme, des missionnaires et de leurs travaux pour établir en Extrême-Orient son influence, son prestige.

Je crois qu'en prenant dans sa main directement la défense de ses fils spirituels, le Pape aurait usé non seulement du plus incontestable et du plus sacré des droits, mais encore n'aurait fait qu'accomplir les devoirs de sa charge.

Je pense que ce n'est ni de sa faute, ni de la nôtre, catholiques français, si nous subissons un gouvernement assez peu national pour méconnaître la mission providentielle de la France qui se confond avec ses intérêts temporels, qui en est inséparable.

Je crois qu'en persécutant le catholicisme chez elle, la République s'est rendue indigne de le représenter et de le défendre chez les barbares, et je crois qu'en voulant continuer cette persécution, et revendiquer cette tutelle, elle affichait une prétention insoutenable et ridicule.

Je crois que dans toute cette négociation, la diplomatie pontificale a fait preuve de la plus parfaite loyauté, de la plus tendre condescendance

pour cette Fille aînée de l'Église qui tourne si mal, pour cette fille qui se galvaude dans les carrefours, et à qui cependant sa mère maintient encore la première place au festin de famille.

Je crois enfin qu'en terminant par une transaction bienveillante un conflit où les droits de la papauté étaient en conflit avec les intérêts de la France, le Pape a fait preuve d'une bonté qui doit nous pénétrer, nous ses fils, de la plus profonde gratitude, et qui devrait faire rougir les juifs, les protestants et les athées du ministère, toujours prêts à combattre, à affamer ces prêtres dont le chef vient de leur épargner un affront qui aurait pu se changer en catastrophe.

Et s'il était dans les habitudes de ces chefs de la République d'entrer dans les églises, je leur conseillerais de brûler un gros cierge devant l'autel de la Sainte-Vierge, qui vient de les tirer d'un pas fort difficile.

Voilà mon avis.

Si nous n'étions pas des aveugles, cet incident de la nonciature chinoise, qui se termina au mieux de nos intérêts, grâce à l'intervention de Monseigneur Freppel, aurait été pour nous un éclair illuminant cette vérité qui domine notre histoire, et que je viens de répéter sous tant de formes : La France est un produit social du catholicisme et ne peut s'en détacher sans périr.

Et cette vérité a pour corollaire, pour conséquence cette autre vérité : Quiconque en France travaille contre l'Église, travaille contre la Patrie.

Et enfin, comme, sauf de bien rares exceptions, tout ce qui est républicain est anti-catholique, on peut conclure que tout ce qui est républicain est anti-national consciemment ou inconsciemment, et qu'enfin l'existence de la République est incompatible avec l'existence de la France.

Or, la rupture entre la France officielle républicaine et l'Église est aux trois-quarts consommée.

Un gouvernement qui n'admet l'Église dans aucune des manifestations de la vie sociale ; un gouvernement qui chasse Dieu du berceau de l'enfant, du lit du moribond ; un gouvernement qui nous donnait naguère le scandaleux spectacle d'une fête donnée en l'honneur d'un centenaire illustre, d'un homme qui est à la veille d'aller voir Dieu, sans que le nom de Dieu ait retenti une seule fois dans tout le pathos officiel ou officieux qui a été dégorgé ce jour-là ; ce gouvernement-là n'est pas un gouvernement catholique, et le Pape aurait le droit de prendre sous sa tutelle immédiate le sort de ses fils tombés en de pareilles mains.

Mais ce n'est rien : le gouvernement ne se contente pas d'une rupture intime, de cette séparation de fait. Il persécute. Il chasse les moines de leurs couvents, les religieuses de leurs crèches et de leurs hospices, ces mêmes moines et ces religieuses qui sont les instruments directs

de l'Église en Extrême-Orient. De sorte qu'on arrive à cette situation imbécile : un jésuite en France est un persécuté; mais si le même jésuite prend le paquebot et s'en va en Chine, il devient un protégé. En France, pour que le jésuite sorte de sa cellule, la République fait prendre les armes à ses soldats. En Chine, pour que ce jésuite reste dans sa cellule, la République fait également prendre les armes à ses soldats. Vit-on jamais quelque chose de plus insensé?

Ce n'est pas encore tout. Nous sommes trente-huit millions de Français, parmi lesquels on compte douze millions d'électeurs.

Sur ces douze millions, il y avait de la marge pour choisir un représentant de la France en Chine. Or, le choix de la République est tombé sur celui de tous ces électeurs dont la nomination devait être la plus désagréable à l'Église, M. Constans. On a nommé M. Constans, c'est-à-dire l'homme sans scrupules, sans entrailles et sans cœur, qui a exécuté les décrets, qui a jeté hors de chez eux les moines et qui les a envoyés crever de faim et de chagrin dans les greniers; M. Constans, le joueur politique décavé, qui est arrivé nu comme un petit saint Jean au pouvoir, qui en est sorti couvert de fourrures qu'il a reperdues et qui éprouvait le besoin d'aller se refaire au pays des magots.

Jadis, un empereur d'Allemagne, de sa main gantée de fer, souffleta un pape. La nomination de M. Constans fut pour Léon XIII une injure aussi sanglante. Et on aurait voulu que le Pape laissât les intérêts catholiques entre les mains de ce singulier ambassadeur!

Il ne le pouvait pas. Je dis plus : il ne le devait pas.

C'est alors qu'il manifesta l'intention d'envoyer un représentant diplomatique auprès de l'Empereur de Chine. C'est alors aussi que la France, qui sait que tout son prestige en Extrême-Orient, et par conséquent l'avenir de ses possessions, dépendent plus encore de la croix de bois qui surmonte les humbles chrétientés que des étendards qui surmontent les fronts de ses régiments, plus des prières marmottées par les petits Chinois qui apprennent le catéchisme, eux, que des grondements de ses canons d'acier, plus de la paillotte du missionnaire que du cuirassé de l'amiral; c'est alors que la France intervint et demanda au Pape de ne pas aller jusqu'au bout de ses droits pontificaux.

Le Pape consentit. Il aurait pu refuser, sans qu'aucun catholique l'en blamât. Il a préféré se montrer conciliant.

Les actes du gouvernement, la guerre religieuse, la nomination de M. Constans surtout, ne lui permettaient pas de laisser le gouvernement français représenter, seul, l'Église catholique. Il a envoyé un légat. Mais ce légat, n'ayant aucun caractère diplomatique, laissera intact dans nos mains le protectorat des chrétientés d'Extrême-Orient.

C'est parfait et, je le répète, cette condescendance pontificale doit

nous pénétrer de reconnaissance et nous inspirer un vœu : c'est que la République qui tient tant à protéger les chrétiens en Chine, se mette aussi à les protéger en France.

Si elle apprenait cela en Extrême-Orient, on ne pourrait plus dire que les expéditions lointaines sont stériles, et personne ne trouverait que la leçon soit payée trop cher.

Me voici arrivé aux conclusions de ce travail trop court, si l'on considère l'immense objet qu'il a essayé d'effleurer, et trop long si je consulte mes faibles forces d'écrivain habitué aux productions hâtives et journalières.

Je serais heureux qu'il s'en dégageât pour mes lecteurs cette conviction, que la Papauté est, non seulement la plus grande force morale et même matérielle qui ait jamais influé sur l'humanité, mais encore qu'elle est la seule immuable. L'histoire de dix-neuf siècles est là, pour l'attester et pour l'expliquer.

Et, si un peu de fantaisie scientifique était permise devant un si colossal sujet, je voudrais aller chercher, jusque dans les découvertes d'hier de la science moderne, une sorte d'explication de cette irrésistible puissance.

Le matérialisme qui, par un très bizarre contre-coup de ses propres recherches, en arrivera peut-être à démontrer bientôt l'existence de l'âme; le matérialisme scientifique en est venu à vouloir dégager, dans l'homme, une sorte de fluide produit de la volonté, du désir, de la passion, sécrétions impalpables du cerveau, espèce d'électricité humaine, dont il n'a pu encore trouver le nom ni la nature, mais qu'il expérimente avec le magnétisme, l'hypnotisme, la suggestion.

Des médecins essaient de démontrer tous les jours, devant des auditoires avides et émerveillés, que la volonté, toute seule, produit des effets matériels; qu'on peut s'emparer d'une créature humaine, la forcer à exécuter ce qu'on veut et ce qu'elle ne veut pas, substituer sa propre pensée à la pensée de cette créature, la rendre docile, aveugle, irresponsable.

Eh bien! quand je vois des millions de catholiques tendre vers un seul homme leurs plus ardentes aspirations, prier, désirer, vouloir; quand, au milieu de mes nuits, réveillé en sursaut ou fatigué de l'insomnie, je réfléchis qu'en ce moment même, où je suis étendu dans mon lit, tranquille et douillettement couché, à travers toute la France, des hommes et des femmes se lèvent et s'en vont dans les ténèbres prier, s'agenouiller, se macérer, c'est-à-dire bander toutes les puissances de leur âme, capucins, bénédictins, chartreux; quand je me dis que, la Nuit, dans sa course éternelle derrière le soleil, en étendant ses ombres progressives sur toute la terre, réveille partout des prières constantes et indiscontinuées et qu'il y a là un flot de volontés humaines qui ne tarit jamais, puisque le jour qui naît ne calme ses vagues que l'une après l'autre; quand je me dis que

cette somme effrayante d'électricité, de magnétisme animal converge perpétuellement sur un seul homme, debout dans sa robe blanche, au-dessus de tous ces fidèles prosternés, s'absorbe en lui et lui met dans les mains un levier capable de soulever un monde; quand je pense que cet homme blanc n'a qu'un mot à prononcer pour que, dans toute la catholicité, c'est-à-dire sur tout le globe, des milliers de prêtres disent aux fidèles groupés autour d'eux : « Aujourd'hui, mes frères, nous prierons aux intentions du Souverain-Pontife; » et qu'alors, de tous les coins de la terre s'écoulant par la flèche des clochers et la pointe enflammée des cierges, — comme la foudre se glisse des paratonnerres, mais montant au lieu de descendre, — l'électricité humaine sort de plus de deux cent millions de foyers et vient, docile, s'amasser dans sa main, prête à rejaillir à l'endroit qu'il voudra, alors je suis tenté de dire à la science : « Tu as raison; tu m'expliques humainement un phénomène divin. Tu viens de me révéler un des côtés de la force incommensurable de la Papauté. »

Mais à cette démonstration de la puissance pontificale se riant de tout ce qui détruit les autres puissances, le temps et l'espace, il faut une conclusion pratique, et, si j'ose parler ainsi, une conclusion française.

Cette conclusion est bien simple : puisque le Pape est si fort, il faut l'avoir avec soi.

J. CORNELY.

Simple causerie sur Caro

I

Le monde est une petite hostellerie où nous nous arrêtons un instant dans notre voyage perpétuel. Nous arrivons de loin dans le passé, mais nous repartons pour aller plus loin dans l'avenir. Pourquoi aller plus loin, si l'hostellerie est bonne? C'est qu'il nous faut obéir aux lois de la nature comme aux inspirations de Dieu. C'est que plus nous irons, plus l'hostellerie sera meilleure.

Alors pourquoi tant de voyageurs tombent-ils sur la route?

C'est que Dieu n'appelle que les vaillantes créatures, c'est qu'il rejette au limon tous ceux qui ont refusé de voir sa lumière.

Les transformistes et les sélectismes déclarent du haut de leur science que l'homme a ses origines dans l'idiotisme et dans la bourbe, ainsi que toutes les bêtes rampantes. Il a commencé à être chien de mer ou macaque ou roseau, mais non pas le roseau pensant de Pascal. Les savans de cette école n'ont pas lu sur le front de l'homme ses titres de noblesse. Ils veulent que la nature sans Dieu soit plus intelligente que Dieu lui-même. Le transformisme et le sélectisme sont des idées qu'on nous donne comme toutes fraîches, mais que j'ai remuées il y a longtems, vieille feuille séchée, dans les livres des Pères de l'Église. Que dit saint Martin : « Notre figure pensante se développera et se métamorphosera « quand elle sera sortie de sa prison corporelle. On la verra, force ini- « tiale, faire un pas de plus vers sa grandeur future. Si le sage voit en « paix dévider ses jours, c'est qu'il sait qu'à tours de roue du Temps il se « rapprochera de cette proposition sublime qui a Dieu pour terme central « et régénérateur. » Saint Grégoire a dit aussi : « Il ne faut pas vouloir « que la destinée de l'homme s'accomplisse dans les quelques heures qu'il « passe sur la terre. Elles s'envolent au delà du tombeau pour retrouver « une autre vie dans les mêmes conditions, c'est-à-dire sous l'inspiration « de Dieu. En s'éloignant du Mal par l'entraînement du Bien, il sentira

« mieux encore que c'est Dieu qui l'appelle. Le Mal n'a pas une existence « absolue, puisqu'il n'est qu'une déviation du Bien. »

Les transformistes ne veulent juger l'homme que par les sauvages qu'on trouvera toujours sur la terre, fronts fuyans, mâchoires proéminentes, l'homme au-dessous de la bête.

Pourquoi nier au Créateur la puissance de faire un homme dans la splendeur du Beau, tel que nous le voyons dans l'antiquité, dans l'Asie, dans l'Égypte et dans la Grèce?

Ces savans croient-ils donc que l'homme est arrivé à la beauté par le hasard du jeu des lignes, ou par le hasard des choses?

Il y a dans l'humanité des périodes nocturnes ou rayonnantes, mais quelles que soient les nuées qui passent sur le monde, il reste toujours des exemplaires de l'homme primordial tel que Dieu l'a créé. Que nous importent les dégénérescences, puisque le type éternel demeure et demeurera? Est-ce que les Darwinistes croient sérieusement que les fac-similés anglais n'ont pas toujours existé depuis la création de l'homme! Or, plus ils étudieront leur histoire et plus ils reconnaîtront que l'homme dans sa force et sa beauté n'est pas en Angleterre une œuvre de la civilisation. Rembrandt, qui était un philosophe, avait commencé par faire un Adam et Ève abominables, dignes d'habiter les cavernes et les forêts; mais Rembrandt s'est ravisé. Il y a de lui une Ève ou une Vénus, ce qui est la même femme, digne d'être gravée dans la grammaire du Beau.

Finissons-en donc avec toutes les rêveries matérialistes des philosophes de la science.

Disons avec Descartes que l'homme est une chose imparfaite qui tend sans cesse à quelque chose de meilleur et de plus grand que la nature elle-même. Et ne confondons pas, Descartes ne parle ici que de la figure morale de l'homme.

La *sélection naturelle*, le travail patient de la nature sur elle-même, travail invisible, puisqu'il faut à la nature des siècles pour retoucher une de ses œuvres, pour être combattue par des systèmes tout aussi vraisemblables. Darwin dit — Michelet, ce chercheur obstiné, l'avait dit avant lui — que les animaux comme les plantes dérivent tous de quelques formes primitives, sinon d'une forme unique. Ils se modifient successivement en vertu de la loi de transformation. — Qu'est-ce que cette loi de transformation? Si on reconnaît Dieu, il a bien fait ce qu'il a fait. Si on nie la présence de Dieu dans la force des choses, en vertu de quel sentiment du bien ou du mieux la force des choses retoucherait-elle à l'œuvre de Dieu? Darwin dit « que les modifications successives dépendent d'un travail régulier de races et d'individus soumis aux circonstances de temps et de lieux ». Je demande que ce travail n'atteigne plus rien de ce qui est beau sur la terre. J'aime à croire qu'il n'y a pas eu depuis Homère de

sélection naturelle pour la femme, pour le chêne, pour la rose, pour le cheval.

Je croyais, au contraire, que l'homme seul par son travail avait donné un cachet à tout ce qu'il touchait. C'est grâce à lui que les chevaux sont plus beaux, les roses plus belles, les chênes mieux dressés et les femmes plus charmantes.

Si l'homme n'y mettait pas la main, la nature aurait beau faire, elle tomberait en quenouille. Dans son aveuglement, elle ne sait pas se gouverner elle-même, l'homme l'a vaincue pour la féconder et la conduire.

Quoi qu'il en soit, admirons ces savans qui se placent à des milliers d'années des preuves qu'ils donneront de leurs systèmes. Nous ne serons pas là pour leur donner tort, en attendant l'Académie des Sciences leur donne raison.

Toutes ces hypothèses fabuleuses sont trop faciles à renverser. Vous dites que l'homme dérive d'une forme unique, qu'il a été obligé par l'absolutisme de la nature à passer de l'animal inférieur à l'animal supérieur, de la larve à l'orang-outang, ce qui nous donne à tous des parchemins dont nous ne devons pas nous glorifier beaucoup. Je jette à terre le monument fragile de M. Darwin et j'en élève un autre en lui disant : Prouvez-moi que s'il y a des animaux supérieurs qui ressemblent à l'homme, ce n'est pas l'homme qui a dégénéré. N'est-ce pas l'homme qui a commis des crimes de lèse-humanité, dans le chaos primitif? Qui vous dit que l'homme ne s'est pas mésallié avec les bêtes de la création? C'est là surtout que j'appelle un savant pour étudier cette théorie, la théorie des singes descendant des hommes, contrairement à l'homme descendant du singe.

Nous espérons bien que la vérité sur toutes ces grandes choses va tomber de la chaire de biologie que le Conseil municipal a eu raison de créer à la Sorbonne, sous cette coupole où Caro a été si éloquent dans son spiritualisme.

II

Caro n'a pas créé une philosophie, mais au moins il a jeté les vives lumières de son esprit devant les beautés et les grandeurs du spiritualisme rêvé par Platon, par saint Augustin, par saint Grégoire, par Descartes, par Leibnitz. Il avait trop compris la destinée de l'homme, pour ne pas comprendre la grandeur de Dieu, il avait rejeté les erreurs de la physiologie, cette philosophie à la mode, parce que la voix prophétique qui résonnait à ses oreilles, lui défendait de s'emprisonner dans l'existence terrestre.

Il disait avec Buffon que c'était méconnaître la puissance du Créateur que de dépeupler l'univers pour les âmes et de faire la solitude dans l'infini. Il reconnaissait deux existences dans l'homme : celle qui obéit aux passions corporelles, celle qui obéit à la vie idéale; celle qui est clouée sur la terre, et celle qui est contemporaine de tout le passé et de tout l'avenir. Les matérialistes, ces myopes, s'imaginent aisément qu'il n'y a de vrais philosophes que ceux qui étudient à la loupe. Mais les presbytes de la pensée voient tout aussi bien de près qu'ils ne voient de loin et de haut. Faut-il donc nier tous les grands esprits qui ont escaladé les cieux, parce qu'ils n'ont pas aussi bien « ausculté » la terre que les matérialistes? Quand j'étais jeune, j'étudiais dans les amphithéâtres avec mes amis Théophile Thoré et Alphonse Esquiros. Nous n'en sommes devenus que plus spiritualistes tous les trois. Caro, lui non plus, ne s'était pas jeté dans l'infini sans bien étudier son point de départ; il connaissait trop la noblesse de l'homme, pour nier ses parchemins. Il disait, avec le cardinal de Polignac, mais non pas sans être monté à l'Observatoire, que de si merveilleux flambeaux, Jupiter et Saturne, pour n'en citer que deux parmi les millions qui illuminent le ciel, ne brillent pas pour le seul plaisir de nos yeux. Car Dieu verse partout, de ses mains inépuisables, des semailles pour les moissons vivantes. Cette suprême lumière ne vit qu'en répandant à l'infini dans tous les mondes des parcelles d'intelligence, comme le robuste laboureur sème le blé : la paille nourrit la terre, mais le grain nourrit l'homme, ce Dieu de la terre. Et le grain est immortel parce qu'il est sacré, parce que l'immortalité est la loi de la vie.

Les matérialistes, qui savent beaucoup de choses, ont le tort de croire que les spiritualistes ne savent rien du tout. C'est une autre science, voilà tout. Ce qui altère aujourd'hui la force des spiritualistes, c'est qu'on les croit tous inféodés à l'Eglise catholique, apostolique et romaine, quoique leur origine soit plus ancienne de bien des siècles. Ce serait de purs aveugles si, en adorant Platon, ils n'adoraient pas d'autant mieux Jésus-Christ; s'ils niaient de grands esprits comme ceux qui ont illustré le christianisme; mais cela ne les oblige pas d'aller à confesse et de subir les homélies des prédicateurs vulgaires ; ils sont de la grande Église des Dieux, mais ils ne sont pas de la paroisse.

S'ils sont de la paroisse comme le fut Caro, c'est la veille de leur mort, en homme de bonne compagnie, qui veulent entrer dans l'autre monde en cravate blanche, en habit à la française et en souliers à talons rouges.

III

Caro revient sur la scène — non pas celle du Théâtre Français — mais sur la vraie scène littéraire qu'il aimait, celle de la philosophie et de l'éloquence. On publie son dernier livre; une étude sur George Sand, étude très féminine, très courtoise, très pénétrante qui mérite à son tour une étude de la critique.

En même temps, il a eu sa revanche à la Comédie-Française.

Il semble que le linceul de Caro soit tombé sur la nouvelle pièce de M. Pailleron, juste retour des choses d'ici-bas.

Molière a-t-il été moins cruel que Pailleron en immolant les Précieuses, les Femmes savantes les poëtes qu'il jugeait ridicules, mais qui ne l'étaient pas? Et Voltaire en immolant Palisso dans l'*Ecossaise?* Quand on est philosophe, il faut avoir la philosophie de s'élever au-dessus de tout, même de la comédie, cette philosophie en action.

La dernière fois que j'ai vu Caro c'était chez une très grande dame russe à qui je l'avais présenté. Il était déjà bien malade ce jour-là; sa figure toute blanche contrastait avec les figures réjouies qui illustraient la table de la princesse tout en s'y illustrant eux-mêmes. Il y avait Lesseps, Renan, le Prince Napoléon, Henry Houssaye, Dumas, Claretie, Jules Simon, quelques ambassadeurs et quelques généraux. Caro s'efforçait de bien tenir sa place, mais ses mots étaient aussi pâles que sa figure : l'anémie avait frappé l'esprit comme le corps. Quand on quitta la table, il me dit : « J'ai été très malade ces jours-ci, mais je vais mieux. Un peu plus j'allais voir dans l'autre monde si votre livre sur *les Destinées de l'âme* est une vérité ou une illusion. Adieu, car maintenant je n'irai plus dans le monde qu'à la condition d'être rentré chez moi à dix heures. » Quelques jours après il n'avait plus la permission de dix heures!

(*) Un autre auteur dramatique M. Jules de Marthold a très joliment caricaturé Caro.

Enfant de l'Ecole normale, frère Touche-à-tout de la *Revue Européenne*, de la *Revue Contemporaine* et de la *Revue des Deux-Mondes*, et Père de l'Église des salons, ce conférencier des cœurs, ayant trouvé moyen de fonder une cour d'amour en Sorbonne, à vivre d'une vie artificielle dans un sérail platonique, enseignant aux Belles-de-quintessence la géographie de Mlle de Scudery complétée par les progrès de la science moderne.

Comme Saint-Martin, s'institue de la pensée que Joubert a défini un aigle avec des ailes de chauve-souris, comme *Saint-Martin le philosophe inconnu*, philosophe qui nous fait l'effet d'un antiquaire et qui fut dans l'ordre des choses littéraires, spiritualiste mondain. théosophe et théocrate qu'on peut regarder comme un précurseur de de Maistre et qui se constitua le défenseur officieux de la Providence, Caro tint pour les spéculations du rêve contre les réalités du fait; comme le Swenderborgien qui combattit Garat, Caro a dépensé toute son éloquence à endiguer le matérialisme. C'est même la raison pourquoi il a vu s'éloigner celles-là qu'il était si heureux de laisser venir à lui. Ce que c'est que d'avoir une fausse idée des femmes.

Je lui serrai la main tout en cueillant le dernier sourire de l'amitié. Quand je me retournai vers les autres convives qui prenaient le café dans le petit salon, mon premier mot fut celui-ci : « Caro est un homme mort. » Ainsi j'avais vu la pâleur de Théophile Gautier, de Saint-Victor, de beaucoup d'autres chers camarades. Un de nous qui savait lire dans les mystères du cœur, dit tristement : « Il a reçu un coup de poignard mortel à la première représentation du *Monde où l'on s'ennuie.* » Dieu pardonne à Pailleron!

Ainsi Saint-Victor a été frappé mortellement à une élection de l'Académie française où il se présentait et où il ne recueillit que deux voix. Oh philosophe, philosophe! Je me rappelle encore le soir de cette défaite. Nous dînions ensemble chez Victor Hugo. Saint-Victor n'était déjà plus le même homme, tant le coup lui fut rude. Il dit à Victor Hugo : « Puisque j'ai eu votre voix, je suis consolé. »

Vaines paroles; il m'ouvrit son cœur qui bondissait de colère. « Voyez-vous, me dit-il, ces immortels de quatre sous qui font des façons pour me recevoir, mais je rirai d'eux comme font les Olympiens. »

Il ne riait pas du tout. Très peu de tems après, à l'enterrement de Girardin, il lui fallut s'appuyer sur moi dans la cour de l'hôtel, en attendant la levée du corps. Il n'alla pas jusqu'à l'église, il monta dans un fiacre en saluant une dernière fois le catafalque. Une larme me mouilla les yeux. Je dis à un de nos amis, rédacteur au *Journal des Débats.* « Nous irons bientôt aux funérailles de Saint-Victor. — Oui, me dit-il, une des victimes des quarante ».

Ce jour arriva trop vite. Victor Hugo qui l'avait consolé le soir de son échec, consola sa mémoire, devant son cercueil sous le porche de Saint-Germain-des-Prés, par des paroles immortelles.

Caro eut des reviremens. Il se croyait sauvé, mais la moindre rechute devait l'emporter. Il fut frappé d'un refroidissement après s'être trop attardé le soir à quelque tournoi d'esprit dans le jardin d'un de ses amis. Il ne se douta pas que ce fût le vent glacial de la mort. Rentré chez lui, il trouva cette adorable Mme Caro, qu'on pourrait appeler aussi l'ange du foyer. Ce fut en vain qu'elle le soigna de ses yeux, de ses mains et de son âme. Au moment où elle le croyait revenu à la vie, du moins pour une saison, il eut une syncope et expira dans ses bras en lui montrant le ciel.

C'est qu'il croyait à Dieu, ce spiritualiste. C'est qu'il y a dix ans il avait perdu sa fille, une beauté de vingt ans dont la mort lui apprit les larmes, tout en exilant Mme Caro des joies du monde. Pour lui, forcé de vivre dans le bruit de toutes choses, il avait fini, tout en aimant le foyer, par courir les salons du plus haut monde, car il était fêté par les princesses. Les vanités mondaines avaient quelque peu consolé le philo-

sophe. On finissait par le croire revenu au bonheur quand Pailleron l'immola sur la scène de la Comédie-Française.

Caro se fait regretter plus encore par sa belle étude sur George Sand. Il a prouvé qu'il comprenait cette femme de génie mieux qu'elle ne se comprenait elle-même. George Sand eût-elle compris la philosophie de Caro, un roman qui certes ne valait pas les siens? Le romancier de *Lélia* n'avait pas eu besoin de passer par l'école des philosophes pour pénétrer toutes les philosophies. On peut dire que celle-là a eu l'omniscience pour don naturel. Qui donc, dans le siècle, s'est envolé plus haut dans les splendeurs de l'infini, sans jamais perdre de vue le monde où Dieu l'avait condamné à vivre et à mourir? Il y a pourtant quelque chose qu'elle n'a pas connu. Ce quelque chose, c'est elle-même : j'en appelle à ses *Mémoires*.

Que va-t-il rester de l'œuvre de Caro? De belles pages de *l'Idée de Dieu*, quelques chapitres de critique savante et surfine. «Malheur aux délicats », a dit un autre philosophe de la famille de Caro.

Mais quand même il eut créé de toute pièce une philosophie au lieu d'effeuiller toutes les fleurs variées du jardin de son maître Victor Cousin, on eût dit de son œuvre comme on dit de l'œuvre de tous les philosophes qui n'ont pas bâti leur château dans le pays chimérique de la Philosophie : « Ci-gît le bruit du vent. »

IV

Caro croyait à l'immortalité de l'âme. Et c'est son âme qui l'a tué.

Nous avons bien souvent ensemble étudié la *dualité* — le duel — de l'âme et du corps.

Caro me disait, avec Bossuet, que l'homme est une intelligence servie par des organes.

Et je lui répondais que, comme aux jours des saturnales, les esclaves prennent souvent la place du maître. Et j'ajoutais : « Pourquoi ne la prendraient-ils pas encore plus souvent? Ainsi, voici le mois des roses. La nature frémit de jeunesse et de volupté; les femmes sont dans la renaissance de leur beauté et de leur grâce plus belle encore; elles jettent le magnétisme à pleines mains et le fluide ravivant à pleins regards. Cependant, que faisons-nous? Vous allez de ce pas à la Sorbonne, sous la coupole où vous ne cueillerez que des fleurs de philosophie et de rhétorique. Moi je vais au Louvre étudier, comme en des catacombes, les statues et les bas-reliefs du passé. Ne ferions-nous pas mieux de vivre de la vie, de courir Paris comme le chamois court la montagne, d'attaquer l'imprévu, de nous risquer à l'aventure, d'étudier les figures et les passions con-

temporaines. Croyez-vous que, le soir venu, nous n'aurions pas mieux cueilli l'heure?

— Moi, me dit Caro, c'est le soir que je cueille l'heure.

— Oui, je sais bien. Le sage ne perd jamais sa journée; vous ne perdez jamais votre soirée.

— Que voulez-vous? on se doit à ses contemporaines.

— Oh! je vous ai vu à l'œuvre. Vous êtes du coin des femmes et pas des femmes du coin. Mais êtes-vous bien sûr que les contemporaines dont vous parlez soient de vraies femmes? Je les connais comme vous, — de plus près peut-être. — Ce sont, au fond, les éternelles Bélises et les éternelles Philamintes. Elles se frottent à votre habit d'académicien bien plus qu'à votre cœur. Vous êtes plus décoratif encore que décoré : elles font de vous l'ornement de leur salon. Mais les trouvez-vous bien jolies et bien fondantes?

— Il y en a du moins quelques-unes.

— Oui, mais celles-là ont tant à faire! Et puis c'est toujours le mêm babil. Caillette! caillette! dirait votre amie, Mme de Sévigné.

— Voudriez-vous me faire croire que, de votre côté, il n'y a que des anges?

— Des anges? Je n'en connais pas. Vous savez bien que je n'aime pas les purs esprits. D'ailleurs je vais des deux côtés.

Tout en marchant, nous étions arrivés à l'Académie.

— Adieu, me dit-il, puisque vous n'entrez jamais dans les temples de la Sagesse.

— Non, parce que, comme les Mahométans qui laissent leurs babouches au vestiaire et marchent pieds nus sur les dalles saintes, il faut ici laisser son corps à la porte.

Guenille si l'on veut; ma guenille m'est chère!

— L'esprit, c'est le chandelier à sept branches.

— Le corps, c'est l'arche sainte.

— La chair tue l'esprit.

— Jusqu'au jour où l'esprit tue la chair.

Le pauvre Caro! c'est l'esprit qui l'a tué! Une étincelle le foudroya.

Quand il eut aperçu à travers les malices de la satire le néant de sa philosophie, il douta de lui-même et se demanda : « A quoi bon? »

V

Dans notre cuirasse de chair, nous élevons un autre nous-même : l'Homme-Esprit, lequel n'est souvent qu'un imbécile. Mais sous la cui-

rasse, nous ne le laissons entrevoir que dans ses meilleurs jours. On n'imagine pas toute notre sollicitude pour cet enfant gâté, à qui nous sacrifions souvent toutes nos joies corporelles. Et pourquoi? Pour les fumées d'une renommée passagère, d'un vain orgueil, d'un contentement presque toujours amer.

Cet enfant gâté nous commande impérieusement toutes les actions capitales de la vie. C'est lui qui nous conduit devant l'ennemi, c'est lui qui nous fait monter aux barricades ou qui nous arme pour le duel; c'est lui qui nous tue sous les veillées pour un travail perpétuel et une gloire éphémère; c'est lui qui nous fait braver le givre, la neige, la pluie, pour chanter des sérénades sous le balcon; c'est lui qui trahit l'amitié, mais c'est lui aussi qui se dévoue à son ami; c'est lui qui trompe sa maîtresse, mais c'est lui qui nous condamne à mourir pour elle.

Combien de fois cet être invisible est en opposition avec les aspirations de notre corps! C'est la guerre perpétuelle, une guerre d'escarmouches, avec des trêves mensongères où aucun adversaire ne désarme dans l'inquiétude du lendemain.

Cet autre nous-même n'a pas pitié de notre sommeil. Vrai Don Quichotte, il combat les moulins à vent, pendant que notre tête repose sur l'oreiller. Mais c'est son droit absolu. Il paraît que notre corps n'est que poussière et que ce Moi intérieur a la prétention d'être une âme immortelle. Il faut bien qu'il y ait quelque chose de vrai; sans quoi, nous ne nous soumettrions pas à toutes ses hautes fantaisies.

Nous nous évertuons à montrer dans une beauté idéale notre Moi invisible, tandis que nous négligeons le plus souvent notre Moi visible. Tel philosophe qui serait désolé de laisser surprendre son esprit en déshabillé montre sans vergogne une tête mal peignée, une robe de chambre en lambeaux et des pantoufles transpercées.

On pourrait comparer le Moi invisible à la sève toute divine de l'arbre; la sève qui donne les verts panaches, les fleurs épanouies et les fruits dorés. Le Moi visible, c'est l'écorce souvent rugueuse qui protège l'esprit et le cache.

Caro n'avait pas l'écorce rugueuse du chêne et de l'orme, l'écorce des arbres durs. Aussi, les femmes s'amusèrent à dessiner sur ce platane aux contours argentés, des chiffres enlacés, des couronnes de duchesses, des cœurs enflammés. Les entailles furent si profondes que la sève s'altéra. Ce fut alors qu'un capricieux bûcheron jaloux de ces fines empreintes, tracées par des mains héraldiques, donna un coup de hache qui pénétra au cœur même de l'arbre. Si bien qu'au premier vent mauvais, le platane tomba.

On a voulu écarter de la mort de Caro toute idée de crime littéraire. On l'a représenté plus fort qu'il n'était contre la critique. Socrate mourut

de la ciguë, mais il ne mourut pas des Guêpes d'Aristophane. Par malheur pour lui, Caro ne put détourner de ses lèvres la ciguë qu'on lui versa gaiement dans une jolie comédie. Qui donc ne l'a pas vu aussitôt dans la pâleur d'une lente agonie ?

Certes, il ne faut pas pourtant accuser d'homicide un homme d'esprit qui sacrifierait un philosophe à un mot, mais qui sacrifierait aussi un mot à un ami. Il ne faut pas non plus accuser cette jeune femme, tant spirituelle et tant cruelle, qui l'afficha sous l'éclat de rire par une lettre à son mari, comme on cloue un papillon sous une épingle d'or.

Car Dieu lui-même lui fut cruel. N'avait-il pas connu l'Irréparable, quand la mort entra chez lui pour lui prendre une fille adorée, pour condamner l'épouse si jeune encore aux larmes éternelles, pour couvrir d'un voile de deuil toutes les heures du philosophe. Certes, on l'a vu rire encore, de son beau rire cordial, mais ceux qui le connaissaient savent qu'une Muse, que le Dante n'a pas peinte et qui s'appelle l'Inconsolable, était bien plus près de son cœur que toutes les duchesses et toutes les femmes savantes.

Et de toute cette philosophie, et de toutes ces joies mondaines, et de tout cet orgueil émietté, et de toute cette lumière répandue, que reste-t-il? — L'épitaphe d'un philosophe galant-homme, sous les regards d'une femme qui pleure.

ARSÈNE HOUSSAYE.

En Allemagne

Cologne.

Un choc violent, l'essoufflement rauque de la machine qui stoppe; sur le quai des volées de commissionnaires; et tout de suite à la sortie, dans la lumière de la rue, par-dessus le pavé aveuglant, le vertige et presque l'effroi d'une merveilleuse ascension de tours, une extraordinaire poussée de moellons sculptés, comme l'épanouissement d'un jardin qui monte et fleurit à quelques cents pieds au-dessus de la rumeur d'une entrée de ville. Le dôme de Cologne assis dans sa robe de pierre, longtemps mendiante sublime pour qui tout un quart de siècle a quêté, ses informes moignons de tours criant miséricorde vers le ciel, à présent érige par-dessus les horizons, jusqu'aux Trônes et aux Dominations qu'elle symbolise, ses actions de grâces de fille de Dieu enfin reconquise à ses gloires originelles.

Sensation étrange, l'immobile éternité de ce silence en contemplation et de cette prière murée par des porches à un pas de la gare bruyante, du ronflement des locomotives et du va et vient des pharisaïques cohues! Symbole peut-être aussi de cette molle dévotion moderne qui prend le bon Dieu comme on prend le train, en courant, et qui part pour les paradis, avec un coupon d'aller et retour, comme on part pour une station sur la ligne.

. . . .

Brusquement notre droschke incline à gauche; une percée s'ouvre sur un fond de soleil et d'eau rayé par les hampes qui s'enchevêtrent aux étages des maisons; et la rue, grasse, humide, puant l'égout et la cale, avec ses fumées en suspens, ses glus de détritus et de salives poissant les huileux trottoirs, ses galopées de foule; et près des bornes, ses stagnements de torves galvats, s'achève en un pont volant, la mobile flottille de bateaux enchaînés d'un bout à l'autre du fleuve, — rue de bois jetée

sur la croupe des eaux vertes et qui de la ville-chef à Deutz, son satellite, charrie la circulation d'un grand peuple marchand.

Sous nous, de gauche et de droite, à perte de vue, battant ses rives de houles de lumière, flambe et va, magnifique, dans les écumes de ses damschiffs, le vieux père Rhin, le fleuve héraldique, le grand fleuve des Électeurs et des Empereurs. Une oscillation de moires d'or lave les carènes des barques à quai, des vapeurs passent dans de longs remous argentés, l'eau, sous les pontons des débarcadères, s'approfondit de sombres miroitements vert bouteille, s'émeraude au soleil de teintes malachites, danse aux sillages en clartés cérulées et, dans les fonds se squame de luisarnements d'airain.

Du milieu du port une sensation persiste : parmi ce passage de voiles et ce tourbillonnement de fumées, avec l'éblouissement du vaste prisme du flot se pulvérisant en pierreries contre les quilles des bateaux et l'haleine humide montée du vent des eaux, c'est comme si soi-même on appareillait sur quelque nef claquant au souffle de l'espace et déjà bercée au profond balancement des abîmes. L'énorme tablier partout craque et trépide sous le sourd fracas du charroi, le pas de course tumultueux des piétailles, le ronflement des machines à tout bout de champ manœuvrant pour l'entrée et la sortie des bateaux. Tout d'une fois le piétinement se tasse, des chaînes interceptent la circulation, une partie du pont se débloque et vire aux coups de piston d'un petit remorqueur, et dans les bouillons de la passe, glisse la file lente des étambots. Puis, sitôt après, le remorqueur de nouveau s'ébranle et le tènement se remboite, — par-dessus le goulet refermé la passerelle se rajuste ; — et, tandis que là-bas, dans la phosphorescence des remous, décroissent les gabarres, le torrent humain s'accélère, les chaînes enfin levées. Alors on est entraîné, une poussée de foule dans les reins, toute cette foule qui, un instant stagnante, à présent se précipite d'un seul élan, comme une cavalerie et, dans cette ruée il semble que le pont marche aussi par-dessus le fleuve, lui seul immobile. — Koeln, en arrière, avec ses masses d'ombre lustrées par l'or roux des fumées et ses poudreux tas de maisons recuits au soleil, brouillard de toits et de pignons et de vieilles murailles dans des trous de jour et de nuit, là-haut dominés par les flèches du dôme, a l'air d'une cuve qui bout et se vaporise et monte en païen encens vers l'œil de quelqu'un caché derrière les fenêtres des tours, des deux tours spectres, toutes blanches dans les gloires du ciel. Cela nous saisit comme une vision, quelque chose de lointain et de doux qui s'enfonce en nos prunelles et se noie de splendeurs, tandis que notre ridicule coche congédié, pour être plus près de ce peuple et plus avant dans cette ville, nous ramons des coudes et des épaules à travers le double flux qui, sans trêve, monte et descend, à droite et à gauche des parapets.

Et, tout à coup, aux pulsations électriques du vaste port succède le tranquille pavé de la rue qui traverse Deutz, rue de banlieue de grande ville, vivant des miettes de la table voisine, avenante, médiocre, accessible au touriste des voyages circulaires, avec un luxe faubourien d'étalages, des hôtels signalés par les baedeker pour leur décence et leurs jardins, ailleurs de douteux gasthofs bariolés d'enseignes, des trottoirs qui, à mesure qu'on avance, se dépeuplent, — et çà et là des silences de petites rues désertes où agonise le cœur orageux de Cologne.

. . . .

Invinciblement, l'éblouissant paysage du Rhin nous attire en cette pénombre de cité diminutive; une rampe proche des installations de la gare, devant nous s'exhausse jusqu'à deux sarrazines tours carrées, défendant l'entrée d'un prodigieux enchevêtrement métallurgique, palais de fer filigrané de poutrelles et qui, porté sur des culées géantes, plonge en bas dans les eaux, en haut dans les airs, orgueilleux, formidable, fait pour des passages d'armées, treillis accroché aux brouillards du fleuve comme la gigantesque toile d'araignée tissée par quelque Colosse de Rhodes ou quelque Antigone Brabo, robeur de cargaisons et destructeur de mariniers. Avant d'y pénétrer, c'est comme si s'érigeait au-dessus de l'énorme coulée glauque une estacade faite pour les batailles du flot, avec le sens d'une vie en l'air planante aux horizons, par-dessus les toits de la ville, — avec le sens aussi d'un peuple impérieux, bâtisseur de tours du haut desquelles il s'admire, l'œil au guet, regardant si rien ne bouge dans les plaines, au loin. Des oriflammes claquant aux trous de l'armature, des sonneries de trompettes stridant d'entre les créneaux, des arcs de triomphe échafaudés en travers des charpentes, et ce serait un chemin d'apothéose par où pourrait passer encore le cortège des grands Électeurs, vêtus de pourpre et montés sur des mules blanches. Tout nu, avec ses géométriques architectures et ses dures vertèbres de métal, symbolisateur d'une civilisation de baïonnettes et de canons, le gigantesque port voit à cette heure passer la fortune de l'Empire, rigide et féodal comme elle, stratégique, flanqué de bastions, ses embrasures prêtes à la mitraille.

Une fois entré, le fleuve sous soi et là-haut le ciel, avec le découpage de la ville dans chaque maille du prodigieux filet de fer, des coups de vent à toutes les ouvertures, du soleil plein les yeux et les oreilles bourdonnantes du bruit des eaux, de l'éolienne musique des fils télégraphiques et de la trépidation du tablier, on s'oublie, on n'a plus que la joie de voguer dans cette carène aérienne, battue des souffles de l'espace et qui, toujours oscillante, semble se balancer sur ses amarres comme un Léviathan.

Du port s'évague, molle, la rumeur du roulage broyant le pavé, des treuils et des poulies grinçant sous les faix, des manœuvres rythmées par

de brefs commandements; — et un grand oiseau fend l'air, une mouette ou un courlis, dont le cri, dans les mâtures de ce vaisseau de fer, fait lever la tête. A gauche, loin, sur l'émail des eaux, une ombre découpe les ajustages compliqués de cet échiquier où les cases noires sont remplacées par des fenestrures de ciel. Au delà, dans les ondulements de la plaine lumière, les bateaux du pont volant, une noire ligne qui s'agite sous le mouchetage de la foule jusqu'à ras du flot, et barre la perspective du Rhin, là-bas, s'enfonçant en pâles agates. Et comme nos yeux, tournés à présent vers la droite, cherchent à voir dans le fourmillement d'étincelles qui crible l'étendue, sous le contre-jour du soleil oblique, — inopinément le coup de tonnerre d'un train s'engouffrant dans le tunel à claire-voie et bondissant sur les rails, secoue le radier, met en branle tout le grand vaisseau, avec ses cheminements de haquets, ses flâneries de droschken et de passants, ses coins d'horizons à toutes ses claires-voies et ses tours pareilles à des mâts. Et, ténébreux sous les flammes de l'occident, les lourds wagons volent comme une bousculade de bœufs dans la plainte du fer sans cesse gémissant. L'ouraganesque tourbillon dispersé, un silence de nature revient; des volutes de fumée déroulent et planent ensuite, immobiles; plus lointaine, s'évague la rumeur des quais.

. . . .

Au Jardin zoologique

..... Lentement, une fraîcheur de soir monte du fleuve. Nous errons au Zoological Garten, dans la paix sombre des allées, salués au passage par le jacassement des aras et des cacatoïs, çà et là reniflés par un museau inquiet d'antilope, de chamois ou de chevreuil, ou suivis par le grand œil froid des fauves. Une torpeur crépusculaire infiniment triste s'abat sur les cages. Dans l'espoir de la bonne nuit proche, déjà s'endort la douleur des errantes silhouettes taciturnes, des noires silhouettes pareilles les unes à de pauvres ombres doucement plaintives et qui ne savent se résigner au sommeil, les autres à d'étranges et vigilants remords, derrière le deuil des barreaux, qui, vivants, les murent comme dans une tombe. Un coin presque funèbre nous remue surtout : c'est près d'un mur, dans un délaissement humide, le perchement immobile des nocturnes bandits, les orfraies et les grands ducs, aux rondes prunelles qui, dans la ténèbre, s'allument comme des lampes. L'endroit sent le carnage; sur la dalle, dans le charnier, un lambeau déchiqueté dégoutte un pleur pourpre; et toujours les rigides oiseaux, comme les symboles de la mort et de la trai-

trise, nous regardant dans les dernières lueurs avec la fixe stupeur de leurs disques jaunes.

Tout à coup, un cri déchire l'ombre: ses grandes ailes sourdes déployées, ses ailes de velours et de ruses, un des nyctalopes s'est enlevé; un instant, il plane au-dessus de la cage, sans bruit, comme un roi des mauvaises pensées, et tout le silence, toute la nuit sont dans cette chose qui vole et ne s'entend pas. Puis, de rechef, il se pose, et de ses phosphoreuses prunelles, allongeant et rétractant sa tête pelue, comme le canon d'une lorgnette, il évite la blessure de ce reste de jour, au bout du sentier flottant. Non loin, ensuite, et tragique, impérialement triste et déchu, au plus haut d'un tronc écharné comme un os, le mépris des aigles voit s'engloutir dans le soir les toits maudits des hommes: le regret des soleils et des aériennes splendeurs persiste dans leur fatidique regard; ils sont comme de la gloire qui s'éteindrait dans le froid des Sainte-Hélène, une gloire de grands carnassiers magnifiques, engraissée par le meurtre des peuples. Et pas un ne bouge; tous semblent pétrifiés dans un immortel ennui, mornes songeurs expiant le crime des royautés... — Dans le jardin, un vent léger bruit, comme l'haleine de toute l'animalité éparse à travers l'enclos; de plus en plus les formes se font confuses au détour des allées; quelquefois un souffle plus fort s'émane d'un mufle écrasé à rez terre; et soudain un chacal lamentablement vagit dans l'agonie du jour, traversée par un air de valse brassé par les violons d'un orchestre voisin. Alors une voix s'élève, formidable; du fond de son palais, le rôdeur des déserts, le sombre affamé de l'Asie, le lion, sentant venir l'heure des proies, rauque son cri pitoyable; et l'on n'entend plus le vent dans les feuilles, le râclement des archets, les assoupies rumeurs de la ménagerie! Seul monte vers les cieux pâles, par dessus le fleuve et la campagne, la solitaire rancœur du rouge exilé.

Au Dôm.

Comme nous gravissons les marches du Dôm, sous les floraisons du portail occidental, l'immense porche soleilleux, tout papillotant de clarté en sa crayeuse blancheur de pierres neuves, s'ouvre sur les bleues pénombres des altitudes. D'abord, ce n'est qu'une obscurité chaude, dans la vapeur des cierges et de l'encens, un pâle et très lointain brouillard où se recule, dans la confusion des colonnes, l'âme sensible de ce prodigieux organisme, son chef-d'œuvre d'amour et de grâce, le grand chœur saignant comme par de divines plaies, la pourpre et le sang de ses verrières. Dans des gazes fines et de sinueuses soies chatoyantes, sous l'or vibratile

des candélabres et la trépidation des liturgiques atmosphères, les dalmatiques des prêtres à l'autel évoluent en orbes lents, de sillage d'infiniment douces lumières qui se fondent dans l'azurine coulée de jour versé par les longues ogives des fenêtres. Le porche dépassé, avec le métallique aveuglement du pavé derrière nous, tout d'une fois le jaillissement des voûtes, si haut que plus rien de la terre ne peut monter à de telles cîmes et que l'âme s'y berce comme en des élancements de paradis, nous tient là secoués, nos prunelles dardées vers cette nuit des arceaux, mystérieuse et profonde comme les ténèbres astrales. Notre vieille religion enfantile, à ce miracle d'un ciel de moellons suspendu dans le très haut du temple, par dessus les gloires du tabernacle, tressaille en notre paganisme d'artistes et, voix mémorative, bégaie les effusions sacrées et les piétés sans paroles scellées dans les cœurs souvenants.

Cependant descend, par la haute paupière des baies, le tremblant regard du jour. Sa limpidité glisse à travers les brumes opalisées et les molles pénombres, comme d'impondérables tentures tissées par l'espace, et tout là-bas, dans le silence de la lumière, accrochées au faîte des piliers. Alors, sur l'aérienne trame des fonds, sur l'oscillante ascension des fumées du tabernacle, sur le tremblement de cette cathédrale de nuée incluse dans les matériels symboles de l'autre, jouent et s'allument les prismes. Des retraites d'ombre, des coins de mystère, des reculs d'architecture se marmorisent de diaprures de brocatelles; des ocellations de queue de paon s'évaguent et ondoient au pied des colonnes; les dalles se gemment d'une poudre d'améthystes et de rubis, des écharpes d'arc-en-ciel bougent dans le tourbillonnement des atomes; et il pleut un ineffable ruissellement de vivantes lumières, de rayons animés, de blancheurs d'ailes, mais voilées, assourdies, comme noyées dans la paix de silence qui, sous l'œil de Dieu, ne souffre aucune lueur trop vive. Toujours plus haut s'exupèrent les cèdres et les palmiers, en cette futaie lapidaire, cette extraordinaire forêt des âmes, ancrée au terrestre giron, mais élevée en Dieu, et comme des fruits, portant au bout des innombrables ramuscules de ses saillies, les signes du Verbe taillés dans ses sculptures ; — et comme par des sèves, toute arrosée et trempée des ondes de la surnaturelle atmosphère épanchée à travers ses vertigineuses étendues.

Petit à petit notre œil s'est fait à cette incomparable vaporosité transparente du lieu, à cette clarté en demi-teinte, lactescente, hyaline, nuée d'iris, vive à la fois et tamisée, pareille aux sous-marines limpidités d'un grand fleuve pompant d'asiatiques soleils. Il décompose les irradiants faisceaux et les jaspes et les polychromies qui, comme des orfèvreries, des châsses et d'orientales tapisseries, sèment à terre, sur les murs et dans l'air, les œillets, les lis et les pervenches. Au profond des nefs, les translucides émaux des verrières, écrin infusé de gloire et de sang, comme

des miroirs magiques réverbèrent, en les alchimisant, les barytes et les vermillons du jour extérieur. Et dans le chœur, les jardins fleuris des chasubles, — fleuris de soies et d'orfrois, comme sous des vols de colibris et des étincellements de lampyres, eux aussi semblent mirer et réfracter les roses orients des grands vitraux du duc Jean, flamboyants ainsi que de nonpareilles torchères.

Puis nous cherchons à circuler, mais au premier pas s'avance une figure rigide de Suisse, en long manteau rouge tombant à plis droits sur un noir bas de soie, la hallebarde à la main. On dirait une statue gothique descendue de sa niche et marchant à nous d'un lent glissement léthargique; et l'homme, à voix basse, sans remuer les lèvres, nous rappelle la défense de perambuler pendant l'office. Alors nous nous résignons à l'immobilité, dans un des bancs qui servent aux fidèles, et nous continuons à boire la divine, l'inexprimable lumière qui, comme une eau de sainteté, coule à travers le merveilleux vaisseau. Aucune impression ne prévaudra sur celle-là, quand l'office terminé, nous irons, remorqués par un guide rapace, de chapelle en chapelle, palper les bois sacrés et les tombeaux et la châsse des trois Rois Mages, et les reliques et toutes les impériales richesses de cette exceptionnelle église.

. . . .

Au Musée

Derrière un square proche de l'église des Minorites, une longue façade à gothiques pinacles, abrite les multiples collections du musée Wallraf-Richartz, tableaux, sculptures de Moyen âge, de Renaissance, antiquités romaines, cabinet de bronzes et de médailles. Déjà ici s'annonce la matérielle sollicitude de l'Allemagne pour ses possessions spirituelles, le goût des installations palatiales pour ses chefs-d'œuvre, la dépense de marbres et de métaux qu'elle prodigue en d'intarrissables largesses pour commémorer les maîtres en de somptueuses demeures. Et ce qui touche, c'est que les pouvoirs ne sont pas laissés à eux-mêmes dans ces équitables glorifications : ici, comme à Francfort et un peu partout, la générosité privée est secourable à l'effort public pour rendre accessible à tous l'attendrissante splendeur du séculaire labeur intellectuel. A Cologne, deux hommes se sont trouvés — l'un, qui a légué son doux trésor d'art à la ville, l'autre qui, ensuite, a édifié la maison où les Esprits communient dans de fraternelles approches; et l'accord de leurs noms sur le seuil, invite l'étranger à s'associer à la commune gratitude pour cette libéralité des bons riches.

Aux ancêtres, aux primitifs alchimistes qui de la gangue grossière extrayèrent l'or celé, à ces humbles et miraculeux ouvriers nimbés, comme leurs saints et leurs vierges, d'une mystique auréole, — si lointains, qu'à peine leur nom est un peu plus qu'une obscure tradition, — nos dévotions d'abord s'attachent, ferventes. Nous sommes ici au giron même de la vénérable école colonaise, dans ses jardins de candeur et de grâce, dans la pure et immatérielle essence de son doux génie élyséen. Meister Wilhelm et Meister Stéphan, c'est presque ici comme des noms très vieux de saints, bégayés en prière au fond des oratoires — des oratoires laissant pleurer leurs cierges sur des coffrets pleins de reliques. Un silence de chapelle, dans le propice délaissement des salles, nous incitait à la conjecture d'un lieu de vénération, d'un tranquille et solennel sanctuaire offert au recueillement de la pensée. Et, un peu pâlies comme par d'invisibles encens, estompées comme sous des fumées d'ardents luminaires, se déroulaient sur les murs des visions de sainteté et de béatitude, d'aurorales clartés descendues en de terrestres visages, un songe de paradis chantant dans la claire musique d'un art modelé sur l'immuable simplicité des consciences.

Après Nuremberg, c'est Cologne qui recueille le Verbe et l'exprime; et Wilhelm et Stéphan sont les apôtres suscités par les rites nouveaux, l'un enflammé et magnifique comme un saint Paul, l'autre, qui a l'évangélique mansuétude et l'amoureuse grâce féminine d'un saint Jean. En eux, recommencent et s'avivent d'une sève toute fraîche les adorables efflorescences du gothique échappé à l'immobile hiératisme iconique. Une molle chaleur humaine, une délicate et sensible réalité déjà s'ingèrent à travers leur anthropomorphisme. Ils ne sont plus uniquement les peintres du Dogme et de la Somme, mais d'un symbolisme attendri par l'accession de la créature terrestre aux inamovibles liturgies du byzantinisme antérieure. Toute une maternité d'entrailles, l'indéfectible dilection animale de la génitrice pour le fruit de sa matrice perce dans l'étroite pression jalouse dont la Vierge — en ce tryptique du vieux Wilhelm, — serre sur sa mamelle, entre ses bras repliés, où les mains, comme de pâles et fluettes fleurs s'entrecroisent, les membres mi-nus du divin enfançon aux cheveux roux. Et gaminement la petite créature de lait, d'une liliale pâleur de nourrisson, allonge vers le menton maternel la caresse de ses doigts amoureusement joueurs. C'est la gentillesse câline d'une scène de la vie, avec la gravité heureuse de l'épouse fécondée sentant remuer sa propre chair dans le délice de cette chair sortie d'un mutuel amour. En Flandres, terres des belles nourrices sanguines aux larges corsages toujours ouverts, le plus inégalé des peintres, Jean Van Eyck, plus tard fera jaillir des robes de la Vierge, le signe de la fonction de la mère, le globe neigeux auquel, à l'exemple de Jésus, s'abreuve l'humanité; mais ici,

une pudeur plus sévère voile, sous la rigidité des étoffes, le mystère sacré de l'allaitement.

Ces races septentrionales s'allumant les yeux, en leurs froids et nébuleux crépuscules, aux artificielles lumières des gemmes et des métaux, toujours se reconnaissent à l'ostentatoire goût des surfaces brillantes et emperlées. Dans l'un des volets du triptyque, Sainte Catherine, la main posée sur l'épée, sa roue de martyre à demi visible derrière elle, en corsage d'or très doux, glacé de grises argentures, la tête encerclée des joyaux d'un diadème, étincelle comme un écrin, toute pâle, d'une grâce immatérielle dans cette splendeur des atours, retenant d'une main contre elle les pourpres d'une riche et lumineuse tunique. Et, dans le volet de droite, Sainte Barbe avec sa tour et sa palme, rouge de corsage et de robe sous le tissu plus sombre d'un brunâtre manteau, se vêt pareillement d'opulentes trames d'or. Une substantielle et grave harmonie marie les tons portés généralement à leur limite d'intensité et sublimisés par l'emploi des couleurs glorieuses. Il semble que le bon maître ait réservé pour la chair seulement la modestie des nuances effacées et morbides, une blancheur d'anémie où souffre le remords de son renaissant péché, mais que, pour se dédommager, il ait allumé d'un feu de vitraux les parures de ce corps périssable.

Une non moins intime splendeur s'émane du séraphique amoureux des belles saintes immaculées, de ce Stephan Lochner en qui tressaille la lignée spirituelle du patriarche Wilhelm, une même flamme de très pure ferveur pour les surnaturelles habitantes des patries célestes, mais lénifiée par un plus mol génie. Déjà, c'est en l'idéale figure de ce chanteur de cantiques comme un peu du virgilien Memling mêlé à la peinture de béatitude des doux maîtres priants de la primitive Italie. Une grâce de coloris, infusée de pâle lumière sidérale, immatérialise la délectable beauté de ses vierges suavement charnelles, toutes moites des affres d'un divin hymen, leurs yeux — ces yeux d'étoiles et de violettes — comme morts dans les altitudes des paradis. Telles de froides et pallides religieuses sous l'argent des frontaux, — elles vont, neigeuses, sous de stellaires clartés, blutées à travers des tamis de diamants, le front auréolé de nimbes d'or, par des sentiers d'anges et de musiques. Lampe d'albâtre illuminée d'un nocturne éclat, leur translucide chair s'endort à la fraîche paix de leurs âmes froides comme la lune, lunaire elle-même, taciturnement songeuse et languide. Ainsi, chez le doux maître processionne le lent cortège des vierges, fleurs animées des dévotes légendes. Elles ne sont les sœurs d'aucune des filles mortelles incarnées avant et depuis, dans les variables morphologies.

Par un miracle d'art, en ces genèses reculées, leur créateur uniquement les modela sur son rêve — son rêve de belles filles incorruptibles :

il s'adonisa à travers elles et leur donna, sous un air de mystère et de symbole, le rythme même de son adorant désir. Hermétiques et placides, elles réfléchissent à travers leurs limpides prunelles la polaire limpidité des galaxies, très saintes, très chastes, très inaccessibles, cygnes voguant aux eaux de la grâce, corolles germées sur les Himalayas, vases sanctifiés où repose l'hostie sans tache. Quelquefois, dans les lactescentes clartés de leur visage, une clarté plus molle avive le pourpre œillet des lèvres et en un vague sourire sans forme, l'impalpable sourire spirituel qui ne déride pas la sincérité de la bouche, mais seulement l'illumine, éternise le délice de l'âme souverainement jouissante. Indolores entéléchies que vêt sans souffrance et sans lassitude l'éblouissement de la chair, elles ne connaissent, ces martyres et ces béatifiées, que le voluptueux supplice d'agoniser dans le désir de la possession divine. Et c'est en d'opalines réverbérations de firmament, sous une blonde et soyeuse nuée, la nostalgique Sainte Catherine au crépusculaire regard enchâssé d'un scintillant orion, droite aux plis clairs d'une robe vert tendre qne l'amoureuse lumière de son corps semble éclairer par transparence; c'est l'insexuelle beauté de cette autre sanctifiée nuée d'un reflet de roses aux joues, fruit mûri aux ramures de l'arbre de la foi et qui, dans l'éclat de sa robe rouge apaisée par la retombée d'une tunique lie-de-vin, s'avance entre deux évêques en manteaux, d'harmonieuses couleurs fanées. Mais, par-dessus tout, c'est la radieuse Vierge Marie supportant en son giron le futur rédempteur des hommes, le mignon et gracile Jésus, amusé d'une pomme, un hymne familial accordé par les plus caressantes musiques de la couleur — le cantique des cantiques du matériel amour, un bouquet d'indécises chairs nébuleuses, d'étoffes pâlement électriques, de chevelures tissées avec du soleil, de vibratiles vols d'anges.

La plus riante imagination ici a prodigué, comme d'adjuvants symboles, ce qui le mieux pouvait rendre sensible l'idée d'une absolue plénitude de bonheur, les luminosités égales et planantes, un zénith d'albescentes et fluidiques clartés; la saveur des beaux fruits, un chatoiement de tissus délicieux pour l'œil, le subtil frisson des luths et des théorbes, la chaleur concentrée des pierreries, toute une fête des sens, exprimée au moyen de choses désirables dans une gamme de tons tranquilles et forts, ailleurs déclinant en nuances assoupies et comme silencieuses.

Au fond de ces charmants primitifs, règne un songeur préoccupé des idéales concordances et répercutant l'intactile et toutefois irrécusable projection du monde naturel à travers le surnaturel de la vision. Ils conjecturent l'accord des musiques et des fleurs avec certains états de l'âme; ils savent l'art d'emparadiser la vie par d'intimes splendeurs émanées de la vie elle-même, mais exaltées en de glorieux et tendres prestiges. Toujours l'image déterminée qu'ils évoquent, au lieu de se

circonscrire dans une mathématique exacte, se double d'une part d'inexprimé qui est leur rêve et que notre rêve nous rend compréhensive. Et c'est pourquoi, chez maître Stephan, nous sommes moins touchés encore des rares aptitudes de l'ouvrier que des illimitées facultés intuitives du concepteur. Son gracieux génie sacerdotal et humain tout à la fois, nous éveille à un mysticisme fleuri, très vaguement mondain, celui des belles patriciennes de son temps, et à des élans d'incharnel amour pour les célestes amantes aux yeux de violettes et d'étoiles, ses modèles dilectionnés. Ensemble, on voudrait prier sur les saintes douleurs de la croix, et gagner les rives bienheureuses, les seuils de diamant dont il mêle le sublime et froid reflet à leurs pâleurs mortifiées.

Et pourtant ce séraphique peintre des firmaments, est aussi l'auteur d'une horrible diablerie évocative de toutes les ténébreuses horreurs des géhennes. C'est un *Jugement dernier* que n'eût pas répudié la macabre imagination des démonographes de plus tard, ces satiriques et farouches tourmenteurs du vice humain, qu'on soupçonne les premiers pris à leurs sépulcrales inventions et claquant des dents devant la démence de leurs sinistres caricatures. Ici, toutefois, le grotesque n'est pas réfléchi, comme il le sera par la suite; aucune malice intérieure ne se mêle à la fabrication des risibles supplices multipliés par une infernale perversité. Très gravement, avec un scrupule affligé et notoirement catholique, le brave maître résuma dans les sombres drôleries de sa cruelle saturnale, les terreurs du moyen âge, sans répit harcelé par l'attente de l'inexorable jour.

A gauche, en haut, entre les files d'anges jouant de la théorbe et du violon, les élus s'acheminent vers le paradis, figuré par un porche de cathédrale; déjà l'extrémité du cortège décroît dans la reculée du symbolique parvis, mais un ressucité, nouvellement sorti de la tombe, suscite un tumulte entre les esprits de la lumière et les démons, ceux-ci pileux comme des ours ou squamés comme des crocodiles, affublés en outre de têtes complexement bestiales. Les deux groupes se disputent la possession de cette âme, sans qu'on puisse conjecturer lequel l'emportera. Puis la funeste légion se déploie vers la gauche, entraînant les misérables proies dévolues aux flammes, toute une hécatombe de chairs pourrissantes et vertes, l'infinie damnation du péché, ici les filles folles de leur corps, les madeleines irrépenties, les trop secourables courtisanes, là les évêques simoniaques, les prêtres apostats, les papes prévaricateurs; et un avare, aux mains des diables, vomit son vice en pluie de pièces d'or. Dans les altitudes, trône suprêmement le Juge, en manteau couleur de colère et de sang; inclinée et suppliante, la Vierge en manteau couleur d'azur et de pardon, intercède; et d'onduleuses milices ailées flottent à l'entour, dans la clarté des espaces, tandis que non loin, leurs tuniques bandero-

lantes, s'éparsent de nombreuses petites silhouettes armées d'instruments de supplice.

Ce n'est plus le riant esprit du mystique effeuillant au clair de lune la rose de l'évangélique amour, ni les amènes musiques du joueur de flûte célébrant l'Église à travers une théorie d'Eves blondes. Un vent a passé sur les lys, sur l'idylle et les étoiles; et, désabusé, Faust âprement suppute les vertiges qui font trébucher la conscience humaine. Rien ne manque à la philosophie de la lamentable vision, ni le crime des très grands, les maîtres du monde, ni la basse ignominie des pauvres plèbes opprimées; et tout d'une fois s'indique, en ses invariables épisodes, le thème sur lequel s'édifieront les jugements derniers des Blès, des Breughel, des Van Orley et du païen Rubens.

D'ailleurs, la tradition des Saintetés fleuries de Meister Lochner ne se dissout pas immédiatement avec lui; il a communiqué à d'attentifs disciples le secret de son art accompli; et c'est, au Musée, toute une suite de peintures aux morbides carnations, aux draperies bellement tombantes, aux lumineuses tuniques décolorées en qui lentement dégénère la grâce de son troupeau de célestes ouailles. Nulle lumière ne pénètre en l'obscurité de ces anonymes; çà et là une œuvre furtive témoigne seule qu'ils s'essayèrent aux idéales genèses. Mais quelquefois, si le nom patrimonial a sombré, un lucide sobriquet, né de l'attachement du peintre à un sujet déterminé, commémore son inspiration coutumière. Ainsi s'est reconnue à travers le temps, toute une énigmatique famille de maîtres demeurés constants au drame de la Passion et à la mort de la Vierge et dont l'école plus impénétrable encore, a fini elle-même par porter la vague dénomination qui sauve de l'oubli ses ascendants (Schule des Meisters von Tod Mariens, Schule des Meisters des Lyversberg'schen Passion, etc.)

Sans tradition, isolés et perdus dans un concept supérieur, apparaissent ensuite deux grands peintres spontanés, les maîtres inconnus des deux admirables triptyques où saigne la souffrance du Christ, mort à la vie dans l'un, mort à l'amitié dans l'autre. Une indicible beauté douloureuse, ici et là, monte des expressions et des attitudes, personnalisées jusque dans l'anatomie dolente des mains. Au pied du Crucifié, dans le premier, une Madeleine se pâme, les bras noués au patibulaire, remuant ses pathétiques mains patriciennes. Et c'est un art de vie profonde qui grandit encore dans le Saint Jean-Baptiste du volet gauche, un sombre pâtre ascétique, traînant sa maigreur velue sous les trous du bisquain qui pend au long de ses membres. Un morceau de précise et large peinture, affranchie du menu scrupule gothique et rivalisant avec la squalide infirmité des corps. Ensuite, dans l'autre triptyque, un extraordinaire geste du Christ poussant dans la plaie de son flanc la main du mauvais frère, de l'incrédule saint Thomas, — et la main y pénètre tout entière!

A côté, agenouillée dans une nuée, la grâce contrite de l'amoureuse pécheresse semble prophétiser les précieuses vénustés de Quinten Massys. Avec cela, des gaucheries d'art qui s'ignore, mais combien préférables à la rhétorique trop égale, au savoir invariablement appliqué des nombreux Barthélemy de Bruyn! Et tout à coup, le tâtonnement des préliminaires s'aplanit dans la victorieuse certitude d'une maîtrise qui, chez les deux Albrecht Durer, signale l'ère définitive; l'un, de rare allure, ce sonneur de trompette et ce joueur de tambour, l'autre, cette Vierge à l'œillet, particularisée par le joli effort de Jésus tendant la main vers la fleur.

Le Musée de Cologne ne nous apprend guère davantage sur les vieilles écoles germaniques, il ne possède pas la riche suite des maîtres intermédiaires, si nombreux au Musée de Nuremberg; et il demeure, en outre, sans fruit pour l'étude des origines de l'art flamand, d'abord confondu avec l'art des peintres d'Allemagne. Quand les flamands apparaissent, c'est avec Rubens et Jordaens et plus encore, avec celui-ci qu'avec celui-là. L'écart est vraiment trop considérable pour le non-initié; il semble que cette grande peinture n'ait pas subi la lenteur des gestations. Ce Jordaens surtout émerveille : il a là deux portraits, une allégorie marine et un morceau de boucherie violente, dans lequel, à sa manière, il a fait, ce penseur qui se plaisait à philosopher avec le pinceau, du symbole et de l'histoire. Peut-être pour lui, le tragique Prométhée, tête en bas, hurlant et congestionné, exaltait-il derrière l'expiatoire supplice, l'humanité rebelle aux ténébreuses providences, le crime des peuples destructeurs de tyrannies, le sombre orgueil du génie rêvant de s'égaler aux dieux. Car, tandis que son émule et ami, le royal Rubens, apothéosait les Trônes et les Dominations sur la terre et dans le ciel, lui, ce plébéien endurci, fidèle à l'irréductible esprit des ancêtres, tenait pour les libertés et le droit de la conscience.

. . . .

Le Rhin. — Minuit.

Le soir, une fenêtre à l'hôtel de Hollande, sur l'eau. Un grand silence s'épand, qu'on entend vibrer dans les mâts et les cordages, dans les dernières respirations du port, dans l'haleine de la ville au loin, dans un vent qui monte du fleuve et passe très doux, disant au cœur des choses confuses et tendres. Vent du Rhin, vent des monts, vent sorti des siècles, vent qui roule des poussières et des âmes et de la légende et qui soupire des airs de flûte. Devant nous, par-là de la rive, dans de l'ombre, les maisons de Deutz, amas informe, pointillé de lumières; et à de rares inter-

valles, comme un animal blessé, le mugissement d'une locomotive; puis de nouveau dans l'immense paysage nocturne, le silence, plus de silence encore. Une étoile sille, rapide, un fanal, l'œil pourpre ou émeraude des derniers bateaux, avec une phosphorescence de vertes lucioles et de mouches roses. Et le quai vide s'allonge sous les papillons des réverbères; parfois un pas attardé, et qui trébuche; des paroles sans lèvres venues on ne sait d'où et chuchottantes; le fleuve qui bouge avec un froissement de velours et de soies... Comme des barques sans rameurs et qui vont, lentes, au fil des ondes, nos pensées taciturnes glissent sur les ténèbres onduleuses, vers les temps, vers l'évolu, vers les lunes et les soleils d'autrefois, et nous ne voyons plus bien ce qui est et ce qui a été. Et de la gloire et des empires et des noms et toujours le Rhin larmé d'étoiles, le Rhin étoilé de larmes en ses moires, en ses robes de fiancée et de veuve, en son infini drap mortuaire, comme une morte, en ses pâles satins électriques, comme une ressuscitée, passent sous la fenêtre. Puis, les dernières rumeurs des quartiers s'assoupissent un peu plus, les lampes s'éteignent, il n'y a plus dans la paix magnifique, que les étoiles là-haut et sur le fleuve, les feux de la marine, vaguement scintillants.

Alors l'eau et le ciel bâtissent ensemble dans l'espace comme une noire église démesurée avec un peu de jour tombé des verrières célestes; et des cierges s'allument; et au milieu, sur la mobilité du fleuve, un sombre catafalque s'érige où repose la vieille Allemagne. Et autour se met à processionner le cortège des blanches filles du vieux maître Stephan, et rien n'est plus que songes et prestiges. Chacune, à son tour, vient prier sur le cadavre dormant aux plis des funèbres tentures; ensuite toutes se lèvent et jettent dans le Rhin les palmes et les lys dont elles ont les mains chargées; et puis, l'une après l'autre elles descendent aux eaux profondes, et leurs pâles tuniques s'ouvrent et les portent comme de grands nénuphars. Et dans la nuit voguent d'infinies clartés, leurs molles prunelles stellaires couleur d'améthyste et de diamant. Avec la vie et le souffle des foules se sont évanouies les flammes roses et vertes, le vol rapide des lucioles et des mouches, les fanaux des maisons flottantes; et seulement, veillent ces yeux de prières et de grâce, flambeaux d'amour bercés par le flot et qui ne s'éteindront qu'au matin.

Ainsi, chaque nuit, recommencent les noces du vieil époux avec les vierges catholiques dans le grand lit immémorial, plein d'étoiles et de lumineuses fleurs. Et de mols cantiques, des accords de théorbes et de lyres, des voix très languissamment nuptiales, et des silences qui sont aussi des musiques, s'élèvent du rythmique balancement des profondeurs. Mais voici que des rires légers et retentissants comme le cristal se mêlent au mystique épithalame; et d'abord, on ne sait à quels sortilèges croire; puis, sur les tremblants ébènes, s'éveillent de charnelles pâleurs évoca-

trices, de vagues cygnes nébuleux; et les ironiques voix à présent magnifient le païen délice, père des uniques félicités. Alors, s'apâlissent les béryls et les turquoises et les améthystes, le doux firmament des amoureuses prunelles étincelant sous la nuit fluviale. Vers les paradis elles fuient, les pâles fiancées, emportant la blessure faite à leur foi, la tendre agonie de leur séculaire amour martyrisé; et remontées dans le suprême éther, leurs yeux, sœurs des étoiles, de là haut égouttent des larmes et des clartés sur les épaules des joueuses ondines, leurs inclémentes rivales, leurs rivales aux rires tintants et légers comme le cristal. Et seule, désormais, s'entend la joyeuse chanson qui rythme, en leurs ténébreux palais, l'oscillation régulière de leurs serpentines troupes — cependant que s'agite et tremble à la surface des eaux, là où naguère, comme des poissons d'or et de sang, rayonnaient des paradis d'amoureuses prunelles, l'aurifère remous des sous-marines californies confiées à leur garde.

Des cîmes de la cathédrale une heure tombe alors, et de tour en tour, cette heure se répercute, plus faible, mourant aux sourds horizons. Cologne est comme une crypte éclose aux verroux de silence et d'oubli. Aucun autre bruit que le vent des minuits, le gémissement d'un mât, le grincement d'un bateau tirant sur ses amarres. Et sous nous, il nous semble que le fleuve tout entier remue des vagues vermeilles, que chaque flot s'enchâsse de métalliques paillettes et qu'en ses abîmes sans répit les diligentes syrènes auxiliatrices des illusoires splendeurs du Règne, cherchent à retenir en leurs mains le flot subtil qui toujours les déçoit et coule à de mystérieuses destinées, entraînant son or et ne leur laissant qu'une intactile poussière de sable.

. . . .

CAMILLE LEMONNIER.

Histoire d'un nid d'hirondelles

ET

D'UNE DAME TURQUE

C'ÉTAIT en 1877, on se battait au delà des Balkans; nous suivions le cœur ému, les péripéties de cette guerre, faisant des vœux pour le souverain dont l'illustre père avait comblé les miens de bienfaits, regrettant de voir aux prises deux adversaires dont l'intérêt eût été plutôt de se comprendre et de s'entr'aider que de se combattre.

Nous vivions dans une crainte continuelle; les rumeurs les plus contradictoires circulaient tour à tour; on passait du sentiment de la sécurité à celui de la crainte la plus intense, selon que les télégrammes apportaient à la population affamée de nouvelles, le bruit d'un léger triomphe ou celui d'une défaite.

Retirée dans ma maison, entourée de ma famille, j'épiais d'un œil inquiet la marche des événements, me demandant s'il ne valait pas mieux attendre, de pied ferme, un dénouement prévu que de se dérober par une prudente retraite aux dangers inséparables d'un conflit probablement suivi d'une occupation. Les hanums, mes amies, venaient les unes après les autres me consulter sur la conduite qu'elles devaient tenir.

La tête farcie d'histoires invraisemblables, toutes penchaient pour la fuite. Je leur conseillai vivement de rester, appuyant mes paroles de mon exemple, offrant à quelques-unes un asile chez moi, à l'heure du danger, et les assurant de ma protection. J'étais persuadée que les Russes se montreraient courtois et généreux, qu'ils se piqueraient d'honneur et protégeraient contre tout excès une population paisible contre laquelle la haine et l'animosité n'avaient point armé leurs bras. Ce n'était point une guerre de race que celle-ci, mais tout bonnement une guerre politique. On conduisait les soldats contre des adversaires pour lesquels ils éprouvaient plus

de sympathie que pour ceux qu'ils étaient venus émanciper. Les récits qu'on nous faisait de divers épisodes de ces combats étaient fertiles en traits de générosité et d'humanité.

J'habitais une vieille maison turque, construction du temps passé; le plafond de mon salon figurait le soleil et ses rayons, en bois travaillé peint en jaune et vert sur un fond rouge. Une vaste salle donnant sur le jardin, éclairée par de nombreuses fenêtres presque toujours ouvertes, le précédait; c'était là que nous nous réunissions pour causer et commenter les événemens du jour. Près du plafond qui était fort élevé, à l'angle du mur, était attaché un nid d'hirondelles qui paraissait tout vieux; chaque génération l'avait réparé, consolidé pour y élever ses petits et chaque année régulièrement, lorsque le printemps commençait à sourire, que les arbres se couvraient de bourgeons, que le ciel devenait clair et rayonnant, deux hirondelles venaient en prendre possession. Elles entraient en caquetant, elles se communiquaient sans doute, en leur langage, la douce impression qu'elles éprouvaient à revoir les lieux où l'une d'elles avait grandi et dont elle faisait les honneurs à la compagne de son choix. Elles volaient autour de nous, les pauvres petites bêtes, sans s'inquiéter ni s'effrayer de notre présence; elles devaient, avec leur instinct incomparable, se dire que nous étions incapables de troubler les joies de leur ménage. Elles nous disaient, dans leur joli gazouillement : « Soyez tranquilles, nous ne vous causerons aucun dommage, nous ne vous demandons qu'un abri et votre bienveillance; nous avons choisi votre demeure parce qu'on s'y aime; que vos enfants sont doux et aimables et ne détruiront pas notre couvée. »

Je comprenais tout cela et les gentils oiseaux le savaient bien. Il s'était établi entre nous des relations aussi suivies qu'amicales. Le chat, seul, les effrayait, ce vilain égoïste de chat qui accaparait toujours le meilleur morceau et la meilleure place. De temps en temps, il levait sa paupière alourdie par le sommeil et regardait d'un œil terne les confiantes hirondelles qui, souvent, voltigeaient à sa portée; il faisait l'endormi, mais on voyait frémir sa patte et percer le bout de ses griffes à travers sa gaîne de velours.

Mes hirondelles avaient traversé bien des mers avant de venir habiter leur maison d'été, elles arrivaient du Sud et n'avaient peut-être point vu, du haut des airs, les horreurs qui se déroulaient ailleurs. Et puis, les animaux n'ont pas le droit de s'étonner de ces choses-là, les oiseaux surtout, sans cesse menacés par de plus forts qu'eux, toujours à la veille d'une mort violente.

Cinq ou six œufs leur donnaient l'espoir d'élever une couvée qui égayerait leur nid et consoliderait leurs amours. Il fallait voir avec quel zèle, quelle persévérance, quel dévouement, la femelle couvait sa future famille : plus de course à travers les airs où elle aimait à se baigner

voluptueusement, tandis que son compagnon la poursuivait, la devançait, pendant qu'elle s'élevait toujours plus haut pour redescendre rapidement vers la rivière dont le ruban argenté se déroulait au pied de la colline. Elle n'allait plus, la pauvrette, chercher sa nourriture, picorer les graines et les insectes.

Clouée maintenant sur son lit maternel, elle donnait sa chaleur, sa vie, son amour à ces petits êtres pour les aider à s'élancer dans le monde. Le mâle, toujours en course, toujours affairé, extrait, volait à son nid, gazouillait rapidement, disant sans doute à sa compagne: « Sois bonne mère, je t'aime et veille sur vous, » puis il repartait comme un trait. Ce manège se renouvelait bien des fois dans la journée. Plus tard, la mère s'absenta pour respirer le grand air et le père gardait la couvée. C'était un vrai ménage, tel que Dieu veut qu'il soit, et m'est avis que les hommes devraient souvent abaisser les yeux vers ces créatures infimes pour puiser dans leur manière de vivre, les renseignements dont ils ont bien besoin.

Un jour, Aïché-Hanum, ma voisine, était à se lamenter chez moi avec sa petite fille Azizié; elle poussait de grands soupirs et pleurait sur sa maison, sur son jardin, sur ses tapis qu'elle se préparait à quitter. « La vie est si douce, me disait-elle, quoiqu'on s'en plaigne souvent, que ne lui sacrifierait-on pas? »

C'était une avare, tout le quartier prétendait qu'elle avait des trésors cachés. Vivant d'une vie modeste, restreinte, elle était propriétaire d'une quarantaine de boutiques et de plusieurs maisons, impitoyable à ses locataires et fort redoutée d'eux quand ils ne se trouvaient pas en mesure de payer son terme. La peur l'avait transformée; sans connaître le fameux cri: « Mon royaume pour un cheval, » elle eût certes dit à son tour: « Ma fortune pour ma vie. »

Cette vieille femme, chez qui l'âge n'avait effacé toute trace de beauté était Grecque de naissance; son père, prêtre à Chio, avait été massacré en 1823 à l'époque de la révolution, si cruellement réprimée par les Turcs. Alors âgée de onze ans, elle était fiancée au fils d'un des principaux habitants de son village, quand, dans sa maison, elle vit tomber tous les siens sous ses yeux; son père coupé en morceaux, sa mère égorgée; seule, elle resta vivante. Un des vainqueurs se l'était réservée. C'était un simple soldat; il la vendit à un riche habitant d'Andrinople qui faisait le commerce des tabacs. Le bey, déjà d'un certain âge, se prit d'un grand amour pour sa jeune esclave et l'épousa. Il avait conservé intactes les vieilles vertus de sa race, cette sérénité d'âme, cet esprit de justice et de bienveillance qui distinguent les vrais musulmans, aussi la jeune Sophie devenue Aïché-Hanum bénit-elle le ciel de l'avoir protégée dans son malheur. Heureuse mère d'une nombreuse famille, riche, honorée, adorée de son mari, elle ne connut le malheur qu'à la mort de son fidèle

compagnon; elle eut à subir mille tribulations, elle perdit sa fille bien-aimée dont elle élevait maintenant la fille, concentrant sur elle son bonheur et ses espérances. Si elle tremblait à l'idée de l'arrivée des Russes, c'est qu'elle se souvenait du passé lointain et tragique que son heureuse destinée avait presque effacé de sa mémoire.

Sous l'empire de ses préoccupations, les moindres détails des catastrophes qui s'étaient déroulées devant elle, revenaient à son esprit avec une netteté étonnante; on eût dit un tableau voilé qu'on découvre brusquement.

J'avais beau lui dire que les temps étaient changés, que les Russes ne faisaient que des prisonniers de guerre, qu'ils ne vendaient point les femmes, elle branlait la tête et répétait avec son entêtement de vieille femme: « Cela finira mal pour nous, j'en ai le pressentiment. »

Aïché-Hanum avait fini par m'attrister; je m'étais mise de mon côté à songer au lendemain, quand mon attention fut attirée par quelque chose d'insolite qui se passait dans le ménage de mes locataires ailés.

Le père et la mère s'étaient, à ce qu'il paraît, éloignés à la fois; une hirondelle étrangère était entrée furtivement dans la salle et s'était dirigée tout droit vers le nid. J'entendis un petit bruit comme celui d'un objet léger qui tomberait de haut en se cassant; c'était un œuf que l'intrus avait précipité du nid à terre. Mon cœur se serra, il me parut que j'avais assisté à un meurtre, je m'élançai instinctivement, comme si j'avais pu porter secours au reste de la couvée.

Sur ces deux entrefaites, les deux hirondelles rentrèrent, chassèrent l'ennemi, le harcelèrent, lui infligèrent à coups de bec une rude punition; il se hâta de prendre la fuite, poursuivi par le mâle, tandis que la pauvre femelle, comptant ce qui lui restait d'œufs, reprenait sa tâche maternelle. Son compagnon revint, lui parla longtemps; sa voix avait des intonations de tendresse, il la consolait sans doute. C'en était fait de la joie et de la paix de mes gentils commensaux: ils me parurent depuis inquiets et tourmentés.

Un matin, ma fille vint me réveiller en s'écriant:

— Maman, l'hirondelle a des petits, ils sont sortis de l'œuf, entends-tu comme ils crient: couic, couic, quel bonheur!

En effet, nous vîmes cinq petites têtes garnir le tour du nid comme un joli collier.

La sécurité semblait revenue au sein du ménage. Le père et la mère se hasardèrent à sortir ensemble; il faisait si beau, l'air était si pur! Il semblait que la méchante hirondelle guettât ce moment, cachée comme un traître, comme un assassin; je la vis entrer ainsi que la première fois, s'élancer vers le nid. Sans miséricorde, avec des cris féroces, elle prit les petits un à un jusqu'au dernier, les précipita à terre et se sauva à tire-

d'aile. Ma fille était toute pâle d'émotion et moi, vous le dirai-je ? j'aurais tué ce vilain oiseau, si j'avais pu, tant son action infâme et cruelle m'avait révoltée ; j'en étais toute tremblante.

Comment vous raconterai-je le retour du père et de la mère, leur désespoir en trouvant leur nid vide? Ils restèrent tous deux perchés sur le bord de leur demeure, silencieux et mornes; la femelle avait l'air de chercher encore, comme si elle eût espéré retrouver un survivant de la joyeuse nichée, si babillarde il n'y avait qu'un instant encore.

Les malheureuses hirondelles se mirent ensuite à gazouiller ; évidemment, elles tenaient conseil et agitaient une grosse question ; elles ne paraissaient pas d'accord. Enfin, l'une d'elle, s'éloigna, revint au bout de quelque temps, avisa un autre coin de la salle et commença son travail de maçonnerie. Elles avaient résolu d'abandonner le nid, théâtre de la catastrophe qui avait fait disparaître leur famille et d'en construire une autre. Que les incrédules haussent les épaules, ceci, je l'ai vu de mes yeux ; elles travaillèrent pendant quelques jours, puis un beau matin, elles s'envolèrent pour ne plus revenir.

Jamais la méchante hirondelle ne reparut depuis. Rivale dédaignée, elle avait peut-être voulu se venger; enfant du même nid, elle s'y croyait les mêmes droits pour y abriter ses amours : ce secret restera dans le monde des oiseaux. N'ont-ils pas comme nous leurs amours, leurs joies, leurs deuils et leurs passions !

Azizié-Hanum et sa grand'mère vinrent quelques instants après et nous trouvèrent toutes bouleversées. Notre chat seul léchait son poil luisant en clignant des yeux : il avait vu ce qui s'était passé et, sans se réjouir des malheurs d'autrui, ce qui serait peut-être le calomnier, il se carrait voluptueusement dans son bien-être. N'est-ce pas le premier mouvement des hommes en face des désastres qui frappent leurs semblables ?

Croyez-vous que les bêtes n'aient pas d'âme? me dit ma vieille voisine; c'est nous qui disons cela; elles pensent, j'en suis bien sûre. Pauvres hirondelles, qui sait si le même sort ne nous attend pas !

La ville était remplie d'animation, on entendait toute la journée le bruit des clairons, le roulement des équipages du train, cela vous réchauffait l'âme et vous rendait belliqueux malgré vous. Le général Gourko avait franchi les Balkans, nous avions eu notre heure de panique, puis, il les avait repassés, n'osant s'aventurer dans les plaines de la Maritza, et nous avions retrouvé un peu de calme et de tranquillité. On travaillait aux fortifications ; tout le monde était rempli d'entrain et de courage.

Nous avions vu défiler les vaillants bataillons de Souleyman-Pacha, venus en toute hâte du Monténégro ; rudes soldats, au teint bronzé, hâves, maigres, mais pleins d'une sombre énergie ; leur marche fière et décidée

provoquait l'enthousiasme de la population. Quels instruments inappréciables entre les mains de chefs plus habiles !

L'automne passa, les arbres se dépouillèrent de leurs feuilles, découpant leurs silhouettes grêles et décharnées sur l'horizon d'un bleu pâle qu'envahissaient de gros nuages grisâtres venus du Nord, la nature perdit la teinte gaie qui encourageait nos espérances. Vint le froid, avec son cortège de misère et de souffrances. Les émigrés venus de Bulgarie encombraient les hans, les galeries, les portiques des mosquées, campant misérablement, exposés à toutes les intempéries d'une atmosphère inclémente; les petits enfants, tout bleus de froid, accroupis autour d'un feu de branches sèches que la cendre recouvrait aussitôt, réchauffaient leurs membres endoloris. La charité privée, les efforts du gouvernement ne parvenaient qu'à atténuer un peu cette misère navrante. Des voitures à bœufs chargées de matelas, de tapis, d'ustensiles de ménage, de familles entières, encombraient les rues, suivant à la file les unes des autres, la route de l'exil. La gare du chemin de fer était encombrée, les trains étaient pris d'assaut. Pour assurer son passage, toute une population couchait en plein air, par un froid intense. Combien ne se réveillèrent plus et trouvèrent pour lit une tombe creusée à la hâte, dans la terre durcie, par leurs compagnons d'infortune !

Je m'intéressai vivement à la vieille Aïché et à sa petite fille, si jolie, si jeune, si intéressante; elle avait appris quelques mots de français avec moi et montrait un grand penchant pour nos coutumes et nos usages. Jusque-là j'étais parvenue à les retenir à Andrinople malgré le vertige de fuite qui s'était emparé du voisinage. On clouait des caisses à grands coups de marteau dans toutes les maisons d'alentour, c'était un travail incessant qui nous laissait à peine quelques heures de sommeil.

Le 14 janvier 1878, il gelait à pierres fendre, le ciel était couvert d'étoiles, la neige qui recouvrait les toits et le sol brillait comme un manteau d'hermine parsemé de diamants. Depuis la veille, c'était un exode général, en voiture, à cheval, à pied même.

Aïché-Hanum entra soudain chez moi, suivie de sa fille, en yachmak et en féredjé; il était huit heures du soir.

— Je viens vous dire adieu, dit-elle, c'est décidé, nous partons cette nuit.

— Comment! m'écriai-je, vous n'avez point fait de préparatifs, vous abandonnez votre bien, où irez-vous?

Aïché secoua la tête d'un air résigné.

— L'ordre est venu du conak à toutes les familles musulmanes de quitter la ville, répondit-elle, Allah Kérim! J'emporte ce que j'ai de plus précieux avec moi, je vous confie ma maison. Adieu, et qu'Allah vous protège!

Azizié gardait le silence, mais de grosses larmes perlaient sous ses paupières.

C'est ainsi que nous nous quittâmes.

Les derniers musulmans abandonnèrent la ville au bruit d'une détonation sinistre et formidable : ils avaient fait sauter, pour détruire quelques munitions et quelques centaines de fusils, le vieux sérail de leurs anciens souverains. Il ne resta pas pierre sur pierre de ces constructions historiques : les faïences splendides qui ornaient les murs de la dernière demeure impériale, les plafonds peints avec un art infini réduits en menus fragments, jonchaient la terre.

Pendant deux jours, la ville fut laissée sans autorité, des bandes de pillards s'en allaient de maison en maison, faisant main basse sur tout ce que leurs habitans avaient abandonné. Enfin, les Russes entrèrent dans la ville, l'ordre fut rétabli, chacun respira ; les Turcs reparurent timidement d'abord, avec plus d'assurance ensuite, quand ils furent convaincus des bienveillantes intentions de leurs vainqueurs.

Je fus toute heureuse un jour de voir apparaître Aïché-Hanum et Azizié. Partagée entre la crainte d'amener sa petite fille dans un pays envahi et celle de subir des dommages dans sa fortune, elle accourait anxieuse et inquiète. Elles arrivèrent tout droit chez moi.

— J'ai sauvegardé votre maison autant que je l'ai pu, dis-je à Aïché ; pendant quelque temps, personne ne l'a occupée, mais je n'ai pu refuser d'y laisser entrer deux jeunes officiers. Ils vous céderont volontiers une ou deux chambres.

Aman ! s'écria ma vieille voisine, comment voulez-vous que nous habitions avec des giaours?

Vous ne serez pas les seules, repris-je, c'est la loi de la conquête.

Elle pleura, elle gémit, mais finit par s'installer tant bien que mal, dans deux chambres indépendantes du reste de la maison.

Quelle que fût la réclusion à laquelle Azizié était condamnée et la surveillance exercée sur elle, la jeune fille avait remarqué l'un des jeunes gens qui partageaient son toit. Grand, bien fait, il portait élégamment son uniforme de lancier; de beaux yeux bleus, des dens éclatantes, des moustaches martiales, une abondante chevelure blonde en faisaient un cavalier remarquable.

Azizié, qui avait trouvé moyen de se laisser voir, avait captivé de son côté l'attention du jeune Russe ; elle exerçait un charme étrange sur cette nature slave impressionnable et enthousiaste.

Le yachmak et le férédjé sont de fragiles barrières contre les élans du cœur. Azizié, imbue des principes que sa grand-mère lui avait inculqués, fidèle aux préceptes de sa religion, eut horreur d'elle-même, quand elle sentit que cet homme venu en ennemi des siens, dont l'épée s'était

teinte de leur sang, avait pris une si large place dans son cœur. Elle le guettait, cachée derrière le grillage de sa fenêtre, du matin jusqu'au soir, et sa vie restait pour ainsi dire suspendue lorsque son service le retenait longtemps dehors. Un jour, elle s'enhardit à jeter une petite fleur sur son passage; elle avait murmuré, en la pressant sur ses lèvres, tout ce qu'elle aurait voulu dire à celui qu'elle aimait. Son cœur battait bien fort, quand il s'approcha de la gentille fleurette : allait-il l'écraser avec insouciance du talon de sa botte, la ramasserait-il, qu'en ferait-il ensuite? O bonheur ! il l'avait vu tomber, il s'était baissé, l'avait prise et baisée, en jetant un regard ému vers le grillage mystérieux.

La vieille Aïché ne put s'expliquer le motif de la joie et de l'entrain de sa petite-fille à partir de ce jour-là, elle, si soucieuse et si mélancolique depuis quelque temps.

Azizié venait souvent me trouver, elle restait des heures à causer sur les Russes, sur leurs coutumes, sur leur pays; j'étais loin de me douter dans quel but elle cherchait ainsi à s'instruire et quels projets germaient dans cette jeune tête.

L'été se passa ainsi : le capitaine Lazareu s'absenta à plusieurs reprises ; mais fidèle à sa demeure, il y revenait toujours.

Azizié avait pâli; un mal inconnu rongeait évidemment son âme. Aïché-Hanum ne savait que penser.

— Azizié est amoureuse d'un de vos locataires, lui dis-je.

Elle haussa les épaules avec mépris.

— A quoi pensez-vous? c'est un giaour!

— Si j'ai un conseil à vous donner, repris-je, c'est de quitter Andrinople avec votre petite-fille, loin du bel officier, elle l'oubliera. L'eau dort, dit le proverbe, l'ennemi ne dort pas.

Aïché attacha sur moi ses yeux interrogateurs et incrédules; une lutte s'élevait entre son amour pour Azizié, son amour et son avarice qui la clouait à la garde de ses biens. Elle resta longtemps silencieuse, puis relevant la tête comme quelqu'un qui a pris son parti : « Je reste, » dit-elle.

— Allah Kérime, lui répondis-je.

Elle resta et un beau jour, je la vis accourir toute en larmes.

— Le capitaine Lazareu est parti. Azizié a disparu ! me dit-elle au milieu de ses sanglots.

Aïché-Hanum continua à vivre comme par le passé, mais accablée et taciturne, on ne la voyait plus causer comme autrefois avec ses voisines et ses amies.

L'occupation étrangère cessa, la vie reprit son cours normal, ma vieille voisine seule, dans sa maison devenait de jour en jour plus avare et plus rapace, tourmentant la petite négresse qui la servait, d'exigences

bizarres. Elle languissait visiblement, comme ces plantes qu'une terre avide et sèche ne peut plus nourrir.

Deux ans s'étaient écoulés, quand je reçus une lettre portant le timbre d'Orel; l'écriture m'était inconnue; qui pouvait bien m'écrire, du fond de la Russie? Je déchirai l'enveloppe après l'avoir tournée et retournée entre mes doigts, et je poussai un cri de joie. Cette lettre était d'Azizié.

L'amour, qui en avait fourvoyé et perdu tant d'autres, avait heureusement guidé son choix. Lazareu, après l'avoir enlevée, déguisée en cosaque, l'avait conduite en Russie. Il l'avait respectée et confiée à sa mère. Au bout de peu de temps, grâce à l'intelligence native et à la finesse qui caractérisent les femmes de sa race, elle avait acquis une instruction suffisante, s'était formée aux manières occidentales et avait épousé le jeune officier russe. Heureuse, aimée de son mari, enchantée de son existence nouvelle, elle me faisait part de son bonheur, me chargeant d'implorer le pardon de sa pauvre grand'mère qu'elle avait si cruellement affligée.

Je courus chez Aïché-Hanum, je lui annonçai la bonne nouvelle; elle pâlit, porta la main à son cœur; était-ce de joie, d'émotion ou de douleur? je ne le compris pas tout d'abord; mais, levant sur moi son regard morne dont une étincelle se dégagea comme le feu quand on remue les cendres mal éteintes, elle me dit, en montrant du doigt le nid abandonné où s'était passé le drame que je vous ai raconté :

Vous souvenez-vous des hirondelles et de leurs petits? C'était un présage. L'ennemi est venu aussi dans ma paisible demeure, il m'a enlevé la consolation de mes vieux jours, ma joie, mon bonheur; mon nid est vide et souillé. Plût à Dieu qu'elle fût morte, l'ingrate, elle n'eût renié ni son pays, ni sa foi!

Deux grosses larmes coulèrent sur ses joues parcheminées; puis elle se tut.

Il semblait que cette pauvre femme, entrée dans la vie par une catastrophe, n'eût attendu que ce moment pour la quitter et s'en aller dans un monde meilleur, où l'on trouve l'oubli et où l'on pardonne.

CAROLINE SUCHODOLSKEN.

L'armée française

LES CADRES ET LES EFFECTIFS

Depuis les premiers jours d'octobre, l'armée française a été augmentée de dix-huit régiments d'infanterie et de quatre régiments de cavalerie. Cette réforme est passée presque inaperçue, elle n'a occupé le Parlement que pendant quelques heures. Et cependant elle produira des résultats plus sérieux et plus favorables à la bonne organisation de l'armée que l'inapplicable loi sur le service de trois ans, en discussion depuis si longtemps.

D'après la loi des cadres de 1875, l'infanterie comprenait, outre les troupes spéciales à l'Algérie, 144 régiments d'infanterie de ligne à 4 bataillons de 4 compagnies, plus deux compagnies de dépôt et 30 bataillons de chasseurs à 4 compagnies, plus une compagnie de dépôt.

La constitution des régiments à 4 bataillons ne répond nullement aux besoins du temps de guerre ; car tout le monde sait que le régiment mobilisé comporte 3 bataillons. Mais lorsque la loi fut votée, les uns voulaient adopter le système allemand, qui consiste à avoir des compagnies très fortes, groupées par 4 pour former des bataillons ; les autres demandaient à conserver l'ancienne organisation du bataillon français, à 6 compagnies, d'un effectif moins élevé et, par suite, plus maniables. Les partisants des grosses compagnies l'emportèrent : depuis la dernière guerre, nous avons la manie des gros effectifs. Mais, pour éviter de mettre à la suite un grand nombre de capitaines, ils concédèrent à leurs adversaires que le régiment se composerait, quand même, de 18 compagnies. Dans ce but, on imagina le quatrième bataillon et les compagnies de dépôt.

Comme toutes les demi-mesures, cette organisation produisit des résultats déplorables. Puisque le régiment ne devait emmener en campagne que 12 compagnies, il fut convenu que chacune d'elles, sur le pied de guerre, aurait un effectif d'environ 250 hommes. Mais nous avions, en y comprenant les bataillons de chasseurs, 2,742 compagnies, dans lesuelles il fallait répartir les 280,000 fantassins du pied de paix ; et dans

cette répartition, on dut renforcer les bataillons de chasseurs et les régiments de la frontière de l'Est, aux dépens des corps de l'intérieur; de sorte que l'effectif de la compagnie, qui aurait pu être de 100 hommes, tomba dans la plupart des régiments à moins de 80 hommes, cadres compris. Un capitaine n'avait donc, pour s'exercer à son commandement du temps de guerre, pas même le tiers des hommes qu'il aurait dû conduire au feu. Au moment d'une mobilisation, les réservistes, au lieu d'être encadrés par les hommes de l'armée active, auraient été en si grand nombre, que ceux-ci se seraient trouvés noyés au milieu d'eux. Inutile alors d'entretenir à grands frais une armée permanente, toujours tenue en haleine par des manœuvres continuelles, puisque notre armée sur le pied de guerre, n'aurait pas été mieux entraînée, et n'aurait pas présenté plus de cohésion que la milice suisse, ou les volontaires anglais.

S'ils n'avaient presque personne à commander, les officiers n'en avaient pas plus de loisirs pour cela. Un capitaine, s'il n'était pas détaché lui-même, devait s'estimer heureux d'avoir sous ses ordres un lieutenant ou un sous-lieutenant; souvent deux officiers sur trois étaient ou absents, ou pourvus d'emplois spéciaux. Car ce que recherchent le plus nos officiers, ce sont des postes qui les tiennent éloignés de leur compagnies, puisque c'est là pour eux le meilleur moyen d'obtenir de l'avancement. Dans ces conditions, le service était très pénible et décourageant : un officier était obligé d'employer toutes ses journées à surveiller l'instruction de quelques hommes, qui, en temps de guerre, eussent constitué le commandement d'un caporal, ou, tout au plus, d'un sergent. Enfin, le recrutement des sous-officiers et des caporaux était très difficile; car il en fallait tellement, qu'on offrait les galons à tous ceux qui en voulaient et même parfois à ceux qui n'en voulaient pas. Aussi beaucoup d'entre eux remplissaient leurs fonctions à contre-cœur, et refusaient de se rengager.

Après avoir fait de mauvais sous-officiers dans l'armée active, ils revenaient comme réservistes encombrer les compagnies; car leur nombre dépassait de beaucoup celui qu'exigeait la mobilisation.

L'instruction de notre infanterie était donc fatalement insuffisante; la qualité de ses cadres inférieurs était médiocre, et sa mobilisation eût présenté des difficultés sérieuses. Le seul remède était la réduction du nombre trop considérable de ses compagnies. C'est ce qu'a compris le général Ferron. Il a demandé au Parlement la suppression des quatrièmes bataillons et des compagnies de dépôt. Mais pour permettre à nos corps d'armée de se mobiliser et de se concentrer sans encombre, il faut que des troupes, non comprises dans la composition normale de ces corps d'armée, occupent les fortifications, peut-être trop nombreuses, qui couvrent nos frontières. C'était l'emploi d'un certain nombre de quatrièmes bataillons; pour les remplacer, on a créé dix-huit nouveaux régiments à chacun desquels est affectée une région de corps d'armée, qui lui fournit ses réservistes.

L'infanterie française comprend donc maintenant 162 régiments à 3 bataillons de 4 compagnies; et 30 bataillons de chasseurs à 4 compa-

gnies, soit en tout 2064 compagnies. L'effectif moyen de chacune d'elles se trouve porté de 100 à 135 hommes. Le nombre de sous-officiers nécessaires en temps de paix est diminué d'un quart, et l'on ne sera plus obligé de sacrifier, autant que par le passé, la qualité à la quantité.

Maintenant du moins, un capitaine pourra s'intéresser à sa compagnie : s'il n'a pas encore sous la main son effectif de guerre complet, il sait du moins que, s'il partait en campagne, les soldats, qu'il passe ses journées à exercer et à entraîner à la marche, constitueraient plus de la moitié de sa compagnie et encadreraient efficacement les réservistes.

Il aura d'ailleurs toujours avec lui, pour le seconder, son lieutenant et son sous-lieutenant, grâce à la présence au régiment du cadre complémentaire. On appelle ainsi un cadre de bataillon, conservé dans chacun des anciens régiments, et c'est ce qui caractérise l'organisation nouvelle.

En renforçant dès le temps de paix la partie immédiatement mobilisable du régiment, on a augmenté le nombre des réservistes qui ne trouveront pas place dans les bataillons de guerre. Il faut donc pouvoir constituer avec ces hommes de nouvelles unités; et c'est à cela que servira le cadre complémentaire.

Les nouveaux régiments ne sont point dotés de ce cadre. Comme ils sont détachés dans des places fortes, souvent fort éloignées de la région d'où ils tirent leurs réservistes, il est à présumer qu'on ne leur en affectera que le nombre strictement nécessaire pour porter à l'effectif de guerre leurs 3 bataillons du pied de paix.

Chaque régiment possède donc les officiers dont il a besoin pour se mobiliser, mais il nous paraît regrettable qu'on n'ait point laissé dans chaque corps (régiment d'infanterie ou bataillon de chasseurs), un cadre de dépôt. Car, en temps de guerre, il faut instruire rapidement les hommes appelés à combler les vides, et cette mission demande des officiers pleins d'entrain et d'énergie. On peut craindre que les capitaines retraités, qui paraissent destinés à commander, avec l'aide d'officiers de réserve, les compagnies de dépôt, ne présentent point ces qualités à un degré suffisant.

Quoi qu'il en soit, le cadre complémentaire aura une heureuse influence sur la constitution des compagnies. Car il fournira non seulement les trop nombreux officiers détachés du régiment, mais encore ceux qui naguère étaient enlevés à l'instruction de leurs hommes, pour remplir au corps des emplois spéciaux. Les compagnies n'auront donc pas seulement de forts effectifs, elles auront encore tous leurs officiers, pour les préparer à la guerre.

La cavalerie n'avait pas une organisation plus rationnelle que l'infanterie.

Outre les corps spéciaux à l'Afrique, elle comprenait 12 régiments de cuirassiers, 26 régiments de dragons et 32 régiments de cavalerie légère. Ces nombres seraient assez difficiles à justifier. On les a utilisés le mieux possible. Dans chaque corps d'armée est une brigade composée d'un régiment de dragons et d'un régiment de cavalerie légère; bien

qu'il paraisse bizarre de grouper ensemble deux régiments, dont les chevaux n'ont, ni la même taille, ni la même allure, et qui, par suite, sont fort gênés lorsqu'ils doivent manœuvrer ensemble.

Il restait donc 12 régiments de cuirassiers, 8 de dragons, 14 de cavalerie légère. On en a constitué 6 divisions de cavalerie indépendantes, destinées à protéger, pendant la mobilisation, le territoire contre les incursions de la cavalerie ennemie; puis à explorer le terrain en avant des armées et à former un rideau, à l'abri duquel elles pourraient manœuvrer.

Chacune d'elles comprend, autant que possible, 2 régiments de cuirassiers, 2 de dragons et 2 de cavalerie légère.

La même bizarrerie que nous avons remarquée dans la constitution des brigades de corps d'armée se retrouve ici. Les cuirassiers ont un rôle bien défini : ils constituent, au moment du combat, la première ligne qui doit agir par son choc contre la cavalerie ennemie. Mais les deux autres brigades ont un rôle identique ; on ne voit pas pourquoi elles ne sont pas constituées de la même manière ; et les malheureux petits chevaux de la cavalerie légère ont bien de la peine à manœuvrer avec ceux des cuirassiers.

Quoi qu'il en soit, on paraît décidé à conserver cette organisation et on voit qu'il manquait 4 régiments de dragons. Le ministre s'est fait autoriser par le Parlement à les créer. Mais, provisoirement, on n'en a constitué que deux.

Depuis l'occupation de la Tunisie, deux régiments de cavalerie légère étaient détachés en Afrique. La création de deux régiments de chasseurs d'Afrique a permis de les faire rentrer en France, où ils occuperont, dans une division indépendante, la place des deux régiments de dragons qui manquent encore.

Comme le ministre avait demandé l'autorisation de former 13 régiments de cavalerie, il lui reste à organiser 2 régiments de dragons et 7 de cavalerie légère. Lorsque toutes ces formations seront terminées et que les 6 divisions indépendantes auront toutes la même composition, 9 régimens de cavalerie légère resteront disponibles ; et il est permis de supposer qu'ils formeront la cavalerie de divisions obtenues, à la mobilisation, par le groupement d'un certain nombre de quatrièmes bataillons.

Ce qui caractérise les régiments de nouvelle formation, c'est l'économie qui a présidé à la constitution de leurs cadres.

Les officiers qui y seront nommés, ne seront point remplacés dans leurs anciens emplois ; c'est-à-dire qu'il n'est pas créé un seul nouvel emploi d'officier de cavalerie. On avait signalé depuis longtemps le grand nombre d'officiers, et surtout d'officiers supérieurs, dont la loi de 1875 avait doté cette arme ; et on se plaisait à citer comme modèle la composition des régiments allemands. Les corps de nouvelle formation se rapprocheront beaucoup de cette dernière ; ils n'auront plus que 3 officiers supérieurs, au lieu de 6, et qu'un seul capitaine par escadron au lieu de 2. Lorsque cette organisation aura fonctionné pendant quelque temps, con-

curremment avec celle des anciens régiments, il sera facile d'en juger les avantages et les inconvénients; et alors le ministre pourra, en connaissance de cause, proposer au Parlement les modifications à faire subir aux cadres de notre cavalerie.

Une autre mesure nous paraît beaucoup moins justifiable, parce qu'elle réalise une économie nuisible au service. C'est la suppression du deuxième cheval des capitaines. Un officier de cavalerie, envoyé en reconnaissance, ne doit pas être arrêté par la crainte de *claquer* son cheval. Il faut qu'il sache qu'il a toujours derrière lui un cheval, sur lequel il puisse compter pour continuer son service. Car un cavalier démonté n'est plus qu'un homme encombrant. Loin donc de demander la suppression du deuxième cheval des capitaines, nous aurions préféré qu'on donnât une seconde monture à tous les lieutenants et sous-lieutenants de cavalerie.

Malgré les légères critiques de détail que nous venons d'exposer, les lois, dont le général Ferron a obtenu le vote, auront une influence salutaire sur l'organisation de l'armée. L'infanterie sera mieux instruite en temps de paix, et plus facilement mobilisable lors de la déclaration de guerre.

La cavalerie aura une organisation plus rationnelle, et, lorsque tous les nouveaux régiments seront créés, sera presque égale en nombre à la cavalerie allemande, contre laquelle elle aura, sans doute, à protéger notre mobilisation, puis les mouvements de nos armées.

Il reste à opérer, pour l'artillerie, une condensation analogue à celle que vient de subir l'infanterie. Sans supprimer les cadres, il faut grouper tous les hommes et surtout les chevaux dans les unités immédiatement mobilisables. Car l'expérience faite par le 17e corps a prouvé que ce qu'il y a de plus difficile à incorporer en cas de guerre, ce ne sont pas les hommes, mais les chevaux.

Nous avons l'espoir que l'un des généraux qui se succèdent au Ministère de la guerre complètera l'œuvre du général Ferron. Et lorsque toutes ces réformes seront accomplies, nous ne nous déclarerons pas satisfait. Car nous n'éprouvons qu'une médiocre admiration pour l'organisation empruntée à l'Allemagne. Nous estimons, en effet, que les officiers doivent être exercés, en temps de paix, à manier des effectifs supérieurs à ceux dont ils disposent en temps de guerre. Car les difficultés qu'ils auront alors à vaincre, seront déjà bien assez grandes, sans qu'on y ajoute l'embarras, causé par un nombre d'hommes supérieur à celui qu'ils ont l'habitude de conduire. Et nous partageons sur les armées modernes l'avis du major « von der Goltz, » un Prussien cependant : « On doit croire qu'une époque viendra, où les armées innombrables de nos jours auront vécu. Un nouvel Alexandre apparaîtra, qui, avec une petite troupe d'hommes admirablement façonnés pour la lutte, dispersera devant lui ces multitudes. » (*)

(*) La *Nation armée* par le major von der Goltz.

L'armée idéale, pour nous, serait celle qui, tout en constituant une école pour les futurs réservistes, serait toujours prête à marcher à l'ennemi. Pour cela, il faut conserver notre cavalerie à peu près telle qu'elle va se trouver réorganisée; diminuer le nombre de nos régiments d'infanterie et d'artillerie jusqu'à ce qu'ils aient des effectifs supérieurs à celui du pied de guerre, avec des cadres doubles pour l'encadrement des réservistes; réduire au strict minimum tous les services non combattants, qui seront facilement pourvus par l'appel des réservistes.

Cette organisation n'est pas en contradiction avec le principe vivifiant du service obligatoire; et nous n'essayons point de rééditer ici les projets de certains auteurs : « *Laudatores temporis acti,* » qui réclament le service de longue durée pour un petit nombre d'hommes, et le retour à une sorte de garde mobile.

Avec des unités fortement constituées, comme nous le demandons, les soldats, donnés par la loi actuelle du recrutement, peuvent fournir à un Alexandre la petite troupe dont parle l'auteur allemand. Mais l'expérience de la Grande Armée nous prouve qu'un Alexandre moderne ne doit point être obligé de s'affaiblir par des détachements pour garder ses derrières. Il faut donc qu'il dispose de troupes très nombreuses, pour assurer ses communications et combler les vides de son armée de première ligne. Après trois ou quatre ans de service dans les régiments, constitués comme nous le souhaitons, les réservistes seraient autrement préparés à ce rôle que les réservistes actuels, qui ne savent guère que par ouï dire ce qu'est une compagnie ou une batterie sur pied de guerre.

L'organisation d'une armée doit d'ailleurs être adaptée aux talents d'un général comme on en rencontre à toutes les époques, et non point faite en prévision de la venue d'un homme de génie, qui ne se présentera peut-être pas. Celle que nous proposons aurait cet avantage. Car, pendant que les corps de l'armée active se transporteraient sur le point de concentration et iraient même troubler la mobilisation de l'ennemi, les corps formés de réservistes auraient le temps de s'organiser et de les rejoindre.

La concentration, terminée sans exiger plus de temps qu'aujourd'hui, mettrait à la disposition du général en chef le même effectif que maintenant. Nous aurions donc encore la quantité; une instruction plus solide en temps de paix, et une répartition plus rationnelle des hommes en temps de guerre, augmenteraient la qualité de nos troupes.

Mais le moment n'est pas encore venu de réaliser cet idéal. Après Sodan, comme après Rosbach, on a voulu tout faire chez nous à la prussienne. Faisons tout à la française. Nous n'avons d'autres maîtres que le sentiment de l'héroïsme. Frappons par le coup de foudre de l'imprévu.

***

Le dernier souper

Ils venaient de rentrer du théâtre. La porte du petit hôtel s'était refermée sur eux et Jacques montait l'escalier derrière Suzanne, tout en suivant d'un œil attendri les jolis mouvements de sa jupe de velours écarlate sur les dalles de marbre. A chaque marche, des effluves capiteuses, une odeur toute spéciale qu'il connaissait bien et qui avait toujours une action directe sur ses nerfs lui montaient au cerveau par bouffées et le grisaient un peu.

Ils arrivèrent dans le petit salon japonais où, selon l'habitude, le souper avait été préparé devant le feu; et, tandis que Suzanne passait dans la chambre à coucher, Jacques se mit à tisonner furieusement. Quatre années de liaison adorable, quatre années qui avaient passé comme un rêve. Et c'est fini, bien fini. Ce souper qu'il va faire avec Suzanne sera le dernier souper. Il va falloir avoir le courage de trancher net le fil, et de dire à Suzanne : Je vais me marier.

Et de fait la trentaine a sonné, — le glas de la trentaine, comme disait Musset. — La famille a fait valoir des motifs sérieux. Jacques ne sera pas toujours jeune, et il arrive un moment où il faut enrayer par le seul fait que l'on n'est plus de l'âge de ceux qui s'amusent. Autour de lui, les rangs des camarades s'éclaircissent terriblement — tous finis, disparus, mariés. Bientôt il faudra céder définitivement la place à ceux que jusqu'ici il a dédaigneusement appelés « les petits jeunes gens ». C'est le moment psychologique. Il peut encore épouser, sans qu'il y ait une trop grande différence d'âge, une jeune fille vraiment jeune, et dans vingt ans il pourra être le camarade de son fils. Evidemment sa mère avait raison, bien raison!

Et cependant c'est bien bon l'amour de Suzanne, et comme il arrive toujours en pareil cas, on apprécie d'autant plus les choses qu'on est sur le point de les perdre. Machinalement il jette un regard autour de lui dans cet appartement où il a été si heureux et où chaque coin rappelle un bon souvenir. Voici les deux fauteuils tout rapprochés qui ont encore l'air de causer ensemble, tendus de cette vieille étoffe brodée qu'ils avaient un jour dénichée ensemble chez un marchand de la rue Vivienne. Voici le

grand vase qu'ils avaient rapporté de Dieppe après un nombre fabuleux de parties gagnées et perdues à la toupie hollandaise. Voilà la chaise longue placée de biais, devant laquelle il a passé tant d'heures à genoux, racontant à Suzanne étendue tous ces enfantillages, toutes ces absurdités sublimes qui sont, en somme, la meilleure monnaie de l'amour. Et çà et là, sur la cheminée, dans la vitrine, sur la table de peluche, des bibelots, souvenirs d'anniversaires, des photographies les représentant tendrement enlacés au milieu de groupes d'amis, évoquant la vision de saisons ensoleillées passées dans quelque ville d'eaux à la mode. Et sa pensée remontant en arrière, revit étapes par étapes les quatre années qui viennent de s'écouler. Le bonheur ne s'analyse pas. On se laissait vivre sans songer à rien, trouvant toute naturelle une félicité semblable, mais en somme ça avait été très bon...

A ce moment la portière de la chambre se souleva et Suzanne fit son apparition, fraîche, parfumée, son beau corps enveloppé dans une robe de chambre de velours émeraude, toute garnie de dentelle et de rubans vieil or; et frileusement elle vint s'asseoir devant le feu en tendant son pied nu au bout duquel dansait une sandale doublée de cygne. Jacques s'abîmait dans ses réflexions, suivant des yeux la flamme qui bondissait le long des grosses bûches et formait avec la braise incandescente comme des châteaux fantastiques.

— Eh bien, Jacques, tu as l'air tout mélancolique ce soir. — Allons, à table!

— A table! s'écria Jacques. Au fait, peut-être le souper lui donnera-t-il du cœur. Après le consommé froid, il avalera un grand verre de sherry, et ma foi, il entamera crânement la question. Et alors brusquement, sans reprendre haleine, comme un poltron qui se grise de ses paroles, il lui racontera tout, ses luttes, ses angoisses, ses discussions avec sa famille. La vie a des devoirs... Il sent bien, parbleu, qu'il ne sera jamais heureux comme avec elle, mais il ne l'oubliera jamais. Elle sera, non seulement sa dernière maîtresse, mais son dernier bon souvenir de jeunesse, son dernier rayon de soleil. Voilà ce qu'il lui dira... mais après le consommé seulement.

Et tout en se levant pour prendre sa place en face de Suzanne, il lui saisit la tête à deux mains en l'embrassant à pleines lèvres.

— Allons! dit Suzanne en riant, tu n'as pas honte! Dans un vieux ménage comme nous, s'embrasser de la sorte. Assieds-toi, et sois sage jusqu'à nouvel ordre.

Exquis le consommé, jaune comme de l'or, clair comme du cristal, et glacé à souhait; cependant le pauvre Jacques a le gosier serré et les gorgées passent difficilement. Il avale cependant d'un coup un verre de sherry, s'accoude sur la table, et le cœur battant à tout rompre, s'apprête à commencer son discours. Par où débutera-t-il? Les idées s'embrouillent et dansent dans sa tête. La situation est atroce...

— Hein! Elles sont belles mes écrevisses en buisson. On dirait des petits homards.

C'est vrai qu'elles sont superbes ces écrevisses, fraîches, dodues, avec des belles moustaches roses qui se dressent triomphalement en l'air. Bah! Il n'entamera l'explication qu'après les écrevisses. Et alors il se donne le plaisir — le suprême plaisir — de regarder Suzanne grignottant ses écrevisses avec de jolis mouvements de bras nus et de doigts chargés de bagues. Elle a une façon exquise de leur casser les reins d'un petit coup sec, et d'extraire les chairs de la carapace avec toutes sortes de mines gourmandes.

— Vois-tu, petit homme, pour les pattes, on les ouvre au sommet bien horizontalement avec le couteau et puis, en se servant de la seconde patte comme d'un levier, on pousse par en dessous, jusqu'à ce que le blanc sorte par en haut. Comme ça! Alors, la patte est complètement vide, et l'on n'a plus qu'à avaler.

Ce qu'elle était jolie ainsi et sensuelle et désirable! Elle avait l'air si heureux, si confiant; un mot de lui allait changer cette fête en désespoir. Cependant, on ne peut pas être toute sa vie un braconnier, il arrive un moment où il faut planter sa tente; sans cela, on risque d'être le Juif-Errant de l'amour, un monsieur qui dîne dans les restaurants et couche dans les auberges. Allons! il faut se décider à parler.

Il avala coup sur coup deux grandes coupes de Montebello carte blanche... mais à ce moment il aperçut les cailles en caisse, dont le bec émergeait au-dessus d'un nid de gelée; déjà Suzanne lui en poussait une sur son assiette. Bah! il parlerait après les cailles en caisse; d'ailleurs il ne se dissimulait pas qu'il trouverait difficilement une femme ayant pour lui une plus réelle tendresse, s'intéressant plus à ses peines comme à ses chagrins. Ils se connaissaient si bien tous les deux, se comprenant souvent à demi-mot, riant des mêmes plaisanteries, ayant toujours mille choses à se dire et bavardant parfois, en bons camarades, jusqu'aux heures les plus avancées de la nuit. Elle avait une manière à elle d'écouter, le cou un peu penché de côté avec des mouvements de tête qui le ravissaient. Avec cela, une voix mollement caressante et atteignant parfois les gammes les plus élevées, comme un gazouillement d'oiseau.

N'importe! la caille en caisse ne passait pas, en dépit de nombreux verres de champagne, et le moment était certainement venu de s'expliquer... Malheureusement Suzanne s'approcha de lui, si près, si près que la moustache de Jacques effleura une nuque sur laquelle des mèches blondes se tordaient en révolte. Elle le regarda avec ses grands yeux qui le perçaient jusqu'au cœur comme avec une vrille, et pendant ce temps les narines vivantes, impressionnables, avaient de véritables frémissements. Jacques de plus en plus troublé prit la main qu'on lui tendait. Elle était blanche, potelée, avec de petites fossettes. Il la couvrit de baisers fous, bourrelé de remords, perplexe, puis arrivé au poignet il remonta le long du bras qui émergeait nu de la grande manche du peignoir doublé de satin, en éprouvant le vague désir d'y mordre à pleines dents.

Pouvait-on dans ces conditions là causer rupture? Pouvait-on faire couler des larmes de ces beaux yeux qui étincelaient si gaiement, et

amener des mots désespérés sur cette bouche ombragée d'un imperceptible duvet, esquissant un sourire indéfinissable comme si elle eût suivi quelque rêve intérieur? C'était impossible, n'est-ce pas?

— Bah! se dit Jacques, encore cinq minutes! laissons-lui encore cinq minutes de joie. Je ne parlerai qu'au dessert.

Au dessert, Suzanne avait appuyé sa jolie tête sur l'épaule de son ami et avait à moitié fermé les yeux; ses longs cils palpitaient sur sa joue, et toute sa personne exhalait ce parfum âcre qui l'affolait. Ses lèvres lui soufflaient mille désirs et il se rappelait ces vers de Rollina :

La salive de tes baisers sent la dragée
Avec je ne sais quoi d'une épice enragée ..

Là-bas, tout au fond de l'appartement le feu faisait danser les ombres sur les tons blancs de deux oreillers garnis de dentelles qui avaient déjà l'air, sur le grand lit de milieu, de se raconter les choses les plus tendres du monde. Cette fois le moment était décisif; on allait se lever de table, comment aurait-il le courage d'avouer? Comment ferait-il, après avoir déchaîné la crise de larmes et de sanglots, pour s'arracher à ces caresses, pour dénouer ces bras serrés désespérément autour de son cou, pour s'en aller en la laissant pleurer toute seule dans la chambre abandonnée? A l'avance, il se sentait envahi par une immense lâcheté, sentant instinctivement que c'était une minute unique qu'il ne fallait pas laisser échapper. Il vida sa coupe d'un trait.

— Suzanne, commença-t-il d'une voix altérée, il faut que nous ayons ce soir une conversation sérieuse.

— Turlututu! répondit Suzanne en riant. On n'a pas des conversations sérieuses à une heure et demie du matin, et d'ailleurs, monsieur mon ami, vous m'avez bien l'air d'avoir fait ce soir un peu trop honneur au champagne, et d'être un peu gris... « mais faut pas qu'on le dise, » comme chantait Schneider. On ne le dira pas, seulement il faut aller vous coucher tout de suite.

— Bah! se dit Jacques, encore quelques heures d'amour. Je ne parlerai que demain matin.

Et oubliant tout, il saisit Suzanne dans ses bras, et l'emporta en la couvrant de baisers, tandis que celle-ci, restait étonnée de la douceur attendrie de cette étreinte.

. . . .

Et il ne fut plus du tout, mais du tout question de rupture ce soir-là. Qui sait si Jacques sera plus brave le lendemain, qu'il ne l'a été la veille? Et combien d'entre nous — même parmi les plus braves — ne sont forts avec les femmes qu'à condition d'être loin d'elles.

RICHARD O'MONROY

LES

Poètes de la guerre en Allemagne

Un jour, je dirai ce qu'ont su trouver nos poètes en eux, devant le grand spectacle de la patrie déchirée : plus de gémissements que d'imprécations, plus de douleur que de rage, parfois le rire ironique, les cris de surprise toujours. — On dirait les sursauts de la bête que le boucher patient pousse brusquement à a porte de l'abattoir et qui flaire le sang, effarée.

C'est que, depuis un demi-siècle, notre littérature optimiste avait rappelé la sérénité du troupeau dans le pâturage, ruminant je ne sais quels souvenirs d'Eden politique et mâchonnant de vieux rêves de fraternité universelle :

Les peuples sont pour nous des frères !

s'était écrié le plus populaire des poètes en 1848, et le plus grand poète du siècle n'avait guère dit autre chose, tout le long de son œuvre gigantesque.

Tel n'était pas l'état des esprits en Allemagne, où, aux chants héroïques rugis sur les champs de bataille en 1813 par Théodore Kerner, aux *sonnets cuirassés* de Rückert, aux imbéciles déclamations de Rœderer et de Becker avaient succédé, depuis vingt ans, les homélies significatives d'une école de rimeurs vaticinant sans trêve la chute de la France et l'érection du nouvel empire.

Un parfum discret de bible rancie s'y mêle à l'odeur des *crottes de rat* signalée par Henri Heine lui-même dans cette littérature. Cela est nauséabond en diable, mais caractéristique, et c'est à cette période de poètes, célébrant par avance, la guerre de 1870, sur les rythmes prophétiques, que je consacrerai ce premier article.

Nous payons cher, en monnaie pesante et sanglante, le stupide orgueil d'ignorer les langues des nations voisines, sous le prétexte de leur imposer la nôtre : cela nous a conduits tout droit à juger des dispositions de l'Allemagne sur les flagorneries lyriques dont un admirable artiste, banni volontaire de l'autre côté du Rhin, paya grassement notre hospitalité. L'étrange figure que ce Heine, qui s'imagina qu'il aimait les Français parce qu'il détestait les Berlinois ; que ce républicain, qui vint manger ici, dans une main royale, le pain de son exil de fantaisie ; que ce Juif, qui aurait cru certainement aux prophéties si les prophéties s'étaient avisées de le prédire ; que ce païen, qui ne regretta sérieusement de l'Olympe que l'immortalité de Priape ; que ce sceptique qui en vint à se railler soi-même à force de douleur ! L'étrange figure et le grand poète ! Mais combien de nous l'ont admiré sur parole et l'ont follement aimé à crédit ! Car il est impossible de le lire avec attention sans convenir que l'ambition de la conquête fut aussi bien au fond de ses rêves qu'à la surface des vaines manifestations de ses compatriotes ; non pas la conquête sanglante, parce que sa fierté nationale se révoltait à l'idée que le Napoléon germain ne fût qu'une parodie de notre Bonaparte, mais l'invasion obstinée, étouffant notre génie propre sous une pensée nouvelle. Qui donc, en effet, a écrit cette page :

« Les Lorrains et les Alsaciens se rattacheront à l'Allemagne, quand nous finirons ce que les Français ont commencé, le grand œuvre de la Révolution.

« Quand nous aurons poursuivi la pensée de la Révolution dans toutes ses conséquences, quand nous aurons détruit le servilisme jusque dans son dernier refuge, — le ciel, — quand nous aurons chassé la misère de la surface de la terre ; quand nous aurons rendu la dignité au peuple déshérité, au génie raillé, à la beauté profanée, comme nos grands maîtres, les penseurs et les poètes l'ont dit et l'ont chanté et, comme nous leurs disciples, le voulons : — alors, ce n'est pas seulement l'Alsace et la Lorraine mais la France tout entière et le monde sauvé tout entier, qui seront à nous ! »

Voilà qui prouve, ce me semble, que ce Français d'adoption ne fut nullement exempt de la grande préoccupation nationale, et ce n'est pas lui que j'en accuserai, lui à qui nous avons délivré si inconsidérément un diplôme de fraternité, et de fraternité de première classe ; car je sais de mes compatriotes qui lui reconnaissent plus d'esprit qu'à Voltaire. La vérité est que Heine n'aima véritablement, de la France, que l'idée révolutionnaire qui y prit racine, mais qu'il rêva, comme tous les autres, d'en voir la moisson faite au profit de sa patrie : « Oui, le monde entier sera Allemand ! » s'écrie-t-il dans la préface de *Germania*.

Son haut esprit et son patriotisme blessé s'indignaient à l'idée que

cette grande métamorphose s'accomplit par les moyens mesquins qu'il savait à la portée de ses vrais frères; désespérant que l'invasion allemande égalât la grandeur du torrent français, soudain répandu par l'Europe, il n'avait qu'une douleur, c'est que Napoléon ne fût pas sur le même bord du Rhin que lui! Mais lui aussi voulait de toutes les forces de son âme, « que le monde entier fût Allemand » et non Français.

Heine est donc bien plus proche parent qu'il ne l'a cru peut-être lui-même de l'école de prophètes qui, depuis 1840 à peu près, annonce la *bonne nouvelle* aux oreilles dont l'Aristophane teuton avait dédaigné la longueur. Ceux-là ne rêvent guère que de *démocratie universelle*, mais ont toute la férocité des poètes bibliques, qui n'ont garde d'oublier « les femmes et les enfants » dans les hécatombes projetées, énumèrent pieusement les horreurs du massacre et célèbrent le Dieu de clémence par-dessus le marché. Ces dévotes gens communient, par avance, sous les espèces de notre pain et de notre sang, mystiquement vindicatifs et pleins de Jéhovah lui-même. Écoutez plutôt le poète Geibel, l'auteur du *Lied Vern Reiche :*

« Tiens ferme, ô mon peuple! Dieu veille sur tes espérances. Ce qui a mûri dans les âmes se crée une chair et des os. La nécessité parlera plutôt dans le tonnerre des batailles. Voici la fin de ma chanson. C'est l'empire plein de puissance et de gloire!

« Oui, je bénirai trois fois l'heure où flamboieront les épées sorties du fourreau, où, sur les bords de la Moselle et de l'Oder, au lieu de venimeuses paroles de disputes, les balles pleuvront. Oh! si je voyais demain la clarté du soleil se mirer dans le casque des escadrons! Guerre! Guerre! »

Et la fureur sybillique le poussant à des lyrismes inouïs, il poursuit :

« Mon esprit est hagard, mon cœur est pesant. Je me tiens aux écoutes; ce bruit est pareil à une armée en marche dans les nuées ou au frémissement d'un aigle. »

. . . .

« O destinée! accordez-nous un homme, un seul homme! Un homme nous fait besoin, un petit-fils des Niebelungen, pour que, de son poing et de sa cuisse d'airain, il maîtrise le temps, ce coursier emporté. »

Un Moïse! un David! un Napoléon! Voilà le programme éternel et uniforme.

Ceci fut écrit en 1844, sous le règne guerrier de Louis-Philippe Ier. Le Moïse, le David, le Napoléon ce fut Guillaume de Hohenzollern.

En 1861, un autre Isaïe officiel, le poète Rithershaus précisait le sens des précédentes prophéties et s'écriait :

« A l'Ouest, au loin sur les cîmes des Vosges, je vois étinceler des feux de joie. Je vois la verte parure de nouveaux lauriers; sur la cathé-

drale de Strasbourg flotte une bannière allemande. L'Allemagne le nomme le sien, le fleuve Allemand. »

C'est par cet ordre d'idées et dans cette langue orientale que la poésie allemande contemporaine préludait au *Psaume contre Babylone*, qui fait la gloire récente de M. Geibel, et aux hystéries patriotiques de M. Redwitz, dans le *Chant du nouvel Empire*. Mais ces dernières productions, directement provoquées par la guerre de 1870, nous occuperont en leur lieu. Ce qu'il importe de signaler avant tout, c'est le ferment de haine, sans cesse renouvelé par les poètes, dans les cœurs allemands, par des œuvres d'un caractère très particulier, servilement analogues aux chants dont s'enfiévraient les peuples primitifs, et dont l'action sur nos voisins prouve de quelle naïveté tant soit peu barbare est doublée leur civilisation apparente, combien l'esprit moderne les a encore imparfaitement pénétrés.

Personne aujourd'hui, en France, ne relit les *Paroles d'un croyant*, de Lamennais, bien que ce livre soit un admirable pastiche de ces grandes poésies d'autrefois, dont les contrefaçons ridicules paraissent jouir encore, en Allemagne, d'une singulière faveur.

Durant ce temps, dans le coin le plus reculé de la France et le plus fidèle aux vieilles traditions, voici ce que chantaient, dans leur vieille et rude langue, les poètes bas-bretons, les derniers héritiers des *Barzas-Brais*, d'héroïque mémoire :

« Au lieu de se tuer entre eux et de se haïr, — de se faire du mal et de se nuire, — pourquoi ne pas s'entr'aimer? N'est-ce pas pour cela que les hommes ont été créés?

« Ah! malédiction sur la guerre! — et sur ceux qui la cherchent, — pour jouer le rôle de la nuit, comme si elle était trop paresseuse! »

J'ai tenu à faire ce rapprochement pour constater qu'à l'époque même où l'Allemagne savante entonnait des cantiques dignes d'être extraits des *Puritains* de Walter-Scott, d'une allure fanatique et sauvage, les derniers paysans de notre France, les seuls dont le patriotisme n'a pu être mis en doute, étaient visiblement imbus de la sublime et dangereuse horreur du sang, victimes aussi de la sainte folie humanitaire, cherchant dans les combats, non plus l'ivresse, mais le devoir.

Ceci donne la mesure des deux civilisations rivales et explique comment le droit devait fatalement céder devant la force.

Transporter dans leur patrie le magnifique héritage de notre Révolution, tel était le rêve vraiment avouable et très haut de quelques grands esprits de l'Allemagne, tels que Gœthe et Henri Heine. L'anéantir par impuissance de nous l'arracher, tel était le but impie de tous les autres, de ces psalmistes sans foi, de ces prophètes sans vision, de ces impérialistes sans empereur, dont le chœur rappelle celui des grenouilles antiques.



Diogènes tragiques à la recherche d'un homme, Mirmydons affolés de la gloire militaire qui leur est venue, mais dont ils crèveront !

Si c'est nous qui avons déclaré la guerre en 1870, nous avons vu que c'est aux poètes allemands que revient l'honneur de l'avoir prédite. En la présentant sans cesse, à tous les esprits, comme un événement fatal et à courte échéance, en dépit des contradictions pacifiques du présent, ils en avaient fait le couronnement nécessaire de l'œuvre littéraire d'un demi-siècle. Donc, le triomphe commun ce fut, pour eux, un triomphe personnel dont la joie éclata parmi les cris de victoire que leur inspira la réalisation de leur rêve belliqueux et auxquels nous donnerons ici l'écho qui leur convient.

Ces poètes sont de deux sortes : les uns, se rattachant à l'école sévère et biblique que nous avons signalée, alternent un paraphrase du *Nunc dimittis* de Siméon, avec les appels à un surcroît de haine contre les races maudites; les autres ont un caractère beaucoup plus populaire, et sont bien autrement intéressants. Car je n'imagine pas qu'il reste grand'chose d'un ensemble de poèmes, où il suffit de remplacer le mot : *Welche* par le verbe : *Amalécite,* pour avoir une traduction lointaine des anciens livres hébraïques et qui fait regretter les traductions impies peut-être, mais, au moins, amusantes de Voltaire.

Lorsque dans son *Lied vom nenan deutchen Reich* (chant du nouvel Empire allemand), M. Redwitz s'écrie :

« Qui donc aujourd'hui regarderait sans dégoût le bourbier Welche ? Ce qui recouvrait une chair rosée éclate maintenant comme un abcès purulent. Des cadavres putréfiés jonchent, de toutes parts, ce jardin parfumé qui recouvrait un cimetière. Jamais on ne vit pareille pourriture qui brave toute honnêteté. »

Lorsque, plus loin, il s'indigne :

« Que des femmes allemandes dorlotent nos blessés avec des minauderies welches. »

Et qu'il ajoute :

« Méritent-elles le nom de femmes ? Non ! ce ne sont que des *dames* aussi peu allemandes que leur langue et leur toilette... Paix, mon cœur ! ne te laisse pas emporter par la colère ! oublie une goutte d'eau fétide qu'un océan d'amour pur et sain engloutit ! »

Il écrit une page honteuse ou pour la civilisation de son pays, — s'il est l'interprète d'un sentiment commun à ses compatriotes — ou, pour sa propre gloire, si c'est en son seul nom qu'il dit de si belles choses. Car, rien n'est plus odieusement ridicule que cette barbarie de commande, exotique, raffinée, sans sincérité, je l'espère, et sans goût, j'en suis sûr. Comme leur Heine eût fait justice de cette littérature-là !

Et tout ce poème est en sonnets. Comme pour Ruckert, le sonnet

est, pour M. de Redwitz, la forme qui convient aux pensées guerrières, comme l'iambe sans doute, à la poésie amoureuse. Il célèbre la gloire inattendue de Guillaume sur le rythme où notre Ronsard a chanté :

Cet amoureux dédain, ce nenni gracieux

d'Hélène. Peu importe, après tout ! Mais c'est pitié de voir de purs objets d'art traînés dans cette boue sanglante.

La matière dont M. Geibel a façonné son *psaume contre Babylone* ne diffère guère de celle où M. de Redwitz avait puisé. Il y avait ainsi, dans quelque coin de l'Allemagne, un bloc d'imprécations toutes faites, de fureurs prophétiques, d'études sybilliques, de déclarations et d'hyperboles où les poètes du jour n'ont eu qu'à détacher le lot de leur choix. M. Geibel, lui, y a trouvé des nouveautés du genre de celle-ci :

« Le Dieu de la lumière a terrassé le dragon, et la ville des insolentes railleries tremble sous l'épée flamboyante de l'Allemagne. »

Ce n'est pas un poème, à vrai dire, qu'il a fait, mais un recueil de textes affectant un caractère sacré.

Combien, à cette littérature officielle, je préfère les simples chansons du *fusilier Kutschké !* une œuvre de caractère, au moins, celle-là, et qui mérite d'être étudiée. Le *fusilier Kutschké* est la seule création poétique nette de la dernière guerre ; à son nom, sans doute, on égayera la mémoire des temps à venir. C'est un type très vivant, une façon de Dumanet sentencieux et de Pidoux pédant, le troupier de là-bas, plein de grosses gaîtés et qui, avec un peu plus d'esprit, évoquerait le souvenir immortel de notre Panurge.

J'ai, sous les yeux, le portrait du *fusilier Kutschké*, sur la première page du livre qui porte son nom et qui se vend, là-bas, moins d'un thaler. Il y est représenté couché tout de son long sur le ventre, le casque et le fusil à terre, sa casquette sans visière sur l'oreille, et lisant sur son sac. Que lit-il ? Une lettre de Marguerite Schneider lui rappelant que les bijoux se font mieux à Paris qu'à Berlin ? — Quelque beau et instructif mémoire de M. Bréguet sur l'horlogerie française ? — La seule chose certaine est qu'il lit, ce qui est déjà une leçon pour nos soldats. C'est son manuscrit, sans doute, qu'il parcourt, le manuscrit de ses *Napoleinen Leider* : car, logique du moins, beaucoup plus logique que les professeurs de littérature sacrée dont j'ai parlé plus haut, c'est à Napoléon III qu'il en veut surtout, c'est Napoléon III qu'il maudit et c'est Napoléon III qu'il raille. Assez sympathique, au demeurant, le *fusilier Kutschké* plus féroce qu'attique dans la plaisanterie, mais pas du tout prétentieux. Son programme est quelque peu barbare, mais il l'expose avec une charmante naïveté ; et puis, il se croit attaqué et rien n'est plus

légitime que la vengeance qu'il réclame. C'est bien le peuple qui parle à travers son clairon; on l'a dérangé de sa famille et de ses affaires... et il faut bien qu'il fasse payer cela à quelqu'un. La pièce qui a pour titre : *Aux Avant-postes* et qui ouvre son recueil en donne bien la note. Aussi, malgré tout ce qu'a d'ingrat la tâche de traduire des choses aussi peu écrites, je la transcris ici tout entière : *Aux Avant-postes*.

— « Qui se cache derrière ces buissons? — Je crois que c'est Napoléon. — Qu'a-t-il à se cacher ainsi? Debout, camarades! chassons-le bien loin!

— « Les culottes rouges se sont encore rangées en bataille en pleine campagne! qu'ont-elles à faire là?... Debout! avançons et nous les verrons de près.

— « Ils font, avec leurs canons et leurs mitrailleuses, un tapage à déchirer les oreilles. Qu'ont-ils donc à tirer sur nous? Debout, camarades, jusqu'à ce qu'ils tombent!

— « Napoléon! Napoléon! tes affaires vont mal! En avant donc, avec Dieu! Car s'en est fait de tout ton empire!

— « Et que cette fois, la fanfaronnade française soit à jamais anéantie! Debout, et à Paris! C'est là que la grrr...ande (*sic*) nation nous donnera notre juste récompense. »

Ceci fut composé, sans doute, vers la journée de Saarbruck, *Notre première victoire*. On chantait des deux côtés du Rhin.

C'est que le fusilier Kutschké n'est pas un ignorant en politique. Il sait même des choses que je pourrais contester. A Garibaldi, par exemple, il dit :

— « Tirer contre nous ton épée; fi! Garibaldi, ce n'est pas honnête! *N'est-ce pas nous* qui avons fait l'Italie? »

Et il ajoute :

— « Va, mon cher, avec la République, tu n'as jamais eu de chance. »

Ajoutons qu'il y a du vrai dans ce résumé de la vie du héros de Caprera.

Mais, pour s'intéresser avant tout aux choses de l'Europe, notre *Fusilier Kutschké* n'en badine pas moins à ses heures. Voici un échantillon de son innocente gaîté qui termine la chanson intitulée : *Visite*.

— « Mon sous-officier dit que les Parisiens n'aiment guère à prendre la *Médecine Bismarck*. Les enfants eux-mêmes s'en trouvent incommodés. Mais bast! *C'est tout ce qui leur convient*.

— « C'est notre artillerie qui leur sert de pillules, et nous les envoyons dru jusqu'aux Tuileries, où j'apporte en même temps ma carte : *Fusilier Kutsché*. »

Il est inutile de demander où fut écrit ce morceau, dont les plus aigres vins de Suresnes ou d'Argenteuil semblent avoir aiguisé la verve

grossière, mais franche cependant. Voilà qui dit mieux son fait que le *psaume contre Babylone*. Ce brave Teuton se trouvait tout gaillard sous notre soleil. Vingt ans de notre terre chaude, et il eût été assez spirituel pour écrire un vaudeville, pour le dernier de nos théâtres. Cet épanouissement du *Fusilier Kutschké* sur le sol français est tout à fait merveilleux. Il fait de son recueil un livre d'une psychologie curieuse, où toutes les impressions de la guerre et de l'invasion chez nos vainqueurs sont fidèlement traduites et fixées. Aussi nous sommes-nous complus à cette œuvre, non pour ses beautés littéraires, qui sont absolument nulles, comme le lecteur en a pu juger, mais parce que rien n'était plus intéressant que de savoir la pensée commune à cette foule qui a passé sur nous, comme un torrent vivant, brisant tout sur son passage, et dont le flot ne se retire qu'en menaçant.

Je ne voudrais pas être un prophète fâcheux. Mais que tous ceux qu'intéresse, c'est-à-dire menace l'ambition de l'Allemagne, suivent de près son mouvement littéraire, fatalement précurseur du mouvement guerrier chez un peuple qui n'obéit pas, comme le nôtre, aux caprices sacrés et souvent malheureux du génie, mais qui réfléchit tous ses actes, les médite dans le silence, s'y excite et s'y éprouve soi-même, quitte à laver dans le sang des vaincus les blessures qu'il s'est faites, race farouche et sans merci, profondément imbue encore des cruelles traditions bibliques, ne rêvant que l'extermination des races voisines et servant aujourd'hui un Jéhovah philosophique aussi barbare que le Dieu des Hébreux.

ARMAND SILVESTRE.

LE CLOU

Le clou de la nouvelle féerie est épatant ! je t'assure ».

— Ah ! répondit Mme Chevriac en continuant à boire son café à petites gorgées, sans paraître prendre grand intérêt à cette communication.

— Oui, ma chère, tout le monde en parle, ça ne s'est pas encore fait au théâtre ! Figure-toi une fête — une fête sur l'eau — avec de vrais bateaux, des canards, des cygnes, des poissons; il tombe aussi de l'eau — de la vraie eau — du cintre, des frises, comme une pluie d'orage, et les acteurs qui sont en scène sont mouillés pour tout de bon...

— Les malheureux ! ils doivent attraper des rhumatismes.

— Dis donc, continua M. Chevriac, si tu voulais, tu mettrais ton chapeau — en rentrant, j'ai dit à François de ne pas dételer — et nous irions voir si nous trouvons une loge. Ça serait toujours plus amusant que de rester là tous les deux, en tête à tête?

— Mais je ne demande pas mieux, répondit Mme Chevriac, en se levant, sans paraître blessée le moins du monde de la réflexion de son mari.

Quand la porte de la salle à manger se fut refermée sur sa femme, M. Chevriac parut aussi ravi qu'un écolier qui vient de voir s'éloigner le censeur : il allait avoir un bon quart d'heure, vingt minutes peut-être,—un chapeau étant, paraît-il, ce qu'il y a de plus long à mettre dans la toilette d'une femme.—Il se fit apporter sa boîte de cigares et un flacon de cognac et se mit à fumer béatement, le dos renversé, les jambes allongées, avalant doucement de petites gorgées d'eau-de-vie, deux choses qui lui étaient interdites tant que sa femme n'avait pas quitté la salle à manger.

Enfin, on vint prévenir Monsieur que Madame attendait : il se leva, emplit son porte-cigares et la rejoignit.

Si le chapeau avait été long à mettre, il faut avouer qu'il en valait la peine : c'était une jolie capote, toute ruisselante de jais, avec une touffe

de plumes bleu pâle tremblottant au plus léger souffle d'air, qui coiffait à ravir des cheveux dont il faisait valoir la nuance.

Trente ans, blonde et grasse, grande et souple, telle était Mme Chevriac : le visage d'une pâleur mate — pâleur chaude de brune — avec des yeux d'un bleu vert très foncé, était calme, tranquille, régulier : le sourire était franc, doux : on sentait tout de suite que Mme Chevriac n'était pas atteinte de la maladie de son époque : ce n'était ni une névrosée, ni une morphinomane, elle n'avait ni les accès de gaîté exubérante, ni les accès de mélancolie lassée de certaines détraquées, non : elle avait, comme disent les photographes, *bien mis au point,* elle ne voyait ni trop grand, ni trop petit, ni trop flou, ni trop net : elle voyait comme il faut voir dans la vie pour être heureux, d'une façon calme et saine. C'était aussi de cette façon calme qu'elle aimait son mari, ni trop, ni trop peu, l'accueillant avec plaisir quand il rentrait, mais l'attendant sans impatience quand il tardait. Depuis dix ans qu'elle était mariée, il n'y avait pas, ou presque pas eu de nuages dans son bonheur : une jolie fortune, qui s'arrondissait chaque jour grâce aux bonnes affaires que faisait M. Chevriac dans la banque, un bel hôtel, de beaux diamants, de belles relations, point d'enfants, pas la joie de les embrasser, pas la fierté de les montrer, il est vrai, mais point d'inquiétudes non plus, point de tracas; donc, un bonheur tranquille et calme; parfaitement maîtresse et libre, elle dépensait sans compter, n'ayant jamais à craindre un blâme ou une critique de son mari qui prenait de son côté la même liberté.

Elle se rappelait seulement que, quelques années après son mariage, cette quiétude, cette tranquillité avait été troublée un instant : elle avait appris que M. Chevriac avait revu une ancienne maîtresse; le physique de son mari, son tempérament, les quinze années qu'il avait de plus qu'elle, tout, jusqu'à son ventre déjà un peu ballonnant, semblait cependant, à ses yeux du moins, devoir être un sûr garant de fidélité. Elle avait été d'abord indignée, puis étonnée, comme l'est toute femme, la première fois qu'elle est trompée, mais elle le fut surtout, lorsqu'elle eut rencontré au Bois sa rivale, une personne vulgaire, à l'aspect commun, que ses camarades appelaient : « la baronne Topinambour » et qui parut à Mme Chevriac, avoir à la retraite tous les droits que peut donner l'ancienneté.

Ayant toute jeune perdu sa mère, élevée par un père sans cesse préoccupé de mettre en pratique de nouveaux procédés de culture dans son domaine du Nivernais, et par une gouvernante dont la vie, torturée par d'incurables névralgies, se partageait entre un flacon d'éther et un flacon de laudanum, Mme Chevriac n'avait pu se plaindre qu'à une parente de son mari qui, depuis longtemps, avait pris philosophiquement son parti de ces petits accidents qu'elle jugeait inhérents au mariage, et qui lui répondit en souriant :

— Comment, c'est ça qui te chagrine, ma pauvre Silvère! eh bien, tu n'es pas au bout de tes peines! J'en ai vu bien d'autres, va! Avec ces demoiselles-là, c'est sans importance!

Puis le temps avait passé là-dessus : M[lle] Topinambour avait été oubliée, et M[me] Chevriac ne s'inquiéta pas de savoir si on l'avait remplacée par une autre. A quoi bon s'occuper de cela? Puisque c'était le sort commun, puisque c'était tout naturel! Et, en somme, M[me] Chevriac avait été étonnée elle-même d'avoir oublié si vite, et si complètement, au point de n'avoir jamais ni l'ombre d'un ressentiment, ni l'ombre d'un chagrin.

— Tiens, dit Silvère au moment de monter en voiture, mon chapeau n'est pas attaché!... Jean, fit-elle au valet de pied, allez vite demander à Mariette ma grande épingle, j'ai dû l'oublier sur la cheminée.

Ce fut Mariette elle-même qui redescendit aider sa maîtresse à piquer dans ses cheveux une longue tige d'or dont la tête formait une flèche de diamants et de turquoises, et l'on partit.

— Une bonne baignoire, monsieur! dit un marchand de billets; une loge de six places, presque de face, pas cher, monsieur, cinquante francs, parce qu'il est déjà tard, et c'est la dernière!

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse d'une baignoire de six places? nous ne sommes que deux, répondit M. Chevriac.

— Ça ne fait rien, monsieur : dans les baignoires, il n'y en a jamais que deux qui voient.

L'entr'acte du premier acte venait de finir. Silvère et son mari traversèrent le large et haut vestibule, tout mouchoté de pelures d'oranges et de bouts de cigarettes, où trois contrôleurs, cravatés de blanc, rangeaient des petits cartons verts, et ils montèrent un étage. L'ouvreuse les introduisit dans une loge de rez-de-chaussée de côté, sorte de box étroit dont une quantité de chaises entassées à l'intérieur défendait l'abord.

Le marchand avait dit vrai, dans cette loge de six places, deux personnes seulement pouvaient voir la scène.

La salle était comble : à l'orchestre, ondulaient des crânes luisants, des cheveux longs, des cheveux courts, blancs, noirs et blonds, de hauts chapeaux de femme, plantés de plumes, de rubans, de fleurs; au balcon, des faces pâles et rouges, vieilles et jeunes; et sur tout cela flottait une atmosphère lourde, chargée de poussière, de gaz, une odeur de parfums surchauffés, de sueur, d'orange, de menthe.

Le rideau se leva : la scène était occupée par le roi Kocorico en personne, représenté par un acteur d'un embonpoint formidable, costumé d'un manteau de pourpre et d'hermine et d'une couronne de zinc doré

posée de travers: par la princesse Gracieuse sorte de prima donna qui semblait prendre fort peu d'intérêt à ce qui se débitait autour d'elle, se réservant seulement d'interrompre de temps en temps le dialogue pour placer deux ou trois couplets insipides où elle imitait le chant des oiseaux, ou l'écho dans la montagne : et par le prince Vaillant, un travesti joué par une actrice, si maigre qu'elle semblait avoir été choisie par opposition au roi Kocorico, ce qui amena cette plaisanterie facile sur les lèvres de M. Chevriac : « Ce doit être elle qui est le clou de la pièce! »

— *Prince Vaillant, disait le roi Kocorico : avant de partir pour affronter les dangers sans nombre que tu dois surmonter, si tu veux obtenir ma fille la princesse Gracieuse, je veux que tu emportes le souvenir des splendeurs de ma cour. Que la fête commence!*

Au fond du théâtre une toile se leva, montrant un essaim de femmes descendant à l'avant-scène au bruit d'une musique où dominaient les cymbales, le triangle, le chapeau chinois et les cuivres, entrecoupée de solo de cor anglais. Le décor représentait les colonnes de marbre d'un palais enlacées de plantes fantastiques et de grands vases sortaient des femmes simulant des fleurs immenses, un jet de lumière électrique inondait le théâtre de sa clarté aveuglante et crue, donnant aux couleurs une brutalité choquante, rendant violets les roses, et verdâtres les jaunes, allongeant des ombres derrière les danseuses.

— Bigre, c'est le ballet! s'écria M. Chevriac, je vais aller t'acheter des bonbons et fumer un cigare.

— Ne reste pas trop longtemps, lui dit sa femme.

— Sois tranquille; je tiens à être là pour le clou!

Une fois seule, Silvère s'établit commodément dans sa loge, le dos bien appuyé dans l'encoignure, moitié contre la cloison, moitié contre la chaise qu'elle avait capitonnée de son vêtement de fourrure pour ne point sentir la dureté du bois, les pieds sur des coussins, d'une main tenant un éventail, de l'autre une lorgnette.

Les danseuses, rangées sur deux lignes parallèles se faisaient vis-à-vis : elles s'ébranlèrent enfin, s'entrecroisant, se poursuivant, s'atteignant, se fuyant, formant des groupes, prenant des poses, tournant deux par deux se tenant par la taille, un bras levé dans un geste banal qui voulait être gracieux, montrant leurs dents au milieu d'un sourire figé et sans conviction, montant et redescendant le théâtre, agitant leurs jambes, secouant leurs corsages, remuant les hanches, donnant enfin l'impression d'un océan de chair, d'une mer de bras, de jambes et de torses,

où scintillaient, châtoyaient et bruissaient l'or, les paillettes et la verroterie.

Parmi ces femmes, il y en avait de gaies, d'insouciantes, de provocantes, qui cherchaient à attirer l'attention sur elles en se poussant en avant, en jetant un sourire, un signe de tête dans la salle: d'autres, indifférentes, semblaient accomplir machinalement leur besogne, suivant la file, ayant barbouillé leur visage de rouge et de blanc, sans s'inquiéter d'être jolies : que leur importe! Quelques-unes, laides et vieilles, se dissimulaient volontairement, elles étaient là pour faire nombre, s'agitant consciencieusement et craignant toujours que leur visage flétri et fané soit remarqué par le directeur faisant sa tournée dans la salle. C'est peut-être leur dernier engagement, elles tremblent pour leur morceau de pain.

Les yeux de Silvère erraient indifférents de la salle à la scène, elle s'amusait à regarder les têtes attentives des spectateurs : il y avait là des sourires béats, idiots, ravis : il y avait des expressions d'ennui, de fatigue, des yeux qui se fermaient, des têtes qui s'inclinaient : au balcon, de grosses dames rouges s'éventaient, soufflaient, suaient, pelaient des oranges, un mouchoir en carré sur les genoux.

« Quelle singulière idée son mari avait eue de venir voir cette féerie imbécile, lui qui, quelquefois, se faisait tirer l'oreille pour aller aux Français ou à l'Opéra! A tout prendre, c'était encore plus amusant que de passer sa soirée à regarder Monsieur lire son journal et ne relever la tête que pour raconter quelques-uns des incidents de la Chambre ou de la Bourse! »

Dans une loge de balcon, juste en face de la baignoire, était une femme en chapeau rose qui lui parut fort jolie; elle prit sa lorgnette pour mieux voir : un jeune homme d'une trentaine d'années à peine, l'accompagnait, lui aussi était beau, une tête brune, fière, fine, superbe — un joli couple vraiment au milieu de la laideur générale — Mais quelle douleur aiguë vient de traverser le cœur de Silvère? Ses doigts se crispent sur sa lorgnette, ses dents mordent ses lèvres... « Est-ce possible? après ces dix années d'oubli, de calme, là, brusquement, se trouver en face de lui, en face du passé! Le cœur n'est donc jamais complètement mort? il n'est donc qu'endormi, qu'il puisse se réveiller après si longtemps!... Allons, elle se trompe peut-être!... Elle! se tromper!... se tromper! Est-ce qu'il y a jamais eu un autre homme avec ces yeux-là? ces yeux noirs, ardents, pleins de passion! D'ailleurs, si elle se trompait, d'où viendrait son émotion?... est-ce que le cœur se trompe?... dix autres années pourraient encore passer sur ce souvenir qu'elle ressentirait la même émotion, la même douleur!... Non, il n'y avait pas de doute possible : l'homme qui était là, en face d'elle, qui se penchait gaîment et tendre-

ment pour parler à sa compagne, était Daniel de Fern, l'amant qu'elle avait tant aimé!... »

Elle se renversa sur sa chaise, ferma les yeux, serra les dents, pour ne pas crier sa douleur: elle essaya de comprimer les sanglots qu'elle sentait prêts à lui échapper, et elle revit soudain tout cet amour passé, tout ce bonheur écroulé, comme si la vie d'une autre Silvère, d'une Silvère qui était morte depuis longtemps, repassait devant elle :

Elle avait dix-neuf ans alors, lui, vingt à peine; ils s'étaient connus à la campagne, au château des Aulnays, et s'étaient rencontrés avec toute la commodité et toute la liberté que peuvent trouver des amoureux dans une maison encombrée d'une vingtaine d'invités, et ils s'étaient aimés tout de suite, adorablement, follement, sans regarder en arrière, sans penser à envisager l'avenir, fougueusement, témérairement : ils étaient tombés dans les bras l'un de l'autre, sans combattre, sans lutter, sans raisonner, avec toute la force de leur jeunesse, de leur beauté, de leur amour!

Elle revoyait encore Daniel à ses pieds, — le jour où elle s'était donnée, — les yeux humides et reconnaissants, son beau visage si jeune dont la peau était encore duvetée, elle entendait sa voix lui murmurant : « Je n'aurais jamais osé te dire que je t'aime, mais si tu ne m'avais pas aimé, vois-tu, Silvère, je me serais tué, je te le jure! » Oh! ces trois mois passés comme un rêve, comme un éclair dans sa vie, ces trois mois qu'elle croyait avoir effacés, par dix années de vie banale, indifférente, par dix années de gris: ces trois mois, qu'elle avait enfouis tout au fond de son cœur, de sa pensée et qui n'avaient laissé à son souvenir que l'image douce et lointaine qu'on garde des êtres chéris, morts depuis très longtemps, — car la douleur s'atténue, s'efface et se fond, — c'était comme si elle eût retrouvé une vague réminiscence d'une joie sans nom, d'une félicité sans pareille, adorable, goûtée dans une vie antérieure et inconnue ici-bas!

Comment elle était arrivée, à cette époque, à déjouer la surveillance de sa gouvernante; comment elle avait pu, elle, jeune fille, trouver des prétextes pour aller aux rendez-vous de Daniel, c'est ce qu'elle ne s'expliquait pas encore. Elle se rappelait seulement différentes sorties dont la hardiesse et la témérité la faisaient trembler maintenant : elle se rappelait un bal d'où elle avait réussi à s'échapper, une heure, sans qu'on s'en fût aperçu!... et, la nuit où, profitant d'une absence de son père, elle était arrivée à se glisser hors de l'hôtel, à l'aide de clefs que Daniel avait fait faire sur le modèle de celles qu'elle avait dérobées!... elle le revoyait, l'attendant au détour de la rue, dans une voiture, l'enveloppant de chaudes caresses, la couvrant de baisers fous et, sans parler, arrivant

ainsi, tous deux, au discret petit rez-de-chaussée que Daniel avait découvert, derrière l'église Saint-Augustin...

« Oh! le parfum de leur chambre tendue de satin d'un rose tendre et doux, comme dès l'entrée, il la saisissait, la grisait!... Jamais, depuis, elle n'avait plus retrouvé ce parfum, jamais, depuis ces dix ans! et, tout à coup, ce soir, elle venait de le respirer encore, comme s'il se fût dégagé pur, enivrant, de cette atmosphère viciée qui la choquait tout à l'heure!... Et leur grand lit de laque, sur les panneaux duquel gambadaient et se jouaient des amours! et les fouillis de fine batiste et de dentelles dans lesquels ils se roulaient et qu'ils déchiraient! et l'immense peau d'ours blanc sur laquelle ils se couchaient devant le feu!... Elle s'était attardée, cette nuit-là!... Quelle peur ils avaient eue!...

« Ne reviens plus, avait dit Daniel; laisse ta fenêtre ouverte, je trouverai moyen d'arriver à toi.

« Non! non! Si jamais on te surprend, mon père te tuera!

« Eh bien, et toi, qu'arriverait-il, si on s'apercevait de ton absence?

« Oh! moi, ne t'inquiète pas! Mes précautions sont prises... J'ai été assez heureuse pour payer mon bonheur! »

Elle ne s'était pas expliquée davantage pour ne pas alarmer Daniel, mais elle ne rentrait jamais chez elle, après ces rendez-vous, sans un petit poignard dont elle tenait la pointe appuyée sur le cœur : si elle avait été surprise, elle n'aurait eu qu'à pousser un peu... et elle eût été sauvée! ça, elle l'avait résolu.

Mais jamais ils n'avaient été découverts. Une nuit encore, affolés d'étreintes, de caresses, de serments, sentant qu'ils avaient été au faîte du bonheur, qu'ils étaient arrivés au paroxysme de la félicité que l'amour peut atteindre, ils avaient voulu mourir, tous deux enlacés sur leur lit, afin qu'on fût obligé d'enterrer ensemble leurs deux corps étroitement unis, mais Silvère avait dit : « Attendons, Daniel, attendons : soyons heureux encore, jurons seulement de nous tuer quand nous ne nous aimerons plus! » Et ils avaient juré, et, tous deux, ils vivaient!... et, moins d'une année après, elle se mariait et Daniel partait pour un long voyage. Depuis, jamais, jamais, ils ne s'étaient revus, elle avait cru son cœur bien fermé, bien mort!

Du jour où on lui imposa son mari, du jour où elle comprit que toute résistance était inutile, du jour où elle sentit qu'un bonheur comme celui qu'elle avait goûté n'était pas de ce monde et qu'il fallait retomber du ciel sur la terre, elle se résigna, tua son amour et ensevelit son cœur. La veille de son mariage, elle brûla toutes les lettres de Daniel, n'en gardant qu'une seule, la première, qu'elle enferma avec une mèche de cheveux dans un petit sachet de peau fait d'un gant lui ayant appartenu, et écrivit dessus : « Pour mettre dans mon cercueil. » Puisqu'elle allait sacrifier

désormais toute sa vie à son mari, elle avait bien le droit de reprendre dans sa tombe un souvenir que, vivante, elle s'était interdit. Avant le mariage, elle eût voulu faire l'aveu de sa faute et jurer à son mari d'être désormais une honnête femme, mais il s'était bien occupé de savoir si Silvère l'aimait : elle était jolie, elle tiendrait bien sa maison, cela lui avait suffi. Ce serment d'être une honnête femme, elle savait bien qu'elle n'y manquerait pas! son cœur avait donné tout ce qu'il pouvait donner! elle avait deviné qu'on n'aime pas deux fois comme elle avait aimé! Elle ne succomberait ni par curiosité ni par désir d'amour ou de bonheur, non, elle en avait eu sa part en ce monde!... Ne vaut-il pas mieux couper une belle fleur dans tout son éclat, dans toute sa fraîcheur, pour en garder un souvenir radieux, que de la voir s'étioler et se flétrir pour n'en avoir qu'un souvenir fané?... Si un mariage avec Daniel avait été possible, s'il avait été riche comme M. Chevriac, la satiété ne serait-elle pas forcément venue? N'auraient-ils pas souffert, jour par jour, des ravages que le temps apporte dans les mutuelles amours, des ravages qu'il fait à la beauté dont il emporte chaque jour une parcelle? ne se seraient-ils pas révélé l'un à l'autre, les mille petites mesquineries, les mille petitesses de caractère que chacun porte en soi?...

Silvère avait rouvert les yeux, le ballet avait pris fin et la pièce continuait : la princesse Gracieuse, le prince Vaillant et le roi Kocorico débitaient tour à tour des lazzis ineptes, des calembours stupides et des couplets bêtes à faire frémir. Silvère ne voyait plus que la loge qui lui faisait face, où se dessinait la belle tête brune de Daniel : le reste était un brouillard confus et grouillant, et la voix même des acteurs lui arrivait comme un son vague et indéfinissable.

S'il allait tourner les yeux de son côté? S'il allait la voir? S'il allait la regarder?... Le sang lui bouillonnait aux tempes, le cœur lui battait violemment et s'arrêtait pour rebattre plus fort. Elle eut envie d'ouvrir la porte de la loge et de s'enfuir... Mais elle avait donc perdu l'esprit! Dans cette vaste salle, dans l'obscurité de la baignoire, comment pouvait-il l'apercevoir! Et puis, elle devait être bien changée, depuis ces dix ans, enlaidie, vieillie! il ne la reconnaîtrait plus! »

Son mari entra, il lui tendit une boîte de bonbons qu'elle prit machinalement; il rapportait du dehors un air froid, dans le drap de ses habits imprégnés de cigare, il était tout essoufflé, tout affairé : « Je te demande bien pardon, ma chère amie, je suis resté longtemps, mais j'ai rencontré Dubreuil et j'avais à lui parler pour cette affaire de pavage, tu sais... »

— J'ai la migraine, dit Silvère, je voudrais rentrer.

— Comment!... attends au moins le clou! c'est à la fin du prochain acte. Ça doit être ton chapeau de jais, si lourd, qui te fait mal à la tête: mets-toi un peu dans le fond de la baignoire et ôte-le.

La toile tomba pour un nouvel entr'acte.

— Veux-tu que j'aille chercher Dubreuil, je voudrais que tu l'invites à dîner pour jeudi.

— Non, va l'inviter toi-même, si tu veux, mais ne me l'amène pas, j'aime mieux rester seule.

Elle ne s'aperçut ni du tumulte de l'entr'acte, ni du bruit des conversations, ni des petits bancs remués, ni des cris des marchands de programmes et des garçons offrant des rafraîchissements, des berlingots et des sucres d'orge: elle ne s'aperçut pas que, sans tarder, son mari avait profité de sa permission pour ressortir encore. Haletante, oppressée, elle regardait Daniel de Fern: il s'était levé et s'était placé derrière la dame au chapeau rose; elle, de trois quarts, tournée vers lui, lui, se penchant souvent vers elle. Il parcourait la salle d'un mouvement circulaire de sa lorgnette et échangeait quelques observations avec sa compagne, observations qui les faisaient rire tous deux. «Qui était-ce que cette femme?... Sa maîtresse évidemment!... Quelle singulière chose!... elle était blonde!... elle lui ressemblait!... oui... elle lui ressemblait beaucoup,... à elle!... à Silvère! Seulement... à la Silvère d'il y a dix ans!... c'est vraiment étrange!... Il paraît qu'il aime les blondes, fit-elle avec un sourire désabusé. Que peut-il lui dire?... elle voudrait entendre,... peut-être des choses, des phrases qu'il lui a dites à elle aussi!... Aux heures d'amour, peut-être lui fait-il les mêmes serments, les mêmes caresses?... C'est une pensée bien amère celle-là, une bien amère douleur!... Pourquoi les amants n'ont-ils pas un langage qu'ils oublient quand ils ne s'aiment plus?... »

Daniel n'est plus debout; assis derrière la femme blonde, il lui parle doucement, de très près, dans la nuque...

Un mal de tête horrible étreint Silvère, un poids effroyable pèse sur sa cervelle... son mari a sans doute raison, son chapeau est trop lourd, et, puisqu'il faut rester, elle va s'asseoir au fond de la baignoire, détache la flèche de turquoises et de diamants qui retient sa petite capote de jais, et jette négligemment son chapeau près d'elle. Elle voudrait détourner les yeux de cette loge, mais elle ne peut pas plus ôter ses regards du visage de Daniel qu'elle ne peut reprendre ses pensées.

«... Qu'est-ce donc que l'amour, mon Dieu! qu'était-ce donc que cette passion ardente, folle, pour laquelle ils avaient voulu mourir tous deux, pour laquelle ils avaient tout affronté! puisqu'ils pouvaient être là, maintenant, en face l'un de l'autre, si peu séparés, et que son cœur à lui

n'avait ni un élan ni un souvenir vers ce cœur qui avait été tout pour le sien !... Il restait là, insouciant, gai, heureux, amoureux peut-être, tandis que son ancien amour à elle, lui était remonté tout entier aux lèvres, l'affolait et la tuait !... Elle savait bien que c'était fini, que les morts ne reviennent pas, mais comment, d'instinct, n'avait-il pas jeté un regard de son côté? comment ses yeux ne s'étaient-ils pas attachés, une fois, une seule, sur l'endroit où elle était?... Elle ne pouvait pas comprendre comment son pauvre cœur déchiré ne faisait pas jaillir une étincelle de ce foyer éteint ! C'était folie, elle le savait; mais elle eût voulu qu'il la regardât, rien qu'une seconde, un éclair !... Souvent elle avait entendu dire que lorsqu'on fixe une personne, avec la volonté bien arrêtée d'attirer son attention, cette personne vous regarde à son tour. Eh bien ! elle regardait Daniel de Fern de tous ses yeux, de toute son âme, et elle voulait en être regardée. S'il tournait les yeux, même sans la voir, vers l'ombre de la baignoire, elle s'en irait heureuse, ce serait comme un dernier et lointain souffle d'amour, comme le dernier rendez-vous où leurs âmes se seraient rencontrées !... Mais... rien... rien !... Il avait repris sa place et écoutait la pièce qui venait de recommencer... Ainsi, tout ce qui restait de ce qui avait été son bonheur, la seule chose qui pouvait encore lui prouver qu'elle n'avait pas fait un rêve : c'était le petit sachet en peau de gant : « Pour mettre dans mon cercueil. » Et... maintenant... elle n'était même plus sûre qu'elle ne le trouverait pas vide si elle l'ouvrait, tant son amour lui semblait une illusion, une hallucination...» Elle était comme quelqu'un qui aurait longtemps pleuré et prié sur une tombe et qui apprendrait tout à coup que cette tombe a toujours été vide.

Des larmes emplissaient ses yeux, la brûlaient, l'aveuglaient, le sang qui bourdonnait à ses oreilles lui semblait faire un bruit de chaudière : elle se sentait par instant une force exubérante comme si elle eût eu besoin de marcher, de courir; puis elle se trouvait tout à coup abattue, lasse, les membres rompus, comme autrefois, quand elle sortait de ses bras !

Elle croyait encore sentir ses lèvres toutes chaudes, son souffle et ses baisers... Mais elle avait aussi dans le cœur le froid du petit poignard qu'elle tenait jadis contre sa poitrine, comme s'il venait de s'y enfoncer subitement.

« Ah ! pourquoi n'était-elle pas morte, alors pourquoi avait-elle vécu? C'en était fait maintenant, son calme, sa tranquillité, tout était détruit : elle ne pourrait plus vivre comme elle l'avait fait jusque-là ! La vie avec son mari lui paraissait impossible : que deviendrait-elle? Elle avait peur d'elle-même ! Comme elle souffrait ! et rien, rien, désormais, ne lui rendrait la complète possession de son être, rien ne lui rendrait l'amour ! rien ne lui rendrait la paix !... Et elle vieillirait ainsi, et, vieille,

elle n'aurait même pas le souvenir.... elle avait perdu la foi dans l'ancien amour!... Mais peut-être, avant de finir, avant de vieillir, tomberait-elle comme tant d'autres!... une chute banale, plate et bête, sans entraînement, sans passion!... Oh! mon Dieu, ne pas vivre cela!... ne pas le vivre!... fermer plutôt les yeux et s'abîmer, s'anéantir tout à coup, comme cet acteur grotesque, comme ce roi Kocorico, qu'une trappe vient de faire disparaître dans les dessous du théâtre... Que ne l'a-t-elle encore, que ne le tient-elle, son petit poignard!... et, d'un geste saccadé, elle enfonce à coups redoublés sa longue épingle d'or dans le velours du divan.

— C'est maintenant le clou, n'est-ce pas? demande la voix de M. Chevriac dans le couloir.

— Oui, monsieur, répond l'ouvreuse, puis on entend un bruit de clef dans la porte et un pas d'homme pressé qui approche...

« Encore une seconde, son mari sera près d'elle, et sa vie recommencera!... »

. . . .

Sans bouger le corps, rien que d'un mouvement nerveux et brusque de la main, Silvère a piqué tout droit la longue flèche de turquoises et de diamants dans son pauvre cœur, voulant puisqu'il ne peut plus aimer, l'empêcher au moins désormais de souffrir et de battre.

Elle est morte sans pousser un cri, tant le coup a été rapide et droit au but : sa tête s'est renversée et ses yeux sont restés grands ouverts regardant devant elle.

— Silvère! Silvère! qu'as-tu! demande son mari.

Il la croyait évanouie, l'emporta dehors avec l'aide de l'ouvreuse et cela se fit doucement, sans éveiller l'attention de personne, grâce à l'orchestre qui jouait un joyeux air de danse, pour célébrer les noces de la princesse Gracieuse que le prince Vaillant avait enfin conquise.

PAUL-DAL.

Fin d'amour éternel

En s'éveillant, ce jour-là, dans le temps qui, pour lui, n'existait plus, Merlin, pour la première fois, ne trouva pas Viviane auprès de lui. Vaguement inquiet, il se leva, sur la mousse qui, depuis si longtemps, lui servait de lit, se mit à errer par la tour immatérielle que son art avait créée, s'accouda aux imaginaires fenêtres d'où il pouvait voir s'étendre au loin les cimes des arbres des Brocilande. Il voulut écouter les chants de leurs branches que le vent caresse, ces chants dont il savait le mystère et qu'il écoutait chaque jour avec Viviane ! sans jamais se lasser; mais le murmure des arbres lui parut rauque et dur. Il voulut laisser son regard vagabonder dans le grand ciel où si volontiers il lançait sa fantaisie sur les ailes des nuages quand, à côté de lui, Viviane rêvait aussi, ses beaux yeux bleus ouverts sur le bleu infini; mais le ciel était bas, les nuages étaient lourds, l'horizon se noyait dans des gris monotones. Il écouta si les oiseaux, dans leur langage qu'il comprenait si bien, n'allaient pas lui révéler quelque nouveau secret ignoré du vulgaire; mais les oiseaux se taisaient dans la morne matinée. Avec Viviane, il aimait à évoquer les milliers de souvenirs qu'il portait en lui, toutes les histoires d'Artus et de ses preux, leurs merveilleuses prouesses, leurs héroïques batailles malheureuses, leurs amours et le sien, cet amour auquel il avait sacrifié le monde.

— Ah ! belle amie, disait-il alors à sa bien-aimée, après un silence où toutes ces images d'autrefois avaient passé, comme j'ai été sage de vous enseigner les paroles magiques qui m'ont fait à jamais votre prisonnier dans cette belle tour idéale, et comme je vous remercie de les avoir dites !...

Et voilà qu'en pensant tout seul à son amour, il se sentait l'âme pleine de tristesse...

Du temps passa, lentement. Puis, sans qu'on eût entendu crier une des feuilles dont le sol était jonché, sans que l'air eût vibré, Viviane fut là et le ciel s'éclaircit :

— Ah ! belle amie, lui dit le Sage, que j'étais inquiet de vous ! que vous avez tardé !... Depuis que vous m'avez enlevé ma science et que je ne connais

plus l'avenir, peu de chose suffit à me causer de l'angoisse... Mais vous voici, c'est tout ce qu'il me faut!...

La journée s'envola sans incident, comme s'envolaient toutes leurs journées qu'ils ne comptaient plus. Mais le lendemain, Viviane était encore sortie; et quand elle rentra, le pâle soleil commençait à descendre derrière les arbres de l'horizon.

— Ah! belle amie, soupira Merlin, les heures sont bien longues, quand vous n'êtes pas là!...

Le troisième jour, Viviane ne rentra que tard dans la nuit, par un triste clair de lune silencieux :

— Ah! belle amie, lui dit Merlin qui l'attendait, je vois bien que vous ne m'aimez plus!...

La fée s'assit auprès de lui, et resta longtemps rêveuse. Puis elle murmura :

— Beau doux ami, hélas! qu'y puis-je?... Vous m'avez enseigné tous vos enchantements : pourquoi, vous, n'avez-vous pas dit sur nous deux les paroles magiques qui font l'amour éternel?...

— Hélas! soupira l'Enchanteur, c'est que je ne les savais pas!... On ne les trouve dans aucun livre, nuls magiciens, ni dans nos climats, ni dans le pays d'Orient, ne les a jamais devinées... Et rappelez-vous, je vous prie, quand vous me demandiez mes secrets, comme vous me juriez de m'aimer toujours et de ne me quitter jamais, dans cette solitude si délicieuse avec vous, mais qui sans vous deviendrait un désert peuplé de bêtes fauves!...

Le visage de la fée se chargeait de nuages et ses beaux yeux erraient dans le vide :

— Sans doute, fit-elle, je vous ai promis de ne jamais nous quitter et je vous tiendrai parole...

— Ah! s'écria Merlin, si vous ne m'aimez plus, ne serait-ce pas pire encore de vous avoir là que de vous sentir absente?...

De nouveau Viviane réfléchit longuement.

— Je me rappelle bien, dit-elle enfin, que je vous ai promis également de vous aimer toujours. Mais, beau doux ami, est-ce qu'on peut tenir une telle promesse?... Vous qui connaissiez bien mieux que moi toutes les choses humaines, vous deviez savoir que les amoureux de tous les âges se sont toujours prêté ce serment et que leur bonne foi a toujours été vaincue par la fragilité de leur cœur... Et ne pouviez-vous lire dans votre destinée que mon amour finirait une fois, comme aurait fini le vôtre aussi, un peu plus tard?...

— Hélas! murmura Merlin, la science des choses futures est un leurre décevant... On n'en croit jamais que ce qu'on en veut croire... Mes prédictions ont toujours été justes quand il s'est agi des autres et qu'ils y ont ajouté foi; mais pour mon propre compte, je n'ai jamais su lire dans les signes magiques que j'arrangeais alors selon mes désirs... Aussi, quand la marche des astres, et le vol des nuages et le langage des oiseaux que je vous ai appris à comprendre, quand le livre dont seul je pouvais déchiffrer les caractères, quand les calculs approfondis des lettres de votre nom, de votre âge et du

jour de votre naissance, oui, quand tout cela m'aurait dit qu'un jour vous cesseriez de m'aimer, je ne l'aurais pas cru!...

— Moi non plus, dit simplement Viviane.

Et il se regardèrent, les yeux humides de larmes.

— Ah! soupira Merlin, comme notre amour me semble beau, à présent qu'il n'est plus!... C'est déjà le regret, et, vous le savez, le regret rend mille fois plus belles encore les choses passées... Mais vous, ingrate, vous ne regrettez rien?...

Les larmes qui brillaient déjà dans les yeux de Viviane se mirent à couler abondamment.

— Ne le croyez pas! répondit-elle. Je regrette comme vous, et plus que vous peut-être, les beaux jours que nous avons vécus ici, l'un près de l'autre, dans l'oubli du monde, et qui ne reviendront pas... Je les regrette d'autant plus, qu'auprès de vous tout était joie, et que mon âme est maintenant pleine de douleurs... Beau doux ami, pas une fois, depuis le jour où je vous ai rencontré près de la fontaine, je n'ai souffert par vous; tandis que maintenant...

Elle acheva sa pensée par un frisson.

— Oui, dit Merlin, il y a des amours qui ne donnent que la joie et d'autres qui sont féconds en souffrances : et tel est l'esprit des humains, qu'ils se fatiguent beaucoup plus des premiers que des autres... Car je vous ai bien comprise, Viviane : non seulement votre cœur est loin de moi, mais il est retenu auprès d'une autre.

Viviane, la gorge étreinte par l'émotion, demeurait immobile et les yeux baissés.

— Fou que j'ai été! reprit l'Enchanteur... Puisque je voulais l'éternité de notre amour, ne fallait-il pas, au lieu de le mettre à l'abri de tous les périls, l'entourer de mille dangers?... Il a été étouffé dans sa prison délicieuse...

Rien ne pouvait le tuer plus sûrement que les murailles idéales qui devaient le protéger... Non, non, je ne vous reprocherai rien... Vous êtes libre... Vous pouvez fuir, et m'abandonner dans cette tour idéale où nulle pensée étrangère à vous ne pourra me visiter!

— Jamais, s'écria Viviane, jamais je ne vous livrerai ainsi à vous-même! Que deviendrez-vous, séparé du reste du monde par les murs infranchissables du cercle magique, sans espoir de revoir une figure humaine ni d'entendre une voix...

— J'écouterai les oiseaux et le vent, je remuerai dans ma mémoire le souvenir des choses passées...

— Non, non. Mieux vaut mille fois que je vous rende votre liberté, puisque seule je puis détruire le chimérique édifice où vous êtes retenu...

— Mais alors, il faudra que je retourne me mêler aux hommes...(*)

* On sait que, d'après certaines traditions, Merlin et Vivianne s'étaient murés dans une tour magique, dans la forêt de Brociliande, où ils devaient à jamais cacher leur amour immortel.

— Vous pourrez, en tout cas, errer au gré de votre fantaisie...

— Pour aller où?... Nulle part je ne trouverai de plus beaux arbres que dans cette chère forêt; je sais que le ciel est partout le même, et les hommes ne m'intéressent plus... Le dur savoir de l'avenir m'a enlevé tout plaisir à connaître... Avec Artus et ses pairs, les derniers êtres dignes du secours de mon art ont disparu de la terre... Il n'y a rien que je désire savoir ..

— Rien? demanda Viviane.

Un nuage passa sur le front de Merlin, puis son expression de tristesse abattue se dissipa un peu, à mesure qu'une flamme curieuse s'allumait dans ses yeux :

— Si, pourtant, murmura-t-il, il y a encore quelque chose...

Viviane ne l'avait pas quitté du regard :

— Beau doux ami, fit-elle, ne me direz-vous pas ce que c'est?

Merlin sourit tristement :

— Non, belle amie, chacun de nous doit maintenant garder ses propres secrets... Et, croyez-le, ce n'est pas ce qui m'afflige le moins, d'avoir pour la première fois à vous cacher ma pensée...

— Vous avez raison, dit Viviane en soupirant, et je n'ai plus qu'à dire les paroles magiques.

— Ah! belle tour idéale! s'écria encore Merlin, que ne peux-tu subsister et attendre un couple plus fidèle et plus heureux!...

Tant d'hommes et tant de femmes désireraient ton abri contre les tracas où se morfond leur vie, et tu vas être détruite à jamais par celle-là seule qui put te construire!...

Mais Viviane avait déjà tracé le cercle magique. Elle prononça l'incantation, et, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, la tour enchantée s'effondra comme passe un nuage, la fée elle-même disparut, Merlin se trouva seul, dans le délicieux endroit où il avait désiré vivre éternellement et qu'il ne reconnaissait plus, les pieds enfoncés dans une mousse épaisse qui n'était plus celle d'autrefois, sous des arbres vieillis dont quelques-uns avaient été brisés par l'orage ou brûlés par la foudre. Cette solitude lui parut désolée et morne : c'était le temps d'automne, les feuilles commençaient à jaunir, des nuages couraient échevelés dans le ciel, une indescriptible mélancolie planait sur toutes les choses; et, dans le silence, Merlin entendit deux bouvreuils causer entre eux :

— Cet homme que tu vois, disait l'un, c'est Merlin l'Enchanteur... sa bien-aimée l'a quitté aujourd'hui, et il serait resté enfermé dans sa tour magique, s'il n'avait été poussé par le désir de savoir pour qui la belle Viviane l'a délaissé...

L'autre, qui était très jeune et n'avait pas encore appris la toute-science des oiseaux, s'émerveilla :

— Pourquoi, demanda-t-il, cette Viviane l'a-t-elle abandonné?

— Ah! mon cher, Merlin avait eu beau lui livrer tous ses secrets, la rendre immortelle et faire d'elle une fée aussi puissante que Morgain — elle était restée femme!... Et, vois-tu, ces êtres humains qui se croient nos supérieurs parce qu'ils nous chassent avec leurs armes, ou nous prennent dans

leurs filets, sont certainement les plus sottes créatures qu'il y ait au monde. Il y a en eux je ne sais quel aiguillon qui les empêche d'être contents de ce qu'ils ont; fatigués très vite de ce qu'ils possèdent, ils ne peuvent fixer leurs désirs que sur des choses toujours changeantes : ainsi l'a voulu Dieu, qui les a faits si forts... Vois l'exemple de Viviane : elle avait tout pour être heureuse, et à quoi l'a-t-elle sacrifié !... Quand Merlin le saura...

— Il ne le sait donc pas encore?... Comment cela se fait-il, s'il sait tout?...

— Les hommes ne savent jamais rien de leurs propres affaires : c'est encore un décret spécial du Créateur, et c'est bien heureux qu'il en soit ainsi... Merlin va donc s'en aller droit devant lui, comme fait tout être sensé qui ne sait pas quel chemin prendre; il revêtira quelque forme étrangère, et il n'aura pas marché une demi-heure qu'il pourra voir sa bien-aimée ..

Ici, la conversation s'interrompit brusquement : les deux bouvreuils venaient d'apercevoir un épervier et s'envolaient à tire-d'ailes, sans d'ailleurs se douter du service qu'ils avaient rendu à Merlin : de même que les enchanteurs qui lisent dans l'avenir ignorent leur destinée, les oiseaux qui savent tout, ne savent pas que les enchanteurs comprennent leur langage. Toutes ces choses mystérieuses ont été réglées par la sagesse divine, qui l'a voulu ainsi parce que c'est bien.

Merlin prit donc la forme d'une vieille femme, et se mit à cheminer à travers la forêt, et il n'avait pas encore marché une demi-heure, qu'il aperçut Viviane pleurant au bord d'une source :

— Ma belle fille, lui dit-il en l'abordant, je suis une pauvre femme bien vieille et bien fatiguée; ne pourriez-vous pas m'indiquer le chemin du plus prochain village, où je pourrais me reposer?

— Allez tout droit devant vous, ma bonne femme, et vous trouverez bientôt une chaumière où l'on vous accueillera.

— Je vous remercie, ma belle fille... Mais dites-moi pourquoi vous êtes si affligée?... Nous autres vieilles gens, nous sommes de bon conseil pour ceux qui pleurent, et quand on est jeune et belle comme vous, on ne doit pas perdre son temps dans les larmes...

— Ah! ma bonne vieille, c'est une triste histoire!... Je pleure parce que celui que j'aime ne m'aime pas... Je l'attends en vain à cette place où il m'a promis de venir et où il ne vient point, et je sais qu'il ne veut pas de moi...

— C'est donc un bien noble sire, ma belle fille, quelque fils de roi, peut-être?...

— Hélas! non, c'est un jeune bachelier qui n'a que sa bonne mine...

— Alors, il veut se vouer aux ordres et se garder à Dieu?...

— Nullement, il aime une paysanne qui n'est ni jeune ni belle, et quand même je me contenterais d'un pauvre petit reste d'amour, il me le refuse pour le lui garder tout entier... Vous voyez bien, ma bonne femme, qu'il n'y a pas de consolation pour moi... Vous ne pourriez trouver aucun remède à mon mal, et il vous faut continuer votre chemin sans plus penser à moi...

En ce moment, le jeune bachelier arrivait enfin à son rendez-vous,

monté sur un cheval très maigre. Viviane se détourna brusquement et courut se jeter dans ses bras; il n'était ni beau ni laid, ni grand ni petit, il avait les cheveux jaunes et répondait par des caresses distraites aux caresses ardentes de la fée.

La vieille femme s'éloigna discrètement, Merlin reprit sa forme, se remit à marcher devant lui en remuant toutes sortes de pensées, et se perdit sous les ombrages de la forêt...

EDOUARD ROD.

Les Quarante du Siècle

III

MONSIEUR INGRES

Entre les maîtres d'autrefois et les chefs d'école d'aujourd'hui, existe-t-il beaucoup de forces perdues pour l'art? On serait tenté de répondre affirmativement et de considérer comme des décadents ceux-là même qui tiennent la vogue. Ne sont-ils pas les causes indirectes de l'envahissement de notre école, par ces formes indécises, flottantes, dont le nombre s'accroît chaque année ? Malgré eux, n'ont-ils pas consenti à se laisser dominer par les progrès croissants du naturalisme, par une certaine concession à caresser les couleurs chéries du bourgeois? C'est ce qui explique de nombreuses défaillances chez les peintres dont on attendait une œuvre, chez les maîtres de l'inspiration la plus élevée. Entre les antiques Falstaff flamands et les grotesques figures réalistes surgissant de quelques toiles actuelles, sous prétexte de sincérité, il y a la différence d'un Jordaens à un Manet. Il y a la distance des ailes de papillon de la Psyché mystérieusement flottante, aux habits de drap couvrant les épaules de modèles des auvergnats d'atelier.

Que l'on se reporte un instant à l'évolution picturale naissante, du XIXe siècle ou à la fin du XVIIIe, au charme sourieur des têtes de Boucher aimant l'épanouissement de la chair par-dessus tout, aux académies précises et serrées de David, au dessin nerveusement enlevé de Géricault, aux figures de Girodet, dans la scène du Déluge, surplombant les eaux noires où s'abîme la naissante humanité. La préoccupation de l'antiquité, non d'une antiquité interprétée en style de pompier, mais rendue avec une force prestigieuse et une ampleur de conception tout héroïque, qui conserve à la main le style, à l'œil le grossissement intérieur empêchant

le dessin de s'amoindrir ; cette préoccupation, disons-nous, hantait encore les cervelles d'artiste. Et comme elles s'imposaient à l'esprit ces scènes traitées sur le vif de l'histoire ! Comme on les sentait arrachées à l'emporte-pièce sur les membres encore palpitants d'une société qui n'avait pas grand chemin à parcourir pour retrouver ceux des siens ayant joué un rôle dans les « batailles » de Gros, aussi bien que dans l'*Appel des condamnés*, de Muller ! N'oublions pas que Delacroix, tout révolutionnaire qu'il était, attachait à la proue de la Barque infernale les deux figures symboliques représentant le passé et l'avenir, Virgile et Dante, la tradition, l'immuable puissance de la forme, de la poésie mise au service de la vérité de l'interprétation de l'homme moderne. Aussi dans les emballements de la couleur, comme dans les froids luisants du marbre, se retrouvaient non seulement le métier qui fait le peintre, mais le cerveau qui crée et impose au sujet exhumé d'une époque évanouie, l'ordonnance et le caractère essentiel de la vie.

Faut-il donc remonter le cours de ce siècle pour lui demander déjà la revanche de la grande peinture ? Un homme allait en incarner le mouvement, bien qu'il n'entendît pas le coloris à la façon des Vénitiens et des Flamands. Il était né, en 1781, à Montauban, et s'appelait : Jean-Auguste-Dominique Ingres.

***

« C'est, disait Gautier, un de ces portraits inquiétants avec lesquels on n'est pas seul dans une chambre, car une âme vous épie par le trou de leurs prunelles sombres. »

En effet, la physionomie de Ingres, d'un caractère âpre, demi-sauvage, déborde de puissance vitale. Les cheveux noirs, partagés également par une raie tracée au milieu, tranchent avec violence sur un front altier. Les lèvres sont empourprées d'un sang généreux. Le teint brun, pareil à celui d'un Italien, ressort énergiquement sur la touche blanche du col de chemise d'où jaillit le cou nerveux et musclé. Le regard d'un noir d'enfer vous scrute, vous terrasse l'esprit de son reflet d'âme, comme le regard d'un moine romain. Les paupières un peu épaisses couvrent à demi l'œil. La foi déborde dans cette charpente matérielle qui trahit l'opiniâtreté robuste de l'homme ayant voué son existence au culte d'une idée unique : la beauté pure, souveraine, la beauté idéale, sans défaillance, l'agenouillement continu de la pensée devant Phidias et Raphaël.

Dès 1801, époque où il remportait le second prix avec le tableau du fameux Concours « Achille recevant sous sa tente les députés d'Agamemnon », il se renferme stoïquement dans son atelier de Rome, défiant les

coteries, dédaigneux des succès mondains, ne vivant qu'au contact des morts illustres, au point que la vue d'un fragment de l'art grec suffisait à l'enflammer d'un enthousiasme impétueux. Il met dans le style raide de David, dont il était élève, la grâce, la poésie de l'inspiration moderne. « S'il fallait, dit un critique, prouver la rare précocité du talent de Ingres par un exemple plus haut, et plus éloquent encore, il suffirait de rappeler cet « Œdipe devant le Sphinx », simple figure d'envoi du jeune pensionnaire de l'Académie de France à Rome, et en réalité un des titres principaux à la gloire qui environne aujourd'hui le nom du maître, un des tableaux les plus dignes d'admiration qu'ait jamais produits son pinceau. Par quel singulier privilège, Ingres qui, la veille encore, traduisait dans ses portraits la nature contemporaine, avec une fidélité sans merci, réussissait-il en face d'un pareil sujet à renouveler si bien son style dans le sens de la grandeur épique ? D'où lui venait ce secret de ressusciter la beauté grecque et, en même temps, de créer un type original imprévu, de transporter sur la toile la majesté de la statuaire, sans sacrifier pour cela aucune des conditions pittoresques, sans supprimer ni contredire le vrai, sans immobiliser la vie ? David, malgré tout son mérite, n'avait pas su établir cette conciliation difficile ; on pourrait même dire qu'il ne songea pas à la tenter. Il semble qu'à ses yeux le style grec ne fut qu'une affaire d'érudition, et qu'au lieu de s'aider des exemples grecs ou romains, en vue d'une interprétation plus pénétrante de la nature, il ne consentit le plus souvent à se servir de celle-ci que comme d'un prétexte pour recueillir et mettre en œuvre ses souvenirs archéologiques.

« Ne faut-il pas reconnaître au peintre de l'*Œdipe*, le même pouvoir de restituer dans la langue qui lui est propre les traditions ensevelies sous les ruines de la civilisation antique ? Un peintre, né à Athènes, il y a vingt-trois siècles, aurait-il choisi, pour rendre sa pensée, des formes plus naturelles ou plus pures, des moyens d'expression moins compliqués ? Se serait-il avisé par exemple d'expédients plus dignes de l'art pour faire pressentir le sort réservé à Œdipe s'il reste court devant l'énigme et les hideuses dépouilles que la mort a accumulées dans cet antre où le jeune héros, à son tour, ose s'aventurer ? La sinistre beauté du Sphinx, le regard qu'il jette à travers les ténèbres comme par un instinct secret de sa défaite ; cette griffe avide, déjà suspendue sur sa proie et pourtant condamnée à la clémence, tout, jusqu'aux lignes et à la couleur des rochers servant de fond, a cet accent de simplicité épique, ce caractère à la fois vraisemblable et grandiose, qu'il est permis d'attribuer aux monuments anéantis de la peinture grecque par analogie avec ce qui subsiste des monuments de l'architecture et de la statuaire. »

Ils n'habitent pas toujours la zone où ils sont nés, ces hardis accapareurs du génie humain. On dirait qu'une patrie mystérieuse, inconnue

aux yeux du vulgaire, tressaille dans leurs veines et leur impose, malgré eux, une formule du beau, un style et une allure qui les isole de leurs contemporains et les font relever d'un siècle ou d'une époque évanouie. L'art grec? Mais l'archet du violon de Ingres en reconstituait déjà les fragments dans l'interprétation du génie de Gluck, que le peintre ne pouvait entendre sans une émotion profonde.

On pourrait dire qu'il s'en infusait la substance par les attouchements que la musique faisait ressentir à sa chair émue, frissonnante de plaisir, lorsque, dès son jeune âge, et pour subvenir aux besoins de sa famille, il interprétait Alceste ou Iphigénie. C'est qu'elles avaient vibré en lui, ces figures d'une antiquité que rien ne put refroidir dans son âme; jamais ce doux et merveilleux mécanisme du corps humain qui, en tant de beauté abonde — ainsi que l'on parlait au temps de la pléiade, — n'a été appelé à remporter un triomphe plus assuré, sur ceux de nos sens qui réclament l'impérieuse et absolue jouissance du rendu ; jamais l'aspect nouveau du rythme des formes n'exerça sa plus intime et fascinante précision sur notre être que ne l'accomplissaient alors les figures du peintre de la «Baigneuse», de l'«Odalisque», de la « Source ». C'était la belle, la haute époque où la radieuse nudité des déesses et des dieux se révélaient avec des somptuosités inconnues à une société qui renaissait. Où donc retrouverions-nous aujourd'hui cette grande allure du geste, de l'attitude, cette sévérité dans le choix des types et sous la ciselure des plis des chlamydes, l'envolée d'une draperie presque idéale? Voilà vraiment le chemin rétrospectif qu'ils sont forcés de faire, les peintres d'histoire qui veulent tenter de rendre les griffes meurtrières des sphinx s'enfonçant dans les cuisses de leurs Œdipes modernes. Preuve bien évidente et bien certaine que le mouvement de notre école n'est pas aussi ascensionnel qu'on le proclame et qu'il faut remonter en arrière pour se retremper au génie français dans sa maturité et le voir vengé à l'avance des inepties d'aujourd'hui.

Ce qu'on peut reprocher à Ingres, ce serait l'exagération de la science qui le portait à la définition à outrance des figures principales, comme dans le «Martyre de Saint-Symphorien» qui n'atteint pas à la hauteur majestueuse et sereine des autres toiles du maître; il y a peut-être trop d'abus technique, c'est ce qui nuit à l'émotion du spectateur en lui dévoilant la contention laborieuse de l'esprit ou l'inquiétude de la main. Mais ce peintre qui disait à ses élèves : « Vous tremblez devant la nature? Tremblez, mais ne doutez pas! » ne saurait subir le reproche devant la postérité de s'être renfermé dans la convention académique, comme on l'a reproché aux élèves de David. Il savait tirer le caractère, l'expression individuelle des entrailles même de la réalité. Nous n'en voulons pour preuve que ces portraits doués d'une franchise d'originalité

débordante et peints avec une perspicacité de sentiment qui les a, à tout jamais, fixés palpitants sur la toile, cela par des moyens d'une simplicité extrême, depuis la brosse jusqu'à la mine de plomb.

On a dit de Poussin qu'il avait fait une étude si approfondie de la *Noce aldobrandine* que tous ses ouvrages s'en étaient ressentis. Ne pourrait-on écrire la même chose de Ingres? A force d'être descendu aux siècles de Phidias et d'Apelles, il s'en était infusé non seulement la science, mais l'allure, mais le sentiment, repoussant comme systématiquement tout ce qui faisait penser aux temps modernes. « — Vous êtes mes élèves, par conséquent mes amis, répétait-il à ses disciples de l'école de Rome; comme tels, vous ne salueriez pas un de mes ennemis, s'il venait à passer à côté de vous dans la rue. Détournez-vous donc de Rubens dans les musées où vous le rencontrez; car, si vous l'abordez, pour sûr il vous dira du mal de mes enseignements et de moi. » C'est ainsi qu'il se révélait dans l'absolu de ses jugements, dans le caractère entier de son esprit. « — Rome n'est plus Rome, écrivait-il dans un accès de misanthropie. Les monuments vieillissent, les fresques ont des cheveux blancs, que cela fait mal à voir; les processions et les cérémonies sont moins belles : plus de peuple pittoresque ni au dedans ni au dehors, partout des manches à gigot. Tout s'abâtardit. Mais, malgré cela, les têtes sont de toute beauté, les ouvrages de l'art antique, toujours sublimes, le ciel, le sol, les fabriques, toujours admirables et, par dessus tout, Raphaël éclatant de beauté, un être vraiment divin descendu chez les hommes : ce qui cependant fait que, en somme, Rome est encore supérieure à tout. Paris vient après. »

Que dire d'un tel tempérament de peintre, d'un tel caractère d'artiste qui, de son propre aveu, déclarait que lorsqu'il s'emparait d'un sujet, le groupe ou la figure qu'il avait à traiter surgissait comme un fantôme, en lui disant : « Fais-moi comme ceci, fais-moi comme cela! » C'est que son être était hanté par la divine possession; c'est qu'il gardait de ses études primitives le soleil de là-bas qui dore les marbres et détache des parcelles d'or des cervelles des poètes. C'est que, malgré la nature qui l'enveloppait de ses modernités, il faisait comme Marilhat — mais à un autre point de vue — de la vision rétrospective qui l'empêchait d'entendre autre chose que les rêves dialogués de Platon, de sentir et d'interpréter dans ses personnages une autre allure que le geste des philosophes devisant sous les portiques. Lorsqu'il s'engageait à peindre, pour le château de Dampierre, l'*Age d'or*, il allait retrouver sa patrie intellectuelle. Il n'avait pas caressé d'un moins pur amour que Chénier ou Musset la blancheur des statues, la placidité des belles Transtévérines qui offrent leur sein gonflé de lait au bambino. Non, l'on n'avait pas modelé sous la guimpe aux plis droits, une chair plus chaste que celle qu'il exprimait dans ses figures

avec des veines d'un azur un peu trop bleu et une pureté de lignes qu'il voyait à travers la révélation intérieure!

Lorsqu'il peignait, vers 1840, l'*Homère déifié*, l'idée lui vint non seulement de changer l'ordonnance du temple, mais encore d'augmenter, conformément à ses propres prédilections, la descendance d'Homère, depuis l'antiquité jusqu'au siècle où nous sommes. Il voulait que cette composition fût l'œuvre de sa vie d'artiste la plus belle, la plus capitale. Se transportant par l'esprit au seuil de ce temple idéal, il le fermait impitoyablement à quelques-uns, pour l'ouvrir à d'autres. « — Mon but, déclarait-il, est de représenter les anciens et les modernes Homérides. Je donne ce nom à ces heureux génies qui reconnaissent Homère pour père ou pour chef. » C'est ainsi que, par une jurisprudence toute personnelle que nous ne voulons pas commenter, il en arrivait à proscrire Shakespeare, le Tasse et Gœthe, après les avoir fait apparaître pendant quelque temps non loin de Jules Romain et de Jean Goujon. En revanche, le plafond presque entièrement terminé, le maître le reprenait pour y ajouter les deux figures de Mozart et d'André Chénier. Cette œuvre qui constitue la cour d'Homère, demeure en réalité comme le testament pictural de Ingres, en ce qu'elle proclama la perpétuité du culte dû à l'artiste divin, à tous ceux qui descendent ou non d'Homère, soit qu'ils cherchent à rendre en musique, en peinture, en poésie, « la grâce souveraine et la beauté parfaite ».

Dans les *Confessions* d'Arsène Houssaye, parmi les figures qu'il a bien connues, on trouve celle de M. Ingres. Voici la première rencontre du peintre et du poète :

En 1850, on m'annonça M. Ingres à mon cabinet du Théâtre-Français. Je connaissais à peine le grand artiste que j'avais tantôt admiré, tantôt critiqué pour son dessin savant et pour sa palette protestante.

Je le reçus comme un prince des arts. Il commença par admirer deux bustes de comédiennes du XVIIIe siècle, qui étaient sur ma cheminée, après quoi il leva les yeux sur mon plafond : une tapisserie représentant Apollon conduisant les Muses. Il y avait là un violon qui le toucha au cœur. Ce fut en vain que je lui parlai peinture; il me répondit par la musique et la poésie. Racine était son dieu comme il fut le dieu de Delacroix. Racine seul aurait donc pu mettre d'accord ces deux peintres si opposés.

M. Ingres finit par me dire pourquoi il venait. C'était pour Mme Ingres : « l'Académie des Beaux-Arts a ses entrées au Théâtre-Français, ce dont je suis très heureux, mais Mme Ingres et moi nous ne faisons qu'un, voilà pourquoi je frappe à votre porte. — Je comprends, je vais inscrire tout de suite le nom de Mme Ingres, vous continuerez à ne faire qu'un; c'est si beau que j'en suis touché; mais, tout en ne faisant

qu'un, vous aurez deux stalles de balcon chaque fois que Racine sera en scène, même quand Mlle Rachel jouera Phèdre ou Hermione. » M. Ingres me tendit la main : « La Comédie n'y perdra rien, ajouta-t-il, je ne veux pas vous donner un tableau tout fait, je veux vous faire un tableau tout exprès. J'y ai déjà pensé en venant ici : par exemple, Racine frappé à mort d'un regard du roi pour le punir de s'occuper de politique, ou mieux encore Louis XIV servant à déjeuner à Molière. — Deux légendes, dis-je à M. Ingres, mais qu'est-ce que l'histoire, sinon la légende? D'ailleurs, quand vous aurez fait un de ces tableaux, ce sera une page officielle.

— Eh bien ! je me mettrai à l'œuvre demain, mais vous n'aurez pas le tableau après-demain, car, je ne suis pas comme les grands hommes du jour, je n'improvise pas. »

Le soir même, M. Ingres mena Mme Ingres à la Comédie, on jouait l'*École des femmes*. J'allai le saluer aux stalles de balcon, en lui proposant une loge dont il ne voulut pas. Il me présenta à Mme Ingres. Qui vit ensemble se ressemble : tel homme, telle femme, mais pour cela, il faut vivre ensemble quelque cinquante ans. La vieille dame avait à ce point la religion de son mari, qu'à tout instant elle le regardait, on eût dit deux bons bourgeois du Marais, ou Monsieur et Madame Denis voués au noir. Certes, ceux-là suivaient les modes à distance respectueuse.

Comme il me l'avait dit, M. Ingres n'improvisait pas. Il reprit et abandonna dix fois *la Source*. Il recommença le *Molière*, le laissa de côté, le continua, l'oublia, y vint encore, et finit par le donner au Théâtre-Français.

Il avait trop de génie pour ne pas chercher à mettre le génie à sa place. Cette scène, tout en élevant Molière à la dignité des grands seigneurs, fait le roi plus grand, parce que le roi donne une souveraine leçon aux courtisans. C'est déjà la porte ouverte sur l'avenir, les gens les plus nés ne prendront plus le pas sur les pauvres diables de génie venus au monde dans une boutique de tapissier. Il n'y a pas de grande page au Musée de Versailles qui soit plus éloquente que cette petite page.

Quand je rencontrai M. Ingres, après avoir vu ce tableau, je lui pris la main pour le remercier d'avoir si bien fait. « C'est tout simple, me dit-il, j'ai pris mon temps, le génie c'est la patience. » Je lui répliquai sans être convaincu : « Le génie c'est le génie, voyez plutôt Molière qui n'a jamais eu le temps d'être patient. » — Tant pis ! » murmura M. Ingres qui ne voulait jamais avoir tort.

IV

Le dessin, cette science de l'argile humaine et de l'abstraction, cette intellectualité qui s'incarne dans la ligne, le dessin a reçu sa consécration surhumaine dans la personnalité de Ingres, le seul peintre de l'Europe capable de satisfaire aux exigences jalouses de ce que j'appellerai « le tyran suprême de notre existence » l'art qui dévore jusqu'aux moelles, jusqu'à ce qu'il ne reste de ses adeptes que des ossements blanchis. Le génie grec avait ce caractère souple, ondoyant, moins résolument accusé dans les figures, que David n'avait pu rendre. Ce fut Ingres auquel il appartint de communiquer le charme et la grâce à l'épanouissement supérieur de la forme. On pourrait dire que, comme Chénier, il sut mêler le latin à la muse hellénique. Certes, nous ne voulons pas sous-entendre par là qu'il interpréta l'antiquité à la façon de ceux qui s'inspirent de Racine : loin de nous une telle pensée; mais qu'il fit comme Virgile s'inspirant d'un texte d'Homère. Rappelons une dernière fois sa figure de la *Source*. La couleur n'y flatte pas les sens ; c'est un morceau de marbre transparent qui a reçu du dessin une vie tout idéale ; peu à peu, son rayonnement doux et voilé nous enveloppe, et pénètre jusqu'à la région la plus exquise de notre intelligence qui nous force à voir avec les yeux de l'âme dans un au-delà que la vision purement charnelle ne donne pas. Elle devient une créature qui grandit, qui s'anime, qui dégage en nous les clartés sereines de la raison harmonique, appelant comme cadre à sa radieuse nudité le fond des montagnes de l'Attique ou un pan de ciel bleu. Certes, quoique nos maîtres modernes soient aptes à sentir l'effet d'une telle puissance marmoréenne, il en est peu qui aient eu le don de nous faire éprouver le contact d'une surprise et d'un ravissement de ce genre.

C'est qu'il a su se renfermer dans l'inaccessible région où les clameurs mondaines ne montent pas. C'est qu'il a su se refuser aux suprêmes abaissements que la mode impose aujourd'hui à nos plus hauts représentants de l'art contemporain. Aussi, ne pouvons-nous évoquer cette noble figure de Ingres sans rappeler en même temps la fameuse ballade du poète qui convient si bien à ce fier et impérieux caractère : « La poésie allait dans un bois profond cherchant les sentiers sacrés de la solitude. Soudain s'abat autour d'elle un bruyant essaim qui crie à la rêveuse : — « Que cherches-tu ici ? laisse donc briller les fleurs, murmurer les arbres, et cesse de semer çà et là de tendres plaintes impuissantes; car, voici

venir une école virile et faite pour les armes ! Ce ne sont pas les bois qui t'inspireront un chant énergique. Viens avec nous, mets tes forces au service de notre cause ; des éloges dans nos journaux récompenseront généreusement chaque pas que tu feras pour nous ! élève-toi à des efforts qui aient pour but le bonheur du monde ; ne laisse pas ton cœur se rouiller dans la solitude ; sors enfin de tes rêves ; deviens sociable ; fais-toi la fiancée de l'action, sans quoi tu te rideras comme une vieille fille ! » La poésie répondit : « Laissez-moi, vos efforts me sont suspects. Vous prétendez affranchir ma vie, et vous n'accordez pas à l'art la liberté. Les fleurs n'ont jamais fait de mensonge ; bien plus souvent que vos visages bouleversés par la fureur, leurs fraîches couleurs m'annoncent que la profonde blessure de l'humanité va se guérir. Un murmure prophétique des bois me dit que le monde sera libre. Leur murmure me le dit plus intelligemment que ne le font vos feuilles avec tout leur fracas de mots dont l'âme est absente, avec toute leur fanfaronnade discutée. Si cela me plaît, je vouerai à la liberté un chant, mais jamais je ne me laisserai enrôler parmi vous. »

Elle dit et tourna le dos à la troupe grossière.

Ce que le poète fait répondre à la fière déesse, Ingres l'a proclamé durant une existence qui n'est que l'incarnation suprême du plus hautain des mépris pour tout ce qui n'est pas la transformation de l'idée sous la forme pure. Jamais il ne laissa passer le pouce de la concession sur les arêtes de sa personnalité têtue et volontaire, et sa vie n'a été qu'un culte, un chant dédié à la belle Hipathie, cette noble et généreuse païenne qui souffrit le martyre des chrétiens pour ses anciens dieux

RHADAMANTE.

Mariages d'Amérique

UN CONSENTEMENT DE FAMILLE

A L. J. Fisk Esq^e, Président du « Private détective Central office, » New-York.

Monsieur le Président,

Notre caissier principal, l'honorable Jack Smart, de Chicago, est « absent », depuis avant hier, *avec* six millions de dollars, valeur au porteur.

Signalement général : Blond, moustaches et favoris, trente-deux ans, cinq pieds quatre pouces, yeux bleu gris, sourcils rares, nez long, narines minces, joues et oreilles rouges, épaules larges, poids environ deux cents livres. Lunettes d'or.

Costume habituel : « Yankee » complet, à carreaux gris et bruns, bague brillant, épingle de cravate nationale, aigle américaine en or, montre en or de chez Tiffany.

Remarques particulières : Phalange du pouce droit enlevé par arme à feu (probablement pendant séjour à San Francisco), dents de devant supérieures auréfiées.

Dernière demeure : Cottage privé, 175me rue Ouest, près station chemin de fer métropolitain aérien. Capitaine-trésorier, au 12e régiment Grenadiers Volontaires. Premier Assistant-Orateur à la loge maçonn. n° 318.

Habitudes connues : Généralement sobre, sauf du 2 au 4 de chaque mois. Membre du *New-York Club* et *Art amateur*. Très attaché à une petite chienne épagneule noire, qni répond au nom de *Cash*.

Antécédents : Ex-associé à Chicago de la Banque Jackson et Cie,

(actif 40,000 dollars, passif 120,000, liquidation amiable). Ex-professeur d'histoire au 2me collège municipal d'Albany. Ex-adjoint au maire de Troy. — Ex-vice-président de l'*Athlètic Club* et des pompiers de Jersey City. Candidat républicain, élections 1885, canton B.

Famille : Célibataire; ou peut-être, secrètement divorcé à Boston, d'une actrice allemande, Annie Lubeck. Le père, révérend Sullivan Smart, pasteur chapelle Saint-Andrews (méthodiste), à Staten Island, baie de New-York. Le frère, Julius Smart junior, récemment diplomé à Harward-Collège, est voyageur-commissionnaire de la maison Chapin et Gore, denrées alimentaires à Chicago.

Instructions : Rechercher traces avec toute discrétion possible.

Compliments.

Dr RUFUS CUNNING. — Directeur de l'Empire Bank.

P. S. — Inclus 3 chèques de 500 dollars chaque. 1° Frais et démarches, 2° pour « mention différée »* au quartier général de la police, 3° pour « mention différée » à la Presse associée.

New-York, 1er octobre 1887, 9 heures, matin.

Au Dr Rufus Cunning Empire Bank. New-York (privé.)

Recherches commencées, discrètement, Suivant avis, « mentions différées », presse et police.

L. J. Fisk, président.

Note. — L'honorable Jack Smart, est-il le même qui fut chef de gare, sur la ligne du chemin de fer de Louisiane en 1880?

New-York, 1er octobre, 6 h. soir.

Au Dr Rufus Cunning, Empire Bank, New-York City (personnel.)

J'ai le plaisir de vous faire savoir que nous avons reçu de notre agence à Toronto (Canada) la dépêche spéciale, chiffrée n° 38579, ainsi conçue :

« Honorable Jack Smart, arrivé hier soir, par express huit heures; descendu Victoria, Hôtel, chambre 38. »

* Compensation pour la prime qu'allouent la police ou la Presse associée aux porteurs de nouvelles.

J'ai *câblé* à l'agence : « Prenez possession chambre voisine. »

J'attends, monsieur le docteur, vos instructions. Devons-nous faire constater délit et saisir valeurs, pour commencer la procédure d'extradition?

Avec respect.

L. J. Fisk.

New-York, 4 octobre, matin.

A L. J. Fisk Esqre (par courrier spécial.)

Cher Monsieur,

Veuillez me mettre en communication directe avec votre agent à Toronto. Évitez indiscrétion, avec le plus grand soin.

Dr Rufus-Cunning.

4 octobre, soir.

Au Dr Rufus Cunning.

Monsieur le Docteur,

D'après avis du Private detective Central Office de New-York, sous dépêche spéciale, chiffrée 38580 en date de ce jour, je suis à votre disposition. Respectueusement.

John Hook.

Victoria, Hôtel, chambre no 37. Toronto (Canada), 6 octobre, matin.

A John Hook Esqre. Victoria, Hôtel, chambre no 37. Toronto (Canada.)

Cher Monsieur,

Voici mes instructions : Vous aborderez Jack Smart sans retard. Vous lui donnerez lecture de la lettre ci-incluse : « A l'honorable Jack « Smart. Mon cher « Jimmy » ! — laissez-moi vous donner votre petit nom « d'amitié. — Vous voyez qu'on vous a tout de même retrouvé, garçon ! « Mais, vrai ! C'était bien joué ! J'ai été injuste envers vous, Smart. Vous « êtes d'une force remarquable. J'ai réfléchi à la place qu'on doit vous « faire dans la Banque, mieux en rapport avec vos capacités et nos com- « muns intérêts.

« Voulez-vous devenir associé, avec votre nom figurant dans la « raison sociale? Je suis disposé à vous accepter comme unique *partner*,

« dans la co-propriété de l'Empire Bank. Votre apport sera de six « millions de dollars, valeurs au porteur. Nul bruit encore de votre « voyage. La banque toujours très solide. *Cablez* acceptation; et revenez.

« Votre vieux Rufus — et j'espère — futur associé. »

Cette lecture faite, retournez-moi la lettre, et retirez-vous en laissant votre adresse.

Dr Rufus Cunning.

N.-Y., 6 octobre, soir.

Au Dr Rufus Cunning, Empire Bank, N.-Y. (personnel.)

Cher Monsieur,

Vos instructions suivies de tout point. J'ai abordé ce matin l'honorable M. Jack Smart, dans le *dining-room* de l'hôtel, à la fin de son *lunch*. Je lui ai donné lecture de votre incluse que je vous retourne. L'honorable M. Jack Smart a paru très satisfait et s'est écrié : « Le vieux « docteur est un damné renard! Par Dieu! C'est un damné malin! » Il a ri un moment en silence, et a ajouté : « Je vous le dis, le docteur est « un homme d'affaires! » Puis, il m'a invité à prendre avec lui un *champagne-cocktail*. Je n'y ai vu nulle objection. Il a ensuite parlé des plaisirs de la saison à Toronto. Il y a beaucoup de fêtes, de réceptions et de bals, dans les résidences privées. Il m'a offert de me présenter dans plusieurs familles, s'est mis à ma disposition courtoisement, pour me faire inviter à une partie en traîneau, et m'a remis une carte pour une soirée musicale où il doit chanter un duo avec l'une des dames les plus fêtées de la Société. Après un autre *cocktail* et un *milk punch*, l'honorable Jack Smart (qui est vraiment un accompli gentleman, déjà en grande faveur auprès des dames) a, lui-même, abordé franchement le sujet qui vous intéresse : « Monsieur Hook, a-t-il dit, je suis enchanté que vous soyez l'inter- « médiaire choisi pour traiter cette affaire. Vous le faites avec une « décence correcte, tout à fait à votre honneur. Vous aurez ce soir la « visite de mon *sollicitor*, M. William Sharp, qui sera chargé de mes « intérêts, et donnera ma réponse. *Good morning*, monsieur Hook! »

Sitôt après mon entrevue avec le *sollicitor*, William Sharp, vous serez, M. le Docteur, avisé par le prochain courrier.

Respectueusement, en attendant vos instructions.

John Hook (private détective.)

Victoria, Hôtel, chambre n° 87. Toronto, 8 octobre, matin.

Au Dr Rufus Cunning, Empire Bank, New-York (urgent.)

Cher Monsieur,

Veuillez me faire parvenir chèque 500 dollars, pour dépenses affaire Smart. A votre dévotion.

L. J. FISK.

New-York, 8 octobre, soir.

A L. J. Fisk « Private détective Central Office » New-York.

Mon cher Président,

Veuillez trouver inclus chèque 500 dol. à votre ordre sur la 1re National Bank New-York. Avec compliments.

Dr RUFUS CUNNING.

9 octobre.

Au Dr Rufus Cunning, New-York.

Cher Monsieur,

J'ai reçu la visite de M. William Sharp, *sollicitor* et conseil pour l'honorable M. Jack Smart; c'est un homme habile, correct et précis.

« La proposition soumise à mon client, a-t-il dit, est présentement à « sa considération. Mon client ne formule aucune objection de principe « contre les offres dont-il est favorisé. Toutefois, le placement de fonds « qu'on sollicite de M. Jack Smart dérange entièrement ses projets anté- « rieurs; car il avait en vue un établissement agricole dans l'Ouest, où « il songeait à prendre femme et voulait se créer un *home*. Malgré tout, « par égard pour les réels avantages que mon client trouve à continuer « les affaires avec le Docteur dont le caractère, la probité, l'habileté sont « également éprouvées, M. Jack Smart, voulant marquer son désir de « maintenir avec M. Cunning d'anciennes relations pleines de cordia- « lité, m'autorise à déclarer qu'il est prêt à donner la préférence à « la combinaison soumise, sur tout autre déjà en cours d'exécution.

« Mon client, d'autre part, estime qu'en retour, il serait de toute justice « de lui assurer une situation prépondérante dans l'association projetée : « M. Jack Smart représentant les deux tiers, M. le Dr Rufus Cunning « l'autre tiers de l'actif total de la banque. Sur ces bases, M. Jack Smart « est prêt à conclure. Enfin, pour rendre plus étroit le lien formé entre « les *partners*, M. Jack Smart sollicite l'honneur d'entrer dans la famille « du distingué Dr Rufus Cunning. »

Suivant vos intentions, j'ai réservé, monsieur le Docteur, le sens et les termes de votre réponse, et suis, dans l'attente de votre décision.

JOHN HOOK.

Toronto, 10 octobre mardi.

Note. — L'honorable Jack Smart, pour ses commodités personnelles et ses convenances mondaines, a quitté le Victoria Hôtel, et pris résidence à Buckingham Palace. Il y occupe la chambre n° 18; et moi la chambre n° 17.

A John Hook Esqre, Buckingham Palace, Toronto, chambre n° 17.

Cher Monsieur,

Donnez à M. Jack Smart communication du télégramme suivant : « Ma fille Lilie accepte la demande flatteuse. Le mariage sera célébré « dans les quarante-huit heures qui suivront le retour à New-York de « mon ami Jack. »

Dr RUFUS CUNNING

12 octobre.

Au Dr Rufus Cunning, Empire Bank New-York.

J'ai communiqué hier soir, 13 octobre, votre réponse à M. Sharp *sollicitor* et conseil pour l'honorable M. Jack Smart. Après avoir conféré avec son client, ce remarquable homme de loi m'a apporté ce matin pour vous êtes remise, la note incluse :

Note. — « L'éminent docteur a commis, dans sa trop grande hâte, « une regrettable confusion de personnes. M. Jack Smart sollicite res- « pectueusement le consentement du très honorable président de l'Empire « Bank pour le mariage de la charmante miss Lilie avec M. Julius Smart

« junior, nommé aux fonctions de caissier principal de la banque. Quant « à Jack Smart, il indique avec une instance toute cordiale et sympathique « à son cher ami le Dr Rufus Cunning l'office de divorce « Discrétion » « Wall street n° 12 bis. C'est le plus expéditif, le plus sur et le moins cher. « « Jimmy » ose espérer que la *lady* ne s'offensera pas de la recherche « audacieuse de son tout dévoué — Jack Smart. »

En me remettant ces conditions écrites, le sollicitor Sharp me charge de faire observer au Docteur que M. Jack Smart est pleinement éclairé touchant la véritable situation de la banque sur la place. Faute d'une prompte conclusion, cette remarquable institution de crédit serait acculée à une suspension de paiement inévitable, avant la prochaine liquidation. D'autre part, si, comme l'honor. Jack Smart en exprime le vif désir, toute divergence d'opinion et de point de vue venait à cesser, le nouvel associé-directeur de l'Empire Bank, s'engage à apporter à la communauté l'émission prochaine du chemin de fer canadien, « Toronto Petits Rapides », dont-il vient de conclure le marché, soit 260 milles de voie ferrée à construire.

John Hook

15 octobre.

P. S. — Adresser réponse directement jusqu'au 19 courant 6 heures du soir.

(Par dépêche) *Honorable Jack Smart. Buckingham Palace Toronto* (*Canada*)

All right ! Actes seront prêts demain. Note suit.

Votre vieux Rufus

18 octobre, (soir.)

Note. — Nelly mary Anne Westmore, fille du feu colonel X. Westmore, de Philadelphie, auparavant épouse du docteur Rufus Cunning, président de l'Empire Bank de New-York a eu hier son divorce enregistré, à la cour de New-York. Nelly attendra « Jimmy ». Cabler heure arrivée. Domicile particulier 59e rue Ouest, près Central Park. New-York, 18 octobre.

Extrait du New-York Hérald du 24 octobre 1887.

L'aristocratique chapelle Saint-Andrews (méthodiste) de Staten Island, baie de New-York, a vu célébrer hier un double mariage dont

la solennité avait mis en émoi toute la haute banque de Wall street.

« La ravissante miss Lilie Cunning, fille unique du sympathique Dr Rufus Cunning, ex-président de l'Empire Bank, épousait M. Julius Smart, junior, de la maison Chapin & Gore (de Chicago), qu'il quitte pour prendre les importantes fonctions de caissier principal à l'Empire Bank.

« En même temps, M. Jack Smart, frère du précédent et ancien caissier principal de la banque, est devenu le mari de la toujours jolie Nelly Mary Westmore, fille du feu colonel Westmore, fameux dans la guerre du Sud.

« Le service a été fait avec beaucoup d'onction, non sans une pointe d'émotion, par le révérend Sullivan Smart, heureux père des deux mariés. Il a trouvé l'occasion excellente pour prononcer une de ces allocutions éloquentes qui l'ont placé à la tête des plus grands prêcheurs de l'Amérique.

« Les deux frères Smart sont les fils de leurs œuvres. L'exemple de leur bonheur sera salutaire à nos jeunes gens. Ces derniers trouveront une fois de plus dans le succès mérité des deux frères Smart la preuve de ce que peuvent le travail assidu et la conduite irréprochable, alliés aux qualités de *gentleman*, et appuyés sur cette énergie indomptable qui est la caractéristique de notre jeune et vigoureuse race yankee.

« MM. Smart père et fils sont également un honneur pour leur famille, pour leur corporation, pour notre métropole et aussi pour cette glorieuse République américaine.

« Leur mariage n'est pas un de ceux que voit trop souvent la vieille Europe décrépie, et où de vulgaires intérêts sont seuls en jeu. C'est ici la vraie pure union Yankee faite dans l'ingénue et saine tendresse de cœurs naïfs et bons.

« On annonce que l'Empire Bank vient d'être choisie par la nouvelle compagnie du chemin de fer Canadien : « Torento Petits Rapides » pour faire aux Etats-Unis l'émission des titres, lors de la prochaine souscription qui va s'ouvrir (insertion payée).

A L. J. Fisk Esq [e] *Private détective Central Office N. Y.*

Monsieur le Président,

Pour répondre à votre trop légitime demande, nous vous donnons bien volontiers, par la présente, l'attestation que nous n'avons eu qu'à nous louer des services précieux, à nous rendus par le concours de votre institution éminemment pratique.

Au point de vue de la rapidité, de la sûreté des informations, ainsi que de la discrétion rencontrée chez vos employés, le Private Détective Central Office, est digne absolument d'être tout spécialement recommandé aux *gentlemen* de la Banque et de la Société.

Recevez, monsieur le Président, etc.

D[r] RUFUS CUNNING, JACK SMART
Co-Directeurs de l'Empire Bank. N. Y.

P. S. — Ci-joint un chèque de 500 dollars, comme gratification à votre agent spécial l'honorable John Hook de Toronto, en témoignage de notre parfaite satisfaction.

Il y aura toujours à la banque un poste de confiance pour cet intelligent détective.

JEHAN SOUDAN.

Les Bêtes à bon Dieu

CONFÉRENCE

On s'occupe au moins assez, en ce moment, de l'éducation des filles; on leur enseigne la géométrie, l'algèbre, la chimie, l'anatomie, un peu d'athéisme, etc., enfin tout ce qui doit les empêcher de devenir des femmes, dans l'ancienne acception du mot; comme on fait boire de l'eau-de-vie aux petits chiens pour les empêcher de devenir grands.

Il me plaît d'ouvrir, de mon côté, une école de filles, en concurrence aux lycées, et d'essayer une conférence pour leur enseigner des choses plus utiles pour leur propre bonheur, pour celui des hommes dont elles ont été chargées par le Créateur, et pour le sauvetage et le maintien de ce qui reste de la société.

D'où vous vient cette sollicitude, me dit quelqu'un qui lit indiscrètement ce que j'écris, par-dessus mon épaule; on vous croit généralement sévère pour les femmes, et même ne les aimant guère.

C'est que généralement on est bête et on ne me connaît pas; je pourrais vous répondre d'abord que, pour ne pas haïr quelquefois les femmes il faudrait ne guère les aimer; puis, ensuite, que ma sévérité apparente à l'égard des femmes est semblable à celle que j'exerce quand je taille mes rosiers, pour assurer et augmenter la moisson parfumée qu'ils me doivent.

Cela dit, je commence.



Le plus sûr, le plus complet, le plus pur, le plus grand bonheur qui soit permis aux humains dans la Société, c'est non pas un beau, un riche mariage, mais un « bon ménage, » une union où l'amour qui l'a com-

mencé se métamorphose, ce qui est sa seule chance de durée, en une amitié étroite et encore ornée d'une partie des charmes de l'amour, — la partie légère, évaporée, remplacée par l'amour et le soin commun des enfants, — après que l'on a réussi à franchir un terrible fossé qui sépare la nouveauté de l'habitude.

J'en ai connu de ces bons et heureux ménages qui font désirer, pour l'homme et la femme qui les composent, le sort de Philémon et de Baucis, auxquels Jupiter accorda de mourir ensemble, au même instant, et qui furent changés Philémon en chêne et Baucis en tilleul, enlaçant leurs branches.

Et, plus d'une fois, j'ai vu ces deux époux renouveler, à force de tendresse, à force d'habitude pour leurs deux vieux cœurs, de battre d'un même mouvement, réaliser à très peu près cette charmante fable; et le survivant, moins heureux, commencer immédiatement à mourir, et ne tarder que de quelques mois, de quelques jours, à suivre l'autre, et j'espère, à le rejoindre.

La civilisation romaine, en train de devenir la maîtresse du monde, favorisait, ordonnait le mariage; elle édictait des peines contre les célibataires endurcis, et accordait des privilèges aux pères de nombreuses familles. Chez les Grecs, un citoyen refusait de se lever devant un vieillard, en lui disant : « Tu n'as pas d'enfants qui puissent me rendre cet honneur à mon tour, quand je serai vieux. »

Serait-il bien injuste de mettre un célibataire obstiné, arrivé à un certain âge, à l'amende de l'entretien d'un enfant qu'il ne créera pas pour le remplacer, ou qu'il créera en en éludant clandestinement, traîtreusement et économiquement la responsabilité?

Pour constituer ce bonheur souverain du « bon ménage, » il faudrait que les amants ayant traversé ensemble le printemps de la vie, entrassent de bonne grâce, en se tenant toujours par la main, dans l'été, dans l'automne et dans l'hiver, ne demandant qu'un printemps à la vie, comme à l'année, sans que l'un ou l'autre, ou l'un et l'autre, quittant la main de son conjoint, se rejette brusquement en arrière, tâchant de débaucher un compagnon ou une compagne, pour une promenade buissonnière, dans un autre ou plusieurs autres printemps rétrospectifs, et défendus, comme les écoliers qui aspirent à la fameuse semaine des trois jeudis.

Chez les vieux Romains, les amants devenus époux et d'époux père et mère, l'homme s'occupait de cultiver son champ ou de défendre sa patrie, et la femme méritait cette épitaphe :

Elle a vécu dans sa maison, chaste et laborieuse,
Domum mansit, casta vixit, lanam fecit.

Mais revenons à notre temps.



A peu près toutes les filles veulent se marier, beaucoup d'hommes ne désirent pas se marier ou ne sont pas pressés, un assez grand nombre veulent ne pas se marier.

Et comme les deux sexes naissent en nombre à peu près égal, il n'y a pas de maris pour toutes les filles, d'où une concurrence acharnée.

Par leurs instincts, par la nature de leur beauté, par l'éducation qu'elles reçoivent, les filles sont plus ou moins adroites à tendre des pièges de toutes sortes pour prendre un mari : trébuchets, gluaux, lacets, collets, appats, appaux, leurres, filets, quatre de chiffre, etc.

Telle vise un « oiseau de haut vol, » telle autre se contentera d'un « oiseau branchier » ou « niais » ou « béjaune »; telle chasse aux aigles, telle aux faisans, telle autre aux alouettes ou aux colibris.

Elles sont toutes nées et élevées à cette chasse; et, sur ce point, je n'ai pas grand'chose à leur enseigner; cependant, je dirai que beaucoup, aujourd'hui, n'ont pas assez de patience, mettent de la brusquerie dans leur façon de chasser, vont trop au-devant de l'oiseau, au risque de l'effaroucher.

Ou, pour user d'une autre métaphore, en jetant brusquement et avec profusion des grains dans le trébuchet, elles laissent tomber de ce grain hors et autour du piège, grain que des oiseaux malins ou peu affamés ou de petit appétit viennent picorer et s'envolent, sans se soucier de celui qui devait les attirer dans le trébuchet.

Qu'est-ce que cette familiarité admise aujourd'hui entre les jeunes filles et les hommes, ces mains secouées, ces *shack-hands?* Autrefois, jamais on ne touchait une fille ; on s'excusait, si par mégarde, on frôlait sa robe ; on eût passé pour un sauvage, et, qui pis est, pour un malotru si on l'eût invitée à valser, ce qui n'était même pas permis de faire aux jeunes femmes, les femmes mûres s'étant assez habilement réservée cet exercice vertigineux.

A quoi sert d'avoir supprimé cette émotion si douce, si poignante, du premier contact de la main de la femme aimée, ce ravissement de la pression encore incertaine et douteuse, de cette main répondant « tout bas » à la vôtre.

Qu'avez-vous gagné, à ne jouer plus que les deux derniers actes, parfois que le dernier acte, de cette charmante comédie de l'amour.

Mon Dieu! le jardin n'était pas plus vaste, mais au lieu de le traverser en trois pas par une allée droite au milieu, comme vous faites aujour-

d'hui, on le parcourait dans un labyrinthe de petits sentiers fleuris et parfumés, cueillant là une marguerite fatidique à effeuiller, à interroger, là un *vergus mein nicht* à serrer sur son cœur, sur le souvenir enfoui dedans; on n'arrivait à l'entente complète, qui est si souvent et si tristement la fin, qu'après mille petites faveurs graduées, lentement, tendrement et poétiquement conquises; aujourd'hui, si on continue ces errements nouveaux, on franchira d'un saut ce petit jardin embaumé et on viendra à ce point, que la première faveur obtenue d'une femme ne sera autre que ce qu'on appelait la dernière.



Revenons aux enseignements annoncés par mon programme.

J'ai montré les filles naturellement habiles à tendre les pièges pour prendre l'oiseau rare, un mari, *rara avis*, habileté autrefois accrue par l'éducation, et menacée aujourd'hui de diminution par les maladresses d'une autre éducation; mais, passons.

L'oiseau a donné dans le piège, le trébuchet s'est abattu et refermé sur lui avec un petit bruit sec qui l'a fait frissonner; mais c'est fini, le tour est joué, le but est atteint, le notaire et le maire ont joué leur rôle; la fille voulait se marier, elle est mariée, elle a un mari.

Elle croit que c'est tout et elle se trompe, elle a su tendre un trébuchet, mais personne ne lui a appris à faire une cage, une volière où l'oiseau puisse vivre, s'accoutumer et se plaire. Après l'art de faire et de tendre des trébuchets, c'est l'art de faire des cages que je veux vous conseiller d'étudier, des cages bien faites, bien soignées, bien entretenues auxquelles il ne manque rien.

Le mari est pris, mais ce n'est pas seulement *le* mari, c'est *un* mari, c'est *un* homme et vous ne le connaissez guère, le plus souvent même vous le croyez tout autre qu'il est en réalité; il ne faut pas cependant se tromper d'oiseau, donner du millet au faucon, et de la viande au chardonneret.

Il en est qui ne vivent pas ou vivent bien difficilement en cage.

Je ne crois pas que l'on y puisse accoutumer le *martin-pêcheur*, si beau, si brillant, au vol si rapide; la *mésange* à la jolie *tête bleue* ne s'occupe en cage qu'à tuer sa compagne et à lui manger la cervelle; il faut capitonner la cage du rossignol, et ne pas lui laisser voir trop clair, non que je vous conseille d'imiter les Belges amateurs de musique féroce qui brûlent les yeux des pinsons pour qu'ils chantent mieux en cage.

Presque tous les oiseaux se hérissent en cage et maigrissent jusqu'à

ce qu'ils meurent ou puissent passer à travers les barreaux, comme font les *roitelets* et les *troglodytes;* sans avoir besoin de maigrir, ces oiseaux-là sont les maris qui quittent leur maison pour le cercle, etc., laissant la femme s'ennuyer, l'ennui la seule maladie dont meurent les femmes, l'ennui qui les rend capables de tout, même ou plutôt et surtout de chercher de leur côté des distractions qui finissent par être aussi tristes pour elles que pour leurs maris et ne les mènent qu'à changer d'ennui, ou à changer l'ennui en chagrin, parfois en désespoir.



Mais parlez-moi de cages bien faites, bien garnies de tout ce que peut aimer l'oiseau.

Voyez et étudiez la cage d'un canari : comme son eau pour boire et se baigner est fraîche et limpide, comme son millet est non seulement à pleine mangeoire, mais offert sous la forme plus attrayante d'épis mûrs, et le mouron et le seneçon renouvelés tous les jours, et les morceaux de sucre, et l'os de sepis pour s'aiguiser le bec, et des cerises, des figues en leur saison !

Aussi, qu'on laisse par mégarde la porte de la cage ouverte, il est probable qu'il sortira, s'élancera, volera sur une haute branche d'un arbre voisin, battra des ailes, fera entendre une petite chanson joyeuse, une Marseillaise un peu aiguë : vive la liberté ! mais que vienne l'heure du dîner, que vienne le soir; les branches des arbres ne sont pas unies, aussi polies, aussi douces aux pattes que les bâtons ses perchoirs, et on ne rentre pas les arbres la nuit à l'abri du froid, et il ne pousse pas de sucre dans les champs; il faut chercher avec fatigue les grains un à un et on n'en trouve pas toujours autant qu'on veut, parfois même on n'en trouve pas du tout, il faut se coucher sans souper.

Aussi, ayez soin de ne pas le poursuivre, de ne pas l'effaroucher, il ne tardera pas à rentrer de lui-même dans la cage, un peu ébouriffé, mais bientôt il fera entendre sa gaie et habituelle chanson.

Il faut que votre mari s'accoutume à sa cage comme le canari. J'évite ici un synonyme fâcheux, un nom malséant donné je ne sais pourquoi à cet heureux oiseau.

Écoutez ce qu'écrivait Mme de Maintenon à la duchesse de Bourgogne.

La veuve Scarron avait fait ses preuves, elle avait quarante ans, ce qui n'est plus l'âge des gluaux, lorsqu'elle en tendit et avec succès au roi Louis XIV qui avait à peu près le même âge, croyant avoir de l'expé-

rience et connaître les femmes, en quoi il se trompait; les femmes qu'il avait connues s'étaient livrées. Sans ces résistances, inventées pour accroître et exaspérer le désir sans avoir recours à l'escrime de la galanterie. La veuve lui fit connaître la difficulté, la résistance stratégique, calculée, graduée, à la portée de l'aggresseur. « Je le renvoie triste, écrivait-elle, mais point désespéré. »

En effet, dans l'escrime de l'amour, je n'ai jamais vu celui des deux combattants qui rompt, recule, et au besoin s'enfuit, ne pas remporter la victoire.

Voici ce qu'elle écrivait à la duchesse de Bourgogne; il n'était pas question de gluaux ni de trébuchets; à ces pauvres filles de rois, Iphigénies sacrifiées, on fournit l'amour tout fait, et un mari choisi sans les consulter.

Je copie çà et là, *passim*.

« Les livres profanes inspirent l'orgueil et nourrissent la curiosité si dangereuse à notre sexe.

« Ne soyez ni fâchée ni honteuse de la dépendance d'un mari.

« Que le duc de Bourgogne soit votre meilleur ami et votre seul confident.

« Prenez ses conseils, donnez-lui les vôtres.

« N'espérez pas que votre union vous procure une paix parfaite, les meilleurs mariages sont ceux où l'on souffre tour à tour l'un et l'autre avec douceur.

« Soyez complaisante sans faire valoir vos complaisances, supportez les défauts de l'homme et ceux du tempérament, la différence des opinions et des goûts.

« C'est à vous à être soumise, et c'est en vous soumettant à M. le duc de Bourgogne que vous régnerez sur lui.

« Prenez sur vous le plus que vous pourrez; sur lui, jamais.

« N'exigez pas autant d'amitié que vous en aurez, les hommes sont moins tendres que les femmes, et vous serez malheureuse si vous êtes trop délicate en amitié. C'est un commerce où la femme doit toujours mettre du sien.

« Demandez à Dieu de n'être point jalouse. N'espérez pas faire revenir un mari par les plaintes, les chagrins, les reproches; le seul moyen est la patience et la douceur; l'impatience aigrit et aliène les cœurs.

(Je vous ferai tout à l'heure un petit commentaire sur ce précepte.)

« Parlez, écrivez, agissez, comme si vous aviez mille témoins; comptez que tôt ou tard tout est su. Il est très dangereux d'écrire.

« Comptez que les secrets les mieux gardés ne le sont que pour un temps.

« Aimez vos enfants, voyez-les souvent, c'est l'occupation la plus honnête qu'une princesse et une paysanne puissent avoir. »

La même Mme de Maintenon écrivait à Mme de Laleu, une fille d'une très grande beauté, qui venait de se marier :

« Vous voilà dans votre ménage, je prie Dieu de le bénir ; vivez dans le fond de votre maison, fuyez le monde, attachez-vous à plaire à votre mari, et tâchez de ne plaire qu'à lui seul. Soyez laborieuse, etc. »

Certes, on peut s'en fier à cette habile personne qui, ayant englué son maître de ses gluaux un peu secs, sut lui faire une cage d'où il n'essaya plus de sortir.



Je dois m'arrêter ici, quoiqu'il me reste beaucoup à dire ; je finirai par deux autres citations.

Une vieille femme disait à son fils qui, peu riche lui-même, voulait épouser une fille sans fortune :

« Ne comptez pas voir durer toujours l'ardeur qui vous fait croire qu'elle peut remplacer tout. Dans le meilleur mariage, après un temps plus ou moins court, il n'y a plus qu'une chose qui revienne tous les jours, c'est le dîner. »

Et Mme de Sévigné :

« Je n'aurais jamais cru que M. de Grignan exigeât tant d'argent pour coucher avec la plus belle fille de France ; mais s'il y couche aujourd'hui, il y couchera demain, et après-demain, et toujours, et je comprends. »



Voici le petit commentaire sur une phrase de la veuve Scarron que je vous ai annoncé :

Jamais de scènes ! Supposez que votre époux un peu volage revienne de voir celle que, sans la connaître, vous appelez *sa brune* si vous êtes blonde, ou *sa blonde* si vous êtes brune, tant vous avez le secret intime que, quelque charmante que vous soyez, il est un charme qui vous est défendu — j'en excepte cependant quelques-unes en ayant rencontré une, peut-être deux qui avaient reçu ce don — du ciel ou de l'enfer ; ce don —

c'est d'être « *une autre* ». Dire d'une femme qu'elle est jolie, qu'elle est belle, c'est un moins grand compliment que de dire qu'elle est *autre*.

Quelle impression peut faire la « scène » que vous ferez au *mari prodigue*. Il se dit : « Tiens, là-bas, on ne faisait pas de scène, j'y retourne. »

Donc, ayant réussi à prendre votre oiseau de mari au trébuchet, gluaux, lacet, collet, etc., étudiez-vous à faire une cage toujours garnie de mouron frais, de millet et de sucre, dont ce canari n'ait pas envie de sortir, ou dans laquelle il rentre avec plaisir, un peu ébouriffé, après un petit vol au dehors.

Fille, vierge, mystère, fleur entrevue au sommet d'une montagne inaccessible, « *edelweiss* », apparition dans un nuage, étoile au ciel vous êtes souvent pour bien peu de chose dans la passion que vous inspirez.

A l'âge où tout homme est poète, au moins pour quelques instants, l'homme fournit tout à l'objet aimé, même souvent la beauté.

La fille est un velin blanc sur lequel il dessine un rêve ou écrit un poème.

Et tout cela peut s'évanouir après le premier baiser qui vous fait épouse et femme.

Il vous adorait; il faut arriver à ce qu'il vous aime, ce qui est plus difficile, plus rare, et plus heureux.

D'idole, il faut devenir femme et femme aimée, et succéder à l'idole sans trop la faire regretter...

Mais je reviendrai sur ce point important, et ce sera le sujet d'une autre conférence.



Ceux des rares naturels de la région que j'habite, qui n'ont rien à vendre aux étrangers ont été saisis d'admiration à la vue d'un spectacle qu'ils n'ont que de rares occasions de contempler: — un matin, un blanc linceul de neige couvrait les toits, les rues, les arbres, et les plaines; il se passe parfois assez d'années sans que ce phénomène se manifeste ; — il est même des jeunes gens qui n'ont jamais vu de neige qu'aux sommets lointains des montagnes qui protègent les régions méditerranéennes contre le vent du Nord.

Quant aux gens plus nombreux qui attendent tout de leurs hôtes d'hiver, ils ont éprouvé un triste désappointement.

Je pense aussi que les gens qui viennent parfois de bien loin pour éviter l'hiver de leurs pays ont dû se sentir également volés.

Mais, dès le lendemain, malgré un froid assez vif, plus vif qu'on n'est

accoutumé à le sentir dans ces contrées, le ciel est redevenu pur, étoilé, la nuit; — et plein de soleil, le jour.

Néanmoins, nos jardins ont souffert et fait quelques pertes, et j'ai dû, sur la terre durcie du mien, semer des grains pour nos oiseaux étonnés de ne pas trouver cet hiver leur table toujours mise comme de coutume.

Il y a bien une vingt-cinquaine d'années, j'habitais Nice alors, et, dans le voisinage d'une villa occupée par la grande-duchesse Hélène de Russie; — elle me conta ceci :

Comme un matin, elle se promenait au jardin dans une partie ombragée où le soleil ne pénétrait que difficilement, elle aperçut un peu de neige non encore fondue sur un tapis de violettes; — elle avisa le propriétaire de la villa qui passait auprès.

Mais, Monsieur Bermond, lui dit-elle, — voici de la neige!

M. Bermond s'approcha, s'inclina — et feignit de n'avoir pas entendu.

— C'est de la neige? Monsieur Bermond.

— Ça... de la neige?... dit-il d'un ton d'incrédulité?

— Mais oui, regardez... là... sur les violettes...

Il se baissa, en ramassa une pincée dans le creux de sa main, l'approcha de ses yeux, la regarda avec attention.

— Ma foi! dit-il, Madame, c'est de la neige, il faut le reconnaître; c'est vraiment de la neige; mais, ajouta-t-il, elle n'est pas froide.

Cette fois, il n'y a pas eu moyen de le nier, c'était bien de la neige, de la neige froide. — Il a gelé, et, cette fois, les Marseillais ont pu marcher sur l'eau glacée de leurs ports, et ils ont vu les cygnes de leur Jardin des Plantes, ne pouvant plus nager dans leur bassin, réduits à y patiner sur l'eau cuirassée de glace.



Je n'ai pas coutume d'encombrer ma mémoire des noms des divers comparses qui traversent les ministères, sous le gouvernement de la pseudo-République dont nous jouissons.

Mais aujourd'hui quel que soit le personnage qui gouverne les postes et télégraphes comme il aurait pu être et sera peut-être un de ces jours ministre de la marine, des finances ou des affaires étrangères, passant ensuite de l'un à l'autre, n'étant gêné ni par des aptitudes, ni par des études spéciales; quel que soit ce fonctionnaire, j'ai deux petites observations à lui adresser.

Les télégrammes, par leur concision obligée, sont quelquefois un peu difficiles à comprendre.

Il ne faut donc pas augmenter cette difficulté; mais, bien au contraire, faire en sorte qu'ils soient écrits lisiblement et correctement. — Eh bien, il semblerait que l'Administration a un but contraire; les télégrammes sont écrits avec de l'encre d'un violet pâle sur un papier d'un bleu foncé, c'est-à-dire difficiles à lire le jour; à peu près impossibles à déchiffrer la nuit, aux lumières.

Quant à la brièveté des télégrammes qui en fait parfois des hiéroglyphes, — je ne comprends pas que les gens riches ne se donnent pas l'assez petit luxe d'écrire par le télégraphe comme ils écrivent par la poste, en abandonnant ce langage nègre ridicule forcément et obscur; pour moi qui suis un pauvre homme, je ne regarde pas à quelques sous pour payer quelques mots de plus, qui me permettent à la fois de parler français et d'être clair; j'ajoute un autre soin, — c'est d'écrire une lettre qui part en même temps que le télégramme et l'explique avec détail, pour le cas d'une obscurité que je n'aurais pas réussi à éviter.

Le second point dont j'ai à parler à M. le directeur ou ministre des postes et télégraphes, est celui-ci :

Les timbres d'affranchissement sont enduits au verso d'une gomme qu'il faut humecter pour rendre le timbre adhérent à l'adresse de la lettre — généralement on les humecte en les passant sur la langue, ce que, pour ma part, je ne pratique guère.

Eh bien, je ne sais si c'est par économie et dans l'espoir si souvent déçu d'équilibrer le budget, — mais la gomme employée pour les timbres de la poste, que presque tout le monde passe sur sa langue est depuis quelque temps une gomme jusqu'ici inconnue, tout à fait de qualité inférieure, infecte et nauséabonde.



S. M. l'Empereur du Brésil, qui a fait l'honneur à un de ses plus dévoués *Chevaliers de la Rose* de lui faire une cordiale visite à Saint-Raphaël, avait répondu à quelqu'un qui lui demandait s'il honorerait la ville de Saint-Tropez, située en face de Saint-Raphaël, de sa visite : « Non, je me rappelle un drame appelé *la dame de Saint-Tropez* qui m'a tant ennuyé, que j'ai pris cette ville en grippe, sans la connaître. »

On me dit cependant qu'on l'aurait rassuré sur la ville et les dames de Saint-Tropez, qu'il aurait changé d'avis, ce qu'il passe pour ne pas faire facilement; — et que dans une promenade en bateau il aurait accosté la plage de Saint-Tropez et aurait fait le tour de la ville, où il aurait, comme partout, charmé tout le monde par son affabilité.



Un des chefs du parti soi-disant républicain disait, l'autre jour :

Si le parti monarchiste, tenant haut et ferme son drapeau, profitant de toutes les occasions, et en faisant naître, d'affirmer et de proclamer ses principes et son but, aidait inexorablement de ses votes les groupes dissidents et opposants du parti républicain à renverser toujours le groupe au pouvoir, et recommençait sans cesse et sans trêve le même jeu contre tous les ministères qui se succèderaient, la République bientôt ne pourrait plus ni former un ministère ni constituer un gouvernement, et devrait, un beau jour, à l'issue d'une séance de la Chambre, donner sa démission.

ALPHONSE KARR.

Saint-Raphaël, Maison close.

LA POÉSIE

TOUT NE M'EST RIEN

POUR GOUNOD

Tout ne m'est rien! En ma désespérance
Mon cœur se brise et je m'en vais pleurant.
J'ai pris la main de ma sœur la souffrance
Qui psalmodie un adieu déchirant.

Tout ne m'est rien! Je vais quitter la rive
Où mai riant m'a couronné de fleurs;
Le nautonnier me rappelle et j'arrive
Pour me noyer dans l'Océan des pleurs.

Tout ne m'est rien! O chimères aimées,
Vous ne voulez me suivre, il faut partir,
Jeunesse, amour, vos portes sont fermées.
J'entre au tombeau d'où je ne puis sortir.

Tout ne m'est rien! Le monde des féries
N'était qu'un songe où me raillaient les Dieux.
Il est passé le temps des charmeries
Où mon orgueil escaladait les cieux.

Tout ne m'est rien. O brune charmeresse,
Vous qui m'avez souvent ensorcelé,
Cher idéal, femme, rayon, caresse,
C'est donc fini pour mon cœur désolé.

Tout ne m'est rien. En mon âme meurtrie
L'hyver blanchit ma dernière saison :
Eve est partie et j'entends qu'on me crie :
Messieurs, l'on ferme! *Adieu, cher horizon.*

Tout ne m'est rien. O pâle Solitude,
Que me veux-tu? Le jardin enchanté
Fuit à mes yeux. Je n'ai plus que l'Étude
Qui ne croit pas à l'Immortalité.

Tout ne m'est rien! La Nature est en fête
Et les plaisirs s'en vont chanter en chœur;
Le soleil verse un rayon sur ma tête.
Mais c'est en vain, car j'ai perdu mon cœur.

Tout ne m'est rien. Les lilas et les roses
S'en vont fleurir pour d'autres amoureux,
Adieu Léa, voix d'or, yeux pers, seins roses,
Bouche de pourpre et baisers savoureux.

Je ne suis plus que l'ombre de moi-même.
Mon âme prend son vol aérien.
Tout est fini, je sens que plus je n'aime.
Mort, ouvre-moi tes bras; tout ne m'est rien.

OCTAVE DE PARISIS.

à Arsène Houssaye

L'Europe

Non, il n'a point suffi d'un lourd chaos tournant
De matière pétrie en des mälströms de flammes
Pour que surgît l'Europe hospitalière aux âmes :
Ta pâte eut pour levain l'esprit, ô continent !

Géant pensif couché du levant au ponant
Tu souffres, entouré du chœur plaintif des lames :
Nos fiers défis, par tes etnas tu les proclames,
Et l'univers s'allume à ton cri rayonnant !

Mais, pour mieux ressembler au vaste Prométhée,
Il te fallait la plaie au flanc, imméritée ;
Et c'est pourquoi le Sort, mystérieux vainqueur,

Jugeant à plus de bien plus de mal nécessaire,
Sans relâche, à grands cris, du bec et de la serre,
S'acharne horriblement sur la France, ton cœur !

Catulle Mendès

La Revanche.

À Catulle Mendès

Anonymes héros méconnus par l'Histoire
Tombés à Reichshoffen, tombés à Mars-la-Tour
Héroïques vaincus dignes de la Victoire
Mitraillés, massacrés, enchaînés tour à tour

Qui donc la trahissait l'armée expiatoire
Quand l'Allemand sur nous fondait comme un vautour,
Quand nous avons subi la force attentatoire?
Et toujours l'ennemi parle de son retour!

Soldats! Vous entendrez du bruit sur votre tombe
Le Dieu de la Revanche aime l'hécatombe
L'héroïsme d'hier ne sera pas perdu:

Il faudra nous payer nos légions frappées,
Les herbes qui naîtront sur ce sang répandu
Se changeront en fleurs sanglantes — en épées!

Arsène Houssaye

LA DANSE

J'ai vu de longs cheveux aux boucles parfumées
S'éparpillant dans leur essor,
Et versant sur le sein des légères almées
Leurs larges flots d'ebène ou d'or.

J'ai vu de petits pieds sortant de robes blanches
Broder des pas capricieux,
Et j'ai, quand se courbaient les plis ardents des hanches,
Brûlé mon âme avec mes yeux.

Mais tout ce que j'ai vu, dents blanches, lèvre rose,
Basquines aux mille couleurs,
Pied blanc qui, chaque fois que sur terre il se pose,
Se relève étoilé de fleurs,

Je ne l'ai vu qu'en rêve et quand la Providence,
D'un espoir dorant mon sommeil,
La nuit me faisait voir, tournoyant dans leur danse,
Des séraphins en plein soleil.

Et voilà qu'aujourd'hui, douces enchanteresses,
Vos dents blanches, vos pieds mignons,
Vos danses, vos cheveux aux ondoyantes tresses
Réalisent mes visions.

Ainsi l'on peut jeter sous vos pieds blancs, mesdames,
Fleurs et diamants étoilés;
Nous y jetons nos yeux et nos cœurs et nos âmes,
Et broyez-les si vous voulez!

ALEXANDRE DUMAS.

PHILOSOPHIE

Le temps passe, et l'amour et l'existence aussi;
Car *c'est* la loi suprême *en cette triste terre*
Et le but *des humains, c'est la mort... oh! mystère!*
N'est-ce pas effrayant... et peut-on vivre ainsi?

Il ne doit rien rester des hommes et des roses
De l'océan fougueux, des forêts et des champs;
Il ne doit rien rester de nos pleurs, de nos chants,
Des sourires joyeux et des soupirs moroses.

Il ne doit rien rester... la trace de nos pas,
La trace de la terre emportée en l'espace,
Tout doit s'évanouir; car tout ce qui vit passe
Et c'est pourquoi nos dieux ne demeureront pas.

Quand mon cœur possédait l'ambition qui gronde,
Je voulais *que la terre en un foyer vermeil*
Un jour se consumât; *oui, devenir soleil*
Me semblait une fin bien digne de ce monde.

Mais depuis, j'ai souffert et j'ai connu les pleurs,
Et je dis maintenant, le cœur empli d'alarme :
« Tombe dans l'Infini comme une grosse larme,
O terre criminelle! ô monde des douleurs! »

Comtesse DE MONTGOMERY.

---

* Dans notre dernier volume, les belles stances de madame de Montgomery qui ont pour titre *Philosophie* nous étant parvenues au moment où le numéro allait être mis sous presse, ont subi quelques fautes d'impression qui heureusement ne changent rien à l'idée du poète. Nous réimprimons d'ailleurs ici ces stances telles qu'elles nous ont été données par l'auteur en soulignant les passages rectifiés.

HYMNE A ISTAR*

A toi, déesse de l'Amour, endormeuse du mal de vivre, mère des illusions douces et des prestiges nerveux, Istar !

A toi, déesse ! j'offre la myrrhe de mon cœur.

Tes yeux publient la gloire du Très-Haut; quand il eut fait le Ciel et l'Océan, il les refléta tous deux unis, dans ta prunelle.

Ta beauté, vermeille comme un beau jour, Istar, répand une odeur de blonde.

Louée sois-tu avec le canour, le nabal et l'ogab, et la cymbale retentissante !

Plus pieux que tout ce bruit, Istar, écoute mon cœur battre — battre vers toi.

***

A toi, déesse des baisers, consolatrice des anges déchus, maternelle berceuse des rêveurs au frond lourd, Istar !

A toi, déesse. le cinnamone de mes lèvres, le benjoin de mes soupirs.

Ta bouche, seuil du ciel, sourit comme l'aurore et rougeoie comme le couchant ; la fraîcheur des matins et l'ardeur des midis, tour à tour y passent.

Toutes les fleurs de la terre embaument ton haleine.

Le chœur mortel pousse vers toi ses précations nocturnes : on t'appelle sur les hauts lieux.

Plus tendre, ma voix t'incante ; Istar, exauce mes lèvres tendues — tendues vers toi !

***

A toi, déesse des folies, verseuse du Léthé, maîtresse des oublis, qui panses les plaies de nos saignantes âmes, Istar !

Istar La Vénus de Kaldée : ce poème en prose est un essai de restauration du lyrisme en l'an 3500 av. J.-C. dans le bas Euphrate.

A toi, déesse, et le storax et le sandal de mon amoureuse plainte.

Tes bras blancs enlaceurs sont les hampes où s'enroule et flotte la claquante oriflamme de mes reins irrités.

Processionnellement, l'humanité dévote, pour conjurer l'ennui des jours, t'éclabousse de ses hoquets d'orgie et t'incante par la débauche et par l'insane.

A celui qui se croit sage de t'aimer et dont la flamme monte droite et radiante, lécher l'azur veineux de ta peau opaline, ouvre le ciel, — ouvre tes bras.

***

A toi, déesse des délires, sœur des poètes et des fous, sœur charitable qui enfièvres nos âmes inertes, Istar.

A toi, déesse, le musc et l'oliban de mes concupiscences.

Ton giron est le port où la volupté sainte bercera les élus, pendant l'éternité.

Le cri des sexes te proclame Divinité des corps unis; jaillis de l'Absolu au ventre de tes formes, nous pleurons jusqu'au jour où la mort nous ramène au même seuil. Mais je n'attendrai cette heure délivrante et je m'élancerai, téméraire Argonaute, sur l'aile des prières, conquérir ta toison.

***

A toi, déesse des chimères, inciteuse aux célestes audaces, magicienne qui montres à l'animal humain l'au-delà du héros le songe et l'art, Istar!

A toi, déesse, l'ambre et les baumes que mon verbe distille.

Souveraine des apparences, maîtresse des horizons faux, des perspectives consolantes, montreuse de paradis fictifs. C'est toi qui donnes les projets tentants, les ambitions nobles; fretteuse des Argos, mère des Prométhée et muse des aèdes : l'univers gravite autour de ta fantaisie.

***

A toi, déesse de bonté, doux féminin apprivoiseur du mortel fauve, artisane des belles charités, Istar!

A toi, déesse, l'encens de mon hommage.

La coupe de ton sein apaise nos douleurs, nos nuits s'éclairent de tes yeux, et ton sourire est la bénédiction des âmes tendres. Les Orphées sont les missionnaires qui promènent le baiser et la lyre au milieu du heurt des instincts.

Le peu de bien du monde, le peu de beau sur terre n'est qu'un rayon, n'est qu'un reflet de ta beauté !

Pontife extasié, sacrilège, qu'importe j'oserai !

Déesse, tu es femme, et tu pardonneras, si tu n'exauces.

***

Istar ! Istar ! j'ai livré tes combats et partout salué tes prêtresses insultées.

Et je me suis dressé contre l'Édom impie, étouffeur de héros et souilleur de la femme.

Ma voix forte a tonné, quand sifflaient les vipères et dardaient les scorpions, contre celles marquées du sceau de ta puissance, toutes les condamnées du monde, sans amour.

Les folles et les saintes sont devenues mes sœurs, et ma bouche a baisé pieusement les plaies de leurs âmes royales, où caillait impuissamment versée, la pourpre de leurs veines.

J'ai consolé ces cœurs trop grands pour leur poitrine; j'ai essuyé ces yeux, dont le regard reflète des choses innommées, au delà du formel; ma main a relevé les pauvres pèlerines, et remis à la leur, le bâton du chemin.

Car ce sont les élues, car ce sont les vivantes, ces femmes consumées d'un invisible feu, et qui pressent la vie d'une caresse avide, avide de l'amour d'un dieu.

Et j'ai vengé ton nom, en les prenant pour sœurs; je les ai célébrées en rhythmes de lumière, les étranges filles d'Orphée ! Mais mon amour, au lieu de descendre sur elle, s'est dressé, devant toi : mon esprit, comme un aigle amoureux du soleil, qui le fixe des yeux et s'aveugle en montant, a pris essor vers toi, Istar ! et brûlant et fatal, ira comme un défi, te violer en ton ciel !

Descends et deviens femme; ou m'aime et me fais Dieu !

JOSÉPHIN PÉLADAN

A HÉLÈNE

*Poème d'*EDGAR ALLAN POË *inédit en français.*

Je ne t'ai vue qu'une fois, une seule; il y a longtemps et il me semble que c'était hier. Par un minuit de juillet où la lune, en son plein, cherchait dans le ciel son chemin hasardeux, comme ton âme quand elle prend essor.

Sa gaze soyeuse de lumière argentée épandait le calme, la torpeur et le sommeil sur le calice fier de mille roses, épanouissement du jardin enchanté. La brise passait, comme un qui marche sur la pointe du pied, effleurant à peine les calices, qui, sous la pamoison extasiée de cette lunaison d'amour, exhalaient leurs âmes odorantes.

Et les roses aux tiges fières, souriaient mourantes, en ce parterre que tu faisais enchanteur par ta poétique présence.

Toute en blanc, à demi-couchée sur un tertre de pâles violettes, tu m'es apparue. Il lunait sur le svelte calice des roses, il lunait sur ton visage levé las! douloureusement.

Ce minuit de juillet, n'est-ce pas le Destin (il s'appelle aussi Douleur) qui m'arrêta à la porte de ce jardin, pour que j'y respire l'oliban de ces roses endormies. Nul bruit, — tout dormait en ce monde exécré — excepté toi et moi (ô ciel! ô Dieu!) Quel battement dans mon cœur, à l'accouplement de ces deux mots : toi et moi, seuls!

Je m'arrêtai, je regardai, en un instant tout disparut. (Souviens-toi que ce jardin était enchanté!)

La lueur nacrée de la lune cessa de poudroier.

Bancs de mousse, sentiers capricieux, fleurs épanouies, arbres mélancoliques, le parfum même des roses, se vaporisèrent dans un effluve d'air torpide. Seule tu restas, ou plutôt tes yeux divins seuls restèrent,

irradiant ton âme. Je ne voyais plus que tes yeux, ils étaient devenus le monde pour moi. Je ne voyais qu'eux, je les vis pendant des heures, uniquement, jusqu'au déclin de la lune. O les vibrances que racontaient ces astres cristallins! O les présages de malheur! O les espoirs sublimes! Océan d'orgueil silencieux et d'ambition héroïque! Abîme insondable d'amour!

Maintenant la Diane aimée disparaît à l'Occident dans sa couche de nuées orageuses : Et toi, vision, tu descends derrière les arbres, comme en un tombeau.

Tes yeux seuls sont restés, ils n'ont pas voulu s'en aller, et toujours présents ils éclairèrent cette nuit-là le chemin solitaire qui mène à ma demeure. Depuis, mes espoirs ont fui, mais eux ne m'ont pas quitté *.

Ils me suivent, ils me guident à travers la vie. Ils sont mes serviteurs et je suis leur esclave.

Leur rôle est de m'éclairer : m'encourager voilà leur mission. Mon devoir réside à être docile à leur lumière rédemptrice, à leur fluide de feu purificateur, à la sanctification de leur flamme céleste.

Ils emplissent mon âme de Beau, et le Beau c'est l'Espoir; ils sont au plus haut du ciel, les autres que je prie à genoux dans les veillées recueillies. Même dans les insomnies mornes.

Je les vois encore scintiller doucement, double étoile de Vénus que le soleil n'éclipse pas.

Traduction de Madame CLÉMENCE COWE.

---

* Ce beau poème avait tellement pénétré l'âme de Baudelaire, et la parité sentimentale est si étroite entre le conteur américain et le lyrique des *Femmes damnées* que ce dernier semble avoir simplement traduit en vers. (Voyez *Fleurs du mal*, XLIII, second tercet :

Que ce soit dans la nuit et dans la solitude
Que ce soit dans la rue et dans la multitude
Son fantôme dans l'air danse comme un flambeau.

Et XLIV, le *Flambeau vivant* : second quatrain et les deux vers de la fin.

Me sauvant de tout piège et de tout péché grave
Ils conduisent mes pas dans la route du Beau;
Ils sont mes serviteurs et je suis leur esclave;
Tout mon être obéit à ce mot flambeau
. . . .
Vous marchez en chantant le réveil de mon âme
Astres dont nul soleil ne peut ternir la flamme

Note de Mme C. C.

BIARRITZ — FIN D'AUTOMNE — HIVER

Matin. Aux rochers du phare. Les vagues d'un vert marmoréen s'y venaient briser, poudroyantes. Le bruit de la dernière vague s'enfournant, catáractante dans les excavations dissimulées, inondant le dessus plat du rocher devant nous, s'écoulant en fils laiteux, émouvait moins que le gonflement presque non ondulant, le recourbement indéviable de la nouvelle vague s'approchant muette, bientôt reflétant pure et glissante dans sa conque l'écume de sa crête. Cette vague elle-même on l'oubliait en face le grand silence de l'océan au loin, sa presque immobilité, l'extrême outremer à l'infini obscur de l'horizon. Le ciel y plongeait, vaste, grisâtre, se fonçant, annonciateur de l'orage. Et l'hésitante mer renfermait une caresse viride.

Un autre matin, encore à mer montante, avant de redescendre à ces rochers sauvages, nous nous retournions vers les tamaris, mousselineuses cimes vert-blondi au-dessus de ligneuses rougeoyances. En bas des rochers, les eaux se brodaient de fleurs d'argent. Vers le nord, les vagues développaient leurs volutes écumantes, s'indistinguant du ciel aux molles vapeurs. Vers l'ouest, dans le ciel tourmenté faisait falaise un nuage d'un gris de mercure, que coupait sans le séparer une ligne noire, ligne de destinée.

Un matin à marée basse, la mer d'aigue-marine somnolait encore sous ses buées. A peine si elles s'élevaient, se traînant effilochées. La mer ainsi semblait halènante.

Sous une roche à l'entrée du vieux port, aussitôt après la chute du soleil, le bleu au zénith s'effaçait. Puis, vers l'occident une bande simultanément nuancée de mauve, de gris bleuâtre, de gris violâtre, donnait de l'aérien aux montagnes; une autre moins large avait un vert de liquidité glacé de fleur de soufre; au-dessous, une autre d'un rouge de fournaise enfumé se coulait derrière les montagnes bitumineuses projetées dans la mer, — une mer, au large, d'acier damassé. Vers les rochers du vieux port, elle venait en vagues de vert argent blêmi. Ces roches en chicots avaient pris un ton intense, brun-noirâtre, qu'on eût dit imprégné de brume sèche. Entre elles et celle où nous étions assis, se recueille un petit estuaire. Le flux y vient mourir en fronces. Sorte de coupe silencieuse d'un vert agatisé.

Des oiseaux? voilà des chardonnerets, des linottes, des verdiers, une allouette, ils sont jolis, oui; et bien vifs, allez... regardez, choisissez, ils ne sont pas cher, cinq sous, rien que cinq sous... C'est à la halle l'ébouriffée, pâlotte petite marchande d'oiseaux, dont un des yeux bleus gâté se dilue dans le blanc. Elle prend ses oiseaux elle-même au filet, à la glu, le soir quand ils dorment la tête sous l'aile; elle grimpe aux arbres, les emporte; elle en vend aussi de morts, ce sont ceux que les engins estropient en étranglant. Nous choisissons un verdier et une linotte. Dans la cage, le verdier occupe tout, il saute de bâton en bâton, va d'une mangeoire à l'autre, se baigne boit et ne veut rien partager. Si la pauvre linotte affamée, timide va au millet, un fort coup de bec sur sa tête la chasse bien vite dans un

coin. Nous lâchons cet égoïste verdier. Mais la petite marchande, étonnée, fâchée de cette liberté rendue, ne veut plus nous vendre aucun de ses prisonniers.

A la halle. Cinquante et quelques années, décharnée, jaune, ses cheveux noirs ne sont plus lustrés, ils se collent sur chaque tempe comme des ailes d'oiseau mort. Enveloppée d'un tartan déteint, déchiré, sur la tête un mouchoir de mérinos mis en marmotte, elle reste sur sa chaise, grelottante. Elle ne vend que de la chicorée sauvage, de la mâche, toutes herbes potagères qu'elle peut cueillir dans les champs où on le lui permet, car elle ne possède rien, son mari et son fils ont péri dans une tempête il y a six ans, ils étaient déjà pauvres, mais depuis que de misères! elle a fait une maladie, les soins ont manqué, elle ne s'est jamais remise, la fièvre la consume.

Une dame Anglaise, à la bouche d'un rongeur, la chaîne de montre et les breloques massives, marchande de la mâche. Tout un tas pour douze sous. Mais la dame ne veut donner que huit sous, la *pauvre* a beau dire qu'avant-hier il gelait, qu'hier toute la journée, par la tempête, elle a passé à ramasser ce peu, n'importe, la dame ne cède. Fatigués nous achetons le tout, moins pour nous moquer de l'Anglaise que pour en débarrasser la marchande, dont les petits yeux noirs trop luisants nous remercient.

Sur le chemin du phare, le matin, nous le rencontrons quelquefois, ce petit brunet au teint mat. Six ans, sept au plus, mais un air si raisonnable, il ne court ni ne saute, n'a rien de la tapageuse enfance. Quand nous nous croisons, à trois ou quatre pas, il lève son béret et son « bonjour » a une douceur craintive. On le voudrait retenir, mais il continue sa route, chargé d'un panier qu'il porte à la ville.

Sur la digue, nous avons rencontré deux jeunes filles, l'une de quatorze, l'autre de quinze ans à peu près, accompagnées de leur gouvernante. Vêtues de costumes pareils, robes de tartan écossais plissées, chapeaux de velours loutre avec une aile blanche. La cadette, blonde aux formes plus accusées, est aussi grande que sa sœur, ses manières aussi sont plus d'une femme, d'une coquette; elle s'occupait beaucoup de leur caniche blanc, plus pour être regardée que pour le toutou. L'aînée, brune moins jolie, mais plus fraîche, est plus attrayante, avec ses grands yeux sérieux elle regardait la mer argentine pour la mer. Puis elles s'en furent, la cadette sémillante, l'aînée rêveuse sans afféterie, la gouvernante babillarde entre les sœurs.

Par une après-midi de grand froid, sur la route de Bidart, devant le lac chabiague mirant les monticules brun-roussâtre d'un de ses bords. Le ciel mettait à l'eau, dont par instants une brise friselait la surface un peu hématite, un fond noir écuré, parsemé de nues d'un gris laidement infernal. A l'autre bord, quelques bambous séchés s'élancent incassés entre leurs petites lames fatiguées, ils tranchent sur des touffes de sande non moins hautes, d'une pâleur gris-vert. Auprès, deux maisons se reflétaient si exactes qu'elles surprenaient, pourtant, le blanc de la pierre de l'une semblait prêt à jaunir et ainsi avait perdu de la déplaisance de la réelle pierre. Puis une hutte de roseaux en quelque sorte se détissant, plonge tant qu'on dirait qu'elle enfonce à chaque seconde un peu plus, mais elle reste au même niveau, singulièrement arrêtée. Son reflet incliné la continuait grise, passée et peluchante. Autour, foisonnent les roseaux dont les reflets plus fins encore avaient une tête blond-pâle. Dans la perspective du bout du lac, un peu de plaine précède le monticule qui là se courbe, et ce peu de plaine semble s'imbiber, tandis que les reflets de plaine et de monticule étageaient, coulaient une verdure limpidement vague. A côté, des iris, comme en une retraite, massent leur beau vert gelé, sous eux leurs reflets s'atténuent en un blanchiment.

A droite de la route, au milieu d'un fossé dont l'eau s'écoulait sans une apparence de tain, un moulin à ciment — maison large et basse, à un côté, rallongée — suggérait avec son reflet l'idée de quelque pont plein. L'œil stoppait à ce mur, qu'une étroite encoignure dédouble à un milieu non juste, aux deux portes asymétriques, l'une et l'autre fermées, l'une d'elles déclanchée et plus mystérieuse avec sa fente, à la petite baie obscurément vide, à une tache écaillée dont le rougeâtre

se bistre et dont le reflet simulait des courbes s'enlaçant abîmées. Plus loin, entre les dunes, la mer ne cesse de former ses vagues, qu'on ne voit qu'à peine se résoudre en écume.

Vers le soir d'une journée pluvieuse, dans un mauvais chemin du côté des landes, nous aperçûmes, par l'entrebâillement d'une porte, quelque alignement en lunule dans la demi-obscurité d'une étable tiède. Six bœufs d'un blond roux étaient couchés sur une litière suintant le purin, entre les murs de plâtre gris couverts de la poussière des foins secs. Le premier près de la porte avait son échine contre elle, les cinq autres restaient tournés vers le jour. Le râtelier était vide, ils ne ruminaient plus. Les yeux du premier marquaient un gros étonnement, le second nous regardait avec une insistance comme d'interrogation aimable, le troisième laissait s'ensommeiller son regard. Tous avaient à peu près le même pelage, mais, par-dessus les dos et les ventres ballonnés, les derniers dans le fond prenaient une blondeur brune veloutée. Le poil presque ras autour de leurs yeux résignés était d'un blond plus pâle, leurs cils roussâtres de temps en temps clignaient. A peine une lente baissée des têtes dérangeait le double rang des hautes cornes blanchâtres à transparence dormante, aux deux derniers on n'en voyait plus les bouts noirs et fins. La rondeur effilée des cornes semble à leur bout, chez quelques-uns horizontal, se tordre fuselée, dans un ton d'onyx. Ces cintres primitifs, reculés à mesure dans le fond d'ombre de l'étable, paraissaient ainsi plus encore s'ouvrir sur un infini. Et les grands bœufs dans leur force et leur indolence ressemblaient à des patriarches.

Sur la route de la Mégresse, une bien vieille femme arrive entre les cacolets pleins de légumes, l'âne piétine où la vieille, penchée, du bout d'une baguette, essaie d'atteindre quelque chose qui luit. A ma demande si elle a perdu quelque chose : « Oh! non », dit-elle de sa voix chantante et bien usée. Je ramasse l'objet qu'elle convoite, c'est un bouton de culotte en cuivre. « Tant merci! vous me rendez bien service... c'est pour amuser l'enfant. » Et la haillonnée laisse trottiner l'âne qui, on dirait, comprend les pauvres joies de sa cavalière.

FRANCIS POICTEVIN.

CHRONIQUE POLITIQUE

La France serait le plus heureux des pays du monde si nous n'étions tous divisés par nos principes : Principes du passé, principes de l'avenir, principes du présent. Saint-Just disait : « Qu'est-ce qu'un homme ? Rien ! Qu'est-ce qu'un principe ? Tout ! Et c'est ainsi qu'on avait élevé la guillotine à l'état de principe pour défendre cet axiome.

La liberté consiste à tyranniser tout le monde par les principes. Les catholiques sont tyrannisés par le principe de la laïcisation. Les libres-penseurs sont tyrannisés par la réprobation de l'Église romaine. Voilà ce qu'on appelle la liberté de conscience. Les principes de l'égalité sont tout aussi sacrés. Demandez un peu aux républicains qui jouissent du pouvoir, pourquoi ils condamnent leurs domestiques à la livrée des esclaves? Pourquoi les ducs, les marquis, les contes et autres gentilshommes ne daignent pas faire la roue dans les salons officiels? M. René Goblet avait une idée ingénieuse, c'était un décret qui déclarait tous les Français nobles comme pas un. L'article 2 de ce décret donnait le droit de se créer soi-même duc, marquis ou prince.

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

A ceci, moyennant une contribution plus ou moins élevée frappant les orgueilleux, leur carrosse et leur vaisselle ; ce qui eût donné un fort curieux travail aux d'Hozier de l'avenir, et un fort joli revenu à l'Etat. Et voyez la conséquence : la noblesse quelque peu ruinée par ses terres, la noblesse qui, grâce à ses titres, se réconforte par l'or des filles à marier de la haute industrie et de la haute banque ne pourrait plus faire figure ni à Paris ni en province. La Révolution a amené la division de la propriété, cette autre révolution, toute pacifique, amènerait la division à l'infini de ce privilège du livre héraldique, mais il faut de rudes haches pour abattre la forêt des préjugés, c'est à peine si on peut y fagoter.

Nous avons eu aussi le principe de la fraternité. Il est écrit parallèlement à la déclaration des droits de l'homme, mais s'il y a des frères en *religion*, il n'y a pas de frères en politique. On parle toujours de la paix, mais en aucun temps on n'a bataillé plus « mauvaisement » dans la sphère des idées comme aujourd'hui.

Ce qui fait la force de la Russie, c'est qu'elle n'a qu'un principe, je ne parle pas des nihilistes. Les Russes veulent la suprématie de la Russie par toutes les grandeurs d'une nation. C'est que les Russes savent bien que c'est la forme de l'Etat qui sauvegarde la force sociale. Aussi le jour où on désarmera partout, la Russie donnera l'exemple à l'Europe et à l'Asie ; tandis que la France, j'en ai bien peur, déchirée par la lutte éternelle des principes, aura toujours la guerre à l'intérieur. Est-elle donc condamnée à ces déchirements pour conserver son titre de Reine des nations?

Les hommes à principes datent des « immortels principes de 1789. » On a

reconnu les droits de l'homme! Belle trouvaille! Est-ce que tous les grands esprits de la Renaissance, du siècle de Louis XIV, du temps de Louis XV ont vécu comme des ilotes! C'étaient des hommes Montaigne, Corneille, Montesquieu, Voltaire, Diderot et les autres. N'ont-ils donc pas eu le droit d'avoir du génie? Faut-il donc à toute force tremper sa plume dans le sang pour penser en citoyen? La Révolution a eu ses grands jours et ses grandes œuvres, mais ne forçons pas ses destinées pour ne pas forcer les nôtres.

Vous aurez beau élever des barrières et faire remonter les fleuves à force d'écluses, disent les hommes à principes, vous serez entraînés par les principes. Quels principes? Les loups ne se mangent pas entre eux, mais les hommes politiques se mangent. Mangeons-nous les uns les autres, c'est un principe. Il y a, aussi le principe : « Ote-toi de là que je m'y mette. » Il y a l'abolition de la peine de mort par la guillotine qui est le vieux jeu, mais non par le fusil. Il y a le principe parlementaire : « Frappe, frappe, mais écoute! » Le principe de la souveraineté du peuple : une lettre qui n'arrive jamais à son adresse; le principe du mandat impératif, qui supprime la liberté de conscience. Le principe de prendre à César ce qui est à César. Je vous dis que nous étouffons sous les principes! Les hommes à principes prennent l'uniforme de la raison pour avoir le droit d'avoir tort. Ils écrivent des livres sur le devoir pour avoir le droit de le violer. Ils reconnaissent que l'Assemblée de la nation est souveraine quand ils la président, mais il lui dénient la force de constituer quand elle leur échappe des mains. Ils parlent du droit sacré de la parole et de la plume quand ils parlent et quand ils écrivent contre le pouvoir; mais quand ils sont au pouvoir, ils étouffent la parole et brisent la plume. Ils veulent le souverain irresponsable et ils ne s'attaquent qu'au souverain. Ce sont des stoïciens — pour leurs amis — ils les sacrifient, mais ils les pleurent. En un mot, les hommes à principes n'ont des principes que pour ne pas s'en servir.

Voltaire ne se drapait pas dans ses principes, parce qu'il savait bien que l'omniscience n'est pas de ce monde, et que, hormis le principe du bien et du mal, de la vie et de la mort, de la lumière et des ténèbres, tous les principes ne sont que des principes. Et d'ailleurs, disait-il, je ne les connais pas; si le principe de ma pensée m'est inconnu, le principe de mes mouvements m'est également caché. Pascal disait : « Les principes gâtent le jugement. » Il a très bien dit aussi que ceux qui sont accoutumés à raisonner par principes ne comprennent rien aux choses de sentiment. » Or, qu'est-ce que l'âme sans le sentiment? Qu'est-ce que la vie sans l'âme? De son côté, d'Alembert, qui a voulu que chaque page de l'*Encyclopédie* fût un principe — la tour de Babel des principes — a reconnu que plus on diminue le nombre des principes, plus l'intelligence voit de haut et de loin. La Bruyère a affirmé que les femmes n'ont pas de principes. Voilà pourquoi elles sont restées plus près de la nature et plus près de Dieu; plus soumises aux aspirations de leur âme, plus emportées par leurs passions, mais toujours meilleures que les hommes.

Ces hommes à principes, où ne sont-ils pas? L'Assemblée nationale n'a pas le privilège de les contenir tous. Dans la république des arts et des lettres, combien d'hommes à principes disent tout haut que les principes sont tout et que le génie n'est rien : Hors des principes, pas de salut.

Je ne conseille pas à mon plus cruel ennemi d'avoir pour ami un homme à principes. Ces amis-là ne donnent dans la vie intime, ni leur cœur ni leur esprit. On donne ce qu'on a. Ce sont des conseillers amers, toujours mécontents des autres. Tout leur est chair à prêcher. Je n'en connais pas qui aient l'art d'écrire. j'en sais plus d'un qui a l'art de parler : parole d'or, langue de vipère, eau bénite empoisonnée.

L'homme à principes est irréprochable dans son habit. L'habit est un masque. C'est une profession de foi. C'est un effet diplomatique.

Rien n'est plus triste qu'un homme à principes, si ce n'est deux hommes à principes. Et pourtant deux hommes à principes ne peuvent pas se regarder sans rire; mais c'est un rire d'hiver : la glace prend quand le soleil s'éclaircit.

L'homme à principes va quelquefois à la messe, pour compromettre Dieu; mais le plus souvent il passe fier devant l'église, en disant que son principe est la seule église debout.

Par exemple, il ne manque jamais un enterrement civil, supprimer le ciel, n'est-ce pas une des plus belles conquêtes de sa philosophie? Dieu n'est rien, l'homme est tout. J'ai vu un homme à principes s'écrier béatement : — Oh! que je voudrais mourir pour avoir un enterrement civil!

Ce Brutus traduit en français a eu un enterrement civil; mais il a été bien attrapé, son chien convié à son convoi s'est détourné de ses trois amis.

L'homme à principes a une famille qui l'admire, mais qui ne l'aime pas. Comme il ne veut pas que Dieu entre chez lui, l'âme meurt de froid dans sa maison. Aussi sa femme va chercher ailleurs le rayon sacré. S'il s'est trompé, il s'en réjouit avec orgueil : n'est-ce pas une raison de plus pour lui de s'affermir dans ses principes?

S'il frappe dans sa colère, inclinez-vous, car il s'est revêtu de la robe de la justice. Plus il est égaré, plus il se drape dans sa vertu.

Robespierre fut par malheur l'homme des principes. Ne commença-t-il pas sa carrière par demander l'abolition de la peine de mort? Il plaidait pour son saint, mais son ami l'Etre-Suprême ne l'empêcha pas de monter à son tour sur la guillotine où il avait fait monter tous ses compères.

Heureusement pour l'art, son ami David n'y monta pas. David, un autre homme à principes qui, le 10 thermidor, renia Robespierre par ces paroles célèbres : « Moi l'ami d'un pareil monstre! » Le 8 thermidor, il avait dit « qu'il boirait la ciguë avec Robespierre-Socrate. »

Oui, ce qui a égaré David, ce sont ses principes. Les principes absolus du dessin lui ont fait sacrifier la couleur; les principes absolus de la politique lui ont fait sacrifier la dignité de sa vie.

David avait été peintre du roi Louis XVI, il vota la mort de Louis XVI. David avait été l'ami de Danton, il se réjouit de la mort de Danton. Il joua cet odieux rôle de l'aller voir condamner, s'abritant derrière le vitrage peint d'une croisée, comme font ceux qui vont au théâtre en loge grillée. « Il voulait voir les grimaces que ferait l'ami de Robespierre. » David fut bien attrapé, il ne vit que l'expression du dédain sur la figure de Danton.

Celui-là n'avait pas de principes, voilà pourquoi il voulut sauver la Révolution par un grand cri d'humanité.

Robespierre a été condamné, mais il en appelle au delà du tombeau. Ne voyez-vous pas que tous les avocats plaident pour le petit avocat d'Arras? Ces hommes du Palais, qui pourraient à bon droit s'appuyer sur les souvenirs de d'Aguesseau comme de l'Hôpital, aiment mieux évoquer l'ombre sanglante de cet homme-principe. Napoléon disait : « Je rencontre encore une infinité de Saint-Just qui ne valent pas celui de la Convention. » N'y a-t-il pas aujourd'hui toute une légion de Robespierre?

Chaque fois qu'un homme vous parle de ses principes, pensez à Robespierre.

Rappelez-vous ce sourire tranchant comme celui de la guillotine. S'ils fusillent les otages, c'est au nom d'un principe; s'ils violent les secrets des Tuileries, c'est au nom d'un principe; s'ils incendient les musées et les bibliothèques, c'est au nom d'un principe. Rappelez-vous Vallés qui voulait effacer Homère et le Dante, Phidias et Raphaël, dans sa haine des Dieux.

Je ne fais pas ici la guerre aux principes et je ne veux pas faire l'éloge des gens sans principes. Je signale en passant les tartuffes qui jouent un rôle en haine de l'humanité, qui se drapent dans les principes d'occasion pour gagner le prix Montyon de la politique, le portefeuille des cultes quand ils sont athées, des finances quand ils n'ont jamais compté que l'argent des autres, de l'instruction publique quand ils ne savent rien, des affaires étrangères quand les affaires leur sont étrangères — et trois lignes d'et cœtera comme disait Beaumarchais.

Il n'y a en politique qu'un principe : la loi du plus fort, quand les hommes

ne veulent pas accepter la loi du plus sage. Les hommes à principes qui crient justice ne veulent subir la justice que par la force. Il faut quatre hommes et un caporal pour faire le bien. Voilà le principe.

En Russie, il n'y a qu'un principe : le sacrifice pour le Tzar, parce que le Tzar est l'image vivante de la Russie. Sir Charles Dilke a dit : « L'esprit de sacrifice poussé jusqu'à l'immolation volontaire est un sentiment absolument russe. Il n'est pour ainsi dire pas un des sujets du Tzar, qui hésitât à mourir sur l'heure, si le sacrifice de sa vie pouvait servir la cause nationale ».

Voilà pourquoi on peut dire encore légendairement : « Pendant la guerre, il ne suffit pas de tuer un Russe pour l'abattre, il faut encore se donner la peine de le jeter par terre. (Traduction élégante, mais littérale de Napoléon Ier qui disait : « ces c... de Russes, quand on les a tués, il faut encore les f... par terre ! »



On commence maintenant l'année par célébrer ceux qui ne sont plus là : Gambetta et Napoléon III, deux ennemis que la mort n'a pas réconciliés. Les fidèles manquent quelque peu à ces fêtes funéraires. La première se célèbre aux Jardies, sans autre Eglise que la chambre où est mort Gambetta. Mais, il faut bien le dire, l'ombre de Balzac domine de mille coudées l'ombre du tribun incohérent qui a voulu jouer au Napoléon criant après Sedan que pour l'honneur de la France il fallait faire tuer trois cent mille hommes de plus et jeter aux Allemands dix milliards, afin qu'ils ne recommencent plus. Et quand on pense que c'était là l'opinion de tout le gouvernement de la Défense nationale, même de M. Jules Simon ; pourquoi parler encore aujourd'hui de ces héros dont le plus célèbre est Glais-Bizoin? Un seul, Jules Favre, a fait son acte de contrition. Jules Favre, un noble cœur, une grande éloquence, qui s'est tournée vers le ciel, en s'écriant « J'en demande pardon à Dieu et aux hommes. »

Napoléon III perd aussi ses fidèles, parce qu'on a reconnu que cet Empereur par la grâce de Napoléon Ier, était tombé dans l'idéologie, voulant passer pour être plus socialiste que les socialistes. Il avait surtout voulu refaire les nationalités, sans s'apercevoir qu'il dénaturalisait la France ; et s'il a droit au pardon, après avoir déchaîné sur nous tant de misères, c'est par sa bonté inépuisable. Mais en politique, les Louis XI valent mieux que les saint Louis.

ALIKOFF.

LA VIE RUSSE

Faire connaître la France en Russie et la Russie en France, consolider le lien sympathique entre les deux pays, voici le but de la *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg;* suivre de près le mouvement de la vie politique, littéraire et artistique en Russie, signaler ses diverses phases et transformations est le but spécial de ces pages sous le titre : *la Vie russe.*

« Faire connaître la Russie en France, voici ce qui est osé », dira-t-on sans doute. Ne connait-on pas son histoire et sa littérature depuis longtemps?

Eh bien oui, beaucoup a été dit et écrit sur l'empire de Pierre-le-Grand, mais les auteurs, même les plus sérieux, n'ont pas su se défendre d'un certain parti pris avec lequel ils jugeaient les Russes; on s'obstinait à y voir surtout comme principale manifestation de leur vie sociale : le *knout* et l'*oukaze.* Et, sans approfondir les causes majeures qui commandent pour l'intérêt de ce pays, à peine éclos intellectuellement, la monarchie autocratique, on a proclamé hautement que le *knout* y fait loi.

A ces on-dit ont contribué les Russes eux-mêmes comme le polémiste Strhedryn, le Rochefort pétersbourgeois qui, éprouvant le besoin d'exercer sa plume en invectives contre le gouvernement, écrivait : « Si la Russie est restée si loin de la civili- « sation de l'Occident, c'est que dans cette partie administrative, un *oukaze* n'a pas « encore été donné. »

C'est grâce aux articles du vicomte de Vogüé, que le public français a pris goût aux Tolstoï, Dostoïeffsky et Tourguenieff; c'est grâce aux livres du savant historien Alfred Rambaud, que l'histoire russe devint à peu près connue dans le grand public; c'est enfin M. Leroy Beaulieu qui a donné dans son *Empire des Tzars* le tableau exact de la situation économique de la Russie.

Et pourtant le savant professeur Rambaud lui aussi, se moque, bien que très aimablement, de ces *ours* de Russes. Toutes les fois que l'occasion se présente, l'auteur de la *Russie épique* s'empresse de souligner le *knout* ou l'ivrognerie proverbiale qui, selon les auteurs français, est le péché favori du russe.

Voici par exemple une chanson épique qui raconte ceci : Un héros lutte avec Pierre-le-Grand et sort victorieux du combat; alors le tzar lui offre une récompense :

« Je ne veux ni villages, ni domaines, ni un coffre d'or, répond le héros-paysan, « accorde-moi seulement, ô tzar, la permission de boire l'eau-de-vie sans payer « dans tous les cabarets de l'Empire. »

Aujourd'hui la Russie intéresse Paris, mais il ne faut point se méprendre à cette sympathie qui attire les deux nations l'une vers l'autre, et en attribuer la cause aux prétendues affinités qui existent entre les deux races. Au contraire, j'ose affirmer que jamais le proverbe : *les extrêmes se touchent* n'eut meilleure applica-

tion que dans ce qui concerne la similitude de caractère ou d'esprit entre la France et la Russie.

L'origine de la civilisation plaque son relief sur la vie d'un peuple. Aussi le Français ayant subi l'influence romaine y puise presque tous les éléments de sa civilisation, devient un Gallo-Romain, et c'est ce courant classique qui deviendra la base de sa vie intellectuelle. C'est encore dans Rome ou Athènes que la France ira se retremper avec la Renaissance. Tandis que le Russe, en proie aux invasions des hordes barbares qui lui viennent du Nord, et en lutte avec les invasions asiatiques du centre et du sud, subit l'influence orientale et conservera dans son caractère du Kalmouke, du Tartare et du Grec.

Certes, le Russe a eu aussi un foyer de civilisation, mais il n'en reçut que des rayons obliques; il n'a Athènes qu'à travers Byzance, une Bysance plus orientale que romaine, une Bysance de la décadence. De là proviennent les principaux traits, si complexes du caractère russe qui ne ressemble qu'à lui-même.

On ne peut ne pas s'étonner de cette sympathie bizarre qui survit aux longs antagonismes politiques; et ici pour souligner ce fait étrange de l'histoire des deux pays, citons :

Sous Pierre-le-Grand, la Russie lutte contre Charles XII pour l'empêcher d'aider la France pendant la crise du règne de Louis XIV, dans la guerre pour la succession d'Espagne.

Sous Anna Iwanowna, la Russie lutte contre le candidat au trône de Pologne, appuyé par la France, Stanislas Lerczinsky.

Au siège de Dantzig, les Russes combattent Lamothe-Piquet.

Encore à Heidelberg ou à Berg-opt-Zoom, les Russes aident l'Autriche contre la France. Sous Catherine II, les deux pays sont aux prises diplomatiques pour la Suède, la Pologne et la Turquie.

Sous Alexandre Ier, la Russie s'unit à la coalition contre la France; et l'hostilité sourde avec plus de vigueur au temps d'Austerlitz, Borodino, Friedland et Leipzig.

Enfin, sous Nicolas Ier la mésintelligence éclate et déclare la crise de la guerre de Crimée.

Voilà l'historique des relations de la France et de la Russie; le bilan de leurs amitiés politiques est assez pauvre comme on voit.

Avant de parler des productions littéraires de la Russie contemporaine, signalons la différence des écrivains si populaires en France comme Tourguenieff ou Tolstoï avec ceux qui écrivent aujourd'hui comme Schtchedrine, Danilewsky, Garchine, Ouspensky, Korolenko, etc.

Tourguenieff et Tolstoï appartiennent à cette génération, à peu près disparue aujourd'hui, qui assistait à un écroulement des vieux usages et des vieilles traditions dans lesquelles survivait la société de Pierre-le-Grand. Elle voyait un à un les *vietche* abolis, les *terems* ouverts et la femme russe, assujettie au régime absurdement claustral, sortant libre et émancipée tout d'un coup.

Mais au temps de Tourguenieff et de Tolstoï ce n'était que les mœurs extérieures qui changeaient, le fond de la vie russe restait le même. Tandis que les réformes du demi-siècle dernier avaient donné un coup de hache au vieil ordre des choses. Depuis lors, tous les éléments de la vie intellectuelle et sociale ont subi un revirement complet.

Tourguenieff et Tolstoï furent témoins dans ce procès long et violent où les deux sociétés, l'une, encroûtée dans ses mœurs moisies du *wietche*, l'autre comprenant la jeunesse russe pleine de confiance, de hardiesse, combattirent l'une contre l'autre.

Et les deux auteurs donnent dans leur œuvre l'aspect de cette époque si tourmentée, si décisive; voilà pourquoi les types de Bazaroff ou de Roudin n'ont pas l'aspect d'un Russe de la Société contemporaine. Ils ont été vrais jadis, mais ne le sont plus aujourd'hui, pas plus que ceux que nous présente Tolstoï dans la *Guerre et la Paix*.

Parmi les écrivains de marque, fort peu connus en France, qui ont acquis déjà

une grande et juste notoriété dans ces derniers temps, Korolenko et Ouspensky tiennent une place d'honneur.

Wladimir Korolenko surtout est un esprit essentiellement russe : son volume *Esquisses et Récits* est une production des plus originales qui frappe par l'observation et la profondeur. C'est surtout un psychologue. Dans son *Musicien aveugle* il donne une analyse remarquable d'un cas de névrose spéciale. Et puis, ce qui est particulier à Korolenko, c'est la faculté de s'initier aux évolutions qui s'enchaînent fatales, tragiques souvent, mais toujours régulières dans la vie intime de son kéros. Il sait épier toutes ses transformations consécutives et trouve le lien intime de la vie spirituelle et physiologique, qui a toujours une étrange synonymie, même lorsqu'elle se manifeste à rebours.

Les peintres Aïwazoffsky et Repin ont exposé dernièrement à la Société des Amateurs des Arts un tableau fort original : *Pouschkine sur le bord de la mer Noire.*

Voici ce que dit la *Pensée Russe*, l'organe le plus autorisé de Moscou : Le grand artiste a peint, avec son art habituel, la mer Noire ; Repin a fait le portrait du poète. Mais on s'attendait à plus de ces deux peintures. La mer est magistrale, mais Pouschkine laisse à désirer. Supprimez le nom de Pouschkine et vous aurez devant vous un monsieur quelconque, aux cheveux ébouriffés, agitant son chapeau du haut du rocher où il est assis. Bien que nous n'ayons pas des documents précis à ce sujet, nous pouvons pourtant affirmer que Pouschkine n'a jamais fait des adieux pareils à la mer ; il ne faisait point de ces révérences, ne déclamait pas des vers à ce moment, comme on peut le supposer, d'après la bouche ouverte du Pouschkine de Repin. A notre avis, au moment de quitter son sud chéri, avant de se mettre en route pour ce nord redouté, l'exilé devait penser à tout ce qu'il avait aimé et tout ce qu'il avait vécu, et son expression forcément, ne devait pas ressembler au portrait que nous donne M. Repin.

Citons encore deux productions originales : la *Nuit sur le Dnieper*, de M. Kuinagi et *Elborus*, de Swertchkoff.

Les deux pièces les plus récentes représentées à Moscou sont la *Princesse Kouragine*, de Schpaginsky et *Du combat*, de Boborykine.

La mise en scène est fort soignée pour l'un et l'autre, mais la valeur artistique de ces productions laisse beaucoup à désirer, bien que Boborykine surtout y a fait preuve d'une connaissance réelle des effets scéniques.

Finissons cet aperçu très succinct, aujourd'hui, de la *Vie Russe* à laquelle, dans nos prochains articles, nous donnerons l'extension voulue, en signalant à nos lecteurs une très piquante polémique de la *Pensée Russe* avec le *Messager du Nord*. L'hostilité des deux mondes littéraires de Moscou et de Saint-Pétersbourg, si distincts par la tendance, l'esprit et la couleur s'y montre sous leur jour caractéristique.

La polémique s'est engagée à cause de la publication d'un roman polonais, et nous lisons entre les lignes le Credo panslaviste qui anime la presse moscovite, dans cette riposte : « *Notre Revue* combat pour les relations pacifiques, sinon amicales, entre les Russes et le malheureux et glorieux peuple polonais. »

IWAN RIENKO

CAUSERIE MUSICALE

L'amour, la poésie, la peinture, tous les arts enfin sont de toutes les saisons; seule la musique a la sienne, comme les roses, et l'assimilation se complète par le peu de temps qui nous est accordé pour jouir de l'une comme des autres.

Ce qu'on appelle la *saison musicale* varie de trois à cinq mois, selon les pays. Après quoi, en France, l'été venu, Apollon se voile la face; puis, cachant la Lyre d'or sous quelque nuée, le dieu descend le Mont sacré et vient avec une attitude résignée présider bourgeoisement à des concours d'orphéons!

Cependant l'art musical a droit à une plus grande place, si l'on tient compte de l'empressement que le public met à suivre ses manifestations. L'été dernier, par exemple, une tentative, modeste mais très artistique, a été faite au Palais de l'Industrie, sous la rubrique: Concerts-Danbé, et c'est par douze mille auditeurs que se chiffrait le public de certaines journées. Tout le monde a été surpris de ce succès inespéré, et tout porte à croire aussi que cet heureux essai aura été le point de départ de belles fêtes musicales d'été, qui seront comme un pont jeté entre une saison et l'autre.

Puisque l'usage est consacré, voyons donc ce qu'est le commencement de la saison musicale de cette année.

***

Il faut d'abord déplorer la fâcheuse habitude qu'ont nos grandes entreprises de concert de ne jamais jouer que des fragments imperceptibles des œuvres les plus considérables. Rien ne dérange plus la vision d'un ouvrage que ces abominables morcellements. Il est impossible de saisir ce qu'a voulu le musicien, si dans un opéra, par exemple, on détache un air de ballet, ou si, dans un oratorio, on vous fait entendre un petit air de ténor!

L'usage en est arrivé à l'abus, et il est visible que le public commence à se lasser de ces *sélections* — un affreux mot qui a fait son chemin — dont la raison est bien plutôt dans des facilités d'exécutions que dans des préoccupations vraiment supérieures.

Cependant, cette année, et avec son flair habituel du public, M. Colonne a fait entendre des ouvrages entiers, et le succès obtenu l'affermira sans doute dans cette nouvelle voie.

Le Paradis et la Péri de Schumann a été fort bien exécuté. Le sujet est un conte bleu qui a certainement sa poésie, et même sa moralité, comme il sied à tout conte qui se respecte; mais il a le tort de dire trois fois la même chose, et la monotonie qui en résulte a fatalement entraîné le musicien en sa grise compagnie. Partition charmante cependant avec des pages exquises que la direction fine et blonde de M. Colonne met encore plus en valeur; mais, il faut le dire, le public est resté

sur la défensive, et ce n'est qu'à la première audition de *Marie-Magdeleine* de Massenet qu'il s'est complètement abandonné.

Il y avait treize ans qu'on n'avait entendu à Paris ce si remarquable ouvrage. Quelle variété, quelle invention, quel charme dans cette musique tour à tour mystique, sensuelle ou passionnée ; quel talent, quelle connaissance approfondie des immenses ressources de l'orchestre et des voix! *Marie-Magdeleine* a été le premier grand succès de Massenet, et, dans ses œuvres plus récentes, rien ne dépasse cette partition où s'unissent dans le plus harmonieux ensemble toutes les qualités d'un musicien exquis.

Le sujet d'ailleurs servait admirablement sa nature fine, nerveuse, inquiète, spirituelle et vibrante!

Et puis, tout cela a été écrit à cette heure de la vie où il faut se faire une place au soleil, où l'effort est suprême, où la nuit et l'abandon qui vous entourent ne laissent place à aucun calcul, à aucune considération, à aucune habileté pratique. C'est à cette heure-là qu'un artiste donne inconsciemment la fleur de son génie, et les œuvres ainsi conçues ont une force mystérieuse que, plus tard, la pleine possession des facultés, elle-même, ne surpasse jamais. Ce sont les enfants de l'amour!

Je n'oublierai jamais la profonde impression que me fit la première audition de *Marie-Magdeleine*. C'était à Rome, à l'Académie de France, au printemps de 1873. Massenet, à peine libéré d'une forte poussée de travail, était venu en Italie se reposer quelques semaines. Un soir, dans le salon de l'Académie, il voulut bien nous jouer cela. Tous, autour du piano, suivant des yeux la partition, nous chantions les chœurs et Massenet les *soli*, avec cette voix de compositeur qui fait toujours rire les chanteurs, mais qui fait souvent pleurer ceux qui voient au delà du chanteur.

Nous étions enthousiasmés!

Il faut aussi se figurer ce que pouvait être pour nous, à Rome, l'audition d'une œuvre nouvelle de cette valeur, tombant au milieu des échos du *Trouvère* et de la *Linda di Chamonix!* Ce qui nous enchantait encore, c'était la gaieté, l'esprit et la gaminerie même de l'auteur, que d'ailleurs ses nombreux succès obtenus depuis n'ont pas changé.

Ces gens-là ne vieillissent pas. J'en connais qui ont passé la soixantaine et qui sont plus jeunes que leurs petits-enfants, au cerceau près.

Massenet appartient à ces natures d'élite. Le rencontrez-vous sombre, ennuyé, pressé, courant à quelque affaire, un mot le fait rire aux éclats, et vous voilà tous deux sous une porte cochère, oubliant tout, comme des gamins qui font l'école buissonnière!

Rien n'est plus intéressant que cette nature souple et féline.

Le savoir-faire est à la hauteur du savoir, et l'on ne sait lequel il faut le plus admirer du musicien ou du virtuose sur ce clavier des misères humaines qui s'appelle : la lutte pour la vie!

Un homme, même très supérieur, se trouve-t-il en présence d'une difficulté, il cherche à la tourner; Massenet, lui, saute par dessus. Dans son art on trouve la même adresse surprenante, la même science de ce *qu'il faut*, le même coup d'œil et la même sûreté. C'est le mélange étrange d'un artiste éminent, qui, dans son œuvre, remue les plus nobles sentiments, et d'un aimable sceptique qui, dans la vie, n'ignore rien des hommes, et ne leur concède pas plus d'estime qu'ils n'en méritent.

Très supérieur en tout, il est impossible de ne pas s'attacher à ce charmeur qui, peut-être, ne s'attache à personne.

L'allure ordinaire est vive, alerte, nerveuse; le regard est pénétrant comme une flèche; la parole est dominée par une volonté maîtresse et ne dit que ce que celle-ci permet.

Regardez-vous l'œuvre de près, au piano, vous y voyez alors l'homme intérieur : une sensibilité extrême, un goût extrafin des choses de l'amour et de la femme, une nature enfin, créée pour chanter, parce que nul art mieux que la musique ne

pouvait dire ce qu'il y a dans cette âme de tendresses subtiles, vagues, indéfinissables, changeantes, passionnées et d'une extraordinaire mobilité, qui font que Massenet réunit un ensemble de qualités, dont une seule suffirait à faire quelqu'un.

Tel est l'auteur de *Marie-Magdeleine* et, si l'on est assez intelligent soi-même pour ne pas s'effaroucher du bruissement de ses ailes, c'est avec plaisir qu'on le regarde passer, qu'on s'y attache, qu'on l'applaudit et qu'on l'aime.

***

Il y a plaisir à ramasser, comme font les glaneuses, les épis tombés de la moisson quotidienne d'une presse dont le rôle est d'aller vite, bien vite, et de chercher aussi à lier une gerbe à son aise, bien à son aise.

On a tout dit sur le centenaire de *Don Juan* à l'Opéra, mais on n'a presque pas parlé du Musée Mozart installé dans la magnifique bibliothèque du théâtre, ouverte exceptionnellement au public pour la circonstance.

Ce musée, très visité pendant les entr'actes, était désert tout naturellement pendant le spectacle, et c'est à ce moment qu'il était vraiment curieux de s'y attarder. Partout, des portraits de Mozart enfant, jeune homme, homme, mourant; tous ces yeux tombant sur vous, dans ce silence seulement troublé par quelques accords du *Don Juan* traversant la porte des loges, donnaient une impression, très supérieure sans doute, mais assez semblable à celle qu'on éprouve dans un musée de figures de cire. Et puis, tous ces objets ayant appartenu au maître ou venant de lui : violons, épinettes, archets, boucles, lettres, etc.; l'air était saturé de Mozart, et, sans être superstitieux, on le sentait là, tout près de soi.

Ombre aimable et charmante après tout, si l'on en juge par tous ces portraits dont pas un ne se ressemble, il faut en convenir; et, contemplant tant de visages différents, tant de perruques parfois invraisemblables, je me disais que puisque, en somme, il n'y a rien de certain, le seul moyen de s'en tirer est de rechercher l'homme dans son œuvre. C'est donc ainsi que je me représente Mozart :

Il était de taille moyenne, bien pris, élégant, soigné, toujours rasé *de frais*, avec une perruque bien proportionnée. L'œil, bleu gris, avait un regard clair, doux et ferme tout à la fois; ceux qui le subissaient devaient en être troublés et se sentir envahis par une sorte de mystérieux respect.

Litolff me disait un jour que, dans son enfance, Hummel, qu'il avait connu, faisait du maître un portrait bien différent.

Hummel n'avait que douze ou treize ans à la mort de Mozart, et ses souvenirs d'enfance pouvaient se rattacher à un incident, à une cause fortuite qui ne concluent à rien vis-à-vis des habitudes ordinaires. D'après Hummel, Mozart répandait une effroyable odeur de pipe et de bière pendant ses interminables parties de billard!

Qui jamais s'est figuré un Mozart comme celui-là!

La postérité, après tout, est clémente à ceux qui jouent au billard, surtout lorsqu'ils y jouent bien; elle ne condamne pas l'usage modéré de la pipe, si les gens ont le bon goût de garder les distances vis-à-vis de ceux qui ne fument pas. Quant à la bière, la postérité la tolère parce qu'elle en a bu, en boit et en boira.

On assure que M. de Buffon, de même que le bon Haydn, ne se mettaient jamais au travail que dans une tenue parfaite et avec des manchettes de fine dentelle. C'est ainsi que je me figure Mozart, en dépit des souvenirs de Hummel; et, si c'est lui qui a raison, je demande à rester dans mon erreur.

A côté des portraits du maître, beaucoup de ses manuscrits étaient exposés sous des vitrines fermées. C'était d'abord toute la partition de *Don Juan*, qui appartient, comme on sait, à Mme Viardot; puis des fragments prêtés par Gounod et Saint-Saëns; des *copies autographes* venant du Conservatoire et le manuscrit de l'admirable trio en *mi-bémol* pour clarinette, alto et piano appartenant à un particulier.

L'écriture est fine et nette. Il est de toute évidence que ces manuscrits sont des brouillons et non des pages recopiées par l'auteur. Le laisser-aller, les abréviations,

les quelques ratures, très rares cependant, indiquent que c'est là la première et l'unique copie.

Le raffinement eût été de pouvoir tourner les feuilles de ces manuscrits précieux et de se perdre dans le rêve de leur lecture; mais la vitrine qui les défendait de tout contact impie, les gardait aussi contre l'admiration indiscrète des plus respectueux disciples; il fallut se contenter de ce qu'on voulait bien nous laisser voir. En me résignant donc à cette involontaire réserve, je me rappelais l'émotion profonde que je ressentis un jour à la bibliothèque du Vatican, en tenant dans mes mains la lettre que Henri VIII, roi d'Angleterre, écrivit au pape Clément VII lorsqu'il voulut divorcer pour épouser Anne de Boleyn.

Toucher, prendre, saisir une chose du passé bien authentique, bien certaine, est un plaisir d'une intensité extraordinaire, et ce doit être une vraie joie pour Mme Viardot, par exemple, de se jouer *Don Juan* sur le manuscrit original!

Dans la salle, il faut compter avec l'exécution! Celle-ci grossit toujours les choses, et le grossissement lui-même est impuissant à bien loger *Don Juan* à l'Opéra. La mignonne salle du Conservatoire conviendrait seule à ce chef-d'œuvre; dans l'immense Opéra, il y fait un peu l'effet d'une olive dans un grand plat, comme disait Victorien Sardou en parlant de la transplantation d'une petite pièce dans un grand théâtre.

Et puis, l'*Académie nationale de musique* donne à tout ce qu'elle touche une allure de raideur, de sécheresse et de perfection *propre*, qui enlève comme le duvet de la pêche, surtout aux œuvres délicates comme *Don Juan*. Avec un admirable orchestre comme celui de l'Opéra, on pourrait cependant chercher la souplesse, l'imprévu, la légèreté qui, seuls, donnent la vie à une exécution. Quand Gounod et Verdi dirigent, ils obtiennent cela; il est vrai qu'ils sont devant leur propre musique, et qu'un chef d'orchestre se renferme plus volontiers dans la lettre absolue. Eh bien, c'est ce scrupule, respectable en apparence, qui est cause du mal, et je ne sais pas si une bonne *boulette* de temps en temps, ne serait pas préférable, en somme, à cette uniforme perfection de surface!

***

En attendant que Mozart ait un successeur parmi nous, le Conservatoire fait entendre chaque année les envois de nos jeunes pensionnaires musiciens de l'Académie de France à Rome. Exécution hâtive de partitions encore mal débarbouillées des influences de l'Ecole, mais néanmoins fort intéressantes.

Il faut en convenir, le public qui assiste à ces auditions sait si bien qu'on lui présente des élèves, qu'un pur chef-d'œuvre n'aurait à ses yeux que la valeur d'un bon devoir d'écolier. Le fait s'est produit en sculpture pour un de nos camarades. Aux envois de Rome, à l'Ecole des Beaux-Arts, une *figure* de lui fut trouvée *pas mal;* au Salon, elle était proposée pour la médaille d'honneur et cette haute récompense n'ayant pas été accordée, M. Thiers décora tout simplement l'auteur âgé de vingt-six ans!

Ces exécutions annuelles n'ont été adoptées que depuis une douzaine d'années. Avant cette époque, les œuvres de nos jeunes musiciens étaient simplement l'objet d'un rapport de l'Institut. La rédaction de ce rapport incombait quelquefois à un *immortel* pressé qui, lisant peu ou pas la partition, déplorait le plus souvent les tendances avancées d'un coupable admonesté très paternellement, d'ailleurs.

On savait si bien cela là-bas, qu'on n'envoyait que peu de chose ou même rien du tout, ce qui alors mettait l'Institut fort en colère! Une foule d'histoires se rattachent naturellement au temps de ce conflit permanent. Deux surtout méritent d'être rapportées à cause de leur gaieté.

Vers 1847, Victor Massé, alors pensionnaire de la villa Médicis, s'était fait remarquer par un silence persistant: pas d'envois, pas la moindre copie de quelque psaume, trésor de contrepoint, découvert dans la poussière vaticane! Cela ne pouvait durer. Une lettre sévère arriva au directeur de l'Académie; il fallait un envoi

dans les huit jours où la pension était retirée. Que faire? Massé n'avait rien de terminé, et le temps lui manquait pour entreprendre un ouvrage nouveau, même de courtes dimensions.

Un sauveur surgit dans la personne d'un jeune musicien belge, pensionnaire de son pays, alors fort ami de Massé, et qui aujourd'hui dirige l'un des grands conservatoires de Belgique.

Le Belge comprit l'embarras de son condisciple français. Il venait d'achever la composition d'une grande symphonie qu'il se disposait à expédier à l'Académie Royale de Bruxelles, et, tout simplement, il proposa à Massé de la recopier et de l'envoyer à l'Académie Royale de Paris. Qui diable songerait dans les deux pays à rechercher le lien étroit de parenté de deux œuvres... qui n'en faisaient qu'une? Et comme il n'y avait guère le choix des moyens, Massé accepta.

Au bout de quatre jours la symphonie du compositeur belge était recopiée par Massé, cousue, brochée, cachetée de rouge et en route pour Paris, tandis que l'original prenait le chemin de Bruxelles.

Chez nous, la partition fut l'objet d'un rapport plein d'éloges sur les aptitudes éminemment symphoniques du futur auteur des *Noces de Jeannette*, de *Galathée*, des *Saisons*, de *Paul et Virginie*, etc. ! En Belgique, l'austère Fétis constata des écarts regrettables dans l'ordonnance générale; des témérités inouïes dans l'instrumentation; une péroraison fulminante flétrissait enfin des tendances extravagantes en excommuniant le malheureux auteur d'une pareille abomination!

Les deux coupables m'ont conté l'affaire; ils en riaient encore après trente ans; l'un heureux, l'autre toujours reconnaissant du service rendu.

Plus tard, vingt ans après, comme dans *les Mousquetaires*, un autre pensionnaire fit mieux encore.

Sachant, à n'en plus douter, que les envois de Rome étaient examinés... rarement sous la direction bien indifférente d'Auber, un maître farceur expédia tout simplement une demi-rame de papier blanc avec un titre ronflant : quelque chose dans ce genre: *Œnobarbus ou le Tyran de Corinthe. Trilogie antique pour soli, chœurs et orchestre.*

C'était jouer avec le feu.

Cependant un rapport arriva!

« Il y a des qualités sérieuses dans l'important ouvrage du jeune X.; toutefois « il est regrettable que des tendances... »

L'auteur de l'envoi demeura confondu, et se demande encore de quel côté était le mystificateur!

Aujourd'hui celui qui *écrivit* cet Œnobarbus (!) est devenu un illustre compositeur. Il serait tout à fait déplacé de lui parler de l'aventure devant quelque membre de la docte Compagnie; mais entre soi, dans le corridor d'un théâtre, ou sous une porte, si la conversation vous y ramène, un fou rire accueille ce souvenir de la vingtième année! Puis l'ancien pensionnaire de Rome, désormais obligé d'opposer un front sévère à toute velléité gouailleuse, se prend à soupirer: « Ah! mon ami, c'était le bon temps! »

Pardieu! Mais Gustave Nadaud lui-même a connu deux parfaits notaires en tout semblables à ce parfait musicien. Croirait-on qu'un jour, caché derrière une porte, il entendit distinctement le premier panonceau dire à l'autre:

Ah! maître Lebègue,
Mon très cher collègue,
Vous souvenez-vous du temps,
Où nous avions dix-huit ans!...

HENRI MARÉCHAL.

LES LIVRES ET LES THÉATRES

Trente ans de Paris, par ERNEST DAUDET.

Tout ce mois n'a vu éclore que des livres d'étrennes : vous savez bien, les livres du 1er janvier, ces grosses publications aux reliures multicolores et criardes où l'or et le mauvais goût se disputent à qui mieux mieux. Cela s'appelle *M. Zizi et Mlle Zézette*, les *Deux bons petits Garçons*, *Dans les Bois*, *Sous les Tropiques*, ce que vous voudrez, enfin; il n'y a que la *Morale en actions* qu'on ne réimprime plus et il faut le regretter, c'est peut-être ce qu'on a produit de mieux dans le genre.

Nous n'avons donc à nous mettre sous la plume que deux livres: *Trente ans de Paris*, d'Alphonse Daudet et *Madame Chrysanthème*, de Pierre Loti : *Trente ans de Paris*, qu'on pourrait appeler *Trente ans de Paris ou la vie d'un auteur*. C'est l'histoire de M. Daudet depuis qu'il a débarqué dans la *Capitale* jusqu'à nos jours, une sorte d'autobiographie, intéressante surtout par les personnages qui s'y trouvent mêlés.

Voici bien M. Daudet arrivant à Paris, attablé à la crèmerie, y faisant son premier déjeuner: voici bien M. Daudet faisant paraître son premier volume de vers : le voici chez Mlle Brohan : voici bien les gens qu'il a connus, depuis Rochefort jusqu'à Tougueneff; mais nous n'y voyons point un mot, un souvenir, une phrase sur M. de Morny, dont la figure était intéressante cependant, à plus d'un titre, et s'imposait à lui tout au moins comme celle d'un Mécène.

N'est-ce pas en effet à M. de Morny qu'il doit son premier emploi, un de ces emplois que les grands seigneurs créaient jadis pour les gens de lettres pauvres, et qui permettaient à ceux-ci de travailler librement, dégagés des préoccupations de l'existence matérielle.

Mais cela ne s'oublie pas et si l'auteur l'a passé sous silence, c'est le manque de place, ou ce que vous voudrez, qu'il faut en accuser, et non son cœur : on dit, en effet, qu'il a l'intention de combler cette lacune dans ses *Mémoires*.

En outre, l'ingratitude chez les autres le fait trop souffrir pour qu'il soit ingrat lui-même : nous n'en voulons pour preuve que les quelques lignes suivantes par lesquelles il termine son très intéressant volume : « Pendant que je corrige ces « épreuves on m'apporte un livre de *Souvenirs* ou Tourgueneff, du fond de la « tombe, m'éreinte de la belle manière. Comme écrivain, je suis au-dessous de « tout, comme homme, le dernier des hommes. Et mes amis le savent bien, et ils en « racontent de belles sur mon compte !... De quels amis parle Tourgueneff, et « comment restaient-ils mes amis puisqu'ils me connaissent si bien ? Lui-même, le bon « Slave, qui l'obligeait à cette grimace amicale avec moi? Je le vois dans ma « maison, à ma table, doux, affectueux, embrassant mes enfants, j'ai de lui, des lettres « cordiales, exquises. Et voilà ce qu'il y avait sous ce bon sourire... Mon Dieu ! que

« la vie est donc singulière et qu'il est joli ce joli mot de la langue grecque : « *Eirôneia !* »

Allons ! il est encore plus vrai que joli, ce joli mot !

Madame Chrysanthème, par Pierre Loti.

Pour enchaîner une série de petits tableaux et de croquis japonais, M. Pierre Loti a pris le prétexte de son mariage au Nippon avec Mlle Chrysanthème, c'est ce qu'il a déjà fait du reste, quand il nous a donné le mariage de Loti. Si nous ne trouvons pas dans cette dernière œuvre tout le charme poétique et tout l'intérêt qui se dégagent du mariage de Loti, il ne faut pas trop le reprocher à l'auteur, il est si difficile de « se recommencer soi-même ! »

Dans *Madame Chrysanthème*, il y a une peinture sinon très vraie et très juste — car, à moins d'avoir été se marier au Japon, ce qui n'est pas à la portée de tous, il est difficile d'en juger, — il y a sûrement une peinture très originale, très bien écrite, très attrayante, très colorée de ce petit monde artificiel de paravent, si inconnu et si fermé pour nous. C'est, plutôt qu'un roman, une suite de poèmes charmants, de paysages nouveaux et bien décrits, à la suite desquels reviennent comme un gracieux refrain, le chant des cigales, la musique des Chamécen, le parfum des fleurs de lotus, refrain qui donne au lecteur la vision, l'impression d'une chose morte, figée, s'animant tout à coup, comme si toutes les figures de potiches, les chimères, les animaux fantastiques des bronzes, les paysages invraisemblables des boîtes et des meubles de laque, les scènes représentées au fond des soucoupes et des tasses à thé s'éveillaient subitement et se mettaient à vivre devant lui de la vie intime de tous les jours.

Et cela est touché si légèrement, si agréablement, le livre est si bien illustré par de jolis dessins de MM. Myrbach et Rossi, que loin de se laisser envahir par la mauvaise humeur et de dire, ainsi qu'un moment cela nous est venu à l'esprit, à l'annonce de ce nouveau mariage de Pierre Loti : « Monsieur, le *moi* est haïssable et vraiment vous convolez bien souvent en justes ou injustes noces pour avoir occasion de nous parler de vous ! » on lui crie, tout au contraire, après l'avoir lu : « Monsieur, l'histoire de votre dernier hymen est si agréable à lire que, ma foi, si vous voulez aller sur les bords du lac Salé vous faire Mormon, ce qui vous donnera le droit de vous marier un nombre incalculable de fois, et nous faire ensuite le récit de tous vos mariages et le portrait de toutes vos femmes avec le même talent de conteur et le même pinceau que celui qui vous a servi pour *Madame Chrysanthème*, personne ne se fera prier pour être toujours des vôtres. »

L'affaire Clémenceau (Théâtre du Vaudeville).

Depuis quelque temps, on dirait qu'il suffit de faire de la critique théâtrale pour devenir aussitôt l'être le plus indulgent de la création et trouver toutes les pièces bonnes, tous les auteurs excellents et toutes les actrices charmantes.

Ce n'est pas une des maladies les moins graves de notre époque que cette épidémie de bénissage, et lorsqu'on le fait remarquer : « Chut ! vous répond-on, les entreprises théâtrales traversent une crise aiguë ; détourner le public du théâtre de*** en lui disant la vérité sur la pièce qu'on y joue, serait une mauvaise action ; il ne faut pas qu'un tel qui le dirige fasse faillite ; » et si vous insistiez, pour un peu, on vous jetterait au nez le gros mot de patriotisme. Qu'a-t-il à faire là-dedans ? Quelque amour qu'on puisse avoir pour son pays, il ne peut jamais faire trouver

bonnes des pièces qui sont mauvaises, faire appeler « intelligent directeur » X. Y. ou Z., quand la raison veut qu'on écrive... autre chose.

Pour juger en toute justice et en toute sincérité d'une pièce de théâtre, tire-li-faut, tire-li-faut, n'avoir aucun intérêt dans aucune exploitation théâtrale, n'avoir aucune demoiselle se sentant une vocation artistique à recommander, ne connaître aucun acteur, aucun auteur, aucun directeur, et posséder en outre un peu de bon sens et un grand amour de la vérité. C'est beaucoup demander, nous le savons ; mais on ne nous en voudra pas de nous efforcer de conserver au moins une de ces qualités, la dernière surtout.

« Alors, direz-vous, *l'Affaire Clémenceau* qu'on joue en ce moment au Vaudeville? »... C'est une pièce dont nous pensons le plus grand bien, non pas qu'elle soit parfaite, sans défauts, ou même bien conçue et légèrement écrite, mais, simplement, parce que, loin de faire oublier le roman, elle le rappelle et donne envie de le relire, et ce roman est une merveille.

En quelques lignes, voici le thème de la pièce. Pierre Clémenceau, un fils naturel, élevé par sa mère qui l'adore et qu'il adore, car c'est pour elle et pour rendre sa vieillesse heureuse qu'il a travaillé toute son enfance et toute sa jeunesse, devient amoureux d'une petite et bizarre jeune fille qu'il rencontre dans un bal masqué donné dans l'atelier de son maître, le sculpteur Ritz, aux leçons duquel il doit d'être en passe de devenir célèbre et riche. La jeune Iza est flanquée de sa rastaquouère de mère, une comtesse polonaise Dobronowska, qui fait la chasse au mari ou *à l'autre* pour sa fille : ce qu'elle rêve surtout, c'est une grande fortune, et elle le dit et le redit et annonce que d'ailleurs son Iza est demandée en mariage par un aide de camp du tzar, le prince Serge, qui est amoureux fou d'elle, durant que sa fille, fatiguée du bal, s'endort sur un canapé. Pierre Clémenceau, qui voit déjà Iza non seulement avec des yeux d'artiste, mais avec des yeux d'homme, dessine son portrait pendant qu'elle sommeille. Tout à coup elle s'éveille, regarde l'esquisse de l'artiste et l'admire.

Le lendemain, Pierre Clémenceau vient offrir son œuvre au modèle : la comtesse mère est allée au Mont-de-Piété porter quelques bijoux, car le Pactole ne coule pas dans son appartement. Pierre et Iza causent déjà avec une certaine tendresse, car il est loin de déplaire à la jeune polonaise le beau sculpteur, lorsque le prince Serge arrive. Pierre se retire, laisse la place au Russe, qui propose incontinent à Iza de l'emmener en Angleterre l'épouser en forgeron de Gretna-Green, son père ayant refusé de consentir à un mariage en France. Sur ces entrefaites la mère rentre, fait une scène à Serge et finalement l'éconduit.

Quand le rideau se relève, Pierre a épousé Iza depuis deux ans; il adore sa femme, sa femme l'aime aussi, mais d'un amour qui ne serait pas sans donner des inquiétudes à tout autre mari : le luxe qui l'entoure, par exemple, M. Clémenceau le croit produit par la vente de ses œuvres, et il ne voit pas ce que tous ses amis voient, il ignore tout ce qu'ils savent : c'est que poussée par sa mère, Iza est devenue la maîtresse payée de son ancien prétendu, le prince Serge.

Le fils du sculpteur, Constantin Ritz, un sincère ami de Pierre Clémenceau, se décide à semoncer vertement Iza; mais en entendant la scène, Mme Clémenceau mère, qui a la fâcheuse habitude d'écouter derrière les portes et qui a aussi une maladie de cœur qui devrait l'empêcher de rechercher les fortes émotions, meurt subitement. Iza, débarrassée de la surveillance de sa belle-mère, se laisse aller à commettre des imprudences et Pierre finit par décacheter une lettre qui lui apprend toute la vérité : il chasse sa femme, qui part accompagnée de la comtesse Dobronowska, toutes deux le narguant.

Mais Pierre, malgré un long voyage en Italie, aime toujours Iza d'un amour d'homme, de mâle; elle, tout en pensant encore à lui, est devenue, entre temps, la maîtresse d'un roi. Mais ses sens non plus, n'ont pas oublié son Pierre et par une lettre elle le rappelle; le malheureux ne peut résister à la tentation, il revient et, emporté par *sa nature*, il consent à tout oublier : il reveut Iza, mais, là, tout de suite, ce soir, dit-il.

« Pas ce soir! répond-elle, le roi est là! » Alors, fou de rage, de désir et de jalousie, il prend un poignard et la tue.

Telle est la pièce brutale et choquante à certains endroits. Dans le roman, l'étude psychologique prépare, annonce, amène tous les effets; au théâtre, il a fallu sacrifier, comme faisant longueur, la plupart des détails, des développements du livre, et l'on se trouve devant une œuvre, non sans mérite, mais crue et mal digérée.

Quant à l'interprétation, on ne peut louer sans aucune restriction que Mme Tessandier, la comtesse Dobronowska. M. Duflos, Pierre Clémenceau, interprète son rôle trop noir et surtout avec une monotonie fatigante à la longue. Ah! Mlle Cerny elle n'est nullement à sa place dans le rôle d'Iza Clémenceau : elle joue la comédie comme une élève qui aurait encore beaucoup à apprendre et elle remplace le charme exquis et la beauté idéale dont l'auteur a revêtu son héroïne par des attitudes, des agaceries et des mines qui n'atteignent pas le but que semble s'être proposé l'actrice car elles sont plus simiesques qu'attirantes.

Quittons la pièce maintenant et laissez-moi vous dire une histoire lamentable qu'on racontait dans les couloirs :

Un jour d'un très mauvais acteur qui, après avoir, un temps, fort ennuyé le public et ses camarades, se découvrit tout à coup une forte vocation pour faire jouer les autres, et parvint à s'associer avec le directeur d'une scène non sans réputation. Comme début dans ses nouvelles fonctions, il lui fallait montrer que son autorité n'était pas mince, et faire un coup de maître, il le fit : un vieil artiste était dans *son* théâtre, qui, après avoir consciencieusement et non sans intelligence joué la comédie trente ans de sa vie, remplissait encore fort habilement les utilités et se montrait fort bon régisseur; mais en cette qualité, quoiqu'il fût l'homme le plus doux et le plus conciliant de la terre, il avait eu quelques observations, bénignes entre toutes, à faire à celui qui, avant d'avoir été son directeur, avait été comme acteur, son égal et même son inférieur. Or, ce dernier n'ayant rien du duc d'Orléans, n'oublia rien; il fit comparaître le pauvre homme et lui signifia carrément son congé :

— Oh! monsieur, si vous me chassez comme régisseur, gardez-moi au moins pour jouer les petits bouts de rôle, vous me donnerez cent francs par mois, cela m'empêchera de mourir de faim avec ma pauvre vieille femme.

Cette prière faisait appel au sentiment : en affaire il ne faut pas s'en préoccuper, on le lui fit bien voir. Le vieux bonhomme partit donc et depuis il frappe à toutes les portes, car il n'a trouvé aucun emploi; et on le rencontre souvent avec sa femme toute chenue et toute tremblottante chez d'anciens camarades qui le retiennent à déjeuner, à dîner, qui essaient de lui rendre la misère, la vraie misère, moins noire, moins lugubre, moins épouvantable.

Mais lorsqu'ils rentrent dans leur logis d'où tout est parti : meubles, hardes, matelas et dont ils n'arrivent même pas à payer le loyer, croyez-vous qu'ils ne sanglottent pas les deux pauvres vieux, et parce qu'ils ne le disent point, croyez-vous qu'ils ne finiront pas par se tuer, eux aussi? Ils n'ont plus qu'un ami, un vieux chien aveugle et paralysé qu'ils n'ont pas voulu chasser, qu'ils n'ont pas voulu envoyer crever dans la rue, qu'ils soignent de leur mieux, pour lequel je les ai vu demander, ramasser et emporter des loques et des chiffons, afin de faire la niche moins dure à son pauvre corps endolori.

Comment va se dénouer leur triste existence? les camarades ont fait ce qu'ils ont pu : ils mangeront encore aujourd'hui, mais ils n'ont pas mangé hier, et demain? La Société des artistes dramatiques pourrait bien... oui : mais, le vieux comédien n'a pu continuer à payer sa cotisation; il a été rayé avant d'avoir droit à la pension. Alors? alors, je ne vois plus guère que les auteurs, qui puissent, qui doivent lui venir en aide, et il a joué dans quelques-unes.

Le pauvre vieux s'appelle Bonpain.

Le directeur, celui auquel il doit sa ruine et sa misère, celui qui l'a chassé après quatorze ans de service, lui refusant la croûte de pain qu'il implorait,..... j'ignore

son nom; celui ou plutôt celle qui m'a raconté cette histoire, n'a pas voulu me le dire.

Beaucoup de bruit pour rien (Théâtre de l'Odéon).

Nous tenons à reparler de *Beaucoup de bruit pour rien*, une adaptation de *Much ado about nothing* de Shakespeare par M. Legendre, que nous n'avons fait que citer dans notre dernier numéro. Cette nouvelle pièce de l'Odéon mérite mieux : en outre il y a une seconde raison qui fait que nous voulons tout particulièrement y revenir, c'est qu'on a accusé le directeur de s'être fait payer par l'auteur pour monter sa pièce; disons d'abord ce qu'elle est, nous nous expliquerons ensuite sur la valeur de l'accusation.

M. Legendre nous a fait goûter pendant quelques heures un plaisir parfait avec ses vers sonores et brillants, aussi charmants pour l'esprit qu'agréables pour l'oreille; quant aux yeux ils n'ont pas eu à se plaindre non plus, M. Porel, un metteur en scène aussi habile que plein de goût, s'est véritablement surpassé. Dans aucune des pièces qu'il a montées, nous n'avions encore vu un tel luxe de somptueux costumes, une telle quantité de beaux décors; c'est un spectacle merveilleux qu'il nous a offert là, mais, car il y a toujours un mais, la perfection n'étant pas de ce monde, il faut regretter que le ramage de la troupe ne ressemble point au joli plumage que lui a donné le directeur.

M. Paul Mounet s'est cependant fait applaudir à juste titre dans différentes scènes, M. Rebel a joué très correctement le personnage du roi, et M. Colombey s'est montré amusant en certains endroits de son rôle. Les autres interprètes... oh! les autres interprètes! ils nous feraient croire que l'Odéon est encore plus loin du Théâtre-Français qu'il ne l'est réellement.

Et maintenant, Messieurs les rigides censeurs, dites-nous, je vous prie, ce que cela peut bien faire au public qu'un auteur paye pour faire jouer sa pièce; elle est bonne ou mauvaise, il s'y amuse ou s'y ennuie, c'est la seule chose qui puisse nous préoccuper et vous aussi.

Rien ne prouve d'ailleurs que le fait soit vrai. — Mais il y a des probabilités dites-vous. M. Legendre n'est-il pas riche? — Mon Dieu, c'est possible, et je lui en fais tous mes compliments. Ce qui me touche davantage, c'est qu'il a du talent; on a vu des gens qui avaient du talent et pas de bottines, M. Legendre a du talent et un paletot, voilà tout. Faut-il lui en faire un reproche? Et n'est-ce pas le cas ou jamais de dire : *Beaucoup de bruit pour rien.*

Le baiser (Théâtre Libre).

C'est pour le dessert que nous avons gardé *Le Baiser*, comédie en un acte en vers, représentée ce mois-ci au Théâtre Libre : dans la même soirée, nous avons entendu *Tout pour l'honneur*, drame en un acte de M. Céard, tiré d'une nouvelle de M. Zola, *Le capitaine Burle* et la *Sérénade* pièce en trois actes, celle-là en prose, de M. Jean Jullien.

De ces deux dernières, nous n'avons qu'un mot à dire, *Tout pour l'honneur*, contient la fable et le dévouement d'un drame en cinq actes auquel M. Céard a coupé, tête et queue, bras et jambes pour la faire entrer dans son lit de Procuste, de sorte qu'aucun des personnages, qu'aucun des sentiments qu'il a traité, ne s'explique, pas plus qu'il n'intéresse le spectateur, et lorsque le rideau tombe on se sent l'esprit remué, troublé, mais non satisfait. Quant à la *Sérénade* de M. Jullien, si c'est une farce qu'il a voulu nous faire, on ne dira pas de celle-là

qu'elle est bien bonne. La seule chose qu'il ait prouvé, c'est qu'au Théâtre Libre, on voit tout, même finir les pièces les plus abracadabrantes.

Mais le *Baiser*, oh! le *Baiser*, il faut tout y admirer : tout y est frais, joli, comme le titre, et avec le *Printemps* de M. Laluyée, que nous n'avons pas vu depuis bien longtemps au Théâtre-Français, M. Claretie pourra faire un spectacle coupé auquel on ne marchandera pas les applaudissements.

Faut-il dire le thème de cette piécette? Une fée, la fée Urgèle, de par la volonté d'un enchanteur est une vieille, très vieille femme. Pour qu'elle retrouve sa jeunesse et sa beauté, il faut qu'un homme l'embrasse : c'est notre ami Pierrot qui s'en charge, et Urgèle redevient la plus belle fille du monde. Pierrot, alors, veut l'épouser : il se montre doux, tendre, pressant, Urgèle va céder. Que voulez-vous qu'elle fasse? Mais, ne sont-ce pas les voix des fées ses compagnes quelle entend dans le lointain et qui l'appellent? vite elle embrasse à son tour Pierrot et s'enfuit.

Ce scénario ne vous semble ni bien remarquable, ni bien neuf, ni bien intéressant et vous trouvez qu'il peut tout aussi bien servir à un ballet qu'à une pantomime d'accord; mais si vous saviez toutes les jolies choses que M. Théodore de Banville y a ajoutées, quelles jolies broderies il a dessinées sur ce canevas, et de quelles soie brillantes et colorées il les a mises en relief! Au fond, cette historiette banale est pleine d'une philosophie mélancolique et douce qui émeut, charme, égaye tour à tour, et tout cela en quelques minutes à peine.

C'est un merveilleux praticien de vers que M. de Banville, un lyrique et éblouissant jongleur, un prestigieux inventeur de rimes, et vous verrez l'effet de cette petite pièce aux Français car on l'y monte en ce moment, c'est sérieux, et l'on pourra l'applaudir à la Comédie-Française d'ici une dizaine de jours, à moins que M. l'administrateur général ne soit devenu le lièvre de la fable et qu'une tortue non subventionnée arrive bonne première.

ALCESTE

L'HISTOIRE AU JOUR LE JOUR

31 décembre 1887. — Dernières minutes de l'an moribond, derniers grains de son, coulant sans bruit du flanc de la poupée crevée. Ainsi que l'enfant, je retourne et j'interroge le cadavre, pour mieux revoir « ce qu'il avait dans le ventre. »

Quatre-vingt-sept, qui vas tomber dans la fosse commune des calendriers abolis, qu'attends-tu des vivants laissés derrière toi?

Est-ce le distrait salut qui ne se refuse pas, même au corbillard d'un ennemi, ou le regret qui poigne le cœur en face d'une dépouille chère?

Ecoute, l'an usé, l'an fini, l'an déjà loin : plus encore que les autres de la néfaste série ouverte par l'Année Terrible, tu fus désolant, lamentable et malfaisant, pour nous qui avons vécu ton existence de platitudes et d'humiliations.

Jamais douze mois plus durs au pauvre diable, affamé de pain blanc pour sa nichée, douze plus décevantes lunes sans clarté ni sans rêve, pour les nuits glacées des pâles chercheurs d'idéal.

Jamais, plus que durant tes cinquante-deux monotones semaines ridicules, ne fut sotte la suffisance de nos petits grands hommes, hautaine la morgue de nos ignorants officiels, naïve et outrecuidante l'inconscience de nos savants, vulgaire le mauvais goût de nos élégants, brutale et grossière la rudesse de nos délicats. Plus encore que dans l'année d'auparavant, le phylloxéra de l'éloquence bavarde versa la lourde ivresse démocratique aux « ilotes », devenus nos maîtres arrogants. Jamais « le peuple le plus spirituel » ne fut contraint d'obéir à gens de plus étroite cervelle. Et jamais aussi cruellement ne fut vérifiée, à chaque révolution de cabinet, cette parole de Léon Gozlan : « Un singe en faveur est plus puissant qu'un ministre tombé! »

Sans trêve d'un jour, année de bas instincts, tu as promené le rouleau niveleur des envies et des convoitises jalouses, sur ce que tes devancières avaient laissé encore debout, dans nos mœurs d'ancienne première nation de l'Europe. Durant tes trois cent soixante-cinq journées grises, la nouvelle habitude du divorce américain a fini de tuer chez nous les illusions de l'Amour, et mis en fuite les exquises crédulités de la passion, en levant impitoyablement le bandeau qui couvrait les yeux du pauvret, aujourd'hui désabusé. Il nous reste à peine le vitriol et le blessant éclat des lumières électriques pour refaire de ce pauvre Amour un aveugle tout à fait « moderne. »

Ainsi préparée à l'avénement de tous les progrès peau-rouge, — qu'au temps de Baudelaire on avait encore le courage d'appeler de son vrai nom : barbarie, — la bonne ville de Parisis peut promettre à son peuple de maîtres de forges une Babel en tôle d'acier, à ses piétons affairés le métropolitain de New-York. En attendant, ses édiles en sont déjà aux pots-de-vin des sénats transatlantiques, et ses demi-dieux du ruisseau s'offrent la gloire du bronze ou du marbre aux frais du trésor.

Par-dessus la foule banale de tes héros favoris, un seul coquin, Pranzini, redressa

la tête. On l'a coupée. Au sein de l'affaissement général, seul ce levantin raffiné eut l'épiderme chatouilleux d'un homme. Même après sa mort, le satin de cette peau nacrée, où s'était frottée la joue de plus d'une belle demi-mondaine, garda la sensibilité de la *Peau-de-Chagrin* de Balzac... La seule crainte de sentir le rude contact d'un policier lui donna le frisson de la chair de poule, et le pouvoir magique de ses dernières écailles eut encore la vertu d'arrêter net la carrière d'une comédienne peu vertueuse — bien qu'à ses débuts, et de renverser le rond de cuir de M. le lieutenant de police, comme aussi le fauteuil doré dans lequel M. Jules Grévy continuait la dynastie de Louis XIV.

Et alors fut démontré aux pères de famille des maisons présidentielles, que mieux vaut encore donner sa fille en mariage modeste à quelque ténor toulousain, plutôt qu'à un sous-ministre décidé à faire chanter le « client ».

Je veux te faire bonne justice toutefois, année maigre. Tu nous a donné quelques beaux espoirs. Mais combien vite déçus! Quand l'ogre d'outre-Rhin a montré ses crocs aigus de notre côté, une voix claire s'est élevée d'entre nous, une voix qui parlait la belle langue des nobles audaces françaises d'antan. Et la foule de crier bien vite : *Ecce homo!* Hélas! ce n'était que la *Revanche*, journal, et les patriotes ligueurs assiégeant *Lohengrin*, sur l'air de la Marseillaise de Paulus.

Bientôt la voix s'est tue. Cependant l'ogre aiguise toujours ses crocs acérés. Et qui peut dire si le petit-fils du grand Carnot a trouvé, dans ses papiers de famille, le secret pour organiser la victoire? En vérité, je te le dis, année, tu as été pire que les pires, et si nulle que tu n'as pas même vu mourir un homme de génie.

Quatre-vingt-sept, tu nous pris bien des amis chers : Albéric Second l'homme d'esprit au cœur jeune, et J. Lacroix, et Marcellin, qui emporte avec lui les derniers secrets de la Vie Parisienne. Ne pouvais-tu choisir pour frapper, dans la grande armée des indifférents, des malfaisants et des ennemis?

Et, à défaut du sauveur attendu, quel grand homme de l'art, de la science, quelles œuvres de haute volée nous as-tu donné? Ne savais-tu donc pas le mot de Vigny : « Les premiers des hommes seront toujours ceux qui feront d'une feuille de papier d'un son, d'une toile, d'un marbre, des choses impérissables? »

Nous en sommes restés aux chromolithographies du Salon, aux musiques de M. Gailhard, aux trente volumes publiés chaque jour, sans qu'il y ait un livre. M. Paul Bourget a refait un nouveau tirage de *Cruelle Enigme*, sous le titre *Mensonges*. V. Sardou, ce despote de la scène, a « adapté » la *Comtesse Sarah*, sous le titre du *Tour du monde de la Princesse Jablotosca en quatre-vingt jours*. Quant à l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie*, il a accouché d'une *Souris*. Un peuple n'a que la littérature qu'il mérite. Témoins : *les Châtiments* de la Limouzin et la *Terre* de M. Zola.

Je sais! Alphonse Karr s'est remis à l'éducation des *Bêtes à bon Dieu*. Rochefort a eu beaucoup d'esprit sur le dos de Jules Ferry, de M. Garnier et de quelques autres, Aurélien Scholl sur les épaules de ses meilleurs amis, et Grosclaude sur les reins de tout le monde. M. Jules Simon est demeuré le plus clair, le plus sage des philosophes, H. Henri Fouquier n'a cessé de se montrer la plus coquette des femmes de lettres, comme M. de Pène, le plus gentilhomme des chroniqueurs. Et nous avons eu chaque matin le bon sens vigoureux de M. Francis Magnard en pilules homéopathiques.

Mais ceux-là ne sont pas les tiens, inféconde quatre-vingt-sept.

Bien avant toi, l'ingénieuse et vivante fantaisie qui coule de ces plumes alertes et charmeresses nous avait, plus d'une fois, rendu moins pesant l'héritage des journées moroses, passées dans les fastidieuses besognes de la vie réelle. A ceux-là donc, et non pas à toi, nous devons rendre grâce d'avoir pu — sur tes douze mois — sauver quelques belles heures ensoleillées.

Longtemps après toi, quatre-vingt-sept, année morte, nous aurons la délicieuse et olympienne parisine dont Arsène Houssaye parfume ses causeries athéniennes, et l'aérienne harmonie des poèmes de Banville, et la tendresse débordante des amou-

reux sonnets d'A. Silvestre — pour nous enlever dans les idéales rêveries de l'Art loin, bien loin des basses régions où pourrait encore atteindre un confus écho de tes dernières sottises.

1888

1er janvier.

Du premier du mois de janvier
Je me f... comme du dernier,
Que la politique aille aux peautres!
Dans mon répertoire j'ai mis
Qu'il était peu de vrais amis
Accompagnés de plusieurs autres!

En ces versiculets peu connus, d'une placide et indifférente philosophie, Gallet, poète-cabaretier, qui fut l'un des fondateurs du Caveau, et grand ancêtre des Bohêmes buveurs de Murger, envoyait ses souhaits de l'an neuf à Collé, de gaudrioleuse mémoire.

La pièce fut écrite de l'hôpital, où le sac-à-vin était en train de rendre au Dieu des treilles son âme noyée dans le jus des tonneaux de sa propre cave. Ses compagnons ordinaires de beuverie, les camarades de ses ripailles nocturnes et ruineuses, furent Piron, Panard, le neveu de Rameau, et « plusieurs autres. »

Les derniers vers de Gallet mourant n'ont pas le prétentieux orgueil de ceux de M. Gilbert, mais leur ironie mélancolique vaut mieux que celle des trop fameux *Adieux à la Vie* :

De ces couplets soyez content.
Je vous en ferais bien autant
Et plus qu'on ne compte d'apôtres.
Mais, cher Collé, voici l'instant
Où certain fossoyeur m'attend,
Accompagné de plusieurs autres.

2. — Pour ses étrennes, la République française s'est offert un président tout neuf. Quel présent de jour de l'an va donner M. Carnot à la France?

Adolphe Thiers, premier de la série, fut, on le sait, baron honteux de Louis-Philippe. Mac-Mahon, glorieux duc impérial, était marquis du vieil armorial irlandais. Carnot III, héritier d'un demi-dieu de la Sainte-Convention a trouvé dans son berceau républicain une couronne de comte de l'Empire français.

En se faisant éveiller de bonne heure, hier matin, au palais de l'Elysée, afin de se préparer à recevoir les compliments des ambassadeurs des Puissances-Amies, peut-être le citoyen Carnot s'est-il souvenu que son père, le sénateur, fut jadis des premiers de cette petite église Saint-Simonienne, dont l'illustre fondateur était le dernier descendant authentique de Charlemagne.

Après avoir noblement dévoré une fortune royale pour étudier de plus près la haute société de son temps, le philosophe Saint-Simon, réduit à une profonde misère, partageait l'obscure soupente et le pain sec d'un ancien serviteur, qui l'éveillait au jour par ces mots : « Levez-vous, monsieur le comte! Vous avez aujourd'hui de grandes choses à faire! »

Alors M. Carnot est allé visiter les fous de la Salpêtrière.

3. — Savez-vous, dans l'horreur d'Edgard Poë, dans tout le répertoire des plus noirs dramaturges de l'école romantique ou réaliste, une mise en scène de la destinée, tragique autant que ce simple fait divers des feuilles de ce matin?

Le 30 décembre, le banquier X..., un mauvais riche, trop connu, était dans son cabinet, assis devant son bureau. Son grand coffre-fort ouvert, M. X... faisait le bilan du gain de l'année. Bébé, tout à coup, fait invasion dans le sanctuaire, et, se jetant dans les jambes du banquier, crie avec le gracieux bégaiement de ses dix-huit mois : « Coucou! Papa! » « Vas jouer tout seul à cache-cache, et laisse papa travailler; » riposte le banquier affairé, sans lever la tête. L'enfant se le tint pour dit. M. X..., ses comptes achevés, se leva, ferma sa caisse de fer, d'un geste pressé, et sortit de l'hôtel pour faire l'emplette des étrennes de Bébé. Tard dans la soirée, le banquier, rentrant à l'hôtel, trouva toute sa famille affolée. Bébé avait disparu depuis le matin. De chambre en chambre, de la cave au grenier, les recherches furent inutiles. On juge du désespoir de M. X... qui téléphona à tous les bureaux de police; mais hélas, sans trouver trace de l'enfant égaré. La nuit fut terrible pour M. X..., car il adore son fils unique, de toutes les tendresses d'un homme heureux. La triste fête du lendemain, le jour suivant s'écoulèrent sans nouvelles. Il fallut pourtant continuer à vivre, malgré le coup de foudre de cette disparition mystérieuse. Ce matin, une affaire appelle M. X... dans son bureau. Il ouvre son coffre-fort qui résiste. Et, derrière la lourde porte de fer massive, le père épouvanté trouve quoi! le cadavre de Bébé crispé par l'agonie d'une mort atroce.

L'enfant, cherchant une cachette, avait, d'instinct, choisi la caisse où il s'était blotti, en riant de son sourire rose. Et c'est le père qui, sans y songer, avait muré tout vif le petit être dans cette tombe, à côté de l'or et des billets de banque.

4. — Les gazettes amies de M. Coquelin spécifient quotidiennement, avec un soin minutieux, les moindres actes de sa vie en Orient. Elles disent où il promène le grand art, comment M. Coquelin prend des notes, après Gautier, Lamartine et Nerval, comment il conférencie, quels accueils honorifiques lui font les Altesses et les Majestés. Le sultan doit lui accorder audience, avec les honneurs du harem.

La presse préjuge et commente, les diplomates hésitent. M. Coquelin agit. Nous n'aurons pas de guerre au printemps.

5. — Aurélien Scholl plaint ce pauvre M. Duquesnel, obligé par contrat, de verser chaque soir à la Tosca un cachet pour lequel M. Wilson eut procuré une rosette d'officier.

L'implacable chroniqueur, qui dit souvent tout haut ce que chacun pense tout bas, est allé voir la pièce de M. Sardou, et s'est aperçu qu'il y avait grande baisse sur l'enthousiasme.

Alceste qui est allé revoir le spectacle, nous explique les « loges vides » et les fauteuils non occupés. Il y a dans cette pièce quelqu'un qui se moque du public. Or, le public est moins bête que ne le croient les impresarii, et les grandes artistes. Mieux il a montré de naïveté à suivre le mouvement des admirateurs de Panurge, mieux cet excellent public se regimbe quand il découvre qu'il est plus joué que la pièce; c'est ici le cas. Il semble que les prèmiers soirs, tant que la grande artiste et ses comparses ont senti sur eux les lorgnons de la critique, ils aient cru nécessaire de se donner la peine de jouer leurs personnages. Mais aujourd'hui que la réclame est faite, l'héroïne et le traître en prennent à leur aise, ni plus ni moins que s'ils se trouvaient devant le public de New-York ou de Montevideo. C'est aller un peu vite. Les premiers soirs, notamment, l'infâme Scarpia se donnait la peine de mourir suivant la formule, ainsi qu'un homme poignardé qui se respecte. Aujourd'hui, c'est fini. L'homme tombe et la toile aussi. C'est plus court et plus facile. Il n'y a plus maintenant que cet excellent Mario qui joue comme au premier jour. Ce n'est pas assez. Quoi d'étonnant si la claque applaudit, sans écho dans la salle, si l'on sourit aux passages tragiques, et si les Parisiens préfèrent les

opérettes à la mode aux étoiles démodées. Il n'y a plus qu'un naturel de Brives ou de Chicago qui puisse trouver qu'on lui en donne pour son argent.

6. — Dans sa précieuse collection des Poètes, le fin éditeur lettré Charpentier, publie une superbe édition définitive des poésies d'Arsène Houssaye, où sont réunis en un seul volume les quatre grands recueils du maître : *La Poésie des bois*, les *Poèmes antiques et Romantiques*, les *Onze Mille Vierges*, les *Cent et un sonnets*.

Cette dernière partie contient le fameux sonnet *à Ronsard* :

La belle antiquité s'est couchée au tombeau :
Sur le monde la nuit règne en toute puissance.
Muse du vieil Homère, on pleure ton absence!
Sur le monde qui meurt seul croasse un corbeau,

Enfin Ronsard survient. Il reprend le flambeau
Et le rallume au ciel. Déjà la Renaissance
Brille. Je te salue en ta magnificence,
O Ronsard-Apollon, dieu du Jour, dieu du Beau!

Aventureux chercheur en des rives lointaines,
Sur ton navire d'or tu ramenas Athènes
Et ses Olympiens au divin souvenir;

A la muse gauloise encore toute gothique,
Tu donnas l'air nouveau sur la cythare antique.
Tu rouvris le passé, source de l'avenir.

7. — Le succès de curiosité obtenu par les soirées du *Théâtre Libre* a mis en branle tous les mécontents de nos théâtres lyriques, et autres rénovateurs de musique.

En voyant ce phénomène inouï; des poètes de 1880 qui parviennent à faire jouer leurs pièces chez M. Antoine, dans les premiers jours de 1888, certains esprits qui vivent dans le rêve et les bonnes intentions, se sont dit que l'heure était arrivée de tenter quelque chose pour faire représenter sur des scènes françaises la musique des compositeurs nationaux, venus au monde entre 1815 et 1830. L'effort est louable. S'il avait chance de réussite, ce serait assurément sous le patronage des artistes très distingués qui ont pris, d'enthousiasme, cette courageuse initiative. Mais hélas! Combien d'expériences précédentes doivent mettre en garde contre de trop grandes illusions.

Je sais bien que, par un coup de maître, les « initiateurs du mouvement », comme on dit en style de manifeste, ont choisi pour directeur du futur Théâtre Spécial l'homme de Paris qui était le plus propre à ces fonctions, tant comme compétence musicale, que parce qu'il a dans sa main une *source* de revenu qui permet de faire face aux frais considérables de l'affaire.

Une anecdote cependant à propos de ce bon Dr Lamoureux :

Le futur directeur du Théâtre Spécial venait d'être institué nouveau directeur d'une entreprise quelconque. Un musicien le rencontre en fiacre. Par la portière, le docteur aperçoit le piéton, fait arrêter et s'écrie :

— J'allais chez vous! mon cher maître. Vous savez la nouvelle. Je prends la direction! Rien que de la nouvelle musique française! Apportez-moi vite votre partition de...

Mon ami, qui est un maître, se réjouit, et porte le lendemain une partition, admirée de tous les connaisseurs.

— « Revenez dans huit jours! mon cher, je vous prie, dit l'impresario. Je suis débordé. A bientôt cher maître! »

Et ainsi pour trois œuvres différentes. Après quoi, le bon docteur monta... du Wagner.

8. — Le citoyen Carnot va se mettre en voyage pour visiter son bon peuple de France et de Navarre. MM. Tirard, Fallières et Viette, ont décidé de montrer « le gouvernement » à la foule idolâtre, comme dirait le gentilhomme Salis du *Chat Noir*, en parlant aux tribus des artistes assemblés sur les hauteurs de Montmartre.

Quel costume sera choisi par l'illustre voyageur pour mieux imprimer dans le souvenir des populations une image capable de faire concurrence au portrait du général Boulanger? Sans doute, le conseil des ministres aura « considéré » cette grave question. On sent tout le tort que ferait au prestige du président l'apparition dans nos campagnes, de cette redingote funèbre adoptée par M. Grévy, comme uniforme du chef de l'Etat.

Si l'on nous faisait l'honneur de nous consulter sur ce point délicat, nous suggérerions sans hésiter, à M. Carnot, le costume de conventionnel en mission auprès des armées.

La France n'est-elle pas une armée, fusil au pied? Et puis, le costume est décoratif. Il aurait grand succès.

Quel plus beau motif pour l'imagerie d'Épinal, avec cette légende :

On parlera de sa gloire
Sous le chaume.

ou le refrain de Béranger :

Il s'est assis là, grand'mère
Grand'mère il s'est assis là. (*bis*)

9. — M. Alexandre Dumas, qui est l'homme des paradoxes les plus imprévus, propose dans une longue lettre adressée à l'excellent M. Bodinier, de prendre M. Baron, le « sympathique » Fadinard du *Chapeau de Paille d'Italie*, pour jouer Molière à la Comédie-Française, le vers de Molière prêtant à des effets de comique extraordinaire. Avec une autorité et une compétence que personne ne saurait contester, M. Alexandre Dumas affirme que la voix de Baron, — oh Sarah ! — prêterait un charme tout à fait spécial aux œuvres de Poquelin.

Devant cette déclaration, M. Claretie ne saurait hésiter longtemps, et voilà Baron assuré d'un peu de pain sur les planches de Molière-House.

Toute réflexion faite, le projet n'a rien de si extravagant. M. Alexandre Dumas, qui sait compter, a vite calculé que Baron, avec ses 56 ans passés, est l'homme indiqué pour les mariage du dénouement avec les jeunes premières de la Comédie.

10. — M. Vigneau est, depuis hier, l'homme de Paris. Il le sera quarante-huit heures encore.

M. Carnot, — le sénateur — à moins que ce ne soit quelque autre père conscrit du gouvernement, avait, à la réouverture de la session sénatoriale, prononcé cette parole honnête : « La justice sera égale pour tous ! »

Rochefort l'incorrigible, prétend que c'est pour avoir voulu mettre en pratique cet aphorisme, emprunté aux « Immortels Principes », que ce magistrat zélé se voit, aujourd'hui, honoré des faveurs de l'*Officiel*. « Sans doute, dit M. Rochefort, tous les Français sont égaux devant la loi. Mais la loi n'est sûrement pas égale devant tous les Français. »

Le garde des sceaux riposte que M. Vigneau est un « avancé », qui veut mettre, avec plus de hâte que de prudence, les moyens d'informations judiciaires, à la hauteur du progrès de la science téléphonique.

Il déclare aussi, cet excellent ministre, que l'intègre M. Vigneau, tout en bûchant consciencieusement ses dossiers, n'en perd « le boire ni le manger ». On ajoute que ce magistrat d'opérette fait aux infortunés prévenus le coup de la carte forcée en cabinet particulier.

Pris entre les deux explications contradictoires, le public hésite, et ne voit

qu'une chose positive, c'est qu'il y a, dans cette affaire, comme on dit, « à boire et à manger. »

Allons ! la question Wilson commence à s'éclaircir. Jusqu'ici c'était la bouteille à l'encre; c'est maintenant la bouteille de « Beaune première. »

12. — A. Dumas Ier a non pas perdu mais retrouvé sa sœur dans l'autre monde. Cette sœur, un peu moins connue que l'illustre auteur des *Quatre Mousquetaires*, était sœur de charité. C'est par sa mort qu'on apprend sa vie. L'an passé, elle avait célébré le cinquantième anniversaire de sa prise de voile. Elle s'appelait Marie-Rose, et vient de s'éteindre à Vellino.

13. — L'âme de sœur Rose-Marie Dumas, sera réunie là-haut avec celle de son frère, juste pour voir arriver l'âme d'Auguste Maquet, enterré aujourd'hui avec une pompe modeste.

Vers l'an de grâce romantique 1833, le futur collaborateur des *Mohicans*, et de cinquante autres récits d'aventures de haute outrance, perpétrés plus tard de compte à demi, avec le terrible Mousquetaire, celui que Dumas devait appeler « Auguste », dans l'intimité, se contentait d'être un honnête et naïf pion de collège, qui, plein de vague à l'âme, anxieux d'oublier les pensums et les racines grecques, signait toute une collection de contes noirs du nom de Mac-Keat, plein d'un fumet d'écossisme truculent, mis à la mode par le Walter-Scott de M. Dufauconpret.

Maquet, eut pu, comme tant d'autres, se livrer envers Dumas à plus d'une « revendication », genre F. Gaillardet. Il s'en abstint toujours très modestement. Dumas n'avait pas attendu d'ailleurs pour rendre pleine justice à son collaborateur favori.

L'ex-Mac-Keat meurt, suffisamment riche, chargé d'un chiffre d'ans assez respectable.

Maquet vivottait aux champs, grand pourfendeur de gibier.

Avant-hier, il s'en fut au bois, son fusil sur l'épaule. Il aperçut un lapin, tira, et attrapa — sans compter la bête — une fluxion de poitrine qui l'a emporté.

14 janvier. — Aujourd'hui petite réunion à l'Institut avant la séance de l'Académie Française. Il s'agissait de savoir si M. Gréard, dans son discours de réception, et M. de Broglie dans son discours de réprimande et de compliments, s'étaient conformés à l'éloquence académique. Comment en douter, puisque ni l'un ni l'autre n'ont jamais eu que cette éloquence. Sans compter que M. Gréard succède à M. de Falloux, encore une éloquence académique. Tout est donc pour le mieux du monde, et la coupole ne sautera pas. Voilà au moins un pays qui n'est pas celui des surprises. Depuis le grand Roi il n'a guère changé. En revanche on peut annoncer d'avance que demain sera tout pareil à hier.

15. — M. Guy de Maupassant, qui est, ainsi qu'on sait, le parent de Gustave Flaubert, comme Maurice Montégut est celui de Alphonse Daudet, n'entend pas la collaboration de la même façon bonasse que Maquet à ses débuts.

Il est juste de dire que le fécond romancier est de mode — c'est de Maupassant que je parle — bien qu'il ne soit pas encore si fort éloigné du temps de ses débuts. Il faut dire aussi que le collaborateur qu'on lui a donné est une grande paire de ciseaux, avec lesquels le terrible Périvier a pratiqué dans certaine préface quelques coupures, jugées nécessaires.

M. de Maupassant récuse cette collaboration forcée, et rédige pour les journaux une note où il est question de « l'intégrité de la pensée. » Je ne jurerais pas qu'il n'y soit aussi parlé « de la dignité de l'écrivain ».

Les feuilles amies reproduisent. La réclame est complétée par l'annonce d'un procès au *Figaro*, lequel rit dans sa barbe, comme un grand sans cœur.

SAINT-JEAN

CARNET PARISIEN

Salut à la nouvelle année! Salut à toutes les fêtes que Janvier ramène! Aurons-nous la paix, aurons-nous la guerre? Quoi que l'an 1888 nous réserve, il commence gaiement; dansons donc, sans nous préoccuper de l'avenir. De tous côtés, les serres se garnissent d'arbustes et de plantes odorantes, les lustres s'allument, la lumière électrique verse ses flots les plus vifs, si indiscrets et si flatteurs en même temps. On parle de fêtes féeriques non seulement à Paris, mais sur le littoral Méditerranéen, et partout où le monde select se réunit. Bals parés, costumés mis à la mode il y a quelques années et dont la vogue va toujours croissant, succès bien naturel, car chaque beauté trouve ainsi le moyen de faire ressortir son type personnel. Et combien cette variété de costumes, de couleurs bigarrées contribue à l'animation d'une fête! il semble que la femme, en empruntant au temps passé, ou aux pays étrangers leurs vives couleurs, leurs rubans d'or, leurs gazes lamées, ont rejeté, avec la robe, la caractéristique de la Française, n'en gardant que l'esprit.

Mais quel que soit le costume adopté, surtout le costume historique, il faut qu'il soit en tous points d'une fidèle exactitude, jusqu'en ses moindres détails. Nous ne saurions trop recommander surtout la coiffure qui est certes une partie fort importante, et souvent le type le plus accentué d'une époque.

Pour cela, il est sage de s'adresser à une personne tout à fait compétente; nous nous faisons un devoir de vous rappeler, Mesdames, que M. Lenthéric se met entièrement à votre disposition pour tous les renseignements dont vous pourriez avoir besoin. En lui adressant soit des renseignements précis, ou la gravure dont vous voulez reproduire le type, M. Lenthéric vous enverra les explications et les accessoires nécessaires pour ne commettre aucun anachronisme. M. Lenthéric est un véritable érudit, il ne se contente pas de créer la coiffure moderne et de la porter au plus haut point d'élégance; sérieusement épris de sa profession, il veut la connaître depuis son origine, et pour cela il se rend au musée du Louvre, où il puise des documents sur les coiffures historiques depuis les temps les plus anciens, l'Egypte, l'Assyrie, la Grèce, Rome, jusqu'aux époques plus rapprochées de nous; ainsi il relève avec une scrupuleuse exactitude les moindres détails qui touchent à son art. C'est grâce à ses travaux qu'il compose des coiffures du style irréprochable.

Mais l'élégance moderne ajoute à toutes ces richesses d'un autre âge le raffinement inconnu alors, elle ne néglige aucun des accessoires de sa toilette; et de quelque costume qu'elle soit vêtue, elle veut avoir la taille élégante, souple et libre en tous ses mouvements; Mme Josselin seule sait par la coupe de ses corsets réunir toutes ces qualités. Ses nouveaux modèles pour les toilettes de bal sont de véritables merveilles. Ils sont soit en moire, soit en satin de teinte assortie à la robe; les goussets en dentelle ou en guipure donnent une grande légèreté et une souplesse pleine de grâce; il est même un modèle sans aucun gousset, qui soutient la

taille tout en laissant à la gorge ses exquises rondeurs. Ce dernier convient surtout pour le bal, et certains costumes orientaux dont le corset semble banni. C'est une grave question que celle du corset, car il doit soutenir sans comprimer, amincir sans déformer, et Mme Josselin a l'art de sculpter un buste irréprochable.

Si l'hiver nous donne tant de plaisirs, tant de fêtes, tant de moyens de déployer le luxe des toilettes et des blanches épaules, il faut, Mesdames, craindre ses rigueurs; la peau la plus fine est aussi la plus délicate, un souffle de bise la gerce ou la flétrit. Parez à ces dangers en employant le Savon Royal de Thridace; qui ne connait les propriétés bienfaisantes de la laitue? elle rafraîchit et raffermit les chairs, leur donne toute la souplesse et le velouté désirables.

La maison Violet doit à cette préparation les débuts de sa renommée; cela n'a rien de surprenant, lorsqu'on a pu constater quels perfectionnements cette maison a apportés à la fabrication de ses savons, pour supprimer tout élément caustique. Rien n'est plus nuisible qu'un savon mal préparé; il contient des acides qui brûlent et rident la peau, souvent on cherche le parfum sans souci de la qualité. Tous les produits de la maison Violet peuvent être employés avec l'assurance qu'ils sont absolument hygiéniques. Nous ne saurions trop insister en faveur de son Savon Royal de Thridace et de son savon Veloutine, le titre suffit. M. Violet est le fournisseur attitré de toutes les Cours étrangères, et compte des clients dans le monde entier.

Quoique l'ère des Etrennes soit passée, il est des mille riens dont la Parisienne aime à s'entourer et qu'elle s'offre à elle-même, si aucune amie n'a eu la bonne pensée de deviner son désir; aussi *La Pensée* malgré que ses salons aient été mis à sac pour Noël et le 1er janvier, a-t-elle renouvelé tous ses bibelots enlevés si promptement. On y trouve toujours des abat-jours ravissants en soie ancienne, en dentelle, tamisant mollement la lumière, des pelotes boîtes à bijoux, capitonnées de satins aux tons variés, avec riches flocons de dentelle et nœuds assortis, d'élégants vide-poches, des boîtes à gants, créations coquettes de M. Fleury, recouverte en velours frisé, sur lequel se détachent des guirlandes Louis XVI; le couvercle est constitué par un dôme en dentelle, une cordelette d'or lui sert d'attaches.

Plus loin, de riches couvre-globe en tulle, en crêpe, avec pampilles et perles fines du plus sémillant effet.

Puis, des calendriers, des écrins en dentelle noire avec transparent or et branches de soucis ruchées dans la dentelle.

Mais le grand succès, c'est le sac Tosca, une création qui date d'hier. Ce sac, destiné à être pendu à la ceinture pour servir de fourreau à l'éventail, est composé d'applications de broderie héraldique, vieux ton sur velours moiré.

Le petit sac à lorgnette tout à fait élégant en velours frisé et enserrré d'une ganse d'or.

Je ne parle pas des éventails d'un goût exquis, et de tous styles.

Ah! combien on voudrait, en admirant tous ces riens si charmants, que ce fut, toute l'année l'époque des étrennes; mais il y a d'autres bonnes occasions, Mesdames, pour satisfaire vos désirs, fêtes, anniversaires; n'oubliez aucune de ces joies bénies, ni le chemin du faubourg Saint-Honoré; chaque jour, la maison Henry crée des nouveautés, sa verve est insatiable.

FRANCILLON

LA FINANCE

La Bourse a bien commencé l'année en montrant de bonnes dispositions.

A l'étranger, les impressions fâcheuses de ces derniers temps se sont modifiées; les cours des valeurs se sont relevés. Chez nous, on a également envisagé avec plus de calme la politique extérieure. Notre avis a toujours été qu'une entrée en campagne était impossible à cette époque de l'année. Nous irons même plus loin en affirmant que nous n'avons jamais vu, dans les faits qui ont été mis en avant, des motifs suffisants pour justifier, même au printemps, une conflagration européenne. C'est aussi, croyons-nous, le sentiment à peu près général du monde des affaires.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que notre marché retrouve si facilement son élasticité toutes les fois qu'il se fait autour de lui un calme relatif.

D'ailleurs, en ce moment, il y est fort encouragé par l'attitude beaucoup plus rassurée de toutes les places étrangères.

Il y a donc eu de la reprise sur notre place. Malheureusement un événement des plus imprévus est venu paralyser les bonnes tendances du marché : la déclaration d'insolvabilité d'un très gros spéculateur qui opérait sur les fonds Egyptiens et Espagnols, sur le Crédit Foncier, le Suez, le Panama, le Rio-Tinto, etc... Beaucoup d'agents de change ont été touchés, mais c'est surtout la coulisse qui a eu à souffrir de cette suspension de paiement.

Sous le coup de ce sinistre, les affaires ont été à peu près nulles sur le marché des valeurs, la plupart des carnets étant demeurés fermés. Autant les intermédiaires étaient confiants et crédules lorsqu'il s'agissait d'exécuter les ordres de ce spéculateur malheureux, autant ils sont aujourd'hui inquiets et démoralisés. Nous voulons parler, bien entendu, de la coulisse, car le parquet en a vu bien d'autres. On ne sera bien fixé que dans quelques jours sur l'étendue des pertes. Il est donc à présumer que la coulisse des valeurs va se tenir tranquille pendant un certain temps, le temps nécessaire pour oublier et pour reconstituer les ressources, ce qui ne sera pas long.

A propos de cet incident, le mot de krach a été prononcé et l'on a évoqué le souvenir du krach de 1882. Il n'y a aucune analogie entre les deux situations.

En premier lieu, il s'agit aujourd'hui d'un sinistre strictement localisé sur certaines valeurs et sur un coin particulier du marché, la coulisse des valeurs.

En second lieu, et c'est là le principal, la perte porte sur les vendeurs et non sur les acheteurs, de façon que ce sont des rachats et non des reventes qui doivent s'en suivre.

Sans doute, les pertes n'en sont pas moins cuisantes pour ceux sur qui elles frappent, mais l'effet est tout à fait différent pour l'ensemble et le fond du marché; les titres eux-mêmes n'en sont pas dépréciés.

A part cet événement regrettable à beaucoup de points de vue, la liquidation

du 11 décembre s'est bien passée; les reports ont renchéri comme de coutume, les disponibilités des Banques se trouvant réduites à cause du paiement des coupons de janvier.

Voici pour nos rentes la comparaison des cours de compensation :

	1er déc.	2 janv.
3 0/0 perpétuel	81 75	81 10
3 0/0 amortissable.	84 80	84 25
4 1/2 nouveau	106 85	107 05

D'un mois à l'autre le 3 0/0 perd en apparence 65 centimes, plus 15 centimes de report, ensemble 80 centimes, mais dans l'intervalle il a été détaché un coupon de 75 centimes, de sorte qu'en réalité, les acheteurs ne perdent que 5 centimes entre les deux cours de compensation.

Après la liquidation, notre marché a retrouvé, sinon l'animation, au moins un peu plus de calme. Les nouvelles extérieures étant de plus en plus à l'apaisement et corroborées du reste par la bonne tenue des places étrangères, le 3 0/0 s'est relevé à 81.42. On peut donc dire qu'à cette heure les acheteurs de profession sont en bénéfice, malgré tous les contre-temps qu'ils ont subis le mois dernier.

L'Amortissable se retrouve, comme le 3 0/0, à un cours très voisin du cours de compensation du 1er décembre, si l'on tient compte du report et du coupon détaché. Le dernier cours est 84.60.

Le 4 1/2 0/0 s'arrête à 107.80. D'un mois à l'autre l'amélioration a été de 20 centimes.

En somme, les fonds français ne se sont pas mal comportés.

La Tunisienne est à 499, coupon de 10 fr. détaché.

L'Italien finit à 94.80, coupon de 2.17 détaché.

L'Extérieure d'Espagne est assez mouvementée; elle reste aux environs de 67.30 au comptant; à terme, elle vaut 66.85.

Le 3 0/0 Portugais est en amélioration à 56.90, soit la parité de 58.60 avant le coupon.

Le 4 0/0 Autrichien reprend de 87 à 88.50, grâce aux meilleures dispositions de la place de Vienne. De même, le 4 0/0 Hongrois se retrouve à 78.40, après détachement du coupon de 2 0/0, soit une amélioration d'environ 1 0/0 sur le cours de compensation fixé à 79.50.

Les fonds Russes ont fait preuve d'une remarquable tenue. Et cela se conçoit toutes craintes de complications immédiates entre la Russie et l'Autriche-Hongrie étant écartées. Aussi le 4 0/0 1880 se relève-t-il de 77.75 à 79.50, pendant que le 6 0/0 1883 passe de 107.50 à 108.50 et le 5 0/0 1884 de 90.90 à 92.50.

Le Conseil de l'empire russe a approuvé le projet des dépenses du ministère des voies de communication pour l'année 1888. On y remarque les sommes suivantes, destinées à l'accomplissement des travaux de construction des chemins de fer : de Samara à Oufa 4.180.000 roubles (environ 10,860.000 fr.); de Pskov à Riga 4.020.000 roubles (environ 10.050.000 fr.); de Rgev à Viazma, 590.000 roubles (environ 1.350.000 fr.), et de Romny à Krementchoug, 280.000 roubles (environ 700.000 fr.). Ces chemins de fer doivent être construits dans le courant de 1888.

En présence de l'excellente situation du budget de l'empire, M. Wyshenegradzki, ministre des finances, propose de réduire de 4 millions de roubles les impôts les plus onéreux.

L'Obligation égyptienne finit à 378.75; ces cours seront dépassés dès que les titres qui sont en report pour le spéculateur dont il a été question auront été absorbés. L'Obligation privilégiée est à 505.

Le 4 0/0 Turc reste à 14.05, la priorité à 357.50.

Parmi les valeurs de crédit, nous trouvons la Banque de France à 4,190.

La Banque de Paris a repris de 755 à 780 et finit à 750, coupon de 20 fr. détaché.

Le Comptoir d'escompte a progressé de 1,032 50 et 1,050 et finit en nouvelle avance à 1,065. L'assemblée est convoquée pour le 28 janvier. On croit que le dividende sera de 50 fr. soit 2 fr., de plus que pour les exercices précédents.

Le Crédit Foncier reste à 1,395, déduction faite du coupon de 30 fr. qui vient d'être détaché. La répartition des *bons à lots* sera annoncée aussitôt qu'aura pris fin le travail de revision des listes de souscription. Les titres sont recherchés de 102.50 à 103.

La Banque franco-égyptienne est sans échanges; on la cotait 550 avant le paiement de l'acompte de 15 francs.

Sur des rachats de Vienne la Banque des Pays autrichiens a pu se relever de 415 à 440.

La Banque ottomane est mieux tenue à 510.

Peu de changements à signaler sur nos Chemins de fer français, dont les recettes pour 1887 sont supérieures de 17,670,000 sur celles de l'exercice 1886.

L'Est est en légère avance à 780 : le Paris-Lyon-Méditerranée répond à 1,252 50. Le Midi qui a détaché un coupon de 25 fr. est à 1,155 et le Nord est en coupon de 20 fr. à 1,535. Nous trouvons l'Orléans à 1,322 50.

Les Autrichiens, les Lombards, le Nord d'Espagne, le Saragosse et les Portugais sont respectivement à 432 50, 182 50, 301 25, 262 50 et 620.

Échanges limités sur les valeurs industrielles, à part les quelques valeurs sur lesquelles on opère la spéculation.

Le Suez est à 2,083 75, coupon de 35 fr. détaché.

Le Panama reprend à 322.50, ex-coupon de 12.50. Il y a encore des rachats à effectuer. Rappelons que l'assemblée du 28 janvier aura une grande importance et qu'il est du devoir des actionnaires d'y assister. Le délai pour le dépôt des actions expire le 23 janvier.

Le Corinthe qui a détaché un coupon de 12 fr. 50, est à 285.

Le Gaz est ferme à 1,373.75, le gros coupon d'avril poussé aux rachats du découvert.

Les Voitures valent 600. La diminution des recettes pour 1887 est de 282,000 fr., soit environ 1 1/2 0/0.

Le Laurium est à 525, ex-coupon de 15 fr.

Le Vigsnaës se tient à 245.

La Société des métaux a eu un marché très agité; après le détachement du coupon de 20 fr., elle baisse de 835 à 785 et reste à 790.

Après la liquidation le Tharsis a fléchi à 166 25. Il reste à 167 50.

Le Rio a fléchi également; il ferme à 512 50.

En résumé, l'ensemble de notre marché reste ferme et les tendances sont toujours à la hausse. Si la rentrée des Chambres a lieu sans incident nous aurons certainement une amélioration des cours à enregistrer. C'est un signe caractéristique des temps que de voir qu'on n'est tranquille qu'en l'absence de nos gouvernants, mais toute récrimination est inutile et n'amènerait pas à la raison des gens dont les passions sont au-dessus du devoir.

Émissions. — La Cie du Canal de Corinthe se propose de procéder prochainement à une émission d'obligations au nombre de 60,000, remboursables à 500 et portant intérêt à 6 0[0. Un arrangement a été conclu entre la compagnie et un groupe financier formé sous les auspices du Comptoir d'Escompte, qui lui, toutefois, n'intervient que comme banquier de la Cie pour la prise ferme des obligations, dont le produit, conformément aux résolutions de l'Assemblée générale, est destiné à l'exécution des travaux supplémentaires du canal.

Le succès de cette émission ne saurait faire de doute pour personne.

Les grandes difficultés des commencements, à une époque où tout était à créer, ont été surmontées avec succès et l'œuvre a progressé au point que, pendant les trois dernières années, on a pu extraire près de cinq millions de mètres cubes.

On annonce une émission de 50,000 obligations de la Compagnie des Chemins de fer du Sud de la France. Cette opération aurait lieu aux guichets du Crédit Industriel et Commercial, du Crédit Lyonnais et de la Société Marseillaise.

P. GERVAIS

Le Gérant : JEHAN SOUDAN

Paris. — Imp. des Arts et Manufactures, 12, rue Paul-Lelong.

Les Poètes de la guerre en France

I

C'est à tous les points de vùe qu'il est vrai de dire que la dernière guerre nous a surpris sans défense. Car, tandis que nos soldats seuls manquaient de fusils, à nous tous faisait défaut la seule armure invincible dans une telle lutte : la haine réelle de l'ennemi.

Il a bien fallu la sanguinaire folie d'un prince pour transformer en conquête militaire l'invasion lente qu'inconscients nous subissions de la part de l'Allemagne, invasion par les mœurs et par les idées, par les goûts de la vie et par les formes de l'art.

Le talent sans solidité de ses peintres était le seul fêté à nos expositions publiques; nos oreilles se forçaient au génie laborieux de ses musiciens; le nuage de ses légendes envahissait notre poésie. — Et comme le vers français net, clair, ferme, aigu comme un diamant, se refusait à ces nébuleuses bâtisses, nous avions imaginé le *poème en prose*, une façon de composition originale qui s'évertue à ressembler aux traductions. Notre génération ne connaissait pas Rabelais, mais elle croyait rire aux facéties teutonnes de Henri Heine, qu'elle ne comprenait pas. On le comparait à notre Voltaire! Dix ans encore de ce régime intellectuel, et nous étions germanisés sans ressources, — poètes en philosophie, philosophes en poésie, mathématiciens en musique, musiciens en géométrie, archéologues en peinture, toujours ceci dans ce qui est cela, tirant d'un art ce qui provient d'un autre, cherchant des poires sur les pommiers, tuant le vieux génie gaulois à ces exercices, et, en fin de compte, devenant de vrais Allemands. — Il n'est pas jusqu'à nos pieds qui n'eussent gagné deux centimètres de long.

Et cela, par je ne sais quelle fantaisie cosmopolite qui nous chassait de nous-mêmes. Pareils au renard de leur conte, nous nous fouettions pour nous arracher de notre propre peau et courir à je ne sais quel rêve de liberté universelle, tandis qu'ils attendaient

patiemment notre fourrure. Le baiser Lamourette visait sur nos lèvres le monde entier. — « Les peuples sont pour nous des frères! » avait chanté le généreux 1848, par la voix d'un poète justement populaire, et, expropriés de nos dons naturels, nous ne semblions demander au ciel un nouvel héritage que pour le partager avec nos voisins. Les Allemands étant les plus proches de tous, nous étaient aussi les plus chers. La chose est horrible à dire aujourd'hui à la face de notre patrie mutilée par eux : mais, — nous les aimions!

Oui, nous les aimions! et si fort que, lorsqu'il a fallu retourner nos cœurs contre eux, nos poitrines se sont déchirées, et nous n'en avons pu tirer que des hurlements de douleur, mais non des cris de vengeance. Nous les aimions, et si bien que, de Paris lamentable et déchiré par leurs obus, la voix du plus grand de nos poètes s'est élevée pour le leur dire encore, effroyablement ironique ou naïvement sublime, trop suppliante toutefois pour les vaincus que nous étions.

C'est en relisant, il y a quelques jours, le magnifique et monstrueux appel de Victor Hugo au peuple allemand, que j'ai compris le peu qu'avait apporté notre poésie au contingent des haines nouvelles, et excusé la médiocrité de nos Tyrtées philanthropes. Les élégies ont plu sur nos premiers morts sans sépulture; les rimes féminines redoublées ont gémi sur nos villes incendiées; les vers de huit pieds ont dit les souffrances des orphelins récents, et ceux de six, celles des chiens abandonnés. Dieu me damne! il était réservé à un poète exquis et volontairement fantaisiste de composer, pour la circonstance, sous le nom d'*Odelette guerrière*, une façon de madrigal dont Voiture se fût déclaré ravi. Oh! la vieille gaieté française! Et lon-lon là!... Des *flonflons* ou des *Miserere*, comme au convoi de M. Paillard; pauvre peuple, qu'on enterre vif et qui ne trouve pas, dans sa gorge râlante, un cri de rage ou un blasphème!

C'est par nos lettrés surtout que nous était venue l'invasion pacifique dont j'ai parlé, et tout ce qu'ils purent faire, les choses changeant de face, ce fut de demeurer de parfaits lettrés. Leur perfection de métier mise à la mode par la tentative récente alors des Parnassiens rencontra là un champ de manœuvre admirable, et il y aurait beaucoup à louer, au point de vue de l'adresse, dans les voltiges qui y furent exécutées.

Mais, si vous le voulez bien, ce n'est pas à un exercice grammatical que s'amoindrira le but de cette rapide étude. Je dirai plus loin comment un artiste exquis sut trouver à ses rosiers familiers des branches épineuses pour fouetter et déchirer, comment les *Idylles prussiennes* de Théodore de Banville sont un livre original,

vivant, saignant d'ironie, plein de rires douloureux; et quels vers touchants a trouvés ce doux railleur pour pleurer la patrie! Ce que je veux chercher avant tout, dans l'œuvre multiple que nous explorons, ce sont les mouvements lyriques soulevés par une indignation réelle et vibrante, la première expression formulée de la haine vigoureuse qu'il faut pourtant planter dans nos cœurs, fallût-il les déchirer pour cela. Car ils se refermeront, élargis et doublés de l'airain où s'enferment les choses précieuses, et notre sang n'en coulera plus, comme d'une éponge, vers tous les coins du monde indifférent. Mais il se recueillera en nous pour les prochaines blessures.

Le court poème de M. Leconte de Lisle qui a pour titre : *le Sacre de Paris*, contient assurément les plus beaux des rares vers que nous cherchons. Épouvanté (tout vrai poète est quelque peu devin) du sommeil où les mensonges de la résistance tiennent Paris enseveli, il tente de réveiller la ville sacrée et lui crie :

Vois! la horde aux poils fauves assiège tes murailles!
Vil troupeau de sang altéré,
De la sainte patrie, ils mangent les entrailles,
Ils bavent sur ton sol sacré.
Tous les loups d'outre-Rhin ont mêlé leurs espèces:
Vandale, Germain et Teuton;
Ils sont tous là, hurlant de leurs gueules épaisses,
Sous la lanière et le bâton.
Ils brûlent les moissons, rasent les citadelles,
Changent les villes en charnier,
Et l'essaim des corbeaux retourne à tire-d'ailes,
Pour être venu le dernier.
O Paris, qu'attends-tu? la famine ou la honte?
Furieux, et, cheveux épars,
Sous l'aiguillon du sang qui dans ton cœur remonte,
Va! bondis hors de tes remparts.
Enfonce cette tourbe horrible où tu te rues!
Frappe, redouble, saigne, mords!
Vide sur eux palais, maisons, temples et rues:
Que les vivants vengent les morts!

Certes, il y a là plus de *saintes colères* que dans tout le recueil de Mlle Louisa Sieffert, qui avait trouvé un bien beau titre, mais ne l'a justifié qu'à demi.

M. Félix Franck, qui a fait d'excellents volumes depuis, mais qui était alors au moins très inférieur à Mlle Sieffert en habileté rythmique, a trouvé, dans la violence de son impression, ce qui manquait à la sûreté de son talent. Parfois l'intensité de la pensée *fait forme*, pour ainsi parler. La densité de la matière lui dessine

une enveloppe que l'artiste n'aurait su lui donner. C'est une sorte de cristallisation intellectuelle qui se fait en dehors de nous. Donc, dans son poème de la *Horde allemande* dont la composition est d'ailleurs insuffisante, mais dont le sentiment est incontestable d'un bout à l'autre, M. Félix Franck a rencontré les vers que voici, pleins de mouvement et de menace, d'un jet très franc et très direct, impétueux et juste :

Je sais tout ce que vaut l'œuvre d'hypocrisie
Dont ils avaient couvert la fange de leurs cœurs :
Leur suprême vertu, leur fleur de poésie;
Ils en ont fait litière, en se croyant vainqueurs!
Sans doute, on les verrait, s'ils gardaient la victoire,
Contempler d'un œil languissant
Le bleu wergis mein nicht, en savourant leur gloire,
Les pieds dans un ruisseau de sang.

Or, quand le jour maudit de l'affreuse agonie
Sonnerait pour la France et pour le monde entier;
Quand ton peuple sans âme, ô lourde Germanie,
Des peuples disparus se dirait héritier,
Quand il croirait avoir écrasé sous sa meule
Fierté, justice et vérité,
Même en un jour d'horreur et la nuit régnant seule
Où régna sa clarté,

Tout ne serait pas mort dans l'étendue immense :
Il te faudrait compter, race au stupide orgueil,
Avec cet inconnu qui toujours recommence,
Et l'indomptable droit sortirait du cercueil!
Tu tremblerais encor et la voix de la France
Massacrée au coin du chemin,
Te poursuivrait partout d'un long cri d'espérance
Au nom d'un autre genre humain!

Voilà assurément des rimes viriles, et j'avoue n'en avoir pas rencontré du même accent dans la collection, nombreuse pourtant, des morceaux inspirés par l'invasion. J'entends ceux qui ont une valeur poétique quelconque. Car si la préoccupation des bons vers n'est pas celle qui domine ici, j'entends pourtant ne citer que de ceux-là. Quant aux essais plus ou moins informes auxquels la brutalité de langue et les inexpériences de rythme donnent, seules, une certaine apparence d'énergie, j'entends bien n'en pas dire un mot, les vigueurs de pensée d'un homme qui n'a pas su les exprimer me paraissant à peu près aussi intéressantes que la collection des vieilles lunes éteintes. Tant qu'il y aura des poètes, il y aura près d'eux des gens convaincus qu'ils sont plus poètes qu'eux sans le savoir prouver;

cela peut être vrai de ceux qui se taisent tout à fait, mais non pas de ceux qui justifient leur prétention par d'imparfaites ébauches.

Je retrouve pourtant, dans un écrivain connu par des œuvres délicates, quelques strophes d'un sentiment profondément patriotique, et avant de passer aux productions purement épisodiques ou élégiaques (les plus abondantes, hélas!) je veux citer les vers suivants, que je tire des *Paysans de l'Argonne*, de M. André Theuriet :

Amour de la maison où notre race est née,
Haine de l'étranger qui vient prendre au pays
Le blé de ses sillons et le sang de ses fils,
Fier sentiment du deuil écrasé par la force,
C'est vous qui pénétrez nos cœurs à rude écorce !
Nous ne comprenons rien, nous autres laboureurs,
Aux querelles des rois avec les empereurs ;
Nous ne connaissons pas la gloire et ses chimères.
Mais nous savons que les enfants sont à leurs mères,
Que nos champs sont à nous, que le sang veut du sang,
Et nous nous soulevons comme un flot menaçant.

Il y a peu de recherches poétiques dans ce morceau, mais il est d'une langue nette et d'une impression émue plus intéressantes cent fois que les beautés de rhétorique.

On constate les mêmes qualités de sincérité dans une autre pièce du même auteur qui a pour titre : *Le Legs d'une Lorraine*, et dont le côté le plus curieux est d'indiquer un retour assurément involontaire vers la manière d'un poète injustement oublié. — Les défauts de l'œuvre de Béranger, au point de vue d'une distinction qu'il ne cherchait pas d'ailleurs, sont comme balayés par le souffle puissant de patriotisme qui la traverse. On eût mieux fait de ne pas cesser sitôt de le lire; car le souvenir de la première invasion vit impérissable dans ses vers; car il a trouvé, pour la maudire, des accents qui nous furent inconnus. C'est que l'horreur du chauvinisme a atteint jusqu'au patriotisme en nous. Je sais bien que nous devons à Béranger la *Légende napoléonienne* dont il ne faut pas oublier que Victor Hugo a, d'ailleurs, partagé la gloire avec lui; mais c'est une raison de plus, ayant subi le mal qu'il nous a fait par là, de chercher le bien qu'il nous peut faire. Or, l'héroïsme et l'amour violent de la patrie respirent dans ses courts poèmes, dont plusieurs défient la critique des délicats de la forme, et je ne puis que louer M. Theuriet d'avoir été l'écho lointain de cette voix vraiment française. Ces deux strophes ne vous semblent-elles pas, comme à moi, tirées des chansons immortelles de Béranger?

Ils sont encor là, l'œil plein de menaces...
Leur odeur maudite imprègne nos seuils,
Leur musique joue au cœur de nos places,
Et leur rire épais insulte à nos deuils ;
Les voici, mon fils !... Parlons bas, écoute
Leur galop qui met la rue en émoi,
Et leur sabre lourd traînant sur la route...
Écoute, regarde, et puis — souviens-toi.
Nous ne verrons pas le jour des revanches,
Nous, nos yeux seront depuis longtemps clos,
Et, depuis longtemps, sur nos pierres blanches,
Le vent secouera l'herbe des tombeaux ;
Mais nous entendrons votre cri de guerre ;
Et quand, tout fumants d'un juste courroux,
Vous nous vengerez, — au fond de la terre,
Nos os dormiront d'un sommeil plus doux.

Une différence essentielle et bonne à noter pour les élèves de la jeune école, c'est que les pièces du même genre de Béranger sont beaucoup plus étroitement rimées que celle-ci, beaucoup moins *lâchées* au point de vue de la langue poétique. Ceux donc qui estiment que la grossièreté du moule où elles ont été coulées leur refuse la longévité que les choses d'art empruntent à la netteté des contours se peuvent rassurer sur ce point. On me pardonnera d'avoir protesté contre le mépris affecté par notre génération à l'endroit d'un poète vraiment national qui, dans une épreuve pareille à celle que nous traversons, contribua vaillamment à relever les cœurs,

En célébrant la gloire et la vaillance
Pour consoler son pays malheureux,

comme il l'a dit lui-même dans une immortelle chanson. Depuis le vieux Villon pleurant

Jehanne, la bonne Lorraine,
Qu'Anglais brulèrent à Rouen,

jamais le mal de la France n'avait plus profondément vibré dans une âme chantante.

A défaut d'inspirations à la fois lyriques et populaires de cette nature, les poètes de la dernière guerre ont rencontré des morceaux descriptifs très louables, des scènes bien faites, des élégies touchantes parfois. On trouve de tout cela, plus une note douloureusement humoristique et maladivement nerveuse, très personnelle, dans le livre d'Émile Bergerat, qui a réuni dans un volume important ses *Poèmes de la guerre.* Beaucoup ont été dits pendant le siège, sur les scènes

demeurées ouvertes, et le succès des *Cuirassiers de Reischshoffen* lutta de popularité avec celui du *Maître d'École*. La déclamation théâtrale convenait en effet à merveille à ces pièces où le don de dramatiser toutes choses, si particulier à leur auteur, brillait du plus vif éclat. On les peut relire, car elles sont d'un art moins ambitieux peut-être. mais plus sincère, que la plupart des productions analogues parues en même temps. A défaut de grandeur, elles ont l'allure ; la franchise à défaut de maëstria complète ; l'émotion là où le lyrisme fait défaut. Les *Cuirassiers de Reischshoffen* sont une ode dans le goût presque classique. Le *Maître d'École* est un véritable drame enfermé dans un récit rapide, bien ordonné, saisissant.

Certes, des douleurs sans nombre que la dernière guerre a déchaînées sur nous, une des plus touchantes est celle des pauvres gens de Lorraine et d'Alsace que les liens d'un sang vingt fois mêlé unissaient aux familles allemandes riveraines du Rhin. La frontière, pour ainsi dire, était faite de leur cœur, et c'est lui qu'ont foulé les pieds des chevaux franchissant cette barrière vivante. Écoutez plutôt le malheureux que M. Bergerat fait parler :

Ma femme était Badoise. — Oui, dans ce temps serein,
On pouvait naître encor des deux côtés du Rhin
Sans s'égorger et sans songer aux représailles.
Son cours ne traversait que mes rêves d'amant...
S'il me séparait d'elle il était Allemand;
Elle le crut Français le jour des représailles.

Les enfants de l'école l'adoraient, et quelques strophes charmantes disent le bonheur des deux époux. Mais vient la guerre :

Enfin, Sedan ! — Un soir, les habitants du bourg
Sortent de leurs maisons. — On battait le tambour.
On court, on se rassemble au préau de l'église...
Les vitraux flamboyaient aux lueurs du couchant;
C'était l'heure où chacun est revenu du champ,
Où l'azur, comme on dit chez nous, se fleurdelyse.

Le village entier prend les armes et part :

Et la cloche cessa de tinter à jamais !
— Quand je fus seul avec la femme que j'aimais,
Je lui fis parcourir l'école jusqu'au faîte.
A tous nos coins chéris, je lui disais : « Tu vois !
« Tu vois ! regarde bien ! C'est la dernière fois ! »
Et j'y portais la flamme en détournant la tête.

Puis, il ramène à ses parents sa triste compagne, en lui demandant pardon de l'avoir épousée.

Je n'avais pas le droit de t'aimer! Je devais
Haïr tes grands yeux bleus, car l'amour est mauvais,
Il a fait dévoyer toute la race humaine!
Lorsque nous échangeons notre âme en nos baisers,
C'est mal! Nos deux pays, ma chère, en sont lésés!
Et notre amour leur vole une part de leur haine.
. . . .
Adieu donc, chère femme, adieu jusqu'au revoir!
L'amour n'est que la vie, il n'est pas le devoir!
N'importe où je mourrai, c'est ici que j'expire!

Ces deux derniers vers sont deux vrais vers de théâtre, pleins d'effet, et d'un effet juste, tels qu'ils viennent volontiers sous la plume d'un écrivain vraiment doué pour la scène. Rien ne manque à ce drame raconté, ni la douleur de la femme qui se sent mère au moment où son mari l'abandonne, ni l'épisode du village revu dans un brasier, ni la mort, sous la neige, du chef des francs-tireurs. Si j'ai tenu à l'analyser, c'est qu'il caractérise le genre d'impressions compliquées qui sont venues à nos poètes à propos de la dernière guerre, et qu'il est de beaucoup le meilleur de ceux qui ont été composés à cette occasion. C'est le seul, en effet, où la légende soit suffisante pour intéresser et comporter le caractère populaire sans lequel de telles œuvres n'existent pas.

Certes, une *Marseillaise nouvelle* eût mieux valu que ce poème. Mais j'ai dit plus haut pourquoi les *Marseillaises* n'étaient plus à notre portée.

Combien il nous faut applaudir que l'élégie pseudo-lamartinienne ait vécu! Si la poésie contemporaine avait été encore dans les traditions de spiritualisme vague, mystique et catholico-biblique acceptées par l'admirable artiste des *Méditations*, on peut affirmer que la résignation excessive avec laquelle elle a accepté nos désastres eût produit l'œuvre la plus intolérable de tous les siècles.

Le *Super flumina Babylonis* eût été chassé de sa belle traduction de Marot dans une foule de paraphrases illisibles. Paris eût été élevé à la dignité de *Sion* et Montmartre à celle de *Sinaï*. On n'eût pu faire un pas dans notre littérature sans marcher sur un *Golgotha!* Que nous l'avons échappé belle, bon Dieu! Car, tout en déplorant que la note gémissante ait étouffé les notes plus viriles de la colère, je dois convenir qu'elle a été d'un ennui beaucoup plus décent qu'on eût pu s'y attendre. Elle a même eu ses petites gaietés sournoises, et ce n'est pas

sans sourire qu'on relira un jour les vers que M. Eugène Manuel a dédiés aux *Pigeons de la République*, et celui-ci en particulier :

Votre vol est officiel !

que M[lle] Favart disait avec autant de charme onctueux que si elle l'eût adressé à M. Wilson lui-même.

Dans un ordre d'idées bien différent et beaucoup moins jovial, Sully-Prudhomme publia alors dans la *Revue des Deux Mondes*, sous le titre de : *Fleurs de sang*, une série de courts poèmes d'un beau sentiment panthéiste. Car Sully-Prudhomme, dont un récent livre a mieux encore élucidé la philosophie, est de ceux qui acceptent l'hypothèse de notre individualité anéantie par la mort, à la condition toutefois qu'on ne le force pas à s'en réjouir, comme font les disciples de l'excellent professeur Louis Bückner. Donc il était très digne d'un poète français, qui se pique justement de psychologie, d'invoquer, sur le tombeau de la Patrie assassinée, le spectre de la nature indifférente et rajeunie. C'est avec une juste terreur qu'il demande au printemps de 1871 de quoi sera fait l'incarnat de ses roses et quelles âmes flotteront dans le parfum de ses lilas. L'idée de la mort, éternelle pourvoyeuse de la vie, est une des plus vieilles et des plus caractéristiques de notre art national. Villon lui a dû ses inspirations les plus véhémentes, et Ronsard ses plus admirables vers. Tous les poètes de la Renaissance en sont occupés et ne quittent que pour elle leur éternelle doléance amoureuse. Certes, elle avait sa place dans l'ensemble des impressions que les événements nous ont imposées, et ce sera un très grand honneur, pour celui qui l'a traitée, de l'avoir fait aussi noblement.

Car, ou je me trompe fort, ou le sentiment de la soumission douloureuse aux immuables lois d'un destin inflexible comporte poétiquement une bien autre grandeur que l'abnégation chrétienne vis-à-vis de décrets dont des prières suffisantes eussent pu changer le cours. Il n'y a, en réalité, dans cette dernière hypothèse, que des luttes entre deux entités de puissance inégale, ce qui ne constitue jamais un spectacle bien intéressant. De plus, dans l'ordre de poèmes qui nous occupe, la seule entité qui réclame une personnalité vivante et continue est assurément la Patrie. Elle seule est le vrai Dieu à qui nous devons la vie et pour qui nous devons mourir ; les seuls autels sont les siens et le seul sacrifice le nôtre...

Nous ne pouvons la compromettre avec d'autres manifestations supérieures et volontaires, que dans une façon de mythologie barbare. Le sentiment religieux moderne, inspiré des traditions judaï-

ques, est essentiellement exclusif, et de tout Jérusalem, c'est le temple seul que pleurent encore les proscrits d'Israël. Aucune inspiration patriotique violente ne peut venir de cette source qui murmure la résignation depuis l'origine des siècles. Comme le prouvent les vers de Sully-Prudhomme, le sentiment naturaliste qui envahit notre génération est d'une bien autre fécondité poétique. La grande âme de Lucrèce a passé là :

Ton œuvre, ô guerre, la plus triste,
C'est d'ôter la main de la main,
C'est d'étouffer à l'improviste,
Dans son aube, un cher lendemain,

De violer les destinées,
D'abattre les hommes sans choix
Et d'atteindre, en les races nées,
Les races à naître à la fois.

Fils de la nature éternelle,
Par qui les champs ont refleuri,
Tes amours, invaincus comme elle,
Vont réparer le sang tari.

O peuple futur qui tressailles
Aux flancs des femmes d'aujourd'hui,
Le printemps sort des funérailles.
Souviens-toi que tu sors de lui!

J'ai dit que je réserverais une place très spéciale à l'œuvre multiple et vraiment originale que la guerre a inspirée au poète qu'on eût cru le moins fait pour en dire les horreurs. Les *Idylles prussiennes* de mon cher maître Théodore de Banville ne sont pas seulement une curiosité littéraire, mais bien un livre d'une admirable valeur poétique, ayant droit à une place dans l'histoire de notre langue. Le *Satyre Ménippée* y coudoie la *Franciade;* Villon y cause avec André Chénier, et le merveilleux est que, visiblement dépaysé de ses impressions familières, le poète y demeure obstinément lui-même. Car n'imaginez pas qu'à la faveur de la sincérité des sentiments il vous fasse grâce d'aucune de ses adresses, de la moindre de ses habiletés. Non; ce proscrit auguste est un entêté qui continue à parler son divin idiome même au nez des étrangers.

Donc Banville a prouvé que les exercices par lesquels les vrais poètes ne cessent de poursuivre, suivant leur idéal personnel, la perfection de la forme, et que les imbéciles seuls raillent volontiers, ont une portée très réelle à l'occasion. Ce qu'ils acquièrent ainsi est comme une armure qu'ils tiennent serrée pour le grand combat qu'il

leur faudra livrer un jour à l'Idée. Pour n'y pas venir désarmés, ils n'en sont que mieux assurés de la victoire, et ils évitent ainsi la maladresse des efforts, où l'inspiration se détourne de son but réel. Pour dire sûrement ce qu'ils ont à dire, ils n'en ont qu'une liberté plus grande à le penser. Cette théorie peut paraître naïve, mais comme j'en sais une contraire que les ignorants du métier des vers professent dans tous les carrefours littéraires, elle n'est pas mauvaise à formuler ici.

Oui, les habiletés poétiques abondent dans ce beau livre, mais il n'en contient pas moins, pour cela, d'impressions vives et profondes. Le talent n'exclut pas, que je sache, la faculté de sentir. La distinction légendaire entre les gens d'esprit et les gens de cœur a été inventée certainement par ceux qui n'avaient ni l'un ni l'autre.

Oui, il y a des curiosités de systèmes dans ces courts poèmes, des effets brillants de science et des scintillements de mots. Mais ne sont-ce pas les épées les mieux aiguisées qui luisent le plus au soleil? Or, ce livre est comme un faisceau d'épées. Les unes, émoussées ou tordues, pendent élégiaquement; mais les autres se redressent, aiguës, sonores, en quête de sang nouveau!

Épée aux éclairs furieux,
Qui, vaillante et de sang trempée,
Dans les mains du victorieux
Semblait vivre et combattre : épée,
Qui brillais aux mains de Roland,
Et dont toute chair lâche et vile
Craignait le choc étincelant,
Arme de Kléber et d'Achille,
Ton règne est désormais fini...

s'écrie le poète lui-même, à la dernière page, quand il lui faut serrer ses dernières armes devant le dernier espoir évanoui.

Il ne nous reste plus qu'à ramasser sur son chemin celles qu'ont serrée ses mains vaillantes au hasard des combats journaliers. Car ce livre fut écrit au jour le jour, au fur et à mesure de nos douleurs incessantes et de nos rapides joies, à la lumière du soleil fuyant et des obus se déchirant dans l'air.

C'est comme un miroir où se reflète le cortège lointain déjà de nos espérances et de nos accablements, traversé des reflets étincelants que comportent, seules, certaines matières dures et polies, éclairé par le soleil intérieur que portent seules en elles les âmes des vrais poètes! Donc ils défilent une fois encore devant nous, les spectres où s'accrochèrent tant de lambeaux de notre cœur, pleurant nos défaites réelles et chantant nos fausses victoires, les pieds sanglants et le front

dans la nue, enivrés des accents du clairon, fous de patriotisme, douloureusement sublimes. La voix qui les évoque s'exalte et se lamente avec eux, toujours sympathique et fraternelle.

C'est d'abord un éclat de rire dont elle salue Bismarck, le cavalier funèbre pressant sa royale monture Guillaume-Nabuchodonosor :

Pâle, dans le flanc du coursier
Que serrent ses genoux, il entre
Son cruel éperon d'acier,
Et lui laboure son vieux ventre.

Derrière lui marche le *mendiant*, le peuple allemand sordide et besacier, humble et doucereusement féroce :

Pauvre vieillard au crâne chauve,

dont elle raille les faméliques appétits. Pour toute aumône, elle lui jette un couplet de la *Marseillaise :*

Cri de la grande nation
Et guerrier au chant symbolique,
Elle est la révolution.
Elle est la sainte République!

Puis elle s'attendrit ironiquement sur les Marguerites abandonnées par les Fausts de la conquête :

Rebuvant leurs larmes aigries,
De la guerre vivants emblèmes,
De leurs longues mains amaigries
Elles traînent des enfants blêmes.

Mais voici que nos femmes, à nous, nos mères vaillantes et nos sœurs sacrées sont insultées et frappées par les vainqueurs inattendus, dans les premières villes d'Alsace, où le succès balaye leurs troupes saoules. Écoutez :

Ces mortes que la brise effleure,
De leurs chevelures voilées,
Ces mortes blanches, tout à l'heure,
C'était les femmes violées.

L'horreur se fait peu à peu dans cette vision que le poète avait prise d'abord pour un mauvais rêve, quand il s'écriait :

Oui! venez tous, Goths et Vandales,
Graissés de suif, sortez encor
De vos tanières féodales
Avec vos casques tachés d'or.

Trombe que l'ouragan soulève,
Vous êtes, ô peuple géant,
Un rêve effrayant, mais un rêve
Qui s'enfuira dans le néant.

Hélas! le cauchemar a pris un corps, il en a même pris huit cent mille qu'un même souffle anime, qu'agite la même fureur, et il n'a gardé de sa nature inconstante que la propriété de s'étendre fantastiquement à la façon des vapeurs qui se développent, nuage délétère dans lequel la France étouffe, râle et se débat. Cette trombe effroyable crève sur sa poitrine en pluie de fer et l'ensanglante. En tentant le réveil, qui peut chasser, seul, une telle angoisse, elle s'aperçoit, désespérée, qu'elle ne dormait pas! Strasbourg qui flambe, Châteaudun qui croule, Paris qui s'affame, l'air, que secouent, sans relâche, les bourrasques du canon; le ciel, que raye, sans trêve, le vol sifflant des obus; la terre, qui n'est plus qu'un vaste lit pour les agonisants sans nombre; les éclairs où l'œil s'aveugle et le sang où le pied glisse, c'est la réalité qui éclate, qui meurtrit, qui frappe le visage, implacable et sans merci. Le sage trouve encore de faux sourires et d'insultantes gaietés dans une lutte où le désespoir affole. Mais bientôt la douleur déborde même aux lèvres des plus fiers.

Certes, le poète des *Idylles prussiennes* s'était juré d'être, avant tout, celui qui raille jusqu'au bout, et qui, la main sur sa blessure, en laisse couler le sang, sans la jamais découvrir. Mais voici que le sang filtre à travers ses doigts, que les attendrissements lui viennent, que le cœur lui manque, qu'il ne chante plus, mais pleure :

Oui, je t'aimais, ô ma Patrie,
Quand, maîtresse des territoires,
Tu menais de ta main chérie
Le chœur éclatant des victoires.

Mais, à présent, humiliée,
Sainte buveuse d'ambroisie,
Farouche, acculée, oubliée,
Je t'adore! — Avec frénésie!

Je baise tes mains valeureuses,
A présent que l'éponge amère
Brûle tes lèvres douloureuses
Et que ton flanc saigne — ma mère!

Si j'insiste sur l'émotion réelle et douloureuse de certaines pièces de ce livre, c'est qu'elle y était inattendue. Rien ne m'a touché davantage au moment où elles ont paru. Son grand charme est aussi dans

la virilité qui s'y trouve, même dans les morceaux purement élégiaques. Voyez plutôt quel vibrant anathème termine les *Enfants morts :*

Roi Guillaume, à l'heure inconnue
Où notre âme, dans l'azur bleu,
Frissonne, épouvantée et nue,
Devant la colère de Dieu !

Lorsque, sans peur de ton épée,
Les tout petits avec leurs doigts
Grands comme des doigts de poupée,
Débiles, sans regard, sans voix,

Te désigneront à Dieu même,
Que rien ne saurait abuser,
Et lorsqu'ils tendront, flasque et blême,
Leur petit bras pour t'accuser ;

Quand paraîtront, ô toi qui navres
Le désespoir et la vertu,
Ces anges devenus cadavres,
Dis-moi, que leur répondras-tu ?

A défaut des inspirations larges et véhémentes qui, pour des raisons développées plus haut, ont manqué à l'épopée lyrique dont l'épopée sanglante devait être doublée, on trouve, du moins, dans cette œuvre, une indignation sans cesse vibrante, un patriotisme d'une sensibilité nerveuse et aiguë, beaucoup de révolte, des colères qui seraient féminines si l'ironie n'était, avant tout, arme virile, une saveur violente que la perfection de la forme n'amortit ni ne trahit, et qui cache derrière soi comme un arrière-goût de vengeance. Il faudra relire les *Idylles prussiennes* quand le jour de marche en avant sera revenu !

Ceux-là qui écrivent en vers ne sont pas seuls les poètes.

Ce ne sont pas des *poèmes en prose* qu'ont écrit, à propos de la dernière guerre, les deux grands artistes qui se nommaient Théophile Gautier et Paul de Saint-Victor, mais deux livres d'une grande et haute poésie : Les *Tableaux du siège* et *Barbares et Bandits*, composant à eux deux une bonne part de l'héritage littéraire que nous a légué l'invasion. J'en veux citer une admirable page, et je l'emprunte au second de ces nobles volumes :

« *Nemesis germanica !* — Ils osent l'invoquer, cette divinité redoutable, ennemie des superbes, vengeresse de l'arrogance et de l'injustice, que les abus du succès irritent, que les violences du triomphe indignent, et que les anciens représentaient un frein et une mesure à

la main, pour avertir les hommes de réprimer leurs convoitises iniques et de ne jamais excéder les justes bornes de la fortune ! Ils invoquent Némésis. Et, au même instant, la déesse au noble visage tourne vers nous sa figure de victoire secourable et réconciliée, et retourne contre eux sa face courroucée d'Euménide. Elle marche au-devant de notre armée, guidant ses épées, dirigeant ses foudres. Bientôt, elle les poussera dans l'abîme qu'ils croyaient avoir creusé sous nos pas. »

Puisse se réaliser la prophétie qui se dégage de ce lyrique morceau ! Le livre en contient beaucoup d'autres, et il est aussi de ceux qu'il convient de relire. Nos âmes, trop faciles au pardon de l'outrage, ont besoin d'être souvent retrempées dans le saint désir d'une vengeance légitime. Vingt ans n'ont pas encore passé sur le suprême abaissement de la Patrie, et l'oubli en est venu déjà à tous ceux qu'endorment les tranquillités trompeuses de la vie. Plus d'un demi-siècle avait pu voir les générations se renouveler en Allemagne sans éteindre une seule des rancunes de l'invasion française, et les nôtres meurent déjà ! Que faudra-t-il donc qu'ils nous fassent pour nous décourager de la lâche amitié à laquelle beaucoup sont déjà prêts ? Combien de temps encore boucherons-nous nos oreilles aux clameurs dont ils nous menacent ? Le moment en est cependant venu, non pour hâter les périls de la revanche, mais pour gagner la force d'en attendre le jour, et — s'il ne doit venir jamais — pour garder dans nos cœurs une place sacrée au souvenir des grands morts que nous n'avons su ni suivre ni venger !

ARMAND SILVESTRE.

Janvier 1888.

Souvenirs littéraires

COMMENT J'AI CONNU EUGÈNE SÜE ET GEORGE SAND

I

Pour qui la fera, l'histoire d'Eugène Süe est un peu celle de saint Paul. Il a eu, comme l'apôtre, son chemin de Damas. Persécuteur, il est devenu persécuté. Il a passé des bourreaux aux martyrs. Après avoir jeté sa gourme patricienne sur la plèbe, dégorgé son orgueil pharisien sur toute laideur physique et morale; après s'être complu au mal, aux monstres, dans d'affreuses fantaisies comme *Atar-Gull* (c'était le temps des *Bug-Jargal*, des *Han d'Islande*, de toute la lignée de *Caliban*); après avoir ri en élu des énormités et difformités des maudits, il vit leurs peines et leurs droits, comme son maître Hugo. Il eut enfin sa vision, et avant le maître. Les *Mystères de Paris* précèdent les *Misérables*. Il entendit la voix intérieure assez tôt pour sa gloire. Il écouta la voix du peuple lui criant dans son cœur : « Saül, pourquoi me railles-tu ? Je suis plus malheureux que méchant, et si je suis méchant, c'est que je suis malheureux. » Et alors, il brûla ce qu'il avait adoré, et honora ce qu'il avait honni. L'aristocrate se fit démocrate; et l'auteur de *Plick et Plock* finit son œuvre par les *Mystères du Peuple*.

Pas d'effet sans cause, et la plus petite produit parfois le plus grand. J'avais eu le bonheur de découvrir George Sand ; j'eus celui de convertir Eugène Süe.

Je l'avais vu pour la première fois chez le célèbre éditeur Ladvocat, à l'époque des *Cent-et-un*. Il était alors un des astres les plus noirs de la pléiade romantique. Il appartenait à cette école de l'art pour l'art, à cette littérature de l'invasion, individualiste, centrifuge, étrangère *, et même à la classe la moins française, la moins humaine

* Déjà dans la *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg* du 15 novembre, article : *Romantisme et Naturalisme*, Félix Pyat avait abordé cette histoire du Romantisme.

et la moins morale de cette école. Il avait commencé, je peux dire, sataniquement comme ses pires émules, Soulié, *Mémoires du Diable*, Dumas, *Monte-Cristo*, et autres malins, en sceptique, en cynique, en critique de l'homme, en Zoïle de la conscience, calomniant, diffamant notre espèce, n'y voyant que le mauvais, et non par pitié, mais par plaisir, voué au grotesque et à l'horrible, pas même comme Hugo, pour les plaindre, mais pour les peindre, sans nulle sympathie, sans aucun idéal, sans la moindre foi ni en haut ni en bas, ni en arrière ni en avant, sans le moindre amour du passé, ou du présent, ou de l'avenir, bref, avec le cynisme égoïste, le pessimisme absolu de cette lycanthropie anglaise, dont le type fut le loup, sir Thomas Hobbes : *Homo homini lupus*.

Bafouant tout, même les victimes, Süe avait des succès monstrueux comme ses héros.

J'avais débuté autrement. La vogue du mal ne m'avait pas séduit. Humble disciple d'une école toute contraire, l'école française, celle de notre grand dix-huitième siècle surtout, l'école de l'art pour l'homme et le droit, du progrès et de l'idéal humain, j'avais tenté de relever le peuple, de mettre en lumière les misères et les mérites du souverain.

En 1841, à la première représentation des *Deux Serruriers*, que le comte Duchâtel, ministre du roi Philippe, avait permise, malgré les censeurs—le bon Dieu vaut parfois mieux que ses saints,—Eugène Süe, qui accompagnait le ministre dans sa loge, me dit en me serrant la main :

— Merci ! C'est une révélation.

— Oui, répondis-je, la révélation du chien au chasseur. J'ai fait lever le lièvre, vous le tuerez. Vous tirez mieux que moi... mais ne perdez plus votre poudre. Jusqu'ici, vous ne voyez guère qu'un monde mort, le noble, ou mourant, le bourgeois. C'est le passé, ou au plus le présent, qui passe. Je vous montre le monde qui vient, l'avenir, le peuple. La vie est là. L'art doit descendre, ou plutôt monter là. Depuis 89, j'en demande pardon au ministre du roi, le peuple est souverain. Son règne arrive, et l'art est toujours parallèle au droit. *Ab Jove principium*, c'est la loi; l'art a commencé par être divin, puis royal, le voilà ouvrier... de plus en plus peuple. Le drame français date des *Mystères de Jésus*. Des dieux il descend aux rois, le *Cid;* puis aux bourgeois, le *Père de Famille;* enfin au peuple, *Figaro;* plus bas encore, qui sait ? au *Chiffonnier*.

— Bien, dit le ministre en souriant, c'est ce que vous appelez la loi du progrès ! N'importe ! je ne regrette pas d'avoir permis votre pièce. Elle est bonne pour le peuple. Mieux vaut l'élever que l'abaisser.

— Votre censure n'est pas de votre avis, répliquai-je; vous voulez le peuple meilleur, elle le veut pire. Nous voulons l'exalter, elle

veut l'avilir. Elle est inepte. Elle n'entend rien au théâtre. La liberté de la scène ferait autant et plus pour l'enseignement du peuple que la liberté de la presse. Tout le monde ne sait pas lire; tout le monde peut entendre. Enfin, tout le monde a plus d'esprit que Voltaire et plus de cœur que Rousseau. L'auteur dramatique est donc moins dangereux, et pourtant moins libre que les autres.

— Pourquoi moins dangereux, Monsieur Josse ?

— Parce qu'il a affaire au public en masse. Son œuvre est à la fois plus difficile et plus combattue. Le journaliste et le romancier n'ont devant eux qu'un lecteur ordinairement plus faible qu'eux et plus prompt à subir leurs idées et leurs passions. Toute la réaction d'un lecteur rétif à l'erreur consiste à fermer le livre et à jeter le journal qui l'ennuie et le choque. Le drame, au contraire, a un juge multiple, tous contre un, le collectif presque toujours plus fort qu'un seul et plus prêt à réagir efficacement, en un mot à *siffler* la faute au nom du sens moral et du sens commun. Chacun des spectateurs, séparément, peut être un crétin et un gredin. Réunis, ils valent l'Académie. Prenez un parterre au bagne, il tiendra pour le héros contre le traître. Quand l'homme n'a pas un intérêt privé en cause, il est pour l'intérêt public; c'est-à-dire qu'il est bon en principe, sinon en fait. Il se dégage d'une masse humaine impartiale une électricité de bon sens et de bon droit, un esprit de généralité et de générosité, d'une progression géométrique et supérieure à tout égoïsme particulier. L'homme n'est sociable et le peuple souverain qu'à cette condition. *Vox populi, vox Dei.* De là cette nécessité de la justice poétique plus obligée que la justice civile. Il faut surtout au drame ce qu'on appelle une fin heureuse : le crime puni et la vertu récompensée. Le succès populaire est à ce prix. L'art doit montrer l'homme ce qu'il peut être dans ce qu'il est, l'idéal dans le réel; et la censure ne doit pas le gêner, mais l'aider dans ce but de civilisation et d'humanité.

— La censure a sans doute tort de trop ravaler le peuple, reprit le ministre; mais vous avez peut être tort de trop le rehausser. Il n'est pas encore le souverain que vous dites. Vous le couronnez trop tôt. Votre ouvrier n'est pas l'ouvrier.

— Pardon ! Il est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la réalité. Il est plus près du trône que vous ne pensez, m'écriai-je auguralement; si Monsieur le ministre veut s'en fier à Eugène Süe, qui s'illusionne peu, je prouverai à l'auteur d'*Atar-Gull*, par un exemple, au moins, que la vérité dépasse ma fiction et que le peuple est prêt à devenir roi.

Puis, m'adressant à Süe, qui m'avait écouté attentivement :

— Voyez-vous, lui dis-je, là-bas, au parterre, il y avait encore un parterre alors, cet homme qui nous salue ? Je dine demain chez lui. Venez-y avec moi, sans façon. Vous connaîtrez l'ouvrier parisien.

Cette conversation avait lieu dans un entr'acte des *Deux Serru-*

riers, le 25 mai 41. Moins de six ans après, au même théâtre, le 24 février 48, devant le peuple armé et vainqueur, le *Chiffonnier de Paris* mettait dans sa hotte la couronne du roi.

Cependant, j'avais pris rendez-vous avec mon ami Süe. Le lendemain, donc, de cet entretien, nous allions ensemble dans un quartier disparu depuis sous le marteau de l'Empire, rue Basse-du-Rempart, derrière l'ancien cirque, au milieu d'un dédale de forges, retentissant du bruit des machines et des enclumes, de toute cette musique vulcanienne, qui ressemble tant à celle qui a rendu fou le roi de Munich.

Dans une de ces ruches humaines, pleine d'animation et d'ordre, où le travail exerce et entretient la force, quand il est modéré et rétribué, il y avait un homme mûr, chef d'atelier et père de famille, le mouvement incarné, vif et leste, malgré une jambe de bois, il avait perdu l'autre dans un engrenage. C'était un ouvrier estampeur nommé Fugères, spirituel comme un Parisien, érudit comme un Allemand, expert dans son art d'abord, bien entendu, expert aussi en science sociale, celle de l'époque, qu'il avait apprise, où, comment? qu'il avait devinée, à l'instar de Newton, en y pensant toujours et plutôt qu'en lisant, car il était chargé d'une famille à nourrir par un labeur quotidien qui prenait tout son temps.

Eugène Süe était descendu de son coupé, avec toutes les élégances dont il était encore l'arbitre, ganté, verni, lustré, un parfait dandy, quoique un peu gras déjà par son âge, et surtout par sa vie assise de romancier-feuilleton. Il se trouva en face d'une blouse aux manches retroussées sur deux bras nus et deux rudes mains salies, ou plutôt noircies par la poudre des métaux.

Présentation faite, notre hôte nous demanda cinq minutes pour changer de linge, et nous revint bientôt avec la chemise blanche et les mains nettes, qui pressèrent vaillamment les nôtres. Il nous mena de l'atelier à la chambre. Là, sa jeune femme, parée, en vraie matrone romaine, de deux bijoux d'enfants propres comme elle, nous accueillit cordialement. Elle nous fit asseoir à une table sans tache, la nappe immaculée, irréprochable, servie d'une soupe et d'un bœuf, à tenter tous les compagnons de Süe, le troupeau d'Épicure, et le plus sensuel de tous, le directeur de l'Opéra, le voluptueux docteur Véron. Ce fameux viveur, ce Lucullus du Café de Paris, par un caprice de mangeur de brioche pour le pain noir, avait remis en honneur ce plat canaille, le *bouilli*.

— Véron n'aura pas un si bon potage au boulevard, dit Süe, délecté à la première bouchée. Quel parfum et quel goût! c'est la réhabilitation du pot-au-feu.

Et ce délicat bouffa avec un appétit de forgeron.

— Le bouilli vaut le bouillon, ajouta-t-il en connaisseur, ce qui est un secret culinaire au-dessus même du savoir de Dumas; car la

soupe prend au bœuf ou le bœuf à la soupe... un dilemme, une énigme, dont peu de ménagères ont le mot, comme madame.

Ayant ainsi savouré et salué le sel de la femme, Süe allait apprécier la science de l'homme. L'entretien passa de la cuisine à la littérature, à propos du drame de la veille que l'ouvrier dépeça comme son bœuf.

— Pourquoi diable avez-vous mis votre ouvrier au collège? Je n'ai jamais été au collège, ni moi ni d'autres, me dit-il, et il continua sa critique, que Planche eût enviée.

Je vis alors le lettré écouter de toutes ses oreilles, surpris d'abord, puis charmé. De la littérature, l'ouvrier en vint à la politique, et de façon à confondre ministre et roi. Enfin, il arriva au socialisme. Le lettré écoutait toujours de plus en plus béant. Il recevait la foi. Décidément, l'ouvrier avait le verbe et donnait la lumière. Discutant théorie et pratique, les divers systèmes à la mode, Saint-Simonisme, Fouriérisme, Comtisme, tous les *ismes* du jour, il traita à fond les questions économiques les plus ardues, matière première, main-d'œuvre, crédit, produit, salaire, échange, circulation et distribution, capital et travail associés ou opposés, tous les problèmes de la science sociale, sans esprit de secte, avec le génie du philosophe, la passion du tribun, la raison de l'homme d'état et le bon sens de l'ouvrier, terminant par les misères du peuple avec une charité d'apôtre, une foi de prophète et une espérance de martyr; si bien qu'à la fin de ce prodigieux discours Eugène Süe, comme illuminé de rayons et d'éclairs, se leva et s'écria :

— Je suis socialiste !

— Vous êtes sauvé ! lui dis-je, je vous l'avais promis. C'est le banquet de Socrate, le sermon sur la montagne ou sur la table, la multiplication des pains et des droits. Toutes nos sauces ne valent pas sa soupe, et toutes nos phrases sa science.

— Et c'est un ouvrier ! exclama Süe enthousiasmé. Oui, les derniers sont les premiers. Socrate était potier, et Jésus charpentier. Puis, sortant de son extase : Heureux ami, ajouta-t-il, vous n'avez rien à rétracter... Vous n'avez rien dit de trop dans les *Deux Serruriers*.

— Vous voilà édifié, n'est-ce pas? baptisé à votre tour, répliquai-je. Et vous finirez mieux que je n'ai commencé. Les précurseurs ne valent pas les messies. Jean ne vaut pas Jésus. Après ma fumée, votre flamme! Grâce à cet ouvrier, vous avez la foi du travail, vous ferez des miracles en son nom. Vous changerez votre vogue en gloire. Ainsi soit-il !

C'était là, en effet, l'ouvrier que niait le ministre et qui devait bientôt s'affirmer à l'Hôtel de Ville; l'homme du peuple qu'ignorait l'homme de lettres et qui le transformait par une influence suprême et finale, déterminant en lui sa seconde manière qui a fait la gloire de sa vie et

l'honneur de sa mort. Le lettré est mort en exil et l'ouvrier aux barricades.

Les vicieux amis de l'auteur qui ne savaient rien de la vraie cause attribuèrent sa conversion au mot piquant d'une grande dame dont le père de Süe avait été médecin et dont Eugène Süe avait négligé le salon. S'étant légèrement excusé de ses absences sous prétexte de travail, de son peu de temps... et de son peu de goût pour les visites :

— Vous n'êtes donc pas comme monsieur votre père, lui aurait dit la grande dame, car il les aimait beaucoup.

L'auteur achevait alors son dernier roman de ce monde-là, *Mathilde*, en feuilleton dans la *Presse*, de Girardin. C'était une fureur.

Après les *Deux Serruriers*, les frères Cogniard, jeunes gens habiles qui dirigeaient la Porte-Saint-Martin, depuis que le romantisme y avait fait banqueroute avec Harel, me demandèrent de tirer un drame du livre à la mode. J'allai donc en parler à Süe un matin, à l'heure où j'étais sûr de le rencontrer. Il demeurait rue de la Pépinière, dans une petite maison exquise, une bonbonnière, une cellule dorée de moine millionnaire, un vrai chalet de féerie, enfoncé au fond d'un jardin plein d'ombre, de paix et de fleurs.

L'oiseau sédentaire était là, dans son nid, ou plutôt dans sa cage, sous l'œil d'un Caleb soigneux de la santé et surtout du temps de son maître ou de son serf, jaloux et fier de garder ce *trésor*. Laurent m'ouvrit par faveur et comme à regret.

— Ne nous tenez pas trop longtemps, me dit-il gravement; nous n'avons pas encore fait notre neuvième colonne.

Et je vois d'ici son maître ou plutôt son forçat, en casaque, bonnet et pantoufles, avec le boulet du feuilleton. Harnais complet... la bête de lettres était déjà attelée au roman bien avant huit heures du matin.

Süe tirait déjà sa neuvième page de copie; et pas une rature sur la page, pas une note à son aide, pas un secrétaire à son côté... Papier, plume, encre et lui, c'était tout. Point de plan! Il improvisait. Il n'avait pas même de table. Une planche-pupitre, liée par deux sangles aux bras de son fauteuil, le tenait littéralement captif et assis à l'américaine pour plus d'aise... Pas de gloire sans peine!

Tous ses rivaux du feuilleton, plus ou moins nègres comme lui, avaient leur pose favorite. Soulié travaillait debout; Balzac, couché; Dumas, comme César, à pied, à cheval et en poste. La fée avait été prodigue de ses dons : talent et santé, à cette génération bénie, surtout à Süe, qui faisait tout par lui-même, aussi consciencieux que laborieux, producteur et non tâcheron, donnant toujours son vin pur et de son cru, quantité et qualité, sans coupage Maquet, moins de liqueur que Balzac, mais moins de mousse que Dumas et de lie que Soulié.

C'était une force de nature, une activité d'engin moins apte sans doute à faire des tableaux de Raphaël que des images d'Épinal, une lanterne magique, non un microscope, un kaléidoscope inépuisable

ayant l'attrait et l'entrain des changements à vue. Son style, en parlerai-je? Oui, plus verre que cristal, mais clair; sans facettes, mais sans éblouissements, toujours lisible, jamais au-dessus ni au-dessous de l'idée, franc d'allure, souple, délié et varié. L'homme, comme le style, dit Buffon, plein de vie; son grand œil bleu sous son gros sourcil noir, son front large et ferme, toute sa forme dénonçait à fond les deux pouvoirs du poète maître, fécondité et facilité, inspiration et patience, une imagination d'or et une volonté de fer.

Je lui demandai pardon de l'interrompre et permission de mettre son livre en pièce... c'était le mot.

— Grand Dieu! s'écria-t-il, six volumes en cinq actes! Y pensez-vous?

— Oui, et ce n'est pas même assez des six volumes... Le cinquième acte nous manque, je le fournirai, s'il vous plaît.

— Soit! Je m'en rapporte à vous... Ce n'est pas mon affaire.

Le théâtre, en effet, n'était pas la spécialité du grand romancier. Son talent, bien qu'éminemment dramatique, n'était pas destiné à la rampe. Plus touffu que concis, il n'avait pas les proportions de la scène, il les dépassait. Aussi l'auteur de tant de livres n'a-t-il guère fait de drames, et qu'en association, ou plutôt il n'en a point fait. Il offrait des ciseaux à ses collaborateurs, qui n'avaient que la peine de prendre ce qui était tout prêt dans ses livres. Le livre vit d'extension; le drame veut condensation. Moi, du moins, je n'eus pas d'autre peine, avec *Mathilde*, que de couper et de serrer. Je taillai dans le roman, et pour mettre le drame au point, pour le démocratiser en vue du boulevard, j'ajoutai seulement l'acte final du bûcheron.

Le jour même, la *charpente* était faite. Au dernier coup de midi, Laurent parut avec un poulet froid, une salade et du thé. C'était l'heure du déjeuner de l'esclave. A midi et demi, Laurent reparut, annonçant que le cheval était prêt. C'était l'heure de la promenade. Tout cela réglé comme au bagne... une exactitude astronomique. Je laissai Süe courir au Bois le temps de sa récréation avant sa rentrée au fauteuil. Quelle vie! Quelle chaîne! Condamné aux feuilletons forcés par cette terrible sentence : « La suite à demain. »

Le théâtre est moins exigeant que le journal. Il a ses remises. J'eus tout le temps d'écrire le drame, de monter la pièce, qui réussit d'ailleurs comme le livre. Le soir de la première représentation, l'acteur Raucourt, chargé du principal rôle, *Lugarto*, demanda à Süe, dans les coulisses, comment il fallait nommer les auteurs. Et l'auteur, le véritable auteur de *Mathilde*, avec une modestie égale à son mérite, répondit : « Annoncez par MM. Félix Pyat et Eugène Süe, » se plaçant ainsi le second, quand il devait être le premier.

C'est le seul reproche que j'aie eu à faire à sa digne amitié.

Après *Mathilde* dans la *Presse*, Eugène Süe, en 1842, publia dans les *Débats* les *Mystères de Paris*, son épopée socialiste. Le succès alla

jusqu'au scandale. L'évolution était faite. Le pauvre peuple y fournit bien encore à l'auteur un peu de tératologie, le *Chourineur*, la *Chouette*, etc., et le grand monde son héros, le *prince Rodolphe ;* mais du moins Rodolphe dépense son or à faire le bien, tandis que Monte-Cristo, toujours noir, emploie le sien à se venger. Mais s'il reste encore un peu d'*Atar-Gull* dans *Tortillard*, il n'y en aura plus trace dans les *Mystères du peuple*. Le fanfaron du mal est devenu prédicateur du bien.

Je n'eus rien à faire au théâtre avec les *Mystères de Paris*, dont la pièce fut *charpentée* par Goubaux ; mais voici ce que je me rappelle à propos de ce livre historique.

En 1845, donc, quand tout Paris rêvait du Chourineur, Süe, à son tour, vint déjeuner chez moi dans un chalet peu fleuri, à Sainte-Pélagie. J'étais alors en prison pour avoir défendu la République d'une attaque de Jules Janin dans le journal même où Süe publiait son roman. Eugène Süe venait gracieusement m'apprendre la réussite de *Diogène*, joué la veille par Bocage à l'Odéon. Je recevais librement comme chez moi, sans formalité comme sans cérémonie, à porte et table ouvertes; la royauté, sûre d'elle-même alors, ne regardait plus de si près à ses prisonniers d'Etat.

J'avais aussi à mon service une sorte de Caleb, mais moins honnête que Laurent. C'était ce qu'on nomme en prison un *auxiliaire*, en révolution un *officieux* et vulgairement un domestique. Il servait le pavillon dit des *princes*, étant réservé aux condamnés de la presse. Il s'appelait Chapon, et il vaut une digression.

Ce Chapon, voleur émérite, passé *mouton*, impliqué dans cent vols qualifiés, entre autres ceux des médailles de la Bibliothèque et des diamants du Jardin des Plantes, dénoncé par son receleur et condamné à quelque dix ans de reclusion, avait, pour prix de ses délations contre ses complices, obtenu de faire sa peine à Pélagie au lieu de Clairvaux, affecté aux reclus. Voleur idéal, ayant sur le vol des vues originales, il s'était fait du crime un honnête métier, régulier et patenté. Voleur rangé comme un banquier, vivant en bon bourgeois avec sa femme dans sa maison et tenant sa fille en pension. Voleur né et fieffé, volant partout et toujours, à la ville et aux champs, l'été à la campagne et l'hiver à Paris. En prison, il vendait du tabac aux détenus, qu'il volait au poids, et il achetait des fleurs pour Mme Chapon. Bref, un ordre dans le crime plus affreux que le crime; un type si pervers qu'il semblait normal, si dénaturé qu'il devenait naturel, si terrible qu'il ne faisait plus peur. Voleur parisien, hâbleur et gouailleur, l'esprit du vol, pratiquant l'art pour l'art, il était aux bandits de Süe ce que les espèces vivantes sont aux fossiles, un *raffinement*, plus de ruse que de force, l'adresse sans violence, ennemi du meurtre par dédain sinon par remords, n'estimant que l'habileté et méprisant même l'effraction, le premier des serruriers, une tranquil-

lité parfaite de conscience morte, et disant sans peur et sans reproche : Bien d'autrui, sois le mien.

Quels types j'ai vus là dans mes six mois de prison ! Par exemple encore, un autre voleur, non moins étrange, vint à moi le premier jour, main tendue, bouche en cœur et me criant : « Nous autres condamnés politiques... » et me forçant de lui répondre :

— Pardon ! citoyen, je suis ici pour vol.

Mais il s'agit de Chapon.

— Le beau mérite de prendre la bourse d'un mort, disait-il. Il faut dépouiller l'anguille sans la faire crier; et il faisait comme il disait.

En effet, j'en eus la preuve moi-même. Le soir de mon entrée en prison, — on gagne un jour à entrer le soir, un autre à sortir le matin, avis aux confrères, — l'auxiliaire déposa ma malle dans ma chambre, la même que venait d'illustrer le nommé Lamennais, comme l'appelait son juge Partarrieu.

J'ouvre la malle pour y prendre le livre du condamné, le *Livre du Peuple*, puis je la ferme et mets la clé dans ma poche pour aller faire un tour de préau avant la nuit.

Me voyant fermer la serrure, Chapon me dit ironiquement :

— Ah! ah! vous êtes défiant... vous avez tort. Il n'y a que la foi qui sauve! comme disait votre prédécesseur, M. l'abbé.

— La prison n'est pas le paradis, pleine de saints.

— Non! et même j'ai mieux que les clés de Saint-Pierre, allez! Tenez, vous n'avez fermé que la serrure. Eh bien! fermez encore le cadenas.

Je fermai le cadenas comme la serrure.

— Maintenant, dit-il, que voulez-vous que je vous prenne là-dedans?

— Le moins que vous pourrez avec vos clés du ciel ou de l'enfer.

Et je sors. Puis, à l'heure où je rentre, afin d'être bouclé, je vois étalée sur mon lit une paire de chaussettes toutes prêtes pour le lendemain matin.

Chapon avait fait son devoir d'officieux. Mon valet de chambre avait pris soigneusement les chaussettes dans la malle, qu'il avait ouverte et refermée sans mes clés.

— Hein! me dit-il, le lendemain matin, fermerez-vous encore ?... Pas la peine, n'est-ce pas?

— Voici mes clés! lui dis-je.

— Pas besoin! mais, au fait, donnez, on pourrait vous les prendre ou vous pourriez les perdre, et on me soupçonnerait; je les garde.

Et pendant six mois il ne me manqua pas une épingle.

Condamné, pour son début, à deux ans de prison, il avait appris, à Poissy, l'état de serrurier aux frais du gouvernement.

Voilà le domestique qui nous servit à déjeuner.

J'avais fait signe à Sue de le regarder, quand nous fûmes à table.

— Connaissez-vous, dis-je à Chapon, l'homme que vous avez l'honneur de servir aujourd'hui ?

— Non, fit-il, en reluquant d'un œil de pie moins l'homme que la chaîne de montre.

— Si vous ne connaissez pas l'auteur, vous connaissez bien ses œuvres, car chaque matin vous lisez assidûment le feuilleton des *Débats* avant votre directeur.

— Ah ! dit-il, avec une sensation moins vive que je n'attendais.

Évidemment, je n'avais eu qu'un demi-succès avec mon ami Süe. Robert Houdin, un convive de la veille, avait beaucoup plus intéressé Chapon.

Je lui demandai alors son avis sur les *Mystères de Paris*.

— Il y a du bon, répondit-il indifféremment.

— Comment? du bon? impertinent! Vous n'êtes pas dégoûté, Monsieur Chapon.

— Ah ! monsieur a le droit d'être difficile, dit Süe, piqué de ce peu d'admiration.

— Oui, du vrai et du faux, reprit froidement Chapon, plus de faux que de vrai. Autrefois, il y a dix ans, je ne dis pas, c'eût été peut-être tout à fait bon. Mais la tête de l'auteur retarde autant que sa montre avance.

Et il rendit, en riant, la montre qu'il venait de faire à Süe.

— Tenez, lui dit-il, votre tocante et, avec, un conseil pour le plaisir que me font tout de même vos sacrés *Mystères*. Vous prenez du ventre, monsieur Süe; c'est mauvais pour la tête et surtout pour la montre. A chaque respiration, voyez-vous, le ventre se retire, et c'est le moment critique pour les ventres qui portent des montres en parlant aux voleurs. Le gilet joue sur le vide et la montre sort toute seule du gousset.

La leçon valait son fromage. Süe mit cinq francs dans la main de maître Chapon, lui en offrant cinq autres pour prix de sa pensée toute entière sur les *Mystères de Paris*.

— Vous ne vous fâcherez pas, fit le voleur, hésitant.

— Comment donc! Au contraire. Vous m'obligerez. C'est un service que je vous demande, dit l'auteur, de plus en plus piqué dans son amour-propre.

— Eh bien! là, franchement, dit Chapon, empochant la seconde pièce de cinq francs, vous êtes en arrière. On ne travaille plus comme ça à Paris. Dans les départements, possible. C'est un voleur de province qui vous a renseigné. Il n'y a plus de bandes, mais des sociétés : Chapon et compagnie. On s'associe; on collabore, comme vous faites, messieurs les auteurs, sauf votre respect. Quand on a un drame, pardon! un coup à faire, on s'accouple en conséquence.

L'auteur de l'idée n'est pas toujours celui de l'action. Tout dépend du sujet. On prend ses compagnons selon le genre. Chacun sa manière. Ainsi, pour ma pièce, je veux dire pour mon vol des médailles, mon collaborateur était un vitrier, qui a fait l'acte de la fenêtre; et pour l'affaire du cabinet de minéralogie, c'était un joaillier. Et après le succès, cher monsieur Süe, pas plus grands frais, ni tapis francs, ni noces, ni rixes, rentré à dix heures et couché tranquillement avec M[me] Chapon.

— Cet homme, me dit Eugène Süe, est plus terrible que le *Maître d'école*.

— Et plus incurable certainement, répondis-je. Il ne suffirait pas de l'aveugler pour le guérir.

Chapon, rengorgé, se vantait-il? Sans doute un peu, comme tout héros. Quoi qu'il en soit, il nous déroula, séance tenante, les mystères de sa vie, plus effrayante dans sa simplicité que toutes les horribles complications des *Mystères de Paris*. L'auteur regretta de n'avoir pas connu plus tôt cette histoire, que je n'ai ni le temps, ni l'humeur d'écrire, et qu'il était seul capable de raconter.

— C'est un livre à recommencer, me dit en partant l'auteur des *Mystères de Paris*. Malheureusement, mon siège est fait.

Voilà toutes mes relations littéraires avec Eugène Süe.

Mes derniers rapports avec lui furent politiques... plus tristes, hélas! et non de vive voix, comme les autres, mais de loin et par correspondance de proscrits.

Il s'agit d'un service qu'il me rendit dix ans plus tard, en 1857.

L'exil nous avait emportés l'un après l'autre et séparés. Je l'avais précédé en proscription comme en socialisme. La révolution de l'ouvrier, la république de Février, nous avait fait l'honneur de nous nommer l'un et l'autre représentants du Peuple; la réaction nous fit l'honneur de nous bannir tous deux, lui à la Haye, moi à Londres. Rhumatisé par les brouillards de la Tamise et conseillé par le docteur Deville, proscrit aussi, j'étais allé, sans passeport, prendre les bains d'Aix-la-Chapelle, en Prusse. Reconnu, arrêté et emprisonné six mois, à la fin de ma peine, j'écrivis à Süe de demander au gouvernement de la Haye le passage en Hollande pour mon retour à Londres. Traqué partout, ayant connu tous les uniformes de la police européenne, je n'avais d'asile alors qu'en Angleterre, réduit à ce cercle de Popilius, où j'ai tourné trente ans et dont je sais par cœur les rayons et la circonférence.

Eugène Süe obtint le permis et m'en fit part dans une de ces lettres aimables qu'il écrivait si bien. Conduit à la frontière hollandaise par les gendarmes prussiens, dont le chef, un Français resté là du temps du grand empire, s'appelait Brindamour, j'arrivai le lendemain à Rotterdam, avec ordre du commissaire de ne pas quitter la ville et de repartir dans les douze heures par le premier bateau anglais.

Prusse, Belgique, Hollande, tout obéissait alors au coup d'État contre les républicains. Je ne pus donc pas, à mon grand regret, voir en passant ni Sūe, ni Barbès, mes deux plus chers contemporains. Ils étaient ensemble à la Haye, et je dus rester à Rotterdam toute ma journée, à quelques pas de ces nobles amis, sans remercier l'un et sans embrasser les deux.

Je ne devais plus les revoir! Heureux les morts! Ils n'ont pas vu tomber la France. Ces bons citoyens ont fermé les yeux à temps. Ils le méritaient. J'étais destiné à les envier. Barbès est mort à la Haye et Sūe à Annecy, avant la troisième invasion. Là, cet enfant du privilège, né, comme dit l'Anglais, une cuiller d'or à la bouche, cet enfant chéri du succès, ce gâté de la fortune, ce favori du monde et de la mode, doué de tous les dons de la fée et de la Muse, ayant brisé toutes ses chaînes d'or, sacrifié au devoir honneurs et richesses, tout, même son droit de patrie, ce grand esprit, ce grand cœur, sans ambition ni avarice, dévoué corps et biens, converti à la démocratie avant la victoire, accepta persécution et calomnie, s'imposa exil et travail, fidèle à sa nouvelle foi jusqu'à la mort, résistant même à l'amnistie impériale, mort sur la terre étrangère, plus constant que ceux qui n'avaient eu que la peine de naître peuple, finissant comme cet autre grand égalitaire, Lamennais, finissant plus bas encore, oui, plus bas même que la fosse commune, dans celle des suppliciés. Gloire à lui, qui n'a ni marbre ni bronze prodigués par la République au moindre rimeur de la Restauration! Sa tombe est dans la mémoire du Peuple, resté son lecteur, et son œuvre est son monument.

II

Je dois maintenant remonter ou redescendre de 1856 à 1832, me rajeunir de vingt-cinq ans, pour passer d'Eugène Sūe à George Sand.

J'ai eu le bonheur aussi de convertir cet autre grand talent, et plus encore, de le découvrir.

Il m'a été donné dans ma vie d'écrivain la plus noble joie qu'un lettré puisse avoir, celle de trouver et de montrer à l'admiration des autres un génie inconnu.

J'ai eu l'insigne honneur de proclamer le premier dans la presse des noms nouveaux, tous devenus plus ou moins illustres dans les lettres et l'art : le poète Hégésippe Moreau, le prosateur Claude Tillier, le sculpteur Auguste Préaut, le peintre Théodore Rousseau et, les plus radieux de tous, Rachel et George Sand.

Devant cette brillante constellation, je me sens encore tout glorieux aujourd'hui d'avoir pu dire : *Eurêka!* d'avoir signalé à mes contemporains les étoiles de première grandeur; d'avoir été l'heu-

reux Leverrier de ces planètes littéraires; d'avoir donné, comme le cheval de Darius, le premier salut à ces soleils levants.

En 1831, Mme Dudevant était encore au fond du Berry, dans une sorte de château, mariée contre une sorte de baron campagnard, un peu son mari, beaucoup son aîné, tout à fait propriétaire et pas du tout romanesque, s'ennuyant assez lui-même et ennuyant fort les autres, madame surtout.

La femme de ce baron provincial était, en même temps, l'amie intime d'un hobereau de la même province, pas plus amusant, le comte de Grandsagne, un savant, un spécialiste, presque de l'Institut et faisant des manuels Roret.

Dans ce trio mûr survint un jouvenceau... et la vie fut allumée... Jules Sandeau avait fini ses classes au collège de Bourges. Ayant passé ses vacances chez la baronne, comme *Cherubino di amore* avec la marraine, il lui avait laissé son cœur.

Sorti du même collège avant lui, j'avais achevé mon droit et vivais alors à Paris, déjà lancé dans la presse quotidienne, lorsqu'un beau jour d'automne je reçus cette singulière lettre :

« Cher ami,

« J'aime et suis aimé... mais d'un amour qui ne peut se cacher dans une petite ville comme la Châtre. Il nous faut donc Paris ! Et je suis pauvre ! L'autre est riche et faite à une aisance plus que bourgeoise, presque à l'opulence, habitant château avec jardin, etc. Il faut donc que tu me trouves à Paris un appartement ayant de l'air, du soleil et de l'espace, au prix *maximum* de cinq cents francs.

« Ton ami,

« J. S. »

Cette lettre me surprit autant qu'elle m'embarrassa.

Un appartement de cinq cents francs, ayant de l'air, du soleil et de l'espace, à Paris, me semblait ce problème d'Harpagon : « Bonne chère avec peu d'argent, » et me laissa aussi perplexe que son cuisinier.

Ce problème, impossible à résoudre aujourd'hui, était déjà difficile il y a cinquante ans.

Cependant, que ne ferait-on pas, quand on est l'ami d'Oreste ! — Eh bien ! seigneur, enlevons Hermione !

Et Pylade chercha le phénix demandé pour l'Hermione de l'Indre et le trouva.

Devinez où ? Sur le quai Saint-Michel, au cinquième, mansardé, un balcon donnant sur la Seine, regardant à droite la Cathédrale, à gauche le Louvre, avec toutes les conditions requises : air, lumière,

et place et prix. Il y avait malheureusement en face un *drawback*, comme dit John Bull. Quoi? Une horreur pour un nid d'amoureux. Quoi donc? La Morgue... sans compter l'Hôtel-Dieu, la Conciergerie et la Police. Mais nous étions en plein romantisme. *Notre-Dame de Paris* venait de paraître. La Morgue, c'était pain béni, moyen âge, couleur locale! Et cette charmante vue d'hôpital, de prison et de cour des Miracles ne gâtait rien à l'affaire, au contraire. Avec l'agréable, il y avait d'ailleurs tout ce qu'il fallait d'utile. Une réduction de confortable, une miniature d'appartement, antichambre pour le parapluie, salle à manger pour deux, chambre à coucher pour un et salon pour trois, quand j'y serais... Le tout meublé à l'avenant, et pour cinq cents francs!

J'écrivis donc, envoyant l'état des lieux, et reçus immédiatement cette réponse :

« Cher ami,

« Bravo! Merci! Accepté à l'unanimité par les deux amis bien obligés. Nous ne pouvons partir ensemble. Elle arrivera la première à Paris, par les messageries royales, diligence d'Orléans, jeudi prochain, à sept heures du soir, rue Montmartre. Tu la reconnaîtras à son vêtement d'homme... un amour de page, un ange brun, un lutin, un sylphe, à ne pas s'y tromper... Il n'y a qu'elle au monde. J'arriverai deux jours après.

« Encore une fois merci.

« J. S. »

Avec ce signalement d'amoureux, plus que de policier, je ne laissai pas que d'être inquiet autant qu'impatient. J'avais à deviner et à redouter. Reconnaître un ange en redingote, le recevoir comme un paquet par les messageries, le conduire en fiacre et l'installer au cinquième ciel! J'éprouvai, malgré moi, cette anxiété que donne à tout jeune homme l'attente d'une jeune femme, d'une inconnue, quoique, ou parce que, la femme d'un copain.

A sept heures juste, heure militaire, et tenue de gentleman, j'étais dans la cour des Messageries; il n'y avait pas de chemin de fer, alors... on voyageait, et les postillons de Longjumeau florissaient par toute la France, avec leurs grosses bottes, leur queue poudrée, leur habit bleu à revers rouges et boutons blancs, et leurs fouets de poste, espèce éteinte, comme la musique d'Adolphe Adam. Mais s'ils étaient plus gais que les chauffeurs de locomotive avec leur musique de Wagner, ils étaient moins ponctuels. Aussi, après une attente d'une grande heure de retard, j'entendis enfin le fouet claquer, les grelots sonner, le postillon jurer, et l'attelage de cinq chevaux, qui ne couraient guère que rue Montmartre, faire son entrée bruyante sur le pavé de la cour.

La diligence s'arrêta.

Je cherchai soudain mon précieux colis tout d'abord à la place où devait se trouver une baronne, dans le *coupé*. Rien là ! La déception égala mon empressement. Aux secondes, dans l'*intérieur*, rien encore ! Mon désappointement redoubla. Enfin, avec un dépit mêlé de doute et pour l'acquit de ma conscience, ne croyant presque plus à l'arrivée, je regardai dans la *rotonde*, troisièmes places. Toujours rien !

— Souvent femme varie, m'écriai-je comme le roi troubadour, levant mes yeux au ciel en désespoir de cause et comme pour le prendre à témoin de mon exactitude. Tout à coup, à l'*impériale*, l'équivalent du wagon des bagages, je vis surgir du dessous de la bâche, comme un diablotin sortant d'une boîte à ressort, une tête aussi brune qu'un pruneau, coiffée d'un bonnet d'astrakan posé sur des cheveux bouclés à l'ange : il n'y avait d'ange que les yeux, deux diamants noirs sur un nez busqué, deux lèvres rouges comme des guignes, laissant voir des dents anglaises ; le corps maigre, vêtu d'une polonaise à brandebourgs, la Pologne était de mode alors, les jambes viriles dans un pantalon collant avec des bottines à tiges découpées en cœur et ornées de glands... Cette forme masculine me criait, avec le sourire et la gaieté d'un mousse :

— Me voilà ! C'est moi ! Aurore !

C'était elle. L'aspect me rassura. Le nom me fit sourire... *Cupido* fut désarmé. Vous ne tenterez pas votre Dieu,... encore moins votre ami ! J'étais sauvé de l'irrésistible féminin. Il manquait. C'était bien elle. Il n'y avait pas à s'y tromper ! Il n'y avait qu'elle au monde, comme disait l'amoureux ! Je la reconnus, non à la beauté de la femme ; je la vis telle qu'elle était, en jeune garçon, et je me trouvai immédiatement à l'aise avec ce compagnon.

Je n'avais devant moi pas même une sœur, mais un frère, et je fus désormais tranquille sur mon devoir envers l'amitié.

A l'aide des courroies, je grimpai vivement aux gradins de l'*impériale ;* j'empoignai mon petit camarade par la taille, je le mis à pied sur les dalles, l'emballai dans mon fiacre, le montai à son cinquième, l'embrassant là, sans émotion, fraternellement, bref, la quittant pour rentrer dans ma solitude, sans envier mon ami ni regretter mon célibat.

Voilà l'impression première que me fit celle qui avait pris le cœur de Sandeau, et devait bientôt tourner les têtes des critiques, des artistes et des poëtes de Paris.

Je la retrouvai le lendemain matin assise sur son balcon, au soleil levant, lisant *Notre-Dame de Paris* en face la Cathédrale. Elle me sauta au cou, me tutoya ; et moi, pas plus tendre à la tentation, je l'emmenai, toujours dans sa polonaise, déjeuner au café Procope, dans mon quartier d'étudiant.

Deux jours après, Jules Sandeau arrivait... le nid était plein, et ma conscience saine et sauve.

Pauvre mais honnête, ou, pour mieux parler de la pauvreté, honnête mais pauvre, le couple dut bientôt penser au besoin du pain quotidien. Sandeau renonça bravement à l'étude du droit. Ils mangèrent l'argent de ses inscriptions, puis le prix du premier livre qu'ils firent en collaboration, *Rose et Blanche*, dont je rendis compte, et vendu sur la recommandation du *savant* à l'éditeur des manuels Roret. Enfin je les présentai à notre compatriote Henri De la Touche, qui m'avait reçu au *Figaro*, et qui les reçut comme moi, à un sou la ligne.

Malheureusement, Nestor Roqueplan, qui alternait avec De la Touche dans la direction mensuelle du journal, ayant, durant son mois de pouvoir, loué le *Figaro* au ministère Périer, nous quittâmes, avec De la Touche, le journal, qui resta royaliste avec Roqueplan et ses amis, Gozlan, Karr et autres.

J'ai dit malheureusement, mais non pour Sand; au contraire, ce fut un bonheur pour elle de n'avoir plus de journal, surtout de petit journal. Un article d'une colonne était un lit de Procuste pour sa Muse. Elle se cognait aux quatre coins de la page. Elle revint de force à son élément, au livre; et travaillant seule cette fois, elle fit à son image *Indiana*, et, enfin, *Lélia*... et la gloire commença.

Le succès fut grand, et amena bientôt les mages et les rois de la littérature et de la librairie à ce dieu naissant, lui offrant l'encens et l'or.

Le couple, encore uni, laissa bientôt la crèche du quai Saint-Michel pour l'appartement du quai Voltaire, que De la Touche avait laissé en se retirant dans la Vallée-aux-Loups. Elle sentit là sa supériorité sur Sandeau et la lui fit sentir. Elle ne l'aimait plus. Elle lui avait pris la moitié de son nom, signant ses livres du pseudonyme Sand; elle lui prit tout son courage, elle lui prit tout, même l'honneur du mâle; l'incube fut le succube. Il devint la femme dans la communauté, démoralisé, désespéré, déshonoré à ses propres yeux et aux miens.

L'ambition littéraire avait grandi en elle avec le succès; et pour monter à la *Revue des Deux Mondes*, alors dans tout son lustre, elle tomba à deux affreux amis de Buloz, à Planche et un autre pire que lui. Dès lors ce fut un enfer dans l'éden du quai! Le plus laid des diables, Mérimée, était dans le ménage.

Les crises suivirent, de plus en plus fréquentes et de plus en plus violentes. Dans ce *collage*, où les rôles étaient intervertis, où la femme entretenait l'homme, qui subissait la trahison et la subvention de la femme, moitié par besoin et moitié par amour, c'était chaque jour des querelles tragi-comiques, tournant de la farce au drame, pleines de rires et de pleurs. On ne parlait plus que de séparation et de mort,

de déménagement et de suicide. Le mariage était vengé. Je craignis naïvement un dénouement à l'*Antony*. On ne jurait alors que par sa bonne lame de *Tolède*. Le bouffon n'excluait pas le terrible, au contraire. Les ducs alors poignardaient leurs femmes, et les maîtresses pendaient leurs princes. Nous avons un reste de cette Afrique, dans : *Tue-la !*

Un matin j'entrai, comme d'habitude, sans être annoncé, dans l'antichambre qui précédait la salle à manger ; je les entendis échanger les plus gros mots... pères de coups. Je toussai pour les interrompre, mais en vain, le tonnerre continuait, et pour prévenir la foudre, j'entrai en scène.

— Ah ! te voilà ! me cria George furibonde. Tant mieux ! je t'attendais ! Voyons ! sois juge ! qui a tort des deux ?

— Oui, répliqua Jules désolé.

J'étais mis ainsi entre l'arbre et l'écorce, position toujours fâcheuse. J'hésitai.

— Allons ! reprit George, parle !

— Eh bien ! je ne l'aurais pas dit si tu ne le demandais pas ! Mais, puisque tu le veux, je vais le dire : c'est toi qui as tort.

— Comment, moi ?

— Oui, toi... Non pas tort de ne plus l'aimer, mais de le tromper ; les fausses positions ne vont pas à nos franches opinions ; avec tes idées sur la liberté du cœur, la dignité de l'amour et les droits de la femme, si justement plaidés dans tes livres, tu devais le congédier et non le dégrader.

Alors, sans mot dire, bondissant sur sa chaise, elle se dressa de toute sa hauteur comme une reine offensée, et, d'un geste tragique, elle me montra la porte.

Je saluai et sortis à jamais brouillé avec elle, et qui plus est, avec lui.

J'avais donné trop tort à l'une et trop raison à l'autre. Ils se trouvaient, l'un ridicule et l'autre odieuse.

Ils ne me pardonnèrent pas de s'être vus, l'amant méprisable, et la maîtresse haïssable.

Sandeau, besogneux et amoureux encore, car la fortune l'avait engraissée et embellie, eût préféré un maître-Jacques conciliant, ménageant la chèvre et le chou. Comme la femme de Sganarelle, il voulait être battu.

Il sortit avec tous les signes d'une décision fatale, ayant l'air d'aller se jeter à l'eau. Elle le suivit avec une sorte d'inquiétude, un reste de sympathie, et le vit plonger non dans la Seine, mais dans un restaurant, où, toute réflexion faite, il acheva le déjeuner que j'avais si sottement suspendu.

Désormais délivrée de lui, le rejetant vide comme le citron qu'elle l'avait vu presser sur ses huîtres, elle poursuivit alors le cours de ses succès, de ses amours, disons de ses conquêtes, tantôt victorieuse ou

vaincue, selon la force de ses adversaires, presque toujours la plus forte, et toujours complétant son talent par sa passion, exploitant ses amours, immolant ses captifs, prenant leur cœur comme leur nom, ne leur laissant rien que le désespoir, quand ils l'aimaient, comme Chopin, ou l'insulte, quand ils la méprisaient, comme Musset, une goule littéraire, l'héroïne de Crébillon, une Gabrielle de Vergy, mangeant la cervelle de ses amants.

Sur mon conseil, sa victime partit pour l'Italie. Loin des yeux, loin du cœur. Va! l'absence est le remède de l'amour. Bon voyage! Le voilà parti sac au dos, mais retournant sans cesse la tête au nord, vers l'étoile! Cette nerveuse attirait ce lymphatique. Il s'arrêta court à Turin, et pour écrire, avec la lâcheté de l'amour, une lettre, une prière, un recours en grâce plein d'excuses et de regrets superflus contre sa condamnation sans appel.

A peine eut-il mis la lettre à la boîte qu'il en eut honte, et dans son affolement, il voulut la reprendre.

L'employé fit objection; mais sur l'insistance passionnée jusqu'aux larmes, sur les adjurations de l'amoureux, il décacheta la lettre, et demanda à Sandeau le nom du signataire.

La réponse fut *right*, dirait l'Anglais; l'employé non satisfait pourtant demanda encore le premier mot de la lettre.

— « Mon amour, » répondit vivement Sandeau.

C'était vrai.

— Et le dernier?

Sandeau, cherchant un peu, répondit enfin :

— « Mon amour... »

L'employé comprit enfin qu'il avait affaire au véritable auteur de la lettre, et la lui rendit. Hélas! Pourquoi cette lettre fut-elle rendue? Pourquoi fut-elle écrite? Pourquoi ne fut-elle pas envoyée à son adresse? Elle ne pouvait avoir un pire destin.

Notre fou, en possession de sa lettre, reprit tout énervé son chemin pour Rome, où Tibulle avait soupiré. Cette lettre, remplie de tant d'amour, couverte de tant de baisers, honte à toi, nature! Il n'avait qu'elle et un billet de banque... pas un autre papier dans sa poche... Et contraint en route par le plus bas des besoins de l'homme... *horresco*, je ne suis pas naturaliste; bref, des deux, il sauva le billet.

Pendant ce temps-là, l'abeille, de plus en plus volage, continuait de faire son miel sur tous les rosiers rouges ou blancs de sa collection, tour à tour citoyenne avec Michel de Bourges, socialiste avec Leroux, fantastique avec Musset, plébéienne avec Perdiguier, champêtre avec Théodore Rousseau, qui certainement lui a inspiré ces charmants paysages plus frais que ceux de Jean-Jacques et plus vrais que ceux de Chateaubriand. Hors *Lélia*, où elle est vraiment elle-même, chacune de ses œuvres reflète un de ses amours.

Phénoménale, je ne dis pas monstrueuse, comme la *Fragoletta*

de son ami De la Touche, une sorte d'androgyne, d'hermaphrodite, un être hybride, trop mâle pour une femme, trop femelle pour un homme, elle tient dans l'évolution du genre un rang entre les deux. *Natura non saltum.* Elle est intermédiaire, une virago, populairement, une femme à barbe. Or, l'artiste crée comme Dieu, à son image. Tous les vieillards de Raphaël sont jeunes. Toutes les figures de George Sand sont indécises, manquant de sexe, à sa ressemblance. Et, comme la femme, si hommasse qu'elle soit, n'est pas encore un homme, et que l'homme est un grade supérieur à la femme, Corneille peut créer *Chimène*, et Sand ne peut créer le *Cid*.

Charon a dit : « Les grandes pensées viennent du cœur. » Mais George Sand avait moins de cœur que de tête. Mme de Staël a défini l'amour « l'égoïsme à deux ». Erreur! C'est le dévouement à deux. N'importe ! George Sand n'a eu que des amours. Son amour, c'était l'égoïsme à trois, à quatre, à plusieurs en même temps et successivement, et au profit d'elle seule.

Après avoir lu avec Musset la triste page de la Courtille, où l'*Enfant du siècle* bave sur le peuple, comme si le vrai peuple était à la Courtille, où s'amusait le poète, elle pouvait écrire les circulaires jacobines de Jules Favre sous le gouvernement provisoire, où je la retrouvai en février 48.

Ledru-Rollin avait nommé Michel de Bourges commissaire de la République dans le Cher.

George Sand, ennemie alors de Michel, qu'elle avait épuisé comme Sandeau, apprenant la nomination du tribun, ne fait qu'un bond du quai Voltaire à l'Hôtel de Ville, et tombe au milieu du conseil, éclatant comme une bombe et jetant feu et flamme, une explosion terrible de rage et d'interrogations ?

— Qu'avez-vous fait dans le Cher ?

— Comment ? Pourquoi ? dit Ledru.

— Vous avez nommé Michel commissaire de la République ?

— Eh bien ?

— Eh bien ! vous avez nommé un traître.

— Oh ! oh !

— Oui, un traître passé tête et langue à la royauté.

— Êtes-vous folle ?

— C'est vous qui êtes fou. Tenez.

Et elle étala sur la table un journal de Nevers contenant le procès que le préfet du roi avait fait au journaliste républicain, et dans lequel maître Michel avait plaidé contre le journaliste pour le préfet.

En effet, l'avant-veille de la Révolution, Michel, désespérant de la République, avait passé au roi.

Aussitôt, Ledru rédigea un ordre de révocation, et George Sand, triomphant, apostilla la signature du ministre avec ce mot anglais dit

par Charles Ier à son bourreau : « Remember! » le signant de ses deux initiales : G. S.

Trois ans après, cette vindicative, qui avait au moins de la femme la furie, cette *fœmina furens*, cette lionne qui gardait si bien la mémoire pour exécuter ses amis, la perdait elle-même pour les sauver. Un de ses intimes à elle et à Sandeau, de leur pays, Jules Decaudin, un artiste et un lettré que j'avais connu par eux, placé rédacteur des Beaux-Arts à la *Réforme* et nommé, pour son malheur, conservateur au Musée de Versailles, fut déporté par le coup d'Etat.

La femme du malheureux était mère de trois pauvres petits enfants, dont l'aîné, plus tard, fut tué par l'armée de Versailles; il y a des familles prédestinées.

L'infortunée m'écrivit à Londres, où j'étais proscrit moi-même, me priant de faire une démarche pour son mari auprès de George Sand et de Jules Sandeau, ralliés au nouveau pouvoir. Malgré toute ma répugnance, j'écrivis aux deux. L'un et l'autre n'avaient qu'à demander pour obtenir la grâce de celui qui était plus leur ami que le mien, républicain inoffensif d'ailleurs, un innocent pris dans le tas par la rafle. Et certes, César, qui avait gracié le citoyen Barbès, eût lâché ce minime. Ils n'avaient donc qu'un mot à dire pour lui sauver la vie. Ils ne le dirent pas, épargnant leur crédit. Il mourut, cassant de la pierre à Lambessa. Ils ne me répondirent même pas, bien entendu, n'ayant rien voulu faire pour lui quand ils pouvaient tout, reniant ainsi leur passé, leur cause, oubliant ensemble leurs amitiés et leur querelle à la cour de Louis-Napoléon.

FÉLIX PYAT.

BAZAINE*

Le procès de Madrid et les publications si intéressantes de M. Alfred Duquet ** ont ravivé le souvenir du terrible drame militaire qui a eu pour dénouement la condamnation à mort d'un maréchal de France. Le maréchal Bazaine a été reconnu cou pable d'avoir capitulé et d'avoir rendu la place de Metz, en faisant déposer les armes aux troupes dont il avait le commandement en chef, *sans avoir fait préalablement tout ce que lui prescrivaient le devoir et l'honneur.*

Le 10 décembre 1873, dans une lettre collective au ministre de la guerre, les membres du conseil de guerre ont, à l'unanimité, cru devoir exposer au chef de l'armée diverses circonstances qui n'avaient pu légalement atténuer leur verdict, mais dont il leur paraissait équitable cependant de tenir compte au maréchal. Non seulement ils rappelaient ses états de service, sa bravoure à Borny, à Gravelotte et à Noisseville, mais ils reconnaissaient « que le maréchal Bazaine avait pris et exercé le commandement au milieu de difficultés inouïes, qu'il n'était responsable ni du désastreux début de la campagne ni du choix des lignes d'opération ».

Les membres du conseil de guerre ont-ils obéi, en écrivant cette lettre, à un sentiment de pitié, presque de faiblesse, faisant fléchir la justice?

S'il faut penser que le maréchal Bazaine ait, par un calcul prémédité, d'accord avec l'ennemi, réduit lentement son armée à l'impuissance, dans le but de la livrer à la Prusse avec la place de Metz, quel

---

* La *Revue de Paris* a déclaré à son premier volume qu'elle serait la tribune de toutes les opinions éloquemment exprimées. Aujourd'hui encore, pour ceux qui l'auraient oublié, nous rappelons que tous les écrivains dignes de ce nom ont le droit de dire leur pensée, sans pour cela que les directeurs de la Revue en acceptent la solidarité, en philosophie, en art et en politique.

** *Les Grandes batailles de Metz.* — *Les Derniers jours de l'armée du Rhin.* (Charpentier, éditeur.)

qu'ait été le mobile de ses actes, il devait être traité sans miséricorde et passé par les armes. A plus forte raison eût-il été indigne de pitié si, comme paraît le croire M. Alfred Duquet, invoquant l'opinion du général de Villenoisy, « il avait vendu son armée contre espèces sonnantes. »

Le mobile de Bazaine! Est-il un problème historique plus douloureux, plus difficile à résoudre, plus inquiétant pour la conscience d'un écrivain? Les fautes sont évidentes : leurs conséquences désastreuses ne le sont pas moins. Mais pourquoi, dans quel but, ces fautes ont-elles été commises?

Égoïsme, ambition, rivalités mesquines, incapacité : n'est-ce pas assez? Faut-il aller jusqu'à la trahison voulue, combinée, suivant un plan arrêté d'avance?

Disons tout de suite bien haut qu'aucune preuve, aucun indice de la trahison à prix d'argent n'a été fourni par les plus ardents adversaires du maréchal. On trouve cette accusation formulée dans une lettre écrite par le général de Villenoisy à M. Alfred Duquet, mais elle est accompagnée d'un aveu qui en diminue singulièrement l'importance :

« Lorsque je vous ai dit qu'à mon avis Bazaine était d'accord avec les Prussiens dès le commencement de la guerre et avait livré son armée pour de l'argent, j'ai exprimé une simple opinion, *à l'appui de laquelle je ne puis apporter aucune preuve matérielle...* Mon opinion est *contraire à celle qui est généralement répandue.* »

M. Alfred Duquet, dont l'indignation contre le maréchal Bazaine a des accents passionnés contrastant avec le ton de modération et la remarquable impartialité de son livre, accueille cette accusation avec une visible complaisance, mais il n'en sait pas davantage. Il reconnaît que Bazaine « vit d'expédients et d'aumônes à Madrid ».

Ne supposons donc pas de pareilles horreurs. L'infamie, poussée à ce point, est inconciliable avec tout sentiment généreux. « A Borny, à Gravelotte, à Noisseville, nul n'a surpassé le maréchal Bazaine en vaillance, » ont écrit, dans leur lettre du 10 décembre 1873, les membres du conseil de guerre. « Je ne connais que la vérité et je lui sacrifie tout », dit M. Alfred Duquet, dans la préface de son second volume. N'éprouverait-il pas lui-même quelque soulagement s'il devait reconnaître qu'un Français, un Messin, — Bazaine est né à Lessy, dans la banlieue de Metz, — un général en chef, un maréchal de France, n'est pas tombé si bas, n'a pas commis un acte aussi vil?

A l'intérêt de la vérité historique se joint un autre intérêt plus élevé encore, celui du patriotisme, qui a besoin d'être éclairé. Il faut qu'il connaisse toutes les fautes commises, pour les éviter toutes à

l'avenir. Ce serait le tromper que de lui montrer la défaite comme l'œuvre d'un homme, d'un criminel unique. Les causes sont multiples en effet.

Le gouvernement impérial, l'opposition, le maréchal Bazaine, la révolution du 4 septembre, le déchaînement de l'esprit révolutionnaire, M. Gambetta lui-même, ont leur part de responsabilité dans nos désastres. Sans doute, le maréchal Bazaine a sa place parmi ceux qui ont fait passer leurs calculs personnels avant l'intérêt supérieur de la patrie. C'est là son crime, durement, mais justement expié. N'allons pas au delà, et, dans l'étude des fautes qu'il a commises, n'oublions pas les circonstances qui en expliquent le mobile. Je ne vais pas jusqu'à dire qu'elles l'excusent.

***

Les fautes du gouvernement impérial!

Elles sont d'abord dans sa politique étrangère depuis la guerre d'Italie. Un sentimentalisme révolutionnaire, le faux principe des grandes agglomérations de race, l'oubli de toutes les traditions et des véritables intérêts de la France, ont fait favoriser, avec un aveuglement inouï, l'unité de l'Italie, l'hégémonie de la Prusse, l'alliance de la Prusse et de l'Italie. Nous avons détruit, abaissé nous-mêmes tout ce qui pouvait former contrepoids à la prépondérance prussienne.

Qui donc disait, en 1865 : « La France impériale doit être l'amie et le soutien de la Prusse *? »

L'empereur n'écrivait-il pas en 1866 : « Nous désirons pour la Prusse plus d'homogénéité et de force dans le Nord **? »

Au lieu de soutenir les princes allemands confédérés, la France les laissait écraser et devenir, sous la rude main du militarisme prussien, les soldats obéissants et utiles d'une prochaine invasion.

L'imminence de la guerre avait-elle inspiré du moins des résolutions viriles et déterminé des préparatifs efficaces? En face de la monarchie militaire de la Prusse, donnant le spectacle d'une nation étroitement unie à son souverain, l'Empire sombrait dans les discussions parlementaires. Une dynastie sans racines dans le pays, représentée par un prince vieilli avant l'âge et par un enfant, ne rencontrait plus nulle part ni fidélité ni dévouement sincères.

L'insuffisance des effectifs avait été rendue publique par le vote de l'armée au plébiscite de mai 1870: la France n'avait que 250,000 hommes

* Discours du prince Napoléon à Ajaccio.
** Lettre à M. Drouyn de Lhuys.

sous les drapeaux. Les Allemands, merveilleusement renseignés, le savaient bien*. Les préparatifs matériels n'étaient pas plus rassurants. Précipiter le dénouement devait amener le désordre lamentable auquel nos départements de l'Est ont assisté entre la déclaration de guerre et les premières batailles.

L'empereur, chef nominal de l'armée, n'avait pas donné en 1859, en Italie, des preuves de capacité. Plus inerte, plus hésitant que jamais, il était, en 1870, hors d'état de supporter les fatigues d'une campagne. C'est lui — et sous ses ordres le maréchal Le Bœuf, major général — qui avait disséminé nos corps d'armée sur la frontière, aggravant ainsi notre infériorité numérique.

Quand il quitta Metz, laissant à eux-mêmes l'armée du Rhin et son commandant en chef, il succombait sous le poids de ses fautes.

* * *

Les fautes de l'opposition !

Si irréconciable qu'elle fût contre l'Empire, l'opposition républicaine l'avait soutenu et excité dans sa politique funeste vis-à-vis de l'Italie et vis-à-vis de la Prusse. Les intérêts de la Révolution universelle passaient avant les intérêts de la France.

Son aveuglement fut tel qu'à la veille de la guerre elle refusait tout à l'armée.

Laissons parler M. Alfred Duquet, patriote avant d'être républicain :

« Tous les phraseurs qui, durant l'Empire, s'étaient toujours opposés aux dépenses militaires : les Jules Favre, les Jules Simon, les Pelletan, les Garnier-Pagès, les Picard et les Jules Ferry, prirent la direction d'une armée à laquelle ils avaient tout refusé. »

M. Alfred Duquet cite impitoyablement, d'après les comptes rendus sténographiques du *Journal officiel* revisés par les orateurs eux-mêmes, les paroles que prononçaient à la tribune du Corps législatif, en 1867, — un an après Sadowa, — les députés républicains.

Jules Simon : « Le projet demande une force armée de douze cent mille hommes. J'insiste sur l'énormité de ce chiffre. La loi qu'on propose est surtout mauvaise, parce qu'elle constituera une aggrava-

* « Au cas le plus heureux, la France ne peut jeter qu'une armée de 300,000 hommes sur le Rhin. Quant aux forces allemandes, le million de soldats rêvé par Napoléon Ier est dépassé et bien au delà ! Il ne manque pas un homme. Nous serons dans la proportion de quatre contre un, en admettant même que les Français soient 350,000. Derrière l'armée française, il n'y a qu'une faible réserve d'un tiers de son effectif ! Derrière l'armée allemande, il y a des centaines de mille de soldats bien exercés ! » (*Chronique souabe*, publiée à Stuttgard. — 27 juillet 1870.)

tion de la toute-puissance de l'Empereur. Ce qui importe, ce n'est pas le nombre des soldats, c'est la cause qu'ils ont à défendre... Il n'y a qu'une cause qui rende une armée invincible, c'est la liberté!... Au lieu d'une armée imbue d'esprit militaire, nous voulons avoir une armée de citoyens qui soit invincible chez elle et *hors d'état de porter la guerre au dehors*... Nous demandons sans ambages LA SUPPRESSION DE L'ARMÉE PERMANENTE. »

Ernest Picard : « Par quelle aberration le gouvernement peut-il songer à chercher les forces de la France dans l'exagération du nombre d'hommes? Notre amendement porte *la suppression absolue des armées permanentes et leur remplacement par des gardes nationaux.* »

Eugène Pelletan : « Le militarisme est une plaie... Je comprendrais les pompiers armés pour le cas d'une invasion. Mais *une invasion est-elle possible?* On s'indignerait si je formulais une prévision semblable, et on aurait raison. »

Jules Favre : « Qu'est-ce que je lis dans les documents officiels? J'avoue, Messieurs, que ma conscience se révolte contre de pareilles propositions. Nos véritables alliés sont les idées... La nation la plus puissante est celle qui peut désarmer. Donc, RAPPROCHONS-NOUS SANS CESSE DU DÉSARMEMENT.

Garnier-Pagès : « Qu'est-ce que la force matérielle? Quelle puissance vous auriez si vous vouliez avoir confiance dans le peuple et dans la liberté! Le budget de la guerre nous mène à la banqueroute. C'est la plaie, c'est le chancre qui nous dévore... Il n'y a d'économies sérieuses que sur les budgets de la guerre et de la marine... »

A l'ouverture de la session de 1867, le discours de la Couronne contenait cette phrase :

« L'influence d'une nation dépend du nombre d'hommes qu'elle peut mettre sous les armes. »

Pied à pied l'opposition républicaine résista. « L'influence d'une nation, répondait fièrement M. Garnier-Pagès, dépend surtout de ses institutions et de ses principes. »

—« Les armées permanentes sont jugées et condamnées, » s'écriait M. Magnin. Et M. Émile Ollivier lui-même, qui n'était pas encore ministre, intervenait : « Est-ce le chiffre de l'armée prussienne qui vous préoccupe? L'armée prussienne est une armée essentiellement défensive... oui, défensive. Elle a pu une fois entreprendre en dehors de son territoire une campagne comme celle de 1866; mais, si une victoire immédiate n'avait pas couronné son audace, elle n'eût pu résister aux longues, rudes et pénibles campagnes dans lesquelles, à côté des victoires, on a des revers ou des succès disputés. »

— « Qu'une grande complication, disait le maréchal Niel en 1868, vienne à se présenter, qu'il faille parer à une attaque dirigée rapidement contre nous; une puissance comme la France doit pouvoir, quinze jours après avoir déclaré la guerre, avoir 500,000 hommes sous les armes, et quinze jours plus tard une deuxième armée forte au moins de 700,000 hommes. »

L'opposition lui répondit en proposant au budget de 1870 de réduire d'un coup l'armée de 200,000 hommes.

« Canon, ton règne est passé ! » s'écriait dans un accès de lyrisme un des futurs membres du gouvernement de la Défense nationale, M. Jules Simon, LE 5 JUIN 1870, à la distribution des prix de l'Association philotechnique.

Cependant, par une inconséquence vraiment incroyable, lorsque la guerre devint menaçante, personne ne fut plus belliqueux que les députés de l'opposition et la presse républicaine.

Au commencement de juillet 1870, lorsque les négociations firent espérer le maintien de la paix, les journaux s'indignèrent.

— « C'est une paix sinistre, dit l'*Avenir national*. Le pays ne se laissera pas leurrer. »

— « Puisque, pour une raison quelconque, écrivait M. Pessard, par faiblesse ou par imprudence, le cabinet n'a pas rempli sa mission, nous espérons que le Corps législatif fera son devoir. »

M. Guéroult ajoutait dans l'*Opinion nationale :*

« L'opinion demeure triste, désappointée, inquiète. Tout cela est triste et même un peu ridicule. On nous dit aujourd'hui que nous avons la paix. Quelle paix? Qu'avons-nous obtenu de la Prusse? Quel désaveu du passé? Quelles garanties pour l'avenir? Rien. »

Le *Temps*, le *Siècle*, M. Edmond About dans le *Soir*, F.-V. Hugo dans le *Rappel*, Delescluze dans le *Réveil*, se montraient également ardents. Et quand, à la séance de nuit du 15 juillet 1870, M. Thiers combattit seul pour la paix, M. Vrignault, dans l'*Opinion nationale*, le prit de haut avec lui :

« Quant à M. Thiers, dit-il, mieux eût valu pour sa mémoire que sa carrière se fût terminée avant cette journée ! »

Cette même opposition dictait le choix des généraux sur lesquels elle croyait pouvoir compter. Elle imposait la nomination de Bazaine, « notre glorieux Bazaine, » disait encore Jules Favre, le 15 septembre 1870, à Ferrières, puis celle de Trochu. Elle ne le faisait pas sans raison : le maréchal Bazaine avait noué des relations pleines de promesses avec les députés de l'opposition, et le général Trochu était en étroit accord avec eux.

M. Alfred Duquet fait à son parti ces reproches trop mérités.

Tout homme de bonne foi doit reconnaître qu'à cette époque néfaste la politique l'a trop souvent emporté sur le patriotisme, et qu'à ce point de vue Bazaine n'a pas été le seul coupable.

* * *

Le maréchal Bazaine n'a pas été le seul coupable. Mais il a été coupable. Dans quelle mesure? Le conseil de guerre de Trianon a exactement apprécié sa culpabilité dans son verdict dont la lettre du 10 décembre 1873 est inséparable.

Sa sentence n'a pas seulement l'autorité de la chose jugée : elle est l'expression de la vérité historique. Ce qu'elle ne pouvait pas dire, ce que les historiens, les patriotes, les penseurs ont encore à rechercher, ce sont les mobiles de la conduite du maréchal condamné. Quels sentiments l'ont dominé? A quelles inspirations a-t-il obéi? Pourquoi, dans quel but a-t-il commis les actes qui ont motivé sa condamnation? — Question poignante qui doit être étudiée et résolue sans parti pris, sans entraînement, de sang-froid.

Deux périodes doivent être soigneusement distinguées, — la période des combats jusqu'à la révolution du 4 Septembre, — la période du blocus et des négociations qui ont abouti à la capitulation du 27 octobre.

Lorsque le maréchal Bazaine fut investi du commandement en chef, l'Empire existait encore. Les souvenirs du Mexique pesaient sur le maréchal : il n'inspirait à l'armée qu'une confiance médiocre. On l'accusait d'avoir sacrifié à ses visées personnelles le malheureux archiduc Maximilien, et d'avoir rêvé pour lui-même le trône éphémère qu'avait payé de sa vie le chevaleresque prince autrichien. La loyauté du maréchal Bazaine était plus atteinte que sa réputation militaire. La situation était telle cependant qu'il fut porté au commandement en chef, bien plus par la pression de l'opinion publique que par le suffrage de ses compagnons d'armes. Ce commandement en chef, dont les responsabilités sont si terribles et que la victoire seule pouvait rendre enviable, il ne craignit pas de le solliciter dans des négociations secrètes avec les députés de l'opposition.

C'était un mauvais début. Dès que le maréchal Bazaine eut obtenu le commandement, il en fut écrasé. Jamais il n'a été à la hauteur des événements qui se précipitaient. On ne trouva en lui ni la sollicitude d'un administrateur, ni les combinaisons d'un tacticien, ni le coup d'œil d'un général sur le champ de bataille. Il se laissa porter sur tous les écueils par le vent contraire, sans montrer jamais une lueur d'intelligence ou d'énergie.

Égoïste et jaloux, il se montra surtout inerte lorsque son initiative pouvait aider au succès d'un de ses compagnons d'armes. Avait-il toujours prévu les conséquences de son inaction? Savait-il qu'en ne secourant pas Frossard à Spickeren il serait lui-même contraint à une retraite dont l'effet moral et les conséquences matérielles devaient compromettre la campagne tout entière? Ce qui est certain, c'est qu'il ne bougea pas. Ramené sous les murs de Metz, il parut avoir conscience de son incapacité. C'est là, sans doute, la cause de son secret désir de ne pas rencontrer l'ennemi dans un combat décisif. La forteresse à laquelle il se cramponnait était pour lui une sauvegarde qui lui permettait de gagner du temps : il ne risquait pas, sous le canon de Metz, d'être cerné et détruit en quelques jours.

La retraite, la défaite, sont de mauvaises conseillères. Combien, parmi les plus vaillants, subissent leur influence! Le maréchal Canrobert lui-même, que M. Alfred Duquet appelle, avec si juste raison, « le lion de Saint-Privat, » avait-il la même énergie le soir du 16 août et pendant les deux tristes journées de Noisseville? N'a-t-il pas voté dans les conseils de guerre dans le sens des propositions du général en chef? Qui oserait cependant soutenir, non pas qu'une pensée de trahison, mais qu'une adhésion quelconque à un acte contraire au devoir militaire ait approché de l'esprit de ce vaillant soldat?

Les heures passent vite pendant une bataille, et l'occasion perdue ne se retrouve pas.

Le 16 août, le maréchal Bazaine s'est heurté en aveugle, sans avoir pris les précautions élémentaires, sans avoir protégé sa gauche par des reconnaissances et sans avoir songé à détruire les ponts de la Moselle, au corps d'armée du général Alvensleben. Il n'a pas paru se douter de la faiblesse de cet adversaire. Il a pris part tardivement à des mouvements incomplets, incohérents, aussi mal dirigés que possible. La journée du 16 août n'a été qu'une mêlée confuse, épuisante, meurtrière, une cohue sanglante. Le général en chef s'est jeté dans la mêlée avec son état-major, dont il s'est trouvé séparé. Rien de plus saisissant que cet épisode rapporté par M. Duquet dans son récit si clair, si émouvant, de la bataille de Rezonville :

« Le maréchal Bazaine venait d'installer, en personne, afin de préparer et appuyer la charge des cuirassiers et des lanciers, une batterie de la garde entre les chemins allant de Buxières et de Flavigny à Rezonville, tout près de ce village. Le colonel de Rauch aperçoit ces bouches à feu et tombe sur leur droite juste au moment où le 11e hussards les aborde de front. — Complètement prise au dépourvu, c'est à peine si la batterie a le temps de tirer quelques coups que déjà elle est entourée par les hussards. (*La Guerre franco-*

allemande, 1re partie, p. 89). Les servants se sauvent, emmenant les avant-trains et les attelages. *Bazaine est emporté dans le tourbillon; il met l'épée à la main pour sa défense et galope côte à côte avec un officier prussien* jusque sur la grande route où la présence d'un bataillon de chasseurs et de deux escadrons d'escorte arrête la charge. Un escadron de hussards français reprend les pièces conquises. *Quant à l'état-major du commandant en chef, il a été si bien dispersé par cette échauffourée qu'on ne le retrouvera plus durant plusieurs heures.* »

On raconte qu'un des officiers de cet état-major dispersé poussa droit au maréchal Canrobert et l'aborda en lui disant : « Monsieur le maréchal, vous êtes général en chef : le maréchal Bazaine vient d'être pris par l'ennemi. »

Si, après un pareil incident, le maréchal avait conservé quelque confiance en lui-même, il eût été bien présomptueux. Il ne voyait pas clair sur le grand échiquier d'une bataille, il était incapable de conduire une armée en rase campagne. S'il avait déjà le secret désir de ne pas s'éloigner de Metz, la journée du 16 août devait lui inspirer ce désir plus vif que jamais.

Les troupes, très éprouvées, mal conduites, étaient loin d'être en ordre parfait à la fin d'une si terrible lutte. Elles avaient le sentiment instinctif qu'elles n'étaient pas commandées. En vain le maréchal Bazaine s'était-il montré au plus fort du combat, payant bravement de sa personne. Il n'inspirait plus confiance à ses soldats.

Cependant, ni dans les fautes de cette journée, ni dans la retraite du lendemain, on ne trouve la preuve d'une volonté criminelle. Le commandant en chef de l'armée du Rhin a montré une impéritie, une incapacité désolantes. Le résultat, hélas ! a été le même que s'il avait trahi : en reculant au lieu d'avancer sur le plateau de Rezonville, l'armée faisait le premier pas dans la voie qui devait la conduire fatalement à la capitulation.

M. Alfred Duquet démontre que le maréchal Bazaine avait eu, en quittant Metz, l'arrière-pensée d'y revenir, qu'avant la bataille du 18 août il aurait arrêté les emplacements que devaient occuper ses corps d'armée sous le canon de la place. Ces dispositions s'expliquent aussi bien par l'absence d'énergie et par la préoccupation, peut-être très personnelle, de conserver ses forces intactes, que par un accord avec l'ennemi. N'est-il pas évident que, si cet accord eût existé, l'armée prussienne tout entière aurait été dirigée sur le plateau de Rezonville et que l'armée française n'aurait pas été heurtée, comme par accident, par le corps unique du général Alvensleben ?

Ce qui est plus inexcusable, c'est l'attitude du maréchal Bazaine

pendant que le maréchal Canrobert soutenait avec tant d'héroïsme la lutte désespérée de Saint-Privat. Laisser à si petite distance un de ses corps d'armée sans secours, sans artillerie, sans munitions, est un acte qui, à lui seul, suffirait à justifier la sentence du conseil de guerre. La jalousie que le maréchal Bazaine éprouvait pour ceux de ses compagnons d'armes dont la situation pouvait lui faire ombrage est un des plus tristes côtés de son caractère. Il s'était bien gardé d'accourir au canon du général Frossard à Spickeren : l'apparence d'une victoire eût donné au précepteur du prince impérial le bâton de maréchal. Il n'a pas fait un mouvement pour aider le maréchal Canrobert à précipiter des hauteurs de Saint-Privat les colonnes qui lui donnaient assaut, — le maréchal Canrobert qui avait failli deux jours auparavant le remplacer comme commandant en chef !

C'est le même sentiment qui l'a déterminé à ne faire qu'un effort tardif et sans importance pour tendre la main au maréchal de Mac-Mahon accourant à son secours. Se faire dégager par son rival, lui procurer l'occasion d'un second Magenta, le maréchal Bazaine n'en supportait pas la pensée.

Comme le conseil de guerre, le conseil d'enquête, présidé par le maréchal Baraguey-d'Illiers, a très exactement apprécié ces faits lorsqu'il a dit :

« Considérant que le maréchal Bazaine, par ses dépêches des 19 et 20 août, a fait décider la marche de l'armée du maréchal de Mac-Mahon sur la Meuse ; qu'il a été informé de l'opération tentée pour se porter au secours de l'armée de Metz ; que les tentatives de sortie, les 26 et 31 août, ne sauraient être considérées comme assez sérieuses pour opérer une diversion utile à l'armée de Châlons :

« Par ces motifs, le conseil d'enquête pense que le maréchal Bazaine est en grande partie responsable de la perte de cette armée. »

Certes, de tels sentiments sont abominables. On ne saurait assez flétrir une conduite qui a eu pour la patrie des conséquences aussi désastreuses. Est-il nécessaire d'y ajouter, sans preuves, la supposition que ces actes auraient été accomplis D'ACCORD AVEC L'ENNEMI ?

* * *

Quelques jours après, la révolution du 4 Septembre était un fait accompli.

M. Alfred Duquet n'exagère pas lorsqu'il dit que le maréchal Bazaine « n'a pas été l'homme fidèle à son souverain déchu », mais qu' « avec ses habitudes cauteleuses, ses allures ambiguës, il ne

s'est pas déclaré franchement, voulant se garder une porte de sortie, et, d'écharpe changeant, pouvoir crier, selon les cas : « Vive l'Empereur ! Vive la République ! »

Il faut le reconnaître cependant, la situation était de nature à troubler les consciences les plus loyales. Les paroles adressées par le maréchal Canrobert le 13 septembre aux officiers généraux et supérieurs de son corps d'armée, ainsi qu'aux députations des officiers subalternes et des sergents-majors, en est la meilleure preuve. M. Alfred Duquet reproduit l'allocution du maréchal, qui concluait en ces termes :

« Nous n'avons pas de certitude ; ces affirmations cependant paraissent fondées. Pour nous, soldats, nous devons rester unis ; nous avons à notre tête un chef connu ; il a ses projets ; c'est un homme sur lequel l'armée peut compter. Au moment opportun, il saura la diriger. Aujourd'hui notre rôle est évident, *nous n'avons qu'à attendre*, nous représentons une force imposante, la seule armée organisée de la France, nous sommes appelés à lui rendre de grands services ; notre présence ici est des plus utiles ; nous immobilisons une armée formidable... Prenons patience ; quoi qu'il arrive, jamais notre armée ne subira la moindre humiliation, et nous partirons de Metz le front haut, portant glorieusement le drapeau de la France. »

Que se passait-il en France ? On ne le savait à Metz que par les nouvelles que l'ennemi laissait parvenir malgré le blocus. Que dans une situation pareille de vieux soldats aient regardé que la discipline militaire, l'obéissance aux chefs, devaient rester la sauvegarde de leur honneur, n'est-ce pas bien naturel ? Qui pourrait s'en étonner ?

La Prusse, qui n'a pas de scrupule dans le choix de ses moyens, a exploité avec beaucoup de perfidie et d'habileté cet état des esprits. Elle a laissé passer ou envoyé Régnier. Ce n'est pas seulement Bazaine, c'est l'honnête et loyal général Bourbaki que cet aventurier est parvenu à convaincre.

Pendant ce temps les jours s'écoulaient, les chevaux étaient abattus, les vivres s'épuisaient. Le quartier général prussien savait que l'armée de Metz ne tarderait pas à être à sa discrétion. Il prolongeait les négociations, gagnait du temps. Le temps, hélas ! était contre nous, puisque aucun secours ne pouvait approcher et que la famine était menaçante.

Quand la vérité se fit jour pour le commandant en chef de l'armée du Rhin, il eût fallu :

... Qu'un beau désespoir alors le secourût,

qu'il forçât les lignes, qu'il brûlât les drapeaux, qu'il succombât en

combattant, envoyant aux armées qui continuaient la lutte les survivants de ses cadres d'officiers et de sous-officiers, les plus énergiques de ses vaillants soldats.

Una salus victis nullam sperare salutem

Le maréchal Bazaine n'avait pas l'âme assez haute. Il précipita le dénouement, non pas pour aller chercher le prix de sa trahison, mais pour fuir les reproches indignés des Messins et d'une partie de son armée, pour déposer le fardeau d'une responsabilité qui l'écrasait. Il ne détruisit pas son matériel, il livra ses drapeaux, *qu'il pouvait et devait détruire*, a dit avec raison le conseil d'enquête. Avait-il, dans sa nature épaissie et vulgaire, le sentiment de ce qu'est le drapeau pour un soldat ?

Pour tous ces faits, il a été justement dégradé, condamné à mort, déshonoré. La grâce qui a commué sa peine a rendu plus saisissante encore sa déchéance. Le spectacle de cet ancien maréchal de France, vivant misérablement à l'étranger, est la plus exemplaire des leçons ; une exécution sanglante n'y eût ajouté qu'un sentiment de pitié et d'horreur.

* * *

Certes, rien n'est plus misérable que de compromettre, dans un intérêt d'ambition, pour servir des aspirations de parti, la défense du pays contre l'étranger.

Ce reproche, le maréchal Bazaine n'est pas seul à l'avoir mérité.

S'il est une époque de notre histoire où la trêve des partis aurait dû s'imposer, c'est bien celle qui a suivi le désastre de Sedan.

L'occasion en était facile. Le Corps législatif s'était mis d'accord pour voter la formule proposée par sa commission :

« Vu la vacance du pouvoir, la Chambre nomme une commission de gouvernement et de défense nationale. Cette commission est composée de cinq membres choisis par le Corps législatif. Elle nommera les ministres.

« Dès que les circonstances le permettront, la nation sera appelée par une Assemblée constituante à se prononcer sur la forme de son gouvernement. »

C'eût été là le véritable gouvernement de la Défense nationale, s'imposant au respect et à l'obéissance de tous. Les chefs militaires n'auraient pas éprouvé d'hésitation; l'accord de tous les bons citoyens se fût fait de lui-même. Toutes les forces, toutes les ressources nationales eussent été dirigées vers un but unique : la défense.

Quelques-uns des chefs du parti républicain ont profité de la défaite pour s'emparer du pouvoir, tantôt déchaînant, tantôt ménageant l'émotion populaire, ajoutant aux conséquences d'une guerre malheureuse des désordres intérieurs que l'ennemi n'a pas manqué d'exploiter.

M. Alfred Duquet cite volontiers l'opinion des écrivains et des orateurs étrangers. Il a raison : ils n'ont pas de parti pris dans nos querelles, et ils peuvent souvent en être meilleurs juges que nous-mêmes.

— « Je ne voudrais pas, disait M. Gladstone à la Chambre des Communes, dire une parole au détriment d'une grande nation malheureuse. Je sympathise avec la France, que je plains de toute mon âme, mais que je plains surtout d'être tombée dans les mains de ces deux hommes (Jules Favre et Gambetta) qui portent la responsabilité du sang répandu. Si la France a été humiliée, dévastée, épuisée, la faute en est à ces hommes, qui, par des proclamations vaines, exagérées, trompeuses, sans conviction, l'ont entraînée dans l'erreur. »

L'Empire était tombé ; il ne se serait pas relevé. Mais la France devait être laissée maîtresse de disposer de ses destinées. La révolution du 4 Septembre proclamant la République ne pouvait être et n'a été qu'une diminution de force devant l'ennemi.

* * *

Les conséquences n'ont pas tardé à s'en faire sentir.

Les hommes qui s'étaient emparés du gouvernement étaient ceux qui, trois ans auparavant, niaient le risque d'une invasion, proposaient de lui opposer des sapeurs-pompiers, n'avaient pas d'expression assez dure pour dénoncer la plaie, le chancre des armées permanentes. Ils allaient faire, aux dépens de la France, l'expérience de leurs théories, désorganisant, par l'élection, les régiments qui nous restaient, pactisant avec l'émeute, laissant s'annihiler dans la garde nationale des ressources immenses d'hommes, d'armement et de munitions.

A Alger, la nouvelle de Sedan et du 4 Septembre était accueillie par des réjouissances bruyantes. Un vieux général, le général Walsin-Esterhazy, nommé par le nouveau gouvernement chef politique et militaire de l'Algérie, était saisi et reconduit à bord, au milieu des huées de la population.

Dans cette colonie, qu'il fallait garder à la France et où il était possible de demander à la population indigène, presque à l'infini, de nouveaux régiments de turcos, si intrépides sur le champ de bataille,

le régime militaire était proscrit pendant la guerre ! M. Crémieux livrait l'Algérie aux juifs, qui ne l'ont pas lâchée. A la paix, on trouva installé au gouvernement général, à la place des Bugeaud, des Pélissier, des Mac-Mahon,... le secrétaire de la mairie de Constantine.

Le général Mazure, investi du commandement de l'armée de Lyon par le ministre de la guerre, était arrêté et jeté en prison sur l'ordre de M. Challemel-Lacour, obéissant honteusement aux injonctions de l'émeute. Le commandement militaire était livré, en sa personne, à tous les outrages : on lui faisait traverser la ville entière en voiture découverte, pour que la populace pût savourer son triomphe.

A Paris, malgré la présence d'une armée considérable, que la garde nationale, soumise au régime militaire, exercée et aguerrie, aurait pu utilement renforcer, le gouvernement négociait avec l'insurrection sans cesse menaçante et se trouvait, à plusieurs reprises, sur le point de tomber à sa discrétion.

Encouragée par tant de faiblesse, la garde nationale était devenue un danger permanent. Comment ne pas compter avec elle? N'avait-elle pas fait le 4 Septembre? Elle devait, hélas ! faire aussi la Commune. « Cette armée de la garde nationale, disait le général Clément Thomas en plein conseil du gouvernement, les 24 et 25 janvier 1871, est aussi imparfaite au point de vue de l'ordre qu'en face de l'ennemi ; elle renferme dans son sein tous les ferments de discorde qui peuvent agiter la cité. »

Quelle force n'aurait pas eue un gouvernement régulièrement élu par le Corps législatif, ne songeant qu'à la défense nationale, ayant, avec l'autorité nécessaire, la volonté de se faire obéir, choisissant les chefs militaires, mais ne les troublant pas dans leur tâche par les conceptions insensées de l'esprit révolutionnaire, laissant la France libre de ses destinées et attendant l'heure propice pour la consulter.

Ceux qui se sont emparés du pouvoir au 4 Septembre ont fait passer l'intérêt du parti républicain avant l'intérêt de la patrie et de la défense nationale. Il s'en est fallu de bien peu que la République elle-même y pérît.

* * *

« Seul de tous ces hommes, dit M. Alfred Duquet, Gambetta reconnut immédiatement la faute commise par les républicains et les orléanistes, quand ils rendaient si dure et si ingrate la tâche du maréchal Niel, qui s'efforçait d'arracher quelques subsides pour équiper, armer et instruire la garde nationale mobile. Le grand tribun comprit le danger et se promit de le conjurer à force d'audace et de volonté. C'est là son véritable titre de gloire, et le chef de la Défense nationale,

en province, a vu tous les Français lui pardonner, en raison de ses efforts gigantesques et de sa profonde foi patriotique. »

Gambetta est mort : les passions que sa personne a soulevées s'apaisent tous les jours. Si, pendant la guerre, son activité a puissamment aidé à la formation des armées de province, si, dans les dernières années de sa vie, il a compris l'importance de l'organisation militaire d'un grand pays comme la France, et a paru vouloir tenir l'armée en dehors des querelles de parti, il n'en a pas moins commis, en 1870, par passion politique, par intérêt personnel, par présomption ou par inexpérience, des fautes qui ne permettent pas d'accepter le jugement trop enthousiaste de M. Alfred Duquet.

Il a été au premier rang de ceux qui se sont rués sur les ministères, ne se contentant pas du rôle que lui aurait attribué tout gouvernement provisoire cherchant à grouper autour de lui les hommes les plus capables dans tous les partis. Accessible aux spéculateurs qui, comme les corbeaux, surgissent en cas de désastre de tous les points de l'horizon, il a laissé soupçonner son désintéressement.

Que dire de son intervention directe dans les opérations militaires?

Il imposait au général d'Aurelles de Paladines la bataille de Villepion-Loigny dans des conditions désastreuses. La bataille perdue, il envoyait follement au général Bourbaki l'ordre inexécutable de se jeter dans la forêt de Fontainebleau.

Après la destitution du général d'Aurelles, il ne se montrait pas plus circonspect vis-à-vis du général Chanzy, choisi par lui-même. Sa folie présomptueuse éclate notamment dans l'incident de l'évacuation de Beaugency au milieu d'une bataille, sans avis donné au général en chef. Deux témoins autorisés — le général Chanzy et l'amiral Jauréguiberry — en ont fait le récit.

Le général Chanzy, appelé depuis le 6 décembre au commandement de l'armée de la Loire, avait pris immédiatement, avec beaucoup d'intelligence et de fermeté, une forte position au nord de la Loire, sans s'éloigner de Paris. Il conservait ainsi l'espoir d'appuyer une tentative de sortie par l'ouest, si l'armée de Paris se trouvait en état de reprendre l'offensive.

Son aile droite était couverte par la Loire. Il était essentiel de ne pas se laisser séparer de cette défense naturelle. L'amiral Jauréguiberry avait donné l'ordre à un de ses divisionnaires — le général Camô — d'occuper Beaugency et de s'y maintenir à tout prix.

Le 8 décembre au matin, l'armée prussienne, soutenue par une artillerie formidable, attaqua sur toute la ligne la deuxième armée de la Loire.

Laissons la parole au général Chanzy :

« Toutes les fois que nous étions parvenus à portée de mousqueterie des Allemands, ils avaient été obligés de reculer devant la vigueur de nos fantassins et la supériorité du chassepot... La canonnade continua jusqu'à la nuit, sans que nos divisions perdissent un pouce de terrain... Tout eût été pour le mieux, *si des faits graves à l'extrême droite n'étaient venus détruire en partie le résultat de cette glorieuse journée, alors qu'elle paraissait complètement à nous, et compromettre sérieusement le salut de l'armée tout entière.* »

Ces faits si graves, le général Chanzy les raconte tout au long dans *La Deuxième Armée de la Loire*, page 125 :

« Sur un ordre télégraphique du ministre de la guerre (M. Gambetta), confirmé verbalement, vers huit heures du matin, par un capitaine du génie envoyé de Tours, le général Camô crut devoir dégarnir les positions qui lui avaient été assignées en avant de Beaugency. »

M. Gambetta déplaçait ainsi des divisions sur le champ de bataille sans se donner même la peine d'en prévenir le commandant du corps d'armée ni le général en chef.

La bataille était gagnée ; l'armée française conservait toutes ses positions, lorsque, à neuf heures du soir, l'amiral Jauréguiberry écrivit au général Chanzy :

« J'apprends à l'instant que Beaugency est occupé en force par les Prussiens. Comment y sont-ils arrivés ? Je l'ignore... Une batterie d'artillerie de la division Camô qui, après la bataille, avait été envoyée à Beaugency avec une faible escorte, a été, au moment où elle approchait de cette ville, assaillie par une vive fusillade : l'escorte et les canonniers ont pris la fuite, et les canons, sauf un, sont tombés entre les mains de l'ennemi. Le capitaine qui commandait cette batterie et qui s'est réfugié à Vernon a raconté qu'il s'avançait avec d'autant plus de confiance qu'en approchant de cette troupe, que dans les ténèbres on prenait pour des mobiles, il a été interpellé par un : *Qui vive ?* prononcé en très bon français. Je suppose que l'ennemi aura pénétré à Beaugency à la faveur de l'obscurité, en filant le long de la rivière dont les abords n'étaient pas gardés *puisqu'on avait évacué la ville le matin même par ordre du ministre.* Je regrette, après l'heureuse issue du combat de la journée, d'avoir à vous annoncer cette mauvaise nouvelle. JE NE PUIS AVOIR AUCUN RENSEIGNEMENT SUR LE GÉNÉRAL CAMÔ : IL EST PROBABLEMENT RESTÉ DANS LA POSITION QUI LUI A ÉTÉ ASSIGNÉE PAR ORDRE DU MINISTRE. »

A onze heures et demie du soir, le général Chanzy adressait à M. Gambetta un rapport dont tous les mots portent :

« Les communications télégraphiques étant interrompues depuis quelques heures avec Beaugency, je viens seulement d'apprendre que le général Camô, CONTRAIREMENT AUX ORDRES FORMELS QUE JE LUI AVAIS DONNÉS ET PRÉTENDANT OBÉIR A CEUX QUE VOUS LUI AURIEZ ADRESSÉS DIRECTEMENT PAR UN CAPITAINE DU GÉNIE ENVOYÉ DE TOURS, s'était retiré dans l'après-midi de Beaugency qui a été occupé à la nuit par une troupe mecklembourgeoise se glissant le long de la Loire. *Je regrette vivement cet incident qui a terni le succès de la journée.* »

Le général Chanzy ajoutait :

« Je donne l'ordre à l'amiral Jauréguiberry, commandant l'aile droite, de débusquer demain au jour l'ennemi de la ville... »

Il est plus facile de garder un poste que de le reprendre de vive force. Beaugency ne put être repris. Le général Chanzy dut commencer sa lente retraite qui ne s'est arrêtée qu'au Mans. Paris était définitivement abandonné à lui-même, et le roi de Prusse pouvait triompher de la prise de Beaugency.

Berlin se couvrit d'affiches reproduisant ce télégramme à la reine Augusta :

« Le grand duc de Mecklembourg a livré hier et avant-hier des combats sérieux devant Beaugency aux débris de l'armée de la Loire augmentée par des renforts de Tours : combats victorieux, *ville occupée*, fait 1,500 prisonniers, *pris 6 canons.* »

Les conséquences de la faute M. Gambetta ont été désastreuses. Pas plus que Bazaine il n'est allé chercher la mort sur un champ de bataille. Le lendemain, 9 décembre, le gouvernement annonçait dans *le Moniteur* que, ne pouvant plus tenir à Tours, il se retirait à Bordeaux. Paris était définitivement abandonné à lui-même. C'est dix jours plus tard que, le 19 décembre 1870, M. Gambetta écrivait le fameux télégramme :

« Cigares exquis. Soyez toujours gais et de bonne composition. »

Quelle n'aurait pas été l'indignation de M. Alfred Duquet s'il avait trouvé de pareils ordres et une pareille dépêche dans le dossier du maréchal Bazaine !

* * *

La vie militaire est une vie d'abnégation et de dévouement. L'ambition, les rivalités, les compromissions politiques, les suggestions de l'intérêt personnel perdent un soldat, quel que soit son passé. La chute est rapide et profonde : aucun exemple ne le prouve mieux que celui du maréchal Bazaine.

Mais l'armée a un autre ennemi non moins redoutable, — c'est

l'esprit révolutionnaire. Il la rend impuissante par le désordre, il égare ses chefs par des adulations insensées auxquelles l'outrage ne tarde pas à succéder.

En dehors du devoir militaire, du respect de la hiérarchie, de l'obéissance aux chefs, il n'y a pas de salut pour cette élite de la nation que nous devons entourer de tant d'amour, encourager par tant de confiance, soutenir avec tant de sollicitude. En vain regarderions-nous autour de nous : de toutes les grandeurs de la France, de ce qui peut faire encore sa fierté et son espérance, l'armée est bien aujourd'hui tout ce qui nous reste.

ROBINET DE CLÉRY.

RÉDEMPTION

Mlle LISA ET Mlle MARIA

VOYEZ-VOUS ces deux fillettes de seize ans que conduisent deux amoureux à respectueuse distance à la gare de Fère-en-Tardenois. Ce sont deux paysannes qui vont chercher fortune à Paris; l'une désire devenir cordon bleu, l'autre couturière en robes. Quoique pas trop mal élevées, quoique après leur première communion où elles ont édifié tout le village par leur piété, leur mère ait veillé sur elles avec sollicitude, quelquefois, avec le bâton à la main, deux gamins du pays ont plus ou moins apprivoisé ces jolis oiseaux, car elles ont de la figure toutes les deux : Élisa, beauté brune, Maria, beauté blonde. C'est toujours avec effroi qu'on voit courir vers Paris ces gentils minois de la campagne, car presque aucune d'elles n'échappe à ce monstre dévorant qui ne laisse debout ni pudeur ni vertu. On a vu souvent dans la *Gazette des Tribunaux* ce que Paris faisait des rosières.

Arrivées à la gare, Élisa et Maria, qui n'étaient pas accompagnées de leurs mères parce qu'elles partaient pour Paris sans leur consentement, entrèrent au cabaret où les suivirent leurs amoureux.

— Pourquoi ne venez-vous pas avec nous?

— C'est que nous ne voulons pas mourir de faim.

— Vous n'êtes pas braves.

— Vous autres, vous faites les braves, mais vous reviendrez avant qu'il soit longtemps, nous vous donnons rendez-vous à la fête du village.

Va-t'en voir si elles reviennent, Jean.

Maria embrassa Jean, Élisa embrassa Pierre.

Tout fut dit et tout fut fini entre ces jeunes coureurs et coureuses de buissons.

Jean et Pierre espéraient voir revenir les deux demoiselles à la prochaine fête, puis à la fête de l'année suivante. Mais elles n'écrivirent même pas, tant elles étaient submergées par les vagues parisiennes. Aussi, au bout de deux ans, c'est à Saint-Lazare que

nous les retrouvons, maudites par leurs familles, réduites à filer de la laine, regrettant leurs amoureux d'antan quoiqu'elles aient traversé bien des aventures amoureuses point du tout brillantes; prises par l'un, chassées par l'autre, tombant d'abîme en abîme sur le fumier parisien.

Si je conte l'histoire d'Élisa et de Maria avec deux coquins de la pire espèce, c'est pour montrer une fois de plus que, s'il n'y a plus rien à espérer des hommes frappés d'infamie, il y a tout à espérer des femmes tombées.

I

M. ALPHONSE ET M. ARTHUR

Les deux coquins en question étaient à Sainte-Pélagie pendant que Maria et Élisa étaient à Saint-Lazare.

Un matin, à l'heure où les prisonniers sont au préau, nos deux jeunes seigneurs se promenaient sous les arbres de Sainte-Pélagie, tout en émiettant leur pain aux oiseaux.

Ils étaient là pour bien peu de chose, comme ils le disaient eux-mêmes.

Le premier, qui se nommait M. Arthur, avait aimé avec effraction; le second, qui se nommait M. Alphonse, avait falsifié des écritures.

Pourquoi étaient-ils à Sainte-Pélagie? C'est en vertu des circonstances atténuantes.

Ils n'en étaient pas à leurs débuts; ils s'étaient déjà rencontrés, à quelques années de là, aux « Carmes-Déchaussées » de Poissy, d'où ils s'étaient esbignés galamment. Quoiqu'ils dussent périr dans l'impénitence finale, ils appartenaient tous les deux à des familles connues qui avaient intercédé pour qu'ils fissent leur temps à Sainte-Pélagie. Un peu plus, ils allaient aux galères, un peu moins, ils avaient le prix Montyon.

Ce matin-là, quand ils se rencontrèrent au préau, ils étaient plus pâles et plus découragés que de coutume.

— Qu'as-tu donc, mon cher Arthur? Est-ce que tu rêves une bonne action?

— Oui, j'ai tenté de me pendre cette nuit; mais la corde a cassé; c'était une corde de cheveux.

— O homme sentimental! Je te parie que c'était des cheveux de Clémentine?

— C'est égal, je finirai par là. Je sens que j'ai des ailes, il faut que je m'envole dans ma cage. La vie, c'est la vraie prison.

— Oui, quand on est à Sainte-Pélagie.

— Quand on se croit libre, est-ce qu'on n'est pas emprisonné dans les préjugés? La belle vie en vérité! On ne peut rien faire sans voir le profil du gendarme.

— Eh bien! moi, je suis de tout, la cage ne m'empêche pas de chanter. Et pourtant, je suis comme toi, j'ai du vague à l'âme, le pain de la prison me fait songer à ces belles dindes truffées qui font des coquetteries chez Chevet: je respire d'ici leur parfum.

— On devrait nous donner toutes les semaines un faisan doré relevé d'ail.

— Eh bien, mon cher, ce n'est pas encore la gourmandise qui me donne des accès de mélancolie.

Et se frappant sur le cœur:

— Il me manque quelque chose là.

— Es-tu donc amoureux?

— Non, mais je voudrais le devenir.

M. Arthur leva la tête.

— Est-ce que tu as vu poindre quelque joli museau aux fenêtres des mansardes, là-bas, dans la rue de la Clef?

— Non, les femmes de là-bas ne sont pas charitables au pauvre monde; elles ne montrent jamais leur figure.

— Eh bien, sois amoureux de la lune.

— Non, j'ai mon idée, écoute bien.

Ils s'appuyèrent tous les deux contre le tronc d'un tilleul.

— Quand je pense, reprit Alphonse, qu'à l'heure qu'il est, il y a douze cents femmes à Saint-Lazare qui n'ont ni tenants ni aboutissants.

— Oui, tu as raison, j'y pensais moi-même. De pauvres femmes abandonnées qui n'ont pas un ami pour les protéger.

— Eh bien! veux-tu devenir amoureux?

— Oui, cela m'amusera.

— Voici la formule, si tu ne la sais pas ou si tu ne t'en souviens plus. Nous allons acheter du papier et nous écrirons chacun une déclaration d'amour à une beauté de Saint-Lazare.

— Je ne comprends pas.

— Je te croyais de la franc-maçonnerie.

La cloche annonça que l'heure de la promenade était finie.

— Voilà qu'on sonne le rappel, nous trouverons bien le quart d'heure d'écrire nos lettres; il faut signer un nom d'arbre ou un nom de fleur.

— Ah! pardieu, je ne me doutais pas, quand ma petite sœur me parlait du langage des fleurs, que je jouerais cette pastorale-là à Sainte-Pélagie. Je signerai le Coquelicot.

— Tu n'es pas sentimental, toi; moi je signerai le Bleuet.

— Ah! tais-toi; je te vois déjà en couronne sur la tête des vierges.

II

BLEUET ET COQUELICOT

Le lendemain, à l'heure de la seconde récréation, une pierre lancée de loin vint tomber dans une des cours plantées de Saint-Lazare — la cour des « filles de rien » ou des filles tout à fait perdues — car il y a tous les degrés à Saint-Lazare, depuis les religieuses jusqu'aux voleuses.

Cette pierre effleura la robe d'une sœur de Saint-Joseph qui veillait sur le troupeau. Une des filles, Mlle Élisa, qui n'avait encore fait que trois stations à Saint-Lazare — en un mot, un ange de vertu ramassée un soir dans le pays Latin, savait qu'on ne jetait pas pour rien des pierres dans leur jardin, aussi elle ramassa lestement celle qui avait été si bien lancée et la cacha dans son sein, comme elle eût fait d'un bouquet de violettes ou d'un oiseau privé.

Elle fit signe à quelques-unes de ses compagnes et les entraîna mystérieusement derrière les groupes.

— Voilà du nouveau, leur dit-elle; un billet doux qui arrive par la petite poste.

On fit cercle autour de celle qui parlait. Toutes attendaient une lettre. Quelle est la femme à Saint-Lazare ou ailleurs qui n'en attend pas?

En effet, sur un morceau de brique, avec une ficelle rouge pour cachet, étaient pliées deux lettres que Mlle Élisa lut aux autres.

Voici la première :

« Je m'ennuie à crever, j'ai failli passer l'arme à gauche. Si quel-
« qu'une de ces dames veut filer le parfait amour, je lui ferai
« voir que j'ai de quoi. Je suis comme ça, moi; si je n'ai pas le
« cœur pris, je m'embête surtout quand je suis entre quatre murs.
« Ah! les belles matelotes que nous mangerons à Charenton au
« mois d'août, car je n'ai tué ni père ni mère; mon seul tort est
« de savoir trop bien écrire.

« Je cherche une femme; par malheur, je ne suis pas logé à une
« bonne enseigne. Je suis tout de même amoureux : quelle est
« celle qui veut de moi? J'ai du cœur comme M. Rodrigue.

« Que celle qui veut commencer une liaison dangereuse avec moi
« prenne le nom de *Rose*, je m'appelle :

« COQUELICOT. »

« *P.-S.* — Écrire à cette adresse, franc de port, Coquelicot, à Sainte-Pélagie. »

— Tiens, c'est un bon diable, dit une de ces demoiselles; il a du cœur, ça me va. Malheureusement, je suis prise. Il y a longtemps que je m'appelle Pervenche, et mon amoureux est au régiment. Et vous me connaissez, pour rien au monde je ne voudrais le trahir. Voilà comme je suis.

— Voyons, dit Mlle Élisa, faut de la vertu, pas trop n'en faut. Moi aussi j'ai des engagements, mais ce Coquelicot-là me tape dans la prunelle je voudrais bien courir les blés avec lui.

Et elle lut la seconde lettre :

« Je cherche à me dérouiller; par malheur, je ne suis pas logé « à une bonne enseigne. Je suis tout plein amoureux, quelle est « celle qui veut en essayer.

« Je m'ennuie à mourir, j'ai failli me tuer cette nuit. Il y a des « femmes qui diraient que c'est dommage, car j'ai du beau et du « bon. Si quelqu'une de ces dames veut filer le parfait amour, je re- « prendrai courage. Je suis comme ça, moi; si je n'ai pas le cœur « amusé, je n'ai de plaisir à rien, surtout quand je suis entre quatre « murs. Ah! les belles parties de campagne que nous ferons dans « les Prés-Saint-Gervais quand j'aurai ma grâce au mois d'août, « car je n'ai tué ni père ni mère, mon seul tort est d'avoir appris à « écrire. »

Mlle Victorine interrompit :

— Il paraît qu'il a touché aux écritures, celui-là!

Et elle continua :

« Qu'on se le dise : Je m'appelle BLEUET. Qui est-ce qui veut me cueillir parmi ces dames? Celle-là s'appellera la *Pensée*. »

— C'est moi!

— C'est moi!

— C'est moi!

La partie de campagne dans les prés Saint-Gervais avait déjà monté la tête à tout le monde.

— Comme nous allons nous amuser!

— Voyons, mes enfants, procédons par ordre. Qui est-ce qui va s'amuser? Et d'abord, y a-t-il quelqu'un pour le Coquelicot?

— Oui, dit une condamnée — Mlle Maria — qui n'avait plus que trois mois à faire. Mon cœur est libre comme je serai libre dans trois mois. Je m'empare de Coquelicot, et la première qui se mettra à la traverse aura ma main sur la figure. Et je vais lui écrire avec mon sang. C'est sérieux, je sens que je l'aime à la vie, à la mort.

La fille qui parlait ainsi s'était singulièrement animée : elle voyait passer dans son esprit un coquin d'une belle tournure, un fier à bras, un Rodrigue de brasserie; elle se passionnait déjà pour ses beaux yeux.

— A la bonne heure! dit Mlle Élisa. Je n'aime pas les indécises

qui veulent et qui ne veulent pas. Voilà une gaillarde qui ne va pas par quatre chemins. Et maintenant, à une autre. Qui est-ce qui se toque du Bleuet ?

Est-ce toi, Athénaïs ?

— Moi ! tu sais bien que j'ai une procession d'amants.

— Est-ce toi, Cécilia ?

— Non ; moi j'ai juré sur la croix de ma mère.

— C'est moi ! dit tout à coup une jeune fille jusque-là silencieuse, — Mlle Élisa — j'ai un amant, mais je le plante là pour le Bleuet. Cela me rappellera mes beaux jours.

— Oui, quand tu allais glaner dans les champs.

— Glaner ! Dieu merci, si tu avais toutes les gerbes que j'ai recueillies, tu donnerais ta démission.

— Madame travaillait sur ses terres ?

— Oui, mademoiselle, voilà pourquoi je prends le Bleuet. Je vais lui écrire que je m'appelle la PENSÉE. C'est joli, n'est-ce pas, d'avoir trouvé cela ?

Et Mlle Élisa se mit à danser avec autant de joie que si elle eût déniché un amoureux à quatre chevaux.

La PENSÉE et la ROSE se prirent le bras comme si elles avaient déjà des confidences à se faire.

Le soir même, une Lazarienne, qui avait fini son temps, emporta, dans ses jarretières les deux lettres de ces demoiselles. Comme elle appartenait à la franc-maçonnerie, elle jura que ces lettres seraient remises le lendemain.

En effet, le lendemain, à Sainte-Pélagie, un prisonnier vit tomber une pierre à ses pieds. Il comprit tout de suite, il la ramassa et « la décacheta », cela se fait dans le meilleur monde. Il lut les deux lettres sans passer un mot, après quoi il dit :

— Qui est-ce qui se nomme ici COQUELICOT et BLEUET ?

Coquelicot s'approcha :

— Déjà, dit-il ! donne-moi cela.

Bleuet vint à son tour. Coquelicot lut la lettre de la *Rose* tout haut en éclatant de rire.

Bleuet, le sentimental, s'en alla dans un coin et savoura le style de la Pensée.

III

LES GIROFLÉES A CINQ FEUILLES

On comprend bien que le romancier ne va pas s'amuser à recueillir toute correspondance. Il faudrait tout un volume pour enregistrer les accents de jalousie et les expressions supersentimentales.

Qui n'a vu dans sa vie, par curiosité, des lettres de cuisinières?

Du côté des femmes, c'était le même style avec plus ou moins d'orthographe; du côté des hommes, il y avait plus de syntaxe. M. Alphonse surtout aimait les phrases et se noyait dans les adjectifs.

Jamais période mélancolique n'avait assiégé un cœur si tendre! C'était à fendre les rochers.

Mlle la Pensée en tomba malade.

Vous dire comment toutes ces lettres partaient et arrivaient serait, je crois, superflu. Il n'y a pas de contrôle qui puisse empêcher cela; il n'y a pas de directeur de prison qui, à son insu, quand il va dîner en ville, ou quand il s'aventure au spectacle, ne soit lui-même complice de ses prisonniers. N'a-t-on pas vu l'autre jour, dans un journal, un de ces geôliers farouches qui portait de ces lettres dans la coiffe de son chapeau! Dans la maison où il allait dîner, un complice prenait les lettres et en remettait d'autres.

Mlle Maria sortit la première. Mlle Élisa jeta sa tête dans son sein et y versa des larmes abondantes.

— Si tu le vois, dis-lui que je l'adore.

Air connu.

On admire d'ici le tableau.

— Rappelle-lui qu'il m'a donné sa foi.

Le jour même de sa sortie, Mlle Maria avait revêtu, selon la coutume des libérées, son costume tapageur de fille galante.

Ce ne fut pas avec une robe aussi outrageante qu'elle se présenta au guichet de Sainte-Pélagie. Elle se déguisa en femme du peuple et porta un panier rempli des plus beaux fruits de la saison, des fraises anglaises. Elle savait que son Coquelicot s'appelait Arthur, comme Mlle Élisa savait que son Bleuet s'appelait Alphonse.

Elle demanda donc M. Arthur, en disant qu'elle était sa sœur. Le guichetier faillit verser une larme en la voyant pleurer; elle le supplia, en lui donnant cent sous — une vraie pièce de cent sous — de remettre lui-même le panier à M. Arthur. Entre deux feuilles de vigne, il y avait deux lettres des deux amies aux deux amis.

Le lendemain, Arthur dit à Alphonse.

— Lève les yeux! vois-tu là-bas?

Mlle Maria avait loué une petite chambre, rue de la Clef, et montrait sa figure joufflue en prenant des poses d'amoureuse.

Si on s'envoya des baisers, vous n'en doutez pas. Que vous dirai-je? L'amour platonique s'éleva aux plus hautes sphères de l'idéal. — M. Alphonse n'avait plus que la peau sur les os, M. Arthur lui-même avait pâli.

Mlle Maria finit par avoir l'autorisation de venir au parloir voir le prisonnier. On se dévora des yeux, on se toucha la main.

— Chut! cela brûle, dit le geôlier.

Mlle Élisa sortit à son tour. A son tour, elle vint au parloir.

M. Alphonse faillit s'évanouir. J'avais oublié de dire qu'on s'était trouvé charmant de part et d'autre. A cela près que le Coquelicot aurait mieux aimé la Pensée, et que le Bleuet aurait mieux aimé la Rose.

Mais on passa là-dessus. On ne voulut pas déranger les lois du hasard.

Quand les deux coquins eurent leur grâce, je vous laisse à penser si on alla aux Prés-Saint-Gervais. Encore un peu, on n'en fut pas revenu, tant on passa du parfait amour à l'amour imparfait. On fut heureux à tout casser. On avait des ressources prises chez une receleuse grâce à des bijoux volés. On guillotina vingt bouteilles de vin de Champagne en deux jours. On apprit un peu la soustraction à l'aubergiste qui voulait imposer l'addition. On menaça de jeter la maison par les fenêtres. Et, pour couronner la fête, on s'arracha les cheveux, on se laboura la figure et on s'administra les plus belles giroflées à cinq feuilles qui jamais illustrèrent une figure humaine.

IV

LA FIN DES DEUX FILLES

Des deux coquins, nous n'en parlerons plus, parce qu'il n'y a pas de rédemption pour les coquins.

Mais il y en a pour les coquines, aussi Jésus-Christ a-t-il eu pitié d'elles. Il savait bien que c'est l'homme qui perd la femme — à moins que la femme ne perde la femme.

Quand on sort de Saint-Lazare et qu'on ne veut pas jouer aux cartes distribuées par la préfecture de police, on se remet en maison — non pas dans les mauvaises; dans les trop bien numérotées — mais dans les bonnes, celles-là où les cuisinières font danser l'anse du panier, où les femmes de chambres s'habillent avec les robes de leur maîtresse.

Les deux jolies coquines se fabriquèrent des certificats signés de princesses valaques ou polonaises, signature illisible, constatant que, l'une comme l'autre, avaient servi avec une probité exemplaire, Mlle Élisa comme femme de chambre, Mlle Maria comme cuisinière. Naturellement elles n'avaient pas fait mettre au bas de la signature le cachet de Saint-Lazare.

Toutes les deux avaient loué à la journée un taudis de la rue de l'Étoile; Mlle Maria en sortit la première pour entrer au service d'une famille étrangère. Quoiqu'elle crevât de faim, elle fit ses conditions si haut la main que la dame de la maison eut quelque respect pour elle.

Le maître de la maison opina du bonnet, sous prétexte que cette cuisinière avait de belles dents.

Maria revint toute joyeuse au taudis.

— Ah ! ma chère amie nous sommes sauvées.

Et elle conta sa bonne fortune de cordon bleu.

— Sauvées ! toi, mais pas moi.

— Grande niaise, quand il y en a pour une, il y en a pour deux. On m'a déjà dit que tous les restes du dîner étaient pour les petites sœurs des pauvres, n'es-tu pas la petite sœur des pauvres, toi qui donnes un sou aux petits chanteurs napolitains, quand tu n'as rien à te mettre sous la dent. J'ai obtenu de coucher chez moi; les soirs je t'apporterai ta cuisse de poulet.

Ce qui fut dit fut fait; pendant tout une quinzaine, Élisa vécut de la part des pauvres. Quoique ce fut la fille la plus pervertie du monde, elle se mit un jour à penser qu'elle mangeait le pain des autres. Elle avait prié Dieu jusqu'à seize ans, dans une famille de pauvres ouvriers où on avait tout perdu, moins l'espoir du ciel. Elle s'étonna un soir de tomber agenouillée, pour demander pardon à Dieu de voler son prochain.

Et tout à coup, comme la prière n'était plus dans ses habitudes, elle se releva en disant :

— Suis-je assez bête; est-ce que Dieu a les yeux sur moi? Est-ce qu'il ne m'a pas depuis longtemps rayée de son grand livre?

Elle se remit à faire l'addition de toutes ses coquineries. Que n'avait-elle pas fait? Tombant de chute en chute jusqu'au fumier de Saint-Lazare, sans y penser et sans le vouloir, elle retomba agenouillée et se sentit des larmes.

Elle s'était rappelée la robe blanche de sa première communion; était-il possible qu'elle l'eût souillée ainsi dans toutes les infamies parisiennes? Pourquoi regardait-elle ainsi en arrière? D'où lui venait ce clair écho des anciens jours? Pourquoi regardait-elle le ciel, elle qui, depuis longtemps, ne voyait que l'égout? Pourquoi ce souvenir de la source, à celle qui buvait au ruisseau des rues.

C'est que Dieu a voulu que le ciel fût pur et bleu même pour les yeux qui le regardent dans les étangs bourbeux.

Maria surprit, ce soir-là, son amie dans une tristesse profonde.

— Tu deviens folle, Élisa? Tu n'as donc encore rien trouvé aujourd'hui ?

— J'ai trouvé une place de femme de chambre chez une cocotte.

— Et tu n'as pas sauté dessus ?

— Non, elle venait de se battre avec son amant de cœur, j'en ai rougi.

— Tu rougis encore ?

— Ça m'est revenu. Est-ce que tu n'as plus de cœur au ventre?

— Oh ! mon Dieu si, tout à l'heure j'ai reçu une lettre de ma mère,

quoiqu'elle soit écrite par notre maître d'école, j'ai pleuré comme une bête.

Élisa regarda son ami.

— Tu as pleuré? Embrasse-moi.

— Pourquoi?

— Parce que, moi aussi, j'ai pleuré.

Les deux amies s'embrassèrent à tour de bras.

— Vois-tu, Maria, faire la noce sans mari, ce n'est pas encore le bonheur. Sais-tu où je suis allée en quittant la cocotte? Je suis allée questionner Héloïse.

— Héloïse qui a été aux Filles repenties?

— Oui, elle n'en est pas devenue meilleure; mais je voulais savoir comment on entre là.

Maria éclata de rire.

— Tu deviens folle!

— Folle! T'imagines-tu que je vais vivre longtemps comme ça. Vois-tu, il m'est venu des idées noires : plutôt que de recommencer nos farces de l'an passé, j'aimerais mieux allumer du charbon et m'endormir tout à fait.

— En attendant, couchons-nous pour nous réveiller demain, car, demain, j'ai une rude journée : un dîner de dix-huit couverts, mon sou pour livre va me rapporter 50 francs; tu vois que j'y ai la main, pour me trouver des places. Ne te désespère pas, tu trouveras aussi, du reste; demain tu peux venir dîner avec nous autres, car j'ai déjà dit à l'office que j'avais pour amie la plus gentille fille du monde.

Le lendemain, Mlle Élisa ne voulut pas aller retrouver la cuisinière à l'office; mais au retour du marché elle l'accompagna jusqu'à la porte, tout en causant avec elle. Ce fut alors qu'elle vit ce spectacle touchant de trois religieuses conduisant un âne qui traînait une petite voiture, où elles recueillaient les miettes de la table des riches, pour nourrir les pauvres. Dieu sait si les Petites Sœurs des Pauvres furent heureuses de ce qui leur fut donné des restes du dîner de la veille!

Élisa s'associa à leur joie et se mit à causer avec elles, tout en flattant le petit âne et lui donnant du pain. Ce jour-là, cette fille perdue, qui avait encore, selon son expression, du cœur au ventre, jugea que Dieu avait fait deux parts sur la terre : la part de celles qui vivent par leur âme, et la part de celles qui vivent par leur corps. Plus que jamais, elle eut honte de sa vie passée.

— Ma sœur, demanda-t-elle tout à coup à une des religieuses, est-ce qu'il y a encore des places parmi vous pour servir les pauvres?

— Oh! mademoiselle, il faut bien aimer Dieu pour cela!

— Je sais bien, ma sœur, que je ne suis pas en état de grâce; mais on m'a dit que le repentir menait à tout.

Élisa était suppliante.

— Mademoiselle, lui dit la sœur qui lui avait déjà parlé, voulez-vous venir nous voir chez nous? Notre mère est si bonne que vous ne perdrez pas votre temps avec elle.

La cuisinière s'était approchée.

— Ne l'écoutez pas, dit-elle à la sœur; Élisa devient folle. Trouvez-lui plutôt une place de femme de chambre, car son affaire c'est de faire des robes.

Élisa se dit elle-même qu'elle perdait la tête. Elle salua les sœurs, car le petit âne était déjà parti, quand, par une bénédiction du ciel, un des coquins, qui avait pris le pseudonyme de Coquelicot, passa devant les deux amies.

— Oh ! la bonne rencontre, dit-il en faisant un entrechat.

Un peu plus, il les embrassait sur le trottoir.

— Mes amours, reprit-il en leur prenant les mains, entrons dans la brasserie, que je vous paye un mêlé-cassis.

— Plus de ça, Anisette ! s'écria la cuisinière, nous sommes rangées des voitures.

— De quoi ? on devient des mères de famille !

Il allait continuer sur ce ton, pour convaincre les deux amies qu'il fallait lui payer une tournée; mais, pendant que Maria retournait à sa cuisine, Élisa fuyait à toutes jambes sur la trace des Petites Sœurs des Pauvres. Elle rejoignit celle qui lui avait parlé avec tant de bonté, car celle-là suivait la voiture.

Élisa lui dit qu'elle serait bien heureuse de servir les pauvres, elle qui avait si mal servi les riches; mais la religieuse lui fit comprendre une seconde fois que, pour avoir l'honneur de servir les pauvres, il fallait avoir les mains blanches. Elle lui conseilla encore d'entrer aux Filles repenties, si l'idée de Dieu l'avait profondément touchée. Voilà pourquoi, le soir même, Élisa alla frapper à la porte de ce refuge, qui a consolé tant d'âmes en peine.

Quand elle fut en présence de la supérieure, elle lui dit : « Je ne viens pas comme une paresseuse vous demander droit d'asile, je viens comme une servante vous supplier de me condamner aux travaux les plus rudes. Je ne serai jamais assez humiliée pour que Dieu me pardonne. »

Elle ne se doutait pas qu'elle parlait comme Mlle de La Vallière, à son entrée aux Carmélites. — Toutes les femmes sont la même, a dit La Rochefoucauld. — Oui, si elles se repentent; mais elles sont diverses si elles se perdent. Il y a mille chemins pour les conduire au mal, il n'y en a qu'un pour les ramener au bien.

V

Pendant que l'ancienne maîtresse de Coquelicot, qui avait scandalisé jusqu'aux filles de Saint-Lazare dans ses fanfaronnades du

vice, Maria, touchée, non point par la grâce, mais par l'expiation de son amie, réformait ses mœurs et ses discours. Comme elle était forcée d'accompagner les enfants de la maison à l'église, elle finit par y trouver je ne sais quoi de doux et de rafraîchissant. Le cocher de la maison, un Anglais très rigide, ne la voyant que sous sa nouvelle figure, demanda à l'épouser. On a beau mal dire du mariage, c'est toujours la terre promise pour les femmes. Maria aurait bien voulu épouser un chef de rayon. Mais, enfin, elle ne fit pas de façon pour accorder sa main à l'automédon.

Un an après, elle mit au monde un enfant qui la sauva tout à fait du passé, parce que la maternité est encore une lessive, selon l'expression de Mme de Sévigné. Naturellement, la marraine fut Élisa; aussi mit-elle au cou de l'enfant une médaille de la Vierge.

— Quand on pense, dit la cuisinière, que nous ne nous attachions au cou, autrefois, que des cochons porte-bonheur.

Et parlant plus bas :

— Les cochons nous ont conduites à Saint-Lazare.

— Après tout, dit Élisa, c'est heureux pour moi qu'on m'ait jetée à Saint-Lazare, car, si je me souviens bien, je n'ai vu clair dans ma vie que le jour de la Fête-Dieu, quand toutes, de nos mains impies, nous avons élevé un reposoir dans la grande cour. Tu te rappelles avec quelle joie enfantine nous tressions, pour la sainte Vierge, des couronnes de roses blanches. Eh bien! c'est là que m'est revenu, pour la première fois, un battement de cœur pour le bon Dieu. Après la fête, toutes nos camarades sont retombées sur leur fumier, toi aussi, moi aussi; mais, enfin, j'avais revu le ciel.

Maria n'osait interroger son amie; pourtant, ce jour-là, elle lui demanda si elle passerait toute sa vie aux Filles repenties.

— Où veux-tu que j'aille?

— Je ne sais pas; dans ton pays.

— Pourquoi faire? Je n'ai plus ni père, ni mère, ni frère, ni sœur; pourtant je sais bien qu'il faut laisser de la place aux autres chez les Filles repenties, car ce n'est pas un couvent, puisque c'est une maison toujours ouverte. Vois-tu, je voudrais mourir.

— Ne dis pas de ces bêtises-là. Que deviendrait mon petit garçon s'il n'avait plus de marraine?

On s'embrassa. Maria était heureuse, mais avec un point noir au cœur. Voilà pourquoi : neuf mois après son arrivée à Paris elle avait mis au monde une petite fille, qu'elle avait destinée aux enfants trouvés. Elle ne pensait plus qu'à la reconnaître, maintenant qu'elle avait de quoi la nourrir, mais elle ne lui avait pas mis au cou une médaille de la Vierge marquée de son nom. C'était son seul chagrin. Elle en parla à son amie.

— J'y ai pensé pour toi, lui dit Élisa. Retire ta fille des enfants trouvés et dis à ton mari que c'est ma fille.

Et elle remit à Maria une médaille pareille à celle qui était au cou de la petite abandonnée.

— Tu es un ange ! s'écria Maria.

Elle retrouva sa fille, mais elle perdit son amie.

Un mois après, la cuisinière reçut ce simple mot d'Élisa : « Je suis « bien malade, viens me voir. »

Maria alla le lendemain aux Filles repenties, il était trop tard. Élisa était morte la nuit, morte en odeur de sainteté.

Ce fut un coup terrible pour la cuisinière, car Élisa était devenue son phare dans la vie. On lui apprit que la pauvre fille, frappée d'une fluxion de poitrine, n'avait avoué qu'elle était malade qu'à l'heure où il était trop tard pour la soigner. Elle avait continué son service, et ne s'était couchée que dans le lit mortuaire. Elle n'avait jamais été si belle qu'à ses derniers moments, tant elle avait appelé, par son repentir, la lumière de la rédemption.

— Voyez-vous, dit une autre repentie à Maria, il ne faut jamais désespérer de Dieu.

— Ni des femmes, dit la cuisinière.

* * *

Le lendemain, comme cette femme revenait de l'enterrement de son amie, tout édifiée encore de sa belle mort comme par les prières de l'Église, elle rencontra, devant un cabaret de la barrière de Clichy, ces deux coquins, Bleuet et Coquelicot, qui continuaient leur belle existence.

— Tiens ! Maria, s'écria Bleuet.

— Oui, dit Coquelicot, cette fois elle va nous retomber sous la main.

— Misérables ! s'écria la cuisinière, tout effrayée de voir ces deux hommes plus tombés encore qu'elle ne les avait jamais vus.

— Misérables ! reprit-elle, vous ne savez donc pas que cette pauvre Élisa vient de mourir comme une sainte aux Filles repenties ?

— O là, là, là, là ! dit Coquelicot, je ne croyais pas qu'elle finirait si mal !

Les deux coquins voulaient entraîner Maria dans un cabaret, — un de ces cabarets peints en rouge pour effacer les taches de vin et de sang, — elle s'enfuit avec épouvante.

Les femmes savent retrouver leur chemin si elles sont perdues, les hommes, jamais.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Versailles, février 1888.

Les Horreurs de la Guerre

SOUVENIRS SERBO-BULGARES (1877).

A Zaïtchar. — Cette grande maison de briques, la seule qui ait un étage, abrite l'état-major de l'armée du Timok. C'est vendredi. Le canon turc retentit à de longs intervalles; tout fait présumer que l'on sera tranquille aujourd'hui. Voyons l'état-major de l'armée du Timok.

Une grande table de bois blanc, avec des bancs de chaque côté, et au bout de la table une chaise pour le commandant. C'est là que, deux fois par jour, l'état-major se réunit pour prendre un repas rapide.

Le colonel entre; tout le monde se lève, et, après les serrements de main, le repas commence. Le colonel Leschanin, qui tient Zaïtchar depuis cinq semaines, est un homme superbe; cinq pieds huit pouces, fort sans être obèse, droit comme un chêne, quarante-six à quarante-huit ans; les yeux noirs fort doux, la moustache noire relevée aux extrémités, le nez droit, la figure ronde. Il porte avec élégance un uniforme très simple : la vareuse aux trois étoiles, brodée d'argent au collet, la culotte grise et les bottes vernies. L'ensemble de sa physionomie respire à la fois la bonté et l'énergie; de fait, c'est un crâne soldat qui, pour ramener au feu des troupes insuffisantes, expose sa vie vingt fois pour une à chaque affaire.

Il parle le français assez lentement, sans cet accent dur particulier aux Serbes, et fait les honneurs de sa table avec une grâce de gentilhomme. Plus loin, le chef d'état-major, qui sort de Saint-Cyr depuis une dizaine d'années, Serbe pur, bon soldat, travaillant beaucoup, parlant peu, blessé à la tête d'un éclat d'obus, très modeste et faisant à Zaïtchar un métier de cheval. Puis, l'aide de camp — aujourd'hui colonel Franassovitch — alors jeune capitaine, d'origine dalmate, tout Français d'allure, gentil garçon, physionomie fine, sincèrement attaché à son colonel, mais, en somme, un peu bien découragé de la tournure que prend la campagne. A côté de lui, un officier d'or-

donnance, Autrichien des confins, qui a fait la guerre en 1859 contre nous; en 1863, au Mexique avec nous; en 1866, contre la Prusse. Celui-là ne laisse pas tirer un coup de fusil sans venir en réclamer sa part. En face, le médecin-major, Autrichien à lunettes, gai comme tout, qui ne dit pas trois mots de français, mais qui rit à chaque mot; chef de la popote, préposé aux soins culinaires, il y veille entre deux éclats de rire et une amputation. Au bout de la table, en face du commandant en chef, se trouve le lieutenant-colonel qui commande toute l'artillerie du corps d'armée; un Prussien, large d'épaules, épais d'allures, mais travailleur, excellent soldat, et qui a fait du corps placé sous ses ordres une artillerie hors ligne, ce qui est un tour de force, vu le peu de matériel dont il dispose. Après lui, un officier du génie dalmate, un officier de cavalerie polonais.

A table, on parle allemand, excepté moi, qui, assis à la droite du colonel, cause en français avec lui. En somme, dans cette armée serbe, sur tout l'état-major, il y a deux serbes; tout le reste est, soit Autrichien, soit Prussien, soit Dalmate, soit Polonais, soit Français. Et cependant c'est la seule armée qui n'ait pas encore été gagnée par l'invasion russe.

Après le dîner, souvent interrompu par l'arrivée des dépêches, on prend le café en causant; on allume les cigarettes et, une heure après, le colonel se lève et donne le signal de la retraite. En campagne, le sommeil est précieux : il faut toujours le prendre quand on peut.

Nous errons un instant dans la grande rue de Zaïtchar, absolument déserte, et nous rentrons dans nos cantonnements nous étendre sur la botte de paille qui nous sert de lit et apporter aux mouches, aux moustiques, aux insectes de toute sorte, leur pâture quotidienne.

* * *

Le lendemain, à déjeuner, on a à peine eu le temps de faire passer le premier plat, qu'une estafette arrive à cheval portant un petit papier plié en quatre dans son bonnet. Au loin, on entend le canon qui tonne à coups répétés. Le colonel lit rapidement, puis jette sa serviette et boucle son sabre. Tout le monde en fait autant. Cinq minutes après l'état-major saute à cheval et grimpe au galop sur les hauteurs qui forment les positions serbes.

Abritée par les retranchements de terre, l'artillerie répond aux obus des Turcs; les pièces de 12 envoient leurs grenades sur les batteries ennemies, qui changent leur tir aussitôt qu'elles voient apparaître l'état-major à cheval, et le saluent d'un feu nourri.

De là-haut, nous dominons tout le pays. A peine nous sommes-nous rendu compte des positions, que nous voyons sortir cinq à six cents cavaliers circassiens qui se précipitent au galop vers un village, Grljane, occupé par un bataillon roumain-serbe. Curieux, ces Tcherkesses. Leurs chevaux sont aussi petits que des poulains corses. Les hommes, généralement de haute taille, portent le bonnet de peau de mouton frisé, la veste blanche ornée de cartouchières, et, en travers, un long fusil droit, sans crosse, comme un long bâton, qu'ils tirent sans épauler, sur leur bras gauche.

En désordre, comme un troupeau de fauves, ils se jettent, le kandjar au poing, sur le village en poussant des cris qui nous arrivent distinctement : Allah ! Allah !

Ils sont reçus par un feu de mousqueterie qui en jette quelques-uns par terre — fort peu, malheureusement. — Sous le feu, les cavaliers forment immédiatement l'éventail avec une grande rapidité; puis, les blessés sont ramassés, leurs chevaux dessellés avant qu'on ait eu le temps de les voir tomber : c'est fantastique.

Le front du colonel se rembrunit; son sourcil se fronce, on l'entend dire entre ses dents :

— Sacredieu ! toujours la même chose !

Et nous voyons, du village attaqué, les Roumains-Serbes se sauver à toutes jambes dans la direction des hauteurs. Leurs officiers les poursuivent à coups de plat de sabre en les injuriant, en les frappant; rien n'y fait : ils sont affolés de terreur.

Les Circassiens disparaissent derrière les maisons; aussitôt le colonel donne un ordre; un des bataillons serbes de réserve se déploie en tirailleurs et marche sur le village avec assez de résolution.

Il a fallu pour cela dix à quinze minutes; les Tcherkesses les ont mises à profit et, lorsqu'ils sont chassés de Grljane par les tirailleurs que l'on a portés en avant, d'épaisses colonnes de fumée s'échappent des toits de chaume : Grljane brûle.

Leur but est atteint; ils se retirent en poussant des cris de triomphe et font dans notre direction une décharge générale; ils sont à six cents mètres environ ; quelques balles folles viennent nous siffler aux oreilles et s'enfoncent dans la terre sans autre résultat.

A ce moment, nos petites pièces de quatre, adroitement pointées, leur envoient des grenades qui arrivent au beau milieu de leur troupe; quand le projectile tombe, on les voit s'carter des deux côtés en poussant des cris; on les reconduit ainsi, pendant un certain temps, allongeant le tir d'une centaine de mètres entre chaque coup; c'est assez pittoresque de voir ces fauves, s'agitant à la lueur de l'in-

cendie, se courber sur leurs petits chevaux et ramasser leurs hommes touchés, sans descendre de cheval, en cinq secondes.

Par contre, ils mettent le feu à tous les hameaux qu'ils rencontrent, on sait que c'est leur procédé habituel.

On est parvenu à reformer le bataillon roumain, que nous pouvons voir de près; ceux-là n'ont rien de militaire; étant du troisième ban, ils n'ont aucun effet et portent la fustanelle de toile blanche et le bonnet de peau de mouton du paysan. Point de sac, point de ceinturon, point de cartouchière; leurs armes consistent en un vieux fusil à percussion modèle 55, presque toujours rouillé, qu'ils sont obligés de de manœuvrer et de tirer baïonnette au canon parce qu'ils n'ont pas de fourreau de baïonnette.

Les pauvres gens sont des paysans armés, et même mal armés, et point des soldats. Dans de telles conditions, faut-il leur en vouloir beaucoup de ne pas tenir au feu?

La nuit est tombée; nous descendons lentement des hauteurs, et, malgré la tristesse du spectacle que nous venons de voir, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer le superbe panorama qui se déroule sous nos yeux. Au loin, en face de nous, les montagnes de Veliki Isvor, qui s'illuminent, par intervalle, d'un coup de canon turc; en bas, la fertile et magnifique vallée, coupée en deux par le Timok, et, à nos pieds, quatorze hameaux et tout un grand village dont les flammes s'échappent des maisons; la plaine est en feu, et les sinistres craquements de cet immense incendie viennent jusqu'à nous, tandis que le ciel se colore à l'horizon de lueurs rougeâtres.

Le colonel Leschanin est en tête de la colonne; bien que soucieux, il regarde longuement ce coup d'œil splendide, et, se tournant vers moi, qui suis immédiatement à cheval derrière lui :

— Eh bien! me dit-il en souriant tristement, voilà un coup d'œil que vous n'auriez pas du perron de Tortoni. — Il faut vous y habituer; nous avons, dans tout le pays slave, un proverbe éloquent : *Où le Turc a passé, l'herbe ne repousse plus.*

Nous rentrons dîner au mess, à Zaïtchar; on a emballé toute la vaisselle; le colonel seul a une assiette. Nous mangeons bravement sur notre pain noir, tandis que le petit aide de camp se penche à mon oreille en me disant :

— Mauvais signe! Stevan a emballé sa vaisselle; il est temps d'avoir l'œil à nos chevaux!

* * *

Le lendemain, dès l'aube, nous sommes réveillés par un bruit familier : le canon.

La première détonation est fort rapprochée ; nous sortons, et l'on apprend que, pendant la nuit, les Turcs ont descendu deux pièces qu'ils ont mises en batterie au bas de la côte d'Isvor, et à l'aide desquelles ils peuvent envoyer des projectiles jusqu'au cœur du village.

Effectivement, cinq minutes après, une détonation lointaine, puis le sifflement robuste de l'obus qui s'avance magistralement, puis enfin l'éclatement final du projectile sur le pavé.

Tout ce qui reste d'habitants dans Zaïtchar est sur les portes; divisés par groupes, ils se dissimulent derrière les angles saillants des maisons, sous les auvents; beaucoup s'en vont achever leur mince paquet et partent à pied, dans la direction du centre ; ceux qui restent sont partagés entre la crainte et une vague curiosité qui leur fait mettre le nez à la fenêtre.

A chaque obus, on en voit courir quelques-uns qui se faufilent comme ils peuvent en poussant des cris d'alarme. Ceux qui n'ont point d'abri, lorsque le sifflement précurseur annonce le projectile, tournent le dos, mettant, à demi courbés, la tête sous leur bras; cela ne garantit rien, mais c'est un mouvement naturel puisqu'ils le font tous.

De temps à autre, une de ces maisons basses prend feu; alors, quatre ou cinq gardes nationaux du pays, armés d'un vieux cimeterre, sortent d'un hangar une vieille pompe et les voilà partis, essayant d'assigner au feu une petite place; ils faut voir comme ils se pressent pour traverser la rue et comme ils expédient vite leur service de pompier!

Les animaux eux-mêmes semblent avoir l'instinct de la situation; les chevaux, détachés, courent affolés; les chiens hurlent; seuls, les petits porcs noirs, nombreux en Serbie, remontent la rue en clapotant dans le ruisseau avec une indifférence parfaite. Les derniers boutiquiers n'y tiennent plus; ils ferment tous, et notre logeur lui-même, l'intrépide Nicolas, vient nous annoncer qu'il met la clef sous la porte.

Cela dure ainsi quatre bonnes heures ; çà et là des civières emportent les blessés, peu nombreux, d'ailleurs, car il n'y a plus personne. Dans la cour du quartier de cavalerie un obus est tombé sur le toit, heureusement sans éclater; les murs sont troués de tous les côtés; pas mal de maisons fument; tous les convoyeurs, qui ont assez vu, viennent demander des transports pour filer au plus vite.

C'est fini. Le canon se calme. On voit sortir peu à peu une foule

de braves gens bizarrement armés qui s'agitent beaucoup pour prouver qu'ils ont pris leur part du danger. A dîner, nous rions de tous ces petits incidents, mais, en somme, la position n'est plus tenable. Zaïtchar étant un entonnoir, demain il n'en restera pas un pavé et nous serons sottement tués par un pan de mur ou une poutre qui nous tombera sur la tête.

Le conseil d'état-major s'assemble; la retraite est décidée; il faut rassembler les troupes sans bruit et évacuer rapidement; si l'ennemi se doutait de ce mouvement, nous l'aurions dans une heure sur notre arrière-garde, et des combats de nuit sont toujours dangereux avec une armée en retraite aussi peu sûre que l'est celle-ci.

Les chevaux sont sellés; le mouvement commence vers onze heures; il s'effectue sur Bojervatz, pour garder la route du centre. Je pars pour Bojervatz, et, vers minuit, suivi de mon ordonnonce, je dépasse la colonne au grand trot. La retraite s'opère lentement, en bon ordre; les troupes encombrent la route, très étroite; les cavaliers, sautant le petit fossé, sont en pleins champs, foulant aux pieds de leurs chevaux les blés mûrs et les hauts maïs; on n'entend aucun bruit; les pièces d'artillerie roulent sur leurs affûts, et le silence de la nuit n'est troublé que par le commandement bref du chef de pièce qui demande aux six chevaux de l'attelage un suprême effort lorsque les roues sont engagées dans quelque ornière.

Quelques coups de fouet, un coup de collier, et tout reprend sa marche silencieuse sous le gros œil rond d'une lune étincelante, au milieu des milliers d'étoiles filantes qui laissent au firmament d'un bleu limpide comme un long sillon de phosphore argenté.

Les troupes font des haltes fréquentes; c'est que le chemin est complètement obstrué par l'émigration bulgare; effectivement, en avant de la colonne, des milliers et des milliers de chariots, attelés de bœufs, se succédant les uns aux autres, occupent un espace énorme. —Derrière ces chariots marchent des femmes nu-pieds, des vieillards, un vieux fusil en bandouilière, et jusqu'à des enfants de cinq à six ans qui conduisent eux-mêmes l'attelage, un aiguillon à la main.

Les bœufs marchent lourdement, secouant leur grosse tête sous l'entrave de bois; ils conduisent ces familles de paysans qui ont ramassé à la hâte tout leur avoir. Où vont ces malheureux? Campés par milliers dans les champs, j'en rencontre ainsi pendant sept heures. Ils ne savent pas : ils fuient devant les Turcs; tomber entre leurs mains serait la mort sûre. Quelques malheureuses femmes ont jeté dans leur poitrine une poignée de pommes de terre qui pendent pêle-mêle, avec les seins nus et bronzés. C'est l'alimentation des premiers jours. Mais après? Avec ces récoltes perdues, ces champs sac-

cagés, ces richesses qui deviennent maudites, n'est-ce pas la famine demain ?

L'étape a duré toute la nuit; harassé de fatigue, n'ayant pas dormi depuis cinq jours, je tombe littéralement. Impatient d'arriver, je mets mon cheval au galop, tant qu'il peut galoper. C'était une bête de cœur ; il m'a conduit jusqu'à Bojervatz et y est mort le lendemain. Je me jette au pied d'un arbre, roulé dans mon manteau, et bon Dieu, comme j'ai dormi ! A dix heures, les dernières brigades entrent dans leur cantonnement au milieu d'une poussière d'or, sous un soleil chaud et uni comme du plomb fondu. Il n'y aura pas d'alerte aujourd'hui : la troupe ne tient plus debout.

* * *

Dans d'autres régions qu'au Timok, la guerre serbe n'était pas toujours empreinte de ce caractère d'acharnement et de férocité. En Bosnie, par exemple, où les milices prises sur place se divisaient en chrétiens et mahométans, les uns sous le drapeau slave, les autres sous l'étendard turc, il n'était pas rare de voir deux voisins, amis la veille, se rencontrer sous les oripeaux bizarres qui en faisaient des soldats.

Je me souviens même de ce fragment de conversation échangé entre deux sentinelles ennemies, qui pourra vous donner une idée du caractère familial qu'avait la guerre bosniaque.

— Ahmed, disait le serbe, c'est bien toi qui es là-bas, derrière l'arbre ?

— Oui, oui, Dragomir, c'est moi, comment vas-tu ?

— Pas mal, pas mal. Mais voilà, je n'ai pas d'argent. Tu sais, Ahmed, si tu pouvais me rendre les trois livres que tu me dois, tu me ferais bien plaisir.

— Voilà, je voudrais bien, mais, vois-tu, c'est le temps de la guerre, et, en ce moment, moi non plus, je n'ai rien. Nous ne sommes pas payés, pas nourris, très malheureux, vois-tu...

Et les doléances de ces deux pauvres diables continuaient sur ce mode doux et monocorde.

A côté de cette amusante familiarité, on se trouvait parfois en présence de spectacles effrayants. Lorsque l'armée serbe rentra à Knajevatz, qui venait d'être pris et repris aux Turcs, je me souviendrai toujours du coup d'œil que présentait cette ville composée d'une seule grande rue à l'extrémité de laquelle se trouvait un pont.

Presque toutes les maisons étaient brûlées ; çà et là, des cadavres de soldats ; au milieu du ruisseau rougeâtre, les porcs noirs prome-

naient leurs groins dans les débris humains; à la tête du pont, dont la moitié flambait, une tête d'Arnaute penchée au bout d'un bâton regardait le corps qui était en travers; de l'autre côté, une vieille mendiante aveugle, installée à la place qu'elle occupait depuis trente ans sans doute, ne cessait de murmurer sa plainte habituelle. Pour elle, la guerre avait eu lieu, on s'était battu, massacré, le pont crépitait sous les flammes, et elle était toujours là, indifférente à tout, attendant l'obole quotidienne. Les Turcs ne l'avaient sans doute épargnée que par une suprême ironie.

Et Dieu sait cependant si, pendant cette guerre terrible, surtout pour les malheureux Bulgares, on épargnait peu.

Pour en donner une idée, on ne peut mieux faire que de raconter les exécutions bulgares telles qu'elles se faisaient à Philippopoli.

Un bachi-bozouk d'occasion s'emparait d'un malheureux bulgare destiné à être pendu. Il y avait bien une potence, mais elle était toujours occupée. Le Turc passait la corde au cou du patient et sortait avec lui par la ville. Il s'arrêtait à la devanture d'un boutiquier quelconque, boucher, épicier, charcutier, peu lui importait.

— Bonjour, lui disait-il, tu sais, on pend chez toi, aujourd'hui.

— Comment, se récriait le commerçant, mais on a pendu hier !

— Ah! ça ne fait rien. J'ai l'ordre. Allons, apporte une échelle.

— Tiens, disait le négociant en sortant une livre de sa poche, va-t'en ailleurs. Le bachi-bozouk serrait la livre avec soin et, emmenant son patient, s'en allait à la boutique voisine.

Et la promenade continuait ainsi jusqu'à ce qu'un marchand récalcitrant se refusât à l'impôt de la livre. Lorsque le patient entendait ce refus, il était fixé. Cinq minutes après, accroché à l'un des crampons de la boutique, il se balançait à la devanture, ce qui amenait peu de clientèle et n'était guère de nature à donner un coup de fouet aux affaires.

CARLE DES PERRIÈRES.

Les Maîtresses insupportables

MARGARITA COGNI

I

Vers les premières années de la Restauration, un Anglais, jeune, riche, élégant, membre de la Chambre des Pairs, fuyait son propre pays, après y avoir éprouvé mille désagréments d'amour et d'amour-propre. — J'ai nommé lord Byron.

Il parcourait l'Europe sans se fixer jamais en aucun lieu, tantôt à Genève, suivi de l'autre côté du lac par les lorgnettes de ses compatriotes, raillé sévèrement par Mme de Staël (oh! baronne!); — tantôt en Italie, à Ravenne, où il enlevait publiquement

Celle qu'il appelait alors sa Giuccioli.

Venise, la patrie classique des cœurs blessés, faillit retenir lord Byron à plusieurs reprises. A l'un des séjours qu'il y fit, il avait loué le palais Mocenigo, sur le grand Canal. On sait qu'il traînait toujours avec lui un équipage de maison considérable; en s'installant à Venise, il dut déclarer à la douane : cinq voitures; neuf chevaux de main; sept domestiques; un nombreux mobilier; sa bibliothèque tout entière; un boule-dogue terrible, qui lui servait de portier et qui le gardait des importuns; quatre paons, emblème de sa vanité; des poules et des chats; enfin, sa magnifique collection d'armes.

Si lord Byron se rangeait parmi les cœurs blessés, et certes il en avait le droit, du moins il était assez habile pour ne rien laisser paraître de sa blessure. J'en suis fâché pour la vieille et prude Angleterre, mais je dois avouer que, pendant tout le temps qu'il vécut à Venise, le noble lord mena une vie de *pulcinella*. — On me dira que c'était pour s'étourdir. — Dans ce cas, il faut reconnaître qu'il ne négligeait rien pour arriver à son but. Il scandalisa les Vénitiens, qui n'étaient pas cependant faciles à scandaliser.

Précédé par son renom, il eut d'abord toutes les bonnes fortunes qu'il voulut dans la haute société. Il était alors dans toute la force et

dans toute la grâce de l'âge : trente ans à peine, la taille bien prise, la physionomie expressive, un grand air, — avec une nuance de hauteur qui ne lui messayait pas, — les yeux prompts à briller, un front élevé, les tempes larges, la bouche et le menton d'une pureté grecque; les cheveux très fins, disposés en boucles naturelles sur sa tête, qui jouait aisément sur un cou dégagé et parfaitement modelé. — Lord Byron avait des prétentions à la beauté de son cou.

— Soignez bien mon cou! disait-il au sculpteur Bertolini, en posant complaisamment devant lui.

De même, Balzac disait au sculpteur David d'Angers :

— Soignez bien mon nez! Il y a tout un monde dans mon nez!

J'ajouterai que Byron avait les dents petites, régulières et blanches, les mains coquettes, la voix harmonieuse et caressante. — Comment lady Byron avait-elle pu se séparer d'un type aristocratique aussi achevé? — Le teint seul était d'une pâleur qu'il était permis d'attribuer aux excès de toute sorte dont l'illustre touriste était coutumier : excès de travail, excès d'amour. Mais cette pâleur le rendait encore plus intéressant aux yeux des femmes.

Si avertis que fussent les Vénitiens des excentricités de lord Byron, ils s'étonnèrent de ses promenades à cheval sur les dalles retentissantes de leurs rues et de leurs quais. Ce genre de sport, comme on dirait aujourd'hui, n'était pas entré dans leurs habitudes. Ils s'effarouchèrent également des orgies selon la formule britannique qu'il essaya d'acclimater chez eux, et des folles nuits de punch qui faisaient étinceler jusqu'au matin les vitres du palais Mocenigo. — N'était-il pas à la tête d'une réputation *satanique* à laquelle il avait un peu prêté les mains, et ne se répétait-on pas en tous lieux l'historiette du crâne monté en coupe à boire?

Mais ce qui mit le comble à l'indignation des vertueux Vénitiens, — et ici le grief ne manque pas de comique, — c'est lorsque, délaissant le salon pour les faubourgs, Byron se prit à courir les amours vulgaires et à choisir une maîtresse dans les rangs du peuple. Venise lui avait toléré les descendantes des Doges, — elle ne lui pardonna pas Margarita Cogni *la fornarina* (la boulangère).

II

Comment avait-il connu cette Margarita Cogni? L'histoire commence par une idylle : *Par une belle après-dînée d'automne...*

En 1817, il se promenait — toujours à cheval — sur les bords de la Brenta, en compagnie d'un de ses amis. Comme on traversait

un village, ils virent venir au-devant d'eux les femmes de l'endroit, — enjouées et les saluant de leurs sourires.

Elles connaissaient lord Byron sous le nom de *l'Anglais;* elles savaient qu'il était galant et généreux, et que, tout récemment, à l'occasion d'une grande détresse, il avait fait distribuer quelques secours dans le pays. — Au nombre de ces femmes, lord Byron et son ami en remarquèrent deux qui étaient d'une beauté rare. Ils leur adressèrent la parole en dialecte vénitien, elles leur répondirent plus hardiment qu'ils ne s'y seraient attendu. L'une d'elles — c'était Margarita Cogni — alla même jusqu'à dire au noble insulaire :

— Vous qui faites tant de bien, vous devriez penser à nous.

— Ah! *cara,* lui répondit-il, tu te sais bien trop belle pour avoir besoin de mon secours.

— Si vous voyiez ma pauvre cabane, vous ne parleriez pas ainsi, répliqua-t-elle.

Tout cela avait été dit sur un ton de badinage, et il n'en fut pas autre chose le premier jour.

A peu de temps de là, le hasard (était-ce bien le hasard?) ramena lord Byron dans le même village; — il y rencontra les deux mêmes jeunes femmes; on causa encore, plus explicitement. Il apprit que Margarita Cogni était mariée misérablement à un boulanger; elle n'avait rien exagéré de sa situation. Il l'engagea à venir le voir au palais Mocenigo.

« La friponne était jolie, — a-t-il dit dans ses *Conversations avec M. Thomas Medwin,* — mais c'était bien le plus turbulent démon que j'aie jamais rencontré. Dès qu'elle se fût une fois frayé l'entrée de ma maison, elle y prit goût et ne voulut point en sortir. » Bientôt, ce qui ne devait être qu'un caprice chez Byron devint insensiblement un amour des plus effrénés. Il avait trouvé en Margarita Cogni un piment (*peverino*) d'une espèce particulière. — Ce fut alors qu'on eut le spectacle d'un gentleman, d'un pair d'Angleterre, se chamaillant publiquement avec une boulangère, et essuyant des bordées d'injures populacières. « Pendant un assez long espace de temps, a-t-il écrit, elle conserva sur moi un ascendant *qui lui fut disputé souvent, mais jamais enlevé.* » C'est précis.

La Fornarine eut bien vite fait d'organiser le vide autour de lui: elle ne pouvait souffrir aucune rivalité. A la Cavalchina, bal masqué de la dernière nuit du carnaval, où la foule est admise indistinctement, elle arracha le masque de Mme Contarini, par la raison que Byron lui avait offert le bras. Le nom de Margarita Cogni est resté longtemps à Venise le synonyme de la « femme qui fait des scènes ».

Tout était désordonné en elle. Cependant qu'avec son extrava-

gance elle ait éprouvé une véritable affection pour lord Byron, cela ne paraît pas douteux. Un autre exemple, dont j'emprunte le récit au poète lui-même, donnera une idée de ses étranges façons d'aimer. — La page est très belle :

« Un jour d'automne, allant au Lido avec mes gondoliers, nous fûmes surpris par une bourrasque, et la gondole courut des dangers. Les chapeaux étaient emportés, le bateau se remplissait, les rames étaient perdues ; — une mer roulante, le tonnerre ; la pluie à verse ; la nuit s'épaississant, et un vent furieux. Au retour, après une lutte terrible, je trouvai la Fornarine en plein air, sur les marches du palais Mocenigo, au bord du grand canal ; ses yeux noirs étincelaient à travers ses larmes ; ses longs cheveux de jais détachés, trempés de pluie, couvraient ses sourcils et son sein. — Exposée en plein à l'orage, le vent qui s'engouffrait dans ses habits les roulait autour de sa taille élancée ; l'éclair tourbillonnait autour de sa tête et les vagues mugissaient à ses pieds. Elle avait tout l'air d'une Médée descendue de son char. Me voyant sain et sauf, elle ne m'attendit pas pour me souhaiter la bienvenue, — et vociféra de loin :

— Ah ! *gran can della madona !* (grand chien de la madone) est-ce là un temps pour s'en aller au Lido ?... »

Une autre fois, pendant que lord Byron dînait et qu'il avait consigné sa porte, Margarita Cogni s'introduisit tout à coup dans la salle à manger, après avoir, par manière de prologue, brisé la glace du vestibule ; et, marchant droit à la table, elle s'y saisit d'un couteau pour s'en frapper. Dans l'espèce de lutte qui s'engagea entre elle et lui, lord Byron eut le pouce à demi-coupé. La vue du sang fit perdre la tête à Margarita : elle descendit les escaliers quatre à quatre, et, avant que les domestiques aient pu prévoir son dessein, elle se précipita dans le canal. Comme l'eau était peu profonde à cet endroit, — et qu'il y avait là une grande quantité de gondoles, — il fut facile de repêcher la Fornarine.

Néanmoins, on fit grand bruit de cette affaire dans le temps, et on accusa Byron de l'avoir jetée à l'eau. Tout est bon à la calomnie. Cela le poussa à de sérieuses réflexions, tellement sérieuses que la boulangère reçut son congé en bonne forme ; — il la renvoya à son mari, munie de bijoux et d'argent. — Vainement essaya-t-elle quelques tentatives de retour, mais elle se heurta à une volonté de Breton. Lord Byron ne la revit plus qu'à de lointains intervalles et sans lui adresser la parole.

Il ne reste de cette splendide furie qu'un portrait qu'il avait fait peindre au temps de leur intimité, et qu'il envoya à Londres comme un échantillon des admirables Vénitiennes.

III

Tout semblait bien fini pour Margarita Cogni après la mort de lord Byron. Elle était tombée dans l'oubli le plus complet, lorsque son nom vint à retentir soudainement dans les conditions les plus singulières.

Le 6 novembre 1834, le Théâtre-Français (de Paris) représentait, pour la première fois, un drame en trois actes et en prose, intitulé : *Lord Byron à Venise*. — L'auteur imprévu était le dernier de qui l'on pût attendre une manifestation aussi romantique. C'était M. Ancelot (vous avez bien lu !), cet esprit doublement bourgeois, qui confectionnait successivement des tragédies et des vaudevilles.

La pièce avait été faite surtout en vue de Mme Dorval, qui avait contracté un engagement avec le Théâtre-Français, — engagement imposé par l'opinion publique, et dont le Théâtre-Français était passablement embarrassé. Comme on le sait, le jeu de Mme Dorval rompait avec la tradition; il lui fallait des créations exceptionnelles. Qui donc avait pu penser pour elle à un rôle taillé dans le personnage de Margarita Cogni ? J'ai toujours été tenté de faire honneur de cette initiative à Mme George Sand, qui se trouvait précisément à Venise vers cette année-là, et qui avait pu entendre parler de la Fornarina.

Mais, pour mettre à la scène cette dramatique figure, il ne fallait rien moins qu'un Alexandre Dumas, un Alfred de Musset ou un Mérimée. Il est vrai que ces excellents auteurs auraient demandé du temps, et Mme Dorval était pressée. On lui avait indiqué Margarita Cogni, elle n'eut plus de repos qu'elle n'eût eu sa Margarita Cogni; — elle se rejeta sur le digne M. Ancelot, qui se mit en quatre pour la satisfaire, mais qui, malheureusement, n'aboutit qu'à un ouvrage absolument ridicule. L'honnête littérateur avait introduit dans l'action lady Byron, qui venait tenter à Venise une réconciliation avec son époux, et qui se trouvait en face du poignard de Margarita Cogni.

En ce qui concerne celle-ci, M. Ancelot avait utilisé tous les documents connus, et principalement la baignade dans le canal. Au dénouement, lorsque lord Byron part pour la Grèce, elle obtient la permission de l'accompagner, — comme le page de *Lara*.

Assurément, si ce drame informe avait pu être sauvé, il l'aurait été par Mme Dorval. « Avec quelques lignes, — dit la *Revue du Théâtre*, — elle a trouvé moyen de remuer l'auditoire et d'obtenir de triples salves d'applaudissements. » Malheureusement, tout était réuni pour condamner le drame. Savez-vous, par exemple, qui est-ce que

l'on avait choisi pour jouer Byron, cet homme de toutes les séductions et de toutes les élégances, ce dandy légendaire? Ligier, la laideur incarnée! Ligier, le Triboulet et le Glocester du répertoire moderne. On l'avait affublé, ce Ligier, d'un habit noir, et on l'avait lancé à travers toutes ces passions, toutes ces folies, tous ces plaisirs et tous ces vices dont il ignorait le premier mot. Et jugez combien on riait au nez de Ligier fagoté en lord Byron! On en rit tellement qu'à la fin Ligier se retrouva tout entier; et comme M. Ancelot, à la dernière scène, lui avait donné une chaleureuse tirade à déclamer, il la lança à son tour au nez du public avec un emportement et une énergie qui rendirent le public presque confus de son irrévérence :

Ah! que mon cœur se glace avant que je t'oublie,
Pays aimé du ciel, noble et belle Italie!
Que j'ai versé de pleurs sur ta captivité,
Vieux berceau de la gloire et de la liberté!
Toi, des grands souvenirs mère auguste et féconde;
Ton histoire fatale est l'histoire du monde...
Mais de tes fers tu secoueras l'affront,
Reine de la beauté, reine de l'harmonie!
Dans tes champs consolés les héros renaîtront,
Et ta couronne rajeunie
D'un immortel éclat brillera sur ton front!
Et toi Venise, adieu!... Sur cette mer tranquille,
Debout comme un vaisseau sur son ancre immobile,
Tu m'apparais...

Suit la vision de l'avenir, et enfin la prosopopée, le morceau de bravoure :

Mais lorsque, demandant du sang au lieu de larmes,
De longs rugissements t'appelleront aux armes,
Pour d'autres opprimés morts en d'autres climats,
Au fond de mon cercueil je ne t'entendrai pas...
De mon dernier adieu souviens-toi donc, Venise!
On ne doit point pleurer sur sa chaîne, — on la brise!

Pourquoi ces vers généreux venaient-ils si tard? la partie était perdue.

D'autres bons artistes, tels que Monrose père, Mirecour, MM. Noblet, étaient pareillement égarés dans cette bataille, qui n'eut pas de lendemain

Pourtant, *Lord Byron à Venise* est imprimé; M. Ancelot n'a pas voulu en avoir le démenti.

CHARLES MONSELET.

LES GRENOUILLES

QUI NE TROUVENT PLUS UN ROI

MÉRIMÉE, qui était un mécréant de beaucoup de style et d'esprit, racontait quelquefois, le soir, à Compiègne, des histoires à faire dresser les cheveux sur la tête de ceux qui avaient conservé quelque notion de l'idéal. C'est ainsi, je crois, qu'on désigne aujourd'hui le bon Dieu. Mais, comme il était très fin courtisan et très jaloux de la faveur particulière dont il jouissait auprès des souverains, il avait soin de ne s'abandonner à ces impiétés qu'au fumoir, lorsque les portes étaient bien closes et qu'il était assuré qu'aucun écho indiscret ne les porterait jusqu'aux oreilles de la châtelaine, qui ne plaisantait pas avec le respect dû à la religion. Certes, elle avait une vive affection pour son vieil ami, elle qui, avant l'arrivée de Mérimée, avait toujours le soin d'aller visiter en personne l'appartement qui lui était réservé, afin d'être certaine qu'il y retrouverait bien toues ses habitudes, depuis la chaise longue où il faisait sa sieste, après déjeuner, jusqu'à la petite table et au jeu d'échecs où il aimait à faire sa partie avec la duchesse de Bassano. Mais elle se serait impitoyablement brouillée avec lui, si elle avait pu seulement soupçonner la façon dont l'impitoyable athée parlait des choses saintes.

Je ne sais, ou plutôt je sais trop bien, pourquoi, ces jours passés, je me rappelais un de ces contes, et surtout, les commentaires qui le suivirent. Ce récit est relativement assez anodin d'ailleurs pour qu'on puisse le redire, en gazant un peu toutefois.

C'était en 1861, au moment où la question romaine tournait déjà à l'état aigu.

L'auteur de *Colomba* assurait que le pape Pie IX, désespéré, avait pris le parti d'aller trouver le Père éternel pour lui raconter ses malheurs et lui demander une protection plus active et surtout un peu plus efficace.

Le pontife avait trouvé Jéhovah sur son nuage et entouré de sa gloire, mais de fort méchante humeur contre la terre. Cette petite

planète, disait-il, lui causait plus d'ennuis et de tintoin que les millions d'autres mondes qui peuplaient l'univers. Il ne comprenait plus rien à ce qui se passait sur notre globe; il était résolu à ne plus s'en occuper, et à le laisser se débrouiller comme il pourrait.

Ému cependant par les supplications du saint-père, il lui disait en le congédiant :

« Après tout, vous savez, moi je ne veux pas la mort du pécheur. Allez trouver mon fils qui est toujours là à intercéder pour votre planète. Il y a été, sur la terre; il la connaît bien: s'il peut trouver un arrangement qui vous convienne, qu'il me le propose; je l'accepterai tout de suite. »

Pie IX allait donc trouver Notre-Seigneur. Mais, aux premiers mots, le Christ se mettait en colère :

« Vous voulez que je m'occupe encore de la terre! Ah! bien, merci, j'en ai assez! Pour une fois que j'y ai été, ils ont été aimables avec moi, vos hommes : ils m'ont fait boire du vinaigre, ils m'ont flagellé, percé les pieds et les mains avec des clous, dont je porte encore la cicatrice après plus de dix-huit siècles; ils m'ont enfoncé des épines dans le crâne et fait mourir entre deux canailles. On ne m'y reprendra plus. Cependant, comme je suis un dieu de bonté et de pardon, il ne sera pas dit que je n'aurai rien fait pour vous. Tenez, voici un mot de recommandation pour le Saint-Esprit. Il pourra peut-être vous donner un bon conseil. »

Le Saint-Esprit était déjà allé sur la terre; il n'y avait pas été trop mal reçu, peut-être à cause de son costume de feu qui empêchait les indiscrets d'approcher. Bref, il se laissait convaincre et descendait avec le pape. Malheureusement c'était le jour de l'ouverture de la chasse. Les paysans le prenaient pour un ramier, lui tiraient des coups de fusil, et le pauvre oiseau, blessé et sanglant, avait toutes les peines du monde à regagner le paradis.

Depuis lors, ajoutait Mérimée avec son sourire sardonique, la terre est abandonnée du ciel et c'est pour cela que tout y va si mal.

Il y avait ce soir-là au fumoir, entre autres auditeurs, Émile Augier, Viollet-le-Duc, Saulcy, Théophile Gautier, le baron Lambert, le général Lepic, etc., etc., etc.

— Le fait est, dit l'un d'eux, que nul ne peut savoir où nous allons; et tous les assistants, sauf Émile Augier qui était un libéral de bonne humeur, se mirent à renchérir sur le sombre avenir qui nous menaçait.

Cependant on n'était qu'à la fin de 1861, l'Empire, après Sébastopol et Solferino, brillait de tout son éclat et paraissait encore dans toute sa force. J'étais jeune alors et je ne pouvais m'expliquer ce

pessimisme qui n'était pas encore affaire de mode de la part d'hommes qui, en général, n'engendraient pas la mélancolie.

Il faut dire, pour tout expliquer, que l'Empereur venait de faire, par un de ces coups de théâtre qu'il aimait, le premier pas et un pas décisif dans la voie libérale. Il avait émancipé le Corps législatif comme le constatait la fameuse lettre à M. Fould, insérée au *Journal officiel*, le 12 novembre.

Tandis que les jeunes exultaient et applaudissaient, les Nestors se voilaient la face et déclaraient que tout était perdu.

— J'ai été bousingot comme tout le monde, disait Saulcy; j'ai fait des barricades en 1830, avec mes camarades de l'École polytechnique; j'ai même conservé pour la République cette indulgence mélancolique, qu'on garde souvent à la première maîtresse qui vous a trompé. Mais après ce que j'ai vu, de 1848 à 1851, j'ai compris que la seule cause à soutenir et à défendre c'est l'autorité. Espinasse, avant de mourir à Magenta, a déjà écrit à l'Empereur :

« Si, de 1848 à 1851, toutes les institutions sociales n'avaient pas couru un péril, tel qu'elles n'en ont jamais encore couru de plus grand, vous ne seriez qu'un ambitieux vulgaire, ayant exploité à son profit des troubles passagers; mais c'est l'ordre et l'autorité que la nation a cherchés en acclamant votre nom. Le même péril nous menace encore; soyez toujours ce que vous avez été, pour l'écarter. »

— Eh bien ce qu'a écrit Espinasse, je le répéterai à l'Empereur.

— A quoi bon? répondit Mérimée. Vous savez bien que, lorsque le doux entêté a pris une décision, personne n'est capable de le faire changer. L'Empereur est devenu libérâtre; il restaurera le régime parlementaire, il rendra la liberté à la presse et l'Empire sera renversé. Après lui, on verra deux ou trois essais de prétendus gouvernements, puis l'anarchie; et, quand la multitude, affolée et terrifiée, demandera à grands cris un maître et un sauveur, personne ne voudra tenter un pareil rôle. Tout individu qui aura une côtelette pour déjeuner et un morceau de rosbif pour dîner se sauvera plutôt que d'accepter de gouverner ce pays, ne fût-ce que pendant vingt-quatre heures.

Rendre à la France le régime parlementaire, c'est jeter de l'acide sulfurique sur un bloc de craie, c'est produire une effervescence qui fera sauter toute la machine, sans compter que donner la liberté de la presse c'est inoculer l'épilepsie à une nation déjà folle.

Demandez à Augier qui est un libéral, ce qu'il en pense, de la liberté de la presse, et comme il la traite dans *les Effrontés*.

Ah! c'est ennuyeux d'être vieux et de s'en aller, ajouta en terminant l'égoïste sceptique; ceux qui vivront dans vingt ans d'ici

seulement en verront de drôles, et les spectateurs en auront pour leur argent »

Ces derniers mots avaient été dits d'une voix sèche, ironique et tranchante comme un couteau de guillotine.

Chacun regarda son voisin ; les figures étaient devenues graves.

Seul le bon Théo, qui honorait la politique d'un si beau dédain, avait conservé sa face calme et souriante.

Il s'était endormi, et la cendre de son cigare éteint maculait sa culotte courte et ses bas de soie.

* * *

S'il faut parler franc, je dois avouer que ces anathèmes contre le parlementarisme et la liberté ne me touchèrent guère. L'éloquence a toujours des charmes perfides pour les jeunes hommes qui ont suivi des cours et fait leur droit. Quant aux écrivains qui ont vu une de leurs phrases ou seulement un de leurs adjectifs biffés par la censure, ils sont toujours disposés à regarder la liberté de la presse comme le plus ancien, le plus imprescriptible des droits. J'étais donc assez disposé à voir, dans ces prophéties sinistres, plutôt l'exaspération d'épicuriens troublés dans leur bien-être et leur repos, que l'anxiété de sages inquiets de l'avenir réservé à leur pays.

Une chose surtout me semblait inadmissible, c'était de dire qu'il arriverait prochainement un moment où personne ne voudrait plus gouverner la France, et cependant je l'ai vu arriver ce moment, bien peu d'années après la soirée de Compiègne, et j'ai pu constater par moi-même, grâce au milieu dans lequel je vivais alors, que ces princes qu'on a si souvent représentés comme des prétendants, des conspirateurs, n'avaient qu'un but, qu'un désir sincère : n'être pas obligés de gouverner. Ils considéraient le pouvoir comme le plus lourd des fardeaux, comme un devoir qu'ils ne pouvaient déserter, si la nation le leur imposait. Mais ils ne demandaient qu'une chose : c'est qu'on éloignât ce calice, comme le duc d'Aumale aurait demandé qu'on lui épargnât la présidence du conseil de guerre de Trianon, s'il n'avait pas été le plus ancien des généraux de division.

Je n'ai, bien entendu, aucun mandat pour parler ainsi. Je suis trop peu pour être l'ami des princes. J'ai toujours été trop orgueilleux pour devenir leur courtisan ; mais les faits que je vais raconter me semblent encore, après douze ans, trop concluants pour ma thèse.

On y trouvera peut-être, d'ailleurs, une explication de ces bizarres instructions de cette abstention systématique, qui ont si profondément troublé et découragé le parti monarchique dans ces derniers temps.

C'était en 1873, cette année qui vit s'écrouler tant de funestes illusions et sonna le glas du parti conservateur, ce parti auquel il faut rester fidèle, malgré tout, parce que c'est le seul qui n'ait pas trompé et exploité le peuple en triomphant de sa crédulité, en excitant, pour en profiter ses plus mauvaises passions.

J'avais été renommé préfet après le 24 Mai et envoyé dans la Haute-Marne. M. le prince de Joinville était un des députés de ce département, où il possédait le château et la forêt d'Arc que lui avait laissés sa tante, Madame Adélaïde. Chaque année, à l'époque de la chasse, il y venait faire un séjour de quelques semaines et y recevait presque tous les membres de la famille royale.

Dans les premiers jours d'octobre, je reçus une invitation pour une chasse qui devait avoir lieu le lendemain ; le rendez-vous était à la ferme d'Épillau, située sur la bordure de la forêt, à quelques lieues de Chaumont.

Je voulais partir de bonne heure de la préfecture, mais j'avais à présider le conseil départemental de l'instruction publique qui me retint jusqu'à dix heures. Le cocher qui me conduisait ne connaissait pas la route, si bien qu'il m'égara et que ce ne fut qu'à une heure de l'après-midi que j'arrivai au rendez-vous. Naturellement on était en chasse depuis longtemps. Ce qu'il y avait de plus grave, c'est qu'on avait déjeuné et que les domestiques et les gens de la ferme n'avaient rien laissé après les maîtres. Je n'avais pris, depuis mon réveil, qu'une petite tasse de café noir, suivant la mode créole, et j'avais encore à cette époque le bel appétit de la jeunesse. Cette situation devenait grave, d'autant plus que la fermière me déclara qu'elle n'avait plus un seul œuf. Les omelettes princières avaient tout absorbé.

Enfin, à force de chercher dans le fond des paniers, on retrouva un croûton de pain tendre et un morceau de fromage de Gruyère. Je ne sais si le pays de Gex a une fabrique spéciale pour les princes, mais je n'ai jamais retrouvé un fromage pareil, comme Henri IV ne retrouva jamais, dit-on, une matelote pareille à celle du meunier Michaud.

Si je fais cette comparaison immodeste, je prie bien de croire que ce n'est pas par outrecuidance; mais la fermière persistait à m'appeler *Monseigneur* gros comme le bras. J'avais beau lui dire que j'étais simplement *Monsieur le préfet :*

— Vous avez l'air trop bon enfant pour ça, me répondait-elle; vous voulez me badiner.

Enfin, suffisamment restauré pour le moment, je me dirigeai vers une partie de la forêt, où quelques coups de fusil et la voix des chiens m'indiquaient que je devais rencontrer la chasse.

Déjà j'entendais, tout près, les cris des rabatteurs et les exclamations des chasseurs, lorsqu'un chevreuil, qui se dérobait, bondit à cinq pas de moi sur la route.

J'épaulai machinalement, mon coup partit et le pauvre animal roula foudroyé.

Au bout d'une minute, j'étais entouré de tous les chasseurs qui m'acclamaient. C'était le premier chevreuil de la journée, je crois même que ce fut l'unique au milieu des lièvres et des lapins.

J'eus un succès d'adresse et de costume. Le prince portait une simple blouse de coton bleu. Monsieur le comte de Paris avait un vêtement de laine grise acheté à *Old England*. Le duc de Chartres portait un vêtement marron, serré à la taille par une ceinture de cuir. Le comte de Bondy et deux ou trois autres invités étaient vêtus aussi simplement. Seuls, le régisseur et moi, nous resplendissions dans un complet de velours tabac d'Espagne, tout flambant neuf, avec des souliers et des jambières en chagrin noir dont le vernis brillant m'humiliait.

Une fois la chasse terminée, les princes et le préfet montèrent dans un grand char à bancs. Les autres invités suivirent dans une seconde voiture. Un quart d'heure après, à la nuit tombante, nous rentrions au château.

Le prince eut la bonté de me conduire lui-même jusqu'à ma chambre; c'était une pièce immense, d'aspect simple et sévère, très élevée de plafond, si grande même qu'un lit deux fois plus large que long paraissait à peine meubler le vaste panneau auquel il était adossé.

— Je vous prie d'excuser cette installation spartiate, me dit en riant le prince, les petites chambres plus modernes sont occupées. Mais vous aurez un bon lit, c'est celui où couchaient le roi Louis-Philippe et la Reine quand ils venaient à Arc.

Puis après quelques menus propos, le prince me demanda tout d'un coup :

— Eh bien, que pensez-vous de la situation?

On était alors dans toute l'effervescence de la restauration monarchique. On assurait que le comte de Chambord avait accepté le drapeau tricolore; on était d'accord sur tous les points. La députation de l'Assemblée nationale devait partir pour chercher le Roi. Mme la comtesse de Beurges, à laquelle j'avais fait visite la veille, m'avait annoncé qu'elle préparait à la hâte son château de Renelle où le Roi lui avait promis de s'arrêter en entrant en France, et elle présidait à la toilette de deux superbes caniches blancs qu'Henri V lui avait donnés depuis quelques années.

L'interrogation *ex abrupto* de M. le prince de Joinville me surprit donc un peu. Comme je l'ai raconté dans la première série de *la Comédie politique*, je connaissais depuis longtemps déjà les princes d'Orléans ; je savais combien ils aimaient la franchise et la droiture. D'ailleurs j'ai toujours pensé que, devant toute question embarrassante, il n'y a d'autre attitude honorable que la sincérité.

— Mon Dieu, Monseigneur, répondis-je, puisque Votre Altesse Royale me fait l'honneur de m'interroger à ce sujet, je ne puis mieux lui prouver mon respect qu'en lui disant ce que je crois être l'absolue vérité. La population de la Haute-Marne, comme presque toutes celle des départements de l'Est, est douce, travailleuse et tranquille, seulement elle a des idées assez avancées. Elle serait satisfaite de voir s'établir en France une république conservatrice ou une monarchie constitutionnelle et libérale, mais le retour de la légitimité lui est tout à fait antipathique. Il y a en France des préjugés, des calomnies contre M. le comte de Chambord qu'on aura bien de la peine à détruire, car, pendant près d'un siècle, tous les gouvernements qui se sont succédé semblent avoir pris à tâche de les fortifier. M. le comte de Chambord aura beau être le plus libéral des monarques ; il aura beau, par son nom et son origine, être le souverain le plus indépendant vis-à-vis du clergé, on ne l'en traitera pas moins de despote et de clérical. Cette population, je le répète, est douce et calme. Il n'y aura dans ce département ni émeute ni insurrection ; mais il n'y aura aucun enthousiasme et la résignation est le maximum de ce qu'on en peut espérer.

Le prince m'écoutait en tenant sa main droite repliée contre son oreille, comme il le fait quand il veut entendre tout ce qu'on lui dit.

— Vous avez joliment raison, me répondit-il : on s'est précipité dans cette campagne (je crois même que le prince dit : dans cette aventure) avec une légèreté et une imprudence qui n'ont pas de nom. On n'aboutira qu'à un désastre. J'étais seul de la famille avec mon neveu à Frohsdorff et seul je sais ce qui s'y est passé. Eh bien, M. le comte de Chambord restera immuable dans ses principes ; il restera comme du bronze enveloppé dans son drapeau, et cette campagne, commencée sans son aveu, n'aboutira qu'à une seule chose, à rendre la monarchie impossible pour longtemps. Vous devriez bien, ajouta-t-il, répéter ce que vous venez de me dire à mon neveu.

— La commission n'est pas bien agréable, repris-je en souriant ; mais si M. le comte de Paris me fait l'honneur de m'interroger, vous pouvez être assuré, Monseigneur, que je lui répondrai avec la même sincérité.

— Eh bien, tout à l'heure, après dîner, quand nous serons au

fumoir, je recommanderai qu'on ne nous dérange pas et nous pourrons causer tranquillement.

Le prince me quitta, car on entendait la cloche qui sonnait le premier coup du dîner.

Un quart d'heure après nous étions réunis dans le salon, une grande pièce avec solives au plafond. Par une attention affectueuse pour son neveu, Madame Adélaïde avait fait construire et aménager ce salon exactement comme la batterie de la *Belle Poule*, cette frégate qu'aimait tant le prince de Joinville.

Chez les princes d'Orléans, on ne donne pas le bras pour passer à table. Les dames passent les premières, en file indienne, suivant l'ordre d'âge et de préséance dans la famille. Les hommes suivent ensuite.

Quand le maître d'hôtel ouvrit la porte en annonçant que le dîner de Leurs Altesses Royales était servi, Mme la princesse de Joinville et Mme la comtesse de Paris prirent la tête, suivies de Mme la duchesse de Chartres et des autres dames invitées. Je ne nomme pas ces dernières, cela pourrait compromettre leurs maris, dont quelques-uns, depuis, sont devenus radicaux. Parmi les hommes, M. le comte de Paris prit la tête, en sa qualité de chef de la famille. Le duc de Chartres s'arrêta pour me faire passer devant lui. Je connaissais l'étiquette et me rappelais l'anecdote de Louis XIV et de l'ambassadeur de Hollande. Je m'inclinai et passai sans sourciller. A table, je fus placé à la gauche de la princesse de Joinville. M. le comte de Paris occupait la droite. En face, le prince de Joinville prit place entre Mme la comtesse de Paris et la duchesse de Chartres. Toute cette distribution s'était faite naturellement, simplement, sans un mot, presque sans un geste.

Le dîner fut très gai. Le prince raconta plusieurs épisodes de ses voyages, avec beaucoup d'entrain et d'humour. En voici un que je me rappelle et qui me fait encore dresser les cheveux sur la tête.

On était au dessert et on venait de verser un certain vin de *pedro ximenès* qui venait d'un clos appartenant au duc de Montpensier. Tous les convives s'extasiaient, non sans raison. Seul le prince n'avait pas trempé les lèvres dans son verre.

On lui demanda pourquoi.

— Ce n'est pas que je le trouve mauvais, répondit-il, mais sa couleur me rappelle trop celle d'un certain rhum que j'avais rapporté de la Martinique.

« Je l'avais trouvé si bon que j'en avais fait mettre quelques barriques à bord de ma frégate. Aussitôt mon retour je les fis envoyer chez ma tante Adélaïde et placer dans les caves du grand pavillon qu'elle habitait dans le parc de Neuilly.

« Un jour que nous étions presque au complet à dîner, le roi me dit :

— Ah çà, Joinville, tu nous parles toujours de ton fameux rhum de la Martinique, et tu ne nous en as jamais fait goûter.

« Naturellement j'envoyai immédiatement un sommelier à la cave. Au bout de quelques minutes, il reparut avec une bouteille du précieux liquide, et chacun s'en fit verser quelques gouttes pour me faire honneur.

— Quelle singulière couleur, dit mon père en regardant la liqueur dans son verre.

— Il a pris la couleur du fût, depuis le temps qu'il y est renfermé, répliquai-je avec assurance. Il n'en sera que meilleur.

« Le roi porta le verre à ses lèvres, tout le monde l'imita.

« Ce fut un cri d'horreur général. Moi-même je ne pouvais comprendre quelle affreuse drogue on nous avait servie.

« Comme je voulais en avoir le cœur net, j'envoyai chercher la barrique et la fit défoncer devant moi dans le jardin. La pièce contenait encore un peu de rhum; mais elle était aux trois quarts pleine d'un affreux ramassis de crapauds, de trigonocéphales, de serpents, d'araignées, crabes, de cent-pieds, de tous les insectes et de tous les coléoptères les plus venimeux. Il y avait de quoi empoisonner tout l'équipage d'une frégate.

« Nous en fûmes quittes heureusement pour quelques nausées et quelques tasses de thé.

« Voici ce qui était arrivé. J'avais emmené avec moi, dans une campagne des Antilles, le docteur X..., grand entomologiste et collectionneur enragé. Partout où nous avions fait relâche, il avait ramassé les plus abominables bêtes qu'il avait pu trouver, et en avait rempli deux barils de tafia, pour les conserver en attendant qu'il pût les classer, à notre retour.

« Il y avait eu une confusion entre les barils, et on lui avait envoyé une barrique de mon vieux rhum, pendant qu'on gardait, parmi les miennes, son extrait de crapauds. »

Le dîner terminé, on passa au salon. Les princesses servirent elles-mêmes le café à leurs convives; puis le prince nous fit un signe et nous conduisit au fumoir, où se trouvèrent bientôt réunis M. le comte de Paris, le duc de Chartres, le duc de Penthièvre et les princes de Saxe-Cobourg-Gotha, fils de la princesse Clémentine.

— Eh bien, Paris, dit le prince, dès que nos cigares furent allumés, demande donc un peu à M. Dhormoys ce qu'il pense de la situation.

J'aurais, comme on dit dans le grand monde, donné six sous

pour être en omnibus. Cependant je fis bonne contenance et répétai sans barguigner tout ce que j'avais dit au prince de Joinville avant dîner.

M. le comte de Paris m'écouta attentivement; mais il ne me dit pas comme son oncle que j'avais bien raison. Il me remercia avec beaucoup de bienveillance de ma franchise, et ajouta seulement qu'il avait reçu de tout autres renseignements d'un département voisin, la Haute-Saône.

— Oh! Monseigneur, je ne parle que pour mon département, répondis-je, et c'est déjà bien assez.

Mon collègue de Vesoul était alors un vieux légitimiste, âgé de plus de 70 ans, que M. Thiers avait rappelé à l'activité, grâce aux recommandations d'un grand nombre de députés de la droite, dans un temps où le fondateur de la République les ménageait encore. Naturellement, le 24 Mai n'avait pas déplacé ce bon et excellent homme qui n'avait qu'un tort, celui de prendre ses vœux et ses désirs pour une réalité. Cela montre une fois de plus, s'il en était besoin, combien les princes ont de peine à connaître la vérité.

Tout le monde avait beaucoup ri quand j'avais répondu au comte de Paris que je ne parlais que pour mon département, et que c'était déjà bien assez. Puis la conversation avait continué sur un ton plus intime et plus familier. On avait nécessairement beaucoup parlé du drapeau; on avait rappelé que les anciennes couleurs des étendards français, sous la monarchie, étaient d'*incarnat*, de *blanc* et de *bleu*, et on avait glosé sur toutes les subtilités qui étaient à la mode à cet égard.

Quand plus tard nous remontâmes dans nos chambres, le duc de Chartres qui m'accompagnait me dit :

— Toutes ces discussions me paraissent trop byzantines. Quelque respect que j'aie pour mon aîné, la couleur du drapeau m'importe peu. Qu'il soit bleu, qu'il soit blanc, *qu'il soit chocolat,* si la France le veut, ça m'est égal. La seule chose que je désire, c'est qu'on me laisse dans mon régiment. Pourvu qu'au jour du danger je puisse charger avec un sabre français et au milieu de soldats français, je ne demande rien de plus à Dieu ni aux hommes.

On sait comment a été récompensée cette ambition si modeste, je dirais si patriotique, si on n'avait pas tant abusé de cet adjectif depuis quelque temps.

Eh bien, je le demande à tous les hommes de bonne foi, quel que soit leur parti, y a-t-il dans tous ces sentiments, dans toutes ces paroles que j'ai fidèlement notées, rien qui ressemble à l'ambition du pouvoir.

Sans doute, ces princes aiment leur patrie; sans doute, ils aiment comme tous les Français ce sol où ils sont nés, où ils ont grandi, cette terre qui a pour nous tous, princes ou prolétaires, le doux et enivrant parfum qu'on ne retrouve pas ailleurs; mais y a-t-il là acte de prétendants?

Pour moi, je suis convaincu que ces exilés redoutent le pouvoir comme un lourd et ingrat fardeau.

Ils sont hommes de courage et de devoir, ils ne se déroberont pas si la nation le leur impose ce devoir. Mais ils ne désirent qu'une chose, c'est que ce calice soit éloigné de leurs lèvres, et, s'il leur fallait le boire un jour, ils le boiraient comme Socrate but de la ciguë, pour obéir aux lois de son pays.

PAUL DHORMOYS.

ELJAËNZ

TELS, jadis, regrettant leur patrie, mais ne désespérant pas de la revoir, conversaient entre eux de Rome sur les rives sauvages de l'Afrique les Latins proscrits par Sylla, tel me parla, sur le sol hospitalier de l'Helvétie, ce rude Français, épris de Paris, sa ville natale, et, comme par miracle, échappé pendant l'année terrible au poteau de Satory :

« Si, hier, au fond des geôles de nos villes ou sur les vaisseaux rasés de nos ports, pas un des vaincus de 71 ne se démentit un seul instant, aujourd'hui ceux de ces bannis qui languissent dans les forêts insalubres de la Nouvelle-Calédonie ou qui vaguent à travers le monde, attendent, également stoïques, l'heure peut-être encore lointaine, oui, mais inéluctable de leur rédemption, et celle aussi de la ruine de cette tourbe d'agioteurs avides et sanguinaires qui, se recrutant invariablement parmi le peuple, rougissent toujours de leur origine et n'ont point de cesse que les hautes classes ne leur pardonnent d'être sortis de si bas.

« Enfant d'ouvriers et n'ayant jamais oublié que j'en suis un moi-même, malgré l'instruction que mes proches, au prix des plus durs et des plus constants sacrifices, eurent la chance de pouvoir me faire donner, et me considérant encore comme tel, car tout travailleur a le droit de revendiquer ce beau titre, qui, pour lui, vaut des lettres de noblesse et prime tous les autres, quel que soit l'outil dont chacun se sert toujours et partout, j'ai vécu du mien, moi, journaliste, ainsi que mon aïeul de sa truelle et mon père de son marteau.

« Bien que mes doigts ne se soient jamais déformés comme les leurs sur la corne des enclumes ou sur des blocs de granit, j'ai, de même qu'eux, le pouce curviligne et presque circonflexe, le pouce héréditaire des tâcherons, et je suis fier de cette marque de roture que mes devanciers me transmirent.

« Or, tant que régna l'homme à qui je ne reprocherais guère

d'avoir, en 51, interrompu le despotisme odieux des oisifs et des bavards, s'il n'avait en même temps abêti la plèbe et la glèbe en les refoulant dans la servitude, je sapai de ma plume, ainsi qu'un pionnier de sa hache, cette absurde et lourde autocratie moderne, et dès qu'elle se fut écroulée sous le choc des armées féodales d'outre-Rhin, je déposai cette arme pour en prendre une autre qui ne tomba de mes mains qu'à la dernière minute de la semaine sanglante.

« Épargné par les troupiers qui frappèrent autour de moi mille et mille de mes compagnons de combat, épargné, j'ignore encore pourquoi, car j'avais, ainsi que tous ceux-là, vraiment accompli ce que j'estimais être mon devoir, et me croyais, autant que le meilleur d'entre eux, digne de la funèbre récompense qu'on leur prodigna si généreusement; il est probable, oh ! très probable que, désireux de partager au moins le sort des déportés qui goûtent encore à présent les douceurs sans égales de Nouméa, je n'aurais pensé jamais à m'éloigner d'eux, ces étranges forçats, si je n'avais eu le cœur plein de deux chères images, oui : celle d'une magnifique créature entre toutes, et celle de son fils, une merveille, un chef-d'œuvre sans pareil en ce monde, un bambin auprès duquel eût pâli celui que créa la divine brosse de Sanzio.

« Je l'avais connue, elle, rose et blanche, aussi douce que le lait et le miel, et fraîche comme l'aurore, chez son tuteur, un architecte dont j'appréciais à la fois le talent et le caractère, moi, gratte-papier, épuisé par des luttes sans nombre, presque grison et quasi-vieillard.

« Elle m'eut vite conquis, et toujours attaché à ses pas, je la courtisais assidûment.

« Un soir d'été, vers la fin de l'empire, et sans que je l'eusse provoquée en rien, elle me dit, aux Champs-Élysées, en voiture, à peu près ceci :

« Je vous aime de tout mon cœur, et vous m'aimez aussi de la sorte, n'est-ce pas ?

« Oui, certes, autant et plus encore, oh ! cent fois plus que moi-même.

« Après cette déclaration, elle me baisa violemment aux lèvres, et ma bouche, ayant quitté la sienne, en garda toute la saveur.

*
* *

« Oh ! déjà mon âme appartenait tout entière à cette beauté sans égale, aussi parfaite et plus blonde que la surnaturelle Aphrodite, et je connus enfin l'amour, dès que je possédai son corps merveilleux,

semblable au marbre splendide de la déesse sculptée par la plupart des statuaires antiques.

« Elle s'offrit à moi, cette fleur jumelle, rose et lis que je cueillis, et la veille du 4 Septembre, elle me fit cadeau d'un garçon auquel elle tint à donner mon prénom : Joseph !

« Irréprochable amant et père enorgueilli, je les adorais tous les deux : elle, qui, la première de toutes les femmes, avait eu ma véritable virginité, non pas celle de ma chair, mais celle de mon âme, et lui, ce mignon, en qui je m'ingéniais à reconnaître les traits si purs et si mâles de mon grand-oncle maternel, un volontaire de l'an II de la République une et indivisible, tué non loin de la frontière de l'Est, le même jour que Marceau.

« Cependant la guerre continuait, en dépit de la déchéance de l'impérial sot tombé dans les pièges à lui tendus par le rapace et rusé Bismarck, et toutes nos forces étaient investies dans Metz-la-Pucelle, où le maréchal de France qui les commandait, M. Achille Bazaine, capitula.

« Dès lors, aucun obstacle n'entrava plus l'invasion des hordes de la Prusse, qui, s'étant répandues ainsi qu'un torrent en nos campagnes, s'en vint battre les portes de Paris.

« Sûre d'être à même de chasser l'étranger, elle ne sourcilla pas, la capitale, en apercevant au-dessus de ses collines ambiantes la fumée des bivouacs ennemis, et plus de trois cent mille baïonnettes étincelèrent autour de ses remparts et dans ses rues.

« Ils ne voulurent pas vaincre à l'aide de ses milices, les membres de la prétendue défense nationale, aussi se hâtèrent-ils, avant d'être contraints à tout pour le salut de la ville, d'en ouvrir les portes au Teuton qui ne se risqua pas, les ayant franchies, à s'engouffrer dans les faubourgs, et quand une oligarchie sans nom essaya de les désarmer avant qu'ils eussent combattu selon leur désir, afin que chacun de nous retombât sous le joug secoué tant de fois depuis près de quatre-vingts ans, ils se bandèrent à l'unanimité contre elle, et le peuple entier; lui, préférant ne plus être que de subir une tyrannie pire que celle des monarchies absolues de l'ancien régime, déploya le drapeau rouge et mourut sous ses plis, en disputant aux usurpateurs du pouvoir chaque maison et chaque caillou de la cité.

« Traînés de casemates en casemates et de pontons en pontons, après avoir été condamnés par des conseils de guerre où se signalèrent tant de juges de proie, une foule d'intransigeants survivant au sac de la capitale décapitalisée furent expédiés pêle-mêle en Océanie.

« Ainsi qu'elles m'avaient hanté sans trêve avant, pendant et

surtout après la bataille des Sept-Jours, où tant des miens avaient péri, les figures vivantes des deux êtres que je chérissais par-dessus tous et tout: elle, mon épouse, selon la loi de nature, et lui, lui, mon enfant de corps et d'esprit, m'entretinrent et me sourirent au fond de la cale du navire qui m'emportait à toutes voiles, à toute vapeur, avec quantité de mes frères d'armes vers l'affreuse colonie, et je les retrouvai là-bas, l'une et l'autre, ma brebis et mon agneau, sur les récifs et dans les fourrés de l'île transatlantique.

« Il me semblait souvent, très souvent, qu'ils m'appelaient, tantôt à demi-voix, tantôt à tue-tête, et j'aurais juré parfois ouïr le son amorti de leurs sanglots ou de leurs murmures.

« Attendri par ces chuchotements et ces cris chimériques, obsédé d'autre part par de perpétuelles visions où tous les deux m'apparaissaient ensemble ou séparément, toujours menacés de quelque malheur, et ne me sentant plus le courage de vivre plus longtemps sans ces fétiches de sang et d'os, je pensai vaguement d'abord à les rejoindre, ensuite au moyen d'y parvenir, et je commençai sans aucun délai mes préparatifs de départ.

« Tout, oui, tout ce qu'ont publié là-dessus les reporters des innombrables feuilles de Londres, après m'avoir interwiévé fort longuement, et, d'après eux, la plupart de mes confrères de France est de la plus rigoureuse exactitude, et, par moments, je me demande s'il a été possible qu'un infortuné tel que moi, dépourvu de toutes ressources, ait pu réellement effectuer une telle évasion.

« Avoir construit en cachette et pour ainsi dire à tâtons sans une planche et sans un clou, seulement avec des troncs d'arbres vermoulus et liés de joncs, un esquif aussi peu sûr qu'une nacelle d'osier; avoir été ballotté sur ce chétif radeau durant une huitaine de jours, dont trois sans pain ni biscuit; avoir été submergé, puis roulé vingt-quatre heures environ par les vagues de l'océan Pacifique, et par elles jeté, traqué par des squales sur un écueil, à quelques encâblures des côtes de la Tasmanie, et là, sur le point d'expirer de faim et de froid, avoir été recueilli par des pêcheurs de baleines et transporté, ne donnant plus signe de vie à Hobars-Town, chez un ancien convict, riche éleveur de bestiaux et père d'une nombreuse famille qui m'accorda la plus généreuse hospitalité, puis, plus tard, fort reconnaissant de ce que j'avais, au risque d'y sombrer, retiré la plus gentille de ses fillettes des bourbes d'un marécage où, faute de secours, elle eût infailliblement disparu, me fournit assez de fonds pour gagner l'Australie et payer mon passage à bord d'un steamer en partance de Sidney pour l'Angleterre, où je débarquai sain et sauf, ayant encore en poche une somme d'argent suffisante pour rentrer à Paris et m'y soutenir

pendant au moins un an, n'est-ce point un rêve, un cauchemar, une féerie, une succession de hasards si prodigieux qu'on en demeure éternellement confondu ?...

*
* *

« Quoi qu'il en soit, trente-six mois, jour pour jour, après les hécatombes de Mai, je descendis incognito dans un hôtel de la place du Château-d'Eau, non loin duquel j'avais été blessé de deux coups de feu sur une barricade, où quatre-vingt-dix sur cent des gardes nationaux du 115e bataillon que je commandais étaient tombés sans une seule plainte pour la sainte cause à laquelle ils s'étaient tous sacrifiés ainsi.

« Le soir même de mon arrivée, à la brune, je courus au domicile de ceux que je considérais comme ma seule famille, et de qui j'avais été si longtemps, trop longtemps exilé.

« Depuis les premières verdures du printemps, ils n'habitaient plus là, me dit-on, et n'y avaient pas laissé leur nouvelle adresse.

« Où les chercher, où les découvrir, en cette énorme cité dont chaque quartier est à lui seul une ville différente de vingt autres qui le cernent ou le prolongent ?

« Tout en foulant les trottoirs, pensif, je me souvins tout à coup d'un vieux typographe que j'avais rencontré plusieurs fois chez elle au début de nos amours, et qui n'avait pas tardé à m'inspirer la plus respectueuse et la plus vive affection que j'ai eue pour l'un de mes semblables.

« Existait-il encore, et n'avait-il pas aussi déménagé, ce partisan incorrigible qui, tout jeune, avait contribué de son sang à la chute de Charles X, et qui s'étant montré contre les troupes de Louis-Philippe en février 48, et contre celles d'Eugène Cavaignac en juin de la même année, avait lutté jusqu'à la dernière extrémité pour la Sociale en 71, et s'était délivré par un trait d'audace inouï d'une escouade d'égorgeurs de Thiers qui se disposaient à le coller au mur, en la cour d'Amoy, tout près de la Bastille.

« Aiguillonné par l'espoir que si ce prote en cheveux blancs était encore au nombre des vivants, il me renseignerait aussi bien et même mieux que quiconque sur mes tant aimés, je ne fis qu'un seul saut du bout du boulevard Saint-Denis, où j'errais, au fond du passage du Caire où jadis il logeait sous les combles d'une vétuste chapelle érigée sous les Valois, et dont la façade était semée d'écus taillés dans la pierre et figurant les signes héraldiques de cette maison de Lorraine qui nous avait fait un don duquel chacun de nos aïeux se serait sans doute fort bien passé : les Guises !

« Il résidait toujours là, ce vétéran de nos guerres intestines, que tant d'obus, de boulets et de balles avaient respecté pendant plus de cinquante ans de combat, et quand je heurtai à la porte de sa mansarde, il était chez lui :

« — Qui vive ?

« — Ami.

« — Bon; avance !

« Et j'entrai.

« — Rochoux !

« — Eljaënz !...

« Ah ! quelle étreinte, et comme nous pleurâmes en silence dans les bras l'un de l'autre en songeant à tous ceux de nos vaillants coreligionnaires que les bouchers tricolores avaient abattus sous nos yeux.

« Enfin, nous dominâmes l'émotion mutuelle qui nous avait paralysés un instant de pied en cap tous les deux, et ce vieil ami, qui savait par les gazettes tous les détails de mes tragiques aventures, s'enquit des motifs impérieux qui m'amenaient à Paris, où, sous Monsieur le maréchal duc de Magenta, les mouchards abondaient encore plus que sous l'ex-constable Bonaparte, empereur des Français, à Paris où je pouvais être reconnu, dénoncé, repris et transporté derechef là d'où je m'étais enfui naguère en affrontant cent et cent fois la mort, et moi, je les lui révélai.

« — Que je te plains ! s'écria-t-il après ma confidence en hochant le front, tu ne la dénicheras que trop facilement, ton idole, à quelques pas d'ici. Mais à quoi te servira-t-il de la revoir ? Elle n'est plus aujourd'hui digne de toi, si tant est qu'elle l'ait jamais été.

* * *

« Ces paroles sévères qui flétrissaient celle qui m'avait semblé toujours candide me troublèrent au dernier point, et c'est en tremblant comme une feuille au vent que je priai l'inexorable censeur de s'expliquer plus nettement sur elle.

« Il y consentit aussitôt, et la qualifia d'un mot si précis et si brutal, qu'il me transit le cœur et que je me récriai, révolté :

« — Non, non, ce n'est pas vrai, je ne crois pas cela ; c'est une imposture !

« — Alors, dis-moi tout de suite que j'en ai menti.

« — On vous a trompé, je vous le jure, on vous a trompé.

« — Conscrit, va !... Je comprends, après tout, ton indignation ainsi que ta surprise, oui ; mais cependant, quoi d'extraordinaire à cela ? me répliqua-t-il sur un ton encore plus grave et très convaincu



qui redoubla mes anxiétés; et tu devrais, au contraire, ajouta-t-il après une pause, être étonné qu'il n'en fût pas ainsi.

« — Mais comment en serait-elle venue là; comment, comment?

« — Tout naturellement, mon cher; réfléchis-y, n'est-elle pas de cette caste de renégats où les hommes se parjurent à chaque instant et trafiquent de leurs consciences avec autant de facilité que les femmes, leurs sœurs, aussi perfides et non moins âpres au gain qu'eux-mêmes, commercent de leurs charmes?... Unique héritière d'un manieur d'argent qui, lui, dépensait au jour le jour avec ses maîtresses ce que son épouse regagnait avec ses amants, elle fut témoin, ta dulcinée, des intrigues, des orgies des siens, et, ma foi, très simplement, elle se modela sur de tels exemples...

« — Serait-ce possible! Ah! comment admettre cela!

« — Naguère on criait sur tous les toits que le Bas-Empire était gangrené... La République athénienne que nous ont servie ceux qui le conspuaient alors est pour le moins aussi pourrie à présent qu'il le fut lui-même à son apogée.

« — Aurait-elle déjà tant dégringolé? Quelle décadence, alors!...

« — Ils sont, ceux qui la dirigent ou la dominent, irréprochables en tant que corrompus, et tu les connais...

« — Sinon tous, du moins un grand nombre, et depuis fort longtemps.

« — On assure, tiens, que le nouvel incorruptible en qui l'on voyait à la fois la fougue de Danton et le flegme de Robespierre, oui, Gambetta, le futur président, tourne ainsi qu'une girouette, et que, depuis qu'il fréquente le présomptif d'Angleterre et les grands-ducs de Russie, il cache quelque peu son vulgaire papa, l'épicier de Cahors en Quercy...

« — Quelle preuve en a-t-on? ne sont-ce pas des racontars?

« — ... Après lui, qui menace de croupir dans la fainéantise et d'être l'un de ces matins ou l'un de ces soirs étouffé par sa graisse, après lui ce monsieur qui ne mérite plus le titre de citoyen dont nous le décorâmes autrefois, si, comme il y a lieu de le présumer, il crève de son ventre, et tout indique qu'il crèvera de sa mollesse et de sa vanité non moins que de sa panse, à bref délai, sous la coupe de quel paon, ou de quelle buse, ou de quel serpent tomberons-nous, nous autres, ses anciens électeurs, qu'il se propose de relancer jusque dans nos repaires, nous qui, par tant de sacrifices, avons contraint les chenapans du pouvoir à conserver l'étiquette gouvernementale actuelle? On se le demande. En tout cas, quel qu'il soit, le successeur du proconsul de Tours et de Bordeaux, loin de nous être meilleur, nous sera pire que ce gros jongleur qui nous a toujours abusés et dupés. Sera-ce quelque

faux bonhomme et vrai viveur en cheveux blancs, usé jusqu'à la corde et complètement ramolli, que les quatre-vingt-six départements réputent austère, ou certain quadragénaire efflanqué qui divague comme un Saxon et ne bouge pas plus qu'un Turc, ou quelque jésuite huguenot qui, pour complaire à la plus ultramontaine des Espagnoles et des impératrices et devenir l'un de ses favoris, se fût converti très gaillardement et très solennellement au catholicisme si, par hasard, le héros providentiel de Décembre eût duré tant seulement trois ou quatre mois de plus, ou peut-être cet avocat sans cause qui réussit, après quels boniments! à se faire nommer député, pour expectorer à la Chambre ce qu'il n'avait pas eu l'occasion de vomir au Palais, ou peut-être aussi, car à présent on peut s'attendre à tout en ne comptant sur rien, quelque ancien reporter du *Figaro*, qui nous rasera d'aussi près avec sa plume d'oie ou de geai que le barbier son ancien patron, avec un rasoir; ou, je n'en mettrais pas certainement la main au feu, qu'on ne le choisisse, cet oison, qui, t'en souvient-il, fut chassé comme incapable sous Rouher, simple et même double Auvergnat, d'un journal alors et maintenant encore soporifique entre tous ses rivaux, et lequel le prône aujourd'hui comme un aigle et voire comme le phénix des phénix à la Bourse et sur tous les trottoirs fréquentés par les serins et par les grues?... On saura plus tard, oui; mais, ce qu'on sait dès ce moment, c'est que ça ne peut s'éterniser ainsi, sous peine de disparaître nous tous, tant que nous sommes, sous les crachats des rares gens de cœur qui subsistent encore, ou sous quelque autre marée germanique encore plus écrasante que la première...

« — Où donc, questionnai-je en interrompant ainsi l'immuable et verbeux sectaire, qui, sans aucun doute, eût discouru toute la nuit si je ne l'avais pas arrêté si brusquement; où donc, à cette heure-ci, puis-je espérer de rejoindre celle pour qui, malgré tout ce que tu m'as raconté, je respire encore.

« Il me regarda dans le blanc des yeux, et puis, sans ajouter rien à ses diatribes, ayant tiré de son gousset une énorme montre à boîtier de hêtre ou de chêne, il répondit tout uniment :

« — Aux Bouffes!

*
* *

« Hors de moi, je dégringolai quatre à quatre les soixante-dix-neuf marches de l'escalier en spirale, que machinalement j'avais comptées en les escaladant une à une, et, dehors, où des passants eurent peur de mon allure et de ma mine, je me précipitai dans le premier fiacre vide que j'avisai sur mon chemin, et quelque vingt

minutes après j'en descendis, encore plus effaré, sous la marquise du théâtre qui m'avait été désigné.

« Du parterre au paradis, il était bondé de personnes des deux sexes appartenant plus ou moins à la misérable catégorie d'individus qui nous vengent un peu de nos déceptions et beaucoup de tous les malheurs que nous avons subis, nous, les parias, en gouvernant ceux qui nous gouvernent.

« Toujours aussi blanche, aussi rose et plus exquisement blonde encore que par le passé, je l'aperçus, elle, presque tout de suite, du milieu de la salle où je m'étais casé, tout au fond d'une baignoire assez sombre et profonde, à côté d'un gamin joli comme un ange et vers qui mon cœur, aussitôt, vola.

« Les pâles et ridicules gommeux qui se pavanaient ce soir-là comme la veille et chaque soir aux fauteuils d'orchestre la buvaient et la mangeaient tous ensemble de l'œil.

« Indolente comme une odalisque, elle promenait sur tous ces galants de rencontre qui, l'ayant tour à tour quelque peu possédée, lui adressaient parfois des signes d'intelligence sur lesquels il me fut impossible de me méprendre un regard alourdi, complètement désillusionné.

« Toutes les vicieuses que l'ennui ronge de l'aube au crépuscule et que nul de leurs mille caprices n'a jamais satisfaites se ressemblent par certains côtés.

« En la parcourant de haut en bas à l'aide d'une lorgnette que j'avais empruntée à l'une des spectatrices mes voisines, il me souvint tout à coup de l'expression de son visage et des particularités de son manège alors que j'éteignais en elle les dernières ardeurs de mes quarante ans : séduisante avant, effrénée pendant, et puis, après le baiser, affreusement déçue...

« Avec son air d'extrême lassitude et ces moues si blasées qui caractérisent en ce temps-ci toutes les cocottes avérées et beaucoup de prétendues honnêtes dames qui s'entre-valent les unes et les autres, elle me déplut et même m'écœura très profondément.

« Eh quoi ! cette créature banale et ravalée, c'était elle, Elle !

« Avoir bravé la chiourme et les silos, la faim, la soif, les naufrages, les requins et les Papous anthropophages, et pourquoi ! Pour ça, rien que pour ça.

« J'eus envie de sortir *illico* de ce lupanar doré, sans même me présenter devant elle ; oui, mais le mioche, mon homonyme, un peu de mon âme et de ma chair... Ah ! désirant au moins l'embrasser, lui, j'allai frapper à la porte de leur loge.

« Elle m'ouvrit, toute souriante, cette dépravée, et moi, sans la

saluer d'un geste ni d'une parole, je baisai dix fois, vingt fois le tout petit au front.

« — Toi, fit-elle en minaudant et sans autrement s'émouvoir de ma singulière apparition, et comme si, la veille encore, elle m'avait eu dans son lit, toi, mon revenant?

« — Oui, Cœlie, répliquai-je indigné, moi, moi-même, qui suis venu de plus de trois mille cinq cents lieues ici pour te réclamer mon enfant!

« — Ton enfant! Ah ça! que me chantes-tu!... voyons, es-tu fou?

« — Je le veux...

« — Allons donc!

« — ... Et je l'aurai!

« — Demain...

« — Aujourd'hui.

« — Pardon! nous ne sommes pas mariés que je sache, et c'est fort heureux; or, mon chéri, tu n'as donc aucun droit, aucun, absolument aucun, sur ce blondin, tout mon portrait, hein! ne trouves-tu pas, toi?

« — N'importe! Il ne m'en appartient pas moins...

« — Espèce de toqué, tu sais bien, n'est-ce pas, que nul homme ne peut prétendre qu'il est le père d'un bébé, tandis qu'au contraire toute femme est sûre de l'avoir conçu... Là, là, mon cher, un peu de calme, apaise-toi... Je te jure ici que tu n'es pour rien dans la confection de celui-là... Pour t'en convaincre, examine-le bien de face et de profil et de trois quarts; ensuite, envisage-toi, tiens, en ce miroir qui me suit partout, et tu conviendras sans façon que tu n'as pas le nez ni rien fait comme lui. Quel dommage autrement que tu ne m'aies pas prévenue de ton retour à Paris, où souvent on s'embête bien, va! nous aurions dormi tous deux ensemble aujourd'hui, de minuit à midi; mais, bah! ce qui est différé n'est pas perdu... »

Sur ce, narquoise, elle me posa les mains sur les épaules et partit d'un éclat de rire tel, qu'il me déchira tout à la fois la poitrine et le cerveau.

« Comment ne la tuai-je pas sur le coup et comment la quittai-je? En vérité, je ne le sais point. Toujours est-il que deux heures après cette scène, qui m'a tant vieilli, je roulais en wagon vers Genève, en me disant à chaque instant qu'un société qui produit de pareilles hydres est irrévocablement condamnée à mort, et, parfois, en la modifiant un peu, je répétais à part moi la formule de Sieyès le silentiaire et le concentré : « Qu'est-ce que Démos aujourd'hui? Rien; et demain, qu'est-ce « qu'il sera? Tout! »

Au moment même où ce preux de la démocratie prononçait ces paroles, une corne vachère résonna dans la montagne, et presque aussitôt le pâtre suisse qui m'avait conduit le matin même à la demeure du proscrit et qui se proposait de me ramener au chef-lieu du canton apparut non loin de nous, derrière un nombreux troupeau; Joseph Eljaënz et moi, nous nous donnâmes alors une fraternelle accolade, et, tandis que je m'éloignais sous les claires étoiles, lui, debout entre deux cimes blanches comme les neiges éternelles de la Jungfrau, perdue dans les nues, agitait d'une main son chapeau de feutre, cependant que de l'autre il me montrait à l'extrême horizon, avec un geste fatidique, la France, immense et glorieuse arène prédestinée où, selon lui, vaincu, rejeton de tant de vaincus, la nation, enfin victorieuse des oisifs et des retors qui l'oppriment depuis si longtemps, afin de perpétuer en on ne sait quel farniente leur domination et leurs jouissances, arborerait sur tous les clochers, sur toutes les tours, sur tous les remparts devenus inutiles, sur les ruines de toutes les citadelles, au faîte de tous les palais nationaux et municipaux, à jamais radieuse et triomphante, l'oriflamme internationale des travailleurs : artistes, ouvriers et paysans.

LÉON CLADEL.

Sèvres, 31 octobre 1887.

A L'ERMITAGE DE RENAN

On sait que M. Renan possède à Perros-Giurec (Côtes-du Nord) une petite maison d'été où il passe chaque année les mois chauds.

I

A TABLE

Pendant le dîner, qui fut simple, M. Renan vint à parler d'un jeune homme de Perros-Guirec : « C'est un excellent esprit ; il est instituteur près Versailles ; il voudrait quelque avancement dont il est digne ; je l'ai recommandé à mon ami le recteur de l'Université de Paris. J'ai écrit cette lettre avec plaisir. Et je fais valoir que son frère est mort au Tonkin. » Il aurait continué de la sorte ; Mme Renan, avec un sourire et un peu d'impatience, l'arrêta : « Mon cher ami, vous n'avez rien écrit, quoique je vous aie prié souvent de penser à ce jeune homme... » — « Je l'ai oublié ? j'en suis fâché ; c'est un très bon esprit, un excellent sujet ; il méritait son avancement. »

Il y eut un silence, pendant lequel je me demandais s'il était aimable de sourire ou de n'avoir rien entendu.

M. Renan, qui s'aperçut de mon indécision, me dit : « Il faut l'avouer, j'ai des distractions. C'est que je suis un passionné, le plus passionné des hommes. »

« — Nous croyons tous, monsieur, que vous avez vécu comme un sage. »

« — Je ne suis un sage que depuis que les hasards du succès m'ont fait paraître tel. Toute ma vie je fus consumé de passion. Pour les satisfaire, j'ai repoussé de vieux amis et peiné les êtres qui m'étaient le plus chers ; j'ai renoncé à un succès certain et immédiat à l'âge où on y trouve réellement de grands avantages. Enfin, jusqu'à cinquante ans, je ne me suis jamais couché avant les deux heures du matin. J'ai abîmé mon estomac, monsieur ; n'est-ce pas le fait d'un homme passionné ? Pour connaître les origines de notre foi, j'appris l'hébreu, le syriaque, le chaldéen. Ce m'étaient des travaux délicieux, et tels qu'aucune amante n'aurait su comme eux remplir ma vie. Je crois que Don Juan eut un cœur moins ardent que ce petit philosophe que j'étais, sous la froide charmille janséniste Saint-Sulpice.

« Mme Sand, qui m'aimait beaucoup, me pria un jour au Magny ; elle voulait qu'en dînant je séduisisse son ami Gautier. Nous passâmes deux heures d'une fine intimité d'esprit. J'admirai Gautier. Je fus frappé du découragement de ce grand artiste. Quoi ! ses phrases éclatantes, la belle netteté de sa vision, lui laissaient le loisir d'être inquiet ! C'est que de courts poèmes, un conte parfait, ne nourrissaient pas assez régulièrement sa passion. Son enthousiasme avait des répits, des jours de diète ou de viande creuse de journaliste. Il lui fallait s'efforcer ensuite comme un amant mal entraîné et repartir sur de nouveaux frais. Pour moi, j'ai donné chaque matin à ma passion un dictionnaire et un lexique à dévorer.

Le champ des études historiques dont je vis est immense, et, s'il venait à nous manquer, j'entrevois les sciences naturelles, qui sont inépuisables.

« On m'a dit que Mme Sand demanda à Gautier comment il m'avait trouvé, et qu'il répondit : « C'est un calotin. » Il avait bien raison. J'ai toujours rêvé de m'enfermer dans une œuvre idéale. J'ai fait ma vie pauvre, pleine d'émotions intimes, exempte des soucis matériels et des influences extérieures. Eux, qui passent superbes de vie, connaisseurs de tous les tourments et des jouissances, peut-être quelquefois ai-je trop admiré leur sang si chaud et leur jeunesse si orgueilleuse. Mais j'ai bien vite reconnu, sous la magnificence de leurs attitudes, *l'ignominie du siècle*, la tristesse de tous les désirs. Je m'en suis tenu aux choses de l'âme, je suis un prêtre. »

Je ne sais quelle maladresse fut commise dans le service, dont Mme Renan profita pour nous interrompre, disant à peu près : « On ne peut plus rien faire de ces filles depuis que des journalistes sont venus à Perros. Tous les moyens leur étaient bons pour connaître des détails de notre vie. Ils surent paraître séduisants à ces sauvagesses... »

« — Ils ont raison, reprit M. Renan en me versant un verre de fine champagne, et moi-même, pour connaître les secrets de Dieu, j'ai fréquenté ses serviteurs. C'est d'eux que j'ai appris le ton et les anecdotes qui plaisent dans mes ouvrages. »

Nous passâmes sur la terrasse. A travers une éclaircie des arbres on apercevait la mer, et cette masse d'émotion confuse qu'est l'Océan le soir faisait paraître bien petites ces coquetteries d'esprit.

Quelques jeunes gens, Parisiens en villégiature à Perros, A. F., C. H., L. G., A. B., etc., vinrent nous rejoindre, qui imaginèrent de chanter des chansons bretonnes. M. Renan, pour les obliger, entonnait avec eux le refrain de *la Reine Anne*, qui est obscène. Puis il se tint à l'écart, approuvant de temps à autre, jusqu'à ce qu'il obtînt le droit de se faire oublier *.

Cette fois encore, je fus frappé de l'écrasante bienveillance de M. Renan, et je lui sus gré de ce qu'elle témoigne de mépris pour le monde extérieur. La banalité mondaine me fait comprendre son ironie métaphysique. Ce n'est pas l'optimisme facétieux d'un homme pour qui le hasard fut généreux, mais la clairvoyance d'un haut esprit résigné à l'irrémédiable bassesse du plus grand nombre des minutes que vivent les hommes et qu'il vit soi-même. Tandis qu'il roule sur ses épaules sa tête grossièrement ébauchée et qu'il tourne ses pouces sur son ventre énorme de prêtre, tous lui sont indifférents. Il ne s'intéresse qu'aux caractères spécifiques, l'individu n'existe pas pour lui.

II

EN PROMENADE

Vers les quatre heures, en longeant l'Océan, nous sommes allés à Perros-Guirec, qui est un petit village de baigneurs, à huit cents mètres de la maison Renan. En avant, marchait Berthelot, grand et maigre, coiffé d'un feutre négligé, puis Mme Renan et Mme Psichari. Le maître, considérable, et son chapeau à la main, traînait un peu à cause de ses rhumatismes. Nous étions fort salués, et il parais-

* On sait, du reste, que M. Renan ne fait aucun cas des jeunes littérateurs. Il pense justement que c'est prétention et échec d'écrire avant la quarantaine. La France meurt des gens de lettres, me disait-il un jour. Mais c'est le mépris d'un duc et pair à Versailles pour la noblesse de province ; le peuple des commerçants, des employés, existe-t-il pour lui ?

sait jouir de cette bienveillance de l'automne et des gens. Après qu'il eût un peu soufflé, il me parla de cette douceur qu'il goûtait à être aimé dans son pays natal, où jadis on l'eût écharpé.

« — A Ischia, me dit-il, je passais des étés délicieux avec Hébert, mais cette terre d'Italie, courtisane qui ne s'est jamais refusée, ne sut s'assurer mon cœur. Il me fallait le foyer de mon père, la vie de Bretagne. Or, c'est une idée excessive de leurs devoirs qui poussait mes compatriotes à violenter leur âme. Ils m'ont toujours aimé sans qu'ils le sussent. Le directeur de Saint-Sulpice, l'abbé Lehire (Arthur-Marie), était de Morlaix. Il fut attristé par la flexion que je dus imprimer à ma vie. Sa haute science d'orientaliste avait décidé les jésuites à solliciter sa précieuse collaboration pour leur recueil des *Etudes religieuses, historiques et littéraires*. Il eut à reviser à son point de vue mes travaux. Il fut brutal (l'Eglise m'a habitué au ton de ses polémistes), mais il s'en excusait presque. Il écrivait : « M. Renan a-t-il encore « le droit d'exiger de nous que notre indigna- » tion se contienne. En repoussant ses attaques, nous ne faisons que nous dé- « fendre; nous soutenons une lutte généreuse pour ce que l'homme a de plus cher « et de plus inviolable, *pro aris et focis* *. »

« Il s'agissait de ma mission en Phénicie, et cet excellent homme écrivait avec la gaucherie la plus adorable du monde : « M. Renan sait que je ne le hais pas. « Plût au ciel que la Providence, qu'il n'invoque plus, fit tomber entre ses mains « quelques rouleaux poudreux, enfouis pendant des siècles, où fussent consignés « les annales de Tyr et de Sidon ! Plût au ciel que, laissant là la Bible, il s'honorât « lui-même en honorant sa patrie, par des travaux d'histoire et d'archéologie sur « les pays qui ont été le théâtre de ses recherches ! J'applaudirais à ses efforts, je « louerais ses succès, et, s'il était nécessaire, j'excuserais ses écarts, dont les plus « habiles ne sont pas sûrs de se préserver. Mais c'est lui qui nous oblige à changer « notre voie. »

Et à la fin : « J'achève ma tâche, disait-il, avec la douloureuse perspective d'éloigner pour longtemps un ami des jours anciens que nos bras ouverts ne se sont pas lassés d'attendre, mais avec la conscience d'accomplir un devoir. »

Tandis que l'épiscopat presque entier, avec une colère de tête, me couvrait des mêmes injures qu'il eût données à un Taxil, Lehire est avant tout peiné. Il souffre de me haïr, mais il a des scrupules de sa répugnance à me maudire. Ce n'est qu'en se forçant lui-même qu'il grossit sa voix. Tel fut le cœur de la Bretagne à mon égard. Elle m'adora toujours. Il n'en est pas moins vrai, ajoute M. Renan en me fixant de son vif regard, qu'il y a vingt ans tout ce monde-là se fût sanctifié à me mettre en pièces.

« — Je pense qu'aujourd'hui notre sécurité est parfaite, lui dis-je en m'essayant à plaisanter.

« — J'invite les maires à dîner, volontiers. On voit les sous-préfets et les chefs de gare pleins de prévenances pour moi. Puis, c'est ici un pays civilisé, où fréquentent les baigneurs, à deux pas de Lannion. Il ne serait point convenable que je m'aventurasse dans une réjouissance du Finistère, dans un *pardon*, veux-je dire, parmi quinze cents gaillards d'intelligence courte, touchés d'alcool, et qu'un geste du vicaire peut déchaîner. Mais je retrouve par ici de vieilles relations de famille. Si vous étiez Breton, nous serions cousins; la politesse le veut.

« L'autre jour, à la gare de Lannion, un aiguilleur a serré la main d'Ary **, et lui a dit que j'étais un brave homme, que mon père avait été son parrain. Puis il l'a chargé de me souhaiter le bonjour.

« Au vrai, ma mère n'a laissé ici d'autres parents que Joseph Morand. (Il disait *Joson*, et m'ajoutait que lui-même, sa mère l'appelait *Ernestic*.) — Morand

* Dans cette citation et les suivantes, on a rétabli le texte exact. Épigraphie phénicienne. Juin et juillet, 1864, dans les *Études religieuses*.

** M. Ary Renan, le seul fils du grand écrivain, esprit très orné, peintre de rêves choisis et qu'on connaît trop peu, écrivain d'un maniérisme délicat.

est avocat à Lannion, où son père, jadis, fut greffier du tribunal. Nous nous sommes beaucoup aimés.

« En 1830, j'avais huit ans; ma mère et moi, nous étions chez les Morand, au manoir de Travern, près de Treburdin, au bord de la mer. Je vois encore notre banc de pierre abrité de la brise, et les vagues qui se pressaient. Je lisais Télémaque. Ma mère aimait beaucoup Télémaque, monsieur. C'est un bien beau roman. Et une vieille femme accourut disant : *Ar revolution so e Paris!* La révolution est à Paris! Nous restâmes désespérés, à cause de mon frère Alin qui était là-bas, et nous pensions qu'on allait tout tuer. »

Je ne sais comment M. Renan me dit cette histoire, mais j'y trouvai dans un raccourci touchant les visions de ce milieu étroit et sentimental où, petit enfant, près de sa mère, il préparait son génie. Avait-il deviné mon émotion. Il me dit d'un ton affectueux : « Vous aussi, vous aimez Télémaque. Eh bien! venez demain matin, je vous lirai les pages chimériques que je me plus à écrire en rêvant que Fénelon m'eût approuvé. Vous voulez savoir d'un vieil homme s'il est heureux. Vous doutez qu'il lui suffise d'avoir écrit des pages qui plaisent, et de dîner avec de belles amies à Paris. Le vieil homme vous montrera que son bonheur est la certitude qu'il n'a pas démérité du petit garçon de Treburdin qui lisait Télémaque à sa mère auprès de l'Océan. »

Ces dames, pour nous attendre, étaient entrées dans la petite pâtisserie de Perros. J'allai les rejoindre, car je sais que Renan aime à marcher seul. Et puis il affectionne un certain nombre de considérations étymologiques sur l'île *Tomé*, par exemple, dont le nom vient de *Stoma*, grec, ou de *Son tome*, espagnol, qui, je l'avoue, m'ennuient infiniment.

III

DANS SA BIBLIOTHÈQUE

Comme Renan m'y avait engagé, je suis venu chez lui, au matin. On me pria d'attendre dans la bibliothèque; j'ai préféré visiter le jardin, car ces matinées de Bretagne sont admirables et joyeuses. Ce bouquet d'arbres dans cette gorge, si rares sous le souffle de l'Océan, la mer belle à l'infini devant moi, ce sol antique et couvert de divinités tristes, et là dans cette petite maison de briques l'intelligence la plus claire, la plus ornée que je sache, tout m'enchantait. Et j'étais orgueilleux de moi-même, parce que je sentais si profondément les belles choses.

Il m'appela depuis la terrasse. Dans la bibliothèque, nous avons un instant regardé ses livres. Je crois bien que le plus fatigué est le traité de Cousin, *Du vrai, du beau et du bien*. « C'est, me dit-il, un maître presque complet, un écrivain éloquent et un manieur d'hommes... Moi, je n'ai jamais su plaire qu'en tête à tête.

« Mais peut-être, continua-t-il en souriant, peut-être Cousin ne voyait-il pas de différence très nette entre l'influence de Jésus sur les apôtres et sa propre dictature à l'École normale. »

Renan me dit encore : « Il est vrai qu'on veut bien m'offrir beaucoup d'intéressants volumes. Un jour, décidément encombré, j'ai fait venir un libraire, pour qu'il me débarrassât. L'homme jura qu'il ne me laisserait pas l'ennui d'enlever les dédicaces, que son petit commis et lui-même y suffiraient. Je me défie peu de la malice humaine... C'est depuis cette époque que j'ai reçu des lettres anonymes, où l'on me tutoyait, monsieur. L'abbé Carbon, de Saint-Sulpice, avait bien raison de n'aimer guère le talent et de nous assurer qu'il est la source des vanités les plus désordonnées. »

Quand nous fûmes montés au premier étage dans son cabinet, dont l'entrée est une rare faveur, Renan ouvrit un manuscrit intitulé *Souvenirs de vieillesse.*

J'ai noté le soir même ce que j'entendis. Mais je crains qu'on ne trouve ici qu'un miroir bien obscur des visions délicieuses que me fit M. Renan pendant cette belle matinée.

M. Renan rappela ainsi le banquet de Tréguier, du 3 août 1884 :

« Tout ce qui se dit sous la rose, selon le proverbe des anciens, me parut toujours devoir être tenu secret. Nous avons dîné sous un verger en fleurs. Parmi cent cinquante convives, j'étais placé entre l'adjoint et le maire, les plus vieux du pays. Si j'ai eu quelque talent, ç'aura été de comprendre l'âme naïve du peuple. Et pourtant mes deux voisins m'ont-ils trouvé intéressant ?

« Quand Nicolas Quellien y eut dit ses vers mythiques que je connais si bien, je me levai. Cette race idéaliste des Bretons cherchait dans le cidre ce don de poésie que le monde m'a accordé. Mes jeunes amis de Paris interrogeaient curieusement le front charmant de nos filles de Bretagne. Je promis quelque bureau de tabac, puis à des poètes la bienveillance de Calmann Lévy. Seul, alors, je descendis ces rues étroites et tortueuses de Tréguier ; je traversai la place de la Levée, au ras de la cathédrale et du cloître, jusqu'à la petite rue Stanko. Chaque pas me troublait de souvenirs.

« Cette soirée, passée dans cette étroite ville de mon enfance, où j'avais si peu prévu mon avenir, me reviendra, je crois, à mon lit de mort. En un quart d'heure, ému presque mystérieusement à l'idée que sur cette pierre où, vieillard illustre, je m'accoudais, j'avais joué avec mes petits camarades, soixante ans auparavant, je vis du coin de ce cloître se lever sur les routes de ma vie tous les scrupules qui me remuèrent si douloureusement.

« Non, mon œuvre n'est pas mauvaise, non, je n'ai rien renié. J'ai appris à faire des plaisanteries que je ne goûte guère. Mais je l'aime toujours, la flèche légère de cette église. Quand on croyait que je l'ébranlais, je l'ai secourue. Elle peut l'ignorer. Moi qui fus dans ce siècle son meilleur fils, son soldat plus utile que les Lacordaire et tant de zouaves, elle n'a pu me récompenser. Je ne serais pas enterré dans le cloître. O mes maîtres, mes amis, êtes-vous donc morts, sans une lueur de la fidélité que je vous gardais, sans soupçonner que moi, l'un des vôtres dans le camp ennemi, j'étais le vaincu qui prend insensiblement la direction de ses vainqueurs. Voyez ceux que je vous amenai, France, Bourget, Fouquier, Lemaître, pour citer quelques noms profanes qui vous sont peut-être parvenus. Ils respectent vos caractères, ils aiment vos rêves, ils serviront votre mémoire. Par moi, des jeunes gens pleurent le soir en pesant votre destinée. Et combien derrière eux qui n'ont pas ce vain talent de mettre leurs pensées dans des mots, mais qui ont reçu de mes mains des âmes dont le parfum vous serait agréable. Et ceux-là qui vinrent à Guingamp me recevoir pour que je dîne avec eux rendaient encore hommage à votre idéalisme...

« Par ce chemin, du collège à la maison, que je parcourais deux fois par jour quand j'étais petit écolier, je suis rentré. L'excellente femme à qui je loue la maison de ma mère et qui me loge a voulu me donner la plus belle chambre. Si je n'avais craint de la contrarier, et si les infirmités ne m'avaient fait plus délicat, j'aurais voulu reposer comme jadis dans la cuisine, au coin de la cheminée. Mais pouvait-elle comprendre que le véritable honneur, pour un vieillard, est de reprendre la place qu'enfant il occupa. Bien peu en sont dignes. Le petit Renan était tout ce que je suis maintenant. Et il avait en plus de nobles aspirations que j'ai laissées en chemin. Dieu est fort raisonnable de faire des anges avec ceux qui meurent jeunes ; ils y conviennent bien mieux que les vieux saints, toujours un peu chagrins et amers. Je doute parfois très sérieusement de l'esprit humain, qu'alors je ne songeais même pas à critiquer. A douze ans, je possédais les dons et même les rhumatismes qu'on me voit aujourd'hui. Je n'ai rien acquis, si ce n'est l'usage des dictionnaires. Même, ai-je eu l'art de faire mon chemin ? Un

siège au Sénat, quelque influence sur les destinées de mon pays, ne m'auraient-ils pas flatté. »

M. Renan vit que j'étais frappé de cette demi-ambition qu'il avouait. Et fermant son manuscrit, il me développa sa pensée :

« Un excellent chroniqueur a reproché à mon ami Berthelot d'aimer les places. Je comprends bien qu'il ne s'agissait pour M. Scholl que de placer une plaisanterie dont il était satisfait. Il a parlé de Berthelot pour laisser souffler M. Stapleaux, où, me dit-on, il s'exerce d'habitude. Je crois qu'il m'est arrivé à moi-même de prêter à saint Paul, lors de son agonie, des considérations dont il était en fait incapable. Mais j'accepte pour moi et pour Berthelot cette affirmation. Oui, nous aimons le succès. C'est que nous sommes des savants l'un et l'autre, et doués du sens historique. Moi, qui ai écrit les origines du Christianisme, et lui, qui étudie les origines de la Chimie, nous sommes accoutumés à considérer chaque forme du génie humain dans son développement, depuis la racine, depuis la germination sourde, jusqu'à la fleur. J'ai vu que Jésus n'était le Christ qu'on adore que pour avoir réussi ; s'il n'eût pas su manier les hommes, il ne conquérait pas ses apôtres, il n'émouvait pas le peuple, il demeurait un rêveur sans histoire. Berthelot m'affirme qu'il y eût parmi les alchimistes des intelligences de premier ordre, des génies en puissance, à qui il n'a manqué, pour être les véritables serviteurs et les ouvriers de l'intelligence humaine, que d'être reconnus par elle. En un mot, d'avoir le succès. Je tiens pour de vaines subtilités de bibliothécaire les discussions sur le génie de tel ou tel, mort il y a cinq siècles. L'amoureux du progrès ne peut classer parmi les héros que ceux qui aidèrent à quelque groupe humain. Le plan merveilleux qui nous eût assuré la victoire en 1870 et qui est resté dans le portefeuille d'un petit lieutenant est une belle œuvre pour une centaine d'intelligences spéciales ; mais je regretterai toujours que ce lieutenant n'ait pas eu son succès alors, c'est-à-dire n'ait pas su faire reconnaître son génie en temps opportun. En voilà un qui serait un grand homme. Chacun a son heure dans l'humanité, où il peut être utile ; la gloire l'en récompense. Archimède apportant aujourd'hui la quadrature du cercle ? Il fit bien d'avoir son succès en l'an II avant Jésus-Christ.

« Un esprit assez grossier sera réellement un génie s'il en remplit l'office devant l'humanité. Ainsi de Hugo : j'ai mis quelque temps à comprendre ce grand poète: vous savez que je n'entends pas grand'chose à la littérature ; je ne sais que dire, à peu près dans l'ordre logique, les petits faits qui peuvent intéresser; Mérimée et Sainte-Beuve me plaisantaient souvent : « Il faut que chaque âge ait son vice, disait Sainte-Beuve ; n'avons-nous pas été romantiques à vingt ans. Renan le deviendra sur le tard. » En effet, quand Victor Hugo revint de l'exil, quand je vis la haute conviction de ce vieillard, son culte de soi-même, l'enthousiasme de trois générations autour de lui, je compris que j'avais tort de ne point l'admirer davantage. Celui qui sait éveiller les plus nobles sentiments dans les poitrines, quels qu'ils soient, d'ailleurs, il est bon que nous l'honorions. C'est le lieu où s'échauffe l'âme de la Patrie. »

Ainsi parlant, l'illustre écrivain se prit à rire doucement. Pour moi, je l'écoutais ; j'admirais la largeur de son génie et le charme de son caractère.

IV

DANS LES COULISSES

Cette après-midi, quand je fus introduit dans le cabinet de M. Renan, l'illustre académicien sommeillait légèrement sur d'antiques grimoires. Avec une parfaite aisance, il se réveilla, sans secousses, comme un sage qui est accoutumé de passer du rêve aux affaires. Et déjà il m'approuvait.

Après un silence : « Monsieur, lui dis-je, avez-vous été impressionné de l'assaut qu'on vous fit, pour votre *Abbesse de Jouars* ? »

J'avoue que la question me parut aussitôt fort maladroite. Mais cette chaleur, cette digestion du milieu du jour, m'ont toujours accablé.

M. Renan, qui me traite avec beaucoup de faveur, ayant levé sur moi ses yeux extraordinaires de finesse, me rassura de la tête, et installa son énorme corps pour parler plus à l'aise :

« Le monde a prétendu que j'étais un écrivain inconvenant. Je croirai difficilement que j'exalte le vin, les femmes et la chanson, et que, devenu grivois sur le tard, je dépasse Béranger, pour lequel, jadis, j'ai dit ma répugnance jusqu'à inquiéter l'impartialité de Sainte-Beuve, qui n'était pas non plus un esprit en goguette. Pourtant, que j'offense le front tendre des mondaines, cela est possible, mais je ne puis le savoir. Au séminaire, quand on nous lisait les discussions les plus audacieuses des casuistes, nous étions tous à genoux avec nos surplis sur le dos. C'est une habitude que j'ai conservée. Les propos qui offensent le plus les âmes du siècle, je puis les entendre sans détourner ma pensée ni mes yeux de mon Dieu intérieur. Même je ne les prononce, comme le prêtre, que pour apprendre à chasser les soucis de la chair. Platon m'en a donné l'exemple. Mon noble ami M. Michelet l'a très bien vu : le *Banquet* est austèrement licencieux. Une scène hasardée faisait courir de main en main ce petit livre si fécond qui a plus servi qu'aucun la cause de l'idéal.

« Le *Figaro* m'a aussi reproché d'avoir de l'esprit. Il est vrai que j'ai souvent envié les rédacteurs de ce journal : un journal est la meilleure forme que je sache pour l'exposition de la vérité. A côté d'un premier-Paris, qui est une affirmation de principes, voilà le portrait d'un homme politique, un tableau de la situation du pays, les ruses des élections, mille petits faits qui corrigent l'absolu des doctrines affichées en première page. Puis, viennent les échos, avec leurs *Five o clok*, leurs intrépides vide-bouteilles et autres détails de luxe, et par là vous indiquez que les autres recherches, si belles qu'elles soient, ne sont pas toute la vie, que les sourires, les primeurs et la lumière électrique ne sont pas une quantité négligeable. Ainsi, les divers articles d'une gazette donnent à chacun la vision du monde, et, les renfermant toutes, le journal est bien la forme la plus approchante que nous ayons de la vérité.

« Il n'est pas jusqu'à cette formule : *La suite au prochain numéro*, qui ne soit excellente, car elle nous fait souvenir que Dieu, ce merveilleux romancier, n'a jamais dit son dernier mot.

« Mais l'art exquis des journalistes ne peut être compris dans ses intentions que des intelligences très averties. Dans le temple de la philosophie, vous êtes ces *dilettanti* qui passent leur vie à regarder par la fenêtre. Mon métier est plus triste ; je suis un pédagogue.

« C'est moi qui commente toutes les jolies choses que les journalistes d'aujourd'hui et d'hier, historiens, annalistes, et prophètes même, ont vu passer. Je dois montrer le rapport de leurs idées, faire luire les faces diverses de la vérité : je n'ai rien trouvé de mieux pour cela que d'incarner chaque opinion en une personne et de la faire se comporter comme un être vivant. J'ai écrit des dialogues pour exprimer les degrés divers de ma pensée, avec des nuances plus fines. Mais vous pensez bien que je n'ai aucune intention scénique.

« Le théâtre vit de la passion qu'y porte la foule. Les applaudissements populaires nous effrayeraient, nous autres, abstracteurs de quintessence. Il ne serait pas bon que des esprits neufs, ou du moins mal renseignés, fussent mêlés aux jeux de la métaphysique. Ils pourraient tirer des conséquences dangereuses de propositions que nous aventurons, bien qu'elles ne soient, après tout, que des vérités incomplètes. Car, je vous le dis en confidence, nous sommes d'étranges amoureux, nous faisons des monstres à notre maîtresse, qui est la vérité. Nous avons fait des diables, des dieux, des loups-garous et des constitutions ; quand ils s'échap-

paient par le monde, c'était un grand malheur. Une sécurité nécessaire du penseur est qu'il se dise : Je fais mes expériences dans un cabinet bien clos; si mes calculs sont faux, si mes cornues éclatent, je ne tuerai guère que mon préparateur et une paire de disciples. Bref, nous avons des idées qu'il faut tenir en cage comme les chiens sur lesquels travaille M. Pasteur. M. Pasteur tient ménagerie pour le bien de l'humanité, mais il peut être un danger pour la rue d'Ulm. Ne lâchez pas plus en représentations publiques les idées d'un philosophe que les chiens de M. Pasteur. »

J'objecte alors à M. Renan que le *Dialogue des morts*, qu'il a consacré à Victor Hugo, a été représenté par les artistes de la Comédie-Française. M. Renan me répond que seule cette grande circonstance a pu le décider à cette publicité.

Pourtant, j'ai surpris chez M. Renan une complaisance à parler des répétitions qu'à cet effet il suivit à côté de M. Claretie.

« Je craignais M. Coquelin cadet, me dit-il, parce qu'on m'avait prévenu qu'il fait sans trêve des calembours. Quoique j'aie vu Victor Hugo y exceller, je vous avoue que je ne goûte guère cet exercice. C'est que j'y suis inférieur. Peut-être, comme érudit, m'est-il arrivé de jouer sur les mots : les évêques me l'ont reproché; mais c'était sur des mots syriaques, avec mes confrères de l'Académie des inscriptions. Dans notre ère, je ne comprends plus le calembour.

« Eh bien ! M. Coquelin m'a surpris. Le croiriez-vous ? Il ne me parlait que d'exégèse et de l'Institut. Il préparait déjà la candidature de Claretie. Et puis, ne le répétez pas, il ressemble un peu au père Le Hire qui fut mon professeur à Saint-Sulpice. C'est d'ailleurs un artiste de grand talent.

« Je finissais même par craindre M. Sarcey; c'est Mlle Reichember qui me disait toujours : « Qu'est-ce que pense Sarcey ? Avez-vous fait parler à Sarcey ? Com- « ment voulez-vous débuter si vous n'avez point Sarcey ? » J'essayais de la rassurer; mais une amie, Mlle Rejane, a ajouté en regardant ma redingote, qui est un peu longue, paraît-il, et a un air de soutane : « Ah ! vous savez, Sarcey n'aime pas les « cléricaux ! »

« Elle est tout à fait charmante, cette demoiselle Rejane.

« — Mais, lui dis-je, poussant avec plus d'audace mon idée, n'avez-vous pas souffert d'entendre M. Sarcey nous malmener ?

« — Je vais, me dit-il, vous raconter un mot que je lui fis à propos de *l'Abbesse*. Il me disait, comme il l'a dit à tous, qu'au théâtre on lui avait volé sa montre : « Monsieur Sarcey, lui dis-je, qu'est-ce que cela vous fait. Vous avez tou- « jours réglé l'heure à la montre des autres.

« D'ailleurs, vous avez bien raison, il vaut mieux retarder avec tout le monde que marquer l'heure juste tout seul. »

Puis, cessant de tourner ses pouces, de balancer sa tête et de donner à ses phrases un ton vulgaire, M. Renan me dit en face :

Vous ne comprenez rien qu'à la littérature. Ne parlez donc que de cela. Eh bien ! je suis sûr d'avoir fait une bonne tâche et durable, puisque mon contemporain Sainte-Beuve m'a aimé, et puisque vous-même, Monsieur, qui êtes très jeune, vous m'inventoriez plutôt que de vous passer de me connaître. Ainsi je fis avec Jésus, saint Paul, Marc-Aurèle et avec moi-même, car je puis bien vous l'avouer, quand j'écrivis mes *Souvenirs*.

MAURICE BARRÈS.

LE PUITS DU MOINE

Ma ferme n'a pas cet embonpoint qu'ont ses grosses cousines normandes, et, tout au plus, aperçoit-on, derrière l'éventail des sureaux qui bordent le chemin, son chaume goudronné de mousses mordorées, les longs fétus de folle avoine qui ont poussé, mûri, séché l'hiver venu sur son pignon chaperonné d'argile. Ma ferme n'a plus son grand dressoir où s'étalaient naguère ses rouges poteries picardes et ses étains sillonnés d'éclats brillants, elle est veuve, la pauvrette, du grand lit à courtines et du cadot branlant que je connus, hélas! en des temps déjà loin; mais elle a conservé, sous ses maigres poutrelles enfumées, sa huche toute grise de ténue poussière farineuse, sa cheminée dallée de briques usées, son horloge bâtarde dans sa boite de chêne peint; — et je ne sais pourquoi, aux soirs d'octobre, alors que je rentre fatigué des longues randonnées et que les flambées du foyer et celles de l'horizon se heurtent avec des miroitements fauves, pourquoi les assiettes, maintenant blanches, qui courent le long de la tablette étroite se colorent et se fleuronnent ainsi que l'étaient celles qui y furent! Ma ferme n'a plus toutes ces richesses, *arigangailles* dont sont si fières et se prévalent ses grosses cousines normandes.

J'y vais parfois la chasse close, alors que dans les bois tranquilles ne retentissent les cors et les abois, alors que je me sens très las et écœuré de notre vie citadine, toujours même et sans cesse décevante, alors qu'en moi l'ennui s'est fait si grand que je ne me sens plus l'énergie nécessaire pour mener le branle-gai, ainsi que disent les plaisantins qui ont le vin triste et aiment des femmes laides.

Ma ferme n'a pas pour collerette une riche dentelle de treilles sarmenteuses ni pour ceinture de vénérables espaliers se chargeant, septembre venu, de fruits dorés; mais autour d'elle rayonnent les charmilles basses des lourds pommiers, un coin de pré herbeux la sépare des premiers arbres de la forêt, jusqu'à sa porte charretière le soleil fait monter, chaque an, la marée blonde des épis. Et proche du coin mélancolique où les vieux serviteurs las et rompus sommeillent, où lentement s'amoncellent les poussières et les rouilles des charrues sans mancherons et des herses édentées, il est un puits banal et l'arc brisé d'une rose gothique : amas de pierres où les hautes orties hérissées, les jeunes frênes et les chardons anguleux croissent à l'aise, débris rongés et misérables qui ont leur histoire.

C'est ici qu'on voit poindre l'oreille.

Aura-t-elle le côté attachant d'une étude psychique savamment fouillée? Sera-t-elle moderne au sens psychologique et physiologique auquel il n'est plus autrement permis d'entendre ce mot? J'en doute fort... Mais si vous avez vu parmi les grands charmes de Varangeville, dans le frissonnement desquels vient mourir la brise de mer, ce qui reste du manoir d'Ango; si, dans cet admirable pays de Bray, un blason à demi-effacé au mur d'une chaumière, une date de vieux style au front d'une fenêtre, vous ont fait suspendre votre course et laissé songeur, peut-être lirez-vous cette chronique sans trop d'ennui.

Alors que les Jacques gagnaient péniblement, par les chemins indécis, les châteaux et les moustiers pour les détruire, l'abbaye qui s'élevait près de mon enclos fut pillée de si rude façon que quand la bande de vilains se retira repue,

le cloître, le campanile, la chapelle et tous les bâtiments ne formaient plus qu'un monstrueux éboulis.

Cela resta en cet état près d'un siècle, s'ensevelissant graduellement sous le linceul toujours plus vert que tissaient aux bois voisins et qu'apportaient les brises douces et les oiseaux. Un seigneur terrien, se souvenant alors que son aïeul avait aidé à la répression de ces odieux bouchers, s'indemnisa sur le tard en bâtissant des meilleures pierres une plantureuse métairie. Certain chapitre, dont je ne sais le nom, réclama, dépêcha une moinerie qui releva à l'orient l'autel profané, l'abrita d'une voûte en arc de cloître, édifia sur les assises, dédaignées par l'usurpateur, cellules et réfectoire, et finit par revendiquer, comme apanage, la ferme qui avait pris cachet trop abbatial avec ses hauts contreforts, son rucher aux ruches bourdonnantes et sa porcherie si près de la glandée.

Le maître du pays se débattit comme un beau diable, mais ne parvint à sauver son âme et sa métairie qu'en rentant d'un nombre respectable de mesures de froment, de pots de lait, de paniers d'œufs et de mannées de fruits les importuns ermites, qui ne s'entêtèrent au delà de cette prébende.

Le puits situé en retrait de la chapelle fut, en outre, déclaré banal.

Les paroles entendues, les chartes échangées, la ferme et le couvent vécurent en bon esprit, les paysans caducs et les saints abbés allant, à des périodes quasi égales, dormir benoîtement côte à côte de leurs devanciers, les uns sous les dalles blanches de la nef, les autres dehors, dans la terre brune, près du porche tuilé.

Or, il n'est œuvre humaine, même bâtie avec foi, qui ne chancelle sous les orages et à la longue ne menace ruine, le Seigneur ne détournant pas plus la foudre de ses temples qu'il ne les protège contre les ongles meurtriers et implacables du temps. Aussi vint-il un moment où les miséricordes des stalles des chanoines tombèrent de vétusté, où les meneaux de la rosace du chœur se disjoignirent par places. L'émoi fut grand. Après un conciliabule on décida que deux frères répareraient le désastre; au plus jeune échut naturellement la plus périlleuse entreprise, celle qui avait pour but de refaire aux lobes gracieux leurs résilles de pierre finement nervées.

Il s'y embesoignait au matin mollement chaud et doucement éclairé d'une journée d'automne, lorsque l'huis pratiqué dans le mur bas séparant le domaine seigneurial de la communauté s'ouvrit, et une jouvencelle parut, une cruche d'une main, à l'autre une corbeille de fruits. Elle n'aperçut le frère courbé sur le sol, assemblant ses échelles, se dirigea vers le puits, posa son broc de grès sur la margelle; puis, ayant choisi une pêche, la plus vermeille et la plus rebondie, elle la porta à sa bouche, entr'ouvrit ses lèvres roses et de ses mignonnes dents y mordit un grand coup.

Le moine se releva : surprise, la fille poussa un cri et laissa échapper le fruit qui tomba dans l'herbe, meurtri d'une effroyable blessure.

Le religieux la spéculait. Toucher à la redevance sainte lui paraissait un si grand crime, la façon délibérée dont l'audacieuse faute avait été commise, l'air embarrassé, contrit et pénitent de la coupable le faisait rester devant elle sévère et grave. Le silence pesant toujours plus entre ces deux robes sous lesquelles la colère et le dépit s'amassaient, il vint vite un moment où, entre les longs cils noirs des grands yeux de l'enfant, des larmes perlèrent pour couler abondantes et nacrées sur ses joues empourprées par la honte.

Le masque du justicier, jusqu'alors inexorable, s'altéra d'une menue commisération, rendue plus perceptible par sa mate pâleur. Ce repentir le touchait-il? Trouvait-il trop courte la pénitence? Il ne bougeait toujours pas et se taisait, laissant se répandre les pleurs, s'accroître l'acuité de cette douleur. Bientôt ce fut du désespoir. Dans l'étroit corsage de futaine rouge, sa poitrine, à chaque hoquet, bondissait convulsivement; l'escoffion glissait de ses cheveux aux reflets bleus, et elle tordait ses bras, les tendant par instants vers lui, le regardant longuement,

implorante, suppliante, désespérée. Le moine prit peur devant cette désolation qu'il avait déchaînée et qui allait toujours grandissante.

Impérieusement dominé, il fit deux pas, se baissa, ramassa le fruit tombé et le présenta à la jeune fille.

Celle-ci chancela, comme étourdie, s'adossa à la cage forgée du puits pour ne pas tomber de joie, essuya d'un geste câlin ses yeux rougis et avivés et, tremblante, prit la pêche. Entre deux sanglots étouffés qui soulevèrent deux fois son sein palpitant, elle eut pour lui un sourire qu'éclairèrent deux perles irisées, arrêtées par l'arc mutin de sa lèvre.

Dans l'air passa la volée discrète et blanche annonçant l'heure canoniale : le frère épouvanté, pris d'un affreux vertige, s'enfuit, invoquant la Vierge sainte.

Ce jour s'écoula inerme, irradié du même soleil, aussi rempli de gazouillis, aussi parfumé par les foins jaunissants que celui qui s'était éteint dans la nuit précédente.

Au crépuscule, l'*Angelus* sonné, les vitraux du chœur s'ensanglantèrent de flammes sinistres, les verrières crépitèrent, les langues de feu gagnèrent la toiture et, comme une lèpre furieuse et implacable, enveloppèrent le couvent entier de leurs suffocantes caresses. A peine les cloches retentissaient aux paroisses inquiètes, que la fournaise avait rejeté loin d'elle, impuissants et terrifiés, les moines échappés et les serfs accourus.

Tout à coup, des charpenteries ardentes, des décombres amoncelés sur le parvis, ils virent lentement sortir un spectre, rouge comme la fournaise où il marchait, et qui portait haut, au-dessus de son chef hideusement ravagé, le ciboire plein d'hosties laissé au tabernacle. Impavide, tenant le vase sacré ainsi qu'une gloire, il avançait malgré les achoppements et les heurts, laissant un lambeau de son froc ou un peu de sa chair aux ronces ardentes qui se tordaient autour de lui. Quand il eut remis le Dieu aux mains du prieur, et qu'il se fut abîmé pour ne se relever, seulement on reconnut que ce n'était une ombre, mais bien le plus jeune frère de la communauté.

Ma ferme n'a plus pour se souvenir l'aïeul qui narrait volontiers, et à présent il est peu parlé de tout cela, même aux longues veillées d'hiver. Cependant, un témoin est resté ne permettant le doute, perpétuant encore la remembrance : c'est, dans la friche inculte, grivelée de pierres, le *Puits du Moine*.

Il faut chercher quelque peu, entre les buissons arborescents qu'escaladent le lierre et l'aubevigne, sa margelle ébréchée, verdie, crénelée des sillons profonds qu'y ont tracé les rugueuses cordes de chanvre. Au pied, un pêcher à l'écorce argentée, au tronc noueux et rampant, a poussé près de l'arbre sur lequel saint Bruno se roula — un aubépin épineux. Au-dessus du miroir placide et sombre de son eau, que dentellent entre les joints rongés des saxifrages luxuriants, leurs branches s'enlacent en d'amoureux et capricieux replis. Et à la primevère, alors que les premiers bourdons se promènent frileusement en manteaux de velours, que les nids se bâtissent de brindilles, que les trilles s'envolent de toutes parts, discrets et légers, les chapelets de cassolettes roses et les corymbes de blanches étoiles s'effeuillent doucement pour confondre leurs pétales en une neige éphémère et embaumée.

VIRGILE JOSZ.

LE SPHINX

Je venais d'entrer chez mon ami Marc; un valet de chambre m'introduisait dans un petit salon dans lequel je ne retrouvais rien de la décoration autrefois admirée.

Tout était changé, depuis le sol et les tentures jusqu'aux meubles et au plafond; je croyais tout d'abord avoir pénétré dans la demeure de quelque habitant du Céleste-Empire, ou, pour être plus exact, dans un intérieur japonais du goût le plus délicat.

Le parquet disparaissait sous des nattes de jonc aux couleurs multiples; sur les murs, des étoffes soyeuses étaient tendues et montraient leurs larges fleurs brodées; des meubles laqués, des tables à thé en bambous s'élevaient par endroits et alternaient, au-dessous des étoffes, avec des panneaux en papier de riz décorés d'oiseaux bizarres. Des soieries roses, bleues et jaunes étaient jetées savamment sur des paravents, offrant sur chacune de leurs feuilles des personnages japonais vêtus de robes éclatantes et marchant avec des sandales d'ivoire.

Des porcelaines et des dieux de grès ainsi que des plantes à feuillages garnissaient la cheminée, la table et les étagères. Dans un angle, des armes damasquinées, des arcs, un parasol, des éventails, un gong et un samsin à trois cordes de soie pendaient au-dessus des rameaux d'un bambou.

Connaissant l'empressement de mon ami à suivre toutes les fantaisies de la mode du mobilier comme de la toilette, je ne tardai pas à m'expliquer cette transformation de son salon.

Puis mes yeux tombèrent sur un petit secrétaire Louis XIV qui, placé au milieu de la pièce, près de la table, lançait dans ce concert criard des objets orientaux une note assurément gracieuse, mais discordante.

Je l'examinais avec intérêt, quand Marc entra en disant :

— Eh ! bonjour très cher. Comment va?

Et comme il lisait sans doute sur mon visage un reste d'étonnement, il poursuivit :

— Tu n'avais pas encore vu mon nouveau salon ?

— Non; je me reconnaissais à peine en entrant.

— En effet, mes tentures étaient devenues vieux genre... On est au japonais maintenant.

Mes yeux ne pouvaient se détacher du petit secrétaire Louis XIV. Marc s'en aperçut :

— Tu regardes mon meuble ? demanda-t-il.

— Sais-tu bien que c'est un véritable objet d'art ?

— Je le sais; mais regarde l'intérieur; c'est une merveille !

En disant cela, Marc avait ouvert deux petites portes qui fermaient la partie supérieure, et offrit à mes yeux ravis de délicieuses petites peintures, genre Watteau, encadrées dans des motifs de marqueterie habilement exécutés.

Je m'approchai alors, examinant de près, touchant du doigt la finesse du vernis et faisant jouer les tiroirs.

Marc m'expliqua qu'il venait de le recevoir, par testament, de sa grand'tante Yolande, morte dernièrement.

Tout à coup, je sentis un des petits morceaux de bois de rose dépendant d'une rosace, au centre d'un panneau, qui cédait sous la pression de ma main. J'appuyai, et, mû par un ressort, un mince tiroir secret se détacha entre deux moulures.

Stupéfaits, nous nous regardâmes, Marc et moi.

— J'ignorais ce détail, dit Marc.

En même temps, mes yeux fouillèrent l'ombre du tiroir et découvrirent un livre enrichi d'une reliure ancienne, ainsi que des fleurs séchées; un parfum de bois de rose nous monta à la tête et nous reporta instinctivement vers le passé que ce sphinx nous révélait.

— Les épaves d'un amour d'autrefois, dit, presque rieur, mon ami; je n'ai rien de caché pour toi, mon cher, pénétrons ensemble ce mystère.

Il prit le livre, l'ouvrit : c'était un livre d'heures artistement enluminé; un feuillet de papier blanc s'en échappa, Marc le déplia et lut :

Campillo de Arenas, 28 juillet 1823.

« Ma chère Yolande,

« Notre général, Molitor, vient de battre les Espagnols près de Grenade; je suis au camp avec un éclat de mitraille dans le flanc. Je sens que je vais perdre la vie, et je n'ai pas le courage de mourir seul, loin de vous, sans savoir que vous recevrez ma dernière pensée. Mon ami de Raintry me promet de vous porter cette lettre.

« Adieu, ô ma bien-aimée, cachez bien notre amour, qui ne doit exister que pour nous, prenez ici mon dernier baiser, et songez que l'éternité nous réunira.

« Celui qui vous aima toujours,

« Vicomte Raymond de SAINTYS. »

Au bas se trouvait une tache de sang. Je regardai mon ami, je le vis tout pâle et tremblant. Nos visages exprimaient une vive émotion.

Marc avait aimé beaucoup sa grand'tante, si bonne pour lui, dont les récits avaient égayé sa jeunesse en charmant son esprit. Restée vieille fille, sa voix conserva toujours une vague mélancolie, et jamais il n'en connut la cause.

En feuilletant le livre, un autre pli se détacha d'entre les pages et tomba sur les nattes japonaises. Marc dut faire un effort pour le ramasser.

Il l'ouvrit; c'était une page arrachée au journal de la tante Yolande, alors âgée de 21 ans.

20 août 1823.

« J'ai reçu il y a huit jours la nouvelle fatale qui brise ma vie. Raymond est mort. Aujourd'hui seulement, je quitte le lit pour tracer ces lignes et jurer une foi éternelle au bien-aimé. Son souvenir ne me quittera jamais, et je vivrai pour... le... pleurer...

« YOLANDE. »

Les derniers mots n'étaient plus lisibles et se mêlaient à de nombreuses empreintes de larmes.

Marc leva les yeux vers moi, l'émotion nous gagnait. L'image blanche et poudrée de la tante Yolande nous apparut, jeune, éclatante de beauté, avec un pli au front et des perles coulant sur ses joues. Le désespoir de son âme nous serra le cœur à la pensée de ses longues veillées douloureuses; le subtil parfum de tout un passé de larmes envahit alors notre esprit en s'échappant de ce tombeau ouvert par le hasard.

Marc remit lentement les reliques à leur place, poussa le tiroir, et, muets devant ce sphinx adorable mais terrible, nous tombâmes sur un divan, nous fuyant du regard, car nous pleurions tous deux...

AUGUSTE CHAUVIGNÉ.

LE BOUQUET DE MARGUERITE

Vous êtes-vous parfois trouvé dans un cimetière, devant une tombe abandonnée ? Cela ne vous a-t-il pas serré le cœur et fait venir des larmes dans les yeux ?

J'avoue que, moi, j'ai une dévotion toute particulière pour ces pauvres délaissés, dont la croix où la colonne renversée, qui marque leur place sous la terre, semble demander une prière à l'âme charitable qui passe près d'eux.

Lorsque je dois accompagner un ami jusqu'à la pelletée de terre, je ne manque jamais de m'agenouiller sur une de ces pauvres tombes abandonnées et de déposer une fleur ou une couronne, si modestes soient-elles, au nom de ceux qui ont oublié celui qui dort là.

Voulez-vous savoir d'où me vient cette pieuse habitude ? En quelques lignes je vais vous l'apprendre, vous demandant pour récompense une prière pour les pauvres morts délaissés.

* * *

J'habitais depuis fort peu de temps la jolie petite ville de Bruyères. Un jour que je me promenais sans but déterminé, le hasard me conduisit dans un petit chemin qui aboutissait au cimetière.

Je dois avouer que ce n'est pas là la promenade que j'eusse choisie de préférence, ne pouvant me défendre d'une certaine émotion et d'une impression de tristesse indéfinissable, qui m'étreint longtemps encore après ces visites funèbres.

Malgré cela, j'entrai, car j'ai pour principe qu'il faut toujours commander à ses nerfs et savoir se dominer.

Je ne connaissais aucun de ceux qui dormaient là, n'ayant ni parents, ni amis, car je n'étais qu'en passant à Bruyères. Je m'engageai dans une petite allée, bordée de chaque côté par de hauts sapins dont les branches, en se rejoignant, avaient fini par former berceau. C'était le 19 juillet, par une chaude et magnifique journée. Le soleil rayonnait de tout son éclat, mais ne pénétrait pas sous cette sombre voûte.

Les fleurs qui ornaient les tombes mêlaient leurs senteurs à l'odeur âcre des sapins. Au-dessus d'une tombe, une fauvette chantait, lançant ses vocalises et ses trilles dans l'espace, et troublant seule le silence qui planait dans le cimetière.

Toutes les tombes de cette allée étaient ornées et soignées avec amour. Seule, entre un superbe tombeau à la Scipion, en marbre noir, et une tombe de jeune fille toute blanche, un petit espace couvert de ronces, d'épines, de pots de fleurs cassés, de morceaux de bois, de débris de couronnes, faisait tache dans cette rangée de tombeaux bien entretenus.

Une petite croix de fer-blanc, bossuée et à moitié sortie de terre, marquait la place d'un enfant. Je m'approchai pour lire l'inscription ; ce fut à grand'peine que je lus *Marguerite*. La rouille avait rongé les lettres. Seule la date était bien visible : *1882*.

Donc il y avait deux ans que le pauvre petit être dormait là. Comme la mère avait dû pleurer, comme le père avait dû souffrir ! Et depuis, qu'étaient-ils devenus ? Pourquoi cette place, qui aurait dû être fraîche et toute garnie de fleurs blanches, était-elle ainsi abandonnée ?

Sans doute ils avaient dû quitter ce pays si plein de navrants souvenirs, et peut-être d'autres chérubins étaient-ils venus remplacer le premier petit ange. Ils jouaient sans doute aujourd'hui dans un grand jardin rempli de fleurs, inondé de soleil, sans penser à celle que le soleil ne visitait plus depuis de longs mois. Et l'hiver, assis autour du foyer, tendant leurs blanches menottes à la flamme qui brille dans l'âtre, riant de ce rire frais qui s'échappe en notes perlées de leurs bouches roses, ils font oublier au père et à la mère celle qui repose là-bas, bien loin, n'ayant pour couverture que la neige blanche qui tombe silencieuse sur la terre où repose son petit corps glacé.

Pendant que la mère chante près des nids bien chauds pour endormir ses frères, le vent qui mugit et la couronne qui grince au bras de la croix rouillée bercent son sommeil.

Pauvre Marguerite! Je la voyais endormie, dans sa robe blanche, ses beaux yeux clos, ses cheveux blonds bouclés épars sur ses épaules, et ayant encore le sourire que la mort était venue sceller sur ses lèvres.

Elle était devenue mon amie. Je ne voulus pas partir sans lui laisser un souvenir de ma visite; j'aperçus à travers les branches un pré qui bordait le cimetière, et dans ce pré des marguerites blanches si belles et en si grand nombre que j'eus l'idée d'en cueillir.

Je sortis du cimetière et je demandai à une jeune paysanne qui gardait ses chèvres la permission de faire une moisson de marguerites. Elle sourit et m'accorda d'autant plus facilement ma demande que je glissai dans sa main une pièce blanche.

Au bout de quelques instants, j'avais une botte de marguerites qui, bien qu'arrangées sans art et pêle-mêle, formaient une gerbe qu'une fleuriste du boulevard des Italiens n'eût pas désavouée. Je revins vers l'abandonnée, je posai mes fleurs sur l'herbe qui recouvrait la tombe. Puis, après avoir fait une courte prière, je me retirai.

* * *

Il y avait bien un an de cela. J'avais oublié moi aussi la petite fosse, lorsqu'un jour, en allant au même cimetière, vers la même époque, pour l'enterrement d'une personne qui habitait le pays, j'y songeai soudain.

La cérémonie terminée, je voulus aller voir la tombe de celle que j'appelais mon amie, et je m'engageai, comme l'année précédente, dans l'allée de sapins.

O surprise! une jolie colonne brisée surmontée d'une couronne de marguerites taillée dans la pierre et soutenue par deux colombes remplaçait la petite croix cassée. Je n'en pouvais croire mes yeux, et pourtant je ne m'étais pas trompée, c'était bien entre le tombeau de marbre noir et la tombe de Marguerite.

— C'est égal, pensai-je, je vais lui renouveler mon bouquet de l'année dernière. Elle est toujours mon amie. Et j'allai cueillir ma gerbe blanche.

Quand je revins, une dame et un monsieur étaient agenouillés devant la tombe. Au bruit de mes pas sur le sable, la dame releva la tête, me regarda et jeta un cri de surprise :

— Comment, c'est toi? qui apportes des fleurs à cette tombe, qui n'est plus abandonnée.

Muette d'étonnement, je cherchais à reconnaître une ancienne amie; mais je n'avais nulle souvenance de cette jeune femme aux joues flétries par le chagrin.

Dans ma surprise, je laissai tomber mes marguerites, qui jonchèrent le sol.

Elle s'aperçut enfin de mon trouble et me dit :

— Tu ne me reconnais pas? tu as donc oublié Marthe?

A ce nom, tout le passé me revint à la mémoire, et à mon tour j'embrassai avec émotion l'amie que je n'avais pas revue depuis longtemps.

Pauvre Marthe! moi qui l'avais connue si gaie, si rieuse, au couvent, où elle était le boute-en-train; ses beaux yeux noirs, autrefois si vifs, si pétillants et dans

lesquels se lisaient la malice, s'étaient entourés d'un cercle noir que laisse l'insomnie, les fièvres de l'angoisse et les larmes brûlantes ; sa bouche mutine avait pris une expression navrante, et le sourire qui errait sur ses lèvres pâlies avait quelque chose de triste et de résigné qui faisait mal.

En sortant de pension, Marthe, et moi nous avions eu une correspondance suivie ; mais au bout de quelque temps, nos lettres se firent plus rares, et bientôt elles cessèrent. Ainsi va la vie ! Sa chère enfant s'était chargée de nous réunir.

Quand notre émotion fut calmée, je lui racontai pourquoi et comment elle me retrouvait là.

— Oh ! que Dieu est bon, me dit Marthe quand j'eus terminé mon récit.

C'est à ton bouquet de marguerites que je dois d'avoir retrouvé le bonheur.

Marthe me présenta son mari, qui s'éloigna bientôt, après quelques compliments. « Ah ! me dit-elle, pendant quatre ans je fus bien heureuse ; notre Marguerite grandissait et se portait à ravir : elle était jolie, fraîche et gaie.

« Un jour, la mort vint s'abattre sur elle ; en une nuit nous perdîmes notre âme. Ma douleur fut immense, je ne voulus pas être consolée, j'étais abîmée dans mon chagrin. On me fit voyager, on chercha à me procurer des distractions; rien ne me consola. Je n'avais qu'une pensée : ma fille, et je ne voulais pas en être distraite. Mon mari, moins atteint que moi, me laissa souvent seule ; il alla au cercle, il y passa ses nuits. Le jeu l'attirait ; là au moins il trouvait l'oubli.

« Quand je sortis de ma torpeur, il était trop tard. Mon réveil fut horrible ; je priai, je suppliai en vain. Ma voix n'était plus entendue, la passion du jeu parlait plus haut. Bientôt l'enfer entra dans cet intérieur, qui, pendant quatre ans, avait été un paradis. Je m'en allai chez mes parents et je formai une demande en divorce.

« Il y a un an à cette époque, nous fûmes appelés, mon mari et moi, à la ville voisine pour cette séparation.

« Ma première visite était naturellement pour le cimetière ; grande fut ma surprise, en arrivant à cette tombe abandonnée, d'y voir un bouquet de marguerites. C'était le 20 juillet, le jour de la fête de Marguerite ; cela me frappa. J'avais aperçu mon mari à la gare.

« — Il est venu ici avant moi, pensai-je, et son cœur de père s'est réveillé ! Tous les bons sentiments ne sont pas morts dans son âme ; alors un flot de pensées m'assaillit.

« Oh ! si notre petite fille eût vécu, elle eût été notre trait d'union. Jamais son père n'eût voulu la quitter, le travail seul eût absorbé ses loisirs, nous aurions été si heureux !

« Car lui, je l'aime encore. Quand je sortis du cimetière, j'avais une envie folle d'aller retirer ma demande en divorce, une fausse honte me retint. Je revins à l'hôtel, repassant dans mon esprit toutes les heures de joie et de douleur que j'avais vécues ici.

« Mon mari avait eu la même pensée que moi, et vers le soir il était venu, lui aussi, pleurer sur la tombe de sa fille.

« En voyant le bouquet, il crut qu'il venait de moi.

« C'était le lendemain que nous devions nous trouver à la mairie. Dans la matinée, je revins au cimetière et j'y trouvai mon mari. Je m'agenouillai en sanglotant, lui semblait en proie à une vive émotion, il était pâle et ses lèvres tremblaient.

« J'avais une miniature de Marguerite que je portais toujours avec moi, je la regardais. Nos regards se croisèrent ; je lus dans ses yeux un vif désir de revoir les traits de l'enfant adorée. Je tendis le portrait, nos têtes s'inclinèrent ensemble et nos lèvres se rencontrèrent sur cette tête d'enfant rieuse.

« Je n'ai pas besoin d'achever, n'est-ce pas ? Même après sa mort, notre fille avait été le trait d'union. Nous habitons maintenant Bruyères, et bien souvent nous venons faire une visite à l'ange gardien de notre foyer. »

DIANE DE CERNY.

La Suggestion devant la Loi

La presse judiciaire nous apprend qu'aux assises madrilènes vient d'être condamné à huit ans de travaux forcés un certain Hillairaut — (pour tentative de meurtre sur la personne d'un paisible étranger résidant en Espagne, M. François Bazaine, ancien militaire). — Cet Hillairaut, médicalement déclaré atteint de l'affection nerveuse, classée sous la dénomination d'*hystérie patriotique*, — ce qui est à dire monomane à ce quatrième degré qui confine à l'Illuminisme, — était, par conséquent, sujet à subir inconsciemment la suggestion fixe du premier passant. L'on ajoute que, par ces motifs, M. Figueroa, son défenseur, vient d'interjeter appel de cet arrêt.

Ce fait divers n'offrirait qu'un intérêt assez restreint si les paroles suivantes, proférées, au cours de cette cause, par M. l'avocat général de Madrid, n'eussent ému l'attention d'un grand nombre de lecteurs :

« Les Tribunaux ne sont pas réfractaires aux progrès de la Science, mais ils ne sauraient considérer comme des vérités incontestables des *principes d'école* dont la justesse (l'évidence) *a besoin d'être démontrée.* »

Or :

Il est constant qu'à ces conclusions il serait loisible d'opposer, tout d'abord, ceci, qu'en France, en Angleterre, en Russie, en Allemagne, aux États-Unis, etc., etc., c'est par centaines, sinon par milliers que l'on compte aujourd'hui, des docteurs en médecine et professeurs de physiologie prêts à ratifier la notification suivante :

« Étant donné tel individu reconnu sujet à telle affection hystéro-nerveuse, la Science peut officiellement AFFERMER que *le premier venu*, par le simple exercice d'une volonté plus équilibrée et sans lui laisser un soupçon ni la moindre réminiscence, conduira, s'il lui plaît, d'une manière irrésistible, ce malade à tel ou tel acte criminel, suggéré en lui et malgré lui. — Car tout hypnotisé n'est plus qu'une sorte d'absolue inconscience qui marche, agit à l'aveugle, ayant, *d'avance*, oublié l'acte qu'elle *doit* accomplir. Pour peu que le suggérant ait calculé juste les circonstances où le projet voulu pourra

simplement s'effectuer, il se servira, si bon lui semble, de « son sujet » comme d'une arme sûre, frappant à distance et à heure fixe, mécaniquement, sans hésitation, peur, ni courage. Si absurde ou révoltant que puisse être l'acte dicté en l'organisme même du sujet, celui-ci l'exécutera toujours. »

N'est-il pas difficile d'appeler « principes ou dissidences d'école » un simple axiome, hors de tout conteste et que tant d'exemples appuient qu'on ne saurait plus dénombrer, sur la surface du globe, les milliers de cas provenus de sa croissante permanence?

L'espèce de fin de non-recevoir, énoncée et sanctionnée par les magistrats espagnols, paraît donc au moins des plus hasardées, en l'espèce. Les attentats de tout genre, — larcins, viols, recels, meurtres, captations testamentaires, appels forcés d'argent, reconnaissances de dettes illusoires, etc., etc., — inspirés par des manœuvres suggérantes et par voie de cet Hypnotisme magnétique de nos jours vulgarisé par la Science, — n'entrent-ils pas pour cinq ou six bons vingtièmes, au moins, dans les dessous de la criminalité moderne?

Dès lors, comment taxer de simple hypothèse, de « principes d'écoles » et de circonstance à peu près négligeable en justice, le phénomène si tristement commun de « l'inconscience possible chez de très apparents criminels convaincus médicalement de telle ou telle hystérique monomanie?

— Ah! certes, il est fâcheux que, vu les mesures prises par les hypnotiseurs pour être oubliés de leurs suggérés, il se trouve que la justice ne peut guère mettre la main que sur ceux-ci, dont les balbutiements exaltés sont peu sympathiques.

Cependant, — (et les jurisconsultes de la Péninsule ibérique ne peuvent l'ignorer, semble-t-il) -- l'on a capturé, parfois, des suggérants! Il y a force de chose jugée à cet égard et les faits officiels qui se sont produits, *dans l'enceinte même des assises*, sont d'une nature non seulement probante, mais des plus inquiétantes pour les justiciers.

* * *

Par exemple, et pour ne citer qu'un fait entre beaucoup d'autres, — que l'on veuille bien se remémorer le procès de cet étrange mendiant de province, du nom de Castellan, qui comparut aux assises de Draguignan (Var), les 29 et 30 juillet 1865.

C'était un gars de vingt-cinq ans, d'une laideur banale, estropié des deux jambes, mais disposant, en ses haillons infects, d'une fixité de regard d'où émanait un fluide-voulant des plus appréciables. On

croirait lire un procès du moyen âge, en parcourant l'acte d'accusation.

D'après la teneur d'icelui, ce dangereux cul-de-jatte, d'un simple coup d'œil et à volonté, avait réduit presque immédiatement au servage léthargique différentes femmes jusqu'alors sans reproche. Elles ont attesté, à la barre, qu'elles en subissaient l'écœurante fascination, jusqu'à se laisser posséder, à son bon plaisir et malgré elles, dans les affres d'une paralysante angoisse.

Au surplus, voici le résumé textuel de l'acte d'accusation en ce qui regarde, par exemple, Joséphine H..., au rapport du Dr Prosper Despine.

« Il demanda l'hospitalité au nommé H... qui habitait ce hameau avec sa fille. Celle-ci était âgée de vingt-six ans et sa moralité était parfaite. Le mendiant, simulant la surdi-mutité, fit comprendre par des signes qu'il avait faim ; on l'invita à souper. Pendant le repas, il se livra à des actes étranges, qui frappèrent l'attention de ses hôtes ; il affecta de ne faire remplir son verre qu'après avoir tracé sur cet objet et sur sa figure, le signe de la croix. Pendant la veillée, il fit signe qu'il pouvait écrire. Alors il traça les phrases suivantes : Je suis le fils de Dieu ; je suis du ciel et mon nom est Notre-Seigneur ; car vous voyez mes petits miracles et plus tard, vous en verrez de plus grands. Ne craignez rien de moi, je suis envoyé de Dieu. Puis il offrait de faire disparaître la taie qui couvrait les yeux d'une femme alors présente. Il prétendait connaître l'avenir et annonçait que la guerre civile éclaterait dans six mois.

« Ces actes absurdes impressionnèrent les assistants et Joséphine H... en fut surtout émue ; elle se coucha toute habillée, par crainte du mendiant. Ce dernier passa la nuit au grenier à foin, et le lendemain, après avoir déjeuné, il s'éloigna du hameau. Il y revint bientôt, après s'être assuré que Joséphine resterait seule pendant toute la journée. Il la trouva occupée des soins du ménage, et s'entretint pendant quelque temps avec elle à l'aide de signes. La matinée fut employée par Castellan à exercer sur cette fille toute sa fascination. Un témoin déclara que, tandis qu'elle était penchée sur le foyer de la cheminée, Castellan, penché sur elle, lui faisait, avec la main, sur le dos, des signes circulaires et des signes de croix ; pendant ce temps, elle avait les yeux hagards. A midi, ils se mirent à table ensemble.

« A peine le repas était-il commencé que Castellan fit un geste comme pour jeter quelque chose dans la cuillère de Joséphine. *Aussitôt la jeune fille s'évanouit.*

« Castellan la prit, la porta sur son lit et se livra sur elle aux derniers outrages. Joséphine avait conscience de ce qui se passait ;

mais, retenue par une force irrésistible, elle ne pouvait faire aucun mouvement, ni pousser aucun cri, quoique sa volonté protestât contre l'attentat qui était commis sur elle. Elle était évidemment en léthargie.

« Revenue à elle, elle ne cessa pas d'être sous l'empire que Castellan exerçait sur elle, et à quatre heures de l'après-midi, au moment où cet homme s'éloignait du hameau, la malheureuse, entraînée par une influence mystérieuse à laquelle elle cherchait en vain à résister, abandonnait la maison paternelle et suivait, éperdue, ce mendiant pour lequel elle n'éprouvait que de la peur et du dégoût. Ils passèrent la nuit dans un grenier à foin, et le lendemain, ils se dirigèrent vers Collobrières. Le sieur Sauteron les rencontra dans un bois et les amena chez lui. Castellan lui raconta qu'il avait enlevé cette jeune fille, après avoir surpris ses faveurs. Joséphine aussi lui fit part de son malheur, en ajoutant que, dans son désespoir, elle avait voulu se noyer. Le 3 avril, Castellan, suivi de cette jeune fille, s'arrêta chez le sieur Condroyer, cultivateur. Joséphine ne cessait de se lamenter et de déplorer la malheureuse situation dans laquelle la retenait le pouvoir irrésistible de cet homme. « Amenez la femme la plus forte et la plus grande, disait-elle, vous verrez si Castellan ne la fera pas tomber. » Joséphine, ayant peur des outrages dont elle craignait d'être encore l'objet, demanda à coucher dans une maison voisine. Castellan s'approcha d'elle, au moment où elle allait sortir, et la saisissant sur les hanches, *elle s'évanouit*. Puis, bien que, d'après la déclaration des témoins, elle fût comme morte, on la vit, sur l'ordre de Castellan, monter les marches de l'escalier, les compter sans commettre d'erreur, puis rire convulsivement. Il fut constaté qu'elle se trouvait alors complètement insensible. « Cet état était évidemment du somnambulisme. »

Voici maintenant le résumé de la cause, d'après le docteur Liégeois.

Le lendemain, 4 avril, elle descendit dans un état qui ressemblait à de la folie ; elle déraisonnait et refusait toute nourriture ; elle invoquait, tour à tour, Dieu et la Vierge ; Castellan, voulant donner une nouvelle preuve de son ascendant sur elle, *lui ordonna de faire à genoux le tour de la chambre et elle obéit.* Émus de la douleur de cette malheureuse jeune fille, indignés de l'audace avec laquelle son séducteur abusait de son pouvoir sur elle, les habitants de la maison chassèrent le mendiant malgré sa résistance. A peine avait-il franchi la porte, que Joséphine tomba comme morte. On rappela Castellan ; celui-ci fit sur elle divers signes, et lui rendit l'usage de ses sens. La nuit venue, elle alla reposer vers lui. Le lendemain ils partirent

ensemble. *On n'avait pas osé empêcher Joséphine de suivre cet homme.* Tout à coup, on la vit revenir en courant. Castellan avait rencontré des chasseurs, et, pendant qu'il causait avec eux, elle avait pris la fuite. Elle demandait en pleurant qu'on la cachât, qu'on l'arrachât à cette influence. On la ramena chez son père, et, depuis lors, *elle ne paraît pas jouir de toute sa raison.*

Castellan fut arrêté le 14 avril, il avait déjà été condamné correctionnellement. La nature paraît l'avoir doué d'une puissance magnétique peu commune ; *c'est à cette cause qu'il faut attribuer l'influence* MYSTÉRIEUSE *qu'il avait exercée sur Joséphine H...*, dont la constitution se prêtait merveilleusement au magnétisme, ce qui a été constaté par diverses expériences auxquelles l'ont soumise des médecins. Castellan reconnaît que c'est par des passes magnétiques que fut causé l'évanouissement de Joséphine qui précéda le viol.

Il avoua même avoir eu deux fois des rapports avec elle, dans un moment où elle n'était ni endormie ni évanouie, mais où elle ne pouvait donner de consentement libre aux actes coupables dont elle était l'objet (c'est-à-dire pendant qu'elle était en léthargie). Les rapports qu'il eut avec elle, la seconde nuit qu'ils passèrent à Capelude, eurent lieu dans d'autres conditions, car, cette fois, Joséphine ne s'est pas doutée de l'acte coupable dont elle fut victime, et c'est Castellan qui lui raconta le matin qu'il l'avait possédée pendant la nuit. Deux autres fois, il avait abusé d'elle de la même manière, sans qu'elle s'en doutât (c'est-à-dire alors qu'elle était en somnambulisme).

Mais ce qui doit donner le plus à réfléchir aux gens de loi de toutes nationalités, c'est qu'en plein interrogatoire, ce Castellan, par une inqualifiable impudence, osa proposer au Président des assises de tenter, sur lui et ses assesseurs, séance tenante, une petite expérience de pouvoir magnétique. L'on peut contrôler, sur les comptes rendus officiels de cette affaire, le résumé suivant :

« *Durant le réquisitoire de M. le procureur impérial, il a fait plus : il a menacé ce magistrat de le rendre, sur-le-champ, somnambule... et l'effet commençant, paraîtrait-il, à suivre la menace, M. le procureur impérial dut interrompre son réquisitoire et* CONTRAINDRE L'ACCUSÉ A BAISSER LES YEUX. » — Et l'on ajoute, s'autorisant du coupé-court aux débats qui semble s'être produit peu après, que juges et jurés, commençant aussi, peut-être, à ressentir les premiers symptômes d'une humiliante hypnotisation, le verdict, condamnant *à douze ans de travaux forcés* ce vermineux suppôt de Mesmer, fut prononcé pour ainsi dire à la hâte. Or, cet arrêt, d'après le dispositif que chacun peut vérifier, ne se fonde que sur le rapport médico-légal des docteurs Hériart, Paulet et Thérus, contrôlé par les docteurs Aubain et

Roux (de Toulon), constatant l'abus du pouvoir suggestif chez ledit Castellan. Voir, pour commentaires de ce rapport, le *Traité de Psychologie naturelle* du Dr Despine, tome Ier, page 586, et le mémoire du Dr Liégeois (de Nancy), dont a été saisi l'Institut de France, cette cause y étant citée au milieu d'une myriade de faits à l'appui.

* * *

Sans prétendre donc, avec les facétieux de la presse d'alors, qu'un peu plus Président, procureur impérial, assesseurs, avocats, gendarmes et jurés, allaient, sous l'influence du fétide vagabond, quitter leurs sièges et s'avancer à quatre pattes en plein prétoire, ou, tout au moins, y ébaucher, en costumes, un pas de caractère, aux yeux agrandis de l'assistance, — nous conclurons en disant qu'étant avérés, par des précédents d'un tel nombre, dans les annales de la Science, les multiples phénomènes de l'Hypnotisme (depuis les expériences de l'abbé Faria, en 1815, jusqu'à celles toutes récentes de MM. les docteurs Bernheim et Liébault (de Nancy) et celles actuelles, en Paris, de MM. les docteurs Luys et Charcot); il peut paraître, à tous, aussi imprudent qu'inhumain d'appliquer la loi, d'une façon par trop sommaire, à de malheureux malades aussi coupables qu'innocents, et de les expédier à tour de bras soit dans l'autre monde, soit au profond des bagnes, en certaines causes spéciales. Si c'est le critérium de toute justice de n'incriminer que le bras qui a frappé, de s'en tenir là pour statuer sur la culpabilité d'un prévenu, de rendre *quand même* responsable, enfin, du mouvement meurtrier de ce bras, le cerveau, *suggéré ou non,* qui le fit agir, alors que l'on commence par condamner à mort nos propres exécuteurs des hautes œuvres, puisqu'à ce paradoxal point de vue on n'en saurait frapper de plus coupables ! — Si l'on n'applique la loi qu'à titre préservatif en ces causes douteuses et troubles, à quoi bon des travaux forcés, où la prison doit suffire? — Dans l'instruction qui précède les assises, nous pensons qu'il serait équitable de s'enquérir, en pareil cas, des amis, ennemis, parents et surtout connaissances de rencontre de l'accusé et d'examiner, tant au crible qu'à la loupe, les antécédents, opinions, us et coutumes de ces derniers. Certes, ce serait plus long, mais, souvent, l'on pourrait se saisir ainsi des *vrais* criminels, — fallût-il s'aider au besoin du magnétisme (pourquoi pas?) sur l'accusé lui-même. Quel que fût l'arrêt qui s'en ensuivrait, l'on pourrait du moins plus tranquillement prétendre, alors, que « justice est faite ».

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

IADÈS

CONTE ÉGYPTIEN

— Huit rangs de perles fines d'Ormuz ! dis, ma vieille Fatma, n'est-ce pas le plus beau collier qu'on ait jamais vu au bazar des Persans ?

— Oui, maîtresse; mais depuis que l'Arménien Agopian est devenu joaillier du palais, le vieux coquin n'a plus aucune retenue... Douze fois cent medjidiehs d'or pour un collier !

— Est-ce donc trop d'argent pour parer Néfoussa, l'épouse favorite de Sidi-Mohamed-Hussein, chef des marchands d'ivoire du Caire ? Eh bien ! Fatma, le croirais-tu, mon époux m'a refusé ce collier ! Je le vois bien, Fatma, Néfoussa n'est plus, comme jadis, l'unique joie du seigneur Hussein !

Néfoussa, la blanche Circassienne, poussa un coquet soupir, qui démentait ses dernières paroles. D'un geste mutin, son minuscule pied nu, chargé de bagues, repoussa l'escabeau d'ébène, où fumait encore, dans une coupe d'onyx, une énorme cigarette ambrée. Sous la transparence des gazes, la forme opulente de sa gorge ferme se renversa dans la masse des coussins moelleux, tandis que ses longs bras souples, à l'épiderme laiteux et nacré, se relevaient au-dessus de sa tête petite, où frisottait une épaisse mousse blonde, couronnée d'un triple diadème de sequins.

Et, nerveusement, ses mains fluettes, aux ongles brillants de henné, se crispaient contre le satin du sofa, comme des griffes de chatte dans une dépouille de tigre ; en même temps que ses grandes prunelles noires se voilaient derrière l'écran brun de ses paupières allongées de koh'l.

La fidèle négresse vint s'agenouiller aux pieds de Néfoussa; et, avec une voix câline, elle la gourmanda d'un ton familier :

— Ne sois pas impatiente, ô maîtresse, ainsi qu'une simple fille de fellah ! Le maître est généreux. Donne-toi seulement la peine de sourire, et alors, comment le seigneur Hussein pourrait-il résister à ton désir ?...

— Hélas ! Fatma ! répondit la boudeuse enfant, trois fois déjà, j'ai fait à Hussein la peinture séduisante de ce beau collier, trois fois le seigneur Mohamed a détourné la tête... Quelque autre femme achètera ce bijoux précieux; Zénab ou Amina va s'en parer à la fête de la coupure du Nil...

— Néfoussa ! mon enfant. Les petites filles ne savent pas attendre...

La Circassienne, tout à coup, rouvrit ses beaux yeux, qui flamboyèrent sous les arcs noirs de ses sourcils froncés. Brusquement, elle se retourna vers la nourrice. La tête mignonne de l'enfant capricieuse se posa dans sa main droite; son coude blanc et poli se perdit dans l'étoffe souple, avec un cliquetis mat que firent les bracelets d'argent et d'or et les lourds cercles d'ivoire. D'un ton impérieux, elle cria :

— Non, Fatma ! Le maître est devenu avare de présents à sa favorite. Figure-toi sa ruse méchante pour m'épargner l'offense d'un refus, et s'éviter la dépense du collier !... Hussein m'a promis le bijou si je parvenais à le gagner au jeu d'*Iadès*. Seulement, il applique toute son attention à m'empêcher d'y réussir. Depuis hier, je n'ai pu le prendre une seule fois en défaut. En lui donnant un baiser ce matin, j'ai en vain crié tout à coup : *Iadès !* — tu es pris ! — Mais lui, sans hésiter une seconde, a de suite fait la réponse : *Fi bàhli* — Je suis en garde ! — Et malicieusement il s'est moqué de ma déception... Non, ma vieille Fatma, la malheureuse Néfoussa n'a plus désormais la première place dans le cœur de Sidi-Mohamed. Quelque jalouse aura donné à boire à mon époux un de ces breuvages d'oubli, comme en vendent les sorciers *franghis*. Et, maintenant, toutes les femmes vont rire de moi dans le harem... Mais je me vengerai !...

Elle tourna tout à fait le dos à la nourrice, avec un petit mouvement résolu, qui gracieusement redressa ses épaules. Sans vouloir rien entendre, elle dit à Fatma :

— Laisse-moi, va-t-en !

La volontaire enfant vint coller, toute pensive, sa jolie figure fâchée au grillage étroit d'une fenêtre basse, et son regard se perdit à travers le bleu foncé du ciel infini.

Une plainte montait du fond de la ruelle étroite : « Hommes généreux ! donnez à Halim ! »

Néfoussa, machinalement, regarda.

Un jeune bey, richement vêtu d'un caftan de soie couleur rose pâle, tout brodé d'or, marchait d'un pas élégant et léger d'homme heureux.

Le mendiant arrêta le jeune seigneur sous les fenêtres du harem de Sidi-Mohamed-Hussein, le chef des marchands d'ivoire.

Néfoussa de sa fenêtre, reconnut Mahmoud-Bey, fils ainé d'Osman-Pacha, gouverneur du Caire, et le plus beau cavalier de la cour du Khédive. La jeune femme vit le bey qui tira sa bourse de sa ceinture, y prit un sultani d'or, et le jeta distraitement au pauvre. Et Néfoussa entendit les bénédictions du mendiant qui disait : « Allah augmente ton bien, seigneur généreux ! Allah te garde dans ton chemin, et te préserve de la malice des femmes ! »

— Que dis-tu, sot bavard ? interrompit Mahmoud d'un ton bourru. Je n'ai pas besoin de tes souhaits ridicules. Je suis, à moi seul, plus rusé que toutes les femmes ensemble ! Garde tes vœux et rends-moi ma pièce d'or !

D'un geste brusque, il reprit son aumône, et continua sa route.

Néfoussa, témoin de la scène, sourit. Trois fois elle frappa dans ses mains.

Fatma discrètement, qui s'était éloignée, reparut.

— Tu vois le bey, dit rapidement Néfoussa. Cours après lui.

— Moi ? Un homme !...

— Tu l'amèneras ici !

— Dans le harem ?... Allah ! C'est Néfoussa, la chaste épouse de mon maître qui me donne cet ordre ? Néfoussa est devenue *Magnoun* — folle.

— Va vite, et éloigne l'eunuque sous quelque prétexte...

— Maîtresse chérie ! Ecoute la voix de ta vieille nourrice. Ton mari est peu complaisant, il te refuse une parure faite pour ton cou de *péri*. Mais un homme ! y songes-tu, un homme dans le harem de ton maître !

— Fatma, je le veux ! Je te l'ordonne. Entendre, c'est obéir.

La vieille négresse est partie se disant que l'*Affrit* — le diable — a emporté l'esprit de la pauvre Néfoussa. L'eunuque a été éloigné. Fatma court sur les pas du cavalier, le réjoint. Elle le tire doucement par le bas de son haïk de soie.

— Que veux-tu, vieille ?

— Ma maîtresse m'envoie.

— Qui, ta maîtresse ? Vieille, je suis pressé !

— La maîtresse de la vieille Fatma a le visage blanc comme la lune dans sa quatorzième nuit. Néfoussa est jeune et riche, elle est honnête et chaste... Mais, ô jeune seigneur, j'ignore quel génie la possède. Elle t'a aperçu par sa fenêtre, et m'a commandé de t'aller chercher aussitôt.

Intrigué par cette singulière aventure, par le ton sincère de la

négresse, Mahmoud revient sur ses pas et se laisse conduire. Par un escalier intérieur, Fatma introduit le jeune homme dans une vaste salle fraiche, où, dans le demi-jour tombant des grillages de moucharabieh, au milieu d'un fouillis de tapis, d'étoffes, de bronzes et de coffres, Mahmoud découvre la forme délicieuse de la jolie Circassienne, nonchalamment étendue sur le sofa.

— Par Allah! comment méritai-je pour mes yeux la faveur de contempler, sans voile, une houri du paradis?

— Détrompe-toi, seigneur Bey, Néfoussa n'est pas une houri.

— O Néfoussa! tu es la bien nommée, « grâce joyeuse, » charme de la vie!

— Je suis, Mahmoud, une épouse honnête. Mais mon seigneur m'a offensée. Tu es beau, les femmes vantent ton esprit enjoué et la douceur de tes paroles. Console-moi, fais-moi oublier l'injure de mon seigneur.

Alors, s'adressant à sa nourrice stupéfaite :

— Fatma! Vite! Des confitures, des sorbets, des chibouks allumés, du café bouillant!

La négresse exécute les ordres, toute troublée. Mais sa maîtresse, lui parlant dans la langue des harems * :

— Cours au bazar; entre dans la boutique du seigneur Hussein; porte lui mes paroles : « Maître, ton épouse bien-aimée, Néfoussa, m'envoie te dire qu'elle a donné l'hospitalité à un homme. Il est en ce moment avec elle dans le harem. »

Fatma part en levant vers le ciel ses deux bras. Elle arrive au comptoir de Mohamed-Hussein et répète, toute tremblante, le message de Néfoussa.

— Qu'oses-tu prétendre, chienne? Je te ferai mourir sous la courbache pour cet horrible mensonge.

— Le maître peut fouler aux pieds son esclave Fatma; mais ta servante est fidèle. L'œil a vu, la bouche a parlé.

Déjà le marchand est hors de sa boutique. Comme il court, comme il court vite du côté de sa maison!

Cependant, Néfoussa dans le harem écoute d'un air complaisant les paroles mielleuses de Mahmoud-Bey. Les deux jeunes gens ainsi babillent, devisent et fument, en grignotant des dragées. Néfoussa s'est approchée de la fenêtre basse, ouverte à la hauteur du sofa, sur lequel repose la capricieuse et gracieuse beauté, son regard distraitement flotte vers la ruelle déserte.

* Argot des femmes, sorte de créole-arabe-nègre, où entrent des mots empruntés à tous les idiomes de l'Orient. Il sert aux eunuques et aux femmes pour n'être pas compris des maris ou des parents.

Mahmoud peu à peu s'enhardit, charmé par la pétulante gaieté de la jeune femme. Une à une, il épuise les plus ingénieuses expressions de ses galanteries. Néfoussa lui répond par son sourire coquet, montrant, comme en un admirable écrin vivant, des perles rangées, combien plus parfaites que celles du collier convoité dans la vitrine d'Agopian, l'Arménien. Enfin, sur le tapis gisant à terre, Mahmoud aperçoit un rebeck turc dont il s'empare. Et, lentement, il prélude, puis commence les premiers vers de la célèbre chanson d'amour : *Leila! Leila!* « La nuit! la « nuit, la nuit est toute noire. — Car mon amie n'est pas auprès de « moi. — Que m'importent les clartés du ciel? — Si Néfoussa n'est pas « à mon côté. — Néfoussa, avec ses grands yeux, brillants comme les « étoiles — peut, seule, faire de la lumière dans mes ténèbres!... »

La voix du chanteur est caressante; son beau visage, inspiré par la poésie des paroles, exprime de si tendres désirs que la moqueuse cesse de rire, captivée par la mélodie amoureuse.

Tout à coup, Néfoussa pousse un cri. Et, frissonnante de peur :

— Tais-toi! Voici mon mari!

Sa main désigne la moucharabieh ouvrant sur la rue.

— Comment faire? reprend-elle, avec toutes les marques d'une profonde épouvante. Le harem n'a qu'une porte. Et le seigneur Hussein est en bas. Il va t'égorger!... Je ne veux pas qu'il te tue... Ah! dit-elle, frappée d'une idée subite. Ce coffre... c'est le seul moyen de sauver ta vie!

Vivement, elle pousse Mahmoud vers un grand coffre massif en bois d'ébène, plaqué d'arabesques d'ivoire. D'assez mauvaise grâce, le jeune bey cède à la nécessité. Le galant chanteur d'amour, le brillant et spirituel cavalier, disparaît piteusement sous le couvercle de la boîte que la belle Néfoussa ferme à double tour, en tirant la clef.

Puis, elle s'assoit lestement sur le coffre, et très minutieusement, commence à dépecer une orange, de ses doigts fluets aux ongles teints de henné. Presque aussitôt la portière de soie se soulève. Sidi-Mohamed-Hussein, ivre de fureur, apparaît, un yatagan nu dans la main :

— Où est-il, que je l'éventre?

Mais Néfoussa, de sa voix douce, demande avec un ton calme et assuré :

— Ma nourrice t'a dit, seigneur? Tu sais?

— Infâme! Où est-il ce chien? Où se cache-t-il?

Sans nul trouble, la rusée Néfoussa élève la voix pour être entendue de son prisonnier.

— Patience, seigneur!... L'homme est ici!...

— Maudite!

— Ne cherche pas... il est enfermé dans ce coffre qui me sert de siège... Ne cherche pas la clef... la voici !

Fou de rage, Hussein s'élance sur la clef qu'on lui tend. Néfoussa part d'un long éclat de rire aigu. Joyeuse, elle bat ses deux petites mains, dont les bracelets s'entre-choquent avec des bruits délicats de métal précieux. Elle crie avec un accent de triomphe :

— *Iadès!* Sidi-Hussein ! — Tu es pris, seigneur Hussein ! *Iadès!* Néfoussa gagne son beau collier de perles d'Ormuz !

Elle saute au cou du marchand stupéfait, l'enlace de ses bras blancs, couvre son visage de baisers, passe ses doigts fins dans la longue barbe soyeuse de son mari, l'étourdit de caresses bruyantes.

Hussein pourtant se dégage, et, retrouvant son indignation :

— Oh ! perfide Néfoussa ! Tu y tenais donc si fort à ce collier, pour n'avoir pas craint de me faire ce chagrin !

« Néfoussa l'a gagné, ce bijou maudit ! Hussein ne manquera pas à sa parole... Mais tu es une perfide épouse, une méchante femme ! Le saint prophète nous l'a bien dit : « La ceinture de la plus douce est faite de vipères entrelacées ! »

Il jette loin de lui la clef du coffre. Et, sans attendre un mot d'explication, il se précipite hors de la chambre, descend l'escalier en toute hâte, fuit la maison pour calmer son courroux.

Néfoussa, derrière lui, frappe dans ses mains par trois fois. Fatma reparaît, croyant trouver sa maîtresse égorgée :

— Ramasse la clef, dit simplement la jeune femme, et ouvre le coffre !

La vieille obéit, stupéfaite. Le prisonnier sort confus de sa cachette. Alors Néfoussa le congédie par ces mots ironiques :

— Adieu, seigneur Bey ! Fatma va te ramener dans la rue. N'oublie pas Néfoussa, seigneur Mahmoud. Donne deux sultanis d'or au premier fakir qu'Allah mettra sur ta route. Et souviens-toi que la plus simple des femmes peut toujours mettre en défaut la sagesse de l'homme le mieux avisé !

JEHAN SOUDAN.

Questions militaires

LES VICES D'ORGANISATION DE NOTRE ARMÉE

Le 14 juillet 1880, la nation française célébrait, en même temps que sa première fête nationale, le couronnement de l'édifice militaire auquel, depuis près de dix ans, elle travaillait sans relâche. L'œuvre, lui disait-on, est terminée. Sans doute, il restait bien encore divers détails à parachever; il fallait corriger certains vices de construction, relier entre elles quelques parties insuffisamment coordonnées; mais ces défauts seraient faciles à réparer, et dès aujourd'hui le pays avait une armée solide, nombreuse, bien instruite, avec laquelle il pouvait aller partout et entreprendre n'importe quoi: *go anywhere and do anything*, comme disent énergiquement les Anglais.

Et cette armée, elle était visible, tangible : toute la France était accourue à Paris pour la contempler, et toute la France avait tressailli d'enthousiasme en voyant défiler par centaines des canons dont on proclamait la puissance merveilleuse, et par milliers des fantassins alertes et des cavaliers bien montés. On ne pouvait remettre en meilleures mains les nouveaux symboles de la Patrie française, de cette grande vaincue dont tous les fils — oubliant ce jour-là leurs dissensions intérieures — s'unissaient dans une même espérance. Le doyen des maréchaux de l'Empire était venu saluer les drapeaux et les soldats de la République : « C'est une armée nouvelle, disait-il; je fais des vœux pour qu'elle soit plus heureuse que la nôtre. »

Qui donc eût pu alors entretenir d'autres pensées? Gagnés par l'émotion générale, les critiques se taisaient. Ils n'osaient ni insister sur les défectuosités des lois déjà faites, ni rappeler que d'autres — et des plus importantes — restaient encore à faire. Ils préféraient oublier pour un moment que l'une de celles-ci, depuis longtemps sur le chantier, venait de subir un nouvel ajournement.

On était donc plein de confiance; peut-être même, au fond, y avait-il quelque impatience de voir naître une occasion qui permît à la jeune armée d'essayer ses forces, de donner le baptême du feu à ses étendards tout neufs.

Cette occasion ne tarda pas à se présenter, et sous la forme la plus favorable qu'on pût souhaiter.

Ce n'était pas une grande guerre européenne : ce n'était même pas une guerre à proprement parler. Il ne s'agissait que d'une expédition qui paraissait devoir se borner à une simple promenade militaire. Former un petit corps d'une ou deux divisions, l'embarquer et l'envoyer de l'autre côté de la Méditerranée, dans un pays confinant à notre frontière algérienne, pour y mettre à la raison quelques tribus turbulentes et occuper deux ou trois points du littoral : tel était à peu près le problème à résoudre, — problème qui, d'ailleurs, ne s'était pas posé brusquement. Depuis des mois et presque des années, la nécessité d'entreprendre une expédition en Tunisie ne faisait doute pour personne. On s'en rendait si bien compte que, deux ans auparavant, une mission spéciale avait été envoyée pour reprendre et compléter les études déjà faites à plusieurs reprises sur la topographie et les ressources du pays.

Dans ces conditions, il était évident que tout avait pu et, par conséquent, tout avait dû être préparé de longue main, non seulement quant au plan de campagne à suivre, mais quant aux moyens d'exécution. Aussi le public s'attendait-il à une série brillante de succès foudroyants et il s'en félicitait d'avance.

Sa déconvenue fut cruelle, son mécontentement violent.

*
* *

Les gens du métier, eux, n'avaient point partagé les illusions de la foule, et l'expédition de Tunisie justifia leurs prévisions. Elle montra, comme ils l'avaient affirmé, que, dans l'organisation militaire actuelle, l'armée du pied de paix, l'armée dite permanente, n'est pas une armée dans le vrai sens du mot, que c'est un simple cadre renfermant un dépôt d'instruction, et rien de plus. Pour que ce cadre devienne réellement une armée, il faut le remplir, il faut y mettre des soldats. Ces soldats existent : ce sont les réservistes inscrits sur les contrôles, mais laissés provisoirement dans leurs foyers. Il n'est pas difficile de les faire venir : un mot suffit. Encore faut-il le dire. Or, on n'a pas osé le prononcer pour une petite expédition coloniale ; on n'a pas voulu ou on n'a pas cru pouvoir ordonner la mobilisation générale — ce qui eût été disproportionné avec le but à atteindre, — ni une mobilisation partielle — ce qui, frappant seulement certaines régions déterminées, eût paru inique.

Mais alors on s'est trouvé paralysé, en présence de régiments à moitié vides qu'on ne remplissait pas et qu'on n'osait pas non plus

utiliser tels qu'ils étaient : on sentait trop bien qu'agir ainsi c'eût été en faire un mauvais usage, c'eût été violer le premier principe sur lequel repose la mobilisation de l'armée. Cadres et réservistes, c'est à peu près l'outil et le manche. En séparant l'un de l'autre, on ne fait rien qui vaille. Des cadres seuls on ne peut tirer qu'un maigre rendement. A faire marcher avec 500 hommes, par exemple, les cadres d'un bataillon qui devrait être de 1,000, on perd évidemment la moitié de la force qu'ils sont destinés à produire.

Et quant aux réservistes qui devaient entrer dans ce bataillon, c'était encore une autre force presque totalement qu'on perdait. Qu'une guerre européenne eût éclaté, pendant que les régiments actifs étaient hors du territoire, et l'embarras eût été grand. Comment réunir l'outil et le manche éloignés l'un de l'autre ?

* * *

Là donc est le véritable inconvénient des armées du type moderne ; elles ne peuvent agir sans le rappel de leurs réserves. Elles se composent en réalité de deux tronçons qu'il faut avant tout réunir, sous peine de ne tirer de l'un qu'un parti fort médiocre et de perdre l'autre à peu près complètement.

C'est une gêne, soit ; mais une gêne inévitable, une sujétion qu'il ne faut pas espérer pouvoir jamais éluder. Acceptons-la donc résolument et agissons toujours en conséquence, nous pliant à cette nécessité. Notre récente législation militaire n'en a pas assez tenu compte, ce qui a été un tort. Et ç'a été un tort aussi de méconnaître dans l'affaire de Tunisie cette impuissance, cette insuffisance de notre organisme, qui forment le caractère nouveau et tout particulier commun à toutes les armées actuelles.

Un des perfectionnements les plus justement vantés de notre système militaire actuel, c'est la constitution permanente, dès le temps de paix, de toutes les unités : brigades, divisions et corps d'armée, que jadis il fallait former à la hâte et un peu au hasard, au moment d'entamer les hostilités.

Or, ce progrès a précisément été la principale cause des difficultés éprouvées pour la formation du corps expéditionnaire.

Autrefois, quand l'armée n'était en temps de paix qu'une simple collection de régiments, entièrement isolés les uns des autres, on pouvait, sans scrupule, en distraire quelques-uns — les premiers venus — de l'ensemble, pour en former momentanément un petit groupe, qu'on envoyait où besoin était. Les forces qui restaient disponibles dans le pays étaient bien un peu diminuées, c'est évident; mais ce n'était qu'une diminution pure et simple qui n'enlevait rien à la valeur intrinsèque de ce qui restait. L'armée semblait alors comme un grand réservoir de force, dont on n'avait jamais vu le fond, où l'on pouvait puiser un peu ou beaucoup suivant les nécessités du moment. Le niveau baissait plus ou moins,

mais ce qu'on avait pris ne diminuait en rien les qualités de ce qui restait à prendre.

Aujourd'hui ce n'est plus cela. Les régiments ont été accouplés en brigades, les brigades en divisions, les divisions en corps d'armée. Tout cela forme un édifice parfaitement régulier, parfaitement symétrique, où chaque élément, chaque unité tient sa place, et d'où l'on ne peut, semble-t-il, ôter une pierre sans compromettre le savant équilibre de l'ensemble.

Dès qu'on veut prendre une division, une brigade, un simple régiment : « Que faites-vous ? s'écrie quelqu'un; vous compromettez la mobilisation, et par suite la sécurité du pays ! » Et ce quelqu'un a raison. Et, si petit que soit l'élément enlevé, l'objection subsiste. Il semble même qu'elle soit d'autant plus forte que l'élément est plus petit.

Chose bien naturelle; car plus les éléments enlevés seront petits, et plus, généralement, ils seront nombreux; plus, par conséquent, on aura entamé, dépareillé l'édifice, sur un grand nombre de points; plus on aura fait d'ouvertures dans la grande muraille derrière laquelle s'abrite le pays !

Dans la simple collection de régiments qui représentait l'armée d'autrefois, l'enlèvement de quelques-uns se remarquait moins parce qu'il ne laissait pas de vides. Le tas diminuait un peu, mais restait homogène et n'en était ni plus ni moins prêt à fournir, pour le cas d'une grande guerre, les brigades ou divisions qu'on croirait devoir former.

Maintenant, un régiment enlevé, c'est une brigade coupée en deux, c'est une division boiteuse, c'est un corps d'armée amputé. La plaie reste béante; rien ne la dissimule plus.

C'est un avantage, en somme, car les plaies cachées sont les plus dangereuses, justement parce qu'on ne cherche pas à les guérir. Mais à certaines personnes cela semble un inconvénient, parce qu'il est ainsi devenu impossible de prendre quelques régiments sans que cela se voie, pour ainsi dire; sans que les critiques puissent s'écrier qu'on va compromettre la mobilisation et qu'on désorganise l'armée.

* * *

L'écrivain judicieux et perspicace auquel sont empruntées les considérations qui précèdent réclamait, en conséquence, la constitution de troupes spéciales destinées au service d'outre mer. De son côté, Gambetta disait : « Sans armée coloniale, point de politique coloniale. » Un mouvement d'opinion publique fut dirigé dans ce sens, des projets de loi et des contre-projets furent présentés, préparés, examinés... Et les choses en étaient là quand arriva l'affaire du Tonkin, qui fut une nouvelle édition de la campagne de Tunisie, en ce sens qu'on eut encore à improviser les troupes expéditionnaires, à les former de bric et de broc, à l'aide d'éléments pris à droite et à gauche, en mêlant l'élite de ce régiment — volontaires déterminés par le plus pur patriotisme à se proposer pour partir — au rebut de cet autre, mauvais sujets qui demandaient à s'embarquer uniquement pour fuir les punitions et se dérober à l'éventualité du conseil de discipline ou du conseil de guerre.

Il faut pourtant que cette double leçon serve et qu'on en finisse avec la situation où nous nous trouvons faute d'avoir une organi-

sation suffisamment souple et élastique. Notre armée est constituée en vue d'opérations continentales. On peut même aller plus loin et dire qu'elle a été composée presque exclusivement en vue d'égaler l'armée qui venait de nous vaincre. L'Empire allemand et la République française ont une population à peu près équivalente : ces deux États, pensait-on, doivent donc pouvoir mettre sur pied des effectifs à peu près égaux. En adoptant les quatre catégories — armée active et sa réserve, armée territoriale et sa réserve — qui correspondent à celles dont la Prusse s'est si bien trouvée, on a cru agir sagement et habilement. On n'a malheureusement pas assez songé à l'existence de nos colonies, aux velléités d'expansion qui pourraient bien nous prendre, à la tendance que nous aurions à agir *manu militari* pour planter notre drapeau sur des côtes lointaines.

L'armée doit être la servante de la politique, cela va de soi; mais elle est de ces serviteurs devant les exigences desquels le maître baisse la tête et se soumet. C'est une politique de défense nationale avec une certaine arrière-pensée de revanche qui a inspiré les législateurs en 1872. Il en est résulté une certaine forme de notre puissance militaire, une certaine disposition de notre force armée déterminée en vue de ce but précis. Impossible maintenant de l'employer à autre chose, ou — si on l'y emploie — il est certain qu'on en obtiendra un rendement dérisoire. On est lié par ses intentions primitives.

Pour une guerre continentale, notre armée serait dans d'assez bonnes conditions : c'est à cette fin spéciale qu'elle a été envisagée au moment où on l'a créée. A une entreprise coloniale, elle se prête mal : elle n'est pas préparée pour un tel objet, et ce n'est pas sans peine qu'on l'a détournée par deux fois de son affectation essentielle. Mobiliser tout le pays pour envoyer un détachement au Congo, à Madagascar ou ailleurs, c'est prendre un pavé pour écraser une mouche : personne n'y songe. Mobiliser seulement un certain nombre de corps d'armée, c'est un expédient dont la légalité est contestable et dont l'iniquité choquerait.

* * *

Assurément, on ne peut répartir également les charges entre tous : pendant une campagne, certains corps iront au feu, d'autres se fatigueront sans gloire à marcher à leur suite pour former réserve, d'autres, enfin, ne bougeront pas et ne quitteront pas le territoire. C'est fort bien : personne n'y trouvera à redire, parce qu'une grande guerre en Europe sera une lutte pour la vie ou pour la mort, et chacun fera de bon cœur

sa besogne, sans se demander si on lui a taillé une part plus grande que celle du voisin, ou moindre. Mais quand il s'agit d'évènements dans lesquels le patriotisme que j'appellerai immédiat est moins intéressé, la région sacrifiée, celle dont les enfants, dont tous les hommes valides seront requis pour aller coopérer à une œuvre dure ou périlleuse, œuvre dont le gros de la nation n'entrevoit que confusément la portée et l'utilité, la région mobilisée, tandis que les départements limitrophes continuent de vivre comme si de rien n'était, celle où se recrute le corps d'armée plus ou moins arbitrairement choisi pour partir, celle-là ne va-t-elle pas tout naturellement comparer son sort à la quiétude dont jouit le reste du pays ? Et ne va-t-elle pas protester ?

L'intérêt des entreprises coloniales peut paraître en pleine évidence aux gens instruits, aux hommes d'État, aux économistes, aux démographes, aux philanthropes ; mais la masse ne se rend pas bien compte de la nécessité qu'il peut y avoir à conquérir des territoires plus ou moins malsains, pour les faire ensuite exploiter par des individus souvent plus ou moins tarés et qui en profiteront personnellement ; elle sait que cette conquête lui coûtera beaucoup de son sang et beaucoup de son argent, et elle ne voit pas bien nettement s'il y aura proportion entre la dépense — qui est certaine — et le résultat — qui reste problématique. Tout Français a été ou ira n'importe où on lui dira d'aller, pour la gloire et la prospérité de la Patrie : il n'est pas de ceux qui boudent à l'ouvrage. Mais il partira avec ce sentiment qu'il aurait mieux aimé certaine autre besogne, et en regrettant de perdre telle occasion meilleure, pour laquelle il réservait son sang : il partira, mais non de bien bon cœur.

C'est parce qu'on sent qu'il y a quelque chose d'arbitraire à envoyer les uns se battre, tandis que les autres continuent de mener leur existence normale, c'est parce qu'on reconnaît tout ce que cette inégalité a de fâcheux, c'est pour cela qu'on fait le plus possible appel aux volontaires pour constituer les corps expéditionnaires.

C'est pour cela aussi que, dans la loi sur l'armée coloniale, on a pris soin de spécifier que le recrutement de cette armée se fera par libre choix : c'est seulement en cas d'insuffisance dans le chiffre des engagements et des rengagements, que l'effectif doit être complété par voie de tirage au sort. On a conscience de ne pouvoir pas exiger de tous les citoyens qu'ils se dévouent pour une cause qu'ils ne comprennent pas bien ; en effet, jusqu'à quel point est-on en droit de leur demander ce sacrifice ?

La loi est votée, elle est même promulguée, mais hélas ! elle n'est pas encore appliquée, et il est douteux qu'on l'applique avant longtemps.

Il est pourtant urgent qu'on en finisse : il est grand temps qu'on assure l'intégrité, je dirais presque l'inviolabilité de notre armée nationale, qui a sa destination dont on ne devrait jamais la distraire ; il est grand temps qu'on garantisse le fonctionnement de la mobilisation contre tous les accrocs, contre tous les accidents consécutifs à une action outre mer.

La création d'une armée coloniale composée de volontaires, et dont l'effectif puisse varier et s'accommoder aux nécessités très inégales d'une situation oscillante, à la vérité, c'est un difficile problème dont la loi votée ne constitue pas une solution parfaite. Mais encore est-ce une solution.

Or, tant qu'on ne l'aura pas mise en œuvre (et, même si on se décidait à l'appliquer demain, il faudrait des mois et des mois pour qu'elle produise son plein effet), tant qu'on n'aura pas créé de ressources *disponibles* en hommes et en matériel en vue d'entreprises coloniales, il faudra savoir résister à toute tentation et renoncer à toute action par la force au dehors. Nous avons eu déjà deux épreuves pénibles. C'en est assez. Par deux fois, notre organisation militaire a manifesté son impuissance, — impuissance de colosse qui n'est capable que de grandes choses. Puisse une troisième expérience ne pas se faire dans l'état où nous nous trouvons !

***

Sonnet.

"Pour toujours !" me dis-tu, le front sur mon épaule.
Cependant nous serons séparés. C'est le sort.
L'un de nous, le premier, sera pris par la mort
Et s'en ira dormir sous l'if ou sous le saule.

Vingt fois, les vieux marins qui flânent sur le môle
Ont vu, tout pavoisé, le brick rentrer au port.
Puis, un jour, le navire est parti vers le Nord
Plus loin. Il s'est perdu dans les glaces du Pôle.

Sous mon toit, quand soufflait la brise du printemps,
Les oiseaux migrateurs sont revenus vingt ans ;
Mais, cet été, le nid n'a plus ses hirondelles.

Tu me jures, maîtresse, un éternel amour ;
Mais je songe aux départs qui n'ont point de retour.
Pourquoi le mot "toujours" sur des lèvres mortelles ?

François Coppée

POÉSIES

VÉDIQUES, BIBLIQUES, GRECQUES ET MODERNES

VÉDIQUES

I

APRÈS LA PLUIE FÉCONDE, LA NUIT ÉTOILÉE

RIG.-VÉDA : Sect. VIII, lect. II,
hymn. VII, § 3 à 5, 7 à 11.

Des lourds greniers du vil accapareur
Parfois les Chefs ordonnent le pillage ;
Vrihaspati, dans le sein de l'orage
Pénètre ainsi pour nous, hardi voleur.

La pauvre terre en proie à l'agonie,
Qui suppliait pour une goutte d'eau,
Reçoit alors du ciel l'onde bénie,
Et des milliers de traits percent sa peau.

Comme un Marout puissant, maître de l'ombre,
Vrihaspati chasse l'obscurité.
Comme un oiseau qui brise son œuf sombre,
Le monde naît à la sérénité.

Le beau vainqueur dans sa caverne emporte,
Comme un butin, le nuage étonné :
Ainsi l'hiver fait de la feuille morte,
Et le tourneur du bois qu'il a tourné ;

Et lorsqu'il voit la nuit tendre ses toiles
Sur le ciel bleu qu'il a fait resplendir,
Dieu libéral, il sème des étoiles
Sur le drap noir qui va l'ensevelir.

II

PRIÈRE AUX MAROUTS

RIG-VÉDA : Sect. IV, lect. IV, hymn. VIII, ℣ 13 et 14.

Aux fils dont nous sommes les pères,
Qu'à l'autel nous réunissons,
Donnez d'abondantes moissons,
Des biens durables et prospères !

Que les ennemis et les maux
A leur pouvoir se subordonnent;
Qu'ils aient les richesses que donnent
Les vaches, les plantes, les eaux !

BIBLIQUES

I

DAVID VAINQUEUR

Psaume LX.

Au partage, Schekem fut la part de ma peine ;
Je possède Soukkoth et son immense plaine,
J'ai reçu Guilead et je tiens Menasché ;
Éphraïm, à mon front est un casque attaché ;

J'ai pour sceptre Iéhouda : c'est ainsi que je règne.
Moab est le bassin où mon pied nu se baigne,
Et sur Edom conquis ma sandale s'étend.
Ce sont les Pélischti, ces clameurs qu'on entend...

Et qui donc m'a conduit vers ces villes brillantes?
Qui donc jusqu'en Edom m'a fait victorieux?
C'est Elohim ! Par lui sont nos œuvres vaillantes,
C'est lui qui foule aux pieds l'ennemi glorieux !

II

CANTIQUE DES CANTIQUES

Chap. VII, 11; VIII, 4.

A mon Bien-Aimé j'appartiens,
Et c'est moi que son cœur désire.
Mon doux ami, je t'aime, viens!
Viens au bourg où l'âme respire.

Nous irons voir chaque matin
Fleurir les ceps des vignes vertes,
Et nous ferons notre butin
Dans les grenades entr'ouvertes.

Viens! A ma porte, sur les murs,
Sont les fleurs et les fruits qui pendent :
Les fruits nouveaux et les fruits mûrs,
Tout est à toi! viens, ils t'attendent.

Que n'ai-je bu le même lait
Dont ta jeunesse fut nourrie :
Je t'aimerais comme il me plaît
Sans éveiller la raillerie!

Dans ma maison, viens, Bien-Aimé!
Là, m'apprenant ce que j'ignore,
Tu boiras le vin parfumé
De grenade et de mandragore.

GRECQUES

I

AUX BORDS DU SELEMNUS

Le Selemnus glacé, dont les rives sont blondes,
Lentement, à mes pieds, fait miroiter ses ondes
Comme un cristal liquéfié;
Et le corps frissonnant aux baisers de l'aurore,
Nu, j'hésite à plonger l'amour qui me dévore
Dans le courant déifié.

Je suis venu pourtant, affolé par mon rêve,
Dès l'aube, seul, chercher la merveilleuse trêve
Que donne le fleuve sacré;
Et je reste immobile, et je demande Argyre,
Me plaisant à souffrir mon odieux martyre,
Jaloux d un tourment exécré...

Vénus a triomphé ! Diane se lamente!
C'en est fait : je vivrai l'esclave d'une amante,
Jouet d'un amour décevant;
Et je reviens, ma soif d'aimer brûlant ma lèvre,
Et n'ayant pas osé te consacrer ma fièvre,
O Selemnus, tombeau mouvant!

II

LA NAISSANCE DE VÉNUS

La Terre, lourde et plate, et froide, s'étendait
Dans l'éther assombri, comme une chose inerte :
La fille du Chaos, immobile, attendait
La caresse du Ciel, plus que promise, offerte.

Erôs, né de Gæa, dieu second, irrité,
Artiste impatient tout à son œuvre ardente,
Voulant une lueur dans cette obscurité,
Mit au cœur de sa mère une flamme imprudente;

Et la pauvre Gæa, prise au tressaillement
De ces désirs qui font les amours éternelles,
Vint tomber, assouvie, aux pieds de son amant,
Le sein déjà gonflé des douleurs maternelles.

Uranos fut son fils splendide, merveilleux,
Vaste Ciel, dieu vainqueur, dominateur de l'ombre;
Le jour, portant au front un soleil radieux;
La nuit, ayant au cou les étoiles sans nombre.

Toujours paré, mais las souvent, pour ses repos,
Étendant sur l'azur, comme un lit de nuages,
Ou les blanches toisons des célestes troupeaux,
Ou les pavots d'Erôs qu'empourprent les orages.

Un soir, pris de vertige, et dans la nuit caché,
Sa solitude ayant enfanté sa chimère,
Enivré, somnolent, vers la Terre penché,
Sa lèvre rencontra la lèvre de sa mère.

L'amour incestueux de la Terre et du Ciel,
Hymen fatal par qui le mal se développe,
Fit naître et pulluler, en opprobre éternel,
Le Titan formidable et le hideux Cyclope.

L'amant, épouvanté des fruits de son amour,
Sa honte projetant du rouge sur l'aurore,
Pour dérober sa faute à la clarté du jour
Rend au sein de Gæa les œuvres qu'il abhorre;

Et la Terre, le sein de nouveau fécondé,
Subissant le destin d'un plaisir qui la navre,
Chaque nuit, ô labeur par Erôs secondé,
Donne au monde un héros et lui prend un cadavre...

Mais c'en est trop! L'Amour a courroucé la Mort.
Un fils vivant est là, Kronos, aimant sa mère;
Vengeur prédestiné, maître de son effort,
Kronos forgera l'arme et vengera la Terre:

La faucille de fer fut cuite au feu central.
L'ombre vint. Uranos descendit, à son heure,
Vers le sein de Gæa, formidable et brutal...
Le Ciel, frappé, tomba puni, pris à son leurre.

Uranos, mutilé, de ses membres épars
Répandit de nouveau ses caresses immondes,
Et sur la Terre on vit surgir de toutes parts
Les derniers rejetons de ses horreurs fécondes,

Chaque lambeau de chair mordant un coin du sol,
Des baisers monstrueux chantant ces agonies,
A chaque instant, partout, de cet immense viol
Surgirent les Géants, furent les Érynnies;

Et Kronos, de sa main parricide, arrachant
Ce par quoi l'Uranos vaincu donnait la vie,
A l'informe débris sa haine s'attachant,
Le jette en proie aux flots qui bercent l'Ionie.

La vague qui reçut la force d'Uranos
Du frisson de Gæa tressaillit et, clémente,
Voulut ensevelir l'ennemi de Kronos
Dans le tiède baiser d'une dernière amante;

Et l'on vit sur les flots mollement balancés,
Une auréole d'or enluminant la brume,
Impudique abandon de deux amants lassés,
La sève d'Uranos, blanche comme une écume;

Et tout à coup parut, belle en sa nudité,
Une vierge au front mat, pâle dans son mystère:
L'écume devenant Vénus Aphrodité,
Le Ciel revint à l'homme et l'Amour à la Terre.

MODERNES

I

NANINE

Avril préparait sa chanson.
On voyait à chaque buisson
La lueur d'une aurore verte...
Nanine s'en vint à passer,
Et je pris un large baiser
Dans sa main blanche toute ouverte.

Quand juillet fit mûrir les blés,
Et que les pinsons assemblés
Dirent leurs amours satisfaites,
Nanine entr'ouvrant son corset,
Mes lèvres eurent le secret
De la fraîcheur des pâquerettes.

Septembre vit les pampres verts
Jaunir, et les coteaux couverts
Des grappes que dore l'Automne.
Nanine dormit dans mes bras,
Et mon ivresse ne fut pas
Celle que le raisin nous donne.

L'Hiver vit mon amante en pleurs
Tressaillir des saintes douleurs
De nos fêtes silencieuses...
Et, lorsque le printemps revint,
Tristement mon cœur se souvint
De nos amours délicieuses.

Tout renaît ! le chant des oiseaux,
La source amante des roseaux,
La vague qui semble bornée ;
Les renouveaux sont incessants ;
La nature a mille printemps,
Et l'amour n'a qu'une journée.

II

LE CERVEAU

Rien. Tout. Infimité de notre individu!
Dans le crâne une moelle, à peine un résidu,
Dont l'avenir dépend d'une pointe d'épingle!
Et ce Rien, que d'abord une ombre accaparait,
S'éclaire d'une Idée, et l'obscur disparaît :
Le lourd rideau des nuits a roulé sur sa tringle.

Et c'est une lueur qui remplit l'univers.
Tout ce qu'on sut jadis dans les crânes divers
Se conçoit, se résume en un trait de mémoire.
Les mille filets bruns de nos pâles cerveaux,
Dessins enchevêtrés, antiques et nouveaux,
Sont le texte gravé d'un merveilleux grimoire.

Tel signe est le rappel d'un bienfait oublié;
Tel autre, la leçon d'un crime publié;
Le Connu, l'Inconnu, se nouant, font des mailles :
C'est le rouge réseau de nos vaisseaux sanguins,
Dépôt perpétuel insatiable aux gains,
Inépuisable champ toujours prêt aux semailles.

Si bien qu'à peine nés aux mondes découverts,
Nos instincts généreux et nos instincts pervers
Vont se manifestant comme des fleurs sauvages ;
Que pour les arracher le temps nous manquera,
Que pour les cultiver le temps nous trompera,
Et que nous transmettrons ces lointains héritages.

Nos fils seront les fils de nos pères finis;
Ils seront acclamés, comme ils seront punis,
Pour avoir achevé le rêve d'un ancêtre...
Et le Cerveau, par qui ce labeur s'accomplit,
Faisant un arsenal du crâne qu'il remplit,
Serviteur apparent est le souverain maître.

MARIUS FONTANE.

Barnabas et Afdokia

Il y a environ dix ans que se propagea dans le midi de la Russie cette secte lugubre et terrible dont les prosélytes s'enterrent vivants dans leur jardin. Ils passent la plus grande partie de leur vie dans une tombe, qu'ils appellent « le nid des gens pieux ». Par le jeûne, la discipline, la prière et la solitude, ainsi enfoncés dans le sein de la terre, ils arrivent à avoir des visions de toutes sortes. Des anges et des saints leur apparaissent, et Dieu lui-même se révèle parfois à eux.

Barnabas Petrove, un jeune paysan de Vronka, s'enthousiasma pour cette secte et fut converti à cet évangile de renoncement, comme beaucoup d'autres, par un apôtre errant, qui traversait le pays, vêtu d'un cilice, pieds et tête nus. Rêveur et mélancolique depuis son enfance, Barnabas n'avait jamais pris femme, et vivait seul dans sa maison, qui se trouvait dans un petit bois, à quelque distance du village.

Un jour il creusa une tombe profonde dans son jardin, la recouvrit d'une planche, d'un peu de terre et y descendit. Une ouverture pratiquée dans la planche laissait entrer l'air nécessaire à la respiration. La maison et le jardin restèrent fermés pendant ce temps; le grand chien-loup se promenait tout alentour et gardait le mort vivant. Chaque fois que Barnabas sortait à la lumière du jour, le soleil lui faisait mal aux yeux, le parfum des fleurs l'enivrait, lui, accoutumé au souffle âpre et glacial de la terre. Silencieusement, il faisait le strict nécessaire dans son ménage, prenait un peu de nourriture et de boisson, puis retournait dans la terre pour jeûner, prier et se replonger dans ses méditations.

Peu à peu un monde surnaturel commença à se peupler autour de lui. La nature tourmentée se révolta et enfanta des visions de toutes espèces : tantôt c'était un chérubin aux ailes brillantes qui lui apparaissait, tantôt un saint, un vieillard à longue barbe argentée. Il entendait des voix qui le consolaient ou louaient le Seigneur, et d'autres qui cherchaient à le séduire.

*
* *

Un jour une belle femme apparut à Barnabas; elle se coucha auprès de lui dans sa tombe, l'entoura de ses bras souples, et l'embrassant de ses lèvres fiévreuses, elle lui murmura à l'oreille des mots caressants dont chacun était un crime. C'était l'éternel tentateur. Barnabas se signa et la vision disparut; pourtant il resta encore comme un aiguillon dans son âme. Des doutes commençaient à le tourmenter. Il se demandait s'il agissait bien ou mal, et dans l'angoisse de son âme il supplia Dieu de lui envoyer un signe.

Au même instant on frappa sur son cercueil.

— Est-ce quelqu'un? demanda Barnabas.

— Oui, saint homme, sors de ta tombe.

La planche fut soulevée, et, inondée d'un flot de lumière, apparut une jeune fille svelte, et deux yeux malins examinèrent l'étrange anachorète, qui monta lentement des profondeurs de la terre.

— Qui es-tu? demanda-t-il. Si tu es Satan, éloigne-toi de moi, tentateur.

Elle fit le signe de la croix. Barnabas la fixa, puis baissa les yeux.

— Que cherches-tu ici? demanda-t-il.

— Du travail, dit-elle, un abri et de la nourriture.

— Je n'ai pas besoin d'une servante.

— Notre village est brûlé et mes parents ont péri dans les flammes. Je ne sais où reposer ma tête. On m'a dit que tu étais seul. Laisse-moi prendre soin de ton ménage, donne-moi du travail.

— Je veux rester seul, répondit Barnabas, tu ne peux demeurer ici.

— Et tu crois être un saint? Est-ce donc chrétien de chasser une malheureuse, de la jeter dans la misère et le vice?

— Cette vie n'est qu'une épreuve, nous sommes ici-bas pour souffrir. En renonçant volontairement au monde, nous abrégeons le chemin qui nous mène à Dieu. Le tourment est l'échelle terrestre sur laquelle nous montons vers la béatitude.

— Quand Dieu nous a-t-il commandé cela? As-tu donc oublié ce qu'il dit à nos premiers parents lorsqu'il les chassa du paradis terrestre. Il dit à la femme: « Tu enfanteras dans la douleur, » et à l'homme: « La terre sera maudite à cause de toi, et tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes à la terre, dont tu es formé. »

— Ce sont les paroles de Dieu, c'est vrai, dit Barnabas.

— Fais comme les autres, prends une femme, élève tes enfants et nourris-les. Si tu cherches les souffrances, tu n'as pas besoin pour cela de rentrer dans les entrailles de la terre; la vie te sera assez lourde ici à la lumière du jour. Ne cherche pas le tourment et la douleur; tu es homme, cela suffit.

Barnabas l'écouta sans mot dire; puis il entra dans la maison, ouvrit la grande armoire, mit sur la table le pain et le sel, et se dirigeant vers la porte, il demanda : « Comment t'appelles-tu ? »

— Afdokia Nemirof.

Il ne lui dit ni de s'en aller, ni de rester. Elle resta. Barnabas sortit lentement dans le jardin, et Afdokia, s'asseyant à la table, se mit à manger, et alla boire au puits; après quoi elle commença à mettre tout en ordre dans la maison, remplie de poussière et de moisissure amoncelées par le temps.

* * *

Afdokia régnait dans la maison et dans ce petit coin de terre comme une femme, comme une maîtresse légitime. Elle labourait la terre restée en friche depuis des années, faisait pâturer la vache et le cheval et préparait les repas. Barnabas continuait à mener sa lugubre existence de renoncement et de pénitence, mais il sortait maintenant plus souvent au jour. Il trouvait toujours la table mise, sans jamais rencontrer Afdokia; mais il apercevait de temps en temps sa jupe claire à travers les haies vertes du jardin, et chaque fois un frisson parcourait tout son corps.

Afdokia n'était ni jolie ni coquette, mais elle était saine et robuste, et c'était une femme, cela suffisait. Jamais encore il n'avait senti la présence d'une femme, cette magie élémentaire qui se dégage d'une chevelure opulente, d'un sein virginal et de hanches vigoureuses.

Un matin il entendit sa voix claire, le hennissement du cheval et l'aboiement du chien-loup. Un moment après, le fouet claqua, et Afdokia se remit à crier d'un ton de commandement. Barnabas s'approcha du mur de terre glaise qui séparait la cour du petit jardin. Il vit la jeune fille, qui portait sur sa chemise grossière une courte pelisse de peau de mouton, s'efforçant d'atteler le cheval à la charrue. Elle offrait sans crainte sa poitrine, brûlée par le soleil, aux morsures du vent glacial qui cinglait sans pitié sa chevelure noire, et elle marchait pieds nus, sur la terre couverte de givre.

— La bête ne veut pas obéir, dit-elle.

— Il boite, répondit Barnabas, comment pourrait-il conduire la charrue.

Ses yeux fiévreux restèrent fixés quelque temps sur le corps

souple de la jeune fille, puis il soupira : « Tu as raison, Afdokia, la vie est un tourment, même sous le ciel bleu. »

— A propos de quoi me dis-tu cela?

— J'ai enfin compris que la souffrance était venue en ce monde par la femme.

— La souffrance? peut-être, mais aussi le salut.

— Eh bien! sauve-moi, s'écria-t-il. (C'était comme un cri d'angoisse qui s'échappait du plus profond de son âme.) J'ai lutté contre la tentation. Je ne peux plus.

— Je ne te comprends pas, dit Afdokia avec calme.

— Alors, pourquoi me tourmentes-tu? demanda-t-il d'une voix oppressée.

Et dans ses yeux étincelait une haine sauvage; il semblait vouloir se précipiter sur elle pour la tuer. Elle le regarda, les yeux grands ouverts, mit son poing gauche sur sa hanche et commença à rire.

—Mais s'il en est ainsi, dit-elle, toujours calme, on peut facilement te venir en aide. Tu n'as qu'une chose à faire: me prendre pour femme.

— Cela m'est-il permis, demanda-t-il, hésitant et craintif comme un enfant. N'est-ce donc pas un péché d'être heureux?

— Oh! tu ne seras pas aussi heureux que tu le crois, répondit Afdokia.

— Dois-je provoquer la colère de Dieu?

— C'est dans ton trou noir que tu la provoqueras, répondit la paysanne. Travaille, paresseux, le travail est assez rude; mange ton pain à la sueur de ton front, et ne te crois pas meilleur que les autres.

Barnabas hésitait encore, mais Afdokia lui fit signe de s'approcher d'elle; et obéissant à son mouvement de tête fier et impérieux, il entra muet dans la cour. Elle conduisit le cheval à l'écurie, revint et lui fit un nouveau signe. Il était déjà tout entier au pouvoir de ses yeux gris et énergiques.

— Que me veux-tu? demanda-t-il.

Pour toute réponse, elle lui jeta une large ceinture de cuir par-dessus la tête, et quelques instants après elle l'avait attelé à la charrue, et saisissant le fouet.

— Voilà, s'écria-t-elle. Comme le cheval boite, c'est toi qui tireras aujourd'hui la charrue, et quand la terre sera labourée tu me diras s'il est encore nécessaire de t'enterrer vivant pour te réconcilier avec Dieu.

Ils quittèrent lentement la cour. Arrivés dans le champ, Afdokia se mit derrière la charrue, et le travail commença. Tandis que Barnabas marchait muet sous le joug, elle chantait une gaie chanson. Le ciel, blanc à l'est, commença à s'enflammer, et la première alouette s'éleva

des vertes semailles d'hiver, faisant entendre son hymne joyeux.

Quand le second sillon fut tracé, Barnabas s'arrêta : la sueur perlait sur son front, et sa poitrine haletait péniblement.

— *Je ne peux plus, murmura-t-il.*

Afdokia se mit à rire.

— C'est ce que nous allons voir.

Elle lâcha la charrue, brandit le fouet et le frappa deux fois sur le dos.

Il se remit en marche, et elle reprit sa chanson, rivalisant avec l'alouette.

Le dernier sillon était commencé, quand Barnabas tomba tout d'un coup sur ses genoux.

— Tu ne peux plus? s'écria-t-elle.

— Je suis à bout de forces, dit-il en soupirant.

Mais elle ne lui fit pas grâce, et le frappa jusqu'à ce qu'il se relevât. La charrue se remit en mouvement.

Quand le champ fut labouré, elle resta debout devant Barnabas, les bras croisés sur sa poitrine, et le regarda d'un air moqueur.

— Eh bien?

— Tu as raison.

— Et la noce?

— Quand tu voudras.

* * *

De nouveau, le matin, dans la porte ouverte de la chaumière, une jeune femme florissante se tient debout, son enfant au sein. Un second joue à ses pieds dans la salle. Elle regarde sa fille, qui jette du grain aux poules et aux canards. Le fils aîné est dans le champ avec son père; il conduit les chevaux, pendant que Barnabas marche lentement derrière la charrue.

La terre est la même, et le ciel et l'air printanniers. L'alouette chante comme alors, mais le laboureur ne chante plus, et lorsqu'il s'arrête un moment pour regarder vers la forêt, derrière laquelle se lève le disque d'or du soleil, il se dit en lui-même : « Oui, celui qui a femme et enfants a assez de tourments et de peine. Chacun a sa part dans la grande pénitence de l'humanité. La volonté de Dieu soit faite! »

Il soupire, et continue à marcher derrière sa charrue. Les mottes noires volent à droite et à gauche. Les corneilles suivent lentement le sillon fraîchement remué, et sur le petit sentier les fourmis vont et viennent, portant leurs œufs au soleil.

SACHER MASOCH.

LES BÊTES A BON DIEU

LETTRE DE FAIRE PART

ET RECTIFICATION A L'ÉTAT CIVIL

Le vingt-quatre novembre, en l'an mil huit cent huit,
Ma jeune âme, un beau soir, curieuse, étourdie,
Du paisible néant imprudemment sortit,
Et gagna cette maladie
Qu'on appelle la vie,
Mais dont, avec le temps, tout le monde guérit.



Je sais...
Des almanachs payés pour ma ruine,
Mil huit cent huit... novembre, ont répandu ce bruit;
Ma barbe, à gros flocons, neige sur ma poitrine,
Je le sais... J'ai trouvé des halliers, dans le bois,
Que je n'ai pu franchir d'un bond, comme autrefois,
Je l'avoue — et s'il faut tout dire avec franchise,
Les roses et les lys de mon teint ont souffert
Du surouest et de la bise,
Et du soleil, et de la mer.



Je vis fort retiré des hommes et des choses,
Et l'on me fait plaisir, dans ma close maison,
De me laisser en paix causer avec mes roses.
. . . .
Aux almanachs cela semble donner raison,
Cependant mes pensers sont rarement moroses

Désœuvré, ce matin, passe-temps peu commun,
J'ai compté mes cheveux...
Il n'en manque pas un.
Sur une mer houleuse, et, debout à la lame,
Je passe pour donner un joli coup de rame,
Et quand, malgré le ciel, il faut faire pleuvoir,
Mon bras ne se plaint pas du poids de l'arrosoir.
Aux yeux noirs, bleus ou verts dérobant quelques flammes,
J'attise et j'entretiens un foyer dans mon cœur,
Secret orviétan, pour garder l'âme en fleur.
J'aime la femme encor...
Mais sans le dire aux femmes.
Pourtant, quoique ce cœur fût bien brisé jadis,
Les morceaux en sont bons, et point par trop petits.
J'aime toujours le vrai, le grand, le beau, le juste,
Et je les aime avec la même ardeur;
Et d'une haine aussi robuste
Je hais le sot, le lâche et l'effronté menteur.
Je me sens libre et fort, et toujours bien moi-même,
Et je ne crains que ceux que j'aime
Aussi bien aujourd'hui qu'en ma verte saison,
Et tiendrais, au besoin, selon l'occasion,
D'une main ferme encor l'épée...
ou le bâton.

. . . .

Giroflée et lilas, roses et violettes,
Chèvrefeuille et muguet, vivantes cassolettes,
Me gardent leurs parfums, m'invitent à leurs fêtes,
Et j'en jouis autant qu'à mes premiers printemps.
— La nuit, le rossignol me dit les mêmes chants,
Et, dans la mer d'azur, — à la fin des journées,
Quand le soleil descend, embrasant les nuées,
De feu jaune, lilas, rouge, vert, violet,
Hosanna!
De mon cœur monte un hymne muet...

. . . .

Et je cherche à tâtons pour presser dans la mienne
Une petite main qui sente et qui comprenne.
Quatre-vingts ans! Qui? Moi? Vieil almanach, tu mens.
Quatre-vingts ans! Jamais...
J'ai quatre fois vingt ans.



Plus sérieusement,

L'homme qui a dépassé les limites ordinaires de la vie, par un chemin plus ou moins difficile, où il a vu tomber le plus grand nombre de ceux qui sont partis avec lui, arrive à un sommet, à une

plate-forme sans issue, de toute part escarpée et exposée aux coups incessants d'une invisible artillerie. — Là il voit tomber à leur tour ceux qui ont atteint ce sommet avec lui. — Le feu continue : en voici encore trois qui viennent de tomber, c'étaient presque les derniers avec moi. — Me voici bientôt seul. J'entends siffler les balles. — Comment et pourquoi suis-je par exception arrivé jusqu'ici ? — Pourquoi et comment y suis-je seul ? Pourquoi et comment y suis-je encore ? Tous ceux qui, le jour de ma naissance, étaient sur la terre et en couvraient la surface, sont aujourd'hui dessous.

Alors on ne pense plus à demain, qu'on n'est pas certain de voir; on se désintéresse de soi-même, pour soi on est mort, et on commence à se consoler, — presque à s'oublier.

Mais on pense aux jeunes qu'on aime, et qu'un pli du terrain protège encore pour quelque temps. — On va les laisser aux hasards, aux luttes, aux déceptions, aux amertumes qui foisonnent même dans la vie la plus heureuse; on évoque les circonstances où ils auront besoin d'appui, de secours, et où je ne serai plus là pour combattre pour eux. — Et en pensant aux tristes conditions de la société actuelle en songeant qu'ils ont devant eux le chemin bien rude que j'ai derrière moi. Je voudrais presque les emporter tous avec moi dans la paix éternelle où je vais entrer.

Je pense au chagrin que mon départ va leur faire, à des degrés différents et pour un temps plus ou moins long. Je voudrais le leur épargner, je voudrais hâter l'oubli, cette seconde mort dans leur cœur. — Je voudrais leur épargner jusqu'aux soins funèbres que va leur imposer mon cadavre, qu'il leur faudra ensevelir, mettre dans une boîte et enterrer. — Pourquoi le corps ne disparaît-il pas avec la vie ?

Quelques personnes bienveillantes pensent me consoler, comme si j'avais besoin d'être consolé d'un sort commun et inévitable, et qui, d'ailleurs, à tout prendre, a bien ses petits avantages. — Ils me promettent un sursis. — Vous êtes très fort, vous vivrez encore trois, quatre, cinq et peut-être six ans.

S'il y a sursis, profitons-en pour nous préparer à nous endormir dans un doux rêve. — Profitons-en pour arracher encore le plus possible des épines et des ronces que ceux que je laisse trouveront dans le chemin à parcourir. — Assurons-leur des amitiés, des appuis, laissons-leur des conseils — autant de ressources qu'il me sera possible.

Semons des fleurs, plantons des rosiers et des fraisiers.

Je ne verrai pas, je ne respirerai pas les fleurs, je ne mangerai pas les fruits, — mais, le deuil fini, le chagrin passé, je reviendrai

parfois parmi eux à l'état de plaisir, sous la forme, avec les couleurs, avec les parfums, avec les saveurs que je leur aurai préparées.

Endormons-nous dans cette pensée, que ce soit la dernière.

Et, le moment venu, bonsoir à tous.



Lors de la première République, — une vieille femme qui avait été belle sous le règne de Louis XV, et était restée spirituelle, disait :

« J'ai vu des guerres, des duels, des émeutes, quelques tueries dans les rues — et je me disais : « C'est un accès de fièvre, ça se « passera — et les Français ne tarderont pas à redevenir eux-mêmes. « — Mais quand je les vois manquer de grâce, de politesse, de bon « goût, d'esprit, de galanterie et de gaieté, alors je m'alarme et je « m'afflige, c'est le caractère qui s'altère, change et se perd. »

Elle aurait grand'peur aujourd'hui.

Il me revient que quelques personnes reprochent à mes bêtes à bon Dieu d'avoir laissé clandestinement rentrer dans leurs rangs quelques vétérans de mon vieil escadron de guêpes.

C'est qu'il m'est impossible de ne pas m'irriter en voyant ce qu'on fait aujourd'hui des Français.

Les Maures prétendaient que la partie du ciel où est l'empirée, le paradis, se trouve précisément au-dessus de la ville de Grenade.

Il aurait été aussi facile de dire et plus facile de prouver que le paradis en ce monde, le lieu de délices, ou au moins la terre promise, était la France, si évidemment protégée, gâtée, et presque jusqu'à l'injustice, par la Providence.

Sans parler de sa situation, de son climat, de la fécondité de son sol — elle devait en grande partie son bonheur au caractère de ses habitants, à leur esprit chevaleresque, à leur bonté, à leur gaieté, à leur verve, à leur bravoure, à leur légèreté, à leur amour pour les femmes, à leur galanterie. — Entre autres causes de leur supériorité, ils possédaient un sévère, un inflexible législateur, presque un Dieu, aussi redouté par les Rois que par les moindres de leurs sujets :

Le ridicule.

Le crime même redoutait parfois plus utilement le ridicule que les supplices.

Ce grand législateur a été détrôné, peut-être tué — et le monde français est tombé dans la plus déplorable anarchie.

Non seulement on est aujourd'hui impunément absurde, grotesque, mais tel doit la notoriété au ridicule, et la notoriété le porte au pouvoir.

Sous le règne du ridicule, il y avait trois ou quatre vices, trois ou quatre défauts, qui déshonoraient et perdaient un homme à tout jamais — le mensonge, la lâcheté, l'emphase, la boursouflure, l'avidité, l'avarice, la vanité, cette sale écume de l'orgueil.

C'est ce qui manque surtout aujourd'hui. — Pour sauver ce peuple et ce pays, il faut trouver quelque chose qui déshonore, soit réputé ridicule, et crève par des piqûres ces héros, ces orateurs, ces législateurs, ces hommes d'Etat, ces tyrans de baudruche.

Mais comment a-t-on ainsi métamorphosé ce peuple bon, gai, spirituel, aimable, poli, galant et brave, en un peuple violent parfois usqu'à la férocité, triste, envieux, crédule jusqu'à la bêtise — grossier, crapuleux — misérable.

A qui peut-on attribuer ce triste changement?

Aux ambitieux, aux avides, aux avocats de plume et de bec — qui ont eu besoin d'empoisonner, d'abrutir le peuple pour s'en faire une armée qu'ils conduisent à la conquête des places, des honneurs, de l'argent surtout—en leur promettant une part qu'ils ne lui donnent pas; — la ville prise, ils licencient l'armée, comme on licencie les chiens après la chasse, en les faisant, à coups de fouet, rentrer au chenil.

Aujourd'hui, ne parlons que de Paris — qui, par les tendances de son conseil municipal — est en train de devenir un comité de salut public — tyran du reste de la nation, de Paris, qui devrait, au contraire, être resserré dans ses limites et donner des garanties à la France, qui finira peut-être par se lasser d'attendre anxieusement l'heure de la poste et un courrier en retard pour savoir quel gouvernement les voyous de Paris ont institué sur l'air des *Lampions*.

L'Allemand Heine, qui a passé d'assez longues années et est mort à Paris, et se proclamait *Prussien libéré* — disait de Paris:

« O Lutèce — la grande lécheuse d'ours. »

En effet, c'était encore alors Paris qui décapait, polissait, vernissait, contrôlait et poinçonnait — les talents, les réputations, assignait les rangs et les places aux poètes, aux artistes, aux hommes politiques, aux Rois, aux héros et même aux femmes; tous venaient un peu anxieux demander à Paris un dernier point de perfection, une estampille et comme un dernier sacrement.

Dans ma toute première jeunesse, j'ai eu la chance heureuse d'être élevé dans un jardin. — Mon père, musicien qui a eu son heure de célébrité, un de ceux qui changèrent le clavecin en piano avec les frères Érard, et dont on joue encore la musique, aimait les fleurs et passionnément les tulipes. — Il en semait et en cherchait de nouvelles avec son confrère et ami Méhul — et tous deux furent à la tête de la

révolution qui eut lieu en faveur des tulipes à fond blanc contre les tulipes à fond jaune — traités de brouillons, de terroristes par les amateurs des fonds jaunes, qu'ils traitaient par représailles de rétrogrades et de perruques.

Je dirai, en passant, que c'est un devoir, lorsque ce n'est pas trois et quatre fois impossible d'élever les enfants à la campagne, de les élever pour le moins dans un jardin. — Ils y acquièrent, sans travail, une première couche de connaissances qui ont une heureuse influence sur toute leur vie — les arbres, les plantes, les fleurs, les oiseaux, les insectes — le grand air, le soleil, un peu de rêverie qui, plus tard, les garantit du positivisme excessif.

Pour avoir un jardin et un assez grand jardin, auquel il tenait plus qu'à un grand salon, mon père se logeait dans un faubourg — et c'est dans le faubourg du Temple que se passèrent mes premières années.

C'est là que, le dimanche, je voyais monter à Belleville et à Romainville des familles d'ouvriers — hommes, femmes et enfants, tous joyeux, bien portants — les hommes, pour la plupart, vêtus de pantalons et de vestes de velours— qui laissaient libres et apparentes des formes vigoureuses — les femmes avec de jolies robes blanches rayées de bleu, de rose ou de violet, et des bonnets bien blancs, bien frais, bien coquets.—Le soir, tout ce monde redescendait de Belleville et de Romainville — avec des bottes de lilas qui devaient, en parfumant la chambre, prolonger toute la semaine la joie du dimanche. — Le plus souvent, l'homme portait sur son bras ou à califourchon sur son col le plus petit des enfants, tandis que la femme en tenait un de chaque main. — Parfois on chantait. — Quelquefois aussi on était un peu plus animé et plus gai qu'en partant.—On avait bu—en dînant d'une gibelotte et d'une salade — de ce petit vin clair, rose, un peu pointu — mais non sophistiqué et empoisonné, qui se récoltait sur les coteaux d'Argenteuil. — Si, par impossible, une querelle s'élevait entre ces joyeux compagnons qui avaient fait provision de courage et de gaieté pour la semaine — le pire qui pouvait arriver, c'était l'échange de quelques coups de poing — car, à cette époque, un avocat membre du ministère public put prononcer en plein tribunal, sans que personne s'inscrivît en faux contre la pensée, tout en trouvant la phrase un peu ridicule : « L'assassin n'est pas Français — car le couteau, ce n'est pas en France qu'on le cultive. »

Hélas ! il n'en est plus de même aujourd'hui ; chaque jour le couteau et le revolver entrent dans les querelles, parce que ces querelles ne viennent pas de taquineries après avoir bu trop de vin rose, mais après s'être empoisonnés à la fois de vin sophistiqué, d'idées fausses et de discours haineux. — Il n'y a plus de lilas à Belleville et

à Romainville ; — les hommes y montent pour faire de la politique et n'emmènent ni leurs femmes ni leurs enfants, — leurs femmes, ils ne les trouvent plus assez bien habillées — et, d'ailleurs, comme ce n'est pas seulement le dimanche, mais aussi les jours consacrés autrefois au travail que l'on monte à Belleville, — la misère est entrée dans tous les logis — les femmes n'auraient même plus leurs jolies robes et leurs frais bonnets d'autrefois ; on les laisse s'ennuyer tristement à la maison, et obligées, pour nourrir leurs enfants, dont le père a adopté la profession d'ouvrier sans ouvrage, d'avoir recours aux bureaux de bienfaisance. Leurs maris, déguisés autant que possible en bourgeois, délaissent leurs femmes pour les filles du ruisseau et de l'égout — *Venus cluacina* — qu'ils trouvent superbes dans leurs robes de soie frippées, tachées, chiffonnées, éraillées comme celles qui les traînent ; et, comme ils ne peuvent pas les payer, le nombre va toujours croissant de ceux qui se font payer par elles, tandis que le trottoir va se recrutant de femmes et de filles abandonnées par leurs maris et par leurs pères.

Plus de promenades et de dîners joyeux avec les femmes et les enfants, — mais des banquets en l'honneur de choses et de gens qu'ils ne connaissent pas, — des *punchs d'indignation*. Plus de lilas dans les chambres, plus de hannetons pour amuser les petits. D'ailleurs, les galopins qui, à grands cris, vendaient ces pauvres et malfaisants coléoptères prisonniers dans un vieux bas, à quatre pour un liard, sont aujourd'hui, quelques-uns, hommes politiques, crieurs de journaux, orateurs de clubs, — beaucoup *souteneurs*, voleurs et, à l'occasion, assassins.

C'est un symptôme qui se manifesta en 1792 et 1793. Le républicain Prudhomme constate, dans son *Tiroir de Paris*, qu'on ne voyait plus sur les places ni escamoteurs, ni faiseurs de tours, ni dentistes en plein vent, etc., tous ces hommes accoutumés à parler en public s'étant faits hommes politiques.



Je veux rappeler ici — comme je l'ai déjà fait — les soins paternels que prenaient les tyrans, nos anciens rois, pour que leurs sujets ne fussent ni volés, ni empoisonnés, ni abrutis et rendus fous, et souvent criminels et scélérats.

D'abord on distinguait deux sortes de marchands de vin, de tavernes, de cabarets ; les cafés sont d'invention moderne et les brasseries d'invention récente.

La première classe se composait des taverniers (*tabernæ*-ταβερνεια), *vendeurs à pot*, c'est-à-dire chez lesquels on venait chercher le vin pour l'emporter — et les cabaretiers (*popinæ*-καπη), chez lesquels on vendait le vin *à nappe et assiette*, c'est-à-dire qui le donnaient à boire chez eux.

Les premiers pouvaient acheter le vin en gros et en province, tandis que les autres ne pouvaient s'approvisionner qu'à la halle au vin, c'est-à-dire de seconde main, ce qui les obligeait de vendre plus cher.

En janvier 1397, parut une ordonnance du roi Charles VI : « Pour ce qu'il est venu à notre cognoissance que gens de mestier, de petit estat et de petite faculté, estant et fréquentant en la ville de Paris, délaissent à faire leurs besongnes, à gouverner leurs mesnages et goigner leur vie aux jours ouvrables, et sur sepmaine, pour l'inclination qu'ils ont aux tavernes, cabarets, etc.,

« Dont plusieurs d'iceux, quand ils ont ainsi perdu leur chevance auxdits lieux sont devenus et deviennent, de jour en jour, larrons, meurdriers, robbeurs et gens de très mauvaise vie,

« Défendons à tous cabaretiers de tenir assiette de ville et faubourgs ès jours de feste à gens et personnes domiciliaires, surtout aux mariés et ayant mesnage, ains seulement pour les forains et estrangers. »

Même défense en 1546, au mois de novembre, sous Henri II.

Même ordonnance en 1560, sous Charles IX.

Et sous Henri III, le dernier jour de 1579 :

« Il est défendu à tous cabaretiers de recevoir chez eux les habitants domiciliés des villes, bourgs et villages où ils résident en leurs tavernes et cabarets pour y banqueter, boire, etc., ains leur soit loisible seulement d'y recevoir les estrangers passant.

« Il est fait défense et inhibition à toutes personnes de hanter, aller et venir ès tavernes et cabarets du lieu où ils sont domiciliés.

« Et sera le présent arrêt publié à son de trompe et cry public. »

L'ancien droit coutumier de France permettait aux taverniers vendant vin *à pot et à mesure* à emporter, — ce qu'on appelle encore aujourd'hui en Normandie, *à dépoteyer*, de poursuivre en justice le payement du vin vendu *à pot*, — et déniait toute action aux cabaretiers pour vin vendu *à nappe et assiette*, et bu dans leurs cabarets.

Une ordonnance du roi Jean défend aux marchands de vin tout mélange de vins différents ou toute adjonction d'eau (1350).

« Le vin ne pourra être vendu sous aultre nom que son cru et provenance réels.

« Il est permis à tous ceux qui vont prendre du vin à la taverne

d'entrer, aller ou descendre dans la cave pour le voir tirer, et enjoint aux cabaretiers de le souffrir. »

Même sévérité pour les mesures et poids, dont les étalons, sous Charlemagne, étaient conservés dans le palais des rois, et sous Louis XV, à l'hôtel de ville, confiés aux prévôts des marchands et échevins.

Comparez avec ce qui se passe aujourd'hui — la Seine, dont l'empereur Julien mettait l'eau limpide et savoureuse au nombre des charmes de cette Lutèce qu'il aimait — cette eau est aujourd'hui empoisonnée, et ne pouvant plus être bue comme eau, est vendue et bue comme vin au litre et à la bouteille avec autorisation du gouvernement.



L'art de faire un ministère et de s'assurer une majorité.

J'ai vu le temps où la Chambre des députés ne se divisait qu'en trois fractions :

La droite, la gauche et le centre. — En ce temps-là, dans la langue parlementaire, à la tribune et dans les deux ou trois journaux qui existaient alors, on disait volontiers le « navire de l'État », figure qui entraînait à sa suite toutes les métaphores et tous les *tropes* qui y sont attachés.

La droite et la gauche s'efforçaient de faire pencher le bâtiment tantôt à tribord, tantôt à bâbord. Mais le centre, au moins par son poids, servait de lest et maintenait ou rétablissait l'équilibre — jusqu'au jour où, se déplaçant tout entier, il ferait couler le navire — c'était donc surtout du centre que le pouvoir avait à se préoccuper pour établir et conserver une majorité dans l'Assemblée.

Ce n'est que plus tard que ce centre se divisa en centre droit et en centre gauche; plus tard encore, une extrême gauche, la montagne, et une extrême droite, les ultras. Ça devenait plus difficile; on changea la métaphore, on ne dit plus le « navire de l'État », mais le « char de l'État », avec la série des figures, tropes et métaphores compris et acceptés, et tel cocher qui conduisait à peu près bien un attelage de deux chevaux, se trouvait embarrassé ou impuissant pour en mener quatre ou six. Cependant ça marchait encore, et on pouvait, pour le ministère, choisir un ministre de la marine parmi les marins; prendre pour ministre de la guerre quelque illustration militaire ayant appris son métier sur les champs de bataille — pour ministre des cultes, un évêque; pour ministre de l'instruction publique, un grand écrivain, etc., en un mot, des hommes ayant passé leur vie dans l'étude de ce qu'ils avaient à faire.

Il était réservé à notre époque de voir la Chambre des représentants divisée en une foule de groupes hostiles les uns aux autres et rendant tout simplement tout gouvernement impossible — si l'on continue à appeler gouvernement l'action de gouverner, de conduire — « l'ex-char de l'État » est devenu une charrette embourbée attelée tout à l'entour de chevaux mal dressés, sans compter les mulets et les ânes, chacun tirant de son côté, les uns se cabrant, les autres ruant, échangeant des coups de pied et des coups de dents.

Il n'est plus question de donner le gouvernement de la marine, de la guerre et des finances à des hommes ayant donné le plus de preuves de capacités dans ces différentes carrières, il faut chercher et prendre des chefs de groupes menant à la bataille et aux urnes un certain nombre de soldats. On partage entre ces chefs de groupes le gâteau qu'ils subdivisent en menus morceaux entre leurs hommes, après avoir prélevé une part léonine.

Peu importent les études, les capacités, les principes, les antécédents. Il s'agit de savoir combien de voix tel ou tel apporte et représente ; ainsi, on ne s'étonne plus de lire dans les journaux, tel homme politique, ou soi-disant tel, prendra le ministère des finances ou celui des relations extérieures; tel autre hésite entre les cultes et la marine; et il y a peu de jours, dans un de ces fœtus, de ces avortements de ministères, on désignait comme ministre de la guerre M. de Freycinet, auquel — comme M. Thiers l'a déclaré en pleine Assemblée — « la France a dû la moitié de ses pertes en argent, en territoire et en honte », à force d'incapacités et d'outrecuidance.

Dans tout cela il n'y a pas l'ombre de gouvernement, et la France n'a que l'anarchie d'en haut pour la défendre de l'anarchie d'en bas.

On se range, on se groupe derrière tel personnage, et on parie pour lui — comme à la roulette — rouge ou noire — on suit la veine d'un joueur qu'on croit heureux — il en est de la politique comme de certains cercles et tripots, où on dit :

— Vous voyez cet homme qui a des décorations de toutes les couleurs : cuisse de nymphe, caca dauphin, espagnol amoureux, puce, cheveux de la reine, etc. ?

— Oui.

— Eh bien ! c'est un grec, c'est un filou ; il a « des portées entières dans ses manches et dans ses poches. »

— Merci de m'avoir averti.

— Vous allez le faire arrêter, ou du moins l'expulser ?

— Non pas, je vais parier pour lui.



Toujours — excepté moi — il n'y a pas de républicains en France; — on ne saurait trop le redire — parce que beaucoup s'obstinent à ne pas le voir : — « la République n'est pas un but, mais une échelle — et on n'attaque pas les abus pour les renverser, mais pour les conquérir. »

Un exemple curieux a été celui de ce petit malfaiteur de Thiers. Il avait, sous la royauté de Juillet, fait tuer dans les rues de Paris une notable quantité de républicains. Après la commune, il en avait fait une hécatombe. Il avait dit de la République : Elle finira toujours par le ridicule ou par le sang.

Eh bien! — il vint un moment où, les électeurs ayant envoyé une Chambre réparatrice, il eût presque dépendu de lui de restaurer la monarchie, à laquelle il devait tout, ainsi qu'on avait quelques droits de l'attendre de lui — il se dit alors : Sous la monarchie restaurée, je ne puis être plus que premier ministre, comme je l'ai déjà été, tandis que, si ces républicains ou soi-disant tels étaient assez oublieux ou assez bêtes pour m'accepter, je serais Roi de France, sous le nom de Président.

L'échelle était dressée, il y monta.

Lorsque, tout récemment, on a nommé Président de la République M. Sadi Carnot — uniquement pour ne pas laisser nommer M. Freycinet ou M. Ferry — on est tombé sur un homme honnête, bien élevé, bien intentionné, je crois — mais j'ai été frappé de lire dans les journaux qu'à cette nomination M. Sadi Carnot et son père étaient tombés dans les bras l'un de l'autre en versant des larmes de joie — c'est sans contredit un spectacle touchant que celui d'une pareille famille bien unie — mais il m'a semblé que ni le père ni le fils ne comprenaient ce qui arrivait, il ne s'agissait pas de succès, de gloire, d'avantages obtenus, il s'agissait de devoirs ardus, de fonctions plus que difficiles, de hasards, de luttes, de combats — j'aurais mieux compris une autre émotion — celle, par exemple, du père d'un jeune acrobate qui va pour la première fois s'élancer sur la corde roide à une grande élévation — le père veut lui frotter lui-même ses semelles de blanc d'Espagne, et il lui dit : Sois hardi, mais sois prudent, pas de vertige, tiens ton balancier par le milieu; et il le suit d'un regard plein d'anxiété.

En 1848, la femme d'un homme qui est encore dans les plus hautes fonctions avait dit, plus énergiquement que grammaticalement le vrai secret des républicains : « A présent, c'est nous qu'est les

princesses, et, en effet — c'est nous qu'est les princesses, c'est nous qu'est les rois et les empereurs.

M. Sadi Carnot paraît jusqu'ici assez réussir. D'abord il s'annonce comme devant faire le contraire de ce que faisait M. Grévy — il promet des fêtes, — les républicains s'inscrivent déjà avec ardeur pour les bals de « la cour » — quelques gandins l'ont déclaré un président assez *chic*.

Les journaux ont signalé, aussitôt après la nomination de son mari — une visite de Mme Carnot chez le *grand couturier* — on publie le détail de ses toilettes, entre autres, une robe crème et or, — et un diadème de diamants, et pendant ce temps là — le Président lui-même n'a rien de si pressé que d'aller chasser sur les *plaisirs du roy*.

Cela me remet en mémoire la femme de Ginguené.

Ginguené, un oublié — qui a eu ses jours de succès et de célébrité ; c'était un brave homme, instruit, non sans talent — il avait adopté de bonne foi la République, comme il avait adopté le parti du piccinisme dans la guerre que se firent les partisans de Piccini et ceux de Gluck.

Naturellement modéré, ennemi des mesures violentes, il fut emprisonné sous la Terreur, et ne dut qu'à la mort de Robespierre de n'être pas guillotiné.

Un peu plus tard — resté républicain sans l'avoir jamais été beaucoup — il fit de l'opposition aux projets de Bonaparte, fut un peu persécuté par lui et vécut dans la retraite, tandis que tant de républicains avancés devenaient, comme Carnot et tant d'autres, comtes de l'empire, etc. Lors de la chute de l'empire, on lui demanda un écrit « contre le tyran ». Non, dit-il, je laisse cela à faire à ceux qui l'ont adulé pendant sa puissance.

Précédemment, il avait été nommé par le Directoire ministre plénipotentiaire auprès du roi de Sardaigne. Sa femme émit la prétention de paraître à un bal de la cour avec le costume « des dames républicaines » : en bas de coton, en pet-en-l'air et en bonnet à cocarde. — Le maître des cérémonies s'y opposa — l'ambassadeur en écrivit au Directoire, qui insista auprès du roi de Sardaigne, lequel crut devoir céder, et la citoyenne Nancy Ginguené dansa avec ses bas de coton et son pet-en-l'air — puis fit écrire par son mari : « Nous avons remporté une victoire sur les préjugés. » La conduite du couple fut jugée « chic » en ce temps-là.



A propos de costume — lorsque M. le comte de Paris vint à

San-Remo, il y a quelque temps, pour recevoir la visite d'une partie de ses amis, — un journal des plus avancés du parti soi-disant républicain — a déclaré que le petit-fils du tyran était fort mal mis et avait acheté son vêtement à la Belle Jardinière pour trente-cinq francs. — En même temps, il portait aux nues le général républicain Boulanger, aujourd'hui évanoui, dont on vendait le portrait couvert de toute une joaillerie, une ferblanterie de décorations.

Il me revient que le comte de Chambord fut aussi déclaré mal mis, mais cette fois par un de ses partisans — c'était un jeune homme extrêmement chic qui souffrait de voir le *Roy* nullement à la mode — et qui demanda à Sa Majesté la permission de le faire habiller à Paris ou à Londres, déclarant qu'il serait heureux d'obtenir cette faveur.

Monsieur, répondit le comte, j'y penserai, mais je ne suis pas le premier roi de France auquel on ait reproché la simplicité de ses vêtements — vous n'ignorez pas la chanson du Roi Dagobert :

Le grand saint Éloi
Lui dit : O mon roi,
Votre Majesté
Est mal culottée.

ALPHONSE KARR.

Saint-Raphaël, maison Close.

L'HIVER ARTISTIQUE

Tandis qu'avec les premiers froids de l'hiver, la neige étend sur le sol son tapis d'ouate transformant Paris en une silencieuse rue de malade, c'est une sensation exquise de pénétrer dans un hall élégant encombré de plantes vertes et d'y respirer une atmosphère mouillée des aromes de serre. Le plaisir n'est pas moins délicat et suave pour l'œil, lorsque, laissant à la porte la boue et la tristesse du ciel noir, nous entrons dans une salle d'exposition particulière où l'œuvre d'un maître est discrètement, intelligemment présentée. Il semble que la magie de la couleur, l'harmonie des tons, la grâce des lignes s'accroissent de tout le contraste offert par la nature à l'extérieur dans cette heure monotone et monochrome. Les artistes et les grands marchands de tableaux ne l'ignorent pas; aussi choisissent-ils cette saison pour nous appeler chez eux.

En dépit de la politique et des préoccupations de toutes sortes, les trois derniers mois de 1887 et le début de cette année ont été spécialement intéressants. Tour à tour ou à la fois *Mme Madeleine Lemaire, MM. Lhermitte* et *Puvis de Chavannes*, excusez du peu, nous conviaient qui chez Boussod et Valadon, qui à la librairie Launette, le troisième apprenait à tout Paris le chemin de la nouvelle galerie Durand-Ruel; rue de Sèze, M. Georges Petit ne se laissait pas oublier en exposant d'abord les *Gravures du Siècle*, puis et surtout les essais, les tableaux des **33**,— ces peintres jeunes et remplis d'audace, de cette belle et fière audace, du mot du poète latin, assurant la fortune. Et voici que les Beaux-Arts se sont piqués au jeu. L'École, *alma mater*, a prêté son appui, offert son hospitalité à la manifestation touchante que, pieusement, un groupe d'amis organisait autour de la mémoire d'un maître très regretté, l'orientaliste *Guillaumet*. Le Louvre lui-même, comme don de joyeux avènement fait à ses sujets, a réalisé une innovation heureuse, inauguré une *salle de portraits d'artistes*, à l'exemple d'Anvers et de Florence. Enfin, pour clore cette série avec janvier, le *Cercle Volney* ouvrait ses portes, nous montrant plus de deux cents tableautins, dont l'ensemble me paraît supérieur à celui de l'an passé.

Le mouvement artistique a donc été cet hiver très considérable, très important. Il est loin d'être fini, mais il sied déjà de le fixer dans une courte étude, de passer rapidement en revue chacune de ces diverses expositions.

***

Les *aquarelles de Mme Madeleine Lemaire*, destinées à accompagner le texte de *l'Abbé Constantin*, réunissaient les deux sensations dont je parlais plus haut, la séduction de la fleur, l'esprit du dessin. C'est qu'en effet, et je ne saurais l'en blâmer, pour peindre les acteurs de ce roman d'un florianisme si joliment moderne, si adorablement parisien, Mme Lemaire n'a pas cru devoir modifier sa palette ordinaire de peintre de bouquets. Jai remarqué un portrait de *miss Bettina* exécuté avec la gamme de ton d'un bouton de rose d'automne. Un blanc délicat nuancé d'un incarnat très, très pâle, intérieur de coquille, et pour rendre la flavescence des cheveux, ces rouilles dont les givrées des matinées d'octobre mordillent l'ourlet des pétales. Et le résultat, me direz-vous? Un complet succès. N'est-ce pas une vérité vieille comme le monde qu'il existe un cousinage très proche entre la femme et la fleur.

* * *

Les dessins de Léon Lhermitte étaient aussi la préface d'un beau livre, dont ils vont doubler la poétique saveur. Deux fils du village, deux âmes de poète également douées pour entendre la voie sereine et auguste de la terre, comprendre ses chansons, interpréter ses imposants silences, André Theuriet et Lhermitte se sont unis pour dire, l'un avec la plume et l'autre le crayon, l'hymne de la *Vie rustique.*

Le peintre m'appartient et j'en use pour lui ordonner d'écouter les plus mérités compliments. Jamais le savant dessinateur, le styliste plein de noblesse, le penseur élevé qu'il y a chez lui, ne s'étaient mieux révélés que dans cette suite de soixante croquis ou fusains. Il y avait mis du meilleur de son cœur, cet incomparable traducteur des joies saines et des robustes fiertés du paysan. Il avait retracé sa bourgade natale *Mont-Saint-Père* près *Château-Thierry*, et la maison paternelle, et l'*École commune* où, garçonnet, il avait porté ses chausses, taché ses doigts d'encre, et les bois tout peuplés des rêves de sa jeunesse, et les champs, les guérets où, depuis longues années déjà, il voit le laboureur semer confiant l'or futur des blés. Puis c'étaient des intérieurs de ferme, de maisonnettes cramponnées aux flancs de la colline où la mère, les tout petits, restent pendant que les parents vont au travail. Et là, dans la pénombre, on voyait la femme vaquer aux mêmes soins du ménage avec cette gravité douce, cette conscience de son rôle humble mais sacré, consistant à préparer le pain et le repas, entretenir le foyer où le dur travailleur du dehors viendra tout à l'heure réparer la somme d'efforts donnés à la terre. Parmi ces dessins, dix ou douze au moins étaient de vrais chefs-d'œuvre de sentiment et de beauté.

« Certes, m'écrivait-il un jour, nul n'a plus d'admiration que moi pour le grand « rustique peintre Millet; mais je crois avoir le mérite si mince qu'il soit d'avoir « abordé, sinon exprimé entièrement, d'autres côtés de la vie des champs. » Lhermitte m'adressait cette phrase parce que je l'avais défendu contre les détracteurs qui veulent voir dans son œuvre si laborieuse un simple reflet de Millet, les mêmes détracteurs du reste qui refusaient au peintre de *l'Angélus*, en son vivant, toute espèce de valeur.

Eh bien, je le répète, jamais on n'a pu mieux sentir, jamais n'a apparu plus clairement qu'à cette dernière exposition, la différence radicale qui sépare Lhermitte de Millet et laisse à chacun une égale grandeur. Pour Millet, la nature est une marâtre, le paysan presque l'animal noir du philosophe La Bruyère. Il trouve des accents sublimes pour rendre l'état de cette âme souffreteuse, endolorie, résignée, l'état de ce corps qui souvent a eu faim, que la bise, le froid, le chaud ont brûlé, tanné, enlaidi. Il voit l'homme des champs comme les poètes du moyen âge voyaient le serf, le pauvre Jacques, dans leurs tendres et dolentes chansons. Lhermitte, au contraire, est un fils de la Grèce par le cerveau. La terre est à ses yeux la bonne nourricière aux mamelles gonflées de sève, et ses villageois, dont la lutte pour l'existence virilise la pensée, dont l'effort musculaire ennoblit le corps, ont la beauté des héros d'Homère, des marbres de l'*Altis*, beauté faite de force, provenant de l'ampleur sereine des formes aussi bien que de leur enrythmie. Il a des *Lavandières* tordant leur linge qui sont sœurs de la *Nausicaa* du divin aveugle. J'ai remarqué, dans un de ses dessins pour *la Vie rustique* intitulé *les Vendanges*, une silhouette féminine debout au milieu des pampres, enveloppée de la poussière d'or du soleil, qui semblait une statue antique oubliée près de Rome dans la vigne, la villa d'un patricien.

* * *

Je ne dirai rien de l'exposition de *M. Puvis de Chavannes* malgré ma profonde affection pour l'homme, mon admiration pour le peintre. Et je n'ai de cela aucun regret, M. Armand Silvestre ayant déjà étudié ici, avec une maîtrise que je ne

possède pas, un art que je n'égalerai jamais, l'œuvre de ce beau génie. Mais un devoir s'impose à moi aujourd'hui, celui de signaler une déconvenue du public répondant à une inexplicable injustice. Nous avions tous applaudi à l'acte de réparation accompli par M. Castagnary, le nouveau directeur des Beaux-Arts, à l'achat d'une toile de M. Puvis de Chavannes pour le Luxembourg. Notre musée moderne vainement avait la prétention de représenter l'art français contemporain tant que ce haut et respecté chef d'école restait éloigné par je ne sais quelles jalousies, manquait à cette galerie. M. Castagnary le comprenait et, comme entrée en ses fonctions, avait résolu de combler cette lacune. Il n'y est parvenu, hélas ! qu'à demi.

En dépit du courant d'opinion unanime qui la signalait à son choix, l'État n'a pas acquis une magistrale et superbe composition intitulée *le Sommeil*. C'étaient des groupes michel-angesques endormis dans un paysage édénique, noble comme une page de la Bible, tandis qu'émergeant d'un lac, l'astre lunaire montait dans l'azur froid de la nuit, pareil, en sa lente ascension, à une hostie colossale d'argent et de pourpre.

Et savez-vous pour quelle raison ce chef-d'œuvre a été écarté ? Comme encombrant, parce qu'il n'y a plus de place dans ce musée vieux de trois ans !

Voyez-vous la Venise dogale répondant à Véronèse, à Paris Bordone, au Tintoret : J'en suis fâché, mais portez ailleurs vos *Noces de Cana*, votre *Miracle de Saint-Marc* votre *Anneau du Pêcheur*, c'est fort beau, mais vous êtes encombrants !

Il y aurait beaucoup à dire sur ce musée du Luxembourg, je me contenterai de répéter le mot original, la définition que m'en donnait quelques jours avant l'inauguration son gardien-chef, type bien connu et amusant de vieux soldat, Courbet, un petit-parent du peintre d'Ornans.

Après avoir gémi sur l'insuffisance des locaux, le manque de caractère architectural, la masse des cloisons séparatives multipliant les salles, il s'exclama : « Non ce n'est pas un musée, c'est une *capsulerie !* »

Très jolie et très vraie cette épithète. *Capsulerie*, parce qu'en bâtissant cette construction hâtive et économique, l'architecte a eu l'air d'imiter le génie militaire, ne s'attardant pas à embellir des murs ou dresser des étages sur des fondations qu'une détonation peut jeter bas d'un moment à l'autre, qui sont forcément destinés à durer peu.

Capsulerie par ces cloisons isolantes, élevées dans le même but, car deux tableaux, comme deux corps chimiques placés en contact, détonent souvent. Et ce sont alors des explosions..... d'amour-propre d'une violence inouïe.

Pardieu, j'y songe ! c'est peut-être là l'explication de l'art d'État représenté encore aujourd'hui par un pompier. C'est là surtout l'explication de cette anomalie flagrante : *le Sommeil*, de Puvis de Chavannes est trop grand pour le Luxembourg, mais *les Vainqueurs de Salamine*, par Cormon, vont y rester et trouver bonne place. Ils figurent, en effet, eux, le triomphe du pompier, un régiment entier revenant de la revue. La foule les acclame, enfants et femmes dansent de joie devant eux, et le cœur de M. Boulanger doit tressaillir d'aise, je parle du membre de l'Institut, le défenseur du casque.

De tout cela, mieux vaut rire que pleurer, parce qu'en France le rire, il vient de le prouver en décembre, reste encore l'arme la plus forte contre les abus.

***

Rue de Sèze, nous avons eu d'abord à constater un insuccès, celui des *Gravures du Siècle*. En dépit des très remarquables œuvres de ces maîtres graveurs modernes, rivaux de ceux de la Renaissance, des Flandres et du grand siècle français : *MM. Gaillard, Bracquemond, Kœpping, Walter, Chauvel, Krathé, J. Tissot,* les visiteurs ont été rares. Cette tentative ne se renouvellera

pas. Pour moi, cet échec est mérité; cette exposition a été mal organisée, et a souffert de plus par la faute d'un catalogue aussi touffu en noms d'auteurs et en titres, que bref sur le caractère particulier de chaque estampe.

Il n'aurait pas fallu que les salons de M. Georges Petit ressemblassent à la boutique agrandie d'un marchand de gravures bien approvisionné. Moins de numéros, mais uniquement des pièces de choix, des premiers états, des épreuves d'artiste, et souvent, très souvent comme dans les musées belges par exemple, la planche de cuivre à côté du tirage sur papier. Ah! ces planches de cuivre, où apparaissent dans une gloire d'or rouge les contemporains de Van Dyck, quelle séduction pour l'œil, et aussi, en permettant d'étudier de près le travail, la conduite de la pointe du maître, quel intérêt pour l'esprit! Enfin et surtout, nous aurions tous voulu un guide sûr, nous permettant de distinguer les multiples genres de la gravure sur bois, cuivre, acier, au burin, à l'eau-forte, à la pointe sèche, au vernis mou, etc., etc.

* * *

L'Exposition des **33** a été une revanche au contraire et a attiré énormément de monde dans cette même galerie. Que sont les **33**? Un groupe de peintres jeunes, soucieux non de se mettre en chapelle, mais simplement d'échapper à la grande noyade de mai, au salon des Champs-Elysées.

Sinon tous, du moins la majeure partie d'entre eux offre un intérêt très vif, celui d'exprimer assez fidèlement les tendances de la peinture contemporaine. En quoi résident-elles? Simplement dans le désir de serrer de plus près la vérité, observer plus rigoureusement la nature. Je m'explique. Le peintre actuel transporte son chevalet de l'atelier dans la rue, en pleins champs, ce que ne songeaient pas à faire ses prédécesseurs, surtout lorsqu'ils peignaient la figure. Autre comme couleur et même comme ligne est, en effet, un objet exposé au jour spécial, calculé, d'un atelier, — à ce jour du Nord, vrai jour de savetier, qui permet d'avoir plus d'heures de travail! — et ce même objet à sa place exacte dans l'enveloppement lumineux de l'atmosphère extérieure ou de l'atmosphère emprisonnée comme lui dans un certain lieu déterminé. Respecter cette ambiance, les modifications qui en résultent dans les tons; noter les reflets, les réactions de deux couleurs voisines ou juxtaposées; en somme, je le répète, ne pas tricher, être plus consciencieux que leurs devanciers au point de vue des circonstances d'heures, de lumière, de lieu, voilà le but souvent atteint par la nouvelle école dite *Plein-airiste*.

Toute évolution a ses outranciers, celle-ci a l'*Impressionisme :* des maîtres savants, un peu à la façon de ceux que Gulliver rencontra dans l'île de Saputa, des physiciens qui essayent de faire vibrer les couleurs, d'obtenir des effets d'une justesse mathématique en utilisant les récentes découvertes de M. Chevreul. Ils ne combinent plus le ton sur la palette et ne le fondent plus avant de le porter sur la toile, non, ils le cherchent directement sur la toile en juxtaposant les couleurs et leurs complémentaires, suivant la loi physique aujourd'hui démontrée. Sans nier certaines réussites en face de paysages très calmes, de monuments très enveloppés, il faut les blâmer, ne pas encourager cette course après la Chimère. A mon sens, ils sont pareils aux alchimistes du moyen âge, voulant perpétrer un enfant dans un creuset et n'y parvenant pas, alors qu'il leur eût été si commode et si... agréable de s'en tenir aux vieux errements. Le docteur Faust, conseillé par Gœthe, comprit la chose et n'agit pas autrement. Je donnerai même conseil à ces peintres égarés. La maîtresse que l'artiste ne doit pas abandonner pour la *Science*, à laquelle il doit toujours rester fidèle, c'est la *Nature*.

Parmi les **33**, il faut citer, comme études de plein air, les paysages très remarquables de *Dinet, Jeanniot, Johansen Wigga;* les intérieurs de *Van Strydonck*, bien que d'un faire trop brutal, ceux plus reposés et sages de *Friant, Walter Goy, Laurent Desrousseaux, Moreau-Nélaton.*

Un portrait superbe de *Jean-Marie Cazin*, les pastels exquis de distinction de

Mlle Breslau; d'autres pastels très habiles de *M. de Ochoa;* les souvenirs de voyage si fins et si délicieux de tons d'*Ary Renan*, les marines ensoleillées et très franches d'exécution d'*Eugène Dauphin.*

Mme Clémence Roth peint le portrait comme son maître Stevens. Deux ou trois parmi ses envois sont merveilleux. Il est impossible de mettre plus de naturel, une modernité plus intense que ne le fait *M. Blanche* dans ses petits *rittrati* d'amis. Pleines d'humour ses fantaisies. *M. Maurice Lobre* pousse le sentiment de la famille, du *home*, aussi loin que Libermann, Israels et les étrangers les plus vantés. *M. Angrand* a une *Couseuse* excellente comme plein-air et un curieux tableau, exécuté au petit point, le *Fermier normand*, qui, en dépit de la bizarrerie de cette facture est lumineux et doux.

*
* *

Parler de *Guillaumet* et de son œuvre est une tâche difficile et qui demanderait un plus long développement. De l'exposition organisée aux Beaux-Arts, il sort plus grand encore que nous ne l'avions connu. Ainsi que Delacroix, Fromentin, Marilhat, son œil a contemplé avec ivresse les magiques féeries de la lumière et son pinceau a su les traduire sur la toile. Comme eux il a subi la séduction de la terre d'Afrique, des mœurs, des coutumes, des vêtements orientaux, mais il a su rester moins poète, plus peintre que ses glorieux aînés. Ce qui nous a charmé dans cette dernière et pieuse visite à Guillaumet, ce sont ses études nombreuses si crânement enlevées, si ravissantes de couleur, d'esprit et de dessin, mais en même temps d'une conscience, d'une sincérité admirables. Ces croquis, ces pastels, ces pochades sont l'explication et le commentaire le plus élogieux de son beau talent. Bien qu'écrivain de race, sentant profondément la beauté, le charme puissant de la vie arabe et de son cadre grandiose, le souci de la vérité prime tout chez lui. Aussi, s'il est moins lyrique, moins charmeur que Delacroix et Fromentin, combien son œuvre est un miroir plus fidèle de l'Algérie!

En outre, il aborde un champ nouveau, l'intérieur de la maison arabe, avec son ouverture unique, sa porte béant sur une atmosphère d'incendie et par où tombe de haut, dans la demeure basse et close, un *jour de caverne*. Bien juste cette expression qui est de Guillaumet lui-même, et, comme l'artiste a rendu toutes les délicatesses de cet éclairage, de cette lumière grise, triste, froide par contraste; quelle finesse de notations dans ces ombres bleues, transparentes légères. Quel chef-d'œuvre que l'intérieur saharien où une femme trait une brebis, et cet autre où l'on voit un ânon! La mort prématurée de Guillaumet a interrompu, n'en doutons pas, répétons le mot, une série de chefs-d'œuvre.

*
* *

Traversons la Seine et venons au Louvre, où la galerie des *Portraits d'Artistes* occupe le pavillon Denon. Il y a lieu de féliciter une seconde fois M. Castagnary. Son idée est excellente et le jour où le Louvre aura reconquis son bien pour s'étendre tout d'une traite jusqu'au pavillon de Flore, — la grande salle des États devenant le salon carré de la Peinture Française, — à cette heure-là, dis-je, une semblable collection sera un des plus vifs attraits du nouveau palais. Le livre d'or du roman s'est emparé de presque tous nos grands peintres : Dumas et Benvenuto, Méry et Salvator Rosa, Musset et le fils du Titien s'en vont de concert vers la postérité si... il n'y aura pas au Louvre de salle plus visitée que celle-là. Gros public et fin public d'érudits s'y coudoieront.

Mais, il faut que la porte de cette galerie soit largement ouverte, vivants et morts français et étrangers, sculpteurs, peintres, architectes, ouvriers d'art, tels que Lepaute, Boule, Berain doivent y avoir accès. J'ai lu hier un ouvrage d'actualité traitant de ce sujet, sous le titre *Musée des portraits d'artistes*; l'auteur, un

délicat lettré d'une érudition de bénédictin, M. Henry Jouin, y donne des renseignements sur plus de trois mille toiles éparses dans nos musées, châteaux ou dans des cabinets de particuliers. Dans une préface charmante, il fait montre du plus sage éclectisme et ajoute, à toutes les classes énumérées déjà, trois autres non moins intéressantes et dignes d'être acceptées, les artistes de la scène, Talma, Rachel, les grands collectionneurs, Mariette, La Caze, Marigny, enfin les musiciens, Auber, Rameau, etc. J'approuve ces idées si larges pour l'avenir, comme j'approuve aujourd'hui les débuts modestes du Pavillon Denon.

J'ai admiré dans cette salle si pauvrement éclairée et où nos peintres font seulement antichambre, de fort beaux tableaux venus des Beaux-Arts ou de Versailles, *Mignard, Largilière, Oudry*, à côté des chefs-d'œuvre de notre musée national tant admirés *Van Dyck, Rembrandt, Le Poussin*. Je m'attendais à rencontrer, à défaut de Rubens, son maître *Otto Venius*, qui, depuis au moins quinze ans, logeait, je ne sais pourquoi, dans un couloir du second étage. Je n'ai pas eu cette satisfaction. L'infortuné Otto Venius est toujour au grenier. Il y est en famille, c'est vrai, puisqu'il s'est peint au milieu de ses enfants. Mais ce n'est pas une raison, au contraire, pour l'y laisser.

Dieu! qu'aurait dit mon aimable cicerone de la cathédrale d'Anvers, un jeune avocat secrétaire de l'exposition universelle des Beaux-Arts, si, en face du tableau de *la Cène*, alors qu'il me faisait admirer sa couleur vénitienne, je l'avais interrompu par ces mots: « *Otto Venius*, nous n'en faisons pas autrement cas au Louvre et jugeons son propre portrait bon, tout au plus, dans un méchant corridor, à distraire les braves gens qui vont voir des petits bateaux » . Plus que probablement, il fût devenu sévère et aurait peut-être ajouté : « C'est qu'il n'y a pas à Paris que des Français, mais des Béotiens aussi, savez-vous! »

Enfin, réparation va être accordée à Otto Venius et à bien d'autres.

*
* *

J'ai remarqué au cercle Volney — faute de place, je les nomme seulement — vingt et quelques toiles excellentes. D'abord, des paysages signés *Norzal, Montrenard, Damoye, Desmarquais, Pierrey, Eliot*, les premiers très ensoleillés, les suivants frais de tons, gracieux, bien aérés; des portraits, l'un d'*Auguste Flameng* d'un faire très distingué, deux très serrés de *Weerts*, un fort beau dans une gamme claire de *Fernand Blayn*; mes compliments encore à *Willy Morters, Lahaye, Huas*, une superbe étude de *porporato* par *Elie Delaunay*, et de *mulet mort* par *Roll*, un *Chez moi* de *Moreau-Nélaton*, très remarquable comme ambiance. *Rixens* a une femme à *La toilette* d'une facture souple et grosse, *Buland* une suave *Mélancolie, Vayson Dameron* des animaux solidement campés, chaudement peints. *Ziem*, deux marines d'un vieux jeu, d'un ragoût de tons adorables. Enfin, M. *Georges de Dramard* deux *Souvenirs d'Espagne* très chauds, très amoureux, d'une touche spirituelle et ferme à la fois.

CHARLES PONSONAILHE.

CHRONIQUE POLITIQUE

15 Février.

Le premier et le dernier mot du discours du prince de Bismarck, c'est la paix armée.

Avant de parler et après avoir parlé, M. de Bismarck a dit à ses amis : « Je me reposerai ce printemps. »

Si la France, la Russie et l'Angleterre avaient le sentiment de la situation européenne, ces trois nations se réuniraient pour traverser la forêt Noire du même pas guerrier.

En attendant Paris se pavane dans la danse.

Certes le prince de Bismarck a bien parlé : « *Nous, Allemands, nous craignons Dieu, mais rien autre chose en ce monde. La crainte de Dieu nous fait souhaiter la paix.* Mais quiconque la rompra, malgré ce désir, se convaincra que l'amour belliqueux de la patrie, qui, en 1813, a appelé sous les drapeaux la population tout entière de la Prusse, est le bien commun de toute la nation allemande, et que l'agresseur, quel qu'il soit, de cette nation la trouvera unanime dans la ferme croyance que Dieu est avec nous. »

On a dit que ce discours se terminait par deux hymnes magnifiques : « un hymne à la patrie et un hymne à Dieu ».

Ceci ne se pratique pas ainsi en France, puisque nous avons rayé Dieu du dictionnaire politique. Aussi, depuis que Dieu n'est plus là, mesurez nos hommes d'État! Tout petits, tout petits. Tandis que, si le prince de Bismarck prend des airs de grandeur, c'est qu'il met Dieu dans son jeu.

Selon M. de Bismarck, la France est devenue pacifique.

« Quant à la Russie, nous avons toujours rempli nos devoirs envers elle, et nous n'avons à appréhender aucune attaque de sa part.

« Cependant il règne chez ces deux puissances des tendances belliqueuses qui forcent à accepter tous les sacrifices qui feront de nous une puissance invincible.

« Les brochets français et russes nous obligent à nous faire carpes. »

Cela veut dire que, si la nature donne aux carpes une fécondité tout allemande pour lasser la voracité des brochets, l'Allemagne pareillement doit multiplier ses soldats pour tenir tête à l'ennemi. Mais toujours sous la protection du ciel, parce que, selon le grand Prussien, ses compatriotes craignent Dieu, mais rien autre chose en ce monde.

M. de Bismarck aurait put citer Racine :

> Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Croyons pourtant que le prince sans peur, sinon sans reproches, n'est pas tout à fait rassuré du côté de la Russie ni du côté de la France.

Cet homme terrible, qui veut jouer avec sa force, a peut-être le tort, comme Napoléon Ier et comme Napoléon III, de regarder son étoile au ciel, et de se pencher sur la terre pour y étudier la géographie. Ces victorieux d'un jour sont affolés par la carte d'Europe. Ils la font, ils la défont, ils la refont, toujours mécontents de leurs frontières. C'est ainsi que M. de Bismarck peut dire : « Néanmoins, les sentiments amicaux de la Russie se sont refroidis. Je dis cela pour faire comprendre pourquoi nous avons conclu l'alliance avec l'Autriche. Nous avons repoussé les demandes que la Russie nous adressait avant la dernière guerre d'Orient. La Russie s'est alors tournée inutilement vers l'Autriche. Puis, est

venue la guerre. Nous avons été heureux que l'orage ne nous atteignit pas. Au congrès, dont je n'ai obtenu qu'à grand'peine la réunion, je me suis efforcé de donner satisfaction à tous les intérêts russes, et de satisfaire tous les désirs de la Russie. Mais je ne pouvais ni ne voulais m'aliéner l'Autriche. Si je l'avais fait, nous aurions été isolés en Europe, et nous nous serions trouvés absolument sous la dépendance de la Russie.

« *On a voulu voir, dans la publication du traité d'alliance, un ultimatum et une menace. Elle ne renferme rien de tel. Le traité est l'expression de la communauté d'intérêts des deux parties contractantes. C'est ce que le monde devrait apprendre.*

« Nous appréhendions la guerre avec la France, mais un président pacifique a été élu et les dispositions paisibles ont dominé. »

Voici donc un bon point pour M. Carnot, mais en voilà un mauvais pour les journalistes :

« Il ne faut pas juger la situation d'après les appréciations émises par les journalistes. Je n'ajoute pas foi aux assertions de la presse, mais j'ai une confiance absolue dans la parole de l'empereur Alexandre.

« Au fond, la situation n'est pas autre qu'en 1879. Je reconnais que la concentration de troupes russes à la frontière peut paraître de nature à provoquer certaines appréhensions. Mais je ne vois aucune raison, aucun prétexte à une guerre russe ou européenne. La Russie n'a aucun intérêt à conquérir des provinces prussiennes ou autrichiennes.

« Une guerre avec la France n'entraînerait pas comme conséquence nécessaire une guerre avec la Russie; ce serait précisément le contraire.

« Familiarisé depuis nombre d'années avec la politique étrangère, je puis me former un jugement. Je crois que le cabinet russe a l'intention, lors de la prochaine crise européenne, de faire entendre d'une façon plus intense la voix de la Russie. C'est pourquoi il voudrait pousser ses forces militaires le plus loin possible vers l'Ouest. »

C'est-à-dire que le tzar ne voudrait pas que l'Allemagne mît la main sur la Pologne, ce qui étonne M. de Bismarck, puisqu'il a rêvé une Allemagne universelle.

Qu'arrivera-t-il de la triple alliance ? Pour parler comme M. de Bismarck, les loups ne se mangent pas entre eux, mais ils ont hurlé ensemble : ils se réunissent par bataillons et suivent, quand ils ont faim, les voyageurs attardés. Mais rassurez-vous, ô mes amis de France et de Russie, ils ne les attaquent que s'ils font un faux pas.

Le mot de l'énigme, c'est que, par la triple alliance, le prince victorieux a voulu se payer un million de soldats, plus ou moins, qui ne lui coûteront rien. C'est là un coup de maître. Machiavel Crispi y perdra ses *scudis*, comme l'empereur d'Autriche y perdra ses *quadruples ducats*. Pour ce qui est des hommes, on les compte, mais cela ne compte pas.

M. de Bismarck termine son homélie et sa déclaration de paix par un salut aux journalistes français, en disant du haut de sa grandeur :

« Je m'en soucie autant qu'une carpe du Rhin se soucie des goujons de la Seine. »

Car M. de Bismarck ne se refuse rien, pas même les images à la Shakespeare.

Le discours de M. de Bismarck est un signe des temps. Autrefois, on faisait de la diplomatie dans le coin d'une chancellerie, où dans le coin d'un salon. Aujourd'hui on la crie par-dessus les toits; mais si le prince de Bismarck parle haut, il pense tout bas.

Avant la voix de tonnerre, nous savions déjà ce que pensait l'Autriche, par la voix d'un vieux ténor M. Tisza, le président des conseils de ministre de Hongrie.

Un ministre hongrois ne saurait parler de la politique extérieure de son pays sans y comprendre la monarchie austro-hongroise tout entière; aussi est-ce au nom de celle-ci que M. Tisza a protesté solennellement contre les projets ambi-

tieux que ses adversaires ne cessent de lui attribuer : « Chacun sait, a-t-il dit, que nous ne réclamons absolument rien pour nous, pas plus une extension de l'influence qui nous appartient en vertu des traités existants qu'un agrandissement quelconque de territoire, comme cela a été calomnieusement écrit. » Ces paroles, et ce n'est pas là l'incident le moins important de cette séance, ont été couvertes par les applaudissements de toute la Chambre.

Les interpellants, comme on le sait, désiraient aussi connaître si l'Autriche-Hongrie était assurée, en cas de danger, d'être soutenue par son alliée de Berlin. M. Tisza n'a pas laissé subsister de doute sur la solidité de cette alliance; mais il s'est hâté en même temps de déclarer de nouveau que l'Autriche-Hongrie n'est pas entrée dans cette alliance dans un but agressif. « Je ne puis que répéter, ce qui a déjà été dit à satiété de la part du gouvernement, que l'alliance des puissances centrales n'a jamais été autre chose qu'une alliance résolument pacifique, sur une base purement défensive, et par là même écartant toute idée d'attitude agressive, lorsqu'il s'agit de la solution de questions politiques nettement définies. »

Est-ce que cette politique de paix est particulière à l'Autriche-Hongrie? M. Tisza ne le prétend nullement. Il a itérativement rendu hommage à la Russie, où, a-t-il dit, « règne un esprit également pacifique ». Devant cette attitude et devant ces intentions manifestées des deux côtés — tel est l'espoir de M. Tisza — échoueront les tentatives de ceux qui poussent à la guerre.

* * *

Et pendant que le prince de Bismarck veille sur cette triple alliance et prépare le duel à mort contre la France, la République n'a qu'un souci : défendre la République. C'est à qui s'armera de toutes pièces pour garder, qui son portefeuille de ministre, qui sa place de sous-préfet ou de trésorier-payeur. Les républicains, ceux qui ont une position comme ceux qui aspirent à en avoir une, parlent tout haut des principes de 1789, pour couvrir leurs sublimes ambitions. Si les républicains ne donnaient pas cet odieux spectacle de la chasse aux portefeuilles et aux prébendes, s'ils ne se jetaient pas tout affamés comme des oiseaux de proie sur toutes les administrations en pourriture, tout le monde en France se ferait gloire d'être républicain. Mais, quand on voit les hauts faits de toute la magistrature, magistrature politique et magistrature judiciaire ; quand on peut compter sur ses doigts le nombre des républicains hors d'atteinte, tout ce qu'il y a d'honnêtes gens en France se contente d'être français.

Les journaux vous apprendront tous les faits et gestes des danseurs et des danseuses de cotillon. C'est la vraie réponse aux discours du grand Prussien. Paris ne s'est jamais tant amusé.

Le Président de la République lui-même donne le branle parce qu'il faut que Paris s'amuse. On croit à cette vieille chanson que les fêtes donnent de l'argent aux pauvres. Ce qui donnerait de l'argent aux pauvres, ce serait surtout l'agriculture protégée, parce que la France est avant tout une nation agricole, et que sa vraie vie est sur la terre, si elle la cultive. Tout le reste est artificiel, l'article Paris comme l'article du journal. Pour dernière raillerie devant l'agriculture sacrifiée, on a été jusqu'à créer l'ordre du Mérite agricole. Mais à qui le donner sinon, comme autre raillerie, au ministre de l'agriculture?

C'est une désolation pour les penseurs de voir que tout est abîme autour de la France, sous prétexte qu'il faut faire le lit de tous ceux qui sont marqués à l'estampille de l'opportunisme, c'est-à-dire de ceux qui s'accommodent de tout, mais qui passeront à leur tour en police correctionnelle parce qu'ils ont leurs noms dans les vingt-deux mille dossiers de l'impeccable préfet de police qui s'appelle Wilson.

Heureusement que, le jour du péril, des millions de Français portant haut le cœur se lèveront pour combattre les ennemis du dedans et les ennemis du

dehors, avec cette vaillance invincible qui étonnera encore l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie !

En attendant, le Kronprinz est toujours mourant. Dieu le sauve de son éternel supplice! Mais, s'il mourait, il n'y aurait rien de changé en Allemagne sinon un prince de moins, car le jeune Guillaume, mal connu en France sera tout aussi pacifique que le vieux Guillaume.

* * *

Les journalistes russes qui s'y entendent avaient proclamé Henry de Pène un grand journaliste français. C'est mon opinion depuis longtemps, aussi est-ce une perte irréparable pour la France conservatrice, c'est-à-dire celle qui veut conserver France, la France républicaine n'étant que sa sœur cadette. Les funérailles de de Pène ont prouvé qu'on peut n'être ni prince, ni ministre, ni bureaucrate, pour avoir toute une élite de mille personnes à son enterrement. M. Henry Houssaye, ce jour-là, a prononcé un fort beau discours qui disait bien ce que tout le monde pensait. La mort de Henry de Pène a donc été un événement politique et c'est un devoir pour moi d'écrire une page à sa mémoire.

Depuis longtemps déjà, il était condamné à mourir bientôt ; mais, comme si la mort avait des sourires, il se sentait revivre en ses derniers jours. Il aspirait déjà à une renaissance par les sèves et les rayons du printemps.

Si Henry de Pène avait vu venir à ses derniers adieux tant d'esprits supérieurs ou charmants, tant de cœurs émus, tant d'intelligences désolées, il eût compris que son royaume était un peu de ce monde. En effet, la haute opinion publique, celle qui prend sa source dans les généreux esprits, celle qui est armée des plumes les plus vaillantes, n'était-elle pas ici aux funérailles de Henry de Pène, pour témoigner de son admiration et de sa sympathie à ce galant homme de plume qui a pu toujours marcher le front haut, parce qu'il ne portait dans son cœur que sa religion à la France et son culte au génie français. Aussi fut-il un homme de sacrifice et de caractère.

Dans son atmosphère, ses amis intimes n'ont jamais respiré que les nobles fiertés et les beaux sentiments. Devant lui, aucune lâcheté ni aucune trahison n'auraient pu se manifester. Quoi qu'il écrivit, on sentait le gentilhomme de lettres, non pas qu'il prît dans son style un air hautain et dédaigneux, mais parce que, tout en aimant le naturel, il croyait que l'art d'écrire a ses parchemins et que là aussi noblesse oblige. Il représentait tout à la fois l'ancienne et la nouvelle France. Il y avait du chevalier dans ce chevaleresque; il y avait de l'humour, de l'esprit dans ce Parisien. C'était un croyant, mais c'était un railleur. Voilà les hommes comme il faut et comme il les faut surtout aujourd'hui.

Si Henry de Pène a tenu haut le drapeau de la France, il a tenu vaillamment le drapeau du journalisme, parce que c'est encore la France. Tout ce qui tient une plume doit saluer ce cercueil, parce que celui qui est couché là est un des trois grands journalistes de son temps, par la dignité, par le courage et par l'éloquence. Toujours sur la brèche, il était encore de ceux qui disent aux adversaires : « *Messieurs les Anglais, tirez les premiers.* » Hélas! ce mot lui a coûté cher à la place Vendôme, en 1871.

Tout le monde a été charmé de son esprit; mais ne faut-il pas regretter que tant de beaux écus d'or se soient éparpillés en petite monnaie mais monnaie d'or.

Toutes ses pages de chronique sont des pages de romancier et d'historien au jour le jour. Quand on les relira, on sentira toujours battre le cœur du siècle et rayonner l'âme de son temps.

Le premier, dans l'histoire politique, littéraire, mondaine, il est parvenu, sans jamais descendre dans la rue, à peindre le Paris passionnel, humouriste, boulevardier. Tout lui était familier mais jamais sa familiarité n'a inquiété la langue ni l'esprit et pourtant il avait l'art de tout dire, parce qu'il avait l'art de bien dire.

En toutes choses, c'était un maître avec l'épée comme avec la plume. Sa belle

figure d'ailleurs l'obligeait à son grand air comme son cœur l'obligeait à toutes les courtoisies. Henry de Pène a eu des amitiés dans toutes les opinions parce que, s'il plaçait Dieu au-dessus de la France, il plaçait la France au-dessus du roi, quel que fût le roi.

Comme l'a si bien dit Henry Houssaye : « Les hommes de partis les plus opposés ne sont pas des ennemis s'ils sont de bonne foi, puisque tous, quelle que soit leur politique, sont emportés par le patriotisme. Et cette main loyale, si ferme par la plume comme par l'épée, était conduite par un cœur d'or. Dans l'intimité, il avait les cordiales gaietés d'un enfant. Nul ne perdait sa soirée qui avait la bonne fortune de dîner ou souper en sa compagnie. Son esprit jaillissait sur la table comme un vin généreux or et pourpre qui frémit dans les coupes. C'était déjà un vif plaisir de le voir de loin quand il apparaissait au balcon des théâtres, ce juge souverain, avec cette noble femme qui semblait une sœur de beauté. »

Comprend-t-on les déchirements de celui qui s'en est allé et de celle qui reste pour le pleurer. Pouvait-on s'imaginer qu'ils ne partiraient pas ensemble !

Mais c'est là le désespoir voulu par Dieu pour quiconque a entrevu le bonheur. Le bonheur! H. de Pène en a montré le sourire, mais a-t-il eu le temps de l'étreindre? Voyez le tableau de cette existence toute de travail. Elle commence par un horrible duel qui le tient six mois plus près de la mort que de la vie. Viennent toutes les anxiétés du début en ses premières années littéraires qui sont des années de combat. La fortune apparaît mais une catastrophe frappe son père, dont il lui faut payer les dettes, car le père n'avait pas survécu à sa ruine imméritée. Des amis voulurent intervenir. « Non, disait de Pène, il m'est doux de payer pour mon père. » Et il paya toujours. Il était dit que sa vie serait une vie de sacrifice à la France, à la famille et aux lettres, il en a vécu, il en est mort !

Voilà les heureux de ce monde et de la littérature. On s'imagine trop volontiers que tout cela se passe gaiement; mais quel est le cœur humain qui n'a pas son enfer ? Ce sont surtout ceux qui sont le plus près de la joie, qui sont le plus près des larmes. C'est qu'il faut que tout se paye à cette cruelle fatalité qui s'appelle la Providence.

***

Tout le monde a parlé, même la reine d'Angleterre qui n'avait rien à dire, sinon qu'elle désire la paix universelle. Pas un nuage dans la Grande-Bretagne; du moment que la Russie et l'Angleterre ont terminé la démarcation de la frontière afghane, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, mais comme a dit la reine : « Chacun couche sur ses positions. » Qui voudrait troubler le coucher de S. M. la reine d'Angleterre ?

A la Chambre des députés de France, on a parlé du Tonkin. Un homme qui voit de loin, le député Delafosse, a fait entendre la vérité sur les opportunistes. Il ne croit pas à la durée de cette conquête qui est un abîme pour nous. Selon lui, dans un avenir prochain, les peuples asiatiques instruits par nous-mêmes, se relèveront contre leurs maîtres, et « ils finiront par se jeter sur l'Europe amollie par les chinoiseries de la civilisation. » M. Delafosse voit poindre l'Attila quand il n'y aura plus de sainte Geneviève. Il a fini son discours par ces mots à l'adresse de M. Jules Ferry : « Avant de chercher à acquérir des possessions lointaines, j'estime qu'il faut s'assurer la possession du sol natal, et que toute politique qui dérobe à la défense nationale un homme ou un écu n'est qu'une avance à la défaite. »

Ainsi ne soit-il pas !

Mais le député Freppel qui ne connaît qu'une nation, celle du Christ et qui rêve la civilisation universelle, prêche pour les colonies en faveur des missionnaires.

Ainsi soit-il.

ALIKOFF.

LES LIVRES ET LES THÉATRES

Pauvres livres, mes amis, qui viviez dans nos grandes bibliothèques heureux et caressés par les hommes de lettres! Pauvres livres, mes amis, qu'en pensez-vous? On vous avait confié à des hommes de lettres qui vous entouraient de respectueuses et amoureuses caresses, qui vivaient avec vous sur le pied d'une douce intimité, qui vous comprenaient, qui vous aimaient, et voilà qu'on vous arrache à vos amis : ce sont maintenant des « employés, » des « bureaucrates » qui vont vous garder dans vos grandes bibliothèques; c'en est fait : M. Faye, ministre de l'instruction publique, d'un trait de plume, a décidé que les Weiss, les Bornier, les Ulbach, les Lacroix n'entendaient rien au commerce des livres et qu'il fallait les remplacer par des archivistes : il parait que le culte des lettres ne prépare nullement à l'emploi de bibliothécaire, c'est M. Faye qui le dit, mais ce n'est point parole d'évangile. Asinius, — que M. Faye ne prenne point ce mot pour une injure! — Asinius Pollio, donc, un homme compétent en la matière, demandez plutôt aux universitaires, lorsqu'il fonda la première bibliothèque à Rome, ne partageait pas cette opinion et, tout récemment, M. Spuller, un écrivain de talent, dans son récent passage au ministère de l'instruction publique, s'est très nettement et très formellement refusé à prendre cette décision que ses bureaux ont tenté de lui imposer; il est donc permis de croire que le successeur de M. Faye, le prochain, très prochain successeur, n'hésitera point à rapporter la décision, injustifiée et injustifiable, prise par l'étonnant et éphémère grand maître de l'Université et chassera les vendeurs du Temple aussi rapidement qu'on les y a fait entrer, afin de replacer à la tête de toutes nos grandes bibliothèques les hommes qui s'y trouvaient il y a huit jours encore et qui sont l'honneur des lettres dans notre pays.

Que ceux qui aiment les livres nous pardonnent cette incursion hors du domaine qui nous est confié, en faveur du sentiment qui l'a dictée!

En lisant le livre que M. Guy de Maupassant a publié il y a quelques jours, *Pierre et Jean*, je me suis rappelé cet axiome si vrai : la meilleure façon de dire qu'il fait beau est encore de dire qu'il fait beau. M. de Maupassant l'a mis en pratique. Quelle belle langue, forte, souple, hardie, habile il parle dans son volume! C'est écrit en bon et beau français; en vrai français, que peut-on dire de mieux?

Le thème du roman, le voici : Mme Roland, une bijoutière de la rue Montmartre, a un fils de son pauvre homme de mari, qui aime la pêche à la ligne mais ne sait pas empêcher sa femme de voir le vide de son existence : elle s'ennuie donc. Quelqu'un, un client de hasard, entre dans la boutique. Frappé des charmes de Mme Roland, M. Maréchal en devient amoureux. La bijoutière, de son côté, ne se montre point insensible; attirée par la nature tendre de M. Maréchal, elle se laisse aller à l'aimer et se donne. Bientôt vient au monde un second petit Roland dont M. Roland se croit bien entendu le père, et, bien entendu aussi, il ne l'est pas.

Mme Roland et M. Maréchal continuent à filer le parfait amour; doucement, discrètement, ils boivent à longs traits le plaisir de leur liaison cachée à tous les

yeux. Mais, un beau jour, M. Roland s'avise que le moment de se reposer est venu; il quitte les affaires et enmène sa femme et ses deux fils vivre en province. C'est ainsi que se terminent les amours de la sentimentale bijoutière qui vit tranquillement par le souvenir.

Subitement on apprend que M. Maréchal est mort et qu'il a légué sa fortune à Jean, le plus jeune des fils Roland : le mari, en sa qualité de mari, n'y voit rien d'extraordinaire, mais Pierre, le fils aîné, ne prend pas si bien la chose, il s'étonne de la préférence posthume qu'a montrée M. Maréchal pour Jean, alors que de son vivant il semblait les aimer également tous deux, et le voilà, esprit inquiet et chagrin, pris de soupçons, épiant, furetant, se rappelant des détails qui lui reviennent tout à coup à la mémoire, accumulant des indices, récoltant des preuves et arrivant à la découverte de la vérité. Que fait-il alors? Cette mère qu'il aimait, qu'il adorait,qu'il respectait, il se prend à la détester, à la mépriser, à l'abreuver d'injures, la torturer et il révèle à son frère Jean le secret de sa naissance et les relations adultères de sa mère.

Toutes les réflexions, toutes les objections qui se sont présentées, j'en suis sûr, et en foule, à votre esprit, à la lecture de ce résumé, disparaîtront, croyez-moi, lorsque vous serez seul en tête à tête avec l'auteur, lorsque vous lirez son œuvre : la figure de la pauvre bijoutière ne vous sera point antipathique, celle du mari ne vous choquera point, vous vous expliquerez la conduite de Pierre et vous vous direz que vous assistez à la représentation d'une scène de la vie réelle.

Pour ma part, tout Alceste que je suis, peut-être même est-ce bien pour cela, le roman de M. Guy de Maupassant m'a semblé d'ordre supérieur : c'est un de ceux qu'il faut placer au premier rang, il s'impose à l'estime des lettrés et aux suffrages de la critique.

La critique! M. Guy de Maupassant a écrit sur elle, en tête de son ouvrage, en guise de préface, une étude qui n'est pas la partie la moins intéressante du volume. Dieu sait le bruit qu'elle a fait. L'auteur, avant la mise en vente de son livre, l'a donné au *Figaro* qui s'était engagé, paraît-il, à la publier intégralement. Or, par une nécessité qu'apprécieront tout ceux qui savent ce qu'est la confection d'un journal, cette préface a été tronquée et, furieux que des ciseaux qu'il juge maladroits aient été promenés tout au travers de sa prose, l'auteur est monté sur ses grands chevaux et a envoyé à toute la presse une lettre dans laquelle il parle des droits imprescriptibles de la pensée, et qu'il termine en annonçant qu'il fait un procès au journal coupable.

Les droits imprescriptibles de la pensée! cela n'est-il point un peu devenu à notre époque ce qu'on appelle pittoresquement en argot une balançoire. Ce sont là de bien gros mots et il ne nous semble pas que *le Figaro* y ait touché à ces fameux droits. Le sans-gêne dont on en a usé avec lui et dont M. de Maupassant s'est ému plus que de raison, à notre avis, n'est point justiciable d'un tribunal civil : s'il y avait encore un tribunal des maréchaux, s'il existait un tribunal composé de gens bien élevés chargés de veiller à ce que les hommes de lettres n'oublient point entre eux les règles de la bonne éducation, c'est à celui-là qu'il aurait fallu s'adresser, mais, puisqu'il n'y en a pas, il eût été préférable de laisser passer la chose, quitte à mieux prendre les précautions la fois prochaine.

Vraiment, si l'on avait pris simplement la peine d'avertir M. de Maupassant qu'il était impossible de publier sa préface en entier dans un numéro de journal, la chose eût été fort correcte et il aurait mauvaise grâce à se plaindre si haut. Tout s'arrangera d'ailleurs et l'on n'en viendra pas au papier timbré, du moins, nous l'espérons, *le Figaro* ayant intérêt à ne pas se brouiller avec un écrivain de valeur autant que M. de Maupassant a intérêt à ne point tenir trop longtemps rigueur à un journal comme le *Figaro*.

*
* *

Dans les théâtres, le mois a été fertile, sinon en pièces nouvelles et en succès,

au moins en reprises; le soir même de l'enterrement de Labiche, on reprenait *La Station Champbaudet* à la Renaissance, puis est venu *L'Amour mouillé* aux Nouveautés, *Les Effrontés, Les Femmes savantes* aux Français, *La Fille de Madame Angot* à l'Eden, que sais-je. On ne vit plus guère que des reprises.

Comme vraie première et vrai succès, il y a eu *Décoré* d'Henri Meilhac aux Variétés.

On a ri, on a applaudi tant qu'on a pu, et cela n'était peut-être point encore assez; jamais pièce ne fut plus gaie, plus vivante, jamais étude de mœurs ne fut plus fine, jamais comédie ne fut plus parisienne, jamais l'esprit ne fut plus pétillant, ni de meilleur aloi. Depuis longtemps déjà, Meilhac était le continuateur, le successeur de Labiche; depuis *Décoré*, il est de l'Académie, que l'Académie le nomme ou ne le nomme pas.

Si le théâtre des Variétés tient un succès, les Bouffes-Parisiens ont le leur aussi, la pièce est partie et bien partie, rien n'est plus mérité d'ailleurs, car il a fallu lutter et longtemps pour chasser la malchance qui s'était abattue sur le coquet et élégant petit théâtre de la rue Monsigny: *Tenaces fortuna juvat.* L'amusant petit vaudeville qui a pour titre : *Mam'zelle Crênom* est interprété d'une façon parfaite : Mme Grisier-Montbazon, que le public parisien regrettait de n'avoir point eu à applaudir depuis longtemps, a fait une rentrée triomphale dans la maison de ses débuts et, si elle n'est plus la *Mascotte*, elle est toujours la chanteuse la plus fine, la comédienne la plus gaie, la diseuse la plus experte, la femme la plus attrayante qu'on puisse désirer, si vous, j'en dis trop madame. offrez des compliments à M. et Mme Montrouge, à M. Piccaluga et à M. Cooper.

Pénétrons dans le sanctuaire de l'Académie nationale de musique. Quelle atmosphère de froideur. Rien dans cette pauvre *Dame de Montsoreau* ne dégèlera donc les spectateurs, ni les vers de M. Maquet : il y en a cependant pour tous les goûts, des petits, des grands, des moyens, des longs et des courts; ni la musique de Salvayre, il y a cependant de-ci de-là de bien jolis numéros, des indications de mélodies qui ne demandent qu'à être développées et partout du talent, mais non, le public est de marbre.

Il nous reste encore un mot à dire de *Tous pincés*, une comédie de M. Pierre Raymond, comédie bouffe, dit l'affiche; pas tant que ça, surtout pour l'auteur, acteurs et actrices savaient à peine leur rôle. Quant au public, ce qu'il a entendu, les plaisanteries épaisses qui semblaient échappées de la *Terre*, ne l'a pas enthousiasmé et il a paru les goûter médiocrement. Le directeur, lui, est persuadé qu'avant peu il retrouvera le succès des quatre cents représentations des *Femmes collantes :* il a confiance dans les jeunes, et il a raison, il est payé pour cela.

C'est avec un véritable étonnement et avec une non moins grande satisfaction que nous sommes sortis du théâtre du Château-d'Eau sans avoir reçu ni petits bancs, ni pains, ni oranges, ni même de pommes sur la tête après y avoir entendu un drame de M. Dornay, empoignant, bien charpenté, agrémenté de situations touchantes, joué avec beaucoup d'ensemble, par une troupe qui est loin d'être sans valeur. Puisque l'armistice est signé, espérons qu'il n'y aura pas de reprises d'hostilité.

M. Gustave Toudouze est un esprit varié qui peut tout aborder: l'imagination, la nature, le sentiment et l'humour. *Le Pompon vert*, un beau volume illustré, est une page de ses souvenirs de 1870 et 1871. C'est donc un peu son histoire et la nôtre.

Il en a coloré les pages tristes par le sentiment du pittoresque. C'est le rire dans les larmes. C'est la peinture très vive et très vraie du caractère français.

Un jour que vous n'aurez rien à fumer ni à boire, lisez le livre de M. Galopin. Il n'invente pas le nom, c'est une *physiologie du tabac, de l'absinthe ou de la folie*, car le livre porte ce titre; M. Galopin convaincra tout le monde, mais ne corrigera personne. On boira de l'absinthe et on fumera des cigares jusqu'à la fin des fins pour être dans le mouvement; mais enfin l'auteur fait œuvre de citoyen.

Il me faudrait bien parler encore de cinq cents volumes, qui ont paru ce mois-ci. Il me faut signaler : *Les Cris d'amour et les Cris d'orgueil* de M. Buffenoir; c'est un volume de vers, où il y en a de fort beaux, écrit à Naples l'an passé sous l'inspiration de Virgile et du Vésuve.

Je veux dire un mot aussi des *Incompris* d'Auguste Chauvigné, joli roman romanesque, pages émues des mystères du cœur.

Je ne veux pas oublier *Les Souvenirs des frères Lionnet*, où ils font revivre un peu tout le monde, comme si tout le monde avait dansé la sarabande et la danse des morts autour de leur touchante fraternité. Il y a des pages fort gaies et des pages fort tristes par exemple; quand Anatole Lionnet va faire le portrait du second fils de Victor Hugo après sa mort, prenant les crayons de Victor Hugo, tout en larmes qui les lui taillait pour qu'il arrivât plus vite à la ressemblance.

« L'illuste poète, le cœur brisé, stoïque dans la douleur, avait le courage de me tailler mes crayons à mesure que la ressemblance s'accentuait. Je voyais de grosses larmes tomber de ses yeux rougis. Et il allait pieusement embrasser en la soulevant la main de marbre de son fils pendante sur les draps. »

Et combien d'autres livres qui méritent un sourire ou une colère de la critique. Mais, dans cet océan perdu de la librairie, on ne voit plus que des vagues surmontant des vagues.

MM. les éditeurs voudraient-ils me permettre de signaler à leur attention la manière dont leurs employés rédigent les notes qu'ils joignent aux volumes qu'ils envoient et dont ils demandent l'insertion aux journaux. Nous avons trouvé dans un volume, intéressant, ma foi, une réclame qui se terminait par ces mots : *Ce livre a été écrit à la pointe de l'épée, à cheval et sous la tente.*

Citez donc le titre de l'ouvrage, maintenant!

« Plus j'avance dans la vie, disait Topffer, plus je suis content de n'avoir aucun rapport avec critiques, éditeurs, gazettes. »

Au fond, c'est qu'il n'était pas content de Sainte-Beuve qui avait indiqué de quelques taches de style et de ton. Voici à quel propos.

Xavier de Maistre parlait avec éloge, selon Sainte-Beuve, de l'écrivain genevois « qui est un peu de son école pour le genre d'émotion et pour l'humour. Quand on lui demandait s'il n'avait quelque dernier opuscule en portefeuille, il répondait en désignant les meilleurs récits de Topffer ». Et Sainte-Beuve ajoutait : « On aurait l'agrément de l'auteur pour y faire des corrections. »

On comprend que Topffer qui avait l'approbation de Xavier de Maistre, n'acceptait pas la critique de Sainte-Beuve. Mais il a fini par reconnaître que Sainte-Beuve lui-même était un ami. Au fond, tous les critiques sont des amis, puisqu'ils allument la rampe devant les livres. C'est un vrai monument élevé à l'écrivain, à l'artiste et à l'homme que ce beau volume de M. Auguste Blondel avec la collaboration de M. Paul Mirabaud. Là est toute la vie de Rodolphe Topffer avec un beau portrait qui révèleront son esprit. L'œil est pénétrant, la lèvre railleuse, le front inspiré.

Ce récit de la mort de Topffer indique avec quel excellent style d'historiographe tout le livre est écrit. « Mais déjà ses forces le trahissaient, il se faisait traîner devant sa toile vers la fenêtre; il essayait de mener à bien quelque étude entreprise qui devait, hélas! demeurer inachevée.

« Les mois d'hiver et le printemps s'écoulèrent lentement pour le malade qui connaissait cette vie si lourde. Quand l'angoisse des journées vous chasse vers votre couche bien avant la nuit, et que l'angoisse des nuits vous chasse hors de votre couche bien avant le jour! Sa faiblesse était telle qu'il ne pouvait plus guère recevoir ses amis, et comme il disait « divertir ainsi sa souffrance » et c'était désormais avec la mort que seul à seul il conversait.

« Voici le mois de mai avec son cortège de rayons et de fleurs embaumées; la sève monte dans les arbres, tout chante, tout s'anime et tout rit. Mais devant la fenêtre de Topffer, le fauteuil reste vide et sur le chevalet l'étude ébauchée, se couvre de poussière. Le groupe des amis passe et repasse sous les grands arbres qui ombragent la place, mais ils sont agités, inquiets, désorganisés. *Notre*

Topffer n'est plus là pour animer la conversation de ses joyeuses réparties. De La Rive et Pascalis vont encore lui serrer la main tous les jours. Munier va prier avec lui, et le malade le remercie d'un regard reconnaissant, puis d'une voix plus faible : « Merci, mais redis-moi encore : Notre Père qui êtes au ciel..... »

Ainsi finissent toutes les intelligences marquées au bon coin du spiritualisme.

Ce livre fait beaucoup d'honneur à M. Auguste Blondel que connaissent nos grands amis littéraires qui ont l'honneur de l'avoir pour amphtryon quand ils passent par Genève. Coppée lui doit un beau sonnet.

Il y a des livres à tous les prix, souvent les meilleurs sont les moins chers, témoin tous les volumes qui paraissent chez Marpon et Flammarion sous ce titre : *Les Auteurs célèbres*, une collection à 60 centimes le volume. Ainsi nous retrouvons la *Lumière*, de Camille Flammarion; *Thérèse Raquin*, de Zola; *Lucia*, d'Arsène Houssaye; le *Roman rouge*, de Catulle Mendès; *Jettatura*, de Théophile Gautier; la *Belle Nivernaise*, d'Alphonse Daudet; *Manon Lescaut et le Voyage autour de ma chambre*, *Magdeleine*, de Jules Sandeau. Il y a déjà près de cinquante volumes. En y comprenant le joli roman de Charles Canivet, *La Ferme des Gohel*, j'insiste surtout sur ce récit d'un vif intérêt, parce qu'il n'avait paru dans aucun journal, quoiqu'il méritât de paraître partout.

⁂

Un des livres les plus curieux et les plus originaux d'aujourd'hui est le *Dictionnaire de la Comédie humaine de Balzac*, par MM. Anatole Cerfbeer et Christofle. Les auteurs ont eu l'heureuse idée de résumer par ordre alphabétique, tous les personnages des romans du maître. Ils ont accompli cet ingénieux travail avec une patience et une conscience, un zèle et un art dignes de la grande œuvre. Ils assurent à leur livre une place dans toute bibliothèque enrichie de la *Comédie humaine*, c'est donc un succès forcé et mérité.

Le crayon d'Henri Somm vient d'illustrer *le Bazar à treize*, de Mélandri, l'auteur du *Baiser des ténèbres*. Lequel faut-il le plus féliciter, de l'écrivain, du dessinateur ou de Dentu, l'éditeur privilégié de ces charmantes nouvelles ?

L'Égypte contemporaine. Arabi Pacha. M. Scotidin, en publiant ce livre, chez Marpon, a voulu ajouter quelques documents à l'histoire peu connue des dernières révolutions égyptiennes. Le récit est clair, simple, intéressant.

La *Femme d'un autre*, un curieux petit roman de Dostoïewsky, traduit par Halpémie-Kominsky, et édité chez Plon et Nourrit, qui ont mis leur cachet à tant de livres sérieux, mais qui en manière de distraction publient de jolis romans.

De la gaieté, de l'humour, de l'ironie — mais gaieté humour et ironie *russes*, d'une complication bizarre et bien inattendue pour le lecteur français.

C'est la seule œuvre *gaie* du terrible Dostoïewsky.

ALCESTE.

LA VIE RUSSE

La *société d'abstinence*, fondée récemment par le comte Léon Tolstoï, fut une nouvelle surprise du romancier pour le public russe.

Persuadé que l'ivrognerie est une des causes graves de la misère, l'apôtre fait appel à l'abstinence pour conjurer le mal.

La société compte, à l'heure qu'il est, plus de cent membres parmi lesquels nous retrouvons les noms les plus illustres dans les lettres et les arts de la Russie contemporaine.

Détail curieux à noter : les premiers membres inscrits sur la liste furent les deux laquais du comte Tolstoï et deux enfants : Mischa, âgé de sept ans, et Audriouscha, âgé de dix ans.

Les membres sont ainsi divisés :

1° Ceux qui *consentent* à ne pas boire et à ne pas faire boire les autres;

2° Ceux qui ne *doivent* jamais boire ni faire boire les autres;

3° Ceux qui s'*engagent* à ne boire que de l'hydromel et de la bière. Le vin et l'eau-de-vie sont expressément interdits par le règlement.

Le but de cette société est expliqué dans un texte manuscrit écrit de la main de Tolstoï.

« Persuadés, dit-il, que l'ivrognerie est un grand mal et un péché mortel, nous, soussignés promettons :

« 1° De ne jamais sous aucun prétexte absorber de liqueur enivrante;

« 2° De ne jamais sous aucun prétexte offrir à nos semblables de boisson enivrante;

« 3° De faire le possible pour inspirer à tous et aux jeunes surtout le dégoût de l'ivrognerie et le goût d'abstinence.

« Et en conséquence nous prions nos frères et nos sœurs de nous amener d'autres frères et sœurs pour cette œuvre. »

Par-ci par-là, entre les lignes, on retrouve encore l'auteur d'*Anna Karènina;* mais, dans l'ensemble de ses ouvrages postérieurs, prédomine l'idée trouble de l'halluciné qui, à ses heures, demeure, malgré et quand même, un admirable poète.

Il n'y a peut-être pas, dans la littérature russe, un écrivain qui soit plus essentiellement russe que Tolstoï.

C'est bien un de ces penseurs slaves qui ne peuvent naître que sur cette terre sauvage, à peine domestiquée. Il y a en lui à la fois un naïf, un halluciné et un fou sublime; sa logique commence là où celle de l'Occident civilisé finit. C'est là qu'il faut chercher l'explication, comme dit M. de Vogué, de *ces apôtres, de ces voyants que nos esprits modérés et assouplis ont peine à concevoir*.

Nous trouvons, dans *l'Antiquité russe*, un article intéressant intitulé : *Gogol devant le jugement de la littérature étrangère.*

La première traduction des nouvelles de Gogol remonte à 1845, et, dès le

premier jour, Gogol eut un succès aussi grand en France qu'à Saint-Pétersbourg. *L'Illustration* comparait Gogol aux grands maîtres, *le Journal des Débats* le mettait au rang des célébrités les plus admirées; mais l'article le plus élogieux paraissait dans *la Revue des Deux Mondes*, signé de Sainte-Beuve. Les deux écrivains se sont connus à bord d'un bateau entre Rome et Marseille. « Rien qu'à sa conversation, écrivait Sainte-Beuve, je devinais un esprit alerte, observateur et original; je le reconnais dans son œuvre où tout est puisé dans la vie réaliste et rendu fidèlement sans aucun parti pris. »

C'est *Taras Bulfa* qui plait le plus au grand critique, et il en fait l'éloge si chaleureux, il en est un interprète si éloquent, que le public est conquis et la réputation de Gogol faite en France. C'est encore au sujet de *Taras Bulfa*, en 1846, à la date du 13 janvier, que *le National* publie un grand article admiratif. C'est là que, pour la première fois, paraissent les détails sur sa vie intime, un aperçu général de son activité et le compte rendu de ses *Ames mortes*. Les uns voient dans Gogol un Mérimée; les autres un Walter Scott.

La critique française éveille l'attention de la critique allemande; on commence à connaître Gogol par la traduction française, et bientôt on en parle beaucoup dans toutes les revues et les journaux les plus autorisés.

Au plus fort de son activité, à l'époque de sa gloire, alors qu'en France et en Allemagne il n'est question que de lui, Gogol s'engage dans la voie fatale du mysticisme, devient apôtre de la foi comme Tolstoï, se retire du monde, veut brûler tous ses manuscrits.

Maladie contagieuse que cette manie d'évangéliser la foule qui atteint les plus grands esprits en Russie. Pris dans ce fatal engrenage, plus d'un s'y est perdu sans retour.

C'est à cette occasion que Grégoire Danilewsky, directeur de *l'Officiel de Saint-Pétersbourg* cite dans ses souvenirs une lettre caractéristique de Jean Aksakoff écrite à la mort de Gogol :

« Gogol n'existe plus : il a brûlé le manuscrit de ses *Ames mortes* et sa vie à lui a brûlé aussi à la flamme de la lutte perpétuelle de son âme inquiète et tourmentée. Il succomba sans découvrir l'idéal convoité, sans voir la terre promise de la lumière. L'avenir seul prononcera sur sa tombe une digne oraison. Notre société païenne est incapable de comprendre aujourd'hui ce martyr de l'art et de la foi : c'est une ère de notre vie intellectuelle que l'œuvre civilisatrice de ce moine artiste, et voici qu'il nous faut commencer une nouvelle période *sans Gogol*. »

Et commença la vie *sans Gogol*, ajoute Danilewsky. Nous tous, admirateurs du génie de cet homme injustement calomnié par les critiques qui se sont, lors de sa conversion, tournés contre lui, étions d'autant plus désolés, que la mort l'emporta incompris, et qu'il n'eut pas la consolation de voir son œuvre triompher d'un égarement de courte durée.

Mais, ce qui est bien caractéristique, c'est que Gogol converti suivait de loin fort vigilamment ce que disaient de lui la France et l'Allemagne. Le *Journal des Débats* et la *Revue des Deux Mondes* flattent son amour-propre d'auteur vivement, et pourtant il n'y attache pas une grande importance. Il écrit à ce sujet à ses amis : « Les opinions des Français ne sont jamais de longue durée; tout passe vite en France, l'admiration comme l'hostilité. On n'admirera certes pas longtemps mes *Ames mortes*. D'ici peu leur intérêt à mon égard sera englouti dans les eaux du Léthé; on m'oubliera en même temps que les pilules bienfaisantes contre le rhume, la pommade pour teindre les cheveux et tel ou tel autre article de réclame. Mais tout ce qui se dit de moi en Allemagne m'intéresse fortement : c'est plus solide et je désirerais en être au courant. »

Peut-être Gogol était-il dans le vrai en disant que rien n'est flexible comme la critique, rien n'est plus volage que le public.

Cette même critique et ce même public, s'extasiant devant le *Taras Bulfa*

et les *Ames mortes* en 1845 et en 1846, attaquèrent avec acharnement Gogol en 1854, lors de la représentation de son *Reviseur*, à la Porte-Saint-Martin. La pièce fut sifflée et obtint un échec complet. Du reste, les événements politiques n'étaient pas étrangers à cette subite hostilité pour l'auteur, dont le tort était d'être Russe, comme jadis un des éléments de son succès avait été précisément sa nationalité : *Tempora mutantur!*

Dans les *Esquisses de la vie russe* publiées par la *Pensée russe* nous trouvons quelques détails curieux sur le mouvement et les transformations que subit consécutivement la Russie depuis les deux derniers siècles.

Dans notre vie politique et sociale, nous avons eu nos périodes bien définies qui ne sont pourtant pas tout à fait correspondantes aux périodes historiques.

Du reste, chez nous, les périodes ne pouvaient pas toujours avoir pour base les réformes politiques car, somme toute, nous n'avions qu'une seule époque de réformes dans toute notre histoire de tant de siècles, c'est *l'abolition du servage*. C'est là le vrai point de départ de notre progrès.

La période de Pouschkine et celle de Gogol sont dans notre vie intellectuelle ce qu'ont été les réformes de Pierre le Grand dans l'histoire. Mais malheureusement il y a dans notre vie un abîme non comblé qui nous sépare du peuple. Celui-ci est aujourd'hui ce qu'il a été toujours, ignorant, superstitieux, plein de sève, mais pareil à une terre inculte semée des herbes folles.

Le moujik vit d'une vie absolument distincte du Russe *intelligent*. Replié sur lui-même, il ignore et a peur du progrès. Les écoles se fondent dans les coins les plus perdus des provinces, mais elles n'atténuent pas l'ignorance générale. A qui la faute? A ceux qui écrivent peut-être, sans songer que leur œuvre devrait pénétrer dans le bas, et non s'adresser exclusivement à un public d'élite, public de raffinés qui n'est qu'un anneau de la chaîne, et derrière lequel croûpit dans la nuit une foule où se condense le vrai génie de la nation.

Il me souvient d'une boutade du comte Tolstoï que relate le directeur de l'*Officiel de Saint-Pétersbourg* dans ses *Notes et souvenirs :*

« Il y a trente ans à peu près, dit Tolstoï à Grégoire Danilewsky, lorsque plusieurs de nos écrivains, vous et moi dans le nombre, commençaient à écrire, alors ceux qui savaient lire se comptaient dans les cent millions de notre empire par mille à peine. Aujourd'hui les mille se sont changés en millions, mais, hélas! il n'y a rien à leur donner à lire.

« Et ces millions de nos paysans sont là, devant nous, pareils à des louveteaux affamés, ouvrant leurs gueules et nous jetant ce divin chœur :

« Messieurs les écrivains de notre patrie, par pitié, donnez-nous, à nous les « affamés, les assoiffés, les paroles vivantes et vraies de votre sagesse; sauvez-« nous de tous ces gens qui nous nourrissent des produits indigestes exposés sur « le grand marché. »

Le moujik, dit le courriériste de la *Pensée russe*, est resté deux cent cinquante ans, à peu près, sans rien apprendre. Il a passé de longs siècles comme sous un globe en verre dans une torpeur léthargique. L'affranchissement fut pour lui une secousse électrique; il se sentit vivre, et sa première pensée fut de quitter la terre où, de par la loi, il n'est plus attaché.

Le besoin du mouvement qu'éprouve notre moujik pour secouer sa torpeur est la première manifestation du sentiment de la liberté qu'il convoite. Il a été trop longtemps renfermé, il lui faut l'espace, la vie large et libre, et il choisit la steppe qui répond le mieux à ses aspirations.

Le seul romancier qui a touché à la vraie vie du peuple russe, qui l'a expliquée, c'est Grégoire Danilewsky, dans ses romans *En liberté* et *les Fuyards*. Avant lui, on ignorait presque qu'il existe une Nouvelle-Russie. Ce fut une découverte pour le public.

« Qu'est-ce que les fuyards?... dit Danilewsky; des fuyards purement et simple-

ment et c'est tout, ou plutôt, si vous voulez bien, la Russie du servage qui a trouvé son Kentucky et son Massachussett dans la Russie vierge. »

Dans les *Fuyards* de Danilewsky, les types de Lewentchouck et de Mousikantoff nous donnent l'idée du vrai moujik tout en faisant ressortir la différence des caractères du Russe du nord et du Russe méridional.

Et si une portion de la vie du peuple nous est encore incompréhensible, nous en trouverons l'explication dans Danilewsky qui a donné à la littérature russe la pathologie du moujik et du travail.

Pourtant il y a encore d'autres émigrés que ceux de la Nouvelle-Russie. Il y a les émigrants en Sibérie.

En Nouvelle-Russie, dans la steppe, tout est à conquérir : tout dépend de l'initiative personnelle. L'ennemi de l'homme c'est la bête fauve, l'intempérie du ciel inclément, la nature hostile que le fuyard s'efforce à conjurer ou à deviner avant qu'il parvienne à les dompter en maître absolu.

En Sibérie, l'émigré russe rencontre un autre ennemi en plus qui se joint aux éléments, peut-être plus dangereux encore, c'est l'indigène dont la sourde hostilité, dont la haine jalouse l'épie de loin et de près, pour déjouer ses plans de campagne.

Dans ce Nord où l'homme et la terre sont également glacés, la lutte se poursuit froide, terrible, sans merci. Tout y dépend de la ruse. Ici, le moujik n'a pas seulement à conquérir, il doit déployer sa force de résistance, lasser l'ennemi par sa ténacité, lui tenir tête par l'astuce et l'envahir lentement. C'est un combat corps à corps pour la vie, plus décisif, mais moins violent que celui qui se livre dans la steppe de la Nouvelle-Russie. Là, tous sont égaux. Tous s'entr'aident, car le but est le même, et la rivalité des intérêts ne peut surgir là où il faut d'abord créer des intérêts.

Pourtant, ce qui est surtout à noter, c'est ce fait que le moujik ignorant devient inconsciemment, en Sibérie comme en Nouvelle-Russie, l'organisateur d'une nouvelle société, un colon d'autant plus intelligent que son existence est en jeu et qu'il n'a que lui-même pour loi et défense.

Hors de la loi, il fait la loi.

Sur les frontières asiatiques, au Caucase et en Kirghisie, le moujik émigrant est absolument dépaysé, et il ne peut pas subir la concurrence du Sarthe indigène, c'est la cause pour laquelle nous trouvons fort peu de moujiks colons dans cette partie de la Russie. L'Asiate l'emporte par l'initiative et par la ruse. Personne mieux qu'un Sarthe ne s'entend à cultiver les arbres fruitiers, tirer parti du fruit. Il est en même temps artiste, si l'on ne prend pour témoin que le sobor construit à Taschkent par des indigènes.

Pourtant le Russe en impose à l'Asiate dans tout ce qui concerne l'organisation intérieure de la maison. L'Asiate est nomade par instinct; le Russe un peu lourd par sa nature, tient au contraire à la terre qu'il habite, et dans les plaines asiatiques, où l'indigène et le Russe sont également éloignés du progrès, notre paysan devient un agent économique et organisateur, certes bien primitif, mais n'en frayant pas moins le chemin aux générations futures qui iront y porter le progrès et la culture de l'Occident.

La Russie continue la série des réformes et des innovations dans la partie de son administration rurale.

Le gouvernement de Perm vient d'instituer un comité spécial avec le but d'améliorer l'état économique de la province.

Les membres du comité sont nommés parmi les individualités les plus marquantes de l'administration des grands propriétaires et les représentants du peuple les plus intelligents.

Des délégués sont nommés par la commission pour étudier le sol de la

province, et ils sont chargés de donner un rapport sur les localités propres au développement des arbres fruitiers, à l'ensemencement.

Des employés spéciaux sont envoyés dans les districts pour faire un choix du blé que le gouvernement de Poltowa expédie sur le marché central.

On a entrepris aussi des travaux statistiques sur l'agriculture. Et récemment le gouvernement de Nijigorod assigna, dans une de ses assemblées, 12,600 roubles pour faire la stastistique agricole de ses districts.

On s'est beaucoup occupé, dans ces derniers temps, des sectaires russes. Malgré les rigueurs de la loi, de nouvelles sectes religieuses paraissent toujours, comme les *Stundistes*, par exemple.

Ces fanatiques, abîmés dans leurs démences mystiques, aussi fous que les talmudistes juifs, sont une plaie de la population russe. Ce sont des inutiles et des révoltés en leur genre qui ruinent l'unité de l'empire.

Pourtant, la loi appliquée aux sectaires est pleine de contradictions, elle est trop clémente et trop rigoureuse en même temps. On les poursuit et on les défend en même temps; on leur interdit leurs rites en public et on leur laisse toute latitude d'agir. Avant de poursuivre en public les sectaires russes, il serait prudent d'interdire les *Baptistes* et les *Stundistes* allemands qui sont un élément anarchiste et troublant pour le paisible moujik russe, trop enclin à la rêvasserie mystique, pour savoir se défendre contre des doctrines savamment infiltrées par les Allemands. Ces dangereuses théories séduisent vite les esprits primitifs, et surexcitent le fanatisme religieux, fortement développé chez tous les peuples jeunes au détriment de l'intelligenee encore somnolente.

La vie littéraire bat son plein en ce moment.

Le prince Galitzin vient de publier un nouveau roman, *Autour de l'amour*. Rien de neuf dans cette œuvre nouvelle; c'est une répétition du *Ténor* et des *Ténèbres*. Si jamais il y eut une renommée surfaite, c'est bien celle du prince Galitzin-Mourawline, qui a eu pourtant, il faut le dire, plus de succès à Paris qu'à Saint-Pétersbourg.

On voulait absolument en faire un autre Dostoïewsky; on a vu des pages magistrales dans *le Ténor*, et de fait, le jeune auteur promettait plus qu'il n'a tenu. Il y avait une certaine originalité dans les types du chanteur et de sa maîtresse. Dans *Autour de l'amour*, nous ne trouvons qu'une intrigue habile mais presque banale, intéressante tout juste pour feuilleter le livre jusqu'à la fin.

Inspiré de Dostoïewsky, l'auteur a donné, dans ses *Ténèbres*, une série des types d'hallucinés, des fous plus ou moins propres à figurer à Sainte-Anne, des monomanes. On n'y trouve pas une seule personnalité saine et qui puisse figurer dans la vie normale. C'est une histoire de détraqués, où le détraquement n'est pas malheureusement étudié à la manière de Dostoïewsky.

Dans *Autour de l'amour*, les héros sont pâles, anémiques et malades comme tous les héros de Galitzin. Mais il y a un peu plus de réalisme dans leurs silhouettes. Olga Pétrowna est une femme honnête et peu intelligente. Elle est nulle, mais son mari a le tort de la croire plus qu'elle ne l'est: « Vous avez comme qui dirait épousé votre belle-mère, » dit à Rahoudki un ami.

Au fait, il n'y a pas grande invention dans cette phrase, mais l'auteur veut absolument qu'elle soit le point de départ de l'intrigue. Cette femme placide et à l'esprit terne est bien une belle-mère, mais non une femme que pourrait aimer un homme aussi exigeant que Rahoudki. Elle est cause s'il cherche ailleurs l'amour. Julie Barahowna est la vraie héroïne qui suppléera au bonheur manqué dans le ménage Rahoudki. Elle est nulle, celle-là aussi, volage et changeante. Elle cesse d'aimer son amant aussitôt qu'il devient son mari. Vieux jeu de vaudeville. Un amant qui a le charme parce qu'il n'est pas votre mari, cela court partout, et M. Galitzin n'a rien prouvé du tout.

Qu'il se répète lui-même dans ses œuvres, passe encore, mais qu'il répète

après les autres, c'est plus grave. Enfin, les aigles sont rares, mais pourquoi veut-on en faire absolument un de M. Galitzin ?

Les *Contes* de Potapenko, reposent l'esprit après l'histoire d'amour tourmenté de Galitzin.

C'est une œuvre qui sent la force, avec une fraîcheur d'imagination neuve et puissante.

Pourtant, malgré l'originalité du talent de Potapenko, la facture de son livre est défectueuse souvent. Il raconte ce qui existe et peint la nature et la vie fidèlement ; mais il raconte mal parfois, le style est heurté, et souvent les scènes se succèdent rapides. On sent que Potapenko a travaillé à l'emporte-pièce. Le sujet est le plus souvent emprunté de la vie des paysans du Sud.

Les récits consacrés à la vie de coulisses des acteurs, *l'Illusion et la Vérité*, révèlent un esprit sagace et observateur. *Le Paradoxe* et *la Parole et l'Acte* sont peut-être les morceaux les plus réussis dans le livre du sympathique auteur.

La critique russe a été un peu sévère pour Potapenko. Elle n'est pas juste surtout en lui reprochant la recherche dans sa forme. Au contraire, l'auteur écrit trop vite, se laisse trop entraîner à l'impression du moment, à telle ou telle autre sensation éprouvée au moment, ce qui donne à ses récits le caractère incomplet et rapiécé.

Citons encore, parmi les volumes parus, *Moscou en flammes*, roman historique de Grégoire Danilewsky, consacré à l'épopée de l'an 1812, où, avec l'impartialité qui le caractérise, il peint, d'après les archives, les silhouettes des meneurs de cette gigantesque campagne, sinistre aux vainqueurs et aux vaincus. Nous reviendrons à ce livre dans notre prochain article.

IWAN RIENKO.

L'HISTOIRE AU JOUR LE JOUR

16 janvier. — Depuis deux semaines, les 36 millions de sujets du nouveau président chantent, joyeux, la ballade de Victor Meusy.

Air : Ah! ah! Il est d' Châlons.

Tous les souv' rains de la terre
Ont fêté son avèn' ment ;
Victoria l'appelle « frère! »
Don Carlos cousin, seul, ment.
Il a reçu des adresses
D'Counani, de Saint-Marin!
En Afrique les négresses
Mim' du ventre ce refrain :
Oh! oh! Sadi Carnot,
On dit qu' c'est un honnête homme;
Puis qu'on l'changera bientôt,
Qué qu'ça peut nous faire en somme
C' n'est qu'à la coupe de son paletot } *bis*
Qu' l'on connaît Sadi Carnot }

18. — Des mariniers ont repêché à Asnières le cadavre d'un inconnu âgé de 25 ans à peine, et mis avec une certaine recherche.

Dans un portefeuille étaient quelques *vers* finissant ainsi :

Quand on est à charge à soi-même,
Qu'on est tant infortuné,
Et qu'on parle moins qu'on ne gronde!
Pourquoi faire est-on dans le monde,
Ou plutôt pourquoi est-on né?

Ce jeune poète anonyme semblait mûr pour la littérature gaie du *Nommé Perreux* ou celle des *Mémoires des Lionnet.*

Il a mieux aimé le plongeon du désespoir, afin d'échapper à cet *Enfer Parisien* dont Hugues Leroux nous fait une si terrible peinture.

20. — Le citoyen président comte Carnot a donné hier soir à danser à son peuple.

Vers les dix heures, une grande revue des ministres et hauts fonctionnaires composant la cour de M. S. Carnot, a été passée dans le salon de Cléopâtre, à l'Élysée, par le colonel Lisbonne.

Après une minutieuse inspection, le brave colonel a félicité M. Carnot sur sa brillante et correcte tenue.

Le colonel a daigné exprimer toute sa satisfaction en ces termes laconiques, reproduits par toutes les gazettes.

« Président, je suis content de vous! »

23. — Reçu gracieux bristol portant inscription mystérieuse, comme suit :

VOLAPUKAKLUB FLENTIK
Glefid Yelsik
Balul 22[id], 1888, düp 7[id]
suâm : frans 12.

Consulté un homme très savant qui m'a traduit :

CERCLE DU VOLAPUK DE FRANCE.
Banquet annuel.
Premier mois de l'année, 22 du mois, 1888, 7 heures.
Prix : 12 francs.

Ce n'est pas plus difficile que ça!

27. — Arrêté du ministre de l'Instruction publique. Le progrès pénètre enfin jusque dans les bibliothèques de Paris.

Du temps où ces musées de la pensée, de la poésie, de l'art, de la fantaisie, portaient encore l'étiquette de «Bibliothèque royale ou impériale », une routine séculaire voulait que les livres à soigner, à classer, à étudier, eussent pour gardiens et conservateurs des écrivains, des hommes de lettres.

La République de M. Carnot vient de faire cesser ce criant abus.

On a commencé par ce vieil Arsenal où Charles Nodier abrita sa tête blanche « comme un amandier ». Dans le fauteuil du doux conteur, on fait asseoir un honnête pion élevé à la dignité de rond de cuir.

Et je pense que quelques naïfs espéraient faire nommer Charles Monselet!

29. — A force d'apprendre aux électeurs à tirer sur les gens, la citoyenne Louise Michel a fini par se faire tirer sur elle.

Un forcené du nom de Lucas, mécontent de la façon dont elle traitait la question sociale dans un meeting au Havre, a déchargé son revolver dans l'oreille de l'oratrice.

Mais, prise d'un accès de charité révolutionnaire, et voulant bien montrer qu'elle est la disciple du « sans-culotte Jésus », la vierge au pétrole pardonne l'assassin : « Il ne sait pas ce qu'il fait! » dit-elle en paraphrasant l'Evangile.

Les feuilles bon teint admirent sans marchander.

Et cela fait un argument tout prêt pour la demande prochaine d'amnistie.

30. — « Or ça, n'écoutons pas les puritains et les refrognés qui nous disent qu'après tant de maux soufferts pour la patrie, l'esprit français doit porter le deuil. Il s'agit, au contraire, de faire à mauvaise fortune bon visage. La France doit de l'or à la Prusse et elle le paye; elle doit de l'esprit au reste du monde, et il faut qu'elle paye aussi bien les créanciers pour qui elle a de la haine, que ceux qui sont des amis. »

C'est Henry de Pène qui écrivait ces lignes après la guerre. Rien que pour ces bonnes paroles françaises, de Pène eût mérité la belle oraison funèbre dont M. Henri Houssaye a salué le journaliste parisien à son départ pour l'autre monde.

1er février. — En pleine fantaisie d'Armand Silvestre :

CRÉPUSCULE

Las de vaincre, le jour vainqueur
Sur son grand lit de pourpre tombe,
La nuit creuse, comme une tombe,
La sainte blessure du cœur.
Avec le sang d'or des étoiles
Que rien ne saurait retenir,
La nuit fait perler, dans ses toiles,
Le sang vermeil du souvenir.
Et, linceul où chaque amoureuse
S'en vient coucher son front pâli,
La nuit, comme une tombe, creuse
L'abîme qui mène à l'oubli!

2. — « Je vais profiter, pour ainsi dire, de ce que Beaumont ne peut plus rien entendre pour vous parler un peu de lui, car c'était un homme d'une simplicité et d'une modestie telles que, s'il avait prévu sa mort, il m'aurait demandé qu'elle restât aussi ignorée, aussi secrète que possible. Très connu, très estimé, très recherché comme artiste par les délicats et les raffinés, il était presque inconnu comme homme. Ses amis les plus intimes, cinq ou six de sa génération,

nous ne pénétrions auprès de lui qu'à l'aide de certaines paroles magiques... »

En ces simples paroles d'une tendresse intime, M. Alex. Dumas a dit adieu à un peintre charmant, Édouard de Beaumont, qui fut un artiste infatigable et un Parisien de race, un érudit, un lettré. En outre de ses toiles humoristiques, de ses éventails précieux, de ses illustrations de *La Fontaine* et du *Diable amoureux*, Beaumont laisse une très curieuse *Histoire des épées de France*.

Mort pauvre, il n'avait qu'à tendre la main pour saisir une fortune. Un collectionneur millionnaire lui offrit un jour cinq cent mille francs comptant pour vingt épées de sa collection.

Beaumont était alors dans une gêne sévère, mais il résista : « Ce sont justement celles-là, répondit-il, que je veux laisser au Musée de Cluny ! »

3. — « ...Dans la nuit du 24 mars 1874, six hommes, revêtus de longs manteaux noirs, sautaient dans une barque et, poussant au large, ne tardaient pas à aborder, comme par enchantement, à un vaisseau anglais.

« Quatorze ans plus tard, le propriétaire du canot chipé, réclamait 2,500 francs d'indemnité — à M. Henri Rochefort. »

Car ce récit n'est pas de Ponson du Terrail. C'est l'aventure authentique du canot grâce auquel MM. Rochefort, Jourde, Paschal Grousset, Baillère, Bastien et Olivier Pain purent quitter les rives hospitalières de la Nouvelle-Calédonie.

Une fois à bord du navire anglais, les évadés coulèrent à pic la barque de sauvetage ; et son propriétaire réclame aujourd'hui au lanternier une petite indemnité.

M. H. Rochefort trouve que c'est un peu tard pour lui monter ce bateau rétrospectif.

4. — Grande joute épistolaire entre les amis de Tourguénieff et les disciples de M. Alphonse Daudet.

Une lettre posthume du Dickens russe exprime cette opinion que le Dickens parisien, l'original auteur du *Petit Coperfield* français, s'est « heureusement » inspiré du *David Chose* anglais.

Indignation de quelques jeunes, heureux de témoigner leur admiration à celui des trois maîtres qui peut les remercier. Après loyales explications, échangées de part et d'autre, on espère que S. M. le Tsar ne rappellera pas son ambassadeur, et que ce regrettable différend, heureusement aplani par l'habileté diplomatique de M. Flourens, ne mettra pas en péril les négociations pendantes au sujet d'une alliance franco-russe.

5. — Croquis de M. Renan, philosophe, par Gustave Geoffroy de *la Justice :*
M. Renan ne se défend pas des inconsistances et des incertitudes que révèlent ses phrases. Il met sa gloire à siéger au centre gauche de la philosophie, à ménager la chèvre libre-penseuse et le chou clérical. Il veut être celui qui croit et qui doute à la fois. Cela est absolument nécessaire à son art de bien dire. Il doit bien s'amuser des fanatiques qui se passionnent contre ses cadences.

Ces violents n'ont donc pas lu le morceau de cette aimable diatribe qui célèbre le rire, la chanson, le vin, les femmes, et le Dieu des bonnes gens.

Ils se seraient aperçus qu'ils avaient affaire à un habitant des fameux coteaux modérés, à un prêtre du culte optimiste, au Béranger de l'érudition.

6. — Le dernier mot dans l'affaire Wilson......

Le lecteur impatienté. — Assez !

— Attendez !... dans l'affaire Wilson, est à Jules Jouy, le chansonnier qui, chaque soir, entre deux actes de la mirifique *Tentation de Saint-Antoine*, régale les Parisiens d'élite pressés dans la trop petite salle de spectacle du *Chat Noir*, par les désopilants couplets de.

La Perquisition.

Air : En r'venant de la revue.

Juge chargé par la justice
D'visiter avec des mouchards,

L'cabinet sombre où Wilson tisse
Sa toile à prendre les richards,
Je m'suis rendu chez c'te pratique
Avec des instruments d'optique.
Monsieur Lynx, mon premier agent,
Avait une loupe à manche d'argent;
Le s'cond, monsieur Condor,
Avait un lorgnon d'or;
Le troisième au flair sans pareil,
Avait une lorgnette en vermeil;
L'quatrième, mon greffier,
Un microscope d'acier;
Moi j'avais emporté
Le miroir de la Vérité.

Serviett's sous l'bras,
Nous marchions à grands pas,
Sérieux, n'ayant pas
La mine tendre;
Sans hésiter,
Nous allions tout tâter
Palper et visiter
Cher monsieur Gendre.

. . . .
Tout's les recherch's fure'nt inutiles :
Sous les yeux de Wilson ravi,
On n'trouva que des papiers futiles.
Soudain entre monsieur Grévy :
« Ces messieurs accept'ront à boire »
Dit-il; puis. ouvrant une armoire,
Il prend un' bouteill' de clicquot...
Et nous verse un verr' de coco.
Tant pis! nous l'dégustons,
Et graves nous sortons.
« Ciel! » s'écri' mon premier agent,
On m'a chipé ma loup' d'argent. »
L' deuxième dit : « C'est trop fort!
Je n'ai plus mon lorgnon d'or! »...
Bref, i' n' nous est resté
Que l' miroir de la Vérité!

7. — Banquet des agriculteurs de France sous la présidence de M. le marquis de Dampierre.

Trois cents convives : plus de la moitié de la fortune foncière de la France.

Il y avait là MM. Louis Passy, député, secrétaire perpétuel; le marquis d'Havrincourt, P. Le Breton, sénateurs. Noblemaire, directeur de la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée; Henry Blount, délégué de la Compagnie de l'Ouest; Larabant, délégué de la Compagnie de l'Est; Tourras, secrétaire général de la Compagnie d'Orléans; Rougeot de Briel, délégué de la Compagnie du Nord; Libaudière, délégué de la Compagnie du Midi; Aclocque, président de l'Association de l'industrie française. Pihoret, secrétaire général de l'Association de l'industrie française; E. Lecoutaux, Josseau et de Monicault, vice-président de la Société des agriculteurs de France; Boucher d'Argis, le comte de Salvandy, Marc de Haut, le baron d'Arlot de Saint-Saud, Muret, Charles Petit, membres du conseil; Henri Johanet, administrateur de la Société; Meurinne, administrateur de la Compagnie de Saint-Gobain; le marquis de Saint-Mars; marquis de Fournès, administrateur de la Compagnie des chemins de fer du Midi, etc.

Au dessert, discours et toasts. Beaucoup d'idées trop judicieuses pour intéresser nos législateurs et nos maîtres.

8. — *Les Effrontés*, que nous rend le Théâtre-Français, ont donné, à Albert Dubrujeau, l'occasion de rappeler qu'Émile Augier a fait de la critique dramatique.

Le premier auteur dramatique contemporain, dans un de ses articles peu connus, proclame Musset le plus grand poète de notre temps. Le morceau mérite d'être cité :

.... « Tant pis qui s'en fâche. Je voudrais bien ménager l'orgueil des chefs titulaires de notre littérature ; mais si je ne dis pas cette vérité aujourd'hui, je prévois l'instant prochain où elle sera inutile à dire à force d'être sue de tout le monde. Voyez, en effet, comme la réputation d'Alfred de Musset grandit et se répand ! On s'étonnera un jour qu'elle ait été si longtemps dépassée par quelques-uns dont les ruines égaleront à peine son piédestal. Et pourtant, quoi de plus simple ? Pendant que nos entasseurs de montagnes bâtissaient des colosses de plâtre et de fer-blanc, Musset élevait tranquillement derrière eux une statue de marbre et d'or ; tant que les colosses ont été neufs, ils ont attiré les yeux de la foule au détriment de la statue ; mais voilà que le temps et l'humidité détrempent le plâtre, rongent le fer-blanc ; le colosse s'en va lambeau par lambeau et la petite statue finira par se dresser seule au milieu des décombres, tendant la main à ses sœurs des siècles passés, entourées comme elle de débris orgueilleux.

« Oui, de Musset tend la main à nos pères ; il continue cette glorieuse chaîne d'esprits gaulois, qui commence à Rabelais et se perpétuera, Dieu aidant, tant que le monde sera. La Fontaine, Molière, Jean-Jacques, Diderot et même Voltaire sourient au poète et disent : Celui-ci est des nôtres. »

9. — Deux amis de ces dames causaient au comptoir du Château-Rouge, l'un des derniers tapis-francs du quartier Galande. Il était deux heures du matin.

— Je parie, Darguesse, que tu ne jettes pas la *Bretonne* à l'eau.

— Je parie que si ! Hazo.

— Parions un café de deux sous !

— Un café ! c'est dit.

La *Bretonne* n'avait rien entendu.

Darguesse sort le premier avec elle.

Hazo et un confrère, Benoit, suivaient à distance.

Arrivé au pont Saint-Michel, Darguesse s'approche du parapet et batifole avec la *Bretonne* qui lui soufflait au visage les bouffées de sa cigarette.

Brusquement, Darguesse se pencha sur le parapet. La *Bretonne* était pendue au cou de l'homme qui, d'un geste brusque, la jeta à l'eau.

Un quart d'heure plus tard, deux pêcheurs retirèrent le cadavre de la Seine.

Benoit manifesta un vif désespoir. Et, apercevant Darguesse mêlé à la foule des curieux attirés, par ce fait-divers, l'apostropha en ces termes :

— Tu sais bien que c'était elle qui nous faisait vivre tous ! C'était notre meilleure ! Cette idée de l'avoir jetée à l'eau !

Darguesse lui imposa silence d'un soufflet avec ces mots :

— Tais-toi ! Et tâche de te taire !

On a condamné ces *gens aimables* à vingt ans de bagne. Ce n'est pas cher.

10. — Ménage d'artistes. En cour d'assises.

La femme a tiré cinq coups de revolver sur son mari, chez une maîtresse, et a blessé grièvement l'infidèle. Cette femme, jalouse avait de son côté une façon aimable de comprendre la fidélité à son mari.

— *Le président.* — N'est-il pas vrai qu'au Havre, à l'hôtel de Bordeaux vous avez couché dans une chambre à deux lits, occupée aussi par votre amant, votre mari logeant seul à côté ?

Réponse. — On n'aime pas toujours coucher seule dans un hôtel.

Le président. — Mais votre mari était là.

Réponse. — Il trouvait cela tout naturel. J'avoue qu'au fond je n'en étais pas flattée. Mais il rentrait à trois heures du matin, j'aurais eu peur d'être trop longtemps seule.

Le président (au mari). — Cependant vous souffriez que votre femme partageât la chambre d'un de vos amis, en tournée. Et vous couchiez à côté !

Le mari. — C'est ma femme qui avait pris ainsi des arrangements, à mon insu, dès l'arrivée. Je ne pouvais faire une esclandre, et aller chercher le commissaire.

Le président. — Mais vous êtes resté plusieurs jours ; vous pouviez exiger que les choses fussent autrement.

Le mari (embarrassé). — C'était difficile !

Le président. — A l'instruction vous avez expliqué votre indifférence en disant : « Quand on n'a pas épousé une fille... demoiselle, on n'en a pas souci comme si l'on avait été son premier locataire ! »

L'avocat général. — Vous avez dit aussi qu'en rentrant, vous avez regardé dormir dans leur chambre commune, votre femme et votre ami, vous avez ajouté : « Je les ai laissés ainsi, pour ne pas les réveiller. De toute façon, ils avaient besoin de repos (*Hilarité*). »

Réponse. — Je voulais dire qu'il leur fallait beaucoup se reposer.

La femme légitime a été, comme toujours, acquittée par le jury, avec éloges.

10. — Hugues Leroux, dans *le Temps*, rappelle une boutade de Flaubert à propos de l'impeccable et charmante Rose Chéri :

« Laissez-moi tranquille, dit Faubert, avec vos histoires de Lucrèces et de rosières. Tant pis si elles sont vraies ! Les comédiens perdront une belle partie à vouloir s'embourgeoiser. Qu'ils soient capitalistes, qu'ils soient marguillers de leurs paroisses, qu'ils soient décorés, qu'ils soient ministres, qu'ils soient enterrés au Panthéon, mais pour Dieu ! qu'ils ne se mêlent pas de devenir vertueux ! »

11. — Le carnaval s'annonce à son de trompe. Henry Maret (Aramis) défend courageusement la tradition de cette musique assourdissante.

« — Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écrie la bourgeoise qui, au détour d'une rue, perçoit ce glapissement sauvage. Il y a une révolution ?

— Mais non, ma poule, réplique paternellement le bourgeois ; c'est le carnaval.

— Le carnaval ! nous sommes en carnaval ! Ah ! j'en étais bien sûre, Adolphe, que vous me le laisseriez ignorer : ce n'est pas autrefois que vous eussiez eu ces secrets pour moi ! Ainsi, nous étions en carnaval, et je n'en savais rien ! Après tout, qui *suis-je* ? une pauvre abandonnée : quand les autres s'amusent, *moi*, je travaille. Où sont mes plaisirs ? Il n'y a plus pour moi un jour de fête. Les dimanches, les jours fériés, le carnaval, c'est tout comme. Chez nous, on ne s'aperçoit de rien. O Adolphe ! la vie que vous me faites est épouvantable.

Les tirades succèdent aux tirades, et les reproches aux reproches. Soyez sûrs qu'on célébrera le mardi gras chez Adolphe, et qu'on y mangera des crêpes. A quoi madame le devra-t-elle ? Aux trompes. Il est vrai que monsieur en sera moins content, mais quelle est, je vous prie, l'institution humaine qui puisse à la fois contenter la femme et le mari, puisque le mariage lui-même ne les contente jamais tous les deux ? »

13. — Cinq livres à lire : *Une Intrigante de la Restauration*, par Mary Summer. C'est l'histoire d'une jolie femme qui faisait commerce de son crédit et de ses relations. A la beauté près, l'odyssée de la Limouzin. Ses complices ou ses dupes sont des généraux, des ministres, des pairs de France.

On se croirait déjà en plein Elysée-Wilson.

Sous l'œil des Barbares, par Maurice Barrès, volume singulier qui veut peindre le malaise moral et physique dont souffrent quelques jeunes de l'élite contemporaine, au milieu des mœurs grossières de notre société financière en déroute. Louable entreprise.

Mais bon Dieu ! quelle forme étrange ! C'est pousser trop loin vraiment le culte de l'harmonie avec son sujet.

Le style est laborieux jusqu'à la torture. Voilà tout à fait ce qu'on qualifie en ce moment de « très littéraire ».

Jules Vidal, le jeune collaborateur de M. Girecourt, publie chez Havard le *Jupon*. Le roman vaut mieux que le titre, c'est une « étude », comme on dit dans le cénacle. J'y trouve de la pénétration, de l'observation, de l'émotion et une pointe d'humour satirique. L'auteur est des plus sympathiques.

SAINT-JEAN.

CARNET PARISIEN

Le carnaval bat son plein, jamais depuis des années il ne fut si gai. Nice, Pau, toutes les villes de plaisir rivalisent avec Paris, qui, cette fois, ne boude pas, et s'amuse toutes épaules dehors.

Partout on danse, on chante, on cotillonne. Autrefois, quand arrivait le mercredi des Cendres, nos mères soignaient dans les armoires robes de bal, parures, fleurs et bijoux. Nous, nous crions : Le carnaval est mort, vive le carnaval ! Et nous allions les austérités du Carême aux sauteries les plus échevelées. Nous prions le matin, nous flirtons le soir. Nous nous pressons autour de la chaire sacrée, nous frémissons sous la parole du prédicateur à la mode, et le soir, nous nous pressons dans les salons autour de la déesse du jour. Et puis, on nous fait de si délicieuses toilettes pour ces réunions pieuses et aristocratiques.

Nos parfumeurs savent distiller avec une telle perfection les plus douces fleurs. Il y a quelques jours, je causais avec une de nos élégantes, et chacun de ses mouvements dégageait un parfum d'une suavité incomparable, inconnu, plus doux que la violette, et cependant ayant quelque rapport avec cette fleur, notre amie de l'hiver, la seule. Je suis curieuse par nature et par devoir, je voulus savoir, et je questionnai : « Comment, me fut-il répondu, vous ne connaissez pas la nouvelle essence de Violet ; à la violette blanche ? » Je fus confuse d'être prise en faute d'ignorance, et je fus le lendemain à la maison Violet, prête à faire des excuses ; mais dans cette maison qui revendique à si juste titre la première place pour les parfums à la violette, je fus admirablement reçue, et j'appris qu'elle vient de créer quatre nouveaux parfums d'une finesse incomparable : la violette blanche, la fleur de lotus, le Mélila et le Ki-loé.

Je recommande aux personnes nerveuses la violette blanche et la fleur de lotus, beaucoup moins capiteuses comme essence que le Mélila et le Ki-loé.

Quelques gouttes sur le mouchoir, sur les vêtements, donnent une sensation des plus agréables. On en fait aussi des sachets.

N'ayons garde d'oublier que cette maison, dont les produits sont si appréciés de nos mondaines, doit sa réputation à la brise de violette, eau de toilette sans égale, à laquelle s'allie si bien la violette de San Remo. Nous ne saurions assez recommander tous les produits de cette maison, dont les procédés de distillation sont d'une perfection unique.

Plusieurs de nos lectrices me font l'honneur de me consulter, surtout nos abonnées de province qui ne peuvent se rendre compte par elles-mêmes, et qui ont besoin d'un guide sûr et compétent. Je suis toujours à leur disposition, et prête à répondre à toutes questions. Ainsi, on me demande si Mme Josselin se charge de faire un corset sans l'essayer. Oui, Mme Josselin peut faire un corset de tous points parfait sans avoir jamais vu sa cliente, sans avoir essayé, et ce tour de force (ou plutôt de taille), elle l'accomplit tous les jours, il lui suffit pour cela d'avoir les mesures exactes du buste qu'elle doit mouler. Adressez-vous à elle, Madame, elle vous indiquera les mesures que vous devrez lui envoyer, et la manière de les prendre exactement. Et vous serez aussi bien servie, aussi finement prise dans votre corset, que si Mme Josselin se fût transportée chez vous et

vous eût fait subir l'opération du centimètre. Et cela, pour le corset le plus simple comme pour le plus élégant. Si vous désirez qu'il soit assorti à une toilette, vous joindrez à vos indications un échantillon pour la nuance. Je suis sûre d'avance que vous me remercierez de ce renseignement, et m'en demanderez d'autres.

On me demande encore si M. Lenthéric se charge de fabriquer des perruques de ville légères, seyantes, etc., etc. Certes, M. Lenthéric est le premier artiste en ce genre, et je ne puis mieux faire que de vous recommander sa perruque *hygiénique*. Le mot dit assez que ces cheveux postiches sont montés avec un soin qui défie toute concurrence pour la finesse du travail. Ils sont fabriqués dans ses propres ateliers, rue Saint-Honoré, 245 et 247. Les prix varient de 50 à 300 francs, suivant l'importance du postiche : simple tour ondulé, frisé avec ou sans toupet, perruque entière invisible.

M. Lenthéric, dont la complaisance est inépuisable, vous donnera tous les renseignements exacts par correspondance. Quel que soit le tour que vous désiriez, il peut vous satisfaire; il possède toute la gamme de la chevelure humaine, naturelle ou teinte. Je défie l'œil le plus exercé de reconnaître le postiche sur une tête bien coiffée, suivant les règles de l'art et les leçons du grand artiste. Car il ne suffit pas d'avoir une perruque admirablement faite, il faut savoir la poser, et je vous rappelle que M. Lenthéric est tout à votre disposition, Madame, pour vous enseigner à ajuster une coiffure à l'air de votre visage et de la mode.

Si nous parlions un peu de nos chers bébés, si occupés que nous soyons de nos atours personnels, rien ne peut nous faire oublier ces trésors. J'y songeais en me rendant chez Lenthéric, qui est tout proche d'Henry, à la Pensée. Là j'ai vu de délicieux et mignons vêtements pour babys, vêtements de fine et douce laine au tricot au crochet, que chaque mère est si heureuse de confectionner elle-même. Robes bleues, roses, petites jupes, brassières, coquettes coiffures, et ces mignons chaussons où vous avez peine à introduire deux de vos doigts, cependant si effilés. Cela doit chausser bébé bien chaudement. Allez faire un tour de ce côté, Madame, et vous trouverez mille objets plus ravissants les uns que les autres, qui, sans fatigue, occuperont vos moments de loisir.

La laine en est si douce à travailler, et votre cœur sera si satisfait d'avoir produit une petite merveille pour réchauffer et parer celle que vous avez créée.

Et ces délicieuses corbeilles pour la toilette de bébé, toutes garnies de mousseline et de dentelle.

Je ne finirais pas si je voulais énumérer tout ce qui vous ravira. Il faut entourer bébé de tant de luxe : il est si mignon, si rose.

FRANCILLON.



BULLETIN FINANCIER

La liquidation de janvier s'est faite à l'avantage des acheteurs et aux plus hauts cours du mois. Elle s'est terminée dans des conditions avantageuses pour nos rentes, et dans des conditions très acceptables pour la généralité des valeurs. Il est vrai que la liquidation des valeurs était moins favorisée par les circonstances. D'une part les cotes de Vienne et de Berlin arrivaient avec quelque faiblesse, et d'autre part on croyait la rupture des négociations commerciales avec l'Italie comme à peu près définitive. — C'est surtout l'Italien qui a eu à souffrir de cette double considération.

Après la liquidation, les cours ont fléchi. A part, en effet, la confirmation de la rupture des négociations commerciales avec l'Italie, on s'est préoccupé à la Bourse de la discussion du budget; enfin, la publication simultanée à Vienne et à Berlin du traité austro-allemand est venue enlever la confiance aux plus optimistes. — On s'est demandé avec inquiétude ce que serait le discours du prince de Bismarck. Serait-il une atténuation ou une aggravation du fait de la publication du Traité ?

Ce discours une fois connu a enlevé tous les doutes; la publication du traité austro-allemand n'était, parait-il, qu'une démonstration ultra-pacifique.

Dès lors, de meilleures tendances se sont fait jour. Des ordres importants d'achats en rentes françaises sont venus de Berlin, et la spéculation française a suivi le mouvement. Les cours se sont relevés, mais on a eu la sagesse de se garder de toute exagération, et, à notre avis, on a bien fait. On s'est avancé avec une sage lenteur. Sans doute le discours du grand chancelier est très pacifique; mais, enfin, il ne faut pas perdre de vue, abstraction faite des arrière-pensées de M. de Bismarck, qu'il nous reste d'autres sujets d'inquiétude, ne serait-ce que le budget.

Le 3 0/0 a fini hier à 81,42. Il avait débuté à 81,47, et il aurait probablenent montré plus de fermeté sans le mauvais exemple donné par l'Italien.

Ce fonds, qui restait hier à 93,17, s'est inscrit tout de suite, avec une perte de 0,27, à 92, 90; il a ensuite fléchi jusqu'à 92,52 pour finir à 92,55. C'est une différence de 0,62 sur sa précédente clôture.

La cause déterminante de ce brusque recul a été la dépêche annonçant un léger échec subi par les troupes italiennes en Abyssinie; ce qu'il convient d'ajouter, c'est que la baisse a trouvé de ce côté un terrain tout préparé. La rupture des négociations commerciales fait peser un large et lourd inconnu sur l'avenir financier de l'Italien. Les portefeuilles français ont compris quelles pourraient en être les conséquences, non pas pour la solidité du placement, mais pour la stabilité des cours actuels, et ils agissent d'après ces craintes. Le moindre choc extérieur venant s'y ajouter, la baisse prend facilement de fortes proportions, En fort peu de temps, l'Italien se trouve avoir perdu plus de six points; c'est peu encourageant.

La même dépêche parle du rappel de la plus grande partie des forces italiennes actuellement à Massaouah. Après un échec, si faible qu'il soit, ce rappel devient bien problématique.

Un point à noter, c'est l'influence limitée que ce recul de l'Italien a eue sur nos rentes. Jusqu'à un certain point, il semblerait que la faiblesse de l'un devrait rofiter à la bonne tenue des autres. Les capitaux qui sortiront de l'Italien devront assez naturellement chercher un refuge dans la rente française; en cas d'amélioration générale, nos rentes ne resteront pas en arrière.

La plupart des autres fonds internationaux sont sans couleur, avec une tendance plutôt lourde. Le Hongrois perd 5 1/6 à 77 1/8. A Vienne, on ne semble qu'à demi rassuré par les déclarations de M. de Bismarck.

Au contraire, le Russe est plus ferme à 77 11/16.

Nous avons sous les yeux le budget de la Russie pour 1888, publié par le *Messager officiel* du 1/1 3 janvier courant, ainsi que le rapport du ministre des finances à l'empereur, qui l'accompagne.

Le budget de 1888 présente sur celui de l'exercice précédent des différences très favorables. Le budget ordinaire s'élève, en recettes, à la somme totale de 851,767,628 roubles, et en dépenses à celle de 851,242,423 roubles, de telle sorte qu'il se solde par un léger excédent de recettes. Celui de 1887, au contraire, se soldait par un déficit de 36,558,634 roubles, les recettes ayant été évaluées à 793,197,766 roubles et les dépenses à 829,756,400 roubles.

La Banque de France a reperdu une partie de son avance. Elle reste à 3,760 après 3,820; différence d'une clôture à l'autre 60, francs.

Le Crédit foncier a des cours d'une fermeté remarquable.

Dans sa dernière séance hebdomadaire, son Conseil d'administration a autorisé pour 3,316,044 francs de nouveaux prêts, dont 2,244,000 francs en prêts fonciers et 1,072,044 francs en prêts communaux.

Les obligations foncières et communales à lots du Crédit foncier ont conservé une excellente tenue. Celles des emprunts 1879 se négocient sur les cours de 485, en attendant les cours de 500 francs qu'elles ne peuvent manquer d'atteindre. A 500 francs, elles ne rapportent plus que 3 0/0; mais ce sera encore un intérêt très rémunérateur pour une obligation à lots, puisque les obligations similaires de la Ville de Paris ne rapportent plus que de 2 1/2 à 2 3/4 0/0.

La Banque ottomane se tient à 501.

Nos grandes Compagnies sont fermes, mais sans variations de cours. On inscrit au comptant l'Est à 790; le Lyon à 1,251; le Midi à 1,155; l'Orléans à 1,335. A terme, le Nord cote 1,525.

Les Autrichiens se tiennent à 425; les Lombards à 180; le Nord d'Espagne à 290 et le Saragosse à 257.

Le Suez est toujours en progrès, il s'est traité de 2,110 à 2,100.

Le Panama est demandé à 287 et 285.

Au comptant, le Gaz fait 1,390; les Allumettes, 730.

La Transatlantique est négociée à 515.

Les Messageries sont stationnaires à 605.

Une légère réaction s'est produite sur les valeurs minières : le Rio fait 526 au lieu de 543,75, et le Tharsis s'arrête à 170 après 171,87.

L'action Corinthe est ferme à 245 avec tendances à des cours supérieurs.

Nous croyons savoir qu'un syndicat a pris ferme les obligations que la Compagnie du *Canal de Corinthe* se proposait d'émettre dans le courant de ce mois. De la sorte, les fonds nécessaires à l'achèvement du canal sont d'ores et déjà entre les mains de la Société, et l'on pourra attendre, pour réaliser l'émission publique, que l'état du marché soit plus propice aux affaires nouvelles.

La Compagnie vient de passer de nouveaux contrats en vue d'activer les travaux. On nous informe que des essais d'éclairage électrique des chantiers se font en ce moment, et que, si ces essais réussissent, comme l'espèrent les ingénieurs, les travaux seront menés de nuit comme de jour. Il serait néanmoins hasardeux d'établir dès à présent une prévision sur le nombre de mois restant à courir avant l'ouverture du canal à la navigation; cela dépendra de l'état du sol. Il n'en est pas moins intéressant pour l'actionnaire de pouvoir se dire que toute l'affaire désormais réside en une question de mois.

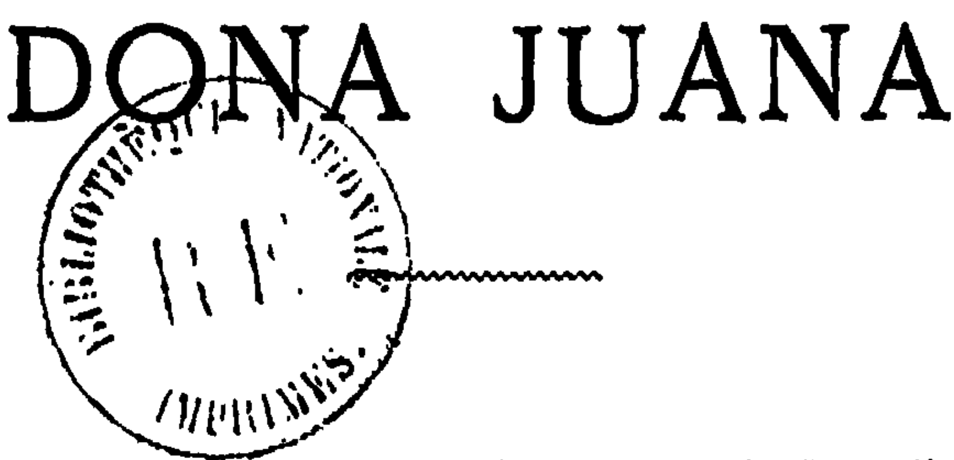
D'une manière générale, l'ensemble de la cote reste ferme avec très peu d'affaires. On parait se préoccuper surtout de consolider les cours acquis avant de provoquer une nouvelle hausse.

J.-A NATALI.

Le Gérant : JEHAN SOUDAN.

Paris. — Soc. d'Imp. PAUL DUPONT (Cl.). 19.1.88.

DONA JUANA



Les convives du comte Mahé venaient de partir. Une discussion longue avait prolongé leur séjour au fumoir, au salon et dans la galerie du billard, après la fin du déjeuner, jusqu'à une heure avancée du jour. On avait causé d'élections, du ministère futur, — le comte étant candidat, — et la comtesse Jeanne s'était retirée.

D'abord lente, s'écartant peu à peu, glissant d'une embrasure de fenêtre à un divan éloigné, s'y reposant à peine, et disparaissant enfin, sans bruit, dans le noir de sa traîne immense de velours de Gênes frappé d'un glacis d'acier bleu.

Lorsqu'elle eut traversé le vestibule sonore en son revêtement de marbre sous le haut plafond zébré de poutres incrustées des rouges et des ors d'une décoration ancienne, elle passa sous l'arc ogival d'une baie immense et descendit des marches nombreuses, luisantes, ayant les tons roux et polis des marbres d'Athènes, et aux pieds desquelles s'ouvrait la profondeur des allées sombres sous la prodigieuse élévation des vieux hêtres.

La comtesse Jeanne entra dans l'ombre des verdures retombantes, traînant, en patricienne hautaine, les flots noirs de sa robe, loin derrière elle, sur le sable fin.

La pâleur de ses bras nus encadrait son buste souple et fort. Une collerette raide en point de Venise se dressait aux épaules et montait, voilant sa nuque surmontée d'une poignée de cheveux bruns tordus au sommet de la tête comme une couronne de ténèbres sous le trait luisant d'une flèche empennée de rubis. Deux gouttes de rubis ensanglantaient le lobe épais de ses oreilles étroites. Elle marchait droite, lente et comme modérant le balancement voluptueux de ses hanches, que l'étoffe moulait.

Tout de suite, du pilier d'un arbre géant, sortit la fine silhouette d'un homme très jeune, blond, frêle.

Soit que la comtesse Jeanne ne l'eût pas vu, ou ne voulût point le voir, elle passa, d'une même allure calme, le front plus haut cependant, comme si elle se faisait imposante, inaccessible.

Mais lui, après un court arrêt d'une émotion presque enfantine, s'élança derrière elle et osa l'effleurer en murmurant :

— Juana, ma Juanita !

Alors elle se retourna, de l'épaule seulement, presque pas arrêtée, et, de ses yeux noirs profonds noyés dans une immuable tristesse, elle le regarda dédaigneuse, presque courroucée :

— Encore vous ! dit-elle.

— Tu me fais mal, murmura l'éphèbe en pâlissant. Je t'aime, tu me tues ! Pourquoi ?

— Je vous l'ai dit : Je ne vous aime plus.

Il balbutia éperdument :

— Pourquoi ? pourquoi ?

— Le sais-je, répondit-elle, avec un jeu rapide de ses sourcils forts — barre d'ombre en travers du front large — qui se rapprochaient violemment, tandis qu'une rougeur fébrile assombrissait la matité de ses joues allongées, que sa bouche se gonflait et qu'une langueur mourante teignait d'ennui ses yeux plus noirs.

Il répéta, très doux :

— Oh ! je t'aime pourtant, et toujours, et de toute mon âme, ma Juana, mon trésor unique, ma passion éternelle et sacrée... Je t'aime !... entends-moi !... Je t'aime !...

Elle s'en allait, ralentie encore, les mains croisées et nerveusement pressées, le regard douloureux d'une fixité de sphinx.

Soudain, elle eut comme un réveil et secoua les épaules d'un geste impatient :

— Eh ! que parlez-vous d'éternité à propos d'amour; mon cher ! vous divaguez. Qu'y a-t-il donc d'éternel ?

— La passion vraie, dit-il.

Elle reprit :

— Éternelle !... comme l'heure qui passe, comme la fleur qui vit un jour, comme le rayon de soleil qui caresse encore la cime de ces grands arbres et va disparaître en frôlant les derniers sommets, jusqu'à ce qu'il tombe derrière l'horizon sur d'autres forêts, sur d'autres cimes ! Tout passe et rien ne fait que passer. Rien ne demeure, la stabilité est incompatible avec la vie. Pour exister, nous gravitons. Et vous le savez bien, vous qui devez savoir tant de choses, que le perpétuel mouvement des atomes est la condition même de toute existence momentanée. Pourquoi vous révolter ? Il serait étrange que les sensations ne fussent pas modifiées, alors que la cause qui les produit se modifie sans cesse ! Êtes-vous l'homme d'hier ? Non.

— Si, s'écria-t-il avec force : je me sens immuable dans mon amour pour vous.

— Jusqu'à demain, j'espère, murmura la comtesse Jeanne.

* * *

Le couchant s'illuminait au fond lointain de l'allée qu'il envoilait comme d'un rideau de pourpre; tandis que derrière le couple, maintenant rapproché, se dressait l'aube croissant sous le dôme des vieux hêtres.

Elle s'appuyait du poing, lasse, mais fière cependant, à l'épaule du jeune homme, dont le bras s'était glissé timidement autour d'elle.

Après un silence, la comtesse Jeanne reprit :

— Vous êtes jeune, il vous faut apprendre à ne pas souffrir des inévitables chocs de la destinée. Il vous faut considérer hautainement le mode d'existence auquel nous condamne une loi fatale que nous n'avons pas faite. C'est un enfantillage que de montrer le poing au ciel avec des blasphèmes. Soyez fort dans votre acceptation dédaigneuse de la vie. Enfermez votre âme dans une tour d'airain inaccessible à toutes les surprises. Ayez l'orgueil de mettre votre volonté d'accord avec les lois inéluctables ; que votre raison soit amenée à y consentir, comme si elle-même les avait ordonnées; alors vous ne souffrirez plus.

— Je vous aime! répéta ardemment le jeune homme, ayant secoué doucement sur la blancheur de son cou l'ombre dorée de ses cheveux un peu longs.

Il ajouta :

— Vous êtes cruelle en vos raisonnements.

— J'ai vécu, répondit sourdement la comtesse.

— Oh! fit-il, essayant de sourire, si peu!

Elle répliqua :

— J'ai trente ans.

— Qu'importe! dit-il. Il y a six mois, vous ne m'aimiez pas encore, votre science est jeune!

— Vous croyez? Alors, vous supposez qu'avant de vous connaître je n'avais jamais aimé?

— Jeanne!... cria-t-il tremblant, oui, cela, je veux le croire. Oh! par pitié, taisez-vous!

— Enfant! c'est par pitié que je devrais parler.

— Tais-toi, répéta le jeune homme haletant; je te briserais, et...

Il l'avait saisie à pleins bras, par surprise, et lui meurtrissait le visage de baisers furieux, comme si, dans sa pensée, il effaçait des traces, la brûlant de son souffle, la menaçant de ses dents amoureuses, qui semblaient vouloir cueillir, arracher la rose sanglante de cette bouche close que la comtesse Jeanne défendait.

— Mais, laissez-moi donc, fit-elle se dégageant d'un mouvement brusque, les bras écartés.

Il glissa à ses genoux et l'enveloppa de ses bras.

— Oh! je t'adore, Juana, ma Juanita ; ne me repousse pas, j'en mourrais!

— Eh bien!... fit-elle, se tordant, répulsive, puisque je ne vous aime plus!

Il se releva, chancelant, brisé.

— Je deviens fou, sans doute, car je ne comprends pas. Que vous ai-je fait?

— Rien.

— Alors? expliquez-moi...

Jeanne fit quelques pas sur le chemin déjà parcouru, comme pour se dérober par la fuite à l'explication demandée; puis elle s'arrêta une minute, indécise, et enfin, brusquement, revint vers lui.

— Soit, venez.

Elle leva son bras blanc, rigide, et lui montra le fond de l'allée.

— Pourquoi? Demeurons ici, dit-il, subitement angoissé.

Mais elle avait remué la tête d'un geste impérieux et elle marchait devant, pressée, traînant derrière elle, en un frôlement saccadé, le serpent lourd de sa queue de robe immense.

Il la suivit, répugnant, le visage blémi de quelque effroi insurmontable.

L'allée en pente douce aboutissait à une terrasse, laquelle surmontait directement une sorte de plaine, vaguement plantée, sous la nuit proche, de blancheurs inégales enfermées dans des murailles élevées, et qui n'était qu'un cimetière.

Cette terrasse vaste était ornée aux deux bouts de deux monuments d'une architecture élégante, mais caractéristique: l'un, haute pierre tombale, carrée, avec dôme recouvrant une statue couchée; l'autre, une sorte de temple grec, rond, à ciel ouvert, avec des guirlandes de roses rampant autour des fûts et l'autel du milieu, vide encore.

Le comte Mahé avait obtenu de faire dresser aux confins de son parc, si proche du champ de repos, les deux tombes jumelles destinées: l'une, à la comtesse Jeanne de Haro et sa famille; l'autre, à lui-même et les siens.

Seule, la haute pierre carrée sur laquelle était couchée la statue d'un jeune officier français, à demi roulé dans les plis d'un drapeau, recouvrait une dépouille mortelle: celle de René-Bénédict-Roger de Mahé, frère du comte, tué à Gravelotte en 1870.

* * *

Lorsque Jeanne fut arrivée, la première, au bout de l'allée, elle se retourna, appelant de son regard noir le jeune homme, qui s'approchait avec lenteur.

Cependant il la regardait de son avide regard épris, et le rose de sa jeunesse enfantine lui remontait aux joues en cette contemplation.

Elle s'était posée, cambrée, le buste renversé, au bord de la balustrade en marbre qui arrêtait la terrasse, juste au-dessus du champ de repos.

Sous le découvert des arbres, sa pâleur ardente s'avivait aux reflets du cou-

chant ; un feu étrange épanouissait les tons d'or cuivré de ses prunelles dilatées ; entre ses rouges lèvres écartées, ses dents éclatantes se serraient comme en un spasme de douleur ou de rage. Et sa poitrine saillait, blanche, dans l'écartement du velours noir, taillé en cœur très bas, entre les seins gonflés.

Elle appela, oppressée :

— André !

De sa main royale elle fit un geste qui le courbait à ses pieds.

En effet, il s'y jeta rampant et vint se coucher aux pieds de la femme dressée, inquiétante dans sa propre torture visible.

Elle abaissa ses paupières dédaigneuses en murmurant :

— Laissez donc les pleurs aux femmes, André, ce que vous faites est lâche.

— Les femmes ne pleurent pas, répondit-il, car vous me torturez et vos yeux sont secs.

— C'est donc qu'ils sont taris, répliqua Jeanne, car je souffre.

Il se releva d'un bond.

— Toi ? qu'as-tu ? oh ! dis ! Et s'il est en mon pouvoir...

Elle eut un rire froid :

— Il n'est au pouvoir de personne — elle porta la main à sa poitrine — d'arracher ce qui, là, me ronge, ce quelque chose d'infernal et de plus puissant que moi qui dirige toutes mes actions, annihile toutes mes volontés, se joue de mes remords et me courbe, moi hautaine, sous la plus implacable et la plus honteuse des servitudes.

— Qui donc ? dit-il interdit.

Elle prononça avec une haine farouche :

— L'amour !

— Oh ! murmura le jeune homme, glissant encore à ses pieds et l'enlaçant d'une étreinte douce, ne maudis pas l'amour, mon adorée : il fait de nous, non des coupables, mais des dieux !

— Vous, peut-être, dit-elle, le repoussant lentement ; vous, les hommes, les êtres libres, nés et grandis avec la conscience de cette liberté qui vous laisse, sans remords et sans honte, savourer toutes les joies de la passion partagée ? Mais nous, condamnées par l'état de conscience même que l'on nous a fabriqué à la pureté ou du moins à la fidélité éternelle, nous subissons toutes les affres de cette condition contraire aux lois naturelles, ou bien les tortures des plus douloureuses hontes, si nous avons le malheur de nous affranchir. Nous faisons de vous des dieux, dites-vous, mais vous faites de nous des infâmes et des prostituées ; ce qui fait votre joie et votre suprême orgueil fait notre abaissement. Vous avez des souvenirs et nous avons des remords. Voilà pourquoi je maudis l'amour ; et cependant...

Jeanne avait pris à deux mains son beau front pourpré de honte et prononçait, passionnée :

— ... Cependant, comment vivre sans lui ! On le respire, et c'est manquer

d'air que de fermer les lèvres au passage embaumé de son souffle. On le boit, et c'est boire la vie ! Ne pas aimer, toujours, sans cesse, encore et encore plus, comment s'y refuser tant que le cœur bat, tant que l'appel furieux de l'être vers l'être vous jette, obéissante aux dieux infernaux, vers ce complément de toute vie, vers cet assouvissement suprême toujours souhaité, jamais atteint ?...

Jeanne chancela sous l'étreinte furieuse d'André ; il criait, éperdu de joie :

— Mais tu m'aimes, alors ? Tu m'aimes toujours ?...

Elle abaissa ses mains ; ses yeux égarés, dans le rêve, ayant regardé vaguement autour d'elle, s'arrêtèrent sur le visage radieux d'André. Il semblait qu'elle le regardât sans comprendre ; puis le souvenir lui revint, et elle eut un geste d'indifférence glacée qui le repoussait paisiblement :

— Vous ? dit-elle, non, je ne vous aime plus.

***

Après un silence, il se plaça debout devant elle, bien en face et très près, la nuit venait.

— Alors, tu en aimes un autre ? dit-il avec calme. Réponds.

Elle remua les lèvres, prête à laisser tomber un mot ; mais elle se tut et détourna seulement la tête, ennuyée. Il répéta, la voix blanche :

— C'est un autre que tu aimes, n'est-ce pas ?

— Ai-je des comptes à vous rendre ? dit-elle enfin. De ce qu'il m'a plu, un jour, de vous donner quelque joie, avez-vous eu l'impudence de supposer que j'aliénais ma liberté en votre faveur pour toute ma vie ?

— Je ne dis pas cela, bien que j'aie eu, en effet, la naïveté de le penser ; mais je vous demande seulement s'il est bien vrai qu'un autre vous ait plu ?

— Quand cela serait ?

— Si cela était, répliqua doucement André, j'arriverais à le connaître, et j'aurais la volupté dernière de le tuer.

Elle eut un frisson soudain qui passa sur la nudité de ses bras et de son cou, en même temps que son regard inquiet s'en alla, rapide, fouiller l'ombre proche des allées.

Tout de même, elle se redressa, ironique et plus fière :

— Voilà qui ne me prédispose pas aux confidences, mon cher. D'ailleurs, dit-elle avec un commencement de colère audacieuse qui lui montait, ce ne sont pas ceux que j'aime qui meurent, mais bien ceux que je quitte. Prenez garde !...

Il avait reculé d'un pas, comme s'il fléchissait, trop rudement frappé ; mais il se redressa avec une apparence de courage calme, et penché, la regardant dans les yeux :

— Ceux que vous quittez, avez-vous dit ? « Ceux... » répétez donc.

— Je vous en ai dit assez pour tuer votre amour, c'est-à-dire votre douleur,

dit-elle vaguement pitoyable. Je ne vaux pas vos regrets, ni même vos colères... Croyez-moi, passez et oubliez. Puis elle ajouta d'une voix légère, avec un joli geste de ses épaules frissonnantes :

— Rentrons, il se fait tard et j'ai froid. Serez-vous sage enfin, et puis-je prendre votre bras ?

— Elle allongeait sa main tendue, avec l'habituelle grâce de ses mouvements souples; mais il la repoussa brutalement, fou de colère et de douleur.

— Mais qui êtes-vous donc ? cria le jeune homme, vous qui osez vous jouer d'une passion aussi profonde, aussi terrible, que celle que vous avez allumée en moi, et que vous foulez aux pieds, aujourd'hui, avec une impudeur de courtisane !...

— Ah ! s'écria-t-elle subitement redressée, raidie, grandie, semblable à un spectre terrifiant dans l'ombre allongée de sa robe sombre, qui je suis, moi qui vous parle ? Je suis dona Juana de Haro ! Écoutez !

***

— Qui va là ? s'écria tout à coup André, bondissant vers le taillis qu'il écarta.

Mais il revint, calme :

— Personne ; je vous écoute.

Jeanne allongea dans la nuit la barre lumineuse de son bras nu vers la pierre tombale sur laquelle dormait, rigide, la statue d'un jeune soldat roulé dans un drapeau :

— Celui-là se nommait Roger de Mahé, il était frère du comte. C'est le premier que j'ai aimé : j'avais quinze ans. Il m'avait courtisée à la mode espagnole, pendant un séjour qu'il fit à Tolède, où je suis née. J'ouvris pour lui la grille de la fenêtre basse, un soir, après que les chanteurs à guitare qu'il avait amenés sous mon balcon s'en furent allés. Les grillons stridaient aux fenêtres closes, les acacias fleuris embaumaient la ville endormie.

Lorsque le comte Georges de Mahé vint demander ma main pour son frère, il s'éprit de moi, et ce fut lui que je choisis. Roger rentra en France, s'engagea au début de la guerre et se fit tuer à Gravelotte, n'ayant pu se consoler : il est là !

Je croyais aimer le comte de Mahé : avec la grâce de son frère, il avait l'esprit et la force de sa race. Cependant une diversité de goûts nous éloigna lentement l'un de l'autre. La politique est un jeu grotesque ; je préfère les arts. Sur ma route, un homme passa. Sa beauté bizarre éveilla ma curiosité ; l'intensité de ses poésies, d'un modernisme outré, agit sur mes nerfs. Il me parut avoir enfin trouvé un aliment aux besoins passionnés qui bouleversaient mon être. Cependant je luttai encore, honteuse de mes premières déceptions. Mais, tourmentée par cette angoisse de l'être seul qui opprime les natures ardentes, je

cédais enfin. L'illusion fut cruelle : l'oiseau chanteur n'avait que de la voix; c'était un virtuose en poésie, non un convaincu. Il fabriquait des vers sublimes, mais il ne les rêvait point. Cervelle puissante, cœur étroit. Je le chassais. Par un hasard, il se trouva que je remplissais toute la petite capacité d'aimer de ce cœur si mince. Le désespoir du poète tourna au tragique : il composa une ode très belle sur ma trahison et se tua.

Jeanne alors, se retournant vers la plaine assombrie du champ du repos, et désignant, parmi la blancheur des fûts, une colonne tronquée que des lauriers environnaient, répéta d'une voix forte :

— Il est là !

On eût dit qu'un frisson d'épouvante passait sur la frondaison noire du parc; toutes les feuilles tremblèrent. André murmura :

— C'est trop d'horreur, je deviens fou.

— Déjà ! répondit-elle.

* * *

Le ciel tendait au-dessus d'eux son panorama de nuées et d'étoiles. Sous les branches, avant de s'endormir, les oiseaux pépiaient; la mélancolique chanson d'une fanfare lointaine traînait dans l'air de vagues souffles d'harmonie. Les roses encensaient avant de mourir autour des colonnettes de marbre blanc du petit temple grec.

— L'amour ! l'amour ! prononça, basse et passionnée, la voix de la comtesse Jeanne. Et, demi renversée, appuyée du coude à la balustrade, elle levait sa face vers l'infini mystérieux, dans une avide et douloureuse extase.

— Profanation ! s'écria le jeune homme, dont la voix sanglotait.

Elle étendit sa main et lui toucha les lèvres.

— Tais-toi, enfant ! C'est Dieu que tu maudis. Tout est son œuvre.

Au contact de cette main, André avait fermé les yeux, et il ne voyait plus, n'entendait plus, mais se noyait dans le souvenir de récentes délices. Sa vie tout entière il l'eût achevée, à cette minute, pour la seule grâce d'un baiser un peu tendre, un peu long. Des frissons secouaient son corps délicat d'éphèbe; il se coula près de Jeanne, la frôla, respira son parfum de femme et de fleurs, mêlé aux capiteux relents du musc ambré, dont elle aiguisait les effluves subtils de sa peau brune. Une voluptueuse défaillance le coucha soudain sur l'épaule nue de la femme rêveuse dont il happa la chair dans un brusque baiser.

— Encore ! dit-elle réveillée et se secouant.

Elle le souleva de son bras nerveux, comme on fait d'un enfant, et le plaçant sous son regard, elle murmura, presque surprise :

— Après ce que j'ai dit ?

— Oh ! oui, c'est infâme, je suis lâche, mais je t'aime, vois-tu, oh ! je t'aime !... Garde-moi encore, encore un jour, encore une heure... Après, je ferai comme les autres, je mourrai !...

— Tu te consoleras, toi, dit-elle maternellement et lui caressant les cheveux. Tu es jeune, très beau, très tendre, on t'aimera, tu verras !... La vie est longue. C'est un chemin semé de fleurs d'amour... Tu les cueilleras toutes, une à une, comme on fait un bouquet... en passant. Dis, écoute-moi, sois sage. Une fleur toute seule ne possède qu'un parfum, une couleur, une forme. La joie que l'on éprouve à l'approcher de soi n'est jamais parfaite, mais vous fait songer plutôt aux qualités qu'elle n'a pas, pour les regretter et les désirer. Tandis que beaucoup d'autres, toutes les autres fleurs, mêlant leurs parfums, la suavité de leurs formes, l'éblouissement de leurs multiples couleurs, composent un ensemble puissant capable de procurer à la plus intense des sensualités une sensation vraiment forte, presque complète;... pas tout à fait cependant. Il doit y manquer toujours ce quelque chose... d'indéfinissable, que l'on désespère d'atteindre, tout en ne cessant de le poursuivre : le complet, le fini, l'œuvre, au sens artistique, l'idéal enfin ! Comprends-tu ?

Si tu savais comme l'on aspire à cette rencontre de l'être parfait, du chef-d'œuvre humain ! Souvent, on croit... C'est peut-être lui !... Oh ! on le veut, on le prend... Non, ce n'est pas cela encore : c'est plus, c'est mieux... Et l'on souffre, et l'on pleure ! Quoi ! ne jamais l'étreindre, ce *lui*, cet être par qui toutes les joies vous couleront dans l'âme et dans le corps, sans l'ombre odieuse de l'imperfection cruelle, sans être obligée toujours de fermer les yeux, de se boucher les oreilles pour ne pas voir, entendre, au moment sacré du baiser, une scorie informe, physique ou morale, jaillir du vase d'élection pour faire évanouir soudain la suprême volupté ainsi jamais atteinte ! Comprends-tu cette souffrance, dis ?

— Non, répondit-il, la serrant convulsivement près de lui, car tu es pour moi tout l'infini du rêve.

— Parce que tu ne connais rien de la vie, parce qu'au premier éveil de tes désirs tu t'es jeté vers ma beauté épanouie, comme un gourmand sur un fruit mûr. Ton enfantile jeunesse a gardé sur tes yeux le voile d'or des premières illusions. Attends d'avoir un peu vécu. Et toi-même, lassé de mes perfections incomplètes, tu te tourneras instinctivement vers un autre idéal. Ton cœur sera touché par une grâce plus pure, plus frêle, celle de la vierge d'abord, dont la candeur t'apparaîtra comme la plus exquise conquête de l'amour. Et d'autres, d'autres encore, surgiront devant toi avec leurs attraits inconnus qui te jetteront haletant sur leurs pas. Celle-ci pour l'éclat flavescent de sa chevelure dénouée, celle-là pour l'énigme de son sourire, une autre pour la seule forme divine d'une petite main de laquelle aussi tu voudras mourir.

« Alors tu comprendras l'angoisse de ne pouvoir créer, artiste puissant de la vie même, l'être parfait, orné de toutes les miraculeuses grâces, et lequel seul, toujours, éternellement, suffirait à l'assouvissement de cette soif cruelle des bonheurs absolus.

— Cet artiste, répliqua André, il existe, c'est l'amour. C'est lui le créateur

qui donne à l'être aimé tous les dons auxquels le cœur aspire. C'est lui qui le pare et l'achève, selon les besoins de son idéal. Et telle est la perfection de son œuvre que l'amant ne reconnaît plus lui-même la part qu'il y a prise, et, prosterné, l'adore comme un pur don de Dieu. Dona Juana, vous n'avez jamais aimé.

— Peut-être? dit-elle en rêvant.

Il continua :

— Pour moi, rien ne me manque en vous. Votre beauté renferme toutes les beautés. Vos trente ans ont les grâces pures de la vierge, votre sourire exprime toutes les sensations rêvées, vos baisers m'ont donné toutes les joies, même non prévues. Je ne songe à rien de parfait qui ne vous ressemble. Et vous pouvez vieillir, vous transformer, vous flétrir même, je vous verrai toujours triomphalement radieuse et belle entre toutes, parce que je vous aime !... Mais vous, pourquoi ne m'aimez-vous pas? Dites-moi seulement par quoi je vous ai déplu?

Elle le regarda, si pâle et doux à la clarté des étoiles, puis murmura :

— Quand je t'ai pris, j'étais désespérée. J'étais lasse d'un autre amour...

— Un autre ! encore ! dit-il se reculant, avec une peur d'elle qui maintenant lui venait.

Elle continua sans l'entendre, recueillie, avec un attendrissement :

— Un besoin me torturait, celui d'une tendresse presque maternelle. Tes frôlements avaient la grâce de l'enfance ; tes cheveux blonds se bouclaient sous mes doigts, ton haleine exhalait la pureté des petites bouches roses. Tu riais avec des cascades joyeuses et gamines, tes gestes fous rappelaient l'écolier. Et tendre, avec cela, comme une fleur qui s'ouvre, tout de suite les pleurs ou la rosée au bord des cils.

La première fois que tu te roulas à mes pieds, tu m'appelas «petite mère». Une douceur inattendue coulait en moi, une sorte de bonheur que je ne connaissais pas encore. Encore une fois je crus que c'était toi l'amour ! Toi, avec tes caresses chastes, tes pudeurs craintives, tes lèvres tendres qui hésitaient à se poser sur les miennes et me caressaient d'un long souffle avant de me brûler !...

Mais tu demeuras l'enfant, l'être faible, le cerveau inachevé en qui les virilités morales sommeillent encore. Je me sentis toujours seule dans la vie : le « maître » n'était pas venu !

— C'est ma jeunesse qui vous a déplu? Vous auriez pu me donner crédit, Juana : je vieillirai !

Elle secoua la tête :

— Mon cœur n'attend pas.

— Donc, le maître est venu?

— Peut-être.

— Et que ferez-vous de moi?

Elle balbutia :

— J'espère que vous serez raisonnable.

— Vous croyez ? Mais... qu'est devenu l'autre... celui que vous avez trahi pour moi ?

— Que vous importe ?

— Beaucoup ; je n'aime pas à plagier.

— Ah ! vous raillez !... Il est mort.

— J'entends bien ; mais... comment ?

— En duel.

— C'est donc lui que le comte de Mahé a...

— Oui.

André passa lentement les mains sur son front et ses yeux, comme pour en écarter une vision d'épouvante. Cependant la vision persistait, horrible. Cette femme en son long fourreau noir d'où émergeaient des blancheurs sculpturales, éclatantes dans la nuit, menaçante en sa pose hiératique, le front levé, deux étoiles sinistres sous ses paupières immobiles et le trait sanglant de sa bouche mortelle; cette femme, surgissant au-dessus des tombes vaguement claires dans l'ombre basse des cyprès, venait de frapper son cerveau d'une terrifiante stupeur de rêve. Il lui parut la voir grandir, génie du mal, ange de la mort, planant sur ces tombes, et comme si tous ceux qui dormaient là y eussent été couchés d'un geste de sa main fatale. Tous avaient connu ses baisers et tous en avaient été foudroyés. Alors lui, lui aussi allait tomber, cadavre déjà, et rouler là, en bas, dans cette fosse commune où la sœur de don Juan enterrait ses amours !...

Une moiteur coula sur tout son corps tremblant, ses yeux fixes s'agrandirent, il haleta et, nouant ses mains tordues d'effroi, il balbutia, la voix enfantine :

— J'ai peur.

Et puis, il reculait. Jeanne, inquiète, marcha vers lui, murmurant des mots calmes qui apaisent. Mais André ne l'entendait pas ; seulement il la voyait venir, s'approcher, tendre la main, et son effroi s'exalta. Il se renversait, les bras allongés devant lui, les jambes fléchissantes, les yeux éperdus d'horreur, et il reculait, butant, soufflant dans un halètement de bête acculée, palpitante.

Tout à coup il chancela et s'abattit sur ses genoux, de ses mains écartées repoussant toujours la vision odieuse, le cou renversé, la face bouleversée, et ses longs cheveux épars, comme sous un vent de folie.

Jeanne se pencha sur lui et se redressa soudain, frissonnante :

— Dieu ! murmura-t-elle, il est fou !

A ces mots, le jeune homme bondit, les bras ouverts, et commença un long cri lugubre qui roula sous la voûte noire du parc, perçant, déchirant le silence, et comme s'il trouait la nuit.

Puis, tournant brusquement, André se prit à fuir avec une vitesse fantastique. courbé, et jetant ce cri lamentable :

— Fou !... fou !... fou !...

Il disparut.

Loin, dans la profondeur obscure des allées, sonna ce « Hou » intermittent et sinistre ; parfois indistinct jusqu'à s'éteindre, ou bien éclatant comme si le malheureux se rapprochait par instant dans le galop sans fin d'une ronde insensée.

* * *

Jeanne écoutait, penchée, le sourcil dur, avec une colère au fond de ses yeux baissés.

Qu'avaient-ils donc tous à mourir ainsi pour elle ? Sa beauté ? oui ! Mais elle n'était ni douce, ni heureuse avec eux. Son sourire s'effaçait vite ; ses baisers rares les fuyaient aussitôt. Elle ne dissimulait pas ses dédains, ses déceptions, ni l'insensibilité de sa chair à peine frissonnante, jamais pâmée. Pourquoi s'acharnaient-ils tous à la vouloir encore, toujours ? si épris d'elle qu'aucune autre femme n'existait plus pour ceux qui l'avaient une fois touchée ? Et, plutôt que de renoncer à elle, ils mouraient !

Quel don fatal, alors qu'elle, insatiable, inassouvie, n'éprouvait que dégoût aux caresses connues, avec une ardeur plus grande pour l'idéal encore jamais atteint !

Elle songea avec désespoir à la multiplicité des rêves qui s'étaient écroulés sur la fournaise douloureuse de son cœur. Elle retrouva, entassés comme des ruines, les débris de tant d'illusions dont elle s'était défendu l'approche, ne cédant qu'aux plus troublantes, aux plus trompeuses, et avec la peur, plus vive chaque fois, d'une déception nouvelle, un dégoût et une désespérance qui grandissaient.

Combien de fois, écœurée d'elle-même, n'avait-elle pas failli ouvrir d'une lame aiguë ce cœur impérieux, pour en apaiser, d'un coup brutal, l'exigence monstrueuse ?

Combien de nuits n'avait-elle point passées à pleurer et à prier, le sein meurtri sur l'ivoire d'un christ, implorant Dieu et lui demandant l'amour suprême ou la paix du néant.

Et fatale elle avait marché, sous une poussée mystérieuse, fauchant, comme le spectre hideux de la mort, les êtres aimants qui se rencontraient sous ses pas ! Inconsciente ? non. Elle se sentait vivre, agir. Impuissante ? oui, traînant, sans le vouloir, l'appât cruel de ses charmes ; assoiffée, sans qu'elle s'en pût défendre ; faible au désir, en dépit de son farouche orgueil, et impitoyable dans son rapide dégoût, encore que son cœur saignât tout bas de tant de plaies mortelles !...

Dona Juana se prit à pleurer, lasse, brisée ; sa fière nature s'adoucissant dans la solitude, elle vint, comme à un abri, s'appuyer à l'étroit autel, piédestal vide du temple élevé sur le caveau où elle dormirait un jour. Autour d'elle,

les dernières roses jonchaient les dalles de leur effeuillement. A travers les colonnettes, la sérénité du ciel tendait sa nappe limpide, vaguement bleue, doucement sablée d'or.

Jeanne, ayant pleuré, se prit à rêver.

* * *

Et dans son rêve une image passait : celle d'un cavalier de nerveuse et puissante allure, aux mouvements souples, au visage rude et doux. Fauve comme un lion, avec des yeux couleur de nuée blonde, striée des feux violets du couchant. Les mains, toutes petites, tordaient facilement une tige de fer. Une voix musicale comme la brise et comme la tempête. Un esprit qui sait tout et une naïveté qui ne veut rien savoir. Une force qui s'humilie devant toutes les faiblesses. Un charme qui se défend d'être vainqueur...

Cette image ainsi évoquée devenait vivante, et Jeanne commençait à sourire, et son cœur se reprenait à palpiter comme un oiseau pas tout à fait mort qui tout à coup remuerait les ailes.

Elle s'en était garée, de celui-ci, mais comme il l'attirait invinciblement ! Non, elle ne l'aimerait pas, si elle avait pu s'en défendre : mais elle l'aimait ! C'était une possession violente de tout son être ; un ordre impérieux, l'apaisement de ce besoin cruel qui toute sa vie l'avait torturée. Car celui-là, oh ! c'était bien l'élu, l'attendu, le maître !... Enfin, c'était l'amant.

A quoi bon lutter, se débattre ? Son cœur se fondait, ses fiertés s'éparpillaient comme des plumes arrachées, semées dans le vent. Une ardeur de prosternement, d'actions de grâces, la ployait, dévotieuse, à la seule pensée de celui devant qui le passé s'effaçait comme une fumée d'abord noire, puis blonde, puis transparente et presque plus réelle, qui monte en se noyant dans l'immense ciel bleu. Tout était pur désormais : dans son cœur, comme dans les célestes espaces, un seul Dieu rayonnant, un unique soleil !...

Jeanne arracha distraitement une poignée de roses, et d'un geste envolé, plein d'amoureuse grâce, elle les lança autour d'elle en souriant comme si elle eût donné la pâture aux colombes.

L'éparpillement clair des roses effeuillées s'abattit sur sa traîne et la constella. Alors, se trouvant exquisement parée, elle murmura, languissante :

— Pierre !

* * *

— Me voici, dit une voix rude.

Un jeune homme sortit rapidement de l'ombre d'une colonne derrière l'autel et vint se planter, superbe d'attitude hautaine, devant la comtesse Jeanne, effrayée.

— Vous ! murmura-t-elle.

Puis, son effroi disparut devant la joie de le contempler. La sveltesse robuste de Pierre était encore accusée par son costume de chasseur, étroit, sanglé, avec le fourreau de sa dague qui lui battait la hanche. Ganté de gris, le feutre au poing, la face altière, il avait le grand air d'un fier seigneur. Jeanne frissonna d'un bonheur immense.

— Vous me cherchiez ? dit-elle de sa plus enveloppante voix, avec un pas vers lui qui la donnait, les bras tombants, le buste offert, les seins lumineux dans le baillement du velours noir.

— Non, dit-il rudement.

Elle le regarda mieux, et, brusquement anxieuse, lui vint tout près du visage, les yeux dans les yeux :

— Qu'avez-vous ?

A ce moment, le hurlement du fou, qui tournait, lamentable, sous le taillis plein d'ombres, éclata proche, comme s'il revenait.

Jeanne frémit sous le regard de Pierre.

— Celui-là est fou, prononça durement le jeune homme.

Elle murmura :

— Est-ce ma faute ?

— J'étais là, répliqua-t-il brièvement.

Alors, Jeanne se redressa, hautaine à son tour :

— Ensuite ! Qu'avez-vous à me dire ?

Il répondit, la voix mouillée d'une émotion déchirante :

— J'aimais cet enfant comme un frère. Il était doux et pur. Vous l'avez souillé et vous l'avez tué, lui comme les autres. Misérable !...

Jeanne porta les mains à son cœur comme si elle venait d'être frappée, respira longuement, étourdie du choc ; puis, de son ton royal, se haussant au-dessus de l'outrage :

— Épargnez-vous, dit-elle simplement, cela ne m'atteint pas. Un mot seulement. Depuis un mois que vous me priez d'amour, si bien qu'hier, enfin, je vous ai répondu, à peu près, que je vous aimais, vous ai-je demandé compte de votre vie passée, de vos amours défuntes ? Quel âge avez-vous, Monsieur de Parny ? Le mien, je suppose : trente ans. Combien de femmes avez-vous aimées, séduites, trompées, abandonnées, désespérées peut-être jusqu'à l'infamie ou jusqu'à la mort, depuis vos vingt ans seulement jusqu'à ce jour ? Répondez...

— Quel rapport ? balbutia Pierre interdit.

Elle continua :

— Le nombre vous échappe, n'est-ce pas ? C'est si naturel qu'on laisse une femme, alors qu'on ne l'aime plus ? Qui songerait à s'en étonner et à s'en souvenir ? On doit y mettre des formes, voilà tout, quand on est bon gentilhomme. Mais s'il plaît à une femme, déjà fort malheureuse et confuse d'avoir cédé, de

vouloir reprendre sa liberté alors qu'elle a cessé d'aimer, c'est une autre affaire. Et si le malheur veut que l'abandonné ne puisse se consoler, la femme est... ce que vous disiez tout à l'heure, Monsieur, une misérable. Car elle doit traîner éternellement le boulet des tendresses mortes, quand il vous sied à vous de le détacher avec la plus sereine désinvolture.

Je n'avais pas autre chose à vous dire. Vous étiez là, vous savez tout; tant mieux. Votre conclusion, je vous prie !

Elle descendit d'un pas la marche de l'autel, déjà tournée vers l'allée qui devait la ramener chez elle, et la tête haute, sans défi, mais fière et noble, et cependant ravagée d'une douleur contenue qui la blêmissait même à la clarté blême des étoiles.

Pierre étouffait d'une émotion terrible. Cette femme, il l'aimait, et elle l'épouvantait d'horreur ! Il la désirait avec une rage bestiale et se sentait, lui aussi, prêt à mourir plutôt que de la rendre dès qu'elle lui aurait appartenu. Un besoin le tordait de jeter à ses pieds cette tigresse royale, de la posséder cruellement, en maître. Mais, il le sentait bien, ce serait lui bientôt qui ramperait comme les autres, tremblant de la perdre, ensorcelé d'amour jusqu'à en devenir fou.

Alors, lui encore servirait de pature à l'insatiable ?... Un jour, bientôt peut-être, ses os blanchiraient, là sous l'herbe, tandis qu'elle, toujours debout, tendrait ses bras avides à quelque autre amant ? Ah ! non !...

Il se jeta sur elle et l'étreignit.

— Tu m'aimes ? lui cria-t-il, effleurant son visage.

Elle ferma les yeux dans un ravissement.

— Je t'aime, murmura-t-elle.

— Si je te voulais, serais-tu à moi ?

Elle prononça dans le souffle d'une défaillance suprême :

— Je t'appartiens !

— Je te prends donc ! cria Pierre férocement.

Et, la jetant sur l'autel, il l'y cloua de sa dague plantée en plein cœur.

Dona Juana, morte en extase, souriait dans sa pose de statue couchée sur un tombeau.

GEORGES DE PEYREBRUNE.

Les Larmes de Sainte-Beuve

Sainte-Beuve a été l'amant des onze mille vierges, mais pas une femme n'est tombée sur son cœur en lui disant : « Je t'aime ! » Être aimé, c'était l'idéal pour ce poète qui se cachait sous le critique, — un grand poète méconnu parce qu'on l'avait salué grand critique, — l'opinion ne veut pas qu'un homme soit deux fois grand.

J'ai connu Sainte-Beuve beaucoup plus qu'il ne se connaissait lui-même, car il promenait sa lanterne tout autour de lui en restant dans l'ombre. Il y avait çà et là des réverbérations, mais c'était presque toujours pour lui des éblouissements. Vaillant esprit, il s'épuisait en de vaines aventures.

Grand portraitiste, il se croyait historien, mais il se perdait dans l'histoire. Il s'efforçait de se donner le caractère d'un homme politique, parce qu'il avait touché à toutes les politiques. Il croyait de sa dignité de trahir ses amitiés, disant que la vérité était son seul culte. Il a trahi Dieu lui-même, qui avait été son ami, son ami de jeunesse ! Et toutes ces trahisons, pour ne pas trahir la vérité.

Or, qu'était-ce que la vérité pour lui ? Un idéal qu'il avait métamorphosé mille fois sous ses mains capricieuses. Il faut lui rendre cette justice qu'il ne trahissait pas les femmes.

Cet homme, ce galant homme, à figure de moine, n'était pas né pour la solitude : malheur à l'homme seul ! Sitôt qu'une femme apparaissait, le poète se réveillait sous le critique. C'était le charmant Sainte-Beuve. Par malheur pour lui, on ne lit plus ses adorables et pénétrantes poésies, mais il demeurera le grand critique du dix-neuvième siècle.

Je l'ai rencontré la première fois au café Procope, où Jules Sandeau me présenta à lui comme un « rimeur vivant de temps perdu ». Il avait dépassé les trente-quatre ans, je n'avais pas vingt ans. Il aimait à se retourner vers la jeunesse, d'où qu'elle vînt. Il me pria de dîner avec lui au cabaret. J'étais ravi de la rencontre ; pour moi, Sainte-Beuve était une des figures les plus curieuses de l'école romantique ; il n'avait ni les hardiesses sublimes, ni le fin dessin, ni les larges coups de pinceau, mais il avait osé redorer d'une touche

amoureuse, tout imprégnée de lumière, les poètes du seizième siècle, condamnés par Boileau. Je m'étais égaré bien des heures dans les méandres de sa poésie. Il me semblait qu'il eût découvert un nouveau sentier pour descendre dans le cœur humain.

C'était pour moi un Marivaux mélancolique, en vers plus qu'en prose. Il y avait là bien un peu de commérage dans son affaire, mais c'était ce commérage même qui me donnait l'envie de le voir de plus près. Je n'étais pas encore initié aux mystères d'Éleusis; il allait tout me dire.

Mais dès les premières minutes du dîner je m'aperçus que c'était un poseur de points d'interrogation. Il me fallut lui conter mes aventures; il me questionna sur mes premières aurores poétiques, sur mes perspectives dans l'avenir. Ce ne fut pas tout : « Dis-moi des vers de toi, je te dirai qui tu es. » Il me fallut lui débiter des sonnets. « C'est bien, c'est bien, me dit-il, je donnerai cela à Buloz. Nous ferons un bouquet rustique qui aura sa saveur printanière. »

Il finit par me parler de lui, mais on eût dit qu'il parlait hébreu, tant j'avais de peine à le comprendre dans sa ténuité, dans ses images, dans ses nocturnes.

Nous avions vidé une bouteille de vin de moulin-à-vent, la seconde devait y passer. Il était amoureux dans sa paroisse, il rappela le vers ancien :

Le vin nous fait aimer et l'amour nous fait boire.

Nous parlions d'amour et nous buvions encore. Mais nous étions sous la treille romantique, et là, si on se grisait, on ne s'enivrait jamais.

* * *

Ce jour-là, Sainte-Beuve fit la conquête de mon esprit. J'avais reconnu un cœur téméraire trop irritable, mais dont les colères mêmes avaient un accent généreux; une intelligence inquiète, lumière et nuage, vrai ciel de printemps; une science profonde et troublée jusqu'à l'abîme.

En ce temps-là, il avait encore Dieu pour compagnon de voyage, mais il le laissait souvent en route.

Notre amitié dura jusqu'à sa mort, l'espace de trente-quatre ans, l'âge que Sainte-Beuve avait ce jour-là. Durant les premières années, elle fut d'abord intime jusqu'à la confession. On se perdait un peu de vue, on se retrouvait avec un cordial sourire; on se reperdait, on se retrouvait encore. Nous dînâmes souventes fois chez le prince Napoléon, chez la princesse Mathilde, chez Marie Garcia, chez la comtesse de Loynes, chez Mme de Païva, chez le docteur Véron, assis à côté l'un de l'autre, discutant belles-lettres et beaux-arts, mais très heureux, lui comme moi, quand nous étions séparés par quelque char-

mante voisine. Tant il est vrai qu'il n'y a de belle amitié que si l'amour y répand son bouquet.

Mon dernier dîner avec lui se passa bien peu de temps avant sa mort. C'était chez lui. Il m'écrivit que Marie Sass serait du dîner. La maison de Montparnasse était tout en fête : des fleurs dans le jardin, des fleurs sur la cheminée, des fleurs sur la table, quoique en ce temps-là les tables ne fussent pas comme aujourd'hui un parterre de roses.

Tel était Sainte-Beuve trente ans auparavant, tel il était encore avec son doux et vif esprit. La mort frappait à la porte, mais il la bravait en philosophe païen qui va se coucher dans l'éternité avec sa conscience à côté de lui.

Qui le croirait? ou plutôt qui ne le croirait pas? puisque c'est la loi de l'humanité. Quoiqu'on jugeât Sainte-Beuve le poète — car ce jour-là c'était le poète — bien malade, le dîner fut très gai. Jamais Sainte-Beuve ne fut meilleur convive. On apporta tous les vins de la cave; il trempa les lèvres dans les six verres qu'il avait devant lui. Bien mieux! il voulut boire dans le verre de Marie Sass, comme s'il dût y prendre un peu de la robuste santé de la cantatrice endiablée.

Il eut des mots charmants pour tout le monde, il me rappela mes vers de vingt ans : *Gardons un épi d'or de toutes nos moissons.* Il but au succès de l'*Histoire d'Alcibiade* de Henry Houssaye, qui était aussi du dîner. Il improvisa un joli toast à Marie Sass, reine de l'Opéra. Pas un mot de sa santé, bien entendu; il avait l'air le plus vaillant : c'était son banquet des Girondins.

Il me rappela le mot, ce mot du malin Louis XV à l'ambassadeur de Venise : « Combien sont-ils au Conseil des Dix? — Quarante, » dit l'ambassadeur, se croyant plus malin que le roi. Mais Sainte-Beuve prouva bientôt que le roi n'était pas si bête. « A l'Académie, les Quarante, combien sont-ils? demanda Mlle Sass. — Dix, » répondit Sainte-Beuve. Et il en compta dix, mais il fut forcé de se compter.

On chanta jusqu'à minuit, du moins il écouta chanter Marie Sass et le baryton Maurel, qu'elle avait caché dans un pli de sa robe. On lui chanta ce qu'il aimait; Lulli, Mozart, Glück, Gounod, furent évoqués tour à tour dans leurs plus beaux airs; Sainte-Beuve était tout yeux et tout oreilles; sa figure s'illuminait, lumière de l'aurore future! Il écoutait son chant du cygne.

Tout le monde voulut l'embrasser en le quittant. Nous partions pour l'Italie, nous espérions bien le retrouver vivant, mais nous ne devions plus le revoir.

Ce fut à Florence, où nous étions venus sans songer à nous rencontrer, Marie Sass, Saint-Victor Ziem, Henry Houssaye et moi, que nous apprîmes par le *Figaro* la mort de Sainte-Beuve.

Ce jour-là, nous devions dîner avec deux jeunes comédiennes amies de Sainte-Beuve. Ce dîner fut consacré à sa mémoire; on ne parla que de lui. Je crois que son esprit est revenu ce soir-là parmi

nous. « Vous rappelez-vous, me dit Marie Sass, qu'il a bu dans mon verre il y a quinze jours? » Elle prit sa coupe de vin de Champagne, son verre, pour boire à Sainte-Beuve : une larme tomba dans le vin.

*
* *

Sainte-Beuve a pleuré, ce n'est pas quand Dieu s'est caché pour lui, ce n'est pas à son enterrement civil, ce n'est pas à la mort de sa jeunesse.

Il a pleuré souvent, la nuit, quand il rentrait dans sa chambre nue et froide, où ne l'attendait pas une femme aimée; je me trompe, j'ai voulu dire une femme qui l'aimât, lui, Sainte-Beuve. Sainte-Beuve Apollon, mais Apollon du réverbère. Il ne trouva pas une femme pour être sa femme. Il la voulait belle, mais elle le voulait beau. Il y a des hommes qui ne sont pas aimés, et, parmi ces hommes, des poëtes, parce que la nature railleuse s'est amusée à les faire laids, témoin Allain Chartier, témoin Sainte-Beuve. Allain Chartier a été embelli pour l'histoire par le baiser d'une reine de France! Mais Sainte-Beuve est peut-être mort sans ce sacrement de l'amour.

Et pourtant Sainte-Beuve était charmant dans la causerie, il avait des amis de toutes sortes, pour sa bonté, pour son esprit, pour ses mots de sentiment, pour ses mots cruels, pour ses amitiés, pour ses trahisons; mais il eut beau dire et beau faire, il eut beau rechercher le coin des femmes, il eut beau leur prouver qu'il était familier à toutes les fémineries, à tous les serpentements, à toutes les ondulations; il eut beau être tour à tour attendri et moqueur, il eut beau prendre les mines de Werther et des airs de Lovelace, rien n'y fit.

Il avait cru naïvement que ses vers lui seraient lettres de recommandation. Il s'était mis en quatre, mais on ne le prit jamais pour un diable à quatre. Il décrocha des étoiles au ciel pour celles qu'il aimait, comme d'autres offrent des diamants, mais jamais une femme ne fut prise à ses séductions : on l'aimait comme un ami, mais point comme un amant; une fois seulement on lui a fait la grâce de prendre le masque de la passion, s'il faut en croire son livre *De l'Amour*.

N'être pas aimé! ne pas avoir place au banquet de la vie, quand on est aussi vivant que le premier coquin qui s'enivre avec les filles, les coudes sur la table; être un homme de marque, et ne pas marquer sa griffe triomphante sur le cœur d'une créature adorée; être bien accueilli dans tous les mondes, y coudoyer des duchesses railleuses et des bourgeoises épanouies, sans qu'une main vous fasse signe, et sans qu'un regard vous brûle; se réveiller le matin sans jamais recevoir, par la petite poste ou par un groom distrait, quatre lignes qui font battre le cœur; comprendre les splendeurs du ciel, mais être seul pour les comprendre, ou, pour parler en prose, rentrer chez soi sans être poursuivi par une jalouse ou, une affolée qui force la porte. N'est-ce pas la désolation des désolations?

Sainte-Beuve fut l'éternel inconsolé! Il se disait pour se réconforter un instant le beau vers de Voltaire, le plus beau vers de sentiment et de vérité qui soit tombé du cœur d'un poète :

C'est moi qui te dois tout, puisque c'est moi qui t'aime!

En effet, être aimé n'est presque rien, mais aimer c'est tout!

* * *

Ceux qui ont vu Sainte-Beuve jeune ne l'ont pas trouvé plus beau que Sainte-Beuve vieux. O cruelle nature! qui donne à un poète le sentiment du beau et la soif d'être aimé, quand elle n'a revêtu leur âme que d'un masque comique! Rien n'était venu à point dans la figure de Sainte-Beuve : quelques rares cheveux roux, des oreilles en plat à barbe, un front sillonné dès l'aurore, des joues luisantes et colorées, dans un visage légèrement orangé, un petit nez en éveil, des yeux vifs, mais mal enchâssés, une bouche gourmande, mais décolorée, un menton fuyant où la barbe était mal semée, le tout sur un corps grêle et court.

Mais Sainte-Beuve avait, pour ainsi dire, vaincu la nature : une suprême intelligence rayonnait sur son front, l'esprit éclatait dans ses yeux, la bonté animait son sourire. Mais il ne fallait pas le mettre en colère, car tout son travail de retouche s'effaçait dans la laideur primitive.

Le nuage passait vite.

Il avait beau faire, il n'arrivait pas à changer sa figure. Il lui fallait vivre et aimer avec la sienne. Il ne se fit jamais d'illusions. Pauvre Sainte-Beuve! a-t-il dit plus d'une fois en se regardant dans un miroir. C'est que son idéal, son souverain idéal, fut toujours d'être aimé, même jusqu'à la fin. Aimé! il l'était par ses amis; aimé! il ne l'était pas par les femmes! Elles lui donnaient la mauvaise monnaie de l'amour, l'amitié! Eh bien! cet homme hors ligne, qui avait commencé par aimer Dieu, qui avait dans son expression je ne sais quoi du cénobite, je m'explique pourquoi il est tombé dans l'athéisme : c'est qu'il en voulait à Dieu de lui avoir donné un pareil corps pour une pareille âme. Je me trompe, il niait Dieu pour ne reconnaître que le hasard. Car si Dieu eût existé, il ne se fût pas joué d'une âme comme la sienne.

Chaque fois qu'on lui parla de publier son portrait, il dit avec un sourire de résignation : « A quoi bon? » Il voulait effacer l'homme dans l'œuvre.

* * *

Le rêve de Sainte-Beuve fut donc d'être aimé; ce ne fut qu'un rêve.

Quand je connus Sainte-Beuve, une vague aspiration vers l'Académie l'apaisait déjà dans ses vagabondages poétiquement amoureux.

Je dis poétiquement, car la première venue lui inspirait des hémistiches bleus, quoiqu'il aimât le terre à terre. Il était toujours au pourchas de quelque fillette du pays latin, une désœuvrée ou une boutiquière, ce qui ne l'empêchait pas de jeter quelques autres hémistiches plus endiamantés chez les femmes du monde soutachées de littérature; mais le pur bas-bleu, il ne l'aimait pas.

Un soir que nous errions sous les galeries de l'Odéon par une pluie battante — pour la première fois de sa vie, il avait oublié son parapluie — il me dit, en saluant une étalagiste en librairie : « Si nous dînions avec Roxelane ? »

La demoiselle répondit à son salut par un sourire de franc-maçonnerie galante. C'est qu'ils avaient déjà dîné ensemble.En ce temps-là, on dînait à six heures. La demoiselle ne fit pas de façons. Elle pria sa voisine de veiller sur ses livres, elle mit son chapeau de travers et nous accompagna discrètement comme une femme qui suit le même chemin. En deux minutes, nous voilà chez Pinson, dans un petit cabinet familier à Sainte-Beuve. Pinson lui-même apparaît : « Je sais, dit-il, d'un air entendu : une soupe à la bisque, une sole à la normande, une fricassée de poulet aux truffes. — Oui, oui, interrompit Sainte-Beuve, au hasard de la fourchette, avec une bouteille de moulin-à-vent. — C'est cela, dit la demoiselle, pour me faire tourner la tête. »

On se mit à table. La fille était assez jolie, une petite Roxelane qui ne demandait qu'à jeter son chapeau par-dessus la bouteille de moulin-à-vent, mais avec elle il ne fallait pas causer littérature. Elle avait horreur des livres depuis qu'elle en vendait, comme les petites bonbonnières ont horreur des bonbons. Aussi, dès que Sainte-Beuve ou moi nous prononcions un nom connu dans les lettres, elle se mettait à chanter les ballades de Victor Hugo et d'Alfred de Musset.

— Voyez, me disait Sainte-Beuve, nous avons bien tort de ne pas faire de chansons !

Il avait peut-être raison, les poètes ne sont lus que par les poètes, ils montent dans les sphères radieuses; tandis qu'ils sont chantés par des lèvres de vingt ans, quand ils descendent jusqu'aux strophes familières; tout poète renferme un oiseau royal et un oiseau chanteur, un paon et un coq, un aigle et un rossignol.

*
* *

La petite Roxelane avait à peu près autant d'esprit que de figure, esprit retroussé comme son nez, des hardiesses, des impertinences, des *va comme je te pousse!* Le dîner était devenu fort gai. Quand Sainte-Beuve s'amusait, il s'amusait bien et moi pareillement, mais je m'amu-

sais surtout du spectacle. Je comparais les trois Sainte-Beuve, la gravité majestueuse du critique, la pénétrante mélancolie du poète consolé par les larmes, la gaillardise de l'homme de trente-cinq ans qui ne donne pas encore sa place au banquet de la jeunesse.

A la troisième bouteille, la petite Roxelane sauta comme une chatte sur les genoux de Sainte-Beuve, et l'embrassa à tour de bras. Il était rayonnant. On ne l'avait peut-être jamais si gentillement embrassé. Il y avait bien un peu de moulin-à-vent dans cette affaire. On rit beaucoup au dessert. On fit sauter un bouchon de vin de Champagne. La dame nous conta mille et une drôleries; elle nous fit l'histoire galante des galeries de l'Odéon, où, selon elle, on voyait venir des femmes du monde pourchassant des étudiants — Vieux clichés !

Vers minuit, nous descendons. Une surprise à la porte : un monsieur en garde national offre son bras à Roxelane, qui déjà avait pris le bras de Sainte-Beuve. L'homme de la garde nationale insiste brutalement. Elle l'envoie au diable dans le beau style. Sainte-Beuve contresigne. Il paraît que c'est le mari. « Comment, petite malheureuse, lui dis-je, si jeune et déjà mariée? » Sainte-Beuve, qui, on le sait, un jour d'orage, s'était battu au pistolet, un parapluie à la main, voulant bien être tué, mais ne voulant pas être mouillé, portait toujours son parapluie légendaire. Le voilà qui s'escrime vaillamment contre le garde national, lequel avait aussi le parapluie légendaire de son roi-citoyen. Vrai duel au réverbère. L'homme à la tunique est repoussé avec perte et ramasse son parapluie, que Sainte-Beuve a fait voler à six pas de là. Le poète repart en avant en reprenant le bras de Roxelane : « Je suis mariée, murmure-t-elle, mais je suis séparée. » « Je vois bien, lui dis-je en riant. » Et j'accompagne les fugitifs dans le souci d'un autre duel.

Sainte-Beuve n'était pas au bout de ses peines. Dans la peur qu'elle ne rencontrât son mari, il voulut accompagner la dame jusque chez elle, place de la Sorbonne. Quand elle arriva sur la place, elle poussa un cri digne de traverser les siècles, s'il y a toujours des femmes galantes : « O ma maison! il y a quatre jours que nous ne nous sommes vues ! — Comment, dit Sainte-Beuve, quatre jours sans rentrer chez soi ! Vous êtes donc bien pervertie? Ce n'est pas assez d'avoir un mari, vous avez quatre amants ! » La dame s'indigna. « Oh ! Monsieur, pouvez-vous me calomnier ainsi ! J'en ai à peine deux ! »

* * *

Je revis la petite Roxelane à son étalage, elle était plus pimpante encore. C'était à la brune, ses yeux noirs allumaient les livres et les cœurs.

Nous causâmes cinq minutes. Elle me raconta que le dernier dimanche elle était allée faire une partie de campagne avec Sainte-Beuve, bien loin, bien loin du côté d'Issy et de Vaugirard. Elle courait

dans les blés pour cueillir des bleuets. Elle effeuillait des marguerites avec lui, pendant qu'il lui débitait un sonnet sentimental.

Contre son habitude, elle s'était laissé prendre à la poésie du cœur; un peu plus, elle pleurait avec lui, mais en le regardant elle avait eu peur de cette tête de moine, quoique cette tête n'exprimât qu'une idée, l'ambition de toute sa vie : la douceur d'être aimé.

La petite Roxelane, qui se retrouvait ce jour-là jeune comme à quinze ans devant les efflorescences de la nature, ne demandait qu'à partir pour un voyage dans le bleu; il s'en fallut de bien peu que dans son expansion elle ne donnât son cœur et ses bras, et ses pâleurs, et ses larmes à Sainte-Beuve. Mais lui seul pleura.

— Comment? dis-je à Roxelane, vous ne lui avez pas au moins donné l'illusion!

Mais l'heure de l'expansion était passée. Elle me jeta seulement ces mots cruels :

— Oh! la la! Pourquoi faire? J'avais toujours peur d'embrasser un curé déguisé en homme.

* * *

A quelque temps de là, Roxelane fit du tapage avec un étudiant qui l'adorait et qui l'enleva à tous les adorateurs de la galerie.

— Tout s'en va! me dit alors mélancoliquement Sainte-Beuve : les dieux qu'on n'aime plus et les femmes qu'on aime encore!

Sainte-Beuve mourut avec la conscience légère. Il avait fait de belles choses, il avait ouvert ses mains pleines de vérité, quelquefois pleines d'argent, il pouvait s'en aller. Victor Hugo n'a pas dit en mourant s'il croyait à Dieu; ce qui est certain, c'est qu'il croyait à l'immortalité de son âme, sinon à l'immortalité de toutes les âmes. Sainte-Beuve, après avoir été un chrétien fervent, avait mis de côté Dieu le père comme Dieu le fils. On en a eu la preuve, non pas parce qu'il se fit enterrer civilement, mais parce qu'un de ses derniers mots fut celui-ci : *Rien dessus, rien dessous.*

ARSÈNE HOUSSAYE.

Les Dessous de cartes

VARIATIONS SUR LA DAMNATION

Entr'acte. — L'orchestre de Colonne venait d'exécuter en sourdine, du fin bout de l'archet, pour ainsi dire, toute cette délicieuse partie du Sommeil de Faust, du Chœur des Esprits et de la Danse des Sylphes. Encore tout entier sous le charme de cette hallucinante musique, et peut-être un peu cruellement tombé du haut de mes rêveries esthétiques dans le prosaïsme et le brouhaha d'un entr'acte, je prenais à partie mon voisin de fauteuil, l'électricien Forbster, et croyais me soulager dans cette facile boutade :

— « Avouez, cher Monsieur, que Berlioz a bien fait de naître en 1805. Né d'hier, il eût indubitablement mis en symphonie l'électrophore, le câble sous-marin ou quelque autre phonographe; et sans ce ridicule et nauséeux romantisme, dont il est visiblement imprégné et pourri, nous n'applaudirions pas aujourd'hui la trois-cent-quatre-vingtième et quelque audition de sa *Damnation*. La science moderne a tué le Fantastique, et avec le Fantastique la Poésie, Monsieur, qui est aussi la Fantaisie : la dernière Fée est bel et bien enterrée et séchée, comme un brin d'herbe rare, entre deux feuillets de M. de Balzac ; Michelet a disséqué la Sorcière, et, les romans de M. Verne aidant, dans vingt ans d'ici pas un de nous, pas un, en entendant la *Danse des Sylphes*, n'aura le petit accès de nostalgie légendaire qui me fait divaguer...

— « Mais d'une façon charmante, Monsieur, et très aimablement. »

— « Et je vous crois, Monsieur. Je suis de la vieille école. La Fonte des balles m'impressionne dans le Freyschütt, moi. Oui, ceci tuera cela. Hélas, cela a tué ceci. Nous n'avons plus un brin d'illusion dans la tête, mon cher Monsieur. Un traité de mathématiques spéciales à la place du cœur, des besoins de goret à l'entour du ventre, des martingales ou des tuyaux de course dans l'imagination avec un mouvement d'horlogerie dans le cerveau, voilà l'homme que nous ont fait les progrès de la science et ses belles découvertes. Si nous souffrons

encore un peu, nous autres, c'est que le vieil imbécile gobeur et emballé, le troubadour, l'article 1830, comme ricanent les modernes, se défend et se débat en nous; mais patience, il agonise. Dans dix ans d'ici on n'en entendra plus parler : tous bâtis sur le même modèle, utilitaires, sceptiques et ingénieurs. Ah! le grand Pan est mort, et vous êtes au nombre de ceux qui l'avez tué, oui, vous, Monsieur l'électricien; vous êtes un des assassins de la Fantaisie, avec votre horrible manie d'expliquer tout, de tout prouver, et auprès de vous le savant Coppelius, oui, l'affreux Coppelius, l'homme aux poupées de cire, est presque un honnête homme, ou du moins je l'estime pour tel auprès de vous.

— « Bien obligé, Monsieur, m'était-il répliqué sur le ton de la plus exquise politesse: cependant, si j'ai bonne mémoire, ledit Coppelius avait quelque peu escamoté la raison de l'étudiant Hoffmann, et je me permettrais de vous faire observer que jusqu'ici, du moins, je n'ai pas le plus petit cas d'aliénation mentale à me reprocher. »

— « Je crois bien. Vous la supprimez, vous, la Folie! la Folie, ce dernier refuge où un homme d'esprit, à terme de patience, pouvait encore se retrancher!

— « Je supprime la Folie!.. Enchanté de l'apprendre de votre bouche... encore un rare et nouveau mérite, que vous daignez me révéler.

— « Vous la supprimez, oui et non. Mais enfin vous l'analysez, vous l'expliquez, la déterminez, la localisez... vous la guérissez au besoin et par quels moyens! l'électricité et la thérapeutique. Vous avez tué le Fantastique, Monsieur.

— « Ah ça! faisait M. André Forbster, en changeant subitement de ton et se tournant à demi vers moi dans son fauteuil, est-ce sérieusement que vous parlez? Où avez-vous pris que nous ayons tué le Fantastique et que ce cher seigneur eût disparu de nos mœurs... mais jamais, jamais à aucune époque, même au moyen âge, où la Mandragore chantait tous les minuits sous l'affreuse rosée dégouttant des gibets, jamais le Fantastique n'a fleuri, sinistre et terrifiant, comme dans la vie moderne; mais nous marchons chaque jour en pleine sorcellerie, le Fantastique nous entoure, pis, il nous envahit, nous étouffe et nous obsède, et il faut être aveugle ou de parti pris pour ne pas consentir à le voir.

— « Oui, je sais, l'hypnotisme, le magnétisme, la suggestion et l'hystérie, les expériences du docteur Charcot à la Salpêtrière, les demoiselles déchevelées, qui s'arc-boutent sur les mains et font aimablement cerceau, sous le fallacieux prétexte qu'on leur a passé dans l'œil un reflet de cuiller, les accès de somnambulisme à tant l'heure et les grands écarts des Mme Donato. Moi, j'aimais mieux les possédées, les religieuses de Loudun et les convulsionnaires de Saint-Médard; au moins le décor y était. Ces tombes au clair de lune, ce ciel brumeux d'hiver et, au-dessus de ces torsions et de ces pâleurs de damnées, le

cône noir des cyprès agités par le vent et la bataille éternelle des nuages... cela vous prenait au moins les nerfs, l'imagination y trouvait son compte... Et le moindre petit exorcisme, quelle mise en scène! L'évêque s'avançant en tête de son clergé sur les degrés de la cathédrale; au fond le chœur illuminé, l'ombre piquée par le point d'or des cierges, l'orage grondant des orgues, le *Dies iræ* entonné là-bas dans les tribunes, et tout le peuple assemblé, agenouillé, prosterné à l'entour du portail, c'était superbe... au lieu qu'aujourd'hui, quoi! une pauvre petite salle d'hôpital, crépie à la chaux, bien nette et bien froide, une fenêtre sans rideau, et, jetée au travers d'une table à modèle, une malheureuse de Saint-Lazare, préalablement abrutie de morphine, nue jusqu'à la ceinture, et tout autour de cette viande de femme des messieurs décorés, professeurs de la Faculté, et des messieurs non décorés, des curieux et internes. Manquent absolument de chic, les possédées modernes!

— « Je vois que Monsieur est plein de littérature; Monsieur en tient pour le décor.

— « Absolument, Monsieur.

— « Oui, les grandes herbes des charniers onduleuses et pâles, les pieds désséchés des pendus se profilant en noir sur des ciels délétères, les rondes de feux follets sur l'eau morte des étangs, les *pchouitt, pchouitt* des lutins à tête de chauve-souris voletant dans la bruyère, l'œil de phosphore incandescent des chouettes, et la plaine d'ajoncs, où zigzaguent les gnomes; et les morts galopant sous des lunes de cuivre au-dessus des clochers des villes et des villages, et la course à l'abîme; hop, hop, les morts vont vite, la ballade de Lénore, les balais des sorcières hennissant dans le vent, les ossements qui cliquettent, le hibou qui glapit, le sabbat et les amours avec les boucs et les Tonny Johannot et le baptême de sang! Très joli, en effet, Monsieur, et très émouvant; mais, pour peu que vous vouliez vous en donner la peine, vous verriez, et très facilement, qu'à part les gibets, les herbes onduleuses, les murs de lazaret et les croix de cimetière, nous marchons dans la vie au milieu de damnés, de lutins à tête humaine et autres épouvantements, nous frôlons tous les jours des goules et des vampires; vous à qui je parle, vous comptez, j'en ferais le pari, parmi vos connaissances trois ou quatre sorcières; je connais, moi, deux égrégores, et je pourrais ici, dans cette salle du Châtelet, vous désigner et vous nommer plus de quinze personnes absolument défuntes, dont les cadavres ont l'aspect très vivant.

— « Vous vous moquez, Monsieur.

— « Pas plus que vous, je pense. Donnez-vous seulement la peine de regarder autour de vous, nous sommes ici en pleine assemblée de sabbat sabbattant, et je mets en fait que tous les soirs chaque salle de spectacle parisienne, celle de l'Opéra et des Français en tête, est un rendez-vous de mages nécromans.

— « Monsieur, il est un terme à certaines plaisanteries.

— « Et j'y mets un terme en effet, voici les preuves à l'appui. Faites-moi le plaisir de prendre cette jumelle et de suivre la direction que je vais lui donner; là-bas, au balcon, ces trois femmes élégantes en veste de peluche, en chapeau Directoire, évidemment trois demoiselles; regardez-moi ces pâleurs de craie, ces yeux noircis de kolh, et, comme une plaie vive ouverte en pleine chair, dans ces faces de trépassées, la tache d'écarlate des lèvres archipeintes, travaillées au carmin: ne sont-ce pas là de véritables goules, de damnables cadavres échappés du cimetière et vomis par la tombe à travers les vivants, pour séduire, envoûter et perdre les jeunes hommes? Quel sortilège émane-t-il donc de ces créatures, car elles ne sont même pas jolies, ces fripeuses de moelles, plutôt effrayantes avec leurs teints mortuaires et leur sourire sanguinolent. Hé bien! vous voyez la plus mince : un de mes amis s'est tué pour elle; elle a déjà mangé trois écuries de courses et leurs propriétaires, et met en ce moment à nul Bompard, le gros banquier de la rue des Petits-Champs; les autres sont à l'avenant. Le comte de Sanego, mari d'une délicieuse jeune femme, la plus jolie peut-être de la colonie espagnole, et, de plus, père de deux adorables Murillo blonds, est en train de se ruiner pour Irma, la plus vieille. Par quel horrible secret de luxure cette femme le tient-elle? Tenez, elle m'a reconnu et nous sourit de son sourire de goule, tout humide de sang.

« Filles d'enfer, démonnes de voluptés savantes et maudites, mortes damnées lâchées à travers les vivants.

« Voulez-vous maintenant lire un conte d'Hoffmann, regardez-moi là-bas l'avant-scène de droite, voyez-vous la belle Mme V... : détaillez-moi ce teint luisant de porcelaine et ces yeux d'automate en verre articulé! Les cheveux sont en soie et les dents en vraie nacre, comme celles des poupées... Elle est émaillée, dit-on, jusqu'au nombril, à cause des robes de bal, et dit: « Papa, Maman... et Bonjour, Excellence, » grâce à un ressort caché dans la soie du corsage, et que M. V... sait presser à propos, les soirs de réception, en ayant toujours soin de marcher derrière elle. Produit d'exportation : elle vient d'Amérique, sait manier l'éventail, jouer de la paupière et semble respirer comme une personne naturelle; Vaucanson est dépassé. N'est-ce pas l'Olympia du docteur Coppelius! et si un mécanisme n'anime pas en effet ce mannequin de parade, quelle sorte d'âme intermédiaire et vague peut bien habiter ce corsage! Tenir entre ses bras cette Sidonie tournante, heurter ses lèvres au fard gras et froid de ses lèvres, cette idée-là ne vous fait pas frémir?

« Ce joli homme à la barbe en pointe, qui paonne auprès d'elle, est le docteur Miracle. Le docteur galvanise et remet tous les matins sur pied les mondaines trépassées de la veille; grâce à sa liqueur d'or et à ses pilules à base d'arsenic, le docteur réveille les agonies, ravigote les derniers spasmes et ressuscite les cadavres.

« Fouillez un peu du bout de la lorgnette dans le clair-obscur de ces baignoires: ces yeux ardents d'hallucinées, ces narines vibrantes, ces

mains exsangues et nerveuses tourmentant fébrilement l'éventail ou le flacon de sel, ces attitudes brisées d'oiseau blessé dans l'aile, ce sont les grandes dames mélomanes du monde... de la Juiverie et de la Banque, toutes ses clientes, au joli docteur; toutes morphinées, cautérisées, dosées, droguées, médicamentées, anémiées, poitrinaires, hystériques, et, grâce à lui, sauvées... et pourtant toutes, sans en excepter une, pourraient, en se tenant la main, ululer d'une voix plaintive le trop fameux chœur de Mireille :

Nous sommes les Mortes d'Amour,
Les pauvres femmes névrosées
Que Miracle a sans retour
A ses pilules fiancées!
Nous sommes les Mortes d'Amour.

« Plus loin, dans cette loge, entouré des siens, le baron Samuel : Guy de Charnacé l'a peint dans *le Baron Vampire;* il s'est enrichi au Krack en mettant sur la paille plus de trente familles catholiques, mais il protège volontiers les honnêtes jeunes filles de ces honnêtes familles, et s'efforce de réparer ses torts en les faisant entrer au Conservatoire; de là, à la salle de la rue Saint-Lazare, le pas est indiqué; le baron Samuel est le Bodinier du Ghetto, il protège les arts et la jeunesse : « Ces bovres betites, elles sont pien chentilles, et sans leur filaine religion... »

« Le moyen âge avait de ces youtres sinistres qui, vers l'époque des Pâques, égorgeaient un nouveau-né giaour, et puis criblaient ensuite de coups de couteau une hostie consacrée, dans le pieux espoir d'y voir perler du sang : un peu du sang de l'affreux Dieu chrétien.

« Je vois là-bas, dans une seconde loge, une petite femme honnête et fraîche comme une rose, qui ne manque pas une exécution capitale place de la Petite-Roquette; je la connais et la reconnais, elle était à Marchardon, elle était à Gamahut, cet été elle est venue huit jours de suite pour ne pas manquer *celle* de Pranzini; une véritable fête. C'est d'ailleurs une petite femme exquise, mais elle adore les assassins et frissonne d'une volupté profonde en voyant choir une tête coupée. Les sorcières aussi passaient au moyen âge pour être très friandes du sang des suppliciés.

« Là-bas, à trois rangs derrière nous, aux fauteuils d'orchestre, ce grand gaillard à fortes moustaches rousses, à torse d'écuyer, a une spécialité : il n'aime que les femmes phtysiques; toutes ses maîtresses meurent dans l'année : l'amant des condamnées; en magie noire, ces amoureux à goûts bizarres ont un classement à part dans la démonialité.

« Enfin, je vois là-bas une très jolie brune, que je ne vous désignerai pas, car elle est mon amie, que la Sainte Inquisition, en quinze et seize cent, eût bel et bien fait rouer et brûler vive... En l'an de

grâce 1888, elle va et vient, opère en pleine liberté. Cette jolie femme en est à sa quatrième expérience; trois maris sont déjà décédés à la peine, et trois gaillards : un lieutenant de louveterie et deux capitaines de l'armée, dont un de cuirassiers; au bout de deux ans de ménage, n i ni, fini; vidés, fripés jusqu'aux moelles, la poitrine rentrée, les jambes flageolantes : des pantins cassés... elle, toujours grasse, fraîche et bien portante, hérite de leurs rentes et semble hériter de leur santé... ils fondent comme cire dans son alcôve... Le quatrième se défend encore, mais il est déjà bien changé. Avez-vous lu dans les *Contes drôlatiques* de Balzac un fabliau appelé le Succube? Sous les Valois, il n'en fallait pas plus à une femme de bien pour être conduite au bûcher...

« Vous voyez donc, cher Monsieur, que nous sommes ici en belle et bonne compagnie, et en société très folâtre, et encore ne vous ai-je cité que les personnes de ma connaissance, bon nombre d'intéressants sujets ont donc dû m'échapper. Résumons : nous avons dit des goules, des vampires, des mortes, des lamies, une poupée d'Hoffmann, un succube, un incube. Mais pardon, cher Monsieur, la musique commence. Monsieur, bien obligé.

JEAN LORRAIN.

Les Philosophes du siècle

JOUBERT

Lorsque, pendant de longues années, on a vécu dans l'intimité intellectuelle d'un penseur et d'un moraliste aussi passionnant que Joubert, il est difficile de se résoudre à ébaucher une esquisse de son doux et pénétrant génie, tant la tâche paraît complexe et périlleuse, tant il est malaisé de résumer en quelques traits précis la caractéristique d'une œuvre aussi exceptionnelle, aussi originale, que les *Pensées* et la *Correspondance*.

Nourri de cette substantielle moelle, l'esprit éprouve une difficulté véritable à opérer en lui-même le travail nécessaire de synthèse et de condensation pour présenter en un *Tout* les impressions diverses que l'œuvre du philosophe Joubert a laissées en lui.

Assiégée de mille souvenirs brillants et indélébiles, la mémoire est impuissante à coordonner, en les classant avec méthode, les aperçus admirables de justesse, les maximes resplendissantes de l'éclat du vrai, les pensées morales empreintes d'une indicible douceur, les vues spéculatives ou esthétiques illuminées intérieurement par les clartés exquises de l'idéalisme le plus pur; aussi doit-elle se résoudre à un rôle effacé dans une étude entreprise pour essayer de vulgariser de plus en plus parmi l'élite la connaissance de ce délicat méditatif qui doit occuper dans notre littérature nationale une place à part, de ce subtil penseur que la postérité confondra avec La Bruyère et Vauvenargues dans une égale admiration.

* * *

Nous allons, ici, sans insister sur le côté biographique depuis longtemps déjà fouillé de main de maître, nous demander quel peut être cet homme que les plus grands esprits du siècle se plaisent à citer comme un modèle d'atticisme, de finesse, de concision, d'élégance, de profondeur et d'ingéniosité.

Certes, il existe dans les sphères supérieures de l'intelligence contemporaine un courant de sympathie de plus en plus élargi pour

l'œuvre de Joubert; l'aristocratie de l'élite, s'il nous est permis de nous servir de cette expression, estime à sa haute valeur le philosophe et le critique qui fut le centre du groupe littéraire le plus remarquable peut-être de notre dix-neuvième siècle; mais la majorité des esprits distingués d'aujourd'hui ignore presque absolument l'homme de bien et le très délicat penseur honoré des amitiés les plus illustres, et dont l'influence a été si salutaire sur l'initiateur de notre littérature moderne, sur l'écrivain prodigieux à qui nous devons *les Martyrs* et *le Génie du christianisme*.

Nos efforts personnels n'aboutiraient-ils qu'à inspirer à un petit nombre le désir d'entrer dans l'intimité de J. Joubert, que nous estimerions avoir contribué dans une large part à leur perfectionnement intellectuel et moral; car il suffit ici-bas d'être l'apôtre d'un seul homme ou d'aider (c'est le cas présent) dans la mesure de ses forces à la vulgarisation d'une œuvre au niveau des plus hautes aspirations, œuvre débordante de spiritualisme quintessencié, monument indestructible d'un Platon chrétien.

Mais c'est surtout aux heures sombres des inexprimables angoisses que le commerce de J. Joubert est particulièrement précieux. Les évolutions de sa pensée inaltérable de sérénité versent à l'âme qui s'y abandonne des trésors d'apaisement et de certitude.

* * *

C'est, je crois, à Mme de Beaumont que Joubert écrivait, dans une de ses heures languissantes de valétudinaire : « Je demande tous les jours à Dieu de me donner assez de vie pour placer dans votre alcôve les livres que vous devez lire. Si je puis mûrir ce choix, j'estimerai mon rôle accompli. »

Pensée profonde sous une apparence de puérile exagération!

Souci touchant, si on se rappelle la tendre amitié que le philosophe avait pour cette femme d'élite, qu'il définissait « une admirable intelligence »; mais surtout, vérité singulière et d'une portée considérable pour qui comprend toute l'importance, dans la vie intellectuelle, d'une direction savante, d'une expérience assagie, d'un goût éclairé.

Ce que Joubert n'a pu être pour la gracieuse Pauline de Montmorin (puisque la mort la lui a si prématurément ravie), il doit le devenir tous les jours davantage pour les esprits soucieux de déployer leurs ailes et d'agrandir leur horizon.

C'est à cette auguste tâche qu'est voué l'auteur des *Pensées*.

Sa douce sagesse, sa consolante philosophie, sa science achevée du sentiment, attireront à lui tous ceux dont l'âme a besoin d'une forte hygiène morale; tous ceux qui, dans la fièvre troublante de l'activité moderne, flottent au gré des doctrines malsaines ou contradictoires, et qui, faute de critérium, de point fixe en un mot, se laissent

glisser insensiblement sur la pente fatale du doute et de la négation, c'est-à-dire du désespoir et de la mort!

D'ailleurs la règle morale de Joubert n'exige pas, pour porter ses fruits, une atmosphère d'exception. Toute sa philosophie, vieille comme le bon sens, limpide comme la lumière, est avant tout une philosophie chrétienne.

Elle joint à la fermeté d'Épictète la touchante austérité de Marc-Aurèle; elle est issue directement de celle de Pascal, écrasant tous les efforts passés et futurs du rationalisme; car si l'aigle de Port-Royal a dit: « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas, » l'auteur des *Pensées* a écrit avec une concision non moins frappante cette phrase dont le sens devrait être continuellement médité: « Je ne veux ni d'un esprit sans lumière, ni d'un esprit sans bandeau. Il faut savoir bravement s'aveugler pour le bonheur de la vie. »

* * *

Il s'est trouvé cependant des esprits chagrins qui ont cru devoir reprocher à Joubert de n'avoir rien inventé en morale, en esthétique ou en philosophie, et de n'être qu'un traducteur ingénieux de la sagesse banale, celle qui court les rues. On a cherché à ne trouver en lui qu'un émailleur habile, qu'un lapidaire minutieux de la pensée. Et le parti pris a été chez certains critiques jusqu'au point de lui méconnaître toute originalité, toute inspiration libre et géniale, toute valeur personnelle, autre que celle d'un classificateur d'idées vieillies, d'une sorte de numismate érudit de la monnaie commune.

Une telle opinion implique une bien superficielle conception du génie. Incontestablement, si, par amour irréfléchi de la nouveauté, on cherche dans les *Pensées* des vues compliquées et bizarres, des solutions inattendues aux problèmes éternels, on aura raison de reprocher à Joubert sa soi-disant infériorité de spéculatif. Il n'a pas inventé de système, n'a jamais fondé d'école, n'a pas cherché d'explications savantes au sens énigmatique de la vie; il s'est contenté de suivre les voies tracées, d'allier avec une sagacité parfaite le passé au présent, l'antiquité aux temps modernes, de ne rien répudier d'utile de l'héritage des siècles, de ne rien perdre des bienfaits inappréciables de la tradition. C'est un *ancien* dans l'acception la plus belle du mot. La magie du passé le séduit aussi complètement que celle de l'avenir. A ses yeux, l'humanité forme un tout indissoluble dont les manifestations, c'est-à-dire les nationalités, les civilisations, les littératures, doivent être considérées comme le développement normal et rythmique de la Pensée initiale, de l'Intelligence suprême. Son sage éclectisme répugne aux exclusions de parti pris. L'Antiquité lui semble très justement contenir le présent à l'état virtuel, de même que le présent implique l'embryon des futurs.

Cependant, pour qui observe les tendances de sa nature, il est indubitable que Joubert, dans son amour pour la tradition, s'est exactement jugé lorsqu'il a écrit cette pensée, qui résume bien son caractère : « Il me semble beaucoup plus difficile d'être un moderne que d'être un ancien. »

Mais quand il parle d'antiquité il entend toujours la saine antiquité, celle où l'esprit humain poursuivait son perfectionnement dans l'ordre, et non celle où se traînaient misérablement les infécondes et plates décadences, les siècles de Jeanblique et de Porphyre, de Plaute et de Pétrone.

* * *

Pour procéder avec méthode, il est utile, croyons-nous, de remonter aux sources, afin de pénétrer dans la genèse si intéressante de l'esprit de Joubert.

Né à Montignac, petite ville du Périgord, en 1754, il vint à Paris en 1778, où d'heureuses relations et sa curiosité naturelle lui permirent de se mêler au mouvement intellectuel de la fin du dix-huitième siècle. Familier des salons les plus frondeurs, commensal des philosophes à la mode et de la plupart des encyclopédistes célèbres, admis dans la familiarité des écrivains les plus illustres, il vécut à Paris au milieu de l'effervescence générale, voyant tantôt La Harpe, Marmontel, d'Alembert, dont il partageait les entretiens et la vie intime. Vers ce temps, il connut aussi Diderot, ce roi des charmeurs, qui tenait avec une souveraine autorité le sceptre de la conversation. Doit-on croire qu'il subit quelque temps l'influence de ce génie tourmenté et sans équilibre? Il serait téméraire de ne pas l'affirmer. Toujours est-il que s'il trempa les lèvres à la coupe fascinatrice de la philosophie nouvelle, on doit penser qu'il trouva bien vite des amertumes et des désillusions salutaires.

Cependant il fut assez mêlé aux extravagances des novateurs d'alors pour bien comprendre (ce qu'il écrit d'ailleurs lui-même) que « Diderot et les philosophes de son école prenaient surtout leur érudition dans leur tête, et leurs raisonnements dans leurs passions ou leur humeur ».

Désabusé des utopies brillantes, des systèmes vains et tapageurs, Joubert traversa dans la retraite et dans l'étude les années du Directoire et du Consulat, après avoir assisté en spectateur navré au déchaînement de la tourmente révolutionnaire. Il n'est pas dans le cadre de cette étude d'insister sur les détails intimes de l'existence du penseur, ni de voir éclore successivement les amitiés illustres qui, jusqu'à la dernière heure de sa vie, lui furent toujours fidèles.

Il nous suffira de rappeler le nom des deux plus célèbres de ses familiers, Fontanes et Chateaubriand, à la grandeur et la réputation

desquels, par une ironie bienfaisante de la destinée, il survivra probablement. Grâce à l'estime de Fontanes, devenu grand maître de l'Université sous le premier Empire, il fut nommé inspecteur général et conseiller de l'Instruction publique, charge qu'il conserva jusqu'à sa mort.

Mais la période la plus remplie de la vie de Joubert fut certainement celle qui s'écoula de 1805 à 1824, année qui marque la fin de sa carrière. Il devint peu à peu le centre et le flambeau de la société intellectuelle la plus raffinée du temps, et son salon fut bientôt le rendez-vous des hommes remarquables et des femmes distinguées de cette époque si féconde en talents vrais.

Chateaubriand, Chénier, Fontanes, de Bonald, Molé, Ballanche, le chevalier de Pange, le duc de Lévis, Pasquier, Chênedollé; parmi les femmes, M[mes] de Beaumont, de Vintimille, la duchesse de Duras, M[me] de Chateaubriand, M[me] de Staël, M[lle] de Chastenay, etc..., étaient les auditeurs ordinaires de ce causeur exquis, de ce moraliste de grande race, de ce sentimental incomparable. Tous goûtèrent dans ses entretiens un charme indicible; tous témoignent du reste pour ce merveilleux esprit une admiration sans mélange. Il suffit pour s'en convaincre de constater dans leur correspondance, et en toutes circonstances, l'unanimité de leurs suffrages.

De cet échange d'idées, de ce commerce constant d'intelligences supérieures, naquirent sans doute, au jour le jour, ces réflexions, ces maximes, ces aperçus ou ces théories esthétiques, écrites sans ordre, tantôt sur des feuilles volantes, tantôt sur la marge des livres préférés, et dont la publication posthume, due d'abord au soin pieux de Chateaubriand lui-même, fut plus tard complétée et véritablement présentée au grand public par un homme d'une noble intelligence, M. Paul de Raynal, lié d'ailleurs à la famille de l'illustre moraliste par une étroite parenté.

Il nous convient d'être ici l'interprète de la reconnaissance des lettrés en saluant la mémoire de ce classificateur infatigable des débris épars de l'œuvre de Joubert; car c'est à lui que nous devons de posséder en un tout homogène les méditations partielles et les vues dispersées du penseur qui honore à un si haut degré les fastes des lettres françaises.

Il est utile de remarquer pourtant que l'édition la plus importante de l'œuvre de Joubert fut celle de 1862, publiée, avec un grand nombre de pensées inédites, par M. de Raynal, frère du précédent, édition que les nombreuses réimpressions successives n'ont fait que reproduire.

Ce rapide historique de la carrière de J. Joubert était indispensable pour entrer de plain-pied dans l'examen de son œuvre. Laissant à d'autres le soin de traiter de la vie intime du penseur, de ses relations avec les sommités littéraires de son époque, et après avoir engagé nos lecteurs à se reporter à la notice si substantielle de

M. Paul de Raynal *, notre désir serait de définir la tonique générale des *Pensées* de Joubert, d'en dégager les principes inspirateurs, en un mot de rassembler en faisceau les idées générales éparses dans son œuvre, pour en déduire le sens caché et la précise signification.

Quelles sont ses idées en Métaphysique? en Religion? en Psychologie? en Morale? en Politique? en Sociologie? en Littérature? en Poésie? en Art? Quel est le caractère de sa critique? Tel est le cadre que nous voudrions pouvoir remplir avec intérêt et profit.

* * *

Mieux que personne, Joubert a connu les imperfections et les lacunes de sa nature; il s'est toujours jugé avec une grande perspicacité. Le caractère incomplet de son génie, il l'a senti d'une manière très intense, il en a souffert toute sa vie, et il l'a exprimé souvent en traits inoubliables. « Je suis propre à semer, mais non pas à bâtir et à fonder. » « Je suis, comme Montaigne, impropre au discours continu... Je suis comme une harpe éolienne qui rend quelques beaux sons, mais qui n'exécute aucun air... Aucun vent constant n'a soufflé sur moi. » « Quand je luis je me consume. » « J'ai beaucoup de formes d'idées, mais trop peu de formes de phrases. » « Mes idées! C'est la maison pour les loger qui me coûte à bâtir. » « Le ver à soie file ses coques, et je file les miennes; mais on ne les dévidera pas. Comme il plaira à Dieu! »

Cette dernière appréhension n'a pas été justifiée, pour le plus grand bonheur de l'Esprit français. Il a plu à Dieu que la substance de cette vie pensante ne demeurât pas inféconde, car on a dévidé ses coques, qui contiennent de si rares trésors, et la postérité, surprise et charmée de tant de grâce et de profondeur, s'appliquera toujours davantage à pénétrer le sens supérieur de cette vie, passée tout entière dans la méditation et si bien faite pour agrandir les horizons spéculatifs en fortifiant les intelligences.

Disciple de Bossuet, de Leibnitz et de Descartes, chrétien éclairé, penseur sans attaches dogmatiques, Joubert n'est pas de cette race fougueuse d'apologistes qui méprisent et foulent aux pieds la raison humaine, sous prétexte d'impuissance radicale et d'essentielle stérilité; il en a au contraire le respect, mais le respect indépendant: il la considère, cette raison si décriée, si rabaissée par ses excès mêmes, comme un moyen d'atteindre à un certain nombre de vérités supérieures. Là est le juste milieu. Il n'a point de parti pris contre cette faculté de notre nature; ni admiration, ni haine systématique. Il la juge capable de nous porter par ses propres lumières au premier

* *Correspondance de J. Joubert.* (Didier, édit., Paris.)

degré de l'*Intelligible divin;* mais il la croit, d'autre part, impuissante à dépasser son domaine et à nous conduire dans les sphères où la foi seule peut nous guider.

Nous allons, par quelques citations (dont nous demandons d'avance la permission d'abuser), essayer de fixer les tendances de sa pensée métaphysique, si apte à revêtir les formes les plus colorées, les plus subtiles et les plus suggestives. Commençons par cette maxime, dont la comparaison est si heureuse : « On sent Dieu avec l'âme, comme on sent l'air avec le corps. » — « On ne comprend la terre que lorsqu'on a connu le ciel... Sans le monde religieux, le monde sensible offre une énigme désolante. » « Le Dieu de la métaphysique n'est qu'une idée, mais le Dieu de la religion, le Créateur du ciel et de la terre, le juge souverain des actions et des pensées, n'est qu'une force.... Le monde a été fait comme la toile de l'araignée. Dieu l'a tiré de son sein, et sa volonté l'a filé, l'a déroulé et l'a tendu. Ce que nous nommons le néant est sa plénitude invisible. »

Et cet éclair magnifique ne contient-il pas dans son laconisme fulgurant toutes les religions et toutes les philosophies. *Rien ne se fait de rien,* disent-ils ; mais la souveraine puissance de Dieu n'est pas rien : elle est la source de la matière, aussi bien que celle de l'esprit. »

Méditons encore la pensée suivante, qui répond avec une si admirable sérénité aux troubles de l'âme se débattant contre les ténèbres du doute et la stupeur du désespoir : « Dieu n'aurait-il fait la vie humaine que pour en contempler le cours, en considérer les cascades, le jeu et les variétés, ou pour se donner le spectacle de mains toujours en mouvement qui se transmettent un flambeau ? Non, Dieu ne fait rien que pour l'éternité. »

* * *

Ne nous lassons pas de suivre le rare penseur dans l'expression des vérités éternelles. Voici maintenant un principe de morale, serti et comme enchâssé dans la précision de la forme : « La crainte de Dieu nous est aussi nécessaire, pour nous maintenir dans le bien, que la crainte de la mort, pour nous retenir dans la vie. »

Quelle exactitude dans les pensées suivantes : « Il y a deux sortes d'athéisme : celui qui tend à se passer de l'idée de Dieu, et celui qui tend à se passer de son intervention dans les affaires humaines. » « L'incrédulité n'est qu'une manière d'être de l'esprit ; mais l'impiété est un véritable vice du cœur... L'irréligion par ignorance est un état de rudesse et de barbarie intérieure. L'esprit qu'aucune croyance, aucune foi n'a plié et amolli reste sauvage et incapable d'une certaine culture et d'un certain ensemencement. Mais l'incrédulité dogmatique est un état d'irritation et d'exaltation ; elle nous met en

guerre perpétuelle avec nous-même, notre éducation, nos habitudes, nos premières opinions; avec les autres : nos pères, nos frères, nos voisins, nos anciens maîtres; avec l'ordre public, que nous regardons comme un désordre; avec le temps présent, que nous croyons moins éclairé qu'il ne doit l'être; avec le temps passé, dont nous méprisons l'ignorance et la simplicité. L'avenir et le genre humain dans son éternité future, voilà les deux idoles et les seules idoles de l'incrédulité systématique. » « Pour arriver aux régions de la lumière, il faut passer par les nuages. Les uns s'arrêtent là; d'autres savent passer outre. » « Ferme les yeux et tu verras. »

Peut-on maintenant, avec une simplicité plus touchante, traiter de la prière et de ses humaines préoccupations? « Parler à Dieu de ses souhaits, de ses affaires, cela est-il permis? On peut dire que ceux qui s'en abstiennent par respect et ceux qui le pratiquent par confiance et simplicité font bien. » Cependant, bien qu'il soit facile de puiser à pleines mains dans cette moisson abondante et variée d'aphorismes brefs et lumineux, de sentences admirables, nous avons hâte de suivre Joubert dans l'exposé sommaire de ses doctrines métaphysiques, où, dans un laconisme substantiel, il pose les bases de la philosophie première étayée sur les principes mêmes de la science ontologique. Notons tout d'abord le paragraphe liminaire du titre II des *Pensées*. Dans une progression superbe, il y définit sa conception de l'Être, du monde et de la vie : « Dieu est Dieu, le monde est un lieu; la matière est une apparence, le corps est le moule de l'âme, la vie est un commencement. » Les prémisses posées, voici la conclusion logique : « Tous les êtres viennent de peu, et peu s'en faut qu'ils ne viennent de rien. Un chêne naît d'un gland, un homme d'une goutte d'eau. Et dans ce gland, dans cette goutte d'eau, combien de superfluités! Tout germe n'occupe qu'un point! Le trop contient l'assez, il en est le lien nécessaire et l'aliment indispensable, au moins dans ses commencements. Nul ne doit le souffrir en soi, mais il faut l'aimer dans le monde; car il n'y aurait nulle part assez de rien, s'il n'y avait pas toujours un peu de trop en quelque lieu. »

Et cette déclaration admirable de spiritualisme : « Il n'y a de beau que Dieu, et après Dieu, ce qu'il y a de plus beau, c'est l'âme; et après l'âme, la pensée; et après la pensée, la parole. Or donc, plus une âme est semblable à Dieu, plus une pensée est semblable à une âme, et plus une parole est semblable à une pensée, plus tout cela est beau! »

Peut-on maintenant mieux exprimer l'esprit des choses dont la matière n'est qu'un vêtement de manifestations passagères, que dans ces lignes d'une acuité incomparable de pénétration : « Rien ne nous plaît dans la matière que ce qu'elle a de presque spirituel, comme ses émanations; que ce qui touche presque à l'âme, comme les parfums et les sons; que ce qui a l'air d'une impression qui laisse quelque intelligence, comme les festons qui la brodent ou les dessins

qui la découpent; que ce qui fait illusion, comme les formes, les couleurs; enfin, que ce qui semble en elle être sorti d'une pensée, ou avoir été disposé pour quelque destination, indice d'une volonté. Ainsi nous ne pouvons aimer dans les solidités du monde que ce qu'elles ont de mobile, et, dans ce qu'il y a de subtil, nous devons nos plus doux plaisirs à ce qui est existant, à ces vapeurs plus que légères et à ces invisibles ondulations qui, en nous pénétrant, nous élèvent plus haut et plus loin que nos sens. *Pressés et poussés par les corps, nous ne sommes vraiment atteints que par l'esprit des choses, tant nous-mêmes sommes esprits....* En vérité, il n'y a que les âmes et Dieu qui offrent de la grandeur et de la consistance à la pensée, lorsqu'elle rentre en elle-même, après avoir tout parcouru, tout sondé, tout essayé à ses creusets, tout épuré à sa lumière et à la lumière des cieux, tout approfondi, tout connu! »

* * *

Si l'esprit de Joubert se plaît surtout dans le domaine des idées générales (car il faut reconnaître que peu d'hommes ont eu le sens métaphysique plus large et compréhensif), sa méditation s'est souvent attachée aux particularités de notre nature physique. Les chapitres où il traite de l'homme et de son organisme abondent en vues spécieuses et sagaces. Mais on sent que la dualité essentielle du corps et de l'esprit n'existe pour lui qu'au point de vue exclusivement conventionnel. La seule entité qui le préoccupe, c'est l'âme. A ses yeux, l'organisme n'est qu'une espèce de manifestation apparente, une sorte de phénoménisme expressif de l'existence supérieure de l'esprit. Il ne croit pas à la matière comme principe antagoniste et séparé de la force. Elle est, selon lui, une manière d'être de la vie dont l'essence intime est la spiritualité. Dans cette voie, Joubert est un descendant direct des grands idéalistes, un fils de Platon, de Leibnitz et de Malebranche. Pour nous, la vérité est contenue dans cette doctrine de fusion. Il n'y a pas deux choses au monde: la matière et l'esprit. Il n'y en a qu'une. Les uns optent pour la solution matérialiste, les autres s'arrêtent à l'hypothèse scholastique de l'union des deux natures. Dans l'alternative, d'égales impossibilités heurtent l'intelligence par leurs violentes contradictions. « Incompréhensible que nous ayons un corps; incompréhensible que nous n'en ayons pas. Incompréhensible que nous ayons une âme; incompréhensible que nous n'en ayons pas, » a dit Pascal. Profonde vérité dans sa forme énigmatique, mais peut-être aussi vérité capable de présenter le problème sous un autre aspect, en cherchant à identifier ces deux natures dans l'unité, et en affirmant que la seule réalité indestructible, c'est la pensée!

Joubert s'est nourri de cette féconde doctrine, et il lui a ouvert, du reste, des horizons nouveaux. Suivons-le rapidement dans l'expres-

sion de ses idées : « L'homme n'habite, à proprement parler, que sa tête et son cœur. Tous les lieux qui ne sont pas là ont beau être devant ses yeux, à ses côtés ou sous ses pieds, il n'y est point... L'âme est une vapeur allumée qui brûle sans se consumer ; notre corps en est le falot. Sa flamme n'est pas seulement lumière, mais sentiment. » « Les idées, les idées, elles sont avant tout et précèdent tout dans notre esprit. »

* * *

Nous passerons très brièvement sur les chapitres consacrés à la Vérité, à l'Illusion, à l'Erreur, en glanant çà et là quelques maximes qu'il serait malheureux de laisser dans l'ombre, tant elles contiennent de sens, de délicatesse et de beauté morale.

N'ayant, du reste, qu'une seule ambition dans cette étude, celle de mettre en lumière une fois de plus la grande figure de Joubert, il serait puéril d'hésiter à faire des citations nombreuses, dans la crainte qu'elles pourraient, par leur fréquence, donner à notre travail le simple caractère d'une nomenclature. Le lecteur, d'ailleurs, ne pourra s'en plaindre, car quelles paraphrases plus ou moins alambiquées vaudront jamais le pur énoncé de ces sentences vives et concises, vraies gouttes de lumière au prisme chatoyant. « Il est des esprits semblables à ces miroirs convexes ou concaves qui représentent les objets tels qu'ils les reçoivent, mais qui ne les reçoivent jamais tels qu'ils sont. » « La fausseté d'un esprit vient d'une fausseté de cœur... Il y a dans certains esprits un moyen d'erreur qui attire et assimile tout à lui-même... Ceux qui ont refusé à leur esprit des pensées graves tombent dans des idées sombres... Ce sont nos impuissances qui nous irritent... Quand on aime, c'est le cœur qui juge... » Et cette vieille maxime : *Turpe senilis amor*, quel renouveau charmant ne retrouve-t-elle pas sous la plume de Joubert, lorsqu'il écrit : « Le châtiment de ceux qui ont trop aimé les femmes, c'est de les aimer toujours ! »

Et à propos de cette pensée, qu'on nous permette une observation qui répondra au reproche fait par certains critiques à Joubert de n'être pas original.

Si l'on fait consister, comme nous l'avons dit plus haut, l'originalité dans la bizarrerie et dans l'étrangeté, il est évident que l'auteur des *Pensées* ne doit point prétendre à ce titre. Mais, au fond, tout est vieux, tout a été dit. « Les littératures, comme l'écrit excellemment Joubert, sont dans le fond des esprits ; » le rôle du génie est de les en faire sortir, d'exprimer d'une façon forte et précise ce que tout le monde porte en soi à l'état vague, indéterminé. L'écrivain de talent, le penseur d'élite est celui qui sait donner une forme sensible à ces richesses latentes du domaine commun des intelligences.

Le génie est un miroir où chacun reconnaît exprimé avec puis-

sance et beauté ce qu'il ressentait dans son for intérieur à l'état virtuel et embryonnaire. Ce rôle d'*expression*, Joubert l'a tenu avec une merveilleuse originalité. Il a possédé le don exceptionnel de dire les choses comme personne et de rajeunir les vieux sujets par la fraîcheur de sa plume et son alacrité.

Citons encore, pour appuyer notre jugement, quelques-unes de ces vérités charmantes qui passent sur l'âme comme un souffle bienfaisant et réparateur : « Le cœur doit marcher avant l'esprit, et l'indulgence avant la vérité. » « Les bons mouvements ne sont rien s'ils ne deviennent de bonnes actions. » « Il n'y a de bon dans l'homme que ses jeunes sentiments et ses vieilles pensées. » « Les quatre amours correspondant aux quatre âges de la vie humaine bien ordonnée sont l'amour de tout, l'amour des femmes, l'amour de l'ordre et l'amour de Dieu. » « On peut avancer longtemps dans la vie sans y vieillir. Le progrès, dans l'âge mûr, consiste à revenir sur ses pas et à voir où l'on fut trompé. Le désabusement dans la vieillesse est une grande découverte ; un peu de vanité et un peu de volupté, voilà de quoi se compose la vie de la plupart des femmes et des hommes. » « La vieillesse, voisine de l'éternité, est une espèce de sacerdoce, et quand elle est sans passions, elle nous consacre. » « Chacun est sa Parque en lui-même et se file son avenir. » « N'aimer plus que les belles femmes et supporter les méchants livres, signe de décadence. » « Il faut mourir aimable si on le peut. » « Cette vie n'est que le berceau de l'autre ; qu'importe donc la maladie, le temps, la vieillesse, la mort, degrés divers d'une métamorphose qui n'a sans doute ici-bas que ses commencements ? » Maintenant, quelle charmante boutade que celle-ci, dans le genre conjugal : « Rien ne fait autant d'honneur à une femme que sa patience, et rien ne lui en fait si peu que la patience de son mari. »

Veut-on de l'hygiène domestique ? « Ayez soin qu'il manque toujours dans votre maison quelque chose dont la privation ne vous soit pas trop pénible et dont le désir vous soit agréable ; il faut se maintenir en tel état qu'on ne puisse être jamais ni rassasié ni insatiable. » « Il faut porter son velours en dedans, c'est-à-dire montrer son amabilité de préférence à ceux avec qui l'on vit chez soi. »

Citons en passant quelques traits brefs et bien observés sur la conversation, ses mœurs et ses travers. « Dans la conversation, on affuble vite sa pensée du premier mot qui se présente, et on marche en avant... C'est un grand désavantage dans la dispute, d'être attentif aux faiblesses de ses raisons et attentif à la force des raisons des autres ; mais il est beau de périr ainsi. » « Certaines gens, quand ils entrent dans nos idées, semblent entrer dans une hutte... L'attention de celui qui écoute sert d'accompagnement dans la musique du discours... Le but de la dispute ou de la discussion ne doit pas être la victoire, mais l'amélioration. » « Il faut toujours avoir dans la tête un coin ouvert et libre, pour donner une place aux opinions de ses amis

et les y loger en passant... Ayons le cœur et l'esprit hospitaliers. » Veut-on une définition superbe de la sagesse? Joubert nous dit : « La sagesse est le repos dans la lumière, heureux sont les esprits assez élevés pour se jouer dans ses rayons ! » Quelle charmante comparaison que la suivante : « Il y a des gens qui n'ont de la morale qu'en pièce; c'est une étoffe dont ils ne se font jamais d'habit. » Il faudrait pouvoir transcrire ici cette suite de pensées admirables sur le devoir, un des plus beaux titres de gloire de l'aimable philosophe.

Le devoir, flambeau de la vie morale, Joubert a vu en lui, comme tous les génies de premier ordre, le point fixe au milieu du flux universel. C'est l'impératif catégorique du penseur de Kœnigsberg, conçu sous un aspect singulier de sereine douceur. « On ne doit placer la règle suprême ni en soi ni autour de soi, mais au-dessus de soi... Gardons-nous bien de faire une *proposition* de ce qui est un précepte, une règle, un commandement... Le devoir! à l'égard de nous-mêmes, c'est l'indépendance des sens, et, à l'égard d'autrui, c'est l'assiduité à l'aide, au support. Aide au bien-être, au bien-faire, au bien-vouloir, au bien-souhaiter; aide par le concours et par la résistance, par le don et par le refus, par la rigueur et par la condescendance, par la louange et par le blâme, par le silence et les paroles, par la peine et par le plaisir... De même que nous sommes assujettis à deux mouvements, celui de la terre et le nôtre, de même nous sommes dominés par deux volontés, la nôtre et celle de la Providence; auteur de la première et instrument de celle-ci, maîtres de nos œuvres pour mériter la récompense assignée à la vertu, et machines pour tout le reste. Être meilleurs ou pires dépend de nous ; tout le reste dépend de Dieu ! » Terminons enfin le rapide examen de ce chapitre des *Pensées* par cette sentence, dont il est difficile de ne pas admirer l'élévation : « Heureux ceux qui ont une lyre dans le cœur, et dans l'esprit une musique qu'exécutent leurs actions; leur vie entière aura été une harmonie conforme aux nomes éternels ! »

* * *

Que de choses il y aurait à dire sur les sujets divers dont traite le philosophe avec une si grande puissance de pénétration et d'acuité subtile. Mais nous étant attardés, peut-être plus qu'il n'aurait fallu, dans les considérations précédentes, nous allons être obligés, maintenant, d'esquisser à grands traits l'analyse de l'œuvre de Joubert, à propos des chapitres consacrés à l'étude des vérités premières, puis de l'Ordre, du Bien, du Mal, de la Vérité, de l'Illusion, de l'Erreur, pour arriver rapidement à l'examen de ses idées sociologiques, de ses théories d'art et de sa critique littéraire, domaine où Joubert se révèle érudit extraordinaire et prophète inspiré de l'avenir des lettres.

Mais, quoiqu'il nous faille satisfaire à des exigences de cadre,

nous ne pouvons résister au désir de noter çà et là, avant d'arriver à la dernière partie de cette étude, quelques nouvelles maximes qui se pressent dans notre mémoire, et dont le choix seul pourrait nous embarrasser.

« Les vérités générales sont des vérités de Dieu. Les vérités particulières ne sont que des opinions de l'homme; le nom de vérité ne devrait être donné qu'à ce qui regarde les natures, les essences, et n'appartenir à rien de ce qu'il est permis d'ignorer. Les vérités qui éclairent le cœur et règlent les actions sont seules dignes de ce beau nom. Quand on s'applique aux choses matérielles, on en obscurcit la clarté. Tout ce qui n'est pas abstraction et maximes ne mérite que le nom de fait. » « N'écrivez rien, ne dites rien, ne pensez rien dont vous ne puissiez croire que cela est vrai devant Dieu ! »

On ne saurait trop méditer ce profond aphorisme : « *Cherchons nos lumières dans nos sentiments ;* il y a là une chaleur qui contient beaucoup de clartés ! »

Voici, maintenant, une pensée qui doit servir à tout esprit digne de ce nom de règle constante et de pierre de touche infaillible. Nous la recommandons avec insistance à la méditation du lecteur.

« Gardez-vous de traiter comme contesté ce qui doit être regardé comme incontestable. *Ne rendez pas justiciable du raisonnement ce qui est du ressort du sens intime.* Exposez et ne prouvez pas les vérités de sentiment, il y a du danger dans les preuves. Car, en augmentant, il est nécessaire de supposer problématique ce qui est en question ; or, ce qu'on s'accoutume à supposer problématique finit par être douteux... Dans ce qui est pratique et devoir, ordonnez, mais n'expliquez pas. » « Crains Dieu » a rendu les hommes pieux ; les preuves de l'existence de Dieu ont fait beaucoup d'athées ! »

* * *

Si nous nous demandons quelles sont les idées de Joubert en politique et en sociologie, il sera bien facile de résumer son idéal de gouvernement par deux mots qui contiennent bien des choses. *Un despotisme intelligent*, voilà son critérium, la formule de ses tendances. Il suffit, pour s'en convaincre, de se reporter à cette pensée si forte, véritable condamnation des démocraties aveugles : *Ceux qui veulent gouverner aiment la République, ceux qui veulent être bien gouvernés n'aiment que la Monarchie*. Une pareille sentence se passe de commentaire, elle est sans appel.

« Demandez des âmes libres, s'écrie Joubert, bien plutôt que des hommes libres. La liberté morale est la seule importante, la seule nécessaire ; l'autre n'est bonne et utile qu'autant qu'elle favorise celle-là. » Enfin, quelle superbe condensation dans cette maxime : « La justice est la vérité en action ! »

*
* *

Nous approchons maintenant de cette partie de l'œuvre du philosophe où s'épanouissent ses qualités exceptionnelles d'érudition et de goût. Il est indispensable d'insister un peu sur ces matières afin de pouvoir se faire une idée exacte des facultés rares de son esprit.

La critique de Joubert ne procède en rien, comme on le verra, de cette espèce de dilettantisme facile et sans critère inauguré avec hauteur par les sophistes de notre temps, MM. Taine et Renan par exemple, puisqu'il faut encore s'occuper d'eux. On connaît leur maxime favorite : « Aujourd'hui, il ne s'agit pas de juger, mais de comprendre. » Ce qui revient à dire : « Il n'y a plus rien, tout est identique, tout se vaut; il suffit, pour être un critique vraiment *moderne*, de se mettre dans la peau d'un écrivain, de subir avec lui et d'après lui les fluctuations de sa pensée sans gouvernail ou les continuelles métamorphoses de ses conceptions produites et dominées par les circonstances, les milieux, etc., etc... » De cette théorie au chaos il n'y a qu'un pas... Il a été franchi, hélas! bien souvent de nos jours! Eh bien! n'en déplaise aux inventeurs de cette bizarre machine qu'on nomme la critique historique contemporaine, critiquer est synonyme de juger, et juger suppose un point de comparaison. C'est d'une rigueur algébrique. Or, sans principes fixes d'esthétique ou de morale, la critique n'est que de la paraphrase ou du dilettantisme.

D'après la théorie de Taine, qui n'est, en somme, transplantée dans le domaine littéraire, que le principe d'Hégel sur l'identité des contraires, les œuvres d'art se valent toutes, pourvu qu'on les comprenne, c'est-à-dire pourvu qu'on les explique. Or, cette manière d'envisager l'intelligence des œuvres d'art est le renversement pur et simple de toute esthétique. Ou le sens des mots n'existe plus, ou la théorie des sophistes s'évanouit en fumée. Car, puisqu'il me faut un critérium, un dogme, un point fixe, pour juger de la moralité des actes, il me faut également le même critérium pour juger de la beauté des œuvres. Il ne suffit pas de pouvoir expliquer *pourquoi* tel ou tel écrivain a écrit tel ou tel livre, il faut, pour que la critique soit complète et qu'elle mérite simplement son nom, qu'elle « juge en connaissance de cause, par conséquent qu'elle ait ses amours et ses haines », selon la belle expression de Sainte-Beuve. Aujourd'hui, on voudrait nous imposer une sorte de chimie intellectuelle sous la dénomination hypocrite de critique expérimentale. Son analyse indifférente rappelle en effet l'opération du praticien qui dissout les corps sous la puissance des réactifs, en décrit les éléments, les molécules, les atomes, les classifie enfin, sans s'apercevoir que la classification et la description des choses ne sera jamais leur raison d'être.

Joubert a merveilleusement compris le rôle de la critique. Ses jugements sur les philosophes, les écrivains, les penseurs, les mora-

listes, les poètes, resteront comme des modèles de perspicacité, de finesse et de synthèse.

Il a, avec une fermeté et une profondeur de jugement surprenantes, mis à leurs vraies places des hommes au sujet desquels la postérité hésitait encore. Ses admirations vont surtout à cette pléiade de génie dont le dix-septième siècle fut si magnifiquement illustré. Bossuet, Corneille, Pascal, Nicole, Racine, Malebranche, La Rochefoucauld, La Bruyère, La Fontaine surtout, ce grand parmi les grands, sont caractérisés en traits ineffaçables. Voilà, pour Joubert, le vrai siècle national, l'épanouissement de l'esprit français.

* * *

Sévère et redoutable se montre le critique pour le dix-huitième siècle. Peu de ses grands hommes échappent à ses traits acérés, qui demeurent inarrachables là où ils ont frappé. S'il dédaigne les extravagances et les utopies de la plupart des encyclopédistes, il dirige principalement ses coups sur les chefs de cette école d'irréligion et de soi-disant affranchissement. « Sus à Voltaire, sus à Rousseau, » semble être sa devise de tous les instants. Cependant, rien d'absolument systématique ne se rencontre dans ces pages tantôt vibrantes d'indignation, tantôt malicieuses et puissamment ironiques. Tout en rendant justice aux qualités superficielles de ces faux grands hommes, Joubert démonte pièce à pièce ces mannequins de convention créés seulement par l'engouement public; il met à nu ces prétendues doctrines régénératrices, et montre qu'au fond de toute cette philosophie il ne reste que déclamations creuses, corruption grossière, et enfin de compte la désorganisation et la mort. Sensualistes et déistes ne trouvent pas grâce devant son impitoyable et sage critique. D'un mot, il écrase Condillac et Locke : « Ce sont, dit-il, des aveugles qui se servent bien de leur bâton, » montrant ainsi qu'ils n'ont quelque valeur que dans leur phénoménologie et leurs observations des causes secondes. Voici Rousseau cloué au pilori en quelques lignes cruelles de vérité :

« Une piété irréligieuse, une sévérité corruptrice, un dogmatisme qui détruit toute autorité, voilà le caractère de la philosophie de Rousseau... La vie sans action et en pensées demi-sensuelles; fainéantisme à prétention, voluptueuse lâcheté, inutile et paresseuse activité qui engraisse l'âme sans la rendre meilleure, qui donne à la conscience un orgueil bête, et à l'esprit l'attitude ridicule d'un bourgeois de Neuchâtel se croyant roi; le bailli suisse de Gessner dans la vieille tour en ruine; la morgue sur la nullité; l'emphase du plus voluptueux coquin qui s'est fait sa philosophie et qui l'expose éloquemment; enfin le gueux se chauffant au soleil et méprisant délicieusement le genre humain, tel est Jean-Jacques Rousseau ! » Est-il possible de dire des choses aussi justes d'une façon plus étincelante ?

Quant à Diderot, il semble moins funeste au critique que Rousseau, car, dit-il, « la plus pernicieuse des folies est celle qui ressemble à la sagesse. » Mais, ajoute-t-il aussitôt : « Diderot ne vit aucune lumière et n'eut que d'ingénieuses lubies. Il avait des idées fausses sur le but et les beautés de l'art, mais il les a bien exprimées. »

Très remarquables aussi sont les jugements de Joubert sur ses contemporains. Bonald, de Maistre, Mme de Staël, y sont définis d'une façon supérieure. Transcrivons, en terminant, cette appréciation si saine sur le talent de Mme de Staël, et nous passerons immédiatement à l'examen des théories d'art de l'esthéticien. « Mme de Staël, écrit-il, était née pour exceller dans la morale ; mais son imagination a été séduite par quelque chose qui est plus brillant que les vrais biens ; l'éclat de la flamme et des feux l'a égarée, elle a pris les fièvres de l'âme pour ses facultés, l'ivresse pour une puissance et nos écarts pour un progrès. Ses passions sont devenues à ses yeux une espèce de dignité et de gloire. Elle a voulu les peindre comme ce qu'il y a de plus beau, et prenant leur énormité pour leur grandeur, elle a fait un roman difforme. »

Voilà, déjà flagellés et prophétisés, les excès de la littérature de passion issue de l'influence de Jean-Jacques, littérature dangereuse qui commence à Corinne et s'épanouit en pleine éclosion dans les œuvres de George Sand.

* * *

Abordons maintenant la question d'art, et demandons-nous quel était le caractère de l'esthétique de Joubert. Ce caractère se résume en peu de mots que nous emprunterons aux *Pensées*. « L'objet de l'art est d'unir la nature aux formes, qui sont ce que la nature a de plus vrai et de plus pur. » « *L'illusion sur un fond vrai*, voilà le secret des beaux arts. » On le voit, c'est le spiritualisme harmonieusement uni à la réalité bien comprise.

Mais quelle distance n'y a-t-il pas entre cette théorie si élevée et les principes grossiers du naturalisme d'imitation, du matérialisme dans l'art. Écoutons la profession de foi de l'esthéticien.

« L'intelligence doit produire des effets semblables à elle, c'est-à-dire des sentiments et des idées, et les arts doivent prétendre aux effets de l'intelligence. *Artiste, si tu ne causes que des sensations, que fais-tu avec ton art qu'une prostituée avec son métier et le bourreau avec le sien ne puissent faire aussi bien que toi ?* S'il n'y a que du corps dans ton œuvre et qu'elle ne parle qu'aux sens, tu n'es qu'un ouvrier sans âme et n'as d'habile que les mains ! » Cri magnifique, exclamation victorieuse qui tue les arts d'imitation sous le poids d'un argument de génie !

* * *

Si tous les hommes d'esprit valent mieux que leurs livres,

Joubert doit tenir une grande place dans l'estime des lettrés de tout âge et de tout rang, car personne mieux que lui ne nous fait comprendre aussi bien le passage suivant de La Bruyère que nous rappelons à nos lecteurs : « Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger l'ouvrage; il est bon, et fait de main d'ouvrier. »

C'est sur cette pensée que nous voudrions terminer, en espérant que nous aurons contribué dans notre humble sphère à donner au doux et mélancolique Joubert des admirateurs, c'est-à-dire des amis nouveaux. Il n'est pas une âme noble, un esprit droit, un cœur généreux, qui ne se sente délicieusement captivé par sa philosophie sereine et consolante, touché par sa morale d'une indulgente austérité, ébloui par le splendide essor de ses spéculations, charmé par le commerce de cet homme délicat, raffermi par les vertus de ce citoyen d'élite, enthousiasmé par ses conceptions d'art d'un idéalisme transcendant, en un mot, rendu meilleur au contact de ce génie bienfaisant, dont toute l'existence fut un hymne perpétuel à cette auguste trinité de l'esprit : le Beau, le Juste et le Saint.

JEAN-PAUL CLARENS.

SORTILÈGES

I

Ceci est un conte pour ceux qui ne se soucient ni du temps, ni de l'espace, ni du lieu où se passent les choses, ni de l'année qui les compte parmi ses événements ; pour les rêveurs qui fuient jusqu'au vêtement même de la réalité, ou pour les penseurs qui savent bien que tout ce décor importe peu quand il s'agit du drame éternel de l'âme humaine. Convention que les jours et les mois, vaines mesures de ce qui est infini et ne gît vraiment qu'en nous-mêmes. Imagination que l'histoire, qui n'est qu'une redite sans fin et qui se peut prévoir aussi bien qu'elle se raconte. Car elle obéit à une logique aussi certaine que les nombres et tout son secret est dans notre esprit.

A travers les siècles et parmi la diversité des paysages, l'Amour a creusé son sillon de la terre au ciel, tantôt précipitant ses victimes aux abîmes, tantôt emportant ses élus dans le pays bleu des étoiles. Que nous font les pays qui séparent les gouffres de ces empyrées ? Le pas grave du mètre et la rythmique chanson de l'horloge n'ont rien à voir à la route ni à la durée de ces courses sublimes entre le néant et l'infini. Ce qui marche n'est pas fait pour suivre ce qui porte des ailes. Le vol puissant de l'amour diminue la surface du monde et la longueur des âges, rayant la profondeur des cieux d'une longue traînée rouge, faite, non pas de la pourpre des couchants, mais du plus pur sang des hommes. Ce météore a des levers superbes, des zéniths radieux et des mélancoliques déclins. Il emplit le firmament de ses douloureuses splendeurs et le déchire, laissant derrière soi les étoiles ouvertes comme des blessures de clarté.

Or, le conte que je veux vous dire est un conte d'amour, et voilà pourquoi il se passera où vous voudrez, dans les chimériques contrées méprisées des historiens et des géographes que visite seule la fantaisie audacieuse des poètes, dans les domaines oubliés qu'emplit

autrefois la gloire des mythologies et dont l'écho nous apporte les noms, vides de sens, des rives que noie aujourd'hui l'ombre du passé. Que penseriez-vous, par exemple, de l'Épire grecque et de la Cassiopie ? Ces mots n'évoquent, n'est-ce pas, sous vos yeux, ni costumes définis, ni mœurs connues, ni enchaînement de faits soudés les uns aux autres par une certitude ? Ils ne vous imposent despotiquement aucune image réelle ? Eh bien ! ces terres à jamais perdues dans les brumes sont bien celles qui conviennent à mon récit, où tout se peut admettre, sauf l'ambition d'une restauration historique. Et pourquoi pas ? Imaginez qu'au lieu d'être rigoureusement exact à la façon des monuments scientifiques, tout fût imaginé dans un des plus beaux livres de ce siècle, croyez-vous que Salammbô ne demeurerait pas un livre immortel ? Le supplice de Matho en serait-il moins émouvant ? La vérité n'importe, à vrai dire, que dans l'analyse et la peinture des passions. L'autre est un luxe que les gens très riches d'érudition peuvent seuls se payer. Je ne suis pas de ceux-là et n'écris que pour les curieux des choses de l'âme seulement.

II

Donc — comment eussent-ils été voisins sans cela ? — les gens de l'Épire et ceux de la Cassiopie étaient divisés par des haines séculaires; mais jamais celles-ci n'avaient été aussi violentes que depuis que deux reines, rivales de beauté, avaient occupé en même temps les trônes de ces deux pays. Leurs noms importent peu. Il eût dû être le même, fait d'un frémissement d'ailes, d'un murmure de source, de toutes ces voix mystérieuses qui, dans la nature, saluent au passage le spectre divin de la femme et se résument, sur les lèvres humaines, dans la musique des baisers. Sachez seulement qu'au bout de dix ans d'une guerre où beaucoup de leurs sujets avaient péri — héros qui, tombant pour les servir, ne regrettaient rien de la vie — elles avaient conclu, par lassitude, une paix toute chargée de rancunes sourdes et de lâches projets de vengeance.

Issue d'un sang barbare, celle de Cassiopie était particulièrement farouche dans ses desseins; enfant, elle avait sucé le lait d'une louve de Thrace, et je ne sais quoi de féroce s'était ajouté encore à sa cruauté originelle. Celle d'Épire était non moins habile à méditer les trahisons, mais l'amour d'un fils unique avait absorbé toutes les forces vives de son âme.

Pyrrhus — ainsi s'appelait ce fils — grandissait sous les sages leçons du philosophe Admète et sous les yeux inquiets de sa mère. C'était, au moment où je parle, un bel adolescent, déjà viril, de stature élevée, doux et brave, et tel que Thésée eût connu son fils si la mortelle tendresse de Phèdre le lui eût permis. Il le fallait voir bondir

par les terres arides ou s'enfoncer, derrière ses grands chiens, dans les bois opaques, défiant les bras étouffants de l'ours et la dent acérée du sanglier.

C'était l'orgueil du peuple et de sa mère.

La reine de Cassiopie, elle, avait une fille de deux ans à peine plus jeune que Pyrrhus, et dont la beauté promettait déjà de surpasser encore la beauté de celle qui lui avait donné le jour. Olympias — ainsi se nommait-elle — réalisait, en elle seule, les deux types de la vigueur triomphante et de la grâce victorieuse. Sur son cou rond et nerveux descendait le flot lourd de sa chevelure noire, enroulant jusque sous le marbre rosé de ses cuisses ses anneaux capricieux. Le buste exquis accusait bien encore, çà et là, quelques maigreurs enfantines, bien que les seins jaillissent déjà comme deux volcans jumeaux couronnés d'une flamme légère; mais les hanches avaient la plénitude des maturités précoces, bondissantes comme des collines, enserrant d'une chaîne charnue aux beaux tons d'ambre le modelé pur et uni d'un ventre virginal. L'effilement harmonieux des jambes jusqu'aux chevilles, un peu haut posées, donnait infiniment de noblesse à cet ensemble, où le charme des formes le disputait à leur majesté. Ne vaut-il pas mieux vous en dire tout cela que de détailler les richesses de son costume? Que sont les merveilles de la soie et l'éclat des pierreries auprès des vivants trésors que la femme porte en elle. Voilà qui importe presque aussi peu au sage que la vérité des dates et l'authenticité des événements.

L'expression du visage d'Olympias était singulièrement mystérieuse, éclairée par deux yeux aux profondeurs jaspées, deux yeux attirants et troublants, semblant tantôt durs comme des agates, tantôt mouillés intérieurement de tendresses rapides et comme traversés de rayons pleins de rosée.

A quinze ans, tous ceux qui la regardaient avec attention furent frappés des changements qui s'opéraient en elle. Une séduction plus grande encore sembla l'envelopper tout entière, comme une vapeur d'aimant, comme un souffle magnétique qui se dégageait de toute sa personne. Le mystère des pubertés s'épanouissait dans son être, avec cette envolée de parfums pénétrants qui monte des fleurs, dont le bouton éclate sous la corolle d'or du soleil. En même temps, un grand alanguissement se fit dans toute sa façon de penser et de sentir, qui prit tout à la fois un caractère charmant, fatidique et douloureux.

Mais jamais elle n'avait été si belle.

III

C'était justement depuis le jour où la vieille sorcière Canidée, savante en poisons et en philtres, en magies coupables et en criminels

secrets, était venue dire à sa mère : — « Que ne donnerais-tu pas pour que Pyrrhus, le fils de ta rivale, mourût? » — Et la reine de Cassiopie avait répondu : — « Il n'est vraiment rien que je ne donnasse pour cette joie. »

Alors, la magicienne lui avait conté tout bas qu'elle connaissait une herbe dont le pouvoir terrible la pourrait servir. La jeune fille dont on en mêlerait, quelques jours durant, la nourriture, deviendrait mortelle à qui oserait l'aimer. Sans souffrir elle-même de cet étrange venin qu'elle porterait en elle, elle en communiquerait le feu invisible à l'amant ou à l'époux qu'elle enfermerait dans ses bras. Celui-ci en boirait la flamme sur sa bouche et un grand embrasement lui courrait aussitôt par les veines ; ses membres se tordraient dans d'indicibles douleurs, comme des sarments de vigne dans l'âtre rouge! Une soif inextinguible le dessécherait si fort qu'il se recroquevillerait comme une feuille morte, et l'horreur de son supplice dépasserait tout ce que peut trouver le rêve en fouillant les géhennes sinistres de l'enfer.

— « C'est bien ainsi que je veux qu'il meure! s'écria la reine. Prends ma fille Olympias et l'emplit de ce poison qui respectera sa beauté et sa vie. »

— « Elle sera plus belle encore, dit la sorcière, et vivra plus longtemps. Car la mort elle-même recule devant l'embrassement fatal dont elle a mesuré le pouvoir. »

A quelque temps de là, il y eut une grande réjouissance dans les deux contrées dont les reines s'étaient publiquement réconciliées. Des bœufs entiers avaient fumé sur des arbres réduits en tisons, et les outres de vin avaient si fort saigné que les chemins en étaient encore tout rouges. Les crotales, en se heurtant, avaient poussé jusqu'à l'horizon la clameur stridente des cuivres, et les danses avaient mêlé, dans un tourbillon éperdu, les crinières fauves fouettant l'air et les brunes toisons volant en flocons de nuit. Les peuples naïfs avaient cru à un Age d'or descendant, une aile étendue sur l'Épire et l'autre sur la Cassiopie, les mains gonflées d'abondance, et couchant les linceuls fleuris de la paix sur les terres bien arrosées de sang. Un mariage allait sceller l'éternelle alliance.

Comment Pyrrhus avait-il vu Olympias? Au seuil d'une forêt qu'il avait emplie, tout le jour, de l'aboiement des meutes, à la frontière même des deux États. Dans les champs qui bordaient les bois, de l'autre côté d'un ruisseau clair d'où les joncs jaillissaient, par places, comme les flèches d'un carquois, Olympias avait passé, le front couronné de verveines, découpant en ombre l'image d'une immortelle sur le fond d'or du couchant. Tout autour d'elle, comme une fumée d'encens, montait une buée de lumière et le recueillement du soir, doux et mystérieux comme l'ombre d'un temple, enveloppait son étrange et surhumaine beauté. Pyrrhus sentit ses genoux fléchir et que son cœur était à jamais vaincu. Un rêve inexorable le hanta. Comme exilé de lui-même, il ne vivait plus que dans le désir de

posséder cette tête admirable, ce corps fait de splendeurs sans pareilles ; de saouler ses sens jeunes et vibrants à cette source vivante de délices ; et ses chairs frémissaient déjà à cette seule idée d'approcher ces chairs tièdes et lumineuses toutes parfumées de jeunesse ; ces chairs de marbre transparent où paraissaient couler, mêlés, le sang des lis et le sang des roses ; ces chairs dont l'idéale argile semblait appeler son âme à lui, comme pour s'en faire animer d'une vie nouvelle ; ces chairs rayonnantes de mille aiguillons qui le piquaient aux moelles comme des feux caniculaires. Et ce lui était une folie douce, obstinée, inguérissable, de s'imaginer qu'une force mystérieuse l'anéantissait dans cet être aux charmantes et farouches splendeurs.

C'est ici qu'Admète survint.

IV

Comment le philosophe avait-il découvert le sortilège de Canidée? C'est que, sans doute, les philosophes de ce temps-là n'étaient pas de rogues pédants comme les nôtres, mais des sages, indulgents à toutes les humilités de l'esprit et qui ne dédaignaient pas, eux non plus, d'être un peu sorciers à l'occasion. Heureux siècle où tout le monde était un peu magicien et où personne ne doutait qu'un au-delà dominât tout ce qui nous entoure. J'en veux beaucoup à nos savants d'avoir rétréci le champ de l'âme humaine et coupé, à la divine Fantaisie, ses ailes roses comme celles des ibis.

Donc, les noces de Pyrrhus et d'Olympias venaient d'être célébrées avec des pompes inouïes, plus de mille victimes blanches ayant mugi sous le couteau des prêtres et les fumées d'encens ayant monté si haut, s'enroulant autour des colonnades du temple, qu'elles formaient encore un nuage bleu courant dans le ciel, plus bas que les autres nuages. La voix des hymnes roulait sur les chemins comme une poussière mélodieuse, s'épaississant et se heurtant aux échos. La joie populaire menait son vacarme odieux autour des maisons enguirlandées de feuillage. Le cortège venait de reconduire les deux époux qui, la main dans la main, sur un char traîné par quatre mules de neige, avaient trouvé la ville toute chancelante d'ivresse et semblant osciller entre ses murs. Pyrrhus mourait déjà de fièvre impatiente, sentant Olympias si près de lui et, plus que tous les autres, était-il grisé par le parfum charnel qui montait de sa robe dont le vent faisait flotter les plis... On approchait du seuil. Sans force pour une plus longue lutte, bravant tous les respects vulgaires, le prince sentait sa bouche voler à celle de la tant aimée...

— « Arrêtez! dit Admète, en étreignant le prince entre ses bras. »

Et, maintenant sa résistance désespérée, tandis qu'Olympias, interdite, semblait une statue de marbre, il lui révéla le terrible secret.

— « Arrière ! tu mens ! s'écria Pyrrhus. »

Mais la reine d'Épire, prévenue par Admète, accourait. Ce n'était plus un soupçon, mais une certitude. Aussitôt la cérémonie du temple achevée, la reine de Cassiopie avait disparu, redoutant les terribles représailles.

— « Ma mère, je ne le croirai jamais ! » répétait le malheureux amant.

Et Olympias, qui ne savait rien, avait tendu ses yeux fixes sur le ciel, comme pour l'interroger.

— « Reste-là, mon fils, un instant et laisse-moi l'emmener. Je te jure sur ma tête qu'aucun mal ne lui sera fait et que tu la retrouveras tout à l'heure. »

Olympias suivit la reine d'Épire, sans que la moindre émotion mît un froncement à sa bouche muette.

Admète contemplait avec douleur le prince anéanti. Mais, au moment du départ, il avait échangé un regard d'intelligence avec sa royale maîtresse.

Tout à coup, la reine reparut et, s'avançant vers son fils :

— « Viens ! lui dit-elle. »

Dans la salle voisine, sur un lit très bas et dont les draperies avaient été déchirées par les morsures d'une agonie, un homme se débattait encore, tendant en tous sens ses membres crispés, secoué de hoquets terribles, la gorge gonflée de râles tumultueux et sifflants, le visage bleu, épouvantable à voir, fermant encore parfois, dans une étreinte désespérée, ses bras autour du corps souple et plus rayonnant encore de vie par l'horreur du contraste, d'Olympias silencieuse et comme pétrifiée devant son œuvre. C'était un esclave sur qui la reine avait tenté l'épreuve, un bel esclave de vingt ans qui s'était rué sur Olympias comme sur une proie et qui avait aspiré cette mort affreuse dans le premier baiser posé sur la bouche de la princesse.

— « Eh bien, mon prince ? fit le doux Admète, très orgueilleux de la sagacité de sa philosophie. »

— « Eh bien, mon fils ? » ajouta la reine en baisant avec une tendresse folle la main de l'enfant qu'elle venait de sauver.

Mais, d'un geste sans réplique, violent, furieux, repoussant le philosophe et sa mère atterrés, d'un bond de fauve s'élançant vers le lit où s'agitaient les affres, Pyrrhus en poussa du pied le cadavre encore flexible qui roula sur le sol avec un bruit mou, et, couchant sous son embrassement désespéré Olympias sans défense, il but avidement sur sa bouche une mort pareille, cette mort faite d'indicibles tortures et de supplices monstrueux dont il venait de mesurer l'effroi, cette mort épouvantable et souhaitée dont les cruelles délices étaient payées pour lui d'un seul baiser !

ARMAND SILVESTRE.

UN JOUR DE PLUIE

Il fait déjà nuit. La pluie fouette les vitres de ma petite fenêtre, au cinquième, et je suis seul, sans un rayon de poésie, sans un sourire de fille, la bourse aussi vide que le cœur. Les gouttières dégorgent comme un homme ivre et les chats secouent leur fourrure sale derrière les cheminées qui montrent la suie, à travers leurs briques mal jointes. Seul ! En bas, les gouttes de pluie baisent et lavent le pavé avec un bruit de sanglots, et le ruisseau traine des choses sans nom, chignons de vieille femme et loques de voyou.

Il pleut ! Le trottoir boueux m'attire en bas. Ce serait si drôle d'enjamber la fenêtre pour tomber dans l'éternité. Non ! je ne veux pas mourir ainsi. Ma portière crierait bien fort que je suis « péri » d'amour pour sa fille Anastasie, et de plus, je ne veux pas laisser ma pipe veuve.

Les femmes trottinent en relevant leurs jupes mouillées, et je me souviens qu'un jour... Encore ! Ces souvenirs sont insupportables. Est-ce que, sans m'en apercevoir, j'aurais vieilli de cinquante ans. Les souvenirs ! C'est la proie des duègnes affligées de carlins monstrueux, c'est le thème favori des bouches édentées. C'est la ride que creuse la bave sous la poudre de riz. Ah ! les souvenirs ! Chauve-souris de l'amour, mouches d'antan, papillons mutilés, comme ils sont hideux !

Oui, je me souviens, et ce souvenir que je chasse comme un créancier, il revient toujours frapper à ma porte, il revient toujours plus fort, et toujours lorsque ma pipe vient de s'éteindre, toujours lorsque ma bourse est vide, toujours quand il pleut !

Que t'ai-je donc fait, femme, pour que ton souvenir hante ainsi ma pensée ?

Je ne sais pas si je t'aimais, mais je sais bien que mes rimes étaient pauvres, que mes vers boitaient, tristes gueux, tendant l'escarcelle à l'indulgence. Sois maudite, j'ai senti les étreintes de tes deux bras attirant mes lèvres vers tes lèvres. Tu as reposé ta tête blonde sur mon épaule. Lascive, tu t'es assise sur mes genoux, inerte et les paupières baissées, tes lèvres murmurant une folle prière que je n'entendais pas. Cependant j'avais mes vingt ans et j'aurais voulu vivre. Tu étais sous mon toit et je pensais, pauvre sot, que te prendre était chose infâme. Et tu as cru, sans doute, qu'une timidité stupide m'éloignait de tes bras, ô courtisane honnête. Près de l'homme qui veille à ton chevet, tu rumines lentement tes souvenirs et tes grands yeux de génisse hébétée se dilatent pour lire dans le passé ce que tu n'as pas compris. A quoi bon ! Aimez-vous ! C'est si beau, un mari en pourpoint blanc, c'est un si noble armet que le serre-tête, une mélodie si suave, qu'un rythme nasal au fond d'une alcôve silencieuse ! Aimez-vous ! Puissent les araignées du soir tisser leurs toiles au ciel de votre lit, au ciel de vos amours.

Et cependant j'aime à rêver mes rêves d'antan. Dans sa mansarde, le chiffonnier vide sa hotte, pleine des choses du ruisseau. Sa mégère, courbée sur le butin, les yeux avides, fouille dans les immondices, et lorsqu'elle a trouvé un lambeau de satin, elle rit d'un rire silencieux, croit voir le défilé des Champs-Elysées, un huit-ressort et une belle fille qui passe au grand trot de ses deux carrossiers. Alors, elle se souvient des airs de reine qu'elle avait autrefois, agite ses haillons et retombe sur les chiffons, ivre d'eau-de-vie, en murmurant un ordre à des laquais. Ton souvenir, c'est ce haillon retiré du ruisseau, il me fascine, me fait horreur et cependant je l'aime.

Ce qui nous venge encore, femmes, c'est votre maternité. Tu souris de pitié ! C'est si beau un enfant qui roule sur le lit de sa mère ! C'est le tien, cet ange, et cependant une fille viendra un jour et le prendra. Elle sera si douce, elle aura l'air si ingénu que tu ne diras pas non. Et ton fils, mère, te reviendra brisé, morne, la pipe à la bouche, et pour se consoler, il écrira ses rêveries pendant un jour de pluie.

LÉON ROUX.

FÉLIX ARVERS

SCÈNES DE LA VIE LITTÉRAIRE.

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère.
Un amour éternel en un instant conçu :
Le mal est sans espoir ; aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.
Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés, et pourtant solitaire
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.
Pour elle, quoique Dieu l'ai faite douce et tendre,
Elle ira son chemin, distraite, sans entendre,
Ce murmure d'amour, élevé sur ses pas ;
A l'austère devoir, pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers, tout remplis d'elle :
« Quelle est donc cette femme ? » et ne comprendra pas.

Le Sonnet de Félix Arvers, qu'est-ce au juste ? Un chef-d'œuvre ? une scie ? Jules Janin a écrit dans *l'Artiste* : « Ce petit bouquet d'alexandrins traversera les siècles. » Dans le même temps, Prosper Mérimée ne pouvait se défendre de hausser les épaules de pitié à l'audition de ces quatorze vers. Au milieu d'une lettre à Sainte-Beuve, le grand moqueur s'arrête à décrire le supplice auquel le condamnent les pies-grièches d'un petit salon bleu, sis sur la rive gauche, où il va de temps en temps passer ses soirées.

« Un peu avant qu'on serve le thé, il en est trois, pas fort jolies, qui, à tour de rôle, se mettent au piano. Des variations sur une marche de Chopin, passe, puisqu'il n'y a là-dessus pas plus de paroles que dans le murmure d'une forêt; mais arrive le moment où ces dames cèdent au besoin de se gargariser avec des rimes. Ah ! les vers de la rive gauche, quelle grêle ! Nos aimables personnes ont invariablement deux pièces à nous jeter à la tête. Voilà d'abord *le Lac* de Lamartine. Saluez ! Vient ensuite *le Sonnet d'Arvers*. Saluez encore ! Il m'a fallu avaler ces deux pilules trois fois en trois semaines. A la fin, je m'é-

vade du bagne. On ne me reprendra plus à mettre les pieds dans le petit salon bleu. » Ainsi, cet alinéa est la contre-partie du mot de Jules Janin : c'est que l'auteur du *Théâtre de Clara Gazul* n'était pas seulement un délicat; en fait de choses littéraires, il posait volontiers en obstructionniste. Au jeu de dames, souffler n'est pas jouer. En matière d'art, s'enfuir ce n'est pas juger ; mais il en était de Prosper Mérimée comme de Henri Beyle, son pendant : ce Benvenuto Cellini de la prose n'aimait pas les vers. Qu'on relise sa correspondance d'un bout à l'autre, et l'on y verra qu'il avait trop de sécheresse dans le cœur pour se laisser prendre aux charmes d'une œuvre lyrique.

Pour ne pas entendre *le Lac* une troisième fois, l'auteur de *Colomba* prenait ses jambes à son cou et se changeait en cerf. Pardieu, on sait, d'ailleurs, qu'il n'était pas éloigné de considérer Lamartine comme un grand niais. S'il ne faisait pas grâce à la merveilleuse élégie de l'amant d'Elvire, il ne pouvait guère applaudir au *Sonnet* imité de l'italien. Ajoutons qu'il était né pour persifler les contemporains, comme l'ouistiti du Brésil pour faire des grimaces. Au surplus, se moquer des stances que tout le monde adopte n'était pas une nouveauté chez nous. On peut se rappeler que nos pères avaient déjà vu l'exhibition d'un pareil dédain à propos d'une jolie chanson d'amour de Félix Desportes.

Rosette, pour un peu d'absence,
Votre amour vous avez changé ;
Mais, moi, voyant votre inconstance,
Mon cœur autre part l'ai rangé.

Mathurin Régnier, un ancêtre de Prosper Mérimée, se plaignait amèrement d'entendre tous les soirs redire ces couplets à travers la ville. Tant il est vrai que l'histoire recommence sans cesse.

Revenons au *Sonnet*. Ce petit poème qui voltigeait tout le long de Paris comme s'il eût eu des ailes d'abeille, d'où sortait-il ? Qu'était-ce en réalité que Félix Arvers ? Ce Paris, qu'on dit être si frivole, affiche, depuis près d'un siècle, une prédilection constante, celle qui consiste à avoir toujours un poète vivant pour dieu, ne fût-ce qu'un mois, ne fût-ce qu'une semaine, ne fût-ce qu'un jour. Quand quelque penchant à la rêverie poussera votre marche sur les bords de la Seine, de la rue du Bac, par exemple, jusqu'au Pont-Neuf, faites deux ou trois haltes auprès des marchands d'estampes qui étalent sur les parapets du fleuve mille et un échantillons de l'iconographie moderne. De tant de cartons usés par la pluie et par le soleil s'échappent des gravures sur acier ou à l'eau-forte qui sont souvent des chefs-d'œuvre. En moins d'une demi-heure, si vous le voulez bien, si vous avez la patience de construire par la pensée une échelle chronologique, en remontant de 1795 jusqu'à nos jours, il vous sera facile d'improviser tout un musée de têtes rayonnantes, ce qu'on aurait appelé, il y a

cinquante ans, un panthéon. Permettez ! Je n'entends parler ici que de ceux des poètes que ce même Paris a applaudis, fêtés, couronnés, mais les uns après les autres, et le plus souvent, il faut en convenir, pour les oublier le lendemain. L'engouement des Parisiens ! Il n'a souvent d'autre excuse que la rapidité avec laquelle il passe. En aucun temps et en aucun pays, on n'aura autant aimé à changer d'idoles, mouvement de l'esprit public qu'un humoriste a heureusement noté dans un cri :

L'aigle d'un quart de siècle est oison dans un autre.

Tenez, le poète qui était déifié à la fin du Directoire, ce n'est plus qu'une momie à ensevelir au fond des hypogées et, par conséquent, son nom seul fait frémir d'épouvante la Muse de la Mode, car la Mode aussi est une muse, la plus folle et la plus cruelle de toutes. Ce front entouré d'un vert laurier, fouillez dans les cartons dont je vous parlais tout à l'heure et vous ne manquerez pas de le trouver. Eh ! mon Dieu, ce sera une assez belle tête de vieillard couverte de cheveux blancs ; ce sera celle de Ducis, du divin Ducis, ainsi que le nommait Bonaparte, premier consul, lorsqu'il l'attirait à la Malmaison, du cher Ducis, ainsi que disait Talma, son interprète, de « cette vieille souche de père Ducis », comme l'appellent les dévots à Shakspeare, quoiqu'il dût avoir à leurs yeux le mérite d'être le premier pionnier ayant eu l'audace de faire se mouvoir sur nos planches Othello et Macbeth, ces figures si grandes mais si terribles qu'il est encore si peu facile d'ajuster aux petits horizons de la scène française. Après cette tête blanche, l'enfileur d'alexandrins par lequel Paris jurait le plus, c'était encore un barbon et un défroqué par-dessus le marché. L'abbé Jacques Delille, un aveugle, un Auvergnat, les grands peintres du jour le représentaient tantôt une lyre à la main, « en Virgile français », tantôt debout dans sa chambre, en attitude d'inspiré, au moment où il dictait les *Géorgiques* à Mme Vaudechamp, sa gouvernante, dont il a fini, le pauvre homme, par faire sa femme. Ajoutons, en passant, que cette créature était une affreuse mégère qui battait le vieux rimeur comme plâtre, ainsi, du reste, que l'avait fait la femme de Ducis pour son mari.

Cependant l'Empire poursuit le cours de ses destinées ; le traducteur de Mantouan passe et s'efface ; on change encore de dieu. A présent, le chevalier Évariste Parny, un descendant de Catulle ou de Properce, comme vous voudrez. Avez-vous vu son portrait ? Dans une savante Notice, Sainte-Beuve le représente comme un voluptueux en partie double, se partageant volontiers entre les plaisirs de la table et les joies de l'alcôve. Était-ce donc vrai ? Ce créole de l'île Bourbon, qui a sacrifié 25,000 livres de rente à son attachement pour les idées de la Révolution française, a moins l'air d'un épicurien à large panse que d'un de ces efflanqués qu'on condamne aux œufs frais et au

régime. Pensez-vous qu'il ait aimé vigoureusement Éléonore sur un lit de myrtes et de feuilles de rose, comme il s'en vante? Mais passons, puisque tout passe vite. Nous voilà au commencement de la Restauration. Tout à coup la passion de Paris se bifurque. Cette fois, on admet deux dieux d'emblée : un qui module des stances larmoyantes; l'autre qui fait des chansons, lesquelles sont parfois des odes superbes : Casimir Delavigne et Béranger. Les blancs-becs d'aujourd'hui ne sauront jamais jusqu'où est allé le culte de latrie que Paris a voué, il y a soixante ans, à ces deux fétiches. Bien avant qu'on leur dressât à chacun une statue, avant même qu'on donnât leurs noms à des rues, ils avaient de cent pas en cent pas des temples, des autels et des prêtres. On les adorait sous toutes les formes. J'ai vu leurs images sur les foulards, en médaillons, sur les poêles où l'on se chauffe. On les mettait en flacons, en tuyaux de pipe, en boutons de chemise. J'ai déjeuné, moi qui vous parle, au café de la Porte-Montmartre d'une rondelle de beurre dans le centre de laquelle se voyait le chantre des *Messéniennes* vu de trois quarts. Sur les quais d'aujourd'hui, dans les cartons précités, il y a de l'un et de l'autre cinq ou six portraits divers. Le marchand vous montre Casimir Delavigne à l'époque de l'*École des Vieillards*, Casimir Delavigne dix ans après, au moment des *Enfants d'Édouard*; Béranger à Sainte-Pélagie, dans la forêt de Fontainebleau. Ça n'en finit plus. Oui; mais demandez un peu aux générations nouvelles? Après ce couple d'ancêtres, tant dédaignés depuis lors, arrivent aussi, sur le même rang, deux augustes inspirés : Lamartine et Victor Hugo. Portraits, médaillons, estampes, statues, noms imprimés au frontispice des grandes voies, aucune des formes de l'apothéose n'aura manqué à ces deux princes de l'école romantique, lesquels ont été aussi deux des chefs de la démocratie. Vous les retrouvez aisément dans les cartons. Pendant qu'on brûlait tant d'encens en leur honneur, il y en avait deux ou trois autres, et Méry, et Barthélemy, et Auguste Barbier, et Alfred de Vigny, et Alfred de Musset, et Théophile Gautier, et ceux-là, nous les retrouvons encore. Mais ce Félix Arvers tant célébré à cause de son *Sonnet*, pourquoi ne parvient-on pas à le découvrir! En vérité, ce dédain ou cet oubli de l'art sont pour nous une sorte d'énigme, puisque le jeune poète vivait encore à l'époque où nous venait la photographie.

Ainsi donc, à prendre les choses au point de vue purement plastique, nous ignorons en quoi a consisté ce célèbre inconnu. Mieux que cela : sans les patientes et savantes recherches de M. Charles Glinel, un de nos bibliophiles les plus estimés, on ne saurait pas d'où il vient. Dieu merci, une précieuse étude biographique, très substantielle, permet à tous les amis des beaux vers d'être renseignés sur l'origine et sur la jeunesse de Félix Arvers. Il ne sera que juste d'ajouter que nous aurons plus d'une fois à mettre à contribution cet excellent travail.

Grâce à l'enquête pratiquée par cet opiniâtre chercheur, il n'y a plus

aucune ombre, ni les plus légères ténèbres sur l'auteur du *Sonnet* *. Alexis-Félix Arvers est né à Paris, rue Guillaume, n° 1 (ancienne division républicaine de la Fraternité), le 23 juillet 1806. Il était fils de Pierre-Guillaume-Thérèse Arvers, marchand de vins en gros, et de Jeanne Vérion. Venus de la petite commune de Saint-Julien-du-Sault, arrondissement de Joigny, ils faisaient partie de cette laborieuse bourgeoisie française dont la Révolution de 89 a si bien préparé l'avènement. L'aïeul maternel de notre ouvrier en strophes, qui, dit-on, exerçait la profession de menuisier, a été maire de Cézy. Un autre de ses ascendants, aussi Bourguignon de naissance, avait été délégué en 1790, à la fête de la Fédération. M. Glinel nous dit que c'était un homme remarquablement intelligent, eu égard à l'instruction limitée qu'il avait reçue et qu'il avait réussi à accroître par son énergie et par sa persévérance.

Tout donne à supposer que le marchand de vins en gros avait assez bien réussi dans son commerce, mais pourtant sans devenir riche. En une quinzaine d'années, il s'était acquis ce qu'on appelle une honnête aisance, et c'en était assez pour qu'il quittât la capitale, trop bruyante à son gré, et qu'il revînt vivre en paix dans son village. Mais, sur ces entrefaites, l'enfant né rue Guillaume avait grandi, et il était devenu urgent de songer à son éducation. Avant leur départ pour la Bourgogne, ses parents l'avaient donc placé en bon lieu, c'est-à-dire à l'institution Massin, dont les élèves suivaient les cours du lycée Charlemagne. Le jeune écolier fit toutes ses classes dans cet établissement.

Ce fut pendant que Félix était sur le point de terminer ses études, le 23 novembre 1823, que le père mourut à Chézy, à cinquante-huit ans seulement. Encore un an, et avant de partir pour l'autre monde, il aurait pu être témoin des premiers succès de son fils. Ce dernier, en effet, après avoir doublé sa rhétorique, était tenu pour l'un des élèves de Charlemagne qui donnaient le plus d'espérances. Le 16 août 1824, à la distribution des prix du concours général entre les collèges de Paris et de Versailles, le jeune vétéran obtenait à la fois le prix d'honneur en discours latin et le premier prix de discours français. De nos jours, par ces temps de naturalisme, les vieilles Muses classiques ayant cessé d'être en honneur, on sourirait à la mention d'un fait aussi peu notable. Sous la Restauration, il n'en allait pas de même, les lauriers décernés en Sorbonne étant considérés comme un avancement d'hoirie en fait de gloire. Le nom de Félix Arvers était proclamé en présence de Louis-Philippe, duc d'Orléans, futur roi des Français, par monseigneur de Frayssinous, évêque d'Hermopolis, grand maître de l'Université, et avec un très bel accompagnement de fanfares. Dès le

* *Félix Arvers* (1806-1850), par Charles Glinel, plaquette publiée en février 1886, dans le format in-octavo raisin et à 107 exemplaires, chez les libraires Michaud à Reims, et Rouquette, 57, passage Choiseul, à Paris.

lendemain, *le Moniteur universel*, en publiant le compte rendu de la cérémonie, n'avait pas manqué d'imprimer en vedette ce nom désormais fatidique du jeune vainqueur, une des étoiles matinales de cet âge. Un peu plus tard, lorsqu'il abordera le théâtre, Jules Janin s'emparera de ce précédent pour rappeler ces débuts au jeune poète. — « Prix d'honneur, jeune homme, ne l'oubliez pas ; vous êtes un ancien prix d'honneur au grand concours. » Et le prince des critiques, qui ne pouvait écrire cent lignes sans les entrelarder de centons, ajoutait : « Noblesse oblige. »

Tout cela était fort bien ; mais le moment de se choisir un état allait venir. « Une couronne de grand concours, a dit Alphonse Karr, autre ex-grand prix, ne vaut pas une couronne de pain de quatre livres. » De quel côté le nouveau bachelier ès lettres dirigerait-t-il ses pas ? En le voyant tant acclamé par le grand maître de l'Université, on était en droit de supposer qu'il irait de préférence du côté du professorat, à l'École normale, par exemple. Il n'en fit rien. Se faire recevoir avocat le séduisait sans doute bien plus, du moins pour le moment. Durant trois années, du 15 novembre 1825 au 1er juillet 1828, il fréquenta l'École de droit et y prit dans leur ordre les douze inscriptions qui devaient lui valoir le titre de licencié. Au bout du compte, cette carrière mène à tout. Quand on a son diplôme en poche, on peut aller, suivant sa fantaisie, au Palais de justice, aux ambassades, au conseil d'État, à la Chambre des députés ; on peut aussi aspirer à être un chef de contentieux, dans les administrations privées, ce qui devient une source de fortune. Il paraît que Félix Arvers avait visé l'auditorat au conseil d'État, et cette conjecture semble être assez plausible, étant donnés les goûts simples et le peu d'amour pour le bruit qu'il a montrés dans la suite.

A-t-il passé la thèse qui est le couronnement des études de droit ? On assure que non. Un découragement subit ou un invincible dégoût s'étant emparé de cette jeune âme, il jetait alors bien volontiers le parchemin de ses diplômes aux orties. Il faut tout dire d'ailleurs : mil huit cent vingt-neuf était arrivé, et l'air ambiant de Paris s'était tout à coup imprégné d'aromes d'art et de senteurs lyriques. Cédant au besoin de rajeunir la langue nationale trop affadie par les rimeurs du temps de l'Empire, encore debout, une nouvelle école littéraire s'armait en guerre, ne cachant pas qu'elle se proposait de prendre d'assaut le théâtre, la librairie, la presse et même la vieille forteresse de l'Institut. On ne pouvait faire cent pas sans sentir des vers agiter leurs ailes, sans voir des formes et des couleurs rayonner autour de soi. Plus fort que cela : cette révolution purement artistique s'annonçait clairement — qui ne l'a vu ? — comme le prélude d'une grande secousse politique et sociale. Comment donc l'ancien grand prix n'aurait-il pas été touché par la généreuse contagion qui venait de ce mouvement ? C'est déjà de 1828 que sont datés ceux de ses premiers chants qui figureront dans *Mes heures perdues*, le recueil par lequel

il a débuté. Lorsqu'on feuillette ce volume, les premières pages qu'on a sous les doigts sont des stances portant cette dédicace :

A Monsieur Victor Hugo.

On le voit, c'en était fait : l'ancien lycéen de Charlemagne renonçait à l'étude du Code, pour s'enrôler dans le bataillon des volontaires du romantisme.

Faire des vers, c'est une ivresse en tout temps. Quand on a vingt-quatre ans, c'est mieux encore, c'est l'enthousiasme religieux qui procède de l'extase. Il voulait faire des vers et ne rien faire autre chose. Mais où cela mène-t-il, les vers ? Demandez-le à l'ombre de Gilbert qui erre encore sur le seuil de l'Hôtel-Dieu ; demandez-le à Malfilâtre et à Chatterton ; demandez-le à mille autres de tous les temps et de tous les pays qui ont jeté leurs cris inspirés au nuage qui passe et leur désespoir aux oreilles de marbre des passants. Rien de plus séduisant, rien de plus inutile, suivant le pâle troupeau des esprits positifs, et, par conséquent, rien de plus redoutable pour l'insensé qui s'abandonne à cet art. De quoi vit-on en état de société ? Du pain qu'on trouve dans le froment et du vin qui vient de la vendange. Or, les vers, fussent-ils semblables à ceux qui tombaient de la lyre d'Orphée, ne sauraient être une monnaie courante pouvant donner le vivre et le couvert. Depuis son veuvage, la mère de Félix Arvers était accourue du fond de la province pour rejoindre son fils, et, dans son bon sens de mère de famille, elle s'évertuait à lui faire voir les choses de la vie, non telles qu'une jeune tête peut les rêver, mais telles qu'elles sont dans le réel. Mû par une vive tendresse, elle demandait à cet artisan de folles rimes de se rendre un peu plus à l'esprit du siècle, à accepter une tâche sociale, et il se décidait à lui obéir. C'est pourquoi, le 1er juillet 1830, prématurément assagi, nous le voyons entrer, en qualité de sixième clerc, chez Me Guyet-Desfontaines, un des grands notaires de Paris.

La chronique n'a pas encore permis au temps d'effacer ce nom d'homme du monde. A la vérité, M. Guyet-Desfontaines s'est arrangé pour être un notaire tout différent des autres. A ses fonctions, il ajoutait une dignité, celle d'être un député libéral de la Vendée. Riche, il s'était marié à Mme Vve Chasseriau, ce qui le faisait entrer dans la famille d'Amaury Duval, le membre de l'Institut. Dans son salon, tout à fait parisien, se réunissaient, toutes les semaines, trente personnages d'élite. Par exemple, on y remarquait Victor Hugo, sa jeune femme et leur charmante nichée d'aiglons et de colombes ; Alexandre Dumas, fort grand ami de la maison depuis les journées de Juillet, s'y montrait aussi très assidûment, ainsi que Mme Emile de Girardin, cette dernière en compagnie de Mme O'Donnell, sa sœur, aussi belle qu'elle-même. Eugène Delacroix, Charles Nodier, Méry complétaient

ces groupes auréolés. Il va sans dire que les clercs de l'étude, jeunes gens de bon ton, étaient de même admis à ces soirées. Or, comme Félix Arvers était déjà une individualité marquante, et à cause de son grand prix et à cause de ses premières strophes, il y avait plus qu'aucun autre ses grandes entrées. De ce frottement journalier avecun si beau monde, il ne pouvait résulter, pour notre rapsode, que de brillantes relations, entièrement conformes à ses goûts. Voilà comment, dans la curieuse monographie que Mme Marie Ménessier-Nodier a consacrée à son père, on rencontre en plus d'un endroit le nom du débutant. En ces temps-là, un des romantiques du premier cénacle, Ulric Guttinguer, possédait, rue de Courcelles, un très beau cottage, tout fleuri en avril et que, pour cette raison, on appelait la Maison des Lilas. Une certaine année, au moment du renouveau, il y donna une fête, un splendide déjeuner, tout parfumé de poésie. Entre autres convives, on y remarquait, près du chantre des *Orientales*, sa femme et sa fille Léopoldine. Y assistaient pareillement : Charles Nodier et sa femme, Antoine de Latour, le même qui devait être un jour le secrétaire des commandements du duc de Montpensier, et encore Alfred Tastet et Alfred de Musset. Félix Arvers y avait été placé auprès de l'auteur de *Rolla*.

On arriva à 1836, et M. Guyet-Desfontaines, jugeant sans doute qu'il avait rédigé assez d'actes en tout genre, céda son étude à Me Poumet. Ce fut comme un de ces changements à vue qu'on voit dans les féeries. Quoiqu'il eût été promu au grade de second clerc, l'auteur de *Mes heures perdues*, désespérant de retrouver dans le successeur l'équivalent d'un patron favorable aux lettres, se dégoûta du métier et renonça *de plano* au notariat. Un sens nouveau, celui de la littérature dramatique, se révélait tout à coup en lui, l'état-major des romantiques aidant, et lui indiquait une nouvelle voie à suivre.

J'ai dit que cette évolution du jeune poète, allant de ses sonnets à la comédie de genre, datait de 1836. Suivant M. Charles Glinel, qui est toujours si bien éclairé, la vocation de Félix Arvers se serait décidée un peu avant, c'est-à-dire le 30 novembre 1835. Ce serait ce jour-là, en effet, qu'aurait été jouée, sur la scène du Gymnase, *En attendant*, une comédie-vaudeville en deux actes, faite en collaboration avec Bayard et Paul Foucher; mais les noms seuls de ces deux auteurs devaient être livrés au public et relevés par la critique. Par bonheur, moins de quatre mois après, le 15 mars 1836, Félix Arvers, tout seul, faisait jouer, au Vaudeville de la rue de Chartres, *les Deux Maîtresses*, un acte qui, dès le premier soir, fut la coqueluche de Paris entier. Si cette saynète était charmante, elle avait en plus, à son actif, d'être représentée par des acteurs d'élite. Le jeu de Mlle Suzanne Brohan et celui d'Émile Taigny aidaient grandement, reconnaissons-le, à la mettre en relief. Pour soutenir une thèse très originale, l'auteur posait au théâtre cette question assez scabreuse :

« Un jeune homme dépense-t-il plus de temps et d'argent en courtisant une grisette qu'en muguettant avec une femme du monde ? » On voit combien un tel thème est ingénieux. Or, la conclusion du petit drame est celle-ci : « Qui veut être sage laisse là les grandes dames et cultive les lingères. » Le public avait vivement applaudi. Tout le long de la presse, ce ne fut non plus qu'un concert d'éloges. Jules Janin surtout se mettait en frais de madrigaux pour un auteur inconnu, ce qui ne lui arrivait pas tous les jours. Il entrevoyait pour ce nouveau venu les plus brillantes destinées et, donnant à son feuilleton une allure de paradoxe, il ajoutait : « Lauréat de l'Université, j'ai bien peur que ce beau titre, qui a été notre envie à tous, ne nuise, un jour, à l'élection académique de M. Félix Arvers, quand ses vaudevilles (puissent-ils être nombreux !) l'auront porté à l'Institut. »

Cependant il n'y avait pas à se dédire, le transfuge du notariat était bel et bien auteur dramatique et il ne devait plus être autre chose. De tous côtés, en le voyant passer, on se disait, à la pensée de ces heureux débuts : « Voyez donc ! tout lui sourit : la jeunesse, l'esprit, le succès. C'est à faire croire que les fées bienfaisantes ont entouré son berceau. » Il ne lui manquait que la fortune proprement dite ; mais, à défaut de richesse, il avait l'aisance par sa mère, encore vivante, et trois ou quatre pièces telles que *les Deux Maîtresses* ne manqueraient pas de lui donner de quoi faire bonne figure dans le monde. Du théâtre sortent des tonnes d'or.

Après un premier succès, un jeune homme ne doute plus de rien. Il est porté à croire que l'horizon sera toujours d'azur et la vie toujours couleur de rose. Mais avoir une première pièce fort applaudie, c'est beaucoup et ce n'est rien. Durer, voilà le difficile. On se rappelle le lendemain des *Deux Maîtresses*. Un grand et assez beau garçon, d'une figure légèrement touchée par la souffrance, mais sympathique. Beaucoup, d'élégance dans la mise, beaucoup de laisser-aller dans le discours. Les uns lui disaient : « Voyons, développez-vous ; faites quelque chose de plus grand » Et il ne répondait rien ; il avait l'air de se recueillir. D'autres lui disaient : « — Est-ce que vous cherchez à copier le ton, les allures et le style d'Alfred de Musset, votre camarade ? » — Et il répondait en souriant : « — Que ne dit-on plutôt que c'est Alfred de Musset qui cherche à me ressembler ? » — Le fait est que, sous plus d'un rapport, il y aura eu entre eux une sorte de ménechmie physique et morale.

De 1836 à 1840, ceux des écrivains qui travaillaient pour le théâtre formaient une classe à part. Si nous disons que ces beaux esprits étaient des paresseux occupés, nous serons dans le vrai. En général, parmi ces auteurs, on ne voyait qu'élégants déclassés. Exceptons-en quatre ou cinq têtes de colonnes, tels que nos grands dramaturges, et nous ne verrons dans cette mêlée que gens très peu frottés de littérature et qui, en brochant, chaque année, quelques scènes, trouvaient moyen de mener une vie facile et même un peu

dorée. On en signalait, dans le nombre, une demi-douzaine, qui, pour avoir été gardes du corps du roi, sous les Bourbons de la branche aînée, affichaient leur royalisme et se donnaient en petit des airs de grands seigneurs. Grands seigneurs au petit pied, cela va sans dire, et dont la morgue était parfois châtiée par un coup de sifflet. Mais, après tout, c'étaient des hommes de bon ton, habillés à la mode du jour, bien cravatés, bien gantés, ayant grand soin de ne payer qu'en monnaie d'or au restaurant et au café, chose qui ne se voyait que chez les millionnaires avant les arrivages de la Californie. Pour le reste, ils étaient en réalité d'assez pauvres diables; mais un succès de temps en temps leur suffisait et, dès lors, ils avaient l'air d'être toujours riches. « Ils sont une vingtaine à guetter la représentation d'une de leurs pièces, comme un chasseur guette une caille », disait Du Maillan, l'un d'eux. Une fois lancé par sa jolie petite comédie de la rue de Chartres, Félix Arvers se mêla à ces originaux d'une bohème si bigarrée, et il ne tarda pas à vivre de leur vie. Sans être un dandy ni un lion, il aimait la toilette et n'était pas fâché de pouvoir se donner pour un beau fils. Comtes, marquis, barons et chevaliers du flonflon, ce monde-là lui allait comme un gant à une jolie femme. Le petit neveu de l'ancien délégué républicain d'un village de l'Yonne à la fête de la Fédération avait cette faiblesse de jouer à l'aristocrate, ni plus ni moins qu'Alfred de Musset, dont Musset-Patay, le père, un enthousiaste de J.-J. Rousseau, avait pourtant été un démocrate ardent aux alentours de 1792. Encore un point de ressemblance à noter.

En dépit de son très légitime succès, la saynète des *Deux Maîtresses* ne pouvait pas devenir un trésor inépuisable. Le débutant le comprit vite et il se mit en devoir de lui donner une suite. En 1837, aidé de Paul Foucher, il donna au très modeste théâtre de la Porte-Saint-Antoine un drame-vaudeville en deux actes, intitulé : *Delphine ou Heureux après moi*. L'idée de l'ouvrage repose sur un testament. « En mourant, je lègue à ma nièce une belle dot et un bon mari, » se dit un oncle des temps primitifs, et le brave homme se trompe naturellement, parce qu'il a voulu contrecarrer le jeu de la destinée. Les dieux, en effet, n'ont jamais consenti à se laisser faire la loi par la race de Japhet. Telle est la pièce. Telle est sa moralité. Traité à longs traits, écrit par la griffe d'un lion, ce drame eût pu être un drame de haute volée. Il ne fut qu'une chute ou à peu près. Mais, heureusement, l'ancien prix d'honneur n'était pas un homme à se laisser décourager pour si peu, et comme il avait le pied dans l'étrier, il ne voulut pas avoir la honte de s'arrêter en route. A cette même époque, Bayard l'ayant mis en rapport avec Eugène Scribe ; il fit avec ce dernier une esquisse de mœurs arrangée en proverbe. Ce fut le Gymnase qui joua *les Dames patronnesses ou A quelque chose malheur est bon*. Au fond, c'est une épigramme sociale fort allongée, quelque chose de comparable à un verre de chambertin étendu dans un seau d'eau. Il

y eut un succès d'estime, c'est-à-dire peu de chose. Autre point. Le feuilleton affecta de ne s'occuper que d'Eugène Scribe, le grand lama du vaudeville, et le second auteur, étant considéré comme une quantité négligeable, fut inglorieusement laissé dans la pénombre.

A très peu de temps de cette soirée, le 5 octobre 1837, le théâtre des Variétés représentait un vaudeville en un acte, *Rose et Blanche*, de Félix Arvers, tout seul. Quand on aperçut ces trois mots sur l'affiche, on s'imagina, mais bien à tort, que cette autre pièce avait dû être tirée d'un roman portant le même titre, livre désormais introuvable et qui a été le début en littérature de George Sand et de Jules Sandeau réunis. Or, c'était une erreur d'optique, et il n'en était rien. Ou il n'y avait dans le choix de ce titre qu'une coïncidence fortuite, ou ce n'était, de la part de l'auteur, qu'un caprice puéril. Il est certain, en effet, qu'entre le vaudeville et le charmant in-douze il n'existe aucun point de parenté. Au surplus, cette autre fantaisie de Félix Arvers et Jacques Arago, l'aveugle, qui faisait de la critique théâtrale au *Monde dramatique*, la petite revue de Gérard de Nerval, mêla à son compte rendu l'un de ces calembourgs dont on sait qu'il n'était pas avare : « Je dirai donc au jeune auteur des *Deux Maîtresses*, un si joli tableau de mœurs : *Pièce à revers*, monsieur, *pièce à revers !* » Nous introduisons ici cette parenthèse comme un trait caractéristique des allures de ces temps lointains.

Les insuccès, au théâtre comme à la guerre, sont ce qui nourrit le courage et ce qui finit par faire la réputation. Eh ! dame, on tombe, on se relève; n'est-ce pas l'histoire de tout le monde ? A dater de cette chute de *Rose et Blanche*, l'ex-clerc de notaire, nullement découragé, se remet au labeur avec la bravoure qui seyait si bien à un homme de son âge. Il n'avait alors que trente-deux ans, donc il était encore jeune. Il portait un nom désormais bien connu. Il avait de l'élégance, des amis, et, sans être riche, assez d'aisance, assez de pain sur la planche, comme on dit, pour lui permettre d'attendre que la capricieuse déesse d'Antium vînt s'arrêter, un jour, à sa porte. Ce fut alors qu'il noua de nouvelles relations avec un nouveau collaborateur, M. Ernest d'Avrecourt, le père de M. Abel d'Avrecourt, journaliste de talent qui, à ce sujet, a bien voulu nous transmettre de curieux renseignements.

Cette association, qui ne devait finir qu'avec la vie de l'un des deux, ne pouvait qu'être féconde et elle n'a pas marché sans un certain éclat. A la liste des œuvres que nous venons de passer en revue, il serait juste d'ajouter une riche nomenclature, et celle-là irait des *Anglais en voyage* jusqu'au *Banquet des camarades*, sans omettre les *Parents de la fille*, ni *Lord Spleen;* mais nous nous arrêterons à cet énoncé pour revenir, par un mouvement de récurrence, à l'auteur de *Mes heures perdues*, le volume de vers publié en 1833. On voit quelle évolution inattendue avait fait l'ancien prix d'honneur. En entrant dans la vie, tout embrasé de flammes lyriques, il avait, en vrai romantique de la première heure, commencé par le drame en vers, par

l'élégie, par l'ode, et voilà que les forces de son talent littéraire se vaporisaient dans le vaudeville. Aux yeux des délicats, évidemment, c'était déchoir. En ce temps-là, notons-le, cette profession bizarre qui consiste à se mettre à deux ou à trois pour bâcler un acte, le plus souvent absurde, et pour l'offrir au public avec le fade assaisonnement de cinq ou six couplets dont on ne connaît jamais au juste le véritable père, ce métier, dis-je, n'était pas en grande estime auprès de ceux qui aiment les lettres. « — Qu'est-ce qu'un vaudevilliste? s'écriait « Chaudes-Aigues, un critique de l'école de Gustave Planche. Un « homme dénué de pensée, qui, au lieu de tête, porte un grelot sur les « épaules, un diseur de riens, un orfèvre en couplets. » Au fait, depuis sa collaboration avec Eugène Scribe, le jeune poète, visiblement déchu, n'était plus rien autre chose.

Ce n'était pas seulement le hardi bataillon de Victor Hugo qui s'affligeait de le voir descendre de cette façon, c'était aussi sa famille. Sous ce rapport, M. Charles Glinel nous communique par sa plaquette quelques détails anecdotiques qui trouveront naturellement leur place ici. A l'en croire, une respectable parente de Félix Arvers, qui l'a beaucoup connu, qui habite Nantes, écrivait, il y a quelque temps, à son sujet : « J'ai quitté Paris en 1827. Il y avait trois ou quatre ans « que Félix avait obtenu deux prix au grand concours; il habitait alors « avec sa mère rue des Filles-du-Calvaire, à peu de distance de la « Place-Royale. Après quelques essais heureux en littérature, il a fait « du théâtre et a quitté sa mère pour se fixer sur les boulevards où « il se trouvait à portée de ses relations. C'était un excellent garçon, « mais qui n'avait jamais un sou à lui et nous ne l'avons vu que deux « fois à Saumur pour affaires de succession. Malheureusement, la vie « qu'il menait ne pouvait que nuire horriblement à sa santé et l'épui« ser avant le temps. Il passait les jours et les nuits avec des acteurs « et des actrices pour arriver à faire répéter et jouer ses pièces, etc. » Sans doute on retrouvera dans cette lettre de vieille femme un reflet des préjugés indéracinables de la province sur la vie d'auteur, mais on y rencontre aussi, convenons-en, un fond de vérité. Ce que nous savons personnellement, c'est que, de 1840 à 1849, presque à la veille de sa mort, l'auteur du *Sonnet* s'était établi presque à demeure au café de la Porte-Saint-Martin, alors encombré de quarts de Shakespeares et de cabotins de deuxième catégorie. Il y passait tout le temps à jouer au billard et à vider des bocks, et de tels exercices n'étaient guère hygiéniques pour un pâle jeune homme qui était menacé d'un ramollissement du cerveau.

Au reste, en 1840, le cycle d'or des âges romantiques était fermé; Victor Hugo, ne s'appuyant plus que sur la Muse pédestre, était descendu de l'Empyrée pour aller, d'abord à l'Institut, puis à la Chambre des pairs; il n'y avait plus à pratiquer les mœurs héroïques. Ainsi Félix Arvers obéissait à la loi du temps. Vaudevilliste, il ne s'inquiétait plus de nobles idées; il avait cessé de s'exercer aux audaces juvé-

niles. Il ne perdait plus son temps à faire de beaux vers. « Allez à « Paris et n'y faites pas de vaudevilles, disait, sous le second empire, « le vieux Rozier, si fort homme d'esprit, à un jeune étudiant de Bé- « ziers qui venait lui demander des conseils. » Et pourquoi, après l'éclatant succès des *Deux Maîtresses*, Jules Janin, dans son feuilleton des *Débats*, n'avait-il pas, d'abord, tenu cet honnête langage au jeune auteur ? Certes Chaudes-Aigues, le critique acerbe, avait raison. Le vaudeville, c'est une peste pour ceux des jeunes archers de la poésie auxquels le dieu à la blonde crinière veut bien prêter pour un instant son arc et ses flèches. Avec la pratique du vaudeville, il arrive le contraire de ce qu'on voit dans la métamorphose du ver se changeant en papillon. Un jeune homme est né poëte. S'il est vaudevilliste, il devient un des doyens du Caveau. La belle avance !

Eh bien ! tenons en Félix Arvers le vaudevilliste comme n'existant pas, ou comme ne devant apparaître que plus tard, et revenons à *Mes Heures perdues*, le recueil de poésies écloses au lendemain des entreprises téméraires, je veux dire en 1833.

En 1888, au moment où nous écrivons ces pages, le livre de Félix Arvers est devenu à peu près introuvable. En tout cas, il passe à l'état de rareté comme un Stradivarius parmi les amateurs de violons. Imaginez un très bel in-octavo, imprimé avec luxe par Crapelet, édité par Fournier. Papier solide, grandes marges, caractères fondus exprès. Au frontispice rayonne une gravure en taille-douce représentant un papillon aux ailes déployées, le papillon qui, chez les Grecs, représentait l'âme, la Psyché antique. Le tout couronné par ce titre qui a bien l'air d'une réminiscence de Byron : *Mes Heures perdues*. Rien qu'en parcourant ces trois mots, on devine tout de suite qu'on a affaire à un romantique à outrance. Quand on ouvre le volume, on voit, qu'en effet, il y a là-dedans comme un arome des *Orientales* et des *Feuilles d'automne*, et aussi le *Spectacle dans un fauteuil*. Mais si la forme du vers est conforme aux lois de la nouvelle École, le fond est un emprunt fait à Horace envoyant l'un de ses livres de Tibur à Rome : *Sine me ibis in urbem*. Il n'y aurait qu'une différence à noter : Félix Arvers s'adresse à son livre fait à Paris pour Paris, mais il lui fait des recommandations semblables à celles qui sont tombées, il y a dix-neuf cents ans, des tablettes du poëte romain. De son appartement de garçon, le débutant passe la grande cité en revue et, naturellement, comme il est sous le coup du byronisme, il n'aime rien de ce qu'il y voit. On a beau sortir de cette Révolution de Juillet qui vient de remuer de fond en comble la Société française et qui fait chanter toutes les lyres, Félix Arvers se montre insensible aux choses de la politique. Bien mieux, sans avoir un mot de regret pour les trois Capétiens, qui sont tombés dans les trois jours, il se montre indifférent à ce qui touche au nouveau régime. En particulier, il se moque du système parlementaire et des trois cents députés qui siègent au Palais-Bourbon; c'est ce que fera bientôt, à son tour, Alfred de Musset dans *Namouna*.

Ce que le joli volume renferme de plus considérable en fait d'étendue, c'est *la Mort de François Ier*, un drame en cinq actes et en vers. A première vue, il saute aux yeux que cette œuvre n'a pas été destinée au théâtre, quoiqu'on y rencontre cinq à six belles scènes à sensation. Au fond, il n'y a là-dedans que fort peu d'invention ; car il ne s'agit que de la vieille légende de Rambouillet, celle qui fait mourir le roi chevalier du mal qu'on appelait français à Naples et napolitain à Paris *. Ah ! ce pauvre soldat de Marignan, comme il a bon dos de 1830 à 1836 ! Roman et théâtre, c'est à qui daubera sur sa personne. Alfred de Musset, déjà nommé, avait, lui aussi, ébauché un drame en vers sur ce brillant débauché. Il ne nous en reste qu'un monologue. Se répandant dans les superbes couplets du *Roi s'amuse*, Victor Hugo le montrait aux Parisiens modernes tel qu'il est dans les commérages de Brantôme. Le bibliophile Jacob ne l'épargnait pas non plus dans ses contes en français du moyen âge. Il n'y avait pas jusqu'à un satiriste du *Charivari* qui ne s'appliquât à le mettre sur le gril ; Altaroche le dessinait à la manière de Jacques Callot dans une très curieuse saynète. Parmi ceux d'aujourd'hui, qui se souvient d'avoir lu *Peste contre Peste?* Dans ce morceau du *Paris-Révolutionnaire*, l'horrible mal qui a dévoré François Ier est une peste et la royauté en est une autre. De tout ce qu'a écrit le bonhomme Altaroche, ces scènes sont évidemment ce qu'il a fait de mieux. Vient ensuite Félix Pyat, le vigoureux dramaturge du lendemain de 1830. Celui-là est le plus irrévérencieux de tous. Se montrant sans pitié pour le royal protecteur de Léonard de Vinci, il l'a exhibé à l'Ambigu-Comique, pâle et tremblant, renversé à terre, sous le genou du corsaire Ango de Dieppe, représenté, s'il vous plaît, par le grand Bocage. Cette action remuait si bien la foule, que la censure de Louis-Philippe jugea à propos d'interdire l'ouvrage brusquement et sans phrase.

Pour le dire en passant, tout cela indignait Jules Janin et le faisait sortir des gonds. « Ils crachent sur l'histoire ! Ils me gâtent mon François Ier ! » Celui de Félix Arvers n'est pas le moins maltraité, croyez-le bien. Fort épris de La Ferronnière, sa femme, l'avocat Ferron surprend le royal libertin aux pieds de la belle et il le provoque. « — Çà, te défendras-tu, dis? lui crie-t-il, l'épée à la main. Étonnement du prince de se voir tutoyé par un robin, lui, le rival de Charles-Quint et de Henri VIII. Est-ce qu'un homme tel que lui va se mesurer avec un croquant? Sur ce, il salue ironiquement et se retire. «— Ah ! c'est comme ça, riposte Ferron en s'adressant à la cantonade. Eh bien ! nous allons voir à nous venger autrement que par l'épée. » Il s'en va alors tout droit dans un mauvais lieu de la rue Froidmentel, tenue par une nommée Scolastique. « — Donne-moi,

* Dans son histoire de Rambouillet, *Les Tourelles*, Léon Gozlan consacre trois pages à démontrer, d'abord, que François Ier, un géant, n'a pas pu mourir dans l'étroite tourelle du château, et, en second lieu, qu'il n'a pas succombé au mal que lui avait communiqué La Ferronnière.

lui dit-il, la plus empoisonnée de tes filles... Je veux celle-là et non une autre. » On devine le reste. Le mari outragé prend là un mal affreux qu'il communique à La Ferronnière et que celle-ci, par contre-coup, transmet au roi. A huit ans de là, François est à Rambouillet, où il meurt de consomption, sous les ravages de l'horrible lèpre. Il y a sept ans qu'il endure en secret mort et passion; Ambroise Paré, le grand médecin, n'y peut rien, ni aucun autre homme de l'art non plus. Il faut que le malade succombe. Il ne lui reste plus qu'à penser au ciel. A son heure dernière, on annonce un pèlerin de la Terre sainte qui arrive de Jérusalem pour le consoler par des paroles de paix; François donne ordre de le laisser entrer. Paraît un étranger, sous le capuce d'un moine. Aussitôt l'inconnu soulève son vêtement et laisse voir l'inexorable avocat de Paris. « — Roi, je suis Ferron et je me suis vengé, dit-il. Meurs en maudit! » — Tel est ce drame fort simple, puisqu'il ne roule guère que sur une tradition vulgaire, mais dans lequel on trouve çà et là de belles scènes et de beaux vers. Le tout fort échevelé. Un dernier détail : *la Mort de François Ier* est dédiée à E. Roger de Beauvoir, alors débutant en littérature comme Félix Arvers l'était lui-même et uniquement connu par *l'Écolier de Cluny*.

Pour compléter le volume de *Mes Heures perdues*, le jeune Citharède y a placé une assez jolie petite comédie. En cela encore, on rencontrerait un point de parenté avec Alfred de Musset. *Plus de peur que de mal,* en effet, est une série de scènes conçues dans la gamme d'*Un spectacle dans un fauteuil.* Cinq ou six élégies forment aussi le tissu du recueil, mais c'est ici le moment de revenir au Sonnet que nous avons placé en tête de notre Étude. Est-il rien de plus achevé que ce petit poème? Il y a plus d'un demi-siècle qu'il a été lancé à travers le monde. Des choses d'alors, presque toutes ont péri. Trois grandes révolutions politiques et sociales ont remué notre sol de fond en comble. Trois dynasties ont disparu. Dix mille volumes, pour le moins, ont vu le jour et ont été effacés par l'aile jalouse du vieux Saturne, comme dirait Diderot. Cent célébrités bruyantes se sont éteintes ou endormies pour toujours, et voilà que ce frêle bouquet de vers n'a pas cessé d'être! Il est dans toutes les Chrestomathies comme il est dans toutes les mémoires. Pour se perpétuer, il n'a même pas eu besoin du secours de la typographie; on le crayonne sur les albums; on le récite dans les salons et dans les mansardes, sur le seuil des Écoles et dans les cabarets. Jamais on n'a vu pareille fortune. Et d'où vient cette unanimité dans le succès? Est-ce donc qu'il n'y a pas, par centaines de mille, d'autres vers qui vaillent ces vers? La question serait de celles auxquelles on ne répondrait pas. Ce *Sonnet* d'Arvers est devenu populaire parce qu'il exprime au plus haut point l'idée du sacrifice. C'est cela ou c'est autre chose : on ne sait pas au juste. Comparez-le, si vous le voulez, à l'une de ces statuettes antiques, grandes au plus comme le petit doigt, figurines que

les archéologues et les sculpteurs vont chercher au fond des fouilles d'Éphèse ou de Corinthe et qui deviennent l'orgueil de nos musées, et dites-vous : « Ceci durera autant que cela. »

En feuilletant *Mes heures perdues,* publiées en 1833, c'est-à-dire lorsque l'auteur n'était âgé que de vingt-sept ans, on est amené à se dire que Félix Arvers n'a certainement pas donné toute sa mesure. Pourtant il avait encore à vivre seize années ; un grand espace de temps, vous le savez ; mais, ainsi que nous l'avons dit, il a rencontré les vaudevillistes et le vaudeville sur son chemin, et ç'a été pour lui un casse-cou. Il est tombé dans les pratiques du flonflon comme un voyageur tomberait dans une fondrière, et il y est mort.

Vers 1849, après avoir fait jouer une dizaine de pièces dont aucune ne devait lui survivre, l'auteur du Sonnet, atteint d'une maladie de la moelle épinière, est mort à quarante-trois ans, triste, désenchanté et pourtant faisant encore des mots à son lit de mort. Très réactionnaire, il n'aimait pas l'état de choses créé par la Révolution de Février, et le 13 juin 1849, quand, déjà marqué par la mort, il fut témoin de l'échauffourée des Arts-et-Métiers, il dit : « — Comment ! Changarnier n'a pas tué la République ? J'espérais pourtant bien qu'elle mourrait avant moi ! » A très peu de jours de là, il s'éteignait, isolé, en vieux garçon, n'ayant guère à son chevet que la vieille domestique qui le servait. La chronique veut que la vie des coulisses n'ait pas peu contribué à abréger sa vie. D'où le cri d'un de ses confrères. « C'était bien la peine de faire un drame en vers sur les amours de François Ier pour finir à peu de choses près comme lui. » On l'a inhumé en Bourgogne.

PHILIBERT AUDEBRAND.

HENRI LASSERRE

ET LA CONGRÉGATION DE L'*INDEX*

TOUT le monde en a parlé. Est-ce une comédie? Est-ce un simple vaudeville, ou un entr'acte? Serait-ce un drame? — Je connais la pièce et les principaux acteurs. Ce que j'en sais, je n'ai pas le temps d'aller le dire à Rome. Je vais le conter à *la Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg*. Si Rome ne l'apprend pas, vous verrez en moi l'homme le plus étonné de France et de Navarre.

Henri Lasserre est trop Méridional pour être Parisien. Il est revenu de Paris comme d'autres reviennent d'une erreur. Bourgeoisement installé sur les rives de la Dordogne, à la lisière du noir Périgord, dans une vallée qui n'a rien de noir, il demande aux coteaux qui l'ont vu naître l'élan et la fraîcheur de son enfance. Il a plusieurs amours, il n'a que deux tendresses: sa femme et sa fille. Il reçoit en échange deux adorations.

On a dit beaucoup de mal de sa jeunesse. On l'a accusée d'impiété et de licence. Lui-même, soit coquetterie, soit humilité réelle, saisit avec jalousie toutes les occasions de la calomnier. Un exemple : En 1863 ou 1864, je ne sais plus au juste, la ville de Toulon était décimée par le choléra. Ses habitants prirent la fuite. Les malades, ne pouvant pas en faire autant, furent entassés dans les hôpitaux. Les médecins organisèrent le service de leur mieux. Quand ils ne trouvèrent plus d'infirmiers, ils firent appel aux galériens. Peu importait à ceux-ci le genre de mort qui les attendait: ils s'exécutèrent. Ces visages patibulaires portant d'un lit à l'autre des potions, traînant leurs chaînes dans les grandes salles de pestiférés, avaient quelque chose de sinistre peu propre à réconforter les mourants... Henri Lasserre, sans dire un mot à personne, saute dans un train, et va tout simplement se joindre aux forçats pour soigner les cholériques. Il est bientôt atteint du fléau, et si gravement, que le docteur Arlot lui dit : « Je vous ai vu à l'œuvre : vous êtes homme à entendre la vérité. J'ai tout fait pour vous sauver; je n'ai pas réussi. Un changement d'air sera peut-être plus fort que moi. Il n'y a pas d'autre espoir. Partez. — C'est bien, répond le malade. Mais, avant de vous quitter, je dois

vous témoigner ma vive reconnaissance autrement que par des paroles. J'ai à... » Le docteur l'arrête brusquement: « Vous vous êtes fait inscrire sous le nom de Lasserre tout court. Mais je vous ai deviné. Vous êtes Henri Lasserre, celui qui a réfuté Renan. Vous avez laissé votre plume, quitté votre famille, sacrifié votre vie pour mes malades, et j'accepterais de vous des honoraires!... Je ne serais pas digne de ma mission. Encore une fois, partez. »

L'espoir du docteur se réalisa. Henri Lasserre avait une constitution robuste, la jeunesse en plus: il se trouva mieux dès son arrivée à Lyon.

Si l'on vous raconte devant lui ce trait connu d'un petit nombre, il insinuera qu'il avait en ce moment grandement besoin de pénitence et de pardon, et vous penserez qu'il partit pour Toulon, parce qu'il avait assassiné son père et sa mère.

Quoique le premier venu n'ait pas la permission de se diffamer au moyen de tels antécédents, il n'en est pas moins vrai que Henri Lasserre est l'auteur principal et premier de cette légende de prétendu dévergondage qui s'est formée autour de sa personne, et qui s'attache à sa jeunesse comme son ombre. Ses ennemis n'ont eu qu'à seconder ses efforts. Ils n'y ont pas manqué.

Le comte d'Ideville a un peu vengé la vérité en rappelant, dans ses *Vieilles maisons et jeunes souvenirs*, la véhémence avec laquelle Henri Lasserre défendait, au milieu des cercles d'étudiants, ses convictions religieuses. Si ses amis du quartier Latin, parmi lesquels on voyait quelquefois Ferry, Floquet, habitaient le Coux, ils reconnaîtraient sans étonnement à la table de communion celui qu'ils avaient surnommé *Lasserre le Catholique*; car il y est tous les dimanches.

Cela ne prouve pas qu'il soit ramolli. Il a de l'esprit à vous en remplir les poches. Ses causeries brillent, pétillent, étincellent. Mettez-vous en face de lui; donnez-lui la réplique; secouez-le, et vous verrez de quelles gerbes de feu vous serez couvert. Par exemple n'allez pas craindre qu'il daube sur les absents, ni que,

Pour un bon mot, il perde *vingt amis.*

Ces bons mots-là sont mauvais : il ne les connaît pas. Les siens passent tous par son cœur avant de sortir de ses lèvres. Même quand il est en état de légitime défense, il adoucit le trait qu'il lance; il ne démouchette pas son fleuret; il ne se fend jamais à fond. Il atteint son adversaire, il le désarme; il ne l'estropie pas. Dans ces joutes de l'esprit, il est d'une audace, d'un sang-foid remarquables. Rien ne le déconcerte. Un jour, son antagoniste, à bout d'arguments, lui ayant dit: « Vous voyez bien que nous sommes tous contre vous. — Tant mieux, répondit-il : vous égalisez ainsi la partie. »

C'était à Gand, dans un congrès catholique. Les irréconciliables d'alors, je veux dire les ultramontains et les libéraux, représentés par l'état-major du *Correspondant*, du *Bien public*, du *Monde* qui venait de remplacer *l'Univers*, étaient en présence. Henri Lasserre voulait transformer ces frères ennemis en frères d'armes. Il devait commencer par les mettre côte à côte, en attendant qu'il pût les mettre d'accord. Il réussit, après les présentations habituelles, à les faire asseoir à la même table, espérant que du voisinage naîtrait l'amitié, au moins la bienveillance. Personnellement, il fut prodigue d'amabilité, d'entrain, de verve. Son esprit travaillant conjointement avec les vins généreux que buvaient les convives, la conversation devint générale et facile... Il lui arriva ce qui arrive à tous les conciliateurs. A mesure que la détente s'accentuait et que les explications courtoises s'échangeaient, il était pressé, des deux côtés, de questions qu'il trouvait inopportunes et gênantes. « Enfin, lui demande quelqu'un, de quel parti êtes-vous ? — Moi ! Je ne suis d'aucun parti. Je ne vous suis pas; je vous domine. Je suis la justice et la vérité : vous êtes l'exagération. Je suis un pont : vous êtes les eaux; vous passez sous moi.— C'est se tirer d'un mauvais pas avec adresse, crie-t-on de toutes parts. Ce n'est pas répondre. Voyons là, que pensez-vous du *Monde* ? — Vous voulez donc que je vous le dise ? J'entrai un matin dans les bureaux de rédaction du *Monde*. J'étais un habitué : on ne se dérangea pas; chacun resta à son travail. Seul, Rupert me regardait avec obstination et d'un œil mécontent, presque menaçant. Il ne m'avait pas accoutumé à ces airs féroces. J'allais l'interroger, lorsque d'une voix impérieuse il me cria : Fermez la porte !.. Eh bien ! *le Monde* est tout entier dans ce mot, *fermez la porte*. Il ferme la porte à l'air; il ferme la porte à la lumière, au soleil, à la chaleur, à la vie... (*Très bien ! Bravos ! Applaudissements de la moitié de la table.*) — Et *le Correspondant* ? — Oh ! chez *le Correspondant*, c'est autre chose. Là aucune porte ne ferme; toutes les fenêtres sont ouvertes; l'humidité pénètre; les courants d'air font rage... et la doctrine s'enrhume ».

Après ces saillies, il rit aux éclats. Qui a écrit: « Le sot rit bruyamment : le sage sourit ? » Je crois que c'est Salomon. Mais Salomon n'était qu'un juif. Et M. Drumont a eu raison de lui dire son fait. Henri Lasserre rit de ce rire large, gai, ouvert, communicatif, si bon et si français.

Les malheureux vous diraient qu'il sait aussi pleurer, et qu'il sait faire naître ainsi dans un cœur brisé la confiance, la paix, l'amour, la vertu : belles et douces choses qui sont peut-être les seules réalités d'ici-bas. Il ne prêche pas; il parle avec son âme et sa foi. Il fait plus. Lui, qu'on a appelé le marchand d'eau de Lourdes, parce qu'il n'en a jamais vendu une goutte; lui, qu'on a accusé de rapacité parce qu'il n'a pas demandé un centime de droit d'auteur aux innombrables traducteurs de ses œuvres, est un grand donneur. Il donne son argent, ses conseils, son temps, son appui, ses fatigues. Il donne

sans compter. Il donne toujours. Tout part de chez lui : bois, vêtements, pain, vin. Il en sort lui-même à peu près chaque jour pour sa tournée de malades et d'indigents, afin de compléter une bonne action par une bonne parole. Ce qui rentre chez lui et avec lui, c'est l'estime, l'affection, la reconnaissance, la vénération, un concert d'éloges qu'il n'entend pas toujours. Quand il sait qu'on a besoin de lui, il n'attend pas qu'on lui adresse une requête, il prend les devants. Il me disait un jour : « Je me mêle de tout, surtout de ce qui ne me regarde pas. » Personne ne s'en plaint.

Ainsi s'écoule son existence, paisible, sereine, religieuse, honorée, utile, active. Il croit que c'est le bonheur. Son ami, M. de Freycinet, ne partage pas cet avis. La *petite souris blanche* a sur la vie d'autres notions. Elle fait le bien en gros. Elle est providentielle. Elle est un sauveur. Elle sauve toujours quelque chose. Quand ce ne sont pas nos provinces, c'est notre industrie ; quand ce n'est pas la France, c'est sa position : Un Pitt, un Sully, un Colbert... Voulez-vous savoir ma pensée ? Je ne demande pas la tête du médecin qui charcute un loup vivant pour savoir s'il serait possible de lui arracher la queue sans le faire hurler. Mais je n'aime pas les ingénieurs qui prennent les hommes pour des poteaux, et qui commettent des expériences sur les peuples. Ils se figurent qu'on peut commander des armées sans avoir appris à charger un fusil ; qu'on peut engraisser un budget en construisant des chemins de fer électoraux, inspirer le respect de la propriété en chassant les religieux de leur domicile. Ces distractions coûtent cher quelquefois.

Je viens de rappeler le qualificatif de marchand d'eau de Lourdes appliqué à Henri Lasserre. Voici comment il chasse du temple, je ne dis pas les vendeurs, mais les gardiens aveugles ou négligents. Il écrivait le 2 octobre 1880 :

« Le pèlerinage breton avait amené cinquante malades qui ont été recueillis à Notre-Dame des Sept-Douleurs. Des guérisons dont nous attendons le récit officiel leur ont été accordées. Rien n'était admirable comme le soin qu'ils prenaient de tous ces souffrants, pour lesquels ils étaient venus prier.

« Plus leur sollicitude était grande cependant, et plus ils s'affligeaient de ne trouver en cette capitale des pèlerinages que ces piscines si incommodes. Ils se demandaient comment, alors que le luxe déborde dans les constructions nouvelles, alors que l'on dépense des millions à faire des boulevards, des quais, des bois de Boulogne, des parcs à poissons, on ne fait rien pour adoucir les peines et les douleurs des malheureux qui viennent ici implorer la toute-puissante bonté de Marie. Dans ces piscines, à peine de quoi s'asseoir ! Ce sont simplement des trous grossiers creusés dans le roc, avec une barre de fer pour se tenir. Les bien portants ont la plus grande peine à y descendre : qu'est-ce donc des paralytiques, des infirmes, des endoloris ? Il y a, dans le palais des missionnaires, un ascenseur pour monter les

plats de la cuisine à la salle à manger ; et il n'y a pas aux piscines un simple hamac pour plonger doucement dans l'onde miraculeuse les membres souffrants de Jésus-Christ présent dans la personne des malades, des pauvres, des affligés. Il n'y a pas une petite voiture, pas un brancard, pas une chaise à porteurs appartenant à l'œuvre, pour épargner les douleurs du transport à bras ou sur une chaise, quand il faut gravir les escaliers qui montent à la basilique ; il n'y a pas un frère ou une sœur pour assister ces malheureux, il n'y a pas de linge pour les malades ! Il faut que la charité tout entière,—celle qui secourt de ses mains et celle qui aide de ces deniers, celle qui agit et celle qui donne, — vienne du dehors... Le seul édifice qui rende des services, l'hôpital de Notre-Dame des Sept-Douleurs, a été fondé par des religieuses et par un prêtre étranger à l'œuvre ; et l'œuvre ne les a pas aidés d'un centime. Les millions versés dans les troncs sont engloutis dans des constructions fastueuses et de faux embellissements.

« La Vierge avait consacré par sa présence ce paysage incomparable et l'avait rendu inviolable en le mêlant à la divine histoire de ses apparitions, permettant seulement d'en faciliter l'accès et d'y faire de l'espace pour les multitudes qui allaient venir. Et voilà qu'on a pris à tâche de tout bouleverser, de tout défigurer, de rendre tout méconnaissable. On a dénaturé le sol de l'histoire, transformant en bois de Boulogne, en boulevard citadin, le paysage de la Reine du ciel.

« Telles sont les causes de la stupeur douloureuse des pèlerins, au milieu des joies inexprimables et de la religieuse allégresse de leur pèlerinage. Autant l'œuvre de Dieu, autant les grâces sans nombre que la Vierge répand leur donnent d'édification, autant le spectacle de tout cela leur apporte de scandale. »

Celui qui a osé tenir ce langage indigné n'a pas les allures du marchand d'eau ou de cierges. Son style ne trahit pas plus l'épicier que le mastroquet. Son cri de révolte est d'une âme honnête, chrétienne et courageuse. Ce courage, qui lutte depuis tant d'années à Lourdes contre l'esprit à la fois mercantile et fastueux, lui a suscité des ennemis puissants dont la haine est la même que celle appelée dans les Livres saints *parfaite*... N'en disons pas de mal.

Au surplus, y a-t-il entre cette haine et l'aventure que je vais raconter quelque petit lien ?... Les esprits mal faits le penseront peut-être.

Je ne serai pas trop hardi, si je soutiens que, en France, beaucoup de gens écrivent. Mais je vais proférer une énormité en avançant que, parmi ceux qui écrivent, quelques-uns, plusieurs peut-être, ne réfléchissent pas... Il ne saurait être question de ceux qui collaborent à *la Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg*. Ici nous avons manifestement l'élite. Eh bien ! Henri Lasserre est digne de cette pléiade d'écrivains. Il réfléchit longuement ; il travaille prodigieusement ; et il écrit un peu. Quand il écrit, cela fait quelque bruit. *Notre-Dame de Lourdes* et les *Épisodes miraculeux* ont été traduits dans toutes les

langues connues et dans les idiomes les plus ignorés. Tous les lecteurs les connaissent : hommes du peuple, hommes de robe, hommes de plume, hommes d'épée, hommes d'Église. Le joli défilé, mes amis ! Je ne sais pas si notre siècle nous offre un autre exemple d'un pareil succès littéraire.

Henri Lasserre a été frappé de ce fait incontestable et incroyable à la fois. L'Évangile, le livre divin par excellence, n'est pas lu. Pendant quinze siècles, ses maximes étaient dans la mémoire de tous les catholiques, comme sa morale était dans leurs cœurs. Mais le protestantisme fit irruption dans l'Église, livrant la parole de Dieu à l'interprétation privée, à l'arbitraire individuel, à la fantaisie de chaque lecteur, repoussant tout jugement supérieur : étayant ses erreurs sur des versets tronqués ou séparés du contexte.... Contre ces hérétiques et ces faussaires, le concile de Trente décréta que toute traduction des Écritures serait revêtue de l'*Imprimatur* épiscopal et accompagnée de notes explicatives. Cette mesure était intelligente et sage. Elle fut dépassée par des esprits honnêtes mais étroits, qui, sans s'en rendre compte, préférèrent à l'intelligence de l'Église la ruse, et à sa sagesse la crainte. Sous le prétexte que l'Évangile renferme des passags obscurs, des mots dont l'hérésie pouvait abuser, cette école tendit à écarter le livre inspiré de la main des croyants, et à le remplacer par des formulaires de prières, des *Recueils de pratiques pieuses, Abrégés de perfection morale,* des *Journées du chrétien :* livres dont les huit dixièmes sont absolument niais.

Les conséquences furent graves. Les traducteurs devinrent rares, et leurs tentatives timides. Ils n'osèrent pas s'affranchir des formes du seizième siècle. Ils s'immobilisèrent dans des tournures archaïques où la vie ne circulait plus : ne tenant aucun compte des progrès ou du génie de notre langue, gardant servilement le tour de phrase du texte, arrivant ainsi à parler grec ou latin avec des mots français. L'attention dut s'épuiser à chercher, au sein de ce style pénible, l'idée et le sens. Et le lecteur fut rebuté par cette première difficulté.

Autre obstacle. « Chacun sait que les éditions latines et grecques de l'Ancien et du Nouveau Testament sont disposées en chapitres et en versets. Mais ce qui est peut-être moins connu, c'est que ces coupures, purement arbitraires, ne font aucunement partie du texte même des saintes Lettres. La distribution par chapitres remonte au treizième siècle, et fut l'œuvre du cardinal Hugues de Saint-Victor. Quant à la division par versets numérotés, elle fut introduite, au seizième siècle, par le célèbre imprimeur parisien Robert Étienne, et ne tarda pas à être universellement adoptée, vu l'extrême commodité d'une telle innovation pour les citations, vérifications et recherches d'un passage quelconque de l'Écriture.

« Cette ingénieuse idée facilitait en effet, dans les plus grandes proportions, le travail des savants, des exégètes, des prédicateurs ; mais là s'arrêtait son utilité. En transportant dans les traductions en

langue vulgaire (c'est-à-dire dans des éditions, non de recherche, mais de méditation et de lecture), ces divisions de l'imprimeur Étienne, en introduisant dans les discours du Sauveur et dans la narration des évangélistes ces perpétuelles et brutales hachures qui troublent l'esprit comme le regard, en imposant à l'intelligence, sans nulle nécessité ni profit, cette marche constamment arrêtée et reprise, cette allure agitée, saccadée et sautillante, on détruisit de plus en plus, par une seconde faute de servilisme, le charme intrinsèque, le charme profond et paisible du Livre de Vie.

« Avez-vous parfois savouré la douceur d'une promenade fortifiante dans quelqu'une de ces routes agrestes et silencieuses qui s'enfoncent au milieu des grands bois, dans ces belles avenues, bordées d'arbres séculaires où chantent les oiseaux, émaillées de fleurs champêtres où butinent les bourdonnantes abeilles? Au-dessus de votre tête le ciel infini, autour de vous le grand silence et les ombres épaisses, en vous le sentiment de la présence de Dieu. Comme ce voyage au sein de la nature vous repose ! Comme tout votre être se complaît en la calmante fraîcheur de cette solitude tranquille, et goûte délicieusement et sans trouble la vie universelle qui le pénètre de toutes parts !....

« Eh bien! supposez maintenant qu'un ingénieur, afin de bien établir, pour lui-même et pour les autres, la situation de chaque détail de terrain, s'avise de faire creuser, tous les quatre ou cinq mètres, des fossés indicateurs en travers de la route. N'est-il pas évident qu'en vous condamnant désormais à franchir à toute minute ces démarcations incessantes, il aura mis fin à vos courses dans la forêt, et, sans toucher à une branche ni à une feuille, fait disparaître l'attrait indéfinissable qui, tantôt le matin, tantôt le soir, tantôt aux heures du plein midi, dirigeait vos pas vers ces ombreuses allées?

« Tout semblable est l'effet que produit cette coupure des versets dans les diverses traductions. On trouble le lecteur, on le fatigue, on l'irrite presque : on le détourne de la forêt sacrée. »

La coutume de lire l'Évangile disparut donc peu à peu du foyer catholique. « Les délayages aqueux et édulcorés qui, sous forme d'ouvrages de piété, remplacèrent, pour un si grand nombre, la nourriture évangélique, si pure, si substantielle, si forte, si vivifiante, ne pouvaient avoir pour effet que d'étioler à la longue la vigueur du tempérament chrétien.

« Beaucoup de préceptes du Nouveau Testament, très rudes et très nets, étant quelquefois laissés dans l'ombre ou atténués, afin de ne pas rebuter, et, d'autre part, la lecture du livre divin ne venant pas chaque jour faire justice de ces précautions trop humaines et de ces regrettables accommodements, il s'ensuivit, et devait s'ensuivre, que l'esprit du monde s'infiltra par gradations insensibles dans le concept religieux de beaucoup d'âmes très croyantes, très disposées à bien faire et très passionnément attachées aux moindres observances du culte.

« Les petites dévotions prirent alors trop souvent la place des grands sentiments et des hautes vertus; les minutieuses pratiques, celle des viriles actions : le vrai type de la perfection à atteindre se trouva faussé, altéré, amoindri. A l'image grandiose et apostolique du *Saint*, dont le puissant et lumineux exemple enthousiasme les cœurs et entraîne la volonté, succéda la figure un peu pâle et effacée du *saint homme* dont la vie, tout édifiante qu'elle soit, ne pénètre pas les âmes d'autrui d'une chaleur incandescente et ne les emporte nullement dans son orbite.

« Une autre conséquence, non moins grave, est résultée de cette totale ignorance des Évangiles, dans laquelle se sont endormies, inconscientes du péril, tant d'ouailles du troupeau fidèle. Conservant scrupuleusement et avec ferveur toutes les extériorités de la religion, dociles, orthodoxes, zélés, quoique parfois un peu étroits, nombre de chrétiens sont devenus, hélas ! de plus en plus incapables, non seulement de gagner et de convaincre autour d'eux ceux qui ne croient pas, mais d'opposer une résistance intellectuelle sérieuse aux agressions dont la religion est l'objet, aux mensonges audacieux sur les origines de notre foi, aux calomnies contre le livre sacré; et cette faiblesse intime, dont les inconvénients ne se faisaient guère sentir aux époques où la société entière récitait le même *Credo*, constitue présentement un danger qui frappe tous les regards. »

Henri Lasserre a pensé que le remède à cet alanguissement de l'esprit chrétien, à cette anémie des âmes, était l'eau vive qui jaillit du livre divin. Il a voulu y ramener les catholiques français. Courageusement, énergiquement, patiemment, il s'est mis à l'œuvre. Sa *Traduction nouvelle* lui a coûté quinze ans de travail. Dès la troisième année il a fait imprimer son livre, pour lui, et, pendant douze ans, il a payé à la maison Lahure le loyer des caractères, afin de pouvoir remanier à loisir les épreuves. Il les a corrigées cent fois. Cent fois il s'est penché sur le texte grec et le texte latin, pour les comparer, pour en saisir le sens jusqu'en ses plus délicates nuances, jusqu'en ses plus merveilleuses profondeurs. Cent fois il a repris la plume pour traduire ce qu'il venait de voir et de sentir dans la forme française la plus belle, la plus riche, la plus jeune et la plus exacte. Il n'a rien ajouté au texte, rien retranché, rien atténué, rien outré. Il n'a pas fait un commentaire; il a fait une traduction. Il n'a pas décalqué les mots; il s'est emparé du sens en vainqueur, selon le désir de saint Jérôme, et il l'a transporté dans sa langue.

Il a supprimé les chapitres et les versets, et les a remplacés par des divisions plus en harmonie avec nos habitudes, avec l'ordre des faits ou la logique des idées. Il a multiplié les paragraphes, les alinéas; il a répandu des espaces, des points, des blancs. Cette traduction a le charme d'un ouvrage original. Il y circule un sang si vif, une sève si puissante, une vie si abondante que le lecteur est étonné, subjugué, ravi. Ce livre

est bien l'histoire du Verbe de Dieu qui apparut parmi nous *plein de grâce et de vérité*.

Je viens de résumer, en lui faisant de nombreux emprunts, la préface de l'auteur. Si vous aimez le beau langage, vous la lirez. Si vous l'avez lue, vous la relirez. Les rois n'ont pas toujours de pareils morceaux.

Avant de livrer son travail au public, Henri Lasserre le présenta, comme l'exigent les règles de l'Église, à l'Ordinaire du lieu de l'impression, Monseigneur l'Archevêque de Paris. Le soin de l'examen en fut confié à l'un des membres les plus compétents du clergé de France, M. l'abbé Bacuez. Sur le rapport favorable de l'éminent exégète, l'Archevêque donna l'*Imprimatur*. Ainsi parut, vers la fin de l'année dernière, la *Traduction nouvelle des saints Évangiles* avec toutes les garanties et dans les seules conditions exigées par l'Église.

On se souvient du bruit qu'elle fit et de l'accueil qu'elle reçut de la presse française. Elle fut louée sans réserve ou portée aux nues par les journaux foncièrement religieux, tels que *la Croix*, *l'Univers*, *le Monde*, *le Pèlerin*, et par les journaux à la piété intermittente, tel que *le Figaro*. Rien ne manqua à son triomphe, pas même les attaques des feuilles qui ne sont catholiques ni par conviction ni par boutade, telles que *la Justice*, *le Temps* dont l'une daigna la citer à faux, et l'autre dut avouer ne l'avoir pas lue.

Les familles chrétiennes lui firent le même accueil que la presse religieuse. Et, en douze mois, vingt-cinq éditions s'écoulèrent.

Mais voici qui vaut mieux. Le cardinal Jacobini, secrétaire d'État du saint-siège écrivit à l'auteur : « Le Saint-Père a régulièrement reçu la traduction française des saints Évangiles que vous avez entreprise et parachevée, aux applaudissements et avec l'approbation de l'autorité archiépiscopale. Sa Sainteté me donne mission d'adresser des louanges au dessein dont vous vous êtes inspiré dans l'exécution et dans la publication de cette œuvre pleine d'intérêt, et Elle me charge de vous faire connaître les vœux qu'Elle forme pour que le but que vous poursuivez, et que vous indiquez dans la préface de votre livre, soit pleinement atteint. »

Dans une lettre qui suivit de près celle-ci, Monseigneur Parocchi, cardinal-vicaire de Léon XIII, s'appropriant le jugement de la *Voce della verita*, lui disait que sa traduction était *une illumination de génie*.

L'Épiscopat de France était bon juge dans une question de traduction française. Il se prononça en termes aussi nets que flatteurs pour Henri Lasserre.

Écoutez :

Monseigneur Fava, évêque de Grenoble : « J'ai éprouvé à lire ces *saints Évangiles* une vraie joie. Je me plaisais à écouter Notre-Seigneur parlant en notre langue française, et grâce à votre initiative quelque peu audacieuse, le discours du Maître, sans l'entrave des versets, coulait majestueux, onctueux et abondant. »

Monseigneur Blancher, évêque de Limoges : « J'ai voulu lire l'ouvrage avant de vous exprimer mon sentiment, je dirai mieux, mon admiration. »

Monseigneur Bourret, évêque de Rodez : « Vous avez fait une chose très utile que de vulgariser, si j'ose parler ainsi, ces saintes narrations de nos origines chrétiennes, et je puis dire que vous y avez réussi. Sans vous éloigner du sens littéral, ce qui ne serait pas permis, vous avez donné une physionomie vivante, je dirais presque moderne, à ces dialogues et à ces expositions des saints Évangiles. »

Monseigneur Fonteneau, archevêque d'Albi : « J'essayerais vainement de vous dire avec quel bonheur j'ai lu cette nouvelle et vraie traduction française... Ce sera pour plusieurs la révélation de l'Évangile... Vous avez rendu à l'Évangile sa physionomie naturelle... Une traduction aussi lumineuse est par elle-même un commentaire achevé. »

Monseigneur Ardin, évêque de la Rochelle : « Je suis heureux de constater que vous avez triomphé des difficultés et évité les périls. Le travail si littéraire et si attrayant que vous donnez à la France est vraiment digne des nobles et généreux sentiments qui vous animent. Il produira dans les âmes tout le bien que vous en attendez. »

Mais à quoi bon continuer? Vingt-deux évêques ont parlé dans le même sens. Vingt-deux évêques forment le tiers de l'épiscopat français. A ce nombre, il est logique d'ajouter ceux qui, pour des motifs divers, n'ont pas écrit à l'auteur, mais dont le journal officiel, *Semaine Religieuse*, *Revue Catholique*, etc., a approuvé la traduction.

Encouragé par le succès, sollicité par des évêques, des prêtres, des fidèles, l'auteur fit une splendide édition illustrée. C'est au mois de décembre, à l'heure où elle paraissait avec confiance, qu'éclata comme un coup de foudre, la nouvelle de la mise à l'*Index* de l'ouvrage. Dans le premier moment de surprise et d'effarement, personne n'y crut. On se récria, et on cria à l'invraisemblance, à la calomnie, à l'impossibilité. On accusa reporters, journaux et télégraphes. On avait tort, la nouvelle n'était pas fausse. *Les Saints Évangiles, traduits, par Henri Lasserre*, étaient à l'*index*. Ils étaient à l'*index*, malgré les suffrages des fidèles, malgré l'*Imprimatur* de l'archevêché de Paris, malgré l'approbation de l'épiscopat de France, malgré les encouragements du pape.

Je ne sais si vous êtes comme moi. Cette condamnation comble de satisfaction mes instincts démocratiques. Je compare la république chrétienne à certaine autre république de ma connaissance. Je me dis que, dans la première, l'égalité devant la loi n'est pas une formule creuse. Je n'y rencontre ni gendre ni beau-père. Pour juger un membre, même illustre ; pour frapper une tête, même élevée, on n'attend pas d'avoir la main forcée par une nation ; on ne révoque pas des juges actifs et clairvoyants ; on ne s'entoure pas d'une procédure puérile ; on ne se livre pas à des recherches ridicules qui occupent la galerie et font rêver des carabiniers d'Of-

fenbach. Un catholique a beau être loyal, bon, généreux, pieux, doué de talent, couronné de gloire et applaudi ; s'il a écrit un livre répréhensible, signalez-le à la Congrégation de l'*index*, et vous verrez qu'il y a des juges à Rome.

Le démocrate est donc flatté en moi. Le croyant l'est moins. S'il n'est pas ébranlé, il est troublé et embarrassé. Car enfin, qui a raison des évêques français ou de la Congrégation de l'*index*? Les évêques ont-ils été assez légers pour approuver sans avoir lu attentivement ; ou assez ignorants pour lire sans s'apercevoir des erreurs, des hérésies ou des fautes? Ne savent-ils pas un mot de théologie? N'ont-ils aucune notion des lois qui régissent l'impression des livres saints? Alors pourquoi sont-ils évêques? Ils sont juges dans la foi, *judices fidei ;* mais qu'est-ce que de tels juges? Ils sont préposés au gouvernement de l'Église : *Posuit episcopos regere ecclesiam Dei ;* mais qu'est-ce que de tels gouverneurs? *Évêque* signifie *surveillant :* ces surveillants sont au moins borgnes...

Je n'ignore pas la réponse que pourrait me faire le plus mince élève de théologie : « les évêques ne sont infaillibles qu'unis au pape. » Cette réponse me paraît subtile. Il y a ici deux questions : la question d'infaillibilité et la question d'autorité. Le pape seul est infaillible quand il parle *ex cathedra*. Le corps épiscopal uni au saint-siège n'ajoute à cette infaillibilité qu'une force de manifestation. Léon XIII a bien apposé sa signature au bas du décret qui frappe la *Traduction nouvelle*. Mais on pourrait peut-être soutenir que cette signature courante est moins une approbation explicite qu'un simple laissez-passer pour la publication du décret, une formalité de police pontificale. Je n'ai pas à discuter ce point. Ce que personne ne contestera, c'est que le décret bat en brèche l'autorité doctrinale des vingt-deux évêques. Il les flagelle publiquement. Il leur dit à la face du monde catholique... et de l'autre : « Vous approuvez ce qui doit être condamné. Vous recommandez ce qui doit être proscrit. Vous exaltez ce qui doit être flétri. Vous mettez entre les mains de vos diocésains un livre qu'ils ne doivent pas toucher du bout du doigt. Vous conduisez votre troupeau dans des pâturages empoisonnés. » Ce petit discours est de nature à réjouir les ennemis de l'Église. Il m'afflige, m'ulcère et m'humilie. Qu'ils montent dans la chaire ; qu'ils évangélisent ; qu'ils écrivent des lettres pastorales, les évêques ou archevêques d'Annecy et d'Oran, d'Alby et de Grenoble, de Rodez et de Paris ! Qu'ils enseignent encore à leurs ouailles qu'ils sont leurs pasteurs et leurs docteurs ! Faudra-t-il s'étonner si leur houlette et leur doctrine inspirent des doutes et des défiances, excitent quelques sourires?... Il paraît que l'archevêque de Paris va être créé cardinal. La compensation n'est pas à dédaigner, et l'éclat de la pourpre romaine fera bien de couvrir le fond moins éclatant de la doctrine. Mais que donnera-t-on aux autres? Le gouvernement pontifical a-t-il à sa disposition, comme le nôtre, les croix du Mérite agricole?... . . . .

A moins que l'argumentation ne soit retournée, et que les coups de boutoir ne prennent une autre direction. L'esprit français, un peu sceptique et frondeur, se demandera qui sont ces Illustrissimes dont est composée la Congrégation de l'*index*. Leur gloire égale peut-être celle de nos quarante Immortels. Ils ont peut-être, eux aussi, une coupole mazarine, et des cerveaux plus vastes encore. Ils ont certainement des connaissances techniques... Je vous demande pardon d'être si exigeant : tout cela ne me rassure pas... J'ai là sous les yeux une lettre dont l'auteur avait reçu en hommage le livre d'un écrivain très connu. Je ne résiste pas au plaisir de la reproduire, en respectant le style et l'orthographe.

« Très illustre monsieur,

« Je suis en devoir de vous faire mex excuses si j'ai manqué dans ses jours passées de vous rendre mes devoirs, pour les occupations très grandes qui m'en ont empêchés.

« Je suis pourtant très obligé pour l'ouvrage (ici le titre de l'ouvrage) que j'ai bien agrée ; et pour cela je vous rends des remerciments très sincères.

« Je vous prie d'agréer les marques de mon estime, p. les quels j'ai l'honneur de me renfermer.

« De V. S. Ill.

« Très dévoué serviteur. »

Le signataire est un membre de la Congrégation de l'*index*, et pas le dernier. Si les autres savent aussi bien que celui-ci les nuances et la délicate finesse de la langue française, leur compétence pour juger une traduction française semblera contestable...

Personne n'essayera, je suppose, de tout concilier, en déclarant que les fautes reprochées au livre d'Henri Lasserre sont légères et sans grande importance ; qu'elles ont pu échapper aux évêques dans une lecture rapide ; mais que les cardinaux devaient se montrer plus attentifs et plus sévères.

Ce raisonnement appartient au domaine de la fantaisie. Vous ne savez pas plus que moi si ces fautes sont légères ou graves. Mais vous savez aussi bien que moi qu'un livre mis à l'*index* ne peut pas être imprimé, ni vendu, ni lu, ni gardé, et qu'il doit être jeté au feu ou remis à l'Ordinaire. La mise à l'*index* est toujours une mesure excessivement grave, hors de proportion avec des fautes légères. Voici donc le dilemme auquel il me paraît difficile d'échapper : Ou la *Traduction nouvelle* mérite la condamnation de l'*index*, ou elle ne la mérite pas. M. de la Palisse ne serait pas plus limpide. Si elle la mérite, les évêques ne savent pas ce qu'ils disent. Si elle ne la mérite pas, la

Congrégation ne sait pas ce qu'elle fait. Qu'on brûle ce livre avec des soutanes violettes ou avec des soutanes rouges, ma foi est liée sur le bûcher. Voilà pourquoi je souffre... Je souffre pour un autre motif.

On ne condamne pas un homme sans l'entendre. Ce principe est de droit naturel. Je ne connais guère que les assassins qui se dispensent de l'appliquer. Jésus-Christ lui-même, condamné d'avance dans l'esprit de ses juges, comparut néanmoins devant eux, et fut confronté. Je ne donne pas comme modèle à la Congrégation de l'*index* le tribunal de Pilate ou de Caïphe. Je rappelle tout bonnement que Pilate ne condamna pas Jésus sans le voir et sans l'interroger. Or, Henri Lasserre a été accusé sans citation, jugé sans interrogatoire, et condamné sans notification du jugement. C'est par les journaux et des lettres d'amis qu'il a appris sa condamnation, quoique cette condamnation soit portée depuis bientôt trois mois, il n'en connaît à l'heure présente ni le sens, ni l'étendue, ni les considérants. Il n'est pas mieux fixé que vous. Il ne sait rien, rien, rien, sinon ce qu'en ont écrit les journaux, qui ne possèdent eux-mêmes aucun renseignement officiel. Est-il condamné pour des erreurs dogmatiques, morales, canoniques ou liturgiques? Est-il condamné pour des détails ou pour l'ensemble? Est-il condamné pour sa préface, pour sa traduction, pour ses notes? Est-il condamné pour le fond ou pour la forme? Encore une fois il n'en sait rien du tout. Il est condamné : il ne peut ni vendre, ni donner, ni lire, ni garder son livre. Que cela lui suffise...

On lui parle ainsi au nom de l'Église qui est une mère. Comment lui parlerait-on si l'Église était une marâtre? *Zuze un peu*, dirait le Marseillais. Frapper de cette façon *Nana* paraîtra naturel, puisque Émile Zola se moque de l'Église et de ses anathèmes, et que le sommeil de ses lecteurs n'en sera pas plus agité. Mais Henri Lasserre est un catholique, un catholique convaincu et pratiquant, un catholique qui fait honneur à la religion et dont la religion s'honore ; un fils aimant et soumis de l'Église, qui consacre toutes ses forces et tout son temps à la défense, au triomphe, à la glorification de sa Mère. Il est traité en inconnu, en étranger, en renégat, en ennemi public. Tout homme est sujet à l'erreur. S'il s'est trompé, il a pu ne pas s'en douter, puisqu'il se trouve en si belle et si nombreuse compagnie. Mais au moins fallait-il le lui dire.

Je crois, Dieu me pardonne, que Notre-Seigneur Jésus-Christ parlait à quelque congrégation de l'*index*, en faisant cette recommandation :

« Lorsque ton frère a péché contre toi, va le trouver et dis-lui ton grief, seul à seul, de toi à lui. S'il t'écoute, tu auras gagné ton frère. Si, au contraire, il refuse de t'écouter, amène avec toi une ou deux personnes, afin que toute parole dite ait l'autorité de deux ou trois témoins. Puis, s'il ne les écoute pas, déclare-le à l'Église. Et s'il n'écoute pas l'Église, qu'il soit pour toi comme un païen et un publicain. » (Saint Mathieu, chap. xviii, ℣ 15, 16, 17.)

Ces précautions, ces avertissements, ces prières, ces conseils, qui, dans la pensée du Fils de Dieu, doivent précéder l'anathème, forment un ensemble plein de sagesse et de charité. Ils sont l'expression du droit naturel christianisé contre lequel tous les droits de toutes les synagogues ne sauraient prévaloir. Vis-à-vis de Henri Lasserre on les a trouvés trop gênants. On les a supprimés. Le procédé est plus rapide, plus énergique et souverainement injuste.

Il est, paraît-il, dans les habitudes de la Congrégation de l'*index*, sans doute à cause de sa commodité. Eh bien! la congrégation ne ferait pas mal de changer ses habitudes. Benoît XIV qui, avant d'être un grand pape, fut un grand théologien, y avait pensé. Dans sa bulle *Sollicita*, imprimée en tête du catalogue de l'*index*, il prescrit des égards particuliers pour les catholiques dont les livres sont défectueux. Il veut que les consulteurs ajoutent, si cela est possible, la clause *donec corrigatur*. Il ordonne de suspendre le décret, et de ne le publier que sur le refus de l'auteur de se soumettre. Il insiste pour que l'écrivain ne soit jamais condamné sans avoir été entendu personnellement, s'il le veut, ou par délégation. Il recommande tout au moins de désigner un membre de l'*index* qui soit son avocat et son défenseur.

De cette analyse vous allez conclure que les cardinaux ont, à l'endroit de Henri Lasserre, violé la constitution de Benoît XIV. Gardez-vous-en bien. Les Éminences ne violent jamais les constitutions : ils les tournent. A ne prendre les paroles de Benoît XIV que dans le sens étroit et grammatical, elles ne sont pas un ordre formel ; elles sont l'expression d'un vif désir. A les lire sans les isoler du contexte, elles sont d'une énergie remarquable. Le pape reconnaît que la censure d'un ouvrage a pour but direct la sauvegarde et le salut des âmes, et qu'elle n'atteint l'auteur qu'indirectement et par ricochet. Mais il juge que cette atteinte indirecte n'est pas sans inconvénient ni sans gravité ; et il s'en émeut. Il n'admet pas que les consulteurs de l'*index* aient la science infuse ou le don de prophétie, ni qu'ils sachent d'avance tout ce que pourrait dire l'auteur pour sa défense. C'est cependant par ces raisons que la Congrégation avait jusqu'alors justifié sa manière cavalière de procéder, et s'était dispensée d'interroger les écrivains avant de les condamner. Benoît XIV voulait déraciner cet abus. Mais il lui était difficile de le flétrir sans porter un coup sensible à l'autorité morale de la Congrégation. Un esprit moins délié, une plume moins assouplie à la merveilleuse élasticité de la langue latine aurait échoué. Si vous lisez posément les paragraphes 9 et 10 de la bulle, vous admirerez cette pensée qui s'enveloppe d'un voile transparent, cette force qui frappe sans blesser, cette raison qui réfute en se taisant, cette volonté qui se cache sous la forme d'un désir, et ce double sentiment de justice et de charité qui éclaire et réchauffe ces lignes, comme les rayons du soleil animent les fines ciselures d'un objet d'art.

Telles sont les conditions dans lesquelles Benoît XIV demande aux censeurs de l'*index* de ne pas dénoncer publiquement un écrivain sans l'entendre. *Magnopere optamus*, dit-il. Ne voir dans cette parole, commentée par cet ensemble de considérations, qu'un simple désir, c'est traduire la lettre qui tue, et méconnaître l'esprit qui vivifie. Soutenir qu'elle laisse toute leur liberté à ceux pour qui elle a été écrite, c'est ne rien comprendre aux sentiments élevés qui l'ont dictée.

Si j'avais l'honneur de parler aux cardinaux de l'*index*, je leur dirais : Illustrissimes et Révérendissimes Éminences! Votre Congrégation a rendu à l'Église un certain nombre de bons services et plusieurs d'assez médiocres. La responsabilité de ces derniers incombe, non pas à l'institution, mais aux hommes qui la représentent. Vous avez été souvent d'une clairvoyance incontestable et quelquefois d'une maladresse incontestée. Ne rappelons que deux cas assez distants l'un de l'autre, pour attester que votre procédure n'a pas changé. Au XVI[e] siècle vous avez frappé l'un de vos pairs, le cardinal Bellarmin, sans le prévenir. Vous avez mis ses *Controverses* dans votre catalogue de l'*index* ; et, au bout de deux ans, vous les en avez effacées sans avoir demandé de corrections, sans avoir motivé l'une ou l'autre de ces mesures, sans avoir expliqué cette palinodie, sans avoir obtenu d'autre résultat que la mortification de celui qui vous surpassait tous en science et en vertu. Aviez-vous raison le jour de l'inscription de l'ouvrage ou le jour de sa radiation?... L'aviez-vous davantage le jour plus près de nous où vous avez infligé à M[gr] de Ségur ce même double traitement?... Que d'histoires de Galilées renferme votre histoire!... Si vous voulez qu'on croie à votre infaillibilité, il est urgent de vous raviser et de chercher d'autres démonstrations.

Tous les six mois vous nous servez la liste des ouvrages que nous ne devons pas lire. Cette liste est bien bizarrement confectionnée. Parmi les milliers de volumes qui s'impriment journellement vous en frappez un ou deux, trois quand vous vous surmenez. Et les naïfs se figurent que les trois condamnés sont coupables de l'abomination de la désolation. La plupart du temps vous n'avez à leur reprocher que des peccadilles lilliputiennes, des erreurs microscopiques. Et vous laissez passer par centaines de mille des œuvres d'impiété et d'immoralité qui faussent l'esprit et souillent le cœur. En vérité, vous n'êtes pas heureux dans votre triage. On dirait que vous avez été enfermés dans une immense bibliothèque de bons et de mauvais livres, et que, les yeux bandés, vous allongez le bras pour en saisir quelques-uns au hasard. Cela s'appelle en France le jeu de colin-maillard... Si nous ne consultons que vos indications, nous pouvons lire les romans de Léo Taxil, première façon, et nous devons jeter au feu ce pauvre Lenormand; nous pouvons garder la traduction du janséniste Lemaistre de Sacy, et nous devons brûler celle du catholique Henri Lasserre. Est-ce sérieux? Êtes-vous des hommes inconscients? Êtes-vous des hommes de parti?...

En frappant un livre si hautement approuvé, vous venez de jeter le trouble et la confusion dans l'âme des catholiques ; vous venez de semer la ruine sous les pas d'un éditeur qui marchait confiant dans le jugement des évêques ; vous venez d'atteindre moralement un fils soumis et glorieux de l'Église. Vous l'avez humilié publiquement sans daigner lui donner un motif. S'il possédait moins de foi et moins de ressort, vous l'auriez découragé, désespéré, ou jeté dans la révolte et la haine ; vous seriez responsables du bien qu'il ne ferait plus, et du mal qu'il pourrait faire. Illustrissimes et Révérendissimes Éminences, vous avez manqué de justice et de conduite. Pour rééditer un mot célèbre : C'est plus qu'un crime, c'est une faute... Et si, d'aventure, vous êtes plus familiarisés avec le style vulgaire, j'ajouterai : Vous avez fait une boulette... Les crimes s'expient ; les fautes se paient ; et les boulettes s'avalent... Celle-ci sera difficile à digérer.

GEORGES DE MALMUSSON.

LES ROSSIGNOLS

IMITÉ DE P. P. GNIEDITSCH

Au nord de la Russie, dans la mer Blanche, se trouvent les îles Solovetsky, où les *boyards* envoyaient autrefois, dans les couvents, les femmes dont ils avaient à se plaindre, et dans les monastères, les hommes coupables de crime politique. Ces maisons religieuses existent toujours, mais on n'y exile plus personne. Les îles Solovetsky sont uniquement consacrées à Dieu. C'est ce séjour qui a inspiré à l'auteur la légende qu'on va lire. Solovetsky signifie l'*île des Rossignols*.

Le printemps est venu, précoce, radieux et tiède. La neige vite fondue ruisselle sur les pentes des rocs escarpés qui bordent le lac; la vieille mousse reluit sous les chaudes caresses du joyeux soleil; les vieux pins et sapins doucement murmurent en eux-mêmes un hymne mystérieux : chantent-ils le retour du printemps? ou bien est-ce un adieu mélancolique aux blanches neiges? Nul ne le sait. Mais les cormiers, les bouleaux, les peupliers, les érables, les tilleuls, tous ceux-là du moins aspirent de toutes leurs forces la vie nouvelle : ils étendent superbement leurs larges rameaux dans l'air attiédi, et se couvrent d'un léger feuillage vert doré, comme d'un duvet.

Et cependant, aux pieds des roches dorment encore quelques durs glaçons : les rayons du soleil ne peuvent pénétrer jusque-là pour y porter la vie : tout y sent l'humidité, le tombeau, la mort. Et là-haut brillent des fleurs de toutes couleurs, là-haut chantent les oiseaux : c'est la vie bouillonnante et jeune.

Des religieuses viennent souvent s'asseoir sur les pierres de la rive, et contemplent d'un regard rêveur la surface infinie du grand lac. Pas une vague, pas une ride : l'eau est immobile. L'horizon s'étend à perte de vue, et l'on voit ondoyer au loin une imperceptible fumée. De légers nuages blancs, pareils à des perles, se dissipent et s'évanouissent dans l'air. Un vent frais et humide, venant de l'Occident, souffle à la tombée du jour. Le sang circule plus vite, les yeux brillent avec plus d'éclat. Le vieil ascète lui-même se sent rajeunir : ses joues se colorent. Une langueur étrange saisit l'âme humaine; il se passe en elle quelque chose de mystérieux.

Le monastère se baigne dans les flots de la lueur printanière. Les croix, telles des lumières d'or, brillent au haut des dômes; les panneaux de la grande porte ont des couleurs plus vives, plus gaies; dans les niches, les sévères statues ont des regards plus doux; les rayons du soleil, que les vitraux teintent d'or et de pourpre, éclairent la sombre profondeur de la cathédrale. Et dans l'éternel sommeil de leurs châsses magnifiques s'échauffent aussi les saintes reliques. Parfois, par la fenêtre ouverte, souffle un frais courant de vent embaumé des senteurs de lilas; il agite les franges dorées des nappes de l'autel, puis s'arrête,

immobile, effrayé d'avoir troublé, dans sa hardiesse enjouée, l'asile mystérieux où dorment pour toujours les restes vénérés du passé.

Et tout autour, dans les îles, que de bonheur! Par les clairières ombragées errent les daims en secouant leur ramure. Le renard doré, aux pieds bas, glisse rapidement dans les hautes herbes, en jetant avec convoitise des regards tout à la fois féroces et caressants sur les naïfs oiseaux qui chantent, perchés à la portée de la main, dans les broussailles de l'aubier. Ou bien un lièvre effrayé sort de dessous les buissons et s'enfuit au fond de la forêt de sa course éperdue. Puis, c'est le cri du grillon caché dans les sillons, et l'incessant gazouillement des oiseaux dans le feuillage... Tous, les uns près des autres, vivent cette pleine vie, enivrés de cette langueur que donne le printemps; tous célèbrent la divine fête du renouveau sans souci de la sainteté des îles et du monastère courbé sous la règle inflexible.

* * *

Quand vient le printemps, le père prieur est plus sévère, plus exigeant. Ses prières sont plus longues; et souvent, bien avant dans la nuit, on voit, à travers les acacias qui masquent la fenêtre de sa cellule, la tremblante lueur d'une lampe. Il est là, les yeux fermés, le visage levé et éclairé par l'extase, priant devant l'image. Parfois, sa tête se dérobe pendant quelques instants : il se prosterne; puis, de nouveau, son front se relève, et il prie, remuant à peine ses lèvres.

On suffoque... Les fleurs exhalent une odeur plus forte qu'à l'ordinaire. C'est la nuit du Nord, claire, grisâtre et d'un bleu transparent. A minuit, l'aurore répand déjà sur le lac ses lueurs rouges et dorées. Seule la forêt humide et parfumée reste sombre; mais elle ne dort point : dans les broussailles, dans les arbres et sous les herbes, fourmillent des myriades d'êtres vivants. Ils se multiplient, s'aiment, meurent; c'est la lutte pour la vie, désespérante, opiniâtre...

Et le monastère sommeille dans le calme de la nuit.

L'archimandrite a fini sa prière; il pose sur le coussin sa tête fatiguée, étend son corps sénile sur le dur grabat. A son appel, un blond novice se glisse légèrement dans la cellule, range les vêtements et emporte les mules. Il veille, le novice : il ne pense point au repos; et cependant, en hiver, ce n'était qu'avec effort qu'il luttait contre le sommeil. Maintenant, il attend avec impatience, derrière la porte, le moment d'accourir à l'appel du vieux père pour finir au plus vite sa besogne, fuir la cellule et respirer en liberté.

En un clin d'œil, le froc est suspendu au clou du vestibule, les pantoufles jetées dans un coin; et, le bonnet sur les sourcils, le novice s'élance dans le jardin. Qu'on y est libre! qu'il y fait beau!...

Il y a pourtant bien peu de temps que le vent froid de l'hiver soufflait encore dans les allées, et que tournoyait la neige à la surface du grand lac; des troupeaux de loups couraient sur la glace; on les entendait des îles voisines remplir la nuit de leurs sinistres hurlements. Il y a peu de temps, quelques semaines seulement! Et maintenant!...

Derrière la grille, sur les grandes pierres, à l'entrée des caves, les novices se réunissent le soir. Ils causent à mi-voix en frappant contre les dalles leurs bâtons noueux. Ils se souviennent de leur enfance, se rappellent la maison paternelle, la famille; ils se remémorent les traditions et les légendes qui faisaient le charme du foyer domestique. Mais un sentiment étrange fait battre leur cœur, agite tout leur être...

— Entends-tu, Nicolas, dit subitement l'un d'eux en serrant la main du vieux aux cheveux blancs.

— Qu'y a-t-il?

Le vieillard attentif écoute.

— Il chante... entends-tu?

Les deux hommes retiennent leur haleine... C'est un chant d'oiseau très doux et très faible, dont ils distinguent pourtant les admirables trilles.

— D'où vient-il ?... Il n'était jamais venu ici...

Et ils se taisent...

⁂

L'archimandrite ne dort pas : la chaleur l'étouffe. Des idées confuses, obscures, troublent son esprit. C'est la préoccupation de la bibliothèque, dont il faut faire un catalogue ; c'est le caissier, trop vieux pour bien remplir ses fonctions, que l'on devra remplacer ; et comment le faire sans froisser le vieillard ? Puis un rêve ambitieux captive son imagination ; il voit s'accomplir son vœu le plus ardent : l'empereur vient, avec l'héritier du trône, visiter leur île austère ; ils passent quelques jours au monastère... On le décore, on lui prodigue les honneurs...

Les fenêtres sont ouvertes et les lilas en fleurs. Sur la table, placée près du lit, le serviteur a posé un petit bouquet de muguet : plusieurs arpents des îles sont entièrement couverts de ces fleurs, et leurs calices argentés répandent dans la nuit des senteurs enivrantes...

Dans le demi-sommeil, le vieillard croit entendre un bruit. Il ouvre les yeux, s'accoude et écoute... Puis il se redresse, quitte le lit, s'approche de la fenêtre. Plus rien ! Attentif, il tend l'oreille. Oui, tout est tranquille.

Il appelle le serviteur... personne ne répond. Le vieillard frissonne, lève les yeux vers l'image de la Vierge, et de nouveau se met en prières.

⁂

Au matin, le sous-prieur, bon et vénérable père, entre, selon sa coutume, chez l'archimandrite.

— Savez-vous, lui dit-il, qu'un chanteur s'est révélé cette nuit ?

Le prieur tressaille. — Ce n'était donc pas un rêve.

— Je n'ai rien entendu, répondit-il.

— Pourtant, mon père, j'ai cru distinguer le bruit de vos pas au-dessus de ma tête, et il m'a semblé que vous vous approchiez de la fenêtre.

— Je n'ai rien entendu, — dit encore le vieillard, — Et quel est ce chanteur ?

— Un rossignol, mon père, un vrai rossignol...

— Nous n'avons pas de rossignols ; nous n'en avons jamais eu. On n'a jamais entendu dire qu'ils aient traversé le lac.

— Il faut croire qu'il l'a traversé cette fois ; pendant environ dix minutes, il a gazouillé : les novices disent qu'ils ont entendu quelque chose de semblable dans le bosquet, il y a cinq jours ; mais l'oiseau ne s'est pas approché du monastère.

— C'est peut-être quelque autre chose.

— Eh bien ! nous le saurons cette nuit. Car, si nos broussailles l'ont charmé, il y reviendra.

L'archimandrite ne répond rien, et ses doigts noueux caressent sa longue barbe.

⁂

Dans les cellules se répand cette étonnante nouvelle : le rossignol a chanté dans les jardins du monastère. Quantité d'oiseaux habitaient ces îles, mais, de mémoire d'homme, on ne se souvenait pas d'y avoir entendu le chant du rossignol. Comment a-t-il traversé le grand lac ?... Il l'a traversé pourtant, il est venu chanter sous la fenêtre de l'archimandrite. Le sous-prieur, troublé dans son repos, n'a pas dormi cette nuit-là.

Quelle émotion chez les frères ! Tous les soirs ils sont aux écoutes, et quelle anxiété les trouble !... Il leur semble qu'il doit s'accomplir un événement extraordinaire. Le travail est plus vite et mieux exécuté, le service plus ordonné; les visages s'illuminent comme aux jours d'allégresse.

C'est samedi, veille de fête; les offices paraissent bien longs. La lourde cloche, suspendue dans une cage près de l'église (on n'avait pu la placer dans le clocher), ébranle les airs de ses grondements sonores. Mais des bords du lac, les sons paraissent argentins et veloutés; et de plus loin encore, ils semblent plus mélodieux et plus doux. Le soleil s'est enveloppé dans un nuage couleur de lilas; il mire dans le lac ses rayons en longue colonne dorée, et plonge derrière l'horizon étincelant d'une dernière lueur. Le jour tombe; les fils roses des nuages s'éteignent à l'occident. Et, de nouveau, voici la nuit humide et parfumée.

L'heure du repos est depuis longtemps sonnée pour les novices. Mais, ainsi que la veille de Pâques, aux matines, personne ne songe au sommeil. Les acacias, eux aussi, respirent l'air du soir; les cellules sont désertes, les portes et les fenêtres grandes ouvertes. Tous, les nerfs tendus, sont dans l'attente...

Il chanta ! il chanta encore ! sous les fenêtres du vieux prieur, dans les épaisses touffes de l'acacia. Quel chant divin ! quels trilles ! quelles admirables vocalises, mélancoliques et douces, et faibles comme un adieu à la vie. Les novices sont immobiles et sans haleine; le monastère est plongé dans le silence; l'oreille tendue, les moines écoutent...

Et tout à coup, du bosquet voisin, retentit, comme un écho, un chant pareil. Sont-ils deux ? est-il seul ?...

Et l'on dirait ce royaume fabuleux où la princesse fileuse plonge tout son palais dans un sommeil profond en se blessant avec sa quenouille : ainsi sont-ils, les novices, immobiles et silencieux, pareils à des hommes de pierre. Et que de souvenirs ! que de rêveries ! que de songes revivent en eux !

Il y a bien des années qu'ils ne soupçonnaient plus l'existence de l'oiseau des nuits : il est venu lui-même près d'eux, qui l'oubliaient. Il est là : il a chanté dans le lieu sacré, près de l'église même, non loin des saintes reliques; il a chanté l'amour, la volupté ! il a chanté les joies et les douleurs humaines ! Il a chanté ! et ce chant ressuscite tout le passé : la jeunesse, l'amour, le bonheur, ce bonheur possible, que pourtant les hommes ont en partage...

Aux deux chanteurs, d'autres se joignirent, et d'autres encore. Autour du monastère, retentit un chœur immense, un concert ineffable et divin; et, de minute en minute, les chants devenaient plus sonores, plus animés, plus accablants...

De grosses larmes coulaient, sillonnant les joues creuses du vieil archimandrite. Mais personne ne les vit, caché qu'il était sous l'épaisse brunelle...

STANOFF.

La naissance des étoiles

SOUFFRIR à deux, c'est encore une volupté, puisque le plus grand supplice en amour, c'est la solitude par la mort.

Dante l'a-t-il compris?

Dante a prouvé qu'il n'y a pas de justice au ciel par le supplice de Francesca de Rimini; elle souffre toutes les douleurs, mais elle n'est pas seule.

Entre le paradis et l'enfer, il y a l'infini; mais, selon un philosophe, il n'y a que la main.

Dante, cette aurore de pourpre annonçant le soleil de la Renaissance, a perdu beaucoup de pages de *la Divine Comédie.* J'en ai retrouvé une à Florence :

Deux amants s'adoraient. Vint la mort, la mort jalouse qui emporta l'homme. La femme voulut mourir. On avait pris son cœur, on avait pris son âme; elle étreignit son désespoir et refusa de traîner sa dépouille mortelle, comme on fait d'une robe de bal quand le jour annonce que la fête est finie.

La pauvre amoureuse ! La mort lui fit la grâce de venir à elle. Elle se jeta dans ses bras comme si elle se fût jetée dans les bras de sa mère.

— O mort ! je te remercie, mais dis-moi où il est.

La mort ne parle jamais. Trois fois l'amoureuse s'écria :

— Où est-il? où est-il? où est-il?

Trois fois le silence retomba sur son âme.

Elle alla frapper à la porte du Paradis. La voyant si belle dans son linceul de neige, saint Pierre ouvrit la porte, sans voir que le péché l'avait marquée au front.

— Entrez, dit saint Pierre.

Mais elle s'arrêta sur le seuil du Paradis.

— Saint Pierre ! saint Pierre ! dis-moi s'il est entré ici.

— Qui? demanda saint Pierre.

— Celui que j'ai aimé sur la terre, celui que je veux aimer au ciel !

— Je ne sais pas, dit saint Pierre.

Saint Pierre chercha.

— Cherche bien, saint Pierre. Il est mort le jour de la Sainte-Marthe, à l'heure de la grand'messe.

Saint Pierre chercha encore :

— Peut-être, il n'est pas entré en Paradis.

La porte était toujours ouverte.

— Ferme la porte, dit l'âme en peine, puisqu'il n'est pas entré en Paradis, je veux aller en Enfer.

Saint Pierre se signa.

L'âme courut à la porte de l'Enfer.

— Ouvrez-moi la porte.

Mais le démon qui était à la porte regarda l'âme pour voir si elle était marquée du signe fatal. Le démon parla du haut de son dédain :

— T'imagines-tu qu'on entre ici comme chez soi ? L'Enfer est un tribunal auguste. Tu n'es pas appelée, tu ne seras pas élue.

— O démon ! fais-moi la grâce de me dire si mon amant est ici. Je viens du Paradis où il n'est pas. Il est mort le jour de la Sainte-Marthe, à l'heure de la grand'messe.

Le démon ricana jusqu'à faire trembler l'Enfer.

— J'ai bien peur, dit-il, que le sacrifice de la messe n'ait effacé les péchés de ton amant. Retourne au Paradis.

— Ouvre-moi la porte que je le cherche dans l'Enfer.

— Es-tu morte en état de grâce ?

— Non ! Je suis tombée à la renverse au moment où je voulais baiser le crucifix.

— Eh bien ! entre et cherche. Si tu trouves ton amant, tu subiras le supplice des flammes ; si tu ne le retrouves pas, tu retourneras au Paradis, parce que nous n'avons pas la puissance de retenir une âme que Dieu appelle.

L'amoureuse entra dans l'Enfer. Elle chercha partout, elle ne le trouva pas, et elle reprit le chemin du Paradis.

Elle souffrait toutes les douleurs dans son épouvante de la solitude.

Or, où était l'amoureux ?

Lui aussi avait été frapper à la porte du Paradis et à la porte de l'Enfer, mais il avait refusé d'entrer, disant :

— Je l'attendrai ici ou là-bas. Mon âme en peine l'attendra jusqu'à l'heure de sa mort.

Et mille fois il avait fait le voyage du Paradis à l'Enfer, ayant, lui aussi, l'épouvante de la solitude.

Enfin loué soit Dieu, ils se rencontrèrent.

Le choc de ces deux âmes fut si vif, l'embrassement de ces deux amours retrouvées fut si éclatant, qu'il jaillit au haut des cieux une lumière nouvelle.

Une étoile de plus était née.

LE COMTE NIGRA

Paroles d'outre-tombe

Lettres de Clésinger à M. Arsène Houssaye.

Clésinger, s'il travaillait comme en se jouant, travaillait toujours : il y a des savants qui aiment l'odeur de la lampe; pour lui, il aimait l'odeur de l'atelier: on lui reproche avec quelque raison d'avoir mal mené sa vie : ce reproche est cruel, parce que, s'il a mal mené sa vie, c'est qu'il l'a sacrifiée à son art. Il serait beaucoup plus riche, s'il avait moins fait de statues. C'est toujours l'histoire de Pierre Corneille, qui raccommodait ses chausses, dans sa vieillesse, parce qu'il n'avait vécu que pour les enfants de son génie. Après vingt années d'œuvres vivantes, reconnues même par ses ennemis, car Clésinger a eu l'art de s'en faire beaucoup, les trois lettres qu'on va lire prouvent une fois de plus la misère des grands artistes; ils ont des coups de fortune, mais aussi combien de coups de foudre!

« Samedi, 21 juin 73.

« Mon cher Houssaye,

« Haro n'a pas pu vendre le tableau, je te l'envoie; tâche, ami, de me trouver quelque chose, et tu m'aideras bien.

« J'ai gagné aujourd'hui les deux tiers de ma peine, c'est-à-dire que l'indemnité de guerre m'est allouée, soit 60,000 francs, plus la maison de Labarre.

« Quand toucherai-je ?

« Aujourd'hui, je n'ai pas le sou vaillant à la maison, et il est si honteux de demander ? Et l'on me doit de tous les côtés.

« A toi,

« J. Clésinger.

« Et merci. »

« Lundi, 27 juin 1873.

« Mon cher Houssaye,

« Tu aimes les roses, et tu as bien raison ! je t'envoie la cueillette de ce matin.

« Je n'ai pas de bonnes nouvelles de mon tableau; samedi, je l'ai remis à un commissionnaire avec une lettre : donne asile à cette œuvre de l'exil, jusqu'à la grande vente, que je ferai en mars, de toutes mes œuvres nouvelles, et il y en a.

« J'ai gagné mon procès, mon brave ami. C'est 100,000 francs qui vont me rentrer, le marbre en tremble d'avance, et le bronze frémit déjà; tu seras, j'espère, un de ceux qui sauront enfin me rendre justice.

« Mes hommages à la belle Mme Houssaye, en attendant que je la fasse en marbre, *pour ma vente*, comme *une Diane;* mais tu auras l'original, le buste terre cuite Rachel avenue.

« Bien à toi, cher ami retrouvé fidèle,

« J. Clésinger. »

« Mon cher Ami,

« Je suis sur le point de quitter encore une fois mon pays. Laisse-moi te raconter avec franchise les motifs qui me poussent à cette nouvelle retraite. Tu sais déjà toute mon histoire, mais il est des détails sur lesquels tu me permettras de revenir, et il est aussi des nuances dans ma conduite que tu comprendras.

« Tu sais que, le 2 janvier 1856, après avoir perdu ma bataille de Pavie, laissant en France mon nom dénigré, mes ressources éteintes, des dettes contractées pour le travail, je me dirigeai vers Rome, gagnant mon pain le long du chemin, comme font ceux qui débutent dans la carrière.

« Je travaillai beaucoup à Rome, à tel point qu'après cinq années de persévérance je me trouvai en mesure d'entreprendre à mes frais une statue équestre, œuvre que je considérais comme une revanche et sans laquelle je n'eusse pu me décider à rentrer dans mon pays.

« J'avais choisi l'empereur Napoléon Ier. Cette grande figure m'apparaissait comme la splendide épopée de la dynastie napoléonienne. Aussi, l'exécuter vêtu du costume des Césars sur un piédestal dont les statues allégoriques rendraient le sens de l'œuvre facile à saisir, fut un projet qui me subjugua.

« Il y a six mois, M. le comte de Nieuwerkerke vint à Rome; je saisis avec empressement la main qu'il me tendit, et le menai devant mon travail. « Je pense que S. M. l'Empereur aimerait vous voir retoucher à la statue du roi François Ier, » me dit le directeur des Musées. Ces paroles me firent penser que je n'étais pas entièrement oublié, que l'échec subi jadis pouvait être réparé. Je me présentai à l'atelier que le gouvernement m'avait naguère permis d'occuper au Garde-Meuble. Je n'y retrouvai pas un des matériaux laissés par moi; on avait disposé d'objets m'appartenant, qu'il m'a fallu renouveler à grands frais.

« Enfin, après avoir fait argent de tous les marbres en ma possession, je commençai, le 15 août dernier, mes deux statues équestres. Je dis les deux, car celle de l'Empereur, que, faute de ressources, j'avais laissée en douane, me parvint entièrement détériorée. Quant à celle de François Ier, je n'avais jamais songé à une retouche; six années d'études m'avaient fait concevoir une œuvre nouvelle.

« On peut préjuger du courage et de la persévérance dont je fis preuve durant le travail où j'engloutissais une à une mes dernières ressources.

« Aujourd'hui, j'abandonne mes modèles au jugement de l'Empereur et au jugement public; je vais continuer, à Rome, les bustes et les statues dont le produit me mettra à même de réaliser un de mes rêves artistiques : l'exécution en marbre de cette statue du grand capitaine des temps modernes, Napoléon Ier, en costume historique, « calme, sur un cheval fougueux » (paroles de l'Empereur à Louis David).

« Adieu. Ton ami,

« Clésinger. »

Voilà l'homme, toujours chercheur, inquiet, aventureux, courant les grandes entreprises. Tout autre, avec son talent, se fût contenté d'une place à l'Académie et de quelque niche à remplir au Louvre, ou de quelque fontaine à animer, au coin d'une rue. Mais il aime mieux l'impossible. « Ma vie est un combat. » L'heureuse médiocrité ne l'a jamais pris dans ses chaînes de fleurs pâles; il a préféré les hasards de la misère dorée et les coups de théâtre de l'imprévu.

A. H.

Quelques définitions

IDÉALISME, ROMANTISME, RÉALISME

La querelle des systèmes littéraires qui servent à classer les chefs-d'œuvre dure depuis le commencement de ce siècle et renaît à chaque livre qui fait du bruit. Mais, chose étrange, qu'on loue la grâce pure des héroïnes de Racine et qu'on l'oppose à la rude rusticité des paysannes de M. Zola, qu'on vante l'*Akëdysséril* de M. Villiers de l'Isle-Adam ou la *Faustine* de Goncourt, qu'on exalte Gustave Moreau au-dessus de Courbet et Raphaël au-dessus de Rembrandt, qu'on aime la vérité puissante des uns et la haute beauté des autres, on ne sait d'habitude ce qu'on dit, et rien de moins clair et de moins vrai que l'idée qu'on se fait couramment de ce que sont et de ce que tentent les uns et les autres des artistes qu'on préfère. On s'imagine que les écrivains idéalistes, romantiques ou classiques, travaillent d'imagination, quand ils copient souvent la réalité de fort près; on croit que les réalistes ne pourraient rien faire sans leurs notes et leurs observations, quand plusieurs d'entre eux n'observent rien et ne sauraient voir juste.

Assurément il est faux de croire que le réalisme se distingue de l'idéalisme, soit classique soit romantique, exclusivement en ce qu'il donne de la nature humaine une représentation plus exacte en chacune des scènes et des individus qu'il représente : rien ne prouve que n'importe lequel des personnages de Racine ou de George Sand, que l'Agamemnon même d'Eschyle, l'Électre de Sophocle, que les héros bizarres de M. Barbey d'Aurevilly et de M. de l'Isle-Adam, que doña Sol et Jean Valjean, soient moins naturels et capables d'exister que le baron Hulot, de Balzac, Madame Marneffe, Nana, Gervaise et Coupeau. L'expérience seule pourrait en décider et on ne peut la faire. Même les personnages que leurs auteurs se sont attachés à rendre médiocres et moyens, M. Bovary, par exemple, et le Frédéric Moreau de *l'Éducation sentimentale*, peuvent paraître plus vraisemblables, d'une sorte de vérité banale mieux saisie, que les comtesses d'Octave Feuillet; mais ces dernières ont pu fort bien être faites et très exactement d'après nature, comme ont été peintes de même les vierges de

Raphaël, les bacchantes de Rubens et les vieilles mères de Rembrandt.

Que l'on considère, d'ailleurs, qu'il n'y a pas de théoricien du réalisme qui ait osé prescrire l'imitation exacte, précise du réel, comme un principe d'art; on comprend aussitôt qu'on aboutirait simplement de la sorte, si l'on parvenait en effet à tout copier parfaitement, à créer, des choses et des gens, des doubles qu'il n'y aurait aucun intérêt à leur substituer. La réduction à l'absurde d'une théorie réaliste extrême de ce genre serait facile; elle a été faite excellemment dans un traité d'esthétique malheureusement trop peu connu, la *Nature of fine arts*, de Parker, et, en quelques pages définitives, M. Milsand (*Esthétique anglaise*) a expliqué à merveille comment la vérité ne peut être le but de l'art. Évidemment, et cela est généralement admis, une œuvre d'art n'est telle que parce qu'elle ajoute ou ôte à la réalité, par la marque qu'elle porte du tempérament de l'artiste, par le caractère qu'il exalte en elle, de façon à la rendre mieux ordonnée, plus émouvante, concentrée et une, que ne le sont les faits vrais à l'état brut où l'homme non artiste les perçoit. Il faut donc que les réalistes et les idéalistes usent, les uns comme les autres, d'imagination, et s'attachent à modifier, à déformer, à dénaturer le réel; ce qui diffère entre ces deux grandes écoles, c'est, non l'exactitude, la justesse de la vision, mais la manière d'altérer ce que leur montre la nature et d'en tirer des œuvres qui n'ont rien de semblable.

Les œuvres idéalistes classiques tendent à être belles; elles se plaisent à la description de lieux riches et heureux; elles donnent du corps humain une image pure de lignes et de couleurs, chaste, sobre et saine; elles montrent des âmes nobles, fortes, bonnes et calmes, animées d'émotions simples et hautes, d'amour tendre, de courage, de générosité, de patriotisme, de fière ambition, de juste respect des dieux, de vertus sévères mais modérées, mais tempérées, contenues de raison et sans disgracieux excès. Réduits en termes précis, tous ces adjectifs, heureux, pur, noble, élevé, plaisant, fort et doux, signifient que l'art idéaliste classique sait donner de la nature, du dehors et du dedans de l'homme, une image où se trouvent réunis les traits corporels ou moraux qu'il est bon que l'homme possède pour son bonheur et pour le bien de sa race. Cet art idéalise en ce qu'il représente de préférence ces traits comme possédés par certains êtres fictifs, quand la plupart des hommes en sont fort loin. Il s'applique ainsi à susciter des sentiments d'élévation, de plaisir, d'admiration, de complaisance en soi, qui viennent de la vue d'un type humain supérieur à la plupart de ceux qui existent, et supérieur dans un sens où il serait bon que la race tout entière le fût.

L'idéalisme romantique, en France — car en Allemagne et en Angleterre il en est autrement — a des visées toutes différentes et crée des œuvres plus émerveillantes que belles. Il décrit de préférence des lieux abrupts et sauvages ou féeriques et fastueux, représente

volontiers l'homme comme malade, difforme, pâle, blessé ou charmant et magnifique, l'analyse en ses passions extrêmes et déchaînées, l'amour éperdu, le remords angoissant, la mélancolie profonde, la douleur, de préférence, ou la joie lyrique et folle, le doue d'une noblesse ou d'une férocité d'âme également démesurées, le place en des incidents forcés où la crise des émotions se trouve grandie par leur conflit. Tous les adjectifs que nous venons d'écrire ont un caractère commun d'excès, de violence; les passions chagrines dont use de préférence le romantisme sont plus intenses à degré égal que les passions joyeuses, par le simple fait physiologique qu'une douleur est toujours plus forte qu'un plaisir. Les artistes de cette école déforment donc la nature et les hommes à la fois dans le sens de l'idéalisme et du réalisme, en exagérant ce que le monde peut donner d'impressions intenses et fortement saisissantes, en le montrant sublime ou ignoble, tel qu'il serait bon qu'il fût pour qu'on prît à vivre un intérêt extrême, et qu'entre l'amour du bien et la haine du mal, le spectateur subit un assaut d'émotions le plus puissant qui soit, si toutefois il n'est mis en garde et refroidi par ce que ces outrances ont d'excessif et de fictif, de faux, de théâtral, de purement décoratif et littéraire.

Les réalistes, au contraire, plus sérieux, plus moroses, tâchent moins de plaire ou d'étonner que d'émouvoir, et sacrifient le beau et le prestigieux au pathétique. Ils donnent à l'homme un corps contrefait, mal bâti et souffreteux, ou bouffi de chair et truculent, un visage déplaisant, insolent, vulgaire, hâve, douloureux; ils se complaisent dans la description des lieux sales, pauvres ou lourdement ornés; ils analysent les passions basses, la luxure, l'avarice, la méchanceté, l'arrogance, la fourberie, l'humiliation, la stupidité, la souffrance laide; ils conçoivent l'homme comme méchant et malheureux : c'est-à-dire encore qu'ils le représentent sous les traits corporels et moraux qu'il est mauvais que l'homme possède, pour son bonheur et celui de sa race. Ils font appel, de la sorte, au sentiment de répulsion, d'horreur, de désespoir, que cause cette image de dégradation, mais aussi au sentiment de profonde sympathie, de pitié, que cause la vue de cette humanité qui peine et se châtie. Ces sentiments, transposés dans l'esthétique, c'est-à-dire dans le fictif, sont plus poignants que ceux de plaisir et de calme admiration que procure l'idéalisme, plus graves que ceux d'émoi, de transport, de violent intérêt, que donne le romantisme; les spectacles qui les inspirent peuvent rester tout proches du vrai. En effet, on sait que la pitié et l'horreur sont provoquées fort souvent par la réalité pure, qu'il ne faut que la modifier fort peu pour les exciter violemment, que, d'ailleurs, cette exactitude ou son apparence sont faciles à l'artiste réaliste, puisque la misère et la bassesse qu'il tient à outrer dans l'homme sont des traits que, par dénigrement ou par pessimisme, on croit volontiers plus marqués qu'ils ne sont. Mais ce sont là de purs semblants et, en fait, pour un observateur qui

serait parfaitement sain, normal et juste, l'écrivain ou le peintre réaliste, avec ses ciels brouillés, ses sites vulgaires, ses champs pelés, son humanité misérable et ignoble, s'éloigne presque autant du vrai que l'artiste idéaliste qui, en un paysage harmonieux ceint d'horizons bleus, dresse de nobles formes humaines, blanches, souples et fortes, et douées d'âmes aussi pures que leurs corps. Tous deux altèrent et choisissent en ce qu'ils perçoivent, et cela est si juste, que, s'il y a plusieurs sortes d'idéalistes, de Sophocle à Gœthe, il y a tout autant de genres de réalisme, des peintres hollandais à nos impressionnistes, de Restif à Stendhal, à Balzac, à Zola, à Dickens, à Dostoïefski et à Tolstoï.

Nous voyons exactement où nous en sommes. Les idéalistes préfèrent grandir le spectacle du monde, et le grandir en ce qui est beau, c'est-à-dire en ce qui est bon pour l'espèce et en ce qu'il convient que nous approuvions; les romantiques le transfigurent en ce qu'il a de merveilleux, de magnifique et d'étrange; les réalistes le dénaturent en laid, en ce qu'il est bon que nous haïssions et que nous plaignions. Ces écoles diffèrent, non dans la matière dont elles méprisent ou observent le réel, bien qu'il y ait nécessairement plus de vérité chez les réalistes, mais dans l'image illusoire qu'ils en tirent, radieuse chez l'une, prestigieuse chez l'autre, pathétique et odieuse chez la dernière, telle qu'elle excite soit l'admiration, soit la passion, soit la haine ou la pitié.

ÉMILE HENNEQUIN.

Le Service de trois ans

ET LA FRANCE

Comment le service de trois ans est-il parvenu à s'imposer à l'opinion publique? Ce pourrait être là l'objet d'une enquête curieuse à plus d'un titre, où la puissance de la presse se manifesterait en même temps que l'extrême facilité avec laquelle celle-ci accueille, sans les contrôler, les projets les plus singuliers. Qu'en 1871 on eût cru trouver le salut de la patrie dans une copie servile du système prussien, et qu'on eût adopté ce système, rien de plus naturel; quinze ans après, sans motif sérieux, cela devient absolument inexplicable. La plupart des députés ont mis ce service de trois ans en tête de leur programme électoral; mais pourquoi l'y ont-ils placé? Est-ce bien l'intérêt et le salut de la patrie qui leur ont dicté une pareille résolution? N'est-ce pas plutôt le désir de faire à leurs électeurs une de ces belles promesses dont ceux-ci sont si friands?

Quant à l'application réelle de cette loi, quant aux conséquences brutales qu'elle pourra avoir, tant sur la solidité de notre armée que sur les intérêts particuliers de ces mêmes électeurs, en a-t-on bien mesuré l'étendue et calculé la gravité? Dire qu'au nom de l'égalité tous les Français doivent servir également trois ans sous les drapeaux est une de ces surprenantes utopies qui ne peuvent trouver naissance que dans ce pays de France où l'on prend trop souvent les mots pour des actes.

I

Peut-on, avec le budget actuel, astreindre tous les Français à un service égal de trois ans? Tout le monde sait bien que non. Si l'on n'impose pas le même service à tous, que devient cette égalité, sous l'égide de laquelle s'est placée la loi?

D'ailleurs, au point de vue du simple particulier, cherchons quels sont les avantages sérieux que pourra lui procurer la nouvelle loi.

Impossible d'en découvrir un seul, à moins qu'on ne considère comme tel l'avantage purement platonique de voir le voisin en souffrir dans ses intérêts.

La loi de recrutement de 1872 admettait une certaine quantité de dispenses. Ces dispenses, nous les supprimons, disent les promoteurs de la loi : voilà le progrès.

Est-ce réellement un progrès? C'est ce que nous allons examiner.

Ainsi, en vertu de l'article 17, les fils aînés de veuves, les frères de militaires sous les drapeaux ou morts à l'ennemi, etc., étaient dispensés de droit du service en temps de paix. Aujourd'hui, il leur faudra obtenir un avis favorable d'une commission communale : et pour qui connaît les dissensions intestines des communes de France, on devine facilement ce qu'il en résultera. Mais ce qui est vraiment monstrueux, ce qui est contraire à toute équité et à toute justice, c'est que le frère d'un soldat mort pour la patrie ne soit pas en temps de paix laissé à sa famille pour y tenir la place de celui qui n'est plus.

Quant aux dispenses dont jouissaient les séminaristes et les membres de l'instruction publique, en quoi est-il nécessaire de les supprimer? Nous aurons ainsi plus de monde, ripostent les adeptes de la nouvelle loi, semblant croire et voulant sans doute nous faire croire qu'ils augmenteront ainsi les forces de notre armée. Or, c'est là une vérité qu'on ne saurait proclamer trop haut, nous aurons toujours trop d'hommes : ce sont les cadres qui nous feront défaut. Dans l'organisation présente, nous avons eu le plus grand mal à grouper le nombre nécessaire de porte-galons pour constituer l'armée territoriale, et nous sommes actuellement dans l'impossibilité de faire davantage.

Les soldats sont excellents, mais cela ne suffit malheureusement pas pour faire une armée solide. Il leur faut des chefs connaissant à fond leur métier et capables de les conduire au feu, ce qui n'est pas aussi facile que de les présenter à une revue. Nous ne saurions trop rendre hommage aux louables efforts qui ont été tentés depuis quinze ans, mais nous aurions tort, au nom d'un patriotisme absurde, de vouloir malgré tout fermer nos yeux à la réalité. Les avocats trouveraient singulier qu'un officier vînt plaider à la barre et discuter avec eux de l'interprétation des articles du code, ils lui diraient que la pratique du droit ne s'apprend pas en un jour et qu'il faut avoir vieilli sous le harnais pour connaître tous les dédales de la jurisprudence. Combien n'en est-il pas de même de l'art de la guerre, qui, outre une grande habitude du commandement, exige une promptitude de décision et un coup d'œil qui ne s'acquièrent qu'avec le temps?

Reste enfin cette catégorie de dispensés comprise sous le nom d'engagés conditionnels d'un an, et au sujet desquels ont tant bataillé les journaux de tous les partis. Le plus grand reproche que l'on adresse à ces privilégiés ne gît-il pas dans les quinze cents francs que, comme en Allemagne, ils versent au trésor de l'État. Que l'on supprime

alors ce versement et que tous, sans exception, soient admis à subir les examens. On réalisera ainsi la véritable égalité et l'on encouragera en même temps cette instruction que l'on proclame si précieuse.

D'autre part, le service de cinq ans, réduit dans la pratique à quarante-deux mois, n'était pas imposé à tous les Français qui n'étaient pas dispensés ni engagés conditionnels d'un an. Une bonne partie, trente mille hommes environ chaque année étaient, à la suite du tirage au sort, classés dans la deuxième portion et ne passaient que dix mois au régiment.

Le simple particulier reconnu bon pour le service avait donc une chance sur quatre de ne rester que dix mois sous les drapeaux, et lorsque son numéro le classait dans la première portion, il était astreint à six mois de service seulement de plus que par la loi nouvelle qui impose trois ans à tous les hommes en état de porter les armes.

On a reconnu, et c'est sans doute ce qui a décidé un certain nombre de militaires à soutenir la nouvelle loi, que nous possédions un nombre d'hommes exercés bien inférieur à celui que les Allemands peuvent mettre en ligne. On a pris peur et on a cru sans doute nécessaire de recourir au service de trois ans, les hommes de la deuxième portion ayant souvent oublié presque tout ce qu'on leur avait appris.

La récente réorganisation de l'infanterie aura certainement une portée véritablement pratique si elle maintient réellement les compagnies à la moitié de l'effectif du temps de guerre. Mais nous croyons qu'on s'est exagéré l'importance qu'il faut attribuer au nombre d'hommes exercés mobilisables, une fois un certain chiffre atteint. A-t-on jamais vu cinq cent mille hommes d'une même nation réunis sur un même champ de bataille? Y a-t-il eu souvent des généraux capables de commander à une pareille masse? Bonaparte ne disait-il pas que, de son temps, il n'y avait que Moreau et lui capables de commander une armée de cent mille hommes? Ne nous imaginons donc pas que la loi du nombre est tout, et souvenons-nous seulement que l'art du grand capitaine consiste à grouper toutes ses forces au moment décisif, et d'accabler successivement les divers corps ennemis dispersés.

Nous nous en tiendrons donc, en ce qui concerne les armées à mettre en campagne, à ce chiffre de cinq cent mille hommes adopté par le major Von der Goltz, et nous croyons qu'il serait facile de l'atteindre avec nos ressources actuelles, en ne composant nos troupes de première ligne que de soldats ou de réservistes de la première portion.

Grâce à des dépôts largement organisés, on pourvoirait facilement au remplacement des déchets ou des non-valeurs qui se produiraient dans une proportion relativement forte au début d'une guerre.

C'est évidemment de la première bataille que dépendra le succès

dans la guerre future; et si M. de Bismark a cru devoir dire du haut de la tribune du Reichstag que cette prochaine guerre serait une guerre à mort entre la France et l'Allemagne, nous nous permettons de ne pas être de son avis. Si l'Allemagne était victorieuse, peut-être en serait-il ainsi, et encore? Les vaincus d'Iéna doivent plus que nous se souvenir des hasards inespérés de la fortune. Mais si jamais la victoire sourit à nos armes, nous pensons que la France généreuse saura, comme autrefois, pardonner à ses ennemis vaincus et, au lieu d'exercer des représailles, leur donner la liberté, cette liberté que les alliés de 1813 avaient promise à nos pères en prenant, disaient-ils, la défense des peuples contre Napoléon.

En résumé, la loi nouvelle abandonne un système de désignation des dispensés qui a l'avantage d'avoir fait ses preuves sans léser les droits de personne; elle impose un service uniforme de trois ans, ce qui est une aggravation des dispositions de la loi de 1872, où le tirage au sort n'astreignait dans l'application qu'à un an de service le quart du contingent, et enfin elle se trouve pécuniairement parlant absolument inapplicable, si l'on n'augmente pas le budget du ministère de la guerre. La conséquence logique et brutale de cette loi serait donc uniquement une augmentation d'impôts: les promoteurs de la loi y ont-ils suffisamment réfléchi et ont-ils bien calculé toutes les suites que cette loi si chère à leur cœur pourrait entraîner, aussi bien pour l'équilibre de notre budget que pour leurs intérêts propres, en leur aliénant à jamais l'opinion et leurs électeurs?

II

Nous venons d'examiner le principe même du service de trois ans, et les perturbations qu'il entraînerait dans la vie nationale; étudions à présent les moyens proposés pour ne pas grever le budget au delà de ses ressources actuelles, et aussi le nouveau système de dispenses qui est à lui seul toute une révolution.

C'est par l'article 49 du projet qu'on avait imaginé de ne pas dépasser le budget actuel; cet article autorisait le ministre de la guerre à renvoyer dans leurs foyers au bout de deux ans de service le nombre d'hommes qu'il jugerait nécessaire et qui, avant leur entrée au service, auraient présenté un certificat d'instruction préparatoire, ou seraient désignés, soit à la suite d'un examen, soit par le tirage au sort.

Après avoir proclamé la nécessité du service de trois ans, et le principe d'égalité qui devait en être la base, on en venait tout de suite à réduire ce même service à deux ans pour une catégorie nouvelle de privilégiés.

Le certificat militaire préparatoire se serait, en effet, trouvé com-

plètement hors de la portée du simple paysan, à qui l'on ne pourrait pas donner l'instruction militaire dans ses écoles, ce qui ne manquerait pas d'être une sérieuse atteinte portée au fameux principe d'égalité.

Quant au système du renvoi après examen proposé par quelques orateurs, il n'a pu être mis au jour que par des personnes qui n'ont pas la moindre idée du service militaire. Sans vouloir rappeler qu'on semblerait ainsi considérer le service de trois ans comme une punition infligée à ceux à qui on l'imposerait, il nous suffira de dire ce que tous les militaires savent : que les caporaux et par suite les sous-officiers sont choisis parmi les soldats les plus méritants, et que, conséquemment, renvoyer après examens les meilleurs soldats, ce serait s'exposer à n'avoir plus ni caporaux ni sous-officiers. Nos cadres sont-ils trop solides pour que nous puissions nous donner le luxe d'une pareille fantaisie ?

Quant au tirage au sort, au régiment, nous n'en voyons pas l'utilité : il serait bien plus simple de continuer à le faire avant l'appel du contingent.

Reste encore la question des dispenses, car si l'on a cru nécessaire de supprimer les anciennes dispenses qui reposaient toutes sur un droit dont il fallait faire la preuve, sauf celles attribuées aux soutiens de famille, dont le chiffre était minime, on n'a pas cependant abandonné le principe même des dispenses, et l'on a étrangement modifié l'application.

Sous prétexte que la présence d'un jeune homms riche n'est pas nécessaire auprès de sa mère devenue veuve, ce qui est nullement démontré, on a eu l'idée singulière de grouper toutes les dispenses sous le titre unique de soutiens de famille et de soumettre l'examen des demandes des intéressés à une commission communale de cinq membres, d'après l'avis de laquelle le Conseil de revision statuerait. Admettons que chacune de ces commissions créées dans toutes les communes de France soit la justice personnifiée, ce qui ne sera peut-être pas absolument exact, vous imaginez-vous le concert d'imprécations dont elle sera l'objet ? Ce sera un ferment de discorde dont on ne saurait trop faire ressortir l'importance. Tout intéressé qui aura vu sa demande rejetée criera à l'injustice, et par ce temps de coups de revolvers et de vitriol, les membres des commissions communales ne pourront pas dormir en paix.

Les dispenses de droit ou par le tirage au sort sont les seules conformes au principe d'égalité : les considérations particutières en vertu desquelles on a établi les soutiens de famille peuvent prêter le flanc à bien des critiques, et ce n'est pas en augmentant le nombre des dispensés de cette catégorie qu'on continuera à les faire accepter.

III

Au point de vue de l'armée, que donnera le service de trois ans? Tous les militaires admettent que ce laps de temps est suffisant pour façonner un soldat, mais qu'il est beaucoup trop court pour donner aux caporaux et aux sous-officiers l'habitude du commandement. Et cela s'explique facilement, puisque c'est un nouvel apprentissage à faire que celui du commandement, et l'apprentissage le plus difficile et le plus important de tous. Commander, en effet, n'est pas simplement répéter des ordres ou pousser des commandements, comme d'aucuns semblent le croire, ce qui, d'ailleurs, n'est pas aussi facile qu'on paraît le supposer, c'est aussi, c'est surtout savoir conduire sa troupe au moment du danger, se rendre compte du but que le chef se propose d'atteindre et ne rien négliger pour y parvenir après avoir ménagé le plus possible ses forces jusque-là : c'est en même temps posséder l'initiative nécessaire pour faire, à tout moment, face aux circonstances si variées et si imprévues du champ de bataille.

Loin donc d'entrer dans cette voie désastreuse de la réduction du service, il nous semblerait beaucoup plus pratique et en même temps beaucoup plus conforme, tant aux intérêts généraux qu'aux intérêts particuliers eux-mêmes, de retenir les hommes de la première portion *cinq ans jour pour jour* sous les drapeaux, ce qui permettrait d'augmenter considérablement le nombre des hommes de la deuxième portion astreints à ne faire qu'une année.

De la sorte, tout le monde y gagnerait: l'armée aurait des cadres solides et des soldats entièrement formés pour composer ses troupes de première ligne; les simples particuliers auraient une chance sur deux de ne faire qu'un an de service et la moitié des hommes ou à peu près y trouveraient leur avantage; la patrie enfin, confiante en des institutions encore récentes, s'épargnerait le danger des nouvelles expériences, et surtout l'écueil auquel notre armée pourrait se briser en se transformant en simple garde nationale.

Une armée française composée de cinq cent mille soldats instruits, énergiquement commandés, pourrait se mesurer avec n'importe quelle armée d'Europe, et serait plus que toute autre capable de rappeler au monde que la France n'a pas cessé d'être la grande nation.

* * *

Parterre de beauté

Les femmes, au dix-huitième siècle, étaient toutes jolies, si nous en croyons leurs historiens et portraitistes Houssaye, Largillière, Goncourt, Vestier, Saint-Armand, Mme Lebrun. Aujourd'hui, quelques-unes ne sont pas jolies. Toutes sont pires.

Du moins, à Paris, en ce paradis terrestre de la Beauté, dont l'ange, remontant aux cieux, a oublié d'emporter la clef, et dont les dragons-gardiens, depuis longtemps asservis, ont perdu toute férocité.

Les fleurs y croissent en toute saison, et chaque hiver en fait éclore de quelque nouvelle espèce. Jusque dans le ruisseau, à Paris, poussent les fleurs. Mais ce ne sont pas celles-là qui doivent nous occuper ici : les plus belles toujours, et les plus pures, demeurent en ces altitudes que ne saurait gravir le vulgaire, où, dans la ville égalitaire, la tour Eiffel elle-même ne les saurait atteindre.

Ne croyez pas, cependant, à une uniformité ni à un exclusivisme intempestif en cette époque. Car ce ne sont plus seulement, comme au dix-huitième siècle, des roses, roses diverses mais d'une souche unique, qui croissent au parterre aristocratique, ce parterre lui-même n'étant plus uniquement composé d'une seule caste, ni d'un sang également azuré ! Mais aussi les œillets au violent arome, les camélias blafards ou incandescents les grenades au cœur brûlant, les anémones amoureuses des hauteurs sidérales, le réséda voluptueux et l'héliotrope avide de soleil, la tendre sensitive et le lis orgueilleux, la timide violette et le jasmin mélancolique, toutes les fleurs enfin, et tous les parfums, jusqu'aux exotiques cactus et aux fantasques orchidées, chantant l'éblouissante gamme de la couleur et l'ineffable symphonie des grisantes senteurs, transforment en protée la séduction pour la rendre mieux invincible. Si bien que, chacune personnifiant un charme et toutes une grâce, chaque fleur, en ce divin parterre, et en ce merveilleux concert, concourt à l'harmonie générale, apporte son contingent de beauté à cette souveraineté de la femme, qui, en notre siècle, quoi qu'il fasse et de quelque effort qu'il s'en défende, est plus que jamais triomphante et victorieuse.

Il en est de brunes et il en est de blondes, il en est de sages et il en est de frivoles, les unes piquantes, les autres mélancoliques, de tendres et de décevantes, de pétillantes, de friponnes, de graves, de spirituelles, de réfléchies, de bonnes et de méchantes, de nobles et de bourgeoises, d'aristocratiques et d'exotiques, de belles et de jolies ! Toutes poussées de ci, de là, au gré de leur caprice, pêle-mêle, à travers le champ enchanté du Paris élégant.

Et parmi elles, le papillon vole, effleurant de la poussière de son aile les blanches corolles, courant du lis altier qui dresse son front orgueilleux à la tulipe olympienne plus fière encore, de la sensitive effarouchée au muguet grisant qui, par une habile coquetterie, voile sous le feuillage touffu son calice nacré tout plein de parfums.

La classification n'est donc point aisée, en cette botanique capricieuse, et le rôle de Jussieu, au milieu de ces fleurs vivantes, présenterait d'inextricables dif-

ficultés. Cueillons donc au hasard dans les méandres du parterre. Les unes au bois, les autres au théâtre, d'autres dans leur salon ou à travers les fêtes printanières qui rassemblent en corbeilles l'essaim des jeunes beautés, aux courses, à la chasse, dans les châteaux environnants; le matin aux Acacias et de quatre à cinq rue de la Paix, courant les fournisseurs à la mode et s'en allant chercher chez Virot, Worth ou Morin-Blossier la parure qui s'y élabore et les fera plus jolies : partout où elles vivent et partout où elles passent, fugitives, laissent la vision enchantée de leur radieux visage, le sillon embaumé de leur parfum!

Et comme le temps est rapide et le choix impossible, tant les fleurs sont multiples, que celles qui seront oubliées ne se croient pas dédaignées! Que celles qui sont choisies pardonnent à la plume indiscrète de divulguer en passant le mystère de leur fraîche corolle, au papillon le frôlement de son aile!

Je commence par le *Lis*. Le lis est désormais banni de France, et c'est pour ce motif qu'il a droit à toutes les préséances, comme à toutes les sympathies. A tout seigneur donc, tout honneur! C'est à l'ombre du trône de Portugal que le Lis s'est réfugié. Mais il a laissé derrière lui le souvenir embaumé de son parfum pénétrant et doux, inoubliable pour tous ceux qui ont approché cette belle grande jeune fille, à la grâce altière d'une fille de Bourbon, au charme touchant d'une vraie Française! Taille élégante, col allongé, royales épaules, chevelure de soie blonde couronnant un visage printanier : la princesse Amélie d'Orléans était la douceur du foyer sévère, et c'était elle l'attrait de l'hôtel Galliera aux jours de réception. L'adoration qu'elle inspirait a coûté cher à tous les siens. Mais l'exil n'est-il pas l'épreuve des princes, en notre temps d'orages politiques, et ne faut-il pas qu'ils y passent, comme l'or par le feu, pour faire « leurs preuves »?

La princesse Amélie d'Orléans, aujourd'hui duchesse de Bragance, est, comme toutes celles de sa maison, femme avant d'être princesse; et avant encore d'être femme, elle est mère. Mère surtout! La photographie qu'elle a adressée à tous ceux qui, au moment de la naissance de son royal poupon lui ont envoyé, de France, un souvenir,— assise, de biais, le regard penché sur le baby qui dort sur ses genoux, — en est l'affirmation complète.

Point coquette, mais majestueuse aux jours de gala; son « bourgeoisisme » seul, dans l'intimité de la vie privée, empêche qu'on ne classe la princesse Amélie d'Orléans parmi les femmes d'autrefois. Et par « bourgeoisisme » j'entends ici cette simplicité excessive, cette non-pose légendaire qui, en effarouchant quelques esprits imbus de préjugés, fit aux princes d'Orléans tant d'amis parmi les petits et les humbles.

Lorsque, oubliant qu'elle est une d'Orléans de naissance pour se souvenir seulement qu'elle est, par adoption, une Bragance, la princesse, en une courte échappée, apparaît à Paris, cherchez-la, enveloppée de son making-tosch en drap anglais, son petit feutre crânement posé sur sa tête blonde, à travers les boulevards, flânant avec délices et riant de toutes choses, gentiment appuyée au bras de son mari, comme une mariée de province, ou buissonnant en liberté, ainsi qu'une grisette échappée de l'atelier.

Violette. Violette impériale et royale, celle-ci n'est violette que parce que ses vingt ans à peine sonnés ne lui permettent point encore d'être la Tulipe orgueilleuse devant laquelle tous s'inclineront, quand elle aura échangé la virginale couronne pour quelque diadème princier.

La princesse Lætitia Bonaparte n'est peut-être jamais venue à Paris, et cependant, d'instinct, elle est Parisienne. Si bien Parisienne que, possédant d'intuition toutes les indépendances et toutes les coquetteries, c'est elle qui, lassée à la fin de garder noués en chignon ses beaux cheveux, qu'elle était condamnée à porter, en dépit de toute modernité, relevés « à la Vierge », monta dans sa chambre et, d'un coup de ciseau, traça sur son joli front la plus soyeuse frange noire qui ait nimbé jeune visage!

On juge du scandale, lorsque, le soir, elle reparut au dîner! La pauvre sainte princesse Clotilde crut qu'elle allait en défaillir et se signa!!!

Grande, brune, élégante, avec un visage de camée et des yeux noirs qui flambent, la princesse Lœtitia est une Bonaparte dans l'acception la plus complète. Elle a, de sa race, les générosités spontanées et elle en a les violences. Elle est aujourd'hui une jeune fille « accomplie » : elle sera demain une femme très séduisante.

Aussi une *Violette* — la cousine de celle-ci — la princesse Jeanne Bonaparte, marquise de Villeneuve. Mais violette toujours, celle-là! malgré le mariage, malgré la maternité, malgré les succès mondains et artistiques qui ont placé sur son front, à défaut d'une couronne princière, un triple diadème de beauté, d'intelligence et de majesté! Bonaparte avec le type le plus pur, l'ample beauté, l'éclat souverain. Mais les traits altiers s'estompent ici d'une douceur infinie. Pour elle, la princesse Jeanne a pris la sérénité, non la fougue. Et si cette nièce des Césars est une romaine, elle l'est à la façon de Cornélie, non d'Agrippine! Violette exquise dont le parfum n'exclut pas la splendeur, mais qu'il faut chercher jusqu'au fond de son calice pour la trouver tout entière, avec son cœur d'or et ses aspirations d'artiste et de poète. La princesse Jeanne a ouvert l'an dernier son salon, destiné à devenir l'un des centres les plus recherchés de cette part de la société parisienne qui est amalgamée d'art et d'aristocratie. C'est une toute jeune maîtresse de maison. C'est l'une des plus appréciées. En elle et autour d'elle, tout n'est-il pas sympathie?

Roses royales. — C'est dans la maison de Mailly-Nesle qu'il faut aller chercher la racine séculaire du rosier héraldique dont chaque branche est une fleur radieuse. Toutes les Mailly, par tradition, sont belles, comme les hommes sont vaillants. Mais, entre toutes, les deux sœurs, Mmes de Larochefoucauld et de Kersaint, toutes deux peintes, en déesses, par Chaplin, le peintre de la beauté moderne, sont renommées pour leur incontestable séduction. Également jolies et cependant absolument dissemblables, jamais contraste plus frappant n'exista entre deux fleurs jumelles! Grande, très blonde, avec des traits hautains qu'estompe l'ineffable douceur de ses yeux bleus, la comtesse Aimery de Larochefoucauld est bien la femme élégante et majestueuse telle qu'elle nous apparait sur les marches du trône, au règne de Marie-Antoinette. Tout au contraire, la comtesse de Kersaint, plus grande encore, d'une taille admirable, d'une carnation éclatante, mais si piquante en sa blondeur rousse, qu'elle en parait presque brune, d'un carmin si captivant qu'il damnerait saint Antoine; dix-huitième siècle, peut-être elle aussi, mais avec quel ragoût de modernisme!

Henriette de Mailly, comtesse de Larochefoucauld, fut peinte en Diane, et un malin critique déclara cette Diane si hautaine en son port olympien, que sa majesté écarterait « les Actions de tous les faubourgs »! — Blanche de Mailly, comtesse de Kersaint, porte, en son portrait, une étoile au front. C'est l'astre des doux amours, légué à elle par ses grand'tantes, les trois immortelles qui brillèrent d'un inoubliable éclat sur l'aurore du siècle galant!

Très mondaines toutes deux, on les voit à toutes les fêtes du Faubourg Saint-Germain. Quant à Mme de Larochefoucauld, on pourrait aussi la rencontrer très souvent dans les quartiers lointains du vieux Paris, traversant la Cité dans son petit coupé sombre et s'en allant rue de Crillon, à la « Maison de Famille ».

C'est ainsi que la Société des Amis de l'Enfance nomme le vaste immeuble qui est son siège et où, chaque dimanche, viennent chercher conseils, secours et protection, les petits malheureux pupilles de l'association. Mme de Larochefoucauld, qui est présidente, est la plus assidue, et sa gloire la plus chère est le culte que portent à cette belle jeune femme, apparue au milieu d'eux ainsi que la fée bienfaisante, tous les pauvres petits, si fiers de l'appeler leur mère et leur madone.

Le trio Mailly est aujourd'hui complété par la marquise de Mailly-Nesle, née Cibeins, belle-sœur des précédentes, fraiche rose alpestre, dont les cheveux bruns et la fraicheur printanière possèdent un très captivant attrait. La marquise de Mailly n'a qu'un défaut : c'est son extrême modestie.

Encore une Mailly : Mlle Amicie de Mailly-Châlons; mais celle-ci est depuis quelques jours une Gontaut, mariée au comte Jacques de Gontaut, fils du marquis de Gontaut Saint-Blancart et de Mlle de Bauffremont, qui célébraient naguère leurs noces d'or : heureux présage pour le futur jeune ménage. Les succès de Mlle de Mailly aux bals blancs, sa grande beauté et son élégance promettent une nouvelle et très éblouissante rose à la branche des Mailly, où fleurissent déjà sa sœur la comtesse Stanislas de Gontaut et sa belle-sœur la comtesse de Mailly-Châlons, née Morell, et sur laquelle elle n'est encore que bouton.

Rose Gloire de Paris. — La reine des roses et la reine des fleurs. Elle s'appelle Marie, princesse de Ligne, comtesse de Larochefoucauld et duchesse de Doudeauville. Et, entre les roses, elle est la plus aimée, la plus belle. Son hôtel, rue de Varennes, et ses châteaux de la Vallée-aux-Loups, de Bonnétable et d'Esclimont, sont le théâtre de sa gloire. Au Faubourg, elle est souveraine, et l'on dit que, chez elle, esprit, grâce, noblesse et beauté, tout s'efface devant la bonté qui est son charme le plus attirant. La duchesse cependant est très belle, et lorsque, dans le cadre sombre de sa loge, à l'Opéra, apparaît sa tête fine, héraldique, aux traits de camée, avec, sous l'auréole des cheveux noirs, un teint éblouissant, l'on se dit que, décidément, la race des femmes d'autrefois n'est point éteinte.

A la même tige, deux boutons resplendissent : l'un, Élisabeth de Larochefoucauld, princesse de Ligne, récemment mariée à son cousin germain, et la miniature vivante de sa mère; l'autre, Mlle Marie de la Rochefoucauld, une fillette de quinze ans, aux traits délicats, à la paleur exquise, aux cheveux si blonds, qu'on dirait de la soie trempée dans de l'or : l'Aristocratie, « fille des cieux et mère des amours », peinte par Albert Dürer! Mlle Marie de Larochefoucauld, qui aura ses seize ans aux lilas, fera ses « débuts mondains », dit-on, pour les fêtes de Pâques. Elle serait désormais la plus jolie fille du Faubourg, si « sa nièce », Mlle de Chevreuse, fille de la comtesse de Luynes, de quelques mois plus âgée qu'elle, n'était là pour lui faire concurrence avec ses grands yeux noirs et sa beauté d'Italienne.

La duchesse de Luynes est comme l'on sait, la demi-sœur de Mlle Marie de Larochefoucauld, étant née d'un premier mariage du duc de Doudeauville, alors duc de Bisaccia, avec Mlle de Polignac.

Rose Rouge. — Annette de Halley, en secondes noces baronne de Poilly, est une rose impériale. Elle fut l'une des plus belles fleurs de ce décaméron fameux, la gloire des Tuileries sous Napoléon III, dont la réputation est restée européenne. Toujours très belle avec une chair éblouissante, des yeux dont le sombre velours recèle une incomparable douceur, des cheveux noirs touffus comme une crinière de lionne, des pieds de Cendrillon et des mains adorables, la baronne de Poilly est l'une des femmes les plus aimées, les plus admirées, les plus adulées. Très intelligente, très artiste, d'un cœur dont la bonté généreuse est légendaire, Mme de Poilly a beaucoup abandonné Paris depuis quelques années, lui préférant son magnifique château de Folembray, c'est-à-dire aux plaisirs mondains, celui de faire, plus en grand, un bien immense. Cependant elle y revient chaque printemps, et son salon demeure l'un des plus recherchés. Les artistes, dont elle est l'amie et qu'elle se plaît à rassembler autour d'elle, s'y rencontrent avec la « crème » du Faubourg. Mais, chez elle, la valeur intellectuelle tient toujours le premier rang, prenant le pas sur la naissance même, car la baronne sait que, de ce côté-là, la déception n'est jamais complète : si l'individu est au-dessous, le talent reste.

Rose de Roy. — Comme la princesse Lætitia, celle-ci est à la fois rose impériale et rose royale : cependant, d'une façon moins altière, car, Mercy-Argenteau du chef de son père, elle est, de par son mari, marquise et future duchesse d'Avaray, joignant à un nom de l'Empire un nom de la Restauration. Mais, Rose

est son nom. Fille de la belle comtesse de Mercy-Argenteau et petite-fille de la plus belle Mme Tallien! que de titres à être la plus belle femme de Paris, la plus enviée, la plus adulée! Mme d'Avaray est d'ailleurs à la hauteur de la situation. Très grande, presque trop grande! blonde, avec une carnation magnifique et un port de déesse, — le port que sa grand'mère a conquis en son Olympe triomphal, sur l'autel de la Liberté, — l'image de la beauté et l'image de la santé! Antique en sa splendeur marmoréenne, et cependant très moderne par son allure crânement garçonnière!

Car la marquise Rose, — la « belle Rose », comme l'appellent les gens de son milieu, — porte aussi allègrement le petit costume tailleur avec lequel elle conduit, le matin, sa petite charrette aux Acacias, que majestueusement, le soir, les robes à traînes où, dans des flots de tulles, croissent les lis et les roses! Elle est belle de toute façon et elle le sait bien! même sous la pelisse de loutre, trempée et grelottante, avec laquelle elle repêche les naufragés du désespoir!

On la voit au bal, aux courses, aux Poteaux, aux Acacias, aux petits théâtres, aux cabarets à la mode, partout où l'on s'amuse.

Héliotrope. — La princesse de Brancovan : une nerveuse par excellence, mais dans le sens le plus délicat. N'a de faiblesse que pour mieux être femme. Et, fleur des pays brûlants, dont la corolle alanguie se ferme au souffle aride de l'aquilon, c'est au soleil qu'elle s'épanouit, c'est-à-dire au rayonnement de l'art, qui est sa seule passion. L'excès seul de la sensation — ou plutôt de l'inspiration — fait vibrer ses nerfs. Lorsqu'elle est au piano, tout s'efface et tout disparaît — la fleur même, pour ne laisser que le parfum! — l'harmonie seule subsistant en elle et autour d'elle. La transfiguration de l'extase passe alors sur son visage qui s'éclaire tout à coup. C'est l'âme qui transparaît à travers les beaux yeux, illuminant ce gracieux visage que nimbent les cheveux blonds.

La princesse de Brancovan ne se montre nulle part en ce moment, voilée qu'elle est encore du crêpe funèbre que la destinée capricieuse est venue tout d'un coup jeter sur son bonheur. Elle se cache au fond de son palais, laissant dormir d'un long sommeil l'instrument même dont les cordes ont cependant gardé un peu de son âme. Mais la princesse est jeune. Et puis, l'art la réclame pour sienne, et l'art est un tyran auquel on ne saurait se dérober toujours, quand une fois on a goûté les délices qu'il garde à ses privilégiés. La musicienne, donc nous rendra la femme, et la Belle au Bois Dormant s'éveillera, au palais de l'avenue Hoche, au doux appel du prince Charmant, dont la voix d'or résonne en son clavecin!

Edel Weiss. — La fleur des neiges! C'est celle que sur sa robe quasi virginale étale Mlle Marie de Goulaine, comtesse de Mailly-Nesle.

La fleur des neiges ne sied guère, semble-t-il, à ce nom de Mailly-Nesle, qui apparaît, porté par les blonds amours, sur la rose aurore du règne de Louis le Bien-Aimé. Il est vrai que celle-ci l'est si peu, Mailly! Mais ne revenons pas sur une question depuis longtemps enterrée!!! Si, aux côtés de sa mère, quelle que soit sa bonne volonté, Mme de Mailly n'a pu redevenir tout à fait jeune fille, et si elle s'obstine à garder une couronne emperlée qui pèse à son joli front, c'est par pure condescendance aux usages de son monde, lequel n'a point encore accepté le divorce. Car le seul diadème qui lui eût convenu, à cette fille des Muses, ce sont les lauriers d'or tressés par ses marraines sidérales, la seule parure de sa robe héraldique, l'hermine de sa chère Armorique. Sveltesse, élégance, cheveux couleur d'or, œil profond, séduction du sourire et magie du regard, voix de sirène et esprit de démon : elle possède tout, l'enchanteresse, tout ce qui damne les hommes et tout ce qui les asservit. Et cependant, son cœur est de marbre comme sa chair aux blancheurs décevantes!

Peut-être c'est Galathée. Et le feu du ciel, en l'animant, oublia de pénétrer jusqu'à son cœur.

Impériale. — Une couronne toute de pourpre et d'or! c'est ce qui nimbe le front éclatant de la princesse Catherine Dolgorouky, princesse Jauriewsky de par son mariage avec Alexandre II, tzar de toutes les Russies. N'allez pas croire que je vais vous conter le roman naïf ni le drame sanglant de cette destinée,— l'une des plus étranges qui soient, — si tragique et si brillante! Elle est connue de tout le monde; car déjà cette femme de trente ans appartient à l'histoire! A Paris, établie depuis trois ans, elle s'est fait adorer pour sa bonté, sa charité, sa générosité, son goût éclairé pour tout ce qui touche à l'art et à l'intelligence. Son salon est des plus intéressants, très cosmopolite, ouvert à tout ce qui est élevé.

Deux fleurs ravissantes, attachées à cette tige impériale, les jeunes princesses Olga et Catherine, dont l'aînée est le printemps de sa mère.

Auprès d'elle, un *Réséda* embaumé: c'est la comtesse Berg, sa sœur, dont le blond visage, doux et souriant, décèle l'infinie séduction de cette race slave dont elle est, à Paris, l'un des plus gracieux échantillons.

Verveine. — La fleur des Muses peut être mise au front de la comtesse Jeanne de Montebello. Elle en a la beauté, l'intelligence, la fierté! Très retirée du monde depuis quelques années et vivant beaucoup dans son petit hôtel de la rue Barbet-de-Jouy, au milieu d'un cercle choisi, elle a été et elle est encore l'une des plus jolies femmes de Paris. Grande, brune, un profil de Junon et une démarche olympienne, lorsqu'elle se montre à quelque représentation de gala ou à quelque fête de haute élégance, ses beaux cheveux noirs tordus à l'athénienne sur sa nuque d'albâtre et habillée avec la somptuosité originale qui lui est habituelle, elle fait sensation.

Signes caractéristiques : s'appelle dans l'intimité « Mouton », nom qui lui fut donné — sans doute par antithèse — par la duchesse de Chaulnes, quand elle patronna ses débuts; choisit son intimité féminine parmi les jeunes femmes les plus haut placées de l'aristocratie, pour commensaux les diplomates, les artistes et la riche finance et les élégantes du Faubourg.

Trèfle à quatre feuilles. — Ce gage de bonheur est dans la main mignonne de la belle Corysandre de Gramont, comtesse de Brigode, belle-fille de la baronne de Poilly. Mariée depuis plusieurs années au plus beau garçon du faubourg Saint-Germain et à l'un des plus élégants, jamais un nuage n'a passé sur ce ménage absolument heureux. Vivant les trois quarts de l'année au beau château de Folembray, Mme de Brigode n'habite Paris que trois mois, chaque printemps. Elle apparait alors radieuse en sa blondeur délicate et sa sveltesse de jeune nymphe, ses beaux yeux bleus tout pleins de lumière, et elle est la plus fêtée, la plus admirée. D'un physique très délicat dont la finesse est une distinction suprême, c'est, au demeurant, une infatigable, car, durant l'automne, partageant de son mari les goûts mêmes, elle suit toutes les chasses, la plupart du temps à cheval et quelque temps qu'il fasse.

Orchidée. — Aussi une chasseresse et une indomptable, l'original et coquet petit bibelot qui a nom la comtesse Chandon de Briailles, née Clermont-Tonnerre. A réuni, par son mariage, la richesse à la naissance, et jamais mains de jeune femme ne s'entendirent mieux à dépenser intelligemment l'argent non moins intelligemment gagné par les siens. Installée provisoirement à Paris où elle voudrait bien avoir son hôtel, comme à Épernay elle a son château, on la voit partout, et partout à la fois. Le matin aux Acacias, au manège Rothschild, aux ventes de charité, aux courses, au five' oclock des petites amies, chez le couturier, sur le boulevard, rue de la Paix, à pied, à cheval et en voiture! Le soir à toutes les représentations et à toutes les réunions. L'été à tous les bains de mer et à toutes les villégiatures. L'automne à toutes les chasses. Si bien que quelques-uns prétendent que la comtesse Chandon a été douée par sa marraine, la fée Belle-Chance, du don d'ubiquité!

Toute petite et mignonne, c'est une réduction de statue. Du Phidias modernisé. Une tête de camée éclairée par de beaux yeux noirs, dont la naïve témérité est la suprême des séductions. Très capricieuse, très capiteuse, coquette à damner, innocente pour les uns, savante pour les autres, l'on chuchote très bas que sa sagesse est au-dessus de toute épreuve, et que la fleur qui conviendrait à sa beauté n'est point l'orchidée. Mais ceci est une originalité de plus et cette jeune femme est, avant tout, originale. C'est sans doute la raison des innombrables victimes dont l'hécatombe n'est plus à énumérer.

Signes caractéristiques : Va partout et toujours, faisant abstraction de tout motif devant la curiosité; très bonne enfant, au fond, et ne posant jamais, même quand elle en a l'air. Ne connaît le prix d'aucune fantaisie et paye un service deux cents francs l'assiette, s'il lui plaît d'avoir une Altesse à dîner. N'apprécie que l'impossible, et voudrait bien avoir la lune pour l'accrocher à la traîne de sa robe, parce que personne ne peut aller la lui chercher !

Tubéreuse. — La marquise d'Hervey de Saint-Denis est une fleur éclatante, à la grappe altière, toute blanche, nacrée de rose comme une aurore de printemps. Son parfum suave, pénétrant, sous les rayons tièdes d'Apollon en son apogée se dilate, s'imposant sans fracas, emplissant l'espace et effaçant toute autre senteur. Apparue à Paris aux derniers jours impériaux, elle y fut adoptée sans même qu'on lui demandât compte de sa provenance ni de ses opinions. Elle était si jolie que l'on eût eu garde d'interroger l'un ou l'autre. Provenance et opinions qui, l'Empire tombé, lui ouvrirent toutes les portes du faubourg Saint-Germain. D'ailleurs, que fait la politique lorsqu'il s'agit de beauté! Ajoutons que celle-ci a pour passeport une extraordinaire ressemblance avec la reine Marie-Antoinette, dont elle recherche volontiers les souvenirs, à laquelle elle emprunte ses plus ravissantes parures. Pas besoin d'indiquer qu'elle est grande, svelte, très blonde, d'un teint éblouissant et d'un port admirable, que les paniers en dentelles semblent imaginés pour sa taille souple et les perles créées pour ses épaules de déesse. Avec cela, très intelligente, connaissant à merveille la vie et ses déboires, possédant jusqu'au bout des ongles l'art de la séduction, élève de Cot, et vendant ses tableaux chez Goupil.

Va à toutes les courses, à toutes les fêtes, passe l'hiver à Cannes, chez la duchesse de Luynes, l'été à son château Dubréau, qui lui a valu son pseudonyme artistique.

Narcisse. — La neige est plus pâle et le marbre est moins pur que cette fleur divine à la corolle nacrée, au suave parfum. J'entends le narcisse immaculé, celui qui penche son front blanc au bord des rivières et se mire dans les eaux.

La comtesse de Greffulhe, née Chimay, est une neige vivante, une neige tout éclairée de lumière, coiffée de soie ténébreuse, ayant pour regard deux étoiles. L'on a soutenu souvent que Mme de Greffulhe est la plus jolie femme de l'aristocratie française. La vérité est qu'elle est la réelle personnification de l'aristocratie. Elle en a la fierté élégante, la grâce délicate, le port altier, la séduction divine et, mondaine sans exagération, c'est seulement dans le cercle très restreint du « pur gratin » que l'on aperçoit cette jolie femme.

Mme de Greffulhe a eu en son existence deux tendresses tutélaires : celle de sa mère dont elle vient d'achever le deuil, celle de sa petite fille qui prend maintenant tout son cœur.

Fleur de grenadier. — Piquée dans les cheveux noirs dont la masse sombre, nouée sur la tête en diadème ou tombant sur les épaules, en « manteau de roy », c'est la fleur des gitanas, et c'est la fleur des Andalouses. A Paris, elle s'incarne dans la très gracieuse personne de la princesse Marie Pignatelli, comtesse Potocka. Ses yeux noirs, sa beauté sombre, ses caprices, son faste, ses perles, ses fourrures, ses déjeuners du dimanche, son intelligence artistique et son amour pour la philosophie, enterrée aujourd'hui dans le cercueil du pauvre Caro, sont connus

de tout le monde. La comtesse Potocka est à la fois une enfant très gâtée et une personne très étrange. On la comprend mal et elle est très supérieure à ce que l'on sait d'elle, possédant, des choses élevées, un sens très complet, appuyant, au fond, ses fantaisies sur un dédain complet de l'humanité en général et des choses futiles en particulier. Elle est une amie très fidèle, et elle a donné, pour quelques-uns, des preuves d'une charité sans éclat et d'une délicatesse dépourvue de tout fracas qui sont au-dessus de tout éloge.

Reine-Marguerite. — Une corolle régulière et belle, une correction savante, mariée à une élégance indiscutable, sont les traits distinctifs de la belle comtesse d'Haussonville, née d'Harcourt. Belle-fille d'académicien, nièce du duc de Broglie, épouse, bientôt, d'un autre académicien, l'héritage de sa belle-mère était lourd à porter, pour la nouvelle venue, en ce salon légendaire des d'Haussonville, qui plane dans les hautes sphères de l'intelligence et de l'aristocratie. Mlle d'Harcourt s'en est à merveille acquittée, jouant au milieu de ce Rambouillet le rôle de Julie sans rien perdre de sa sérénité!

Éphémère. — Je l'appelle *Éphémère* par antithèse : car sa beauté, rivale de celle de Diane de Poitiers, de Ninon et de toutes les immortelles, est si complète, qu'il semble qu'elle doive s'éterniser à son front majestueux, le temps n'osant l'effleurer de son aile.

La comtesse de Beauharnais, née Skobeleff et sœur du héros de Plewna, n'est éphémère que pour nous Parisiens, qui ne la possédons qu'en ses très rapides apparitions. Son nom est symbole de beauté et d'élégance, comme celui de son frère était synonyme de bravoure et de patriotisme, comme celui de son mari, le duc de Leuchtemberg, est synonyme d'aristocratie et de grandeur.

Bluet. — Mlle Madeleine de Ganay, grande, élégante, brune avec de beaux yeux noirs, fut, durant deux hivers, la jeune fille la plus fêtée. Elle était la plus fidèle comme la plus admirée à tous les bals, à toutes les chasses, à toutes les réunions, et partout elle était la plus belle. Depuis son mariage avec le comte d'Alsace, fils aîné du prince d'Hénin et, comme elle, mondain infatigable, tous deux ont disparu, éclipsés dans leur lune de miel, et enfermés dans leur bonheur. Souhaitons ce bonheur éternel. Mais souhaitons cependant que quelque fissure à cette chrysalide parfois vienne laisser s'échapper le beau papillon et le rendre à l'admiration de tous ceux dont il charmait le regard!

Glaïeul. Une fleur très fière qui est classée sous le nom d'élégance au dictionnaire de notre botanique. Née Hélène des Cars, Mme Standisch est, en quelque sorte, la sosie de la princesse de Galles dont elle possède la sveltesse altière, le col allongé, l'immatérielle séduction. Seulement, elle est blonde et d'une physionomie plus douce encore. Éclose en un milieu ultra-élégant, elle vit dans un cercle très restreint. Préfère les courses, le Bois et tout ce qui tient au sport aux fêtes mondaines.

Boule de neige. Ainsi nommée, non pour sa taille qui est au contraire la plus fluide que l'on puisse citer, mais à cause de son teint qui ressemble à la ouate légère d'une neige à peine tombée! La comtesse Boutourline passe pour « la plus belle peau de Paris » aux yeux des connaisseurs. Souhaitons que l'admiration qu'elle inspire ne lui réserve point, par delà le trépas, le sort réservé à certaines peaux... célèbres à d'autres titres.

Cactus. Sa fleur orgueilleuse, au brillant coloris, est celle qui sied de préférence à la jolie Cubaine Mme Noëtzlin, née Lulling. Chevelure d'érèbe, yeux noirs d'abîme, teint éclatant comme la cime de l'Himalaya. Tout est étrange et tout est excessif chez cette damnante jeune femme, dont quelques-uns prétendent la beauté aussi perfide que ses océans lointains. La vérité est que Mme Noëtzlin a épousé un très beau garçon, fort amoureux d'elle, et qu'en ces conditions il est

assez naturel de leurrer les soupirants. Très habile, Mme Noëtzlin tient d'ailleurs avant tout à établir ici la situation mondaine qu'elle a su se créer. C'est pour cela surtout qu'elle dédaigne les hommages et s'applique à conquérir les femmes de préférence, dont la protection lui est indispensable.

Scabieuse.—C'est la fleur des veuves, celle qu'a adoptée la duchesse Decazes, enfermée depuis plus d'un an dans ses crêpes sévères, s'arrachant, en plein triomphe, à un monde qui l'adorait. Car, intelligente et bonne, nulle femme n'est plus sympathique ni plus aimée. Espérons que le prochain mariage de son fils, le jeune duc Decazes, aidant, la retraite adoucira ses rigueurs et que la duchesse, chez ses amis du moins, rapportera bientôt par sa présence le charme invincible de sa toute gracieuse personnalité.

Œillet.—Très répandue tout au contraire, la marquise de Beauvoir, sœur de la duchesse Decazes. Comme elle, une fidèle de la maison d'Orléans et une aristocrate par excellence. Coquette, piquante, d'un goût absolument personnel, cette jolie femme, qui semble appartenir au répertoire de Molière et à la cour de Trianon, est la séduction même : le teint, les cheveux blonds coiffés « à la Madame Élisabeth », la taille qui est celle d'une guêpe, l'esprit qui est celui de Babet ou de Ninon, les épaules, le pied, la main, le sourire et la riposte, tout est charme chez elle, et tout est grâce. Aussi est-elle l'une des mondaines les plus recherchées. On la voit, au printemps, à toutes les fêtes et à toutes les réunions de charité; l'automne, dans tous les châteaux d'élégants..., lorsque pourtant ses fonctions à la cour des exilés lui laisse quelque trêve!

Pivoine. — Lorsque le baron de Hirsch eut fait construire, à son hôtel de l'Élysée, son escalier monumental : —C'est, dit-il à sa belle sœur, pour servir de socle à votre beauté. »

Mme Bischoffsheim était digne de cet hommage galant. C'est l'une des plus jolies femmes de la finance. Beauté américaine, brune avec un teint de neige, une taille de déesse, une incomparable élégance. Mais la beauté n'est point son unique séduction. Elle y joint celle d'un esprit cultivé, parlant et écrivant également bien le français, l'anglais, l'allemand, l'espagnol et l'italien, possédant une notion très exacte de tous les arts, se montrant aussi bonne musicienne que Terpsichore accomplie. Sportwoman comme toutes celles de sa race, ses équipages sont irréprochables; elle monte à cheval en écuyère consommée et elle patine aussi bien qu'elle valse. Aussi ses soupirants sont-ils condamnés à une infatigable intrépidité. C'est aux Acacias, le matin, qu'il faut continuer la cour dans un bal commencée, sur la glace, au Bois, par les jours boréaux, reprendre le flirt ébauché à Trouville entre deux vagues, ou à la chasse, dans l'entraînement de quelque course furibonde.

Marguerite. — Simplicité est le nom qui convient à Mlle Alix de Choiseul, comtesse de Rouzat. Elle pourrait aussi s'appeler Printemps, car tout est fraîcheur et tout est charme en ce ravissant visage de blonde aux beaux yeux bleus, dont l'azur lutte de limpidité avec ceux de sa toute petite fille. Vit très retirée auprès de sa tante la princesse de Montholon, qui, jusqu'à son mariage, donnait pour elle les fêtes originales dont tout Paris demande la réédition.

Acacias.—Symbole d'élégance, est le synonyme de la vicomtesse de Saint-Gilles, cette blonde aux grands yeux bleus, à la fraîcheur éblouissante, comme le blanc *Jasmin* au parfum exquisement suave, un peu mélancolique et cependant si captivant avec sa grâce juvénile, est celui de la belle comtesse de Lubersac, mondaine raffinée, chasseresse indomptable, qui est l'une des plus aimables personnalités du Faubourg. Notons aussi l'*Aubépine* que la comtesse de Meffray porte à son corsage, valseuse aussi infatigable que son amie la baronne de Boutray, l'*Églantine* du parterre, cavalière intrépide; toutes deux encore des chas-

seresses et toutes deux des mondaines accomplies, ce sont aussi toutes les deux de fort jolies femmes.

Primevère.—Baronne Günzbourg. Aussi un printemps, cette ravissante blonde à la bouche pareille à une fraise mûre, au teint pétri de roses et de neiges. Quelques-uns chuchotent qu'une femme s'est tuée par jalousie d'elle. Cela est invraisemblale, tant la tragédie semble incompatible avec cette vivante idylle. Dans tous les cas, elle ne paraît guère s'en douter, et la suavité de son visage, la candeur de ses beaux yeux protestent contre toute mémoire d'épouvante, contre tout souvenir douloureux, cette douleur fût-elle involontaire !

Chrysanthèmes.— La marquise de Galliffet, la comtesse de Pourtalès et quelques autres fleurs d'automne qui, aux beaux jours de l'Empire, conquirent une européenne réputation de beauté, subsistent encore. Leur jeunesse fut radieuse et il semble qu'elle soit éternelle. On parle, après vingt ans écoulés, de leur élégance, de leur charme et de leurs succès comme s'il s'agissait de jeunes femmes, mariées de la veille, dont se célèbrent à grand fracas les débuts mondains. Leurs cheveux blonds, tout poudrés d'or, gardent leur éclat soyeux, et leur port de déesse, leur harmonieuse démarche et leurs hautaines façons laissent bien loin l'allure, aussi élégante qu'elle soit, des plus vantées parmi les jeunes. Grand'mères, elles demeurent les plus vantées parce qu'elles restent les plus séduisantes.

Jonquille :— Mme Saly Stern. Pas très jolie mais un chic endiablé; une voix superbe et une diction incomparable : ce qui ne l'empêche pas de chanter la chansonnette avec un art des plus fripons, avec des sous-entendus d'une naïveté à déconcerter Judic elle-même. Chante à tous les concerts artistico-mondains de destination charitable, chez la princesse Mathilde et surtout dans son propre salon. Très élégante, très entourée et voulant l'être, spirituelle comme un démon. Mais, gare aux jolies dents blanches qui se cachent sous le sourire rose des lèvres pourprées ! Quand elles mordent, elles emportent le morceau.

Bouton d'or. La belle Mme Gélinard. Une blonde à la Bourget. Immatérielle et jolie. Divorcée à dix-huit ans avec tous les honneurs... de la guerre et demeurée irréprochable. Une idylle mondaine lorsqu'elle apparaît le vendredi dans sa loge, à côté de l'avant-scène présidentielle. Mmes Méchin, Chabrié, Stewart, Moskenns peuvent être classées parmi les jolis *boutons d'or* que leur simplicité luxeuse désigne à l'admiration de tous les amateurs de belles fleurs et de jolies femmes.

Tournesol.— La belle Mme Hochon. Mme Hochon est la « belle Madame » du cercle des Duchesses et jamais titre de « belle madame » n'a été mieux porté ! Grande, blonde, majestueuse, d'un port de déesse et d'une suprême élégance. Aussi son *five o'clock* est-il des plus suivis et ses matinées musicales des plus choisies. C'est une belle fleur éclatante, très amoureuse de clarté qui, éclose pour le parterre aristocratique, s'y est transplantée à merveille et s'y est développée comme en une atmosphère naturelle.

Camélia.— La « belle madame » Bénardaky est de naissance moscovite. Mais, il fallait la serre chaude de Paris à ce beau camélia. Le climat, en son pays lointain, était trop rude sans doute, et c'est pour cela qu'elle l'a fui. L'acclimatation, par exemple, n'est pas toujours aussi facile que l'on croit pour les fleurs exotiques. Cependant, avec une sève solide, un tempérament calme, une robuste volonté et l'attrait d'une éblouissante beauté, quelles que soient les épreuves du début, les tempêtes s'apaisent, les racines prennent terre et la pauvre plante trouve enfin quelque terrain entretenu par des mains bienveillantes où, reprenant une vitalité nouvelle, elle parvient à s'épanouir.

Passe-roses.— Toujours des « Belles Mesdames » ! Il y en a à foison dans certaines sociétés. Mais, dans le « monde gouvernemental », il n'y en avait que deux

et elles ont disparu. Pour des raisons diverses, les astres rivaux de Mmes Armangaud et Gauthereau se sont éclipsés du firmament parisien et, après en avoir parlé tous les jours, on n'en parle plus du tout. Les salons officiels attendent leurs remplaçantes, étoiles nouvelles, dont le pur éclat serait, pour leurs satellites gouvernementaux, un rayon d'espérance. Mais y a-t-il des salons officiels à l'heure où j'écris ?

Aubépine. — L'aubépine est la fleur du printemps. C'est elle qui, immaculée comme la jeunesse, éclat de l'avril en fête, et c'est elle qui, de sa neige parfumée, couvre les blanches épaules de la vicomtesse Henry Houssaye.

Le printemps, c'est bien le symbole qui convient à cette ravissante jeune femme au doux visage de keepsake, à la taille de déesse tant le buste charmant apparait dans l'échancrure du corsage décolleté ainsi qu'une reproduction de Praxitèle, que couronneraient l'air le plus pur, les plus délicats rayons cueillis par Vénus au front de l'aurore vermeille.

Laurier rose. — Mme Lippmann porte depuis quelques jours sur son joli front la couronne rose de lauriers que Vénus a trempée dans son sang vermeil, que les Muses ont cueillies aux bosquets d'Apollon. Artiste consacrée, désormais, comme auparavant, elle était femme jolie; c'est sur la scène du petit théâtre improvisé rue Dumont-d'Urville, qu'elle a son temple charmant, et jamais cheveux blonds, fin visage de femme, taille fluide et gracieuse, ne portèrent plus exquisement l'altière parure que les filles de l'art partagent avec les nobles guerriers, gardant pour elles les fleurs, leur abandonnant le feuillage.

Auprès de Mme Lippmann un autre jeune laurier : c'est Mlle Jeannine Dumas, grande, souple, élégante, élancée comme un roseau. On m'assure que celle-ci tient au bout de sa plume autant de finesse que sa sœur en possède sur sa jolie bouche. Les Muses, décidément, sont prodigues dans la maison des Dumas. Les hommes y sont de père en fils immortels, les femmes spirituelles et jolies !

VIOLETTE.

PHILOSOPHIE DE L'ART

LES LEÇONS DE L'ANTIQUITÉ

Il est interdit aux modernes de dévier des principes éternels, absolus, posés par les anciens pour tout ce qui touche à la science de la vie, aux lettres et aux arts. Les institutions politiques qui éternisent les sociétés avaient aussi leur point de départ dans l'antiquité. Et l'antiquité n'a péri que par l'abandon des lois morales, qui se trouvaient déposées dans ses institutions en germes qu'elle n'a point su développer à propos. Platon était un précurseur, un prophète même, mais Platon ne fut pas écouté. Le christianisme, en faisant écrouler l'édifice du monde ancien, a transfusé dans le sang des générations humaines les éléments constitutifs d'une société plus normale et par conséquent plus durable; il les a pénétrées d'une essence plus pure de vérité, de justice et de charité. Il a en outre laissé intact parmi elles le dépôt de l'art, et les deux plus puissantes facultés du génie créateur — l'inspiration et l'exécution — ont été par lui transmises aux descendants dans toute leur plénitude. Sous ce rapport, l'homme moderne est donc aussi libre que l'homme ancien, libre de ses choix, libre de sa route, maître du développement intellectuel et matériel de ses œuvres : il vit dans un milieu plus favorable que celui de ses prédécesseurs à leur accomplissement, puisqu'il peut mettre à son service des ressources qui leur étaient inconnues, une science plus avancée, une organisation sociale rendue plus puissante par la centralisation de ses forces; il n'a donc qu'à vouloir pour asseoir d'une manière brillante et solide les monuments de sa gloire.

Après les batailles sanglantes, les envahissements de territoire, les conquêtes et les luttes sociales, les anciens fermèrent le temple de la Victoire aptère, et, la branche d'olivier à la main, ils érigèrent, non plus à Minerve victrix, mais à la pacifique Pallas, des temples qui devinrent le symbole de l'esprit du temps. Minerve ne fut pas seulement un mythe sacré; fille divine sortie du cerveau de Jupiter, elle représentait les nobles pensées auxquelles la paix donne l'essor et

dont elle fait mûrir les fruits. C'est pour cela que Minerve, disait-on, avait pris part elle-même à la fondation de la capitale de Cécrops, et qu'ayant obtenu le prix du concours établi entre elle et Neptune, elle avait appelé cette capitale Athènes, l'avait embellie et y avait été adorée. Telle fut la légende qui servit de mobile aux fondations pacifiques de l'antiquité. Ainsi, ce fut à l'ombre de l'olivier que s'élevèrent ces monuments célèbres dont les débris subsistent encore et portent l'histoire du peuple grec écrite en caractères sacrés sur leurs frontons, leurs corniches, leurs chapiteaux et leurs colonnes.

Notre époque est-elle arrivée à la correspondante des temps que nous venons de rappeler? Est-elle mûre pour l'érection des monuments définitifs qui doivent marquer son heure glorieuse au cadran de la postérité? Il est peut-être permis d'en douter. Notre époque dresse beaucoup de statues, mais elle érige peu de monuments, dans la véritable acception du mot : or, les statues ne sont qu'un premier pas marqué dans la voie des fondations historiques; c'est évidemment le signe d'une aspiration élevée, mais ce n'est pas le dernier mot d'une génération avancée que cette tendance à perpétuer, par de simples images, le nom ou le souvenir des hommes qui ont marqué par leurs œuvres ou par leurs vertus. Il n'est guère de bourgade en France qui n'aspire à montrer sur son cours, sa place publique ou son marché, le buste sinon la statue en pied de son grand homme. C'est pour lui qu'on coule le bronze et qu'on taille le marbre aux frais du budget communal; mais là s'est à peu près bornée jusqu'ici l'ambition des modernes. La foi n'est plus aux grandes constructions sortant tout d'une pièce du génie et des mains du peuple. Et pourtant, quel plus intéressant motif, après l'*ex-voto*, offert à la divinité, que cet hommage de granit rendu sous forme de temple aux nobles idées qu'elle inspire? Quel plus admirable texte à faire lire aux élus de l'avenir que le texte monumental écrit en l'honneur de la science, de l'art, de l'industrie, dans un style capable d'éterniser à jamais l'influence et l'illustration des plus hautes conceptions humaines?

Est-ce assez pour Paris que de posséder un temple païen consacré à Plutus et aux affaires? Après l'architecture du moyen âge qui érigea tant de basiliques, éternel honneur de la croyance et du génie de nos pères, — ce que nous avons pu faire de mieux, ç'a été de réédifier l'Acropole pour y placer les cendres de nos demi-dieux civils et militaires. — Ne pourrions-nous essayer mieux encore et établir de plus puissants témoignages de notre grandeur et de notre suprématie? Puisque notre siècle, plus fécond que ses aînés en inventions et en applications scientifiques, place la génération actuelle au sommet des idées et du progrès, il semble que sa mission soit aujourd'hui de fixer le criterium intellectuel par la force de ses œuvres, et d'ériger enfin les temples de la paix. Vraiment, se pourrait-il que nous ne puissions inventer de plus nouvelles figures en architecture d'ornement que la ligne droite, le triangle, le trapèze et l'octogone? Le chapiteau dorique,

le fronton ionien, le plein-cintre roman et l'ogive gothique sont-ils le mot suprême de l'art? Sur cette simple donnée : *Et inclinato capite emisit spiritum* — qui peignait d'une manière à la fois simple et saisissante l'instant où l'Homme-Dieu rendit le dernier soupir, les architectes de l'époque religieuse ont su pencher avec grâce dans leurs basiliques la ligne mère de la nef, qu'ils divisaient ensuite dans le chœur en deux linéaments égaux — traduisant ainsi d'une façon naturelle et ingénieuse le drame du crucifiement. Si nous cherchions bien, peut-être trouverions-nous, dans l'essence même des choses frappantes de notre âge, dans les événements et les faits contemporains, notre ligne mère aussi. Principe fécond et style flamboyant : — notre avenir architectural est là. De la forme si originale et si variée de nos machines, de nos électromètres, de nos engins agricoles et de nos mécaniques industrielles, à défaut d'inspirations nouvelles puisées aux sources mêmes de la nature, quelque cerveau créateur ne saurait-il tirer à son tour de fulgurantes étincelles — une idée — une formule d'art qui ait sa valeur décisive? Est-il rigoureusement nécessaire que tous nos monuments rappellent les Propylées? Que nos gares de chemins de fer ressemblent au Parthénon ou à des chalets suisses? Ne pourrait-on adopter, pour chacune des grandes constructions modernes que le mouvement des populations et celui des besoins font naître, une donnée architecturale plus spéciale et plus logique? Étudions-nous à trouver des harmonies; — elles existent partout. — Appliquons-les à la création de types un peu plus neufs que ceux qui existent depuis cinq mille ans; que ces types servent au dépôt et à la glorification historique des inventions de notre génie. Nous tenons en main la baguette magique qui fait jaillir des rochers humains les sources prospères de l'industrie et du commerce; nous montons les grands navires qui nous mènent aux archipels fortunés du bien-être et des jouissances positives; sachons aussi développer par le spectacle des beautés esthétiques les sentiments moraux du peuple : or l'architecture est, parmi les formes variées de l'art, celle qui peut le mieux servir d'auxiliaire à ses aspirations et à son activité laborieuse.

Si les anciens avaient possédé les richesses intellectuelles que nous ont léguées les trois derniers siècles; s'ils avaient eu à leur service ces forces incalculables sur lesquelles l'humanité s'appuie de nos jours pour marcher vers ses destinées : l'imprimerie, la poudre à canon, la vapeur, l'électricité, l'aérostatique, l'héliographie, nul doute qu'ils eussent dédié un temple à chacune de ces divinités, et que, s'inspirant de la grandeur même de ces nouveaux éléments de puissance, ils eussent érigé des monuments d'autant plus magnifiques que la découverte ainsi consacrée contribuait davantage au bien-être et à l'illustration de la race. L'antiquité osait beaucoup parce qu'elle avait plus que nous la naïveté et la logique. Elle vivait plus dans l'avenir que dans le présent. Le respect humain ou la crainte de la

critique n'étouffait pas chez elle l'enthousiasme; son égoïsme n'était pas terre à terre, il planait dans la sphère des intérêts immortels; ses arts publics avaient constamment en vue l'opinion des descendants, le *qu'en dira-t-on?* de la postérité. D'un sang plus rassis, nous sommes assez peu préoccupés de cette pensée qui est pourtant — il faut le reconnaître — la source des grands élans et des grandes choses, aussi n'avons-nous guère su élever jusqu'ici que deux temples sous l'invocation de Mars et de Mercure : l'hôtel des Invalides et la Bourse. Le premier est dû sans contredit à une belle idée — à l'adoucissement des souffrances et à la consolation de l'homme de guerre, — le second a créé plus d'incurables qu'il n'en a guéri. Regrettons que notre musée d'artillerie qui renferme de si curieuses raretés militaires n'ait point la forme architecturale d'un palais ou d'un temple; certes il le mériterait bien. L'unique spécimen vraiment original de notre âge et que l'antiquité n'eût pas désavoué, c'est le Louvre depuis son achèvement. Véritable colysée, immense acropole des arts, le Louvre, sans être un type définitif, un criterium absolu d'architecture officielle, peut passer pour un chef-d'œuvre.

Loin de nous le projet de vouloir paganiser nos croyances en prêchant le retour aux traditions panthéistes, en conseillant à notre époque de moissonner des regains fanés dans le champ mythologique; seulement, il nous semble qu'il serait maintenant rationnel et juste de poétiser dans des monuments spéciaux nos plus précieuses inventions et de perpétuer ainsi dans l'avenir, par des emblèmes votifs empruntés au plus durable comme au plus puissant des arts, l'influence que ces inventions ont exercée sur le bien-être et la grandeur des peuples modernes.

Que si nous ne pouvons rien trouver de mieux que le mode grec — gothique ou renaissance — pour chanter le poème monumental du XIXe siècle, érigeons du moins en beau style d'imitation pure les édifices qui serviront d'abri à nos richesses artistiques et industrielles; aménageons avec goût, dans l'intérieur de ces établissements, les trésors de nos collections publiques sous la garde d'hiérophantes sérieux, pénétrés de la grandeur de leur mission. Ne nous contentons pas de bâtir des casinos pour la danse et la musique, de construire des salles d'opéra pour des joueurs de flûte et des ballerines; élevons à nos arts, à nos métiers, à nos industries, si fécondes et si utiles, des conservatoires où soit entretenu constamment, comme le feu de l'antique Vesta, l'esprit vivifiant de la science; où tous les modèles, toutes les variétés et combinaisons de types soient exposés, classés et démontrés aux étrangers et aux nationaux par des professeurs entretenus aux frais de l'État ou des communes. C'est ainsi que nous travaillerons sûrement, magnifiquement, à l'instruction et à la moralisation de toutes les classes; — c'est ainsi que nous accélérerons le progrès social entrevu par les philosophes et les penseurs. On peut prévoir qu'à l'époque où l'Europe sera réorganisée politiquement, de

manière à jouir de ses facultés créatrices dans toute leur plénitude, l'état de calme qui inaugurera cette grande période permettra aux gouvernements d'affecter aux travaux de la paix la majeure partie des ressources absorbées aujourd'hui encore par une situation toute de malentendu et de défiance. En dépit de graves symptômes, tout retour aux époques désastreuses de la guerre paraît désormais difficile. — Nous repoussons, quant à nous, « ce legs de la barbarie » comme indigne de notre temps et de nos véritables destinées. Il est certain que toutes les nations de l'Europe paraissent, à l'heure qu'il est, animées du même esprit, et que les arts et les lettres, le commerce et l'industrie attendent impatiemment la confirmation définitive du principe pacifique duquel dépendent la sûreté et l'accroissement des intérêts qu'ils alimentent et vivifient. Nul doute que la France ne soit appelée à jouer le premier rôle dans l'heureuse régénération qui se prépare. En donnant par ses idées l'impulsion aux autres nations, la France les incitera aussi par ses actes et ses exemples; elle les poussera dans la voie des études et des conceptions véritablement utiles; elle ouvrira l'ère libératrice du travail et de la richesse, et méritera de porter — comme autrefois le nom de fille aînée de l'Église — celui de fille aînée de la Civilisation.

La série des temples de la Paix serait infinie, si l'on voulait dresser un autel à chacune des hautes conceptions de notre âge. Si nous voulions consacrer par des monuments tous nos motifs d'orgueil et de gloire, nous en viendrions à tout diviniser, car, dans notre pays, rien ne surgit qui ne soit frappé au coin d'une intelligence et d'une logique supérieures. Réalisons seulement au dehors une partie des temples déjà ouverts dans notre esprit à une adoration tacite. Que ces temples ne soient, si l'on veut, que des musées et des athénées, où l'origine, la destination et la splendeur des choses intellectuelles : lettres — beaux-arts — science — soient étudiées et mises à la portée du plus grand nombre. Multiplions ces établissements dans nos provinces. Que nos centres un peu considérables deviennent autant de foyers s'éclairant de la lumière centrale; qu'ils la réfléchissent jusqu'aux extrémités de la circonférence, en y portant la vie et la doctrine. La France est tourmentée d'un immense besoin d'étude et d'expansion; elle tend à une diffusion générale de connaissance et de bien-être; tout en laissant à chaque peuple son originalité et son autonomie, elle cherche à inoculer ses idées et ses goûts dans le cœur des nations voisines. C'est par sa volonté et son entraînement intellectuel qu'elle arrivera à une assimilation politique et morale favorable au grand développement de l'industrie, du commerce et des arts. Son travail, ses efforts et ses œuvres de paix parlent plus haut à l'oreille des peuples que la foudre de ses armées. Si la France aime encore la guerre, c'est par la force de l'habitude; au fond, elle est aujourd'hui moins matamore qu'elle le paraît. Dans son ignorance et son illusion belliqueuse, il lui est arrivé naguère de considérer le peuple chinois comme un enfant

au maillot, parce qu'il était moins avancé qu'elle dans le métier des armes ; elle ne songeait pas que c'était là, au contraire, un signe de supériorité relative et de moralité sociale, car la Chine se distingue avant tout par ses conquêtes pacifiques : ce que nous prenons chez elle pour de l'ignorance n'est que de l'insouciance et du dédain ; son indifférence est élevée à la hauteur d'une philosophie. Maintenant que nous avons pris la Chine avec nos canons rayés et qu'il ne nous reste plus rien à voir à Pékin, tournons un peu nos regards vers notre pays et reconnaissons combien il reste à faire pour ouvrir aux pensées fécondes, aux rénovations utiles ou éclatantes, l'avenue monumentale qui doit symboliser un jour le génie de notre temps. Les institutions écrites d'un peuple ne sont pas tout ; ses souvenirs historiques, son ethnographie, tracés sur des parchemins qui se déchiffrent à la lueur des lampes sont destructibles ; ils peuvent se perdre ; leur tradition peut s'oublier : les archives de bronze et de granit mises au jour par les statuaires et les architectes sont plus solides et plus durables ; elles peuvent être consultées en plein soleil par d'innombrables générations, et les leçons qui en sortent ont un tout autre caractère d'autorité et de pérennité. Il est temps de faire mentir ceux qui affirment que l'art ne grandit qu'avec le développement des idées spéculatives, qu'il décline sitôt qu'il n'est plus soutenu par l'exaltation des croyances, réchauffé par les ardeurs de la foi, et consacré à la glorification des doctrines ; comme si les âges de raison et d'examen, parce qu'ils sont placés plus haut que leurs puînés dans l'ordre du temps et de la civilisation n'étaient pas également capables de s'inspirer d'une croyance, de s'illuminer d'une pensée : comme s'il était absolument vrai que l'enthousiasme et la poésie ne peuvent avoir pour sanctuaire que des âmes simples. Le progrès, Dieu merci ! a aussi ses fanatiques, et le fanatisme, quel qu'il soit, enfante des prodiges : ayons donc le fanatisme de l'art, puisqu'il est un signe réel du progrès dans le beau et le bien. L'homme mûr qui raisonne et qui s'est formé ainsi une conviction peut atteindre à d'aussi sublimes conceptions que l'illuminé des temps primitifs. Il n'a plus la même ingénuité, la même ivresse naïve ; il ne subit plus l'entraînement de la passion ; mais, par un savant calcul de l'esprit, surexcité par le sentiment de sa valeur personnelle et de la gloire qu'il ambitionne, il s'élève aux plus hautes généralités.

Le grand artiste se façonne nécessairement dans le milieu où il vit. Appelé à synthétiser son époque dans ses œuvres, celles-ci doivent à leur tour s'empreindre d'un style et d'un caractère d'actualité parfaitement compréhensibles pour les générations auxquelles elles vont s'adresser. L'homme mûr comprend l'enfant ; le vieillard comprend à la fois l'enfant et l'homme mûr. Ainsi l'art de tous les âges doit être compris par les descendants : s'il ne périt pas dans quelque cataclysme, ses phases successives seront clairement traduisibles pour l'intelligence ou l'admiration des races qui suivront. A la rigueur, on peut soutenir que l'art n'a point progressé depuis Raphaël et Bra-

mante ; est-ce à dire pour cela qu'il n'a rien produit de grand et de beau, sinon comme essence propre, du moins comme application de principes ? Certes, les *Loges* et la *Fontaine du Transtévère* peuvent passer pour des *criteriums;* mais partant de ce point comme origine ou comme exemple, la marge est encore assez grande dans le génie humain pour inventer et pour créer.

Il répugne donc aussi bien à notre bon sens qu'à notre amour-propre national d'affirmer que tout est dit — que tout est fini — que le grand art se meurt. Partout où l'homme social peut encore concevoir et exécuter de grandes choses, l'art doit vivre. Seulement, il faut qu'il se hausse à la taille des événements accomplis — qu'il entre dans le courant des idées nouvelles, — qu'il s'identifie avec les tendances positives ou abstraites des peuples, car il n'a désormais d'autre raison d'être que de servir à exprimer et à éterniser le souvenir de ces événements, de ces idées et de ces aspirations.

Le propre des nations vigoureuses comme des hommes vraiment forts, c'est de ne jamais désespérer de l'avenir ; c'est de croire à l'éternelle transmutation, à la transformation progressive des êtres et des choses, à l'immortelle jeunesse du génie humain ; c'est de rester convaincu qu'à peine désarçonné de sa chimère, l'artiste va en enfourcher aussitôt une autre à l'aide de laquelle il arpentera le sacré domaine pour y choisir le terrain sur lequel il dressera sa tente pour un jour, ou bâtira son palais pour l'éternité. Ainsi, parce que les nations qui ont atteint l'âge mûr ont perdu leur effervescence, parce qu'elles conçoivent et produisent avec plus de calme — leur ardeur ayant diminué en raison de l'accroissement de leurs lumières ; l'architecture, la statuaire, la peinture, n'en possèdent pas moins en elles l'élément divin, la flamme intérieure et créatrice. L'art ne produira plus peut-être, comme au moyen âge, des ouvrages d'un seul jet, rendant une pensée absolue et entière, soit politique, soit religieuse, — mais chez lui le goût remplacera l'exaltation ; il n'étonnera pas autant, mais il choquera moins ; il ne s'imposera pas à l'admiration de la foule ; il la commandera par sa sagesse et sa raison. Il trouvera dans sa patience et sa vaillantise le terme cherché de la glorification humaine ; il pratiquera le grandiose et le magnifique en parfaite connaissance de cause : ce sera un art à la fois charmant et profond, — savant, naturel, et certain pour toujours de ses prestiges.

C'est ainsi que les peuples primitifs ont su imprimer à leurs créations le sceau matériel de la durée, qu'elles les ont revêtues d'un signe historique indélébile ; c'est ainsi qu'après avoir accompli ces travaux de géants qui nous étonnent et nous ravissent, elles se sont endormies du dernier sommeil terrestre, pleines de confiance dans la grandeur de leur œuvre et dans l'éternité de leurs exemples.

II

Il n'y a pas que l'homme seul qui ait en lui son côté sérieux, médi-

tatif et moral : toute chose créée, toute manifestation de l'intelligence, et particulièrement toute œuvre d'art porte en soi sa philosophie à côté de sa poésie, c'est-à-dire à la fois sa raison d'être, son précepte et son conseil. Pourquoi la nature sera-t-elle éternellement pour le génie créateur de l'homme une source pure et féconde? C'est qu'elle cache toujours en elle une beauté et une leçon; c'est que, tout en servant de modèle à l'artiste, elle lui expose sans cesse une vérité, elle lui traduit une pensée utile ou sublime. L'art n'est donc complet qu'autant qu'à l'exemple de la nature il est l'expression des deux symboles éternels de la divinité — la pensée et la forme. — L'art pour l'art est un non-sens. Cette théorie des romantiques de 1830 était tout simplement une question mal posée; aussi à combien de quiproquos n'a-t-elle pas donné lieu? Tout art est le fruit d'une réflexion et a pour objet une harmonie. Toute œuvre d'art renferme en soi son charme qui est son utilité, son exemple, qui est sa moralité. Le but de l'art, même le plus modeste, est d'éveiller un sentiment, un souvenir, ou tout au moins une sensation, — mouvement intérieur qui force notre âme à se replier sur elle-même ou à s'élever jusqu'à l'admiration. Rien n'est rationnel et absolu comme l'art. En représentant la beauté, il suscite dans l'homme la logique des impressions; il pose la règle en quelque sorte mathématique de l'enthousiasme. Tout initié, tout adepte ou simplement tout homme bien organisé, éprouvera fatalement une émotion admirative devant l'Apollon du Belvédère, devant la Vénus de Milo, devant les frises du Parthénon. L'art est comme la vérité; il frappe, éblouit et améliore l'homme : voilà sa mission.

Il est temps, pensons-nous, de refaire à ce sujet les théories surannées. Nous touchons à la renaissance des arts par la renaissance de la morale et de la philosophie dans l'art. Le siècle a atteint sa maturité; il est temps qu'il se fasse penseur sérieux et que ses œuvres acquièrent la splendeur et la force, caractère distinctif de l'âge mûr. En littérature, il semble que le *renouveau* se mette un peu à poindre. Les poètes, ces premiers grands prêtres du temple de la nature, renaissent et chantent : Assez d'alcool et d'absinthe : un peu de lait pur — s'il vous plaît — demande aujourd'hui la partie lettrée de notre société française. Voici les cénacles longtemps désespérés qui ressuscitent sous le souffle rafraîchissant des vers. Les artistes suivront, comme toujours, la renaissance des lettrés.

C'est à signaler ce mouvement poétique et salutaire que nous consacrerons ici quelques lignes. Constatons, en premier lieu, que le public intelligent, le public un peu frotté de vraie littérature, commence à se montrer fatigué de ces élucubrations ultraromanesques, de ces œuvres grossières qui encombrent encore, à l'heure qu'il est, les magasins des éditeurs et les boutiques des chemins de fer. Ces œuvres ne dénotent-elles pas, en effet, chez les écrivains du jour, la plupart sans nom comme sans antécédents littéraires, une ignorance aussi profonde du style que des éléments constitutifs du drame ou du roman?

Que d'auteurs se trompent aujourd'hui sur la mission comme sur la portée des ouvrages de ce genre ! Combien de peintres, sur papier ou sur toile, qui prennent la crudité pour le naturel, la vulgarité pour la vérité, le terre à terre pour l'idéal ! Combien chargent leur palette d'un indigo frelaté qu'ils offrent au public pour du lapis-lazuli ! Ce que nous disons de l'art s'applique aussi bien aux œuvres littéraires. A quelle époque a-t-on jamais vu plus d'éloignement pour la vérité, tout en exaltant la nature ; plus d'amour du convenu par haine pour la poésie. Cependant, ne l'oublions pas : « Il y a un genre de romanesque, a dit un fin critique, qui est l'œuvre délicate et juste de l'imagination. C'est cette partie idéale que l'art ajoute en quelque sorte à la réalité humaine en la récompensant, en la transfigurant. C'est ce monde d'êtres fictifs que la pensée crée, qui n'ont jamais vécu, mais qui auraient pu vivre, c'est-à-dire qui gardent le caractère de la vérité morale par les idées et les émotions qu'ils expriment.

Le goût du romanesque faux, c'est la maladie secrète et envahissante de l'époque, c'est à lui qu'obéissent presque tous les écrivains fantaisistes du jour.

Mais l'art doit, comme les lettres, chercher à se débarrasser de ces vêtements exagérés qui prêtent en fin de compte au ridicule, et qui compromettent gravement ses destinées. Voyez : quel désordre et quelle incohérence dans nos tendances artistiques depuis quelques années ! Quelle dissémination déplorable de forces dans cette partie de notre armée intellectuelle, faite cependant pour vaincre — non pour mourir ! — Chez les soldats : nous reconnaissons le talent, la facilité, la souplesse de main, la ductilité des éléments matériels employés, la hardiesse de la brosse et du procédé. Habiles artisans, ils ne demandent qu'à suivre une impulsion, à obéir. Mais, chez les chefs : ni flamme, ni direction, ni mot d'ordre. Chacun a perdu l'action personnelle sur les autres, pour s'être renfermé précisément dans un individualisme outré. En ne voulant procéder que de soi, non de l'esprit et des événements du jour, de l'influence du temps et des vérités contemporaines, l'isolement s'est fait autour des maîtres. Aucun nom nouveau n'est encore apparu pour relever le sceptre des renommées vieillies, parce qu'il n'y a plus chez les artistes de pensée dominante cherchant à poser la doctrine, à rallier autour d'une croyance politique ou morale, comme autour d'une esthétique nouvelle, les variations et les divergences de l'équerre, de la brosse et du ciseau. Une seule pensée les absorbe tous : travailler au hasard pour vivre, acquérir et jouir.

Mais l'art ne saurait s'accommoder longtemps d'un horizon aussi borné. La vie terre à terre du fabricant ou du bourgeois n'est pas faite pour lui. L'art a des destinées plus hautes. Que ceux qui empruntent son nom et ses habits pour se montrer dans le monde, brillent un instant sur la scène, à coup sûr ils n'atteindront pas jusqu'à la postérité, le seul juge, après tout, qui consacre l'artiste et le fasse immortel.

L'art monumental ne fut si grand dans l'antiquité que parce qu'il concentrait ses facultés et les éléments constitutifs de ses manifestations. Il ne pourrait se reconstituer splendide et puissant comme autrefois que par l'emploi harmonieux de l'idée et du triple instrument créateur, — l'équerre — la brosse — le ciseau, trinité plastique répondant à la trinité dogmatique et religieuse, à la triple faculté de l'être humain : sentir, croire, aimer. L'art antique, en effet, s'exprimait dans les monuments primitifs, dans les temples, par tous les attributs à la fois, par ses attributs réels et par ses attributs symboliques, lesquels constituaient alors pour lui l'idéal. L'architecture, la peinture, la statuaire, voilà pour le corps et les sens; la poésie et la musique, voilà pour l'âme. Ces éléments formaient au fond du sanctuaire un tout raisonné, un concert dont l'adoration pour le souverain maître était le motif et le but. Ce fut seulement dans les temps modernes que les arts se divisèrent et prirent une tendance à vivre chacun d'une vie propre et indépendante, à peu près comme ces époux qui, après avoir vécu en bonne harmonie, ne s'accordent plus et cherchent dans la séparation ou le divorce la satisfaction de leurs instincts dominateurs. Quand l'homme voulut à son tour être dieu, les parties les plus divines de son essence se retirèrent pour faire place à des éléments moins purs. A mesure que l'idée religieuse s'effaça chez les peuples, l'art s'affranchit lui-même et ne réunit plus dans son ensemble les attributs qui firent originairement sa force et son éclat.

Mais s'il est vrai que l'extrême civilisation doive, après que l'homme aura parcouru le cycle des événements et des expériences, le ramener à son point de départ, c'est-à-dire à une situation rendue normale par l'étude, la science et la tradition, comme elle fut normale aux premiers âges du monde par la spontanéité de l'intelligence et du génie humain, il est logique, il est nécessaire que nous revenions, au moins pour l'ensemble et le fond sinon pour les détails, aux premières données de l'art telles que l'histoire nous les révèle chaque jour par les découvertes les plus curieuses et les plus authentiques. Ces données démontrent qu'une seule pensée, une pensée magistrale, présidait alors aux créations des artistes. L'art n'était fait que pour les grandes choses. A cette époque, disons-nous, où la créature recevait en quelque sorte directement de la divinité les leçons les plus promptes et les plus sûres pour tout ce qui devait constituer l'état social, si plein alors d'harmonie et de grandeur, le démembrement n'existait pas plus dans l'art que dans les sentiments et les idées. Le schisme ne s'était pas encore déclaré. La division des forces civilisatrices ne s'était pas encore accomplie. Tous, — rois — prêtres — soldats — peuples, obéissaient à la règle tracée, à la pensée que Dieu lui-même avait inspirée, que le cerveau des artistes réchauffait sans cesse et qu'ils exprimaient par de puissants ouvrages, d'un type durable et grandiose comme les ouvrages de Dieu. L'imitation par l'homme des œuvres du grand

maître se distingua d'abord par le relief et la couleur; puis vinrent les sons, la musique, les chants sacrés représentant l'esprit, l'idée, planant au-dessus de la forme. Les voûtes des temples ressemblèrent aux berceaux courbés en arcs sous les forêts, notamment dans les monuments du moyen âge, ce lointain ressouvenir de la théocratie primitive. Les colonnes figurèrent les arbres dont les feuilles et les fruits s'épanouissaient, au sommet des chapiteaux, en acanthes et en ornements polychromes. Les hymnes célébrés dans l'enceinte rappelèrent les voix mélodieuses des oiseaux qui avaient frappé l'oreille attendrie d'Adam aux premiers jours d'Éden. Ainsi, pour l'homme, l'art n'est dans le principe qu'une simple et majestueuse copie de la nature. L'homme se modèle extérieurement sur Dieu par l'imitation pour accomplir ses œuvres matérielles, comme il se modèle intérieurement sur Dieu par la vertu pour accomplir ses œuvres morales. L'homme fut là tout entier dans les premiers âges de la création : c'est ainsi qu'il nous apparaît dès les premières lueurs de l'histoire. Il naquit artiste en même temps que libre et juste. Ce fut la perte ou l'éloignement de la tradition qui, seule, sépara par la suite ses principes, son goût et ses instincts.

L'architecture, art religieux, art politique et gouvernemental par excellence, ne fut donc primitivement que la représentation littérale tentée par l'homme du spectacle qu'il avait sous les yeux, la confection d'une œuvre, qu'après avoir médité sur la création et sur lui-même il sentit le besoin d'imiter; tel l'enfant en bas âge singe naïvement son père dans l'accomplissement de ses actes les plus réfléchis. Ainsi, l'imitation : voilà le fond de l'art, sa base primordiale, absolue, nécessaire. L'invisible élément, l'idéal, ne se dégagera, comme la fleur du tronc et des rameaux de l'arbre, que plus tard et après une incubation latente plus ou moins prolongée, selon le mouvement intérieur opéré dans l'âme humaine par l'imagination, par l'intensité des siècles, de la réflexion et du génie. Moins symboliques, moins puissants que les anciens, parce que notre œuvre est divisée, nous avons conquis sur eux un idéal plus perfectionné : — sachons nous en servir en le faisant concourir à des œuvres complètes.

C'est ici qu'il convient d'établir la distinction qui existe dans les arts, comme dans toute production de l'esprit humain, entre le génie et le talent. Qui dit génie dit inspiration d'un ordre supérieur. Ce mot emporte une idée d'activité, d'originalité, de création spontanée, prime-sautière, non d'habileté acquise par l'étude, perfectionnée par le travail et la main-d'œuvre, caractère spécial du talent. On peut acquérir du talent, le génie vous est naturellement, fatalement donné : « Le talent, dit un esthétiste moderne se fortifie et s'accroît par l'exercice; il ne peut point se passer de la prédestination originelle. L'éducation à elle seule est souvent capable de le produire : elle peut au moins en développer les germes jusqu'à de merveilleuses proportions. Un bon enseignement, une ferme volonté, donnent parfois à l'œuvre du talent

l'apparence des œuvres du génie. Autant le génie est impuissant, autant la bonne direction est souveraine pour former le talent. Les talents les plus évidemment acquis reposent toujours sur une force native qui précède tout exercice, et que l'exercice ne réussit pas toujours à donner : c'est une certaine promptitude, une facilité d'exécution tout à fait indépendante de la vigueur de l'esprit et qui s'applique aux plus grandes comme aux plus vulgaires conceptions. Vous rencontrez souvent la facilité, le talent, même sans l'ombre de génie; et, ce qui semble étrange, le génie n'est pas toujours accompagné de la facilité et du talent. C'est un devoir pour l'homme de génie de cultiver son talent et de développer sa facilité. C'est un malheur dans les arts que la facilité et le talent puissent être acquis par l'homme sans génie, tandis que telle œuvre éclatante de génie porte souvent des traces d'une laborieuse inhabileté. Combien d'œuvres dont l'habileté nous éblouit et qui n'attestent pas même le talent! Le génie ne ment jamais; tout ce que qu'il enfante est une des faces de l'éternelle vérité, un des aspects profonds de la nature, car il produit indépendamment des volontés de l'homme. Étranger à l'homme en quelque sorte, il vient d'ailleurs et de plus haut. L'habileté réduite à elle-même, le talent tout seul est presque toujours menteur, car il dépend du goût personnel, du caprice et des passions de l'artiste; il peint toute chose non pas dans ce qu'elle a d'immuablement vrai, mais d'actuellement saisissant. Les arts et les lettres sont perdus, ou bien près de l'être, quand les gens habiles s'y multiplient sans qu'il survienne un homme de génie. Tout ce qui n'est qu'incomplètement vrai dans les arts est un mensonge et conduit à de pires faussetés. Or, le silence vaut mieux que le mensonge. L'œuvre du génie est par excellence de nous ramener sans cesse à la nature, à la vérité, et par la vérité à l'idéal. »

De cette judicieuse analyse, il résulte que le travail et l'étude sont nécessaires, même au génie, pour produire des œuvres parfaites et durables; à plus forte raison le talent ne saurait se passer de ces utiles auxiliaires. Une erreur originale peut projeter une vive lumière, mais encore faut-il, pour la fixer, le procédé, le talent, qui seul n'éclairera jamais rien et ne sera qu'un reflet. Encore moins une imitation servile passera-t-elle pour une œuvre d'art, si le talent ne s'y laisse découvrir. Le labeur de l'artiste doit donc servir d'appui, de support, à son imagination, d'aliment à l'éclatant rayon qui veut percer et se faire jour. S'il n'y a dans son œuvre ni imagination ni travail, ce sera tout simplement une vulgarité, un je ne sais quoi indigne de vivre, inhabile à captiver l'attention. Inspiration — science — talent — trois conditions indispensbales — trois éléments communs à la manifestation du génie et à celle du talent — à un degré supérieur pour le premier — éminent pour le second. Il ne suffit pas toujours non plus d'être ému pour créer, il faut l'être d'une certaine façon. Ce que nous appelons dans les arts le coup de fouet, le diable au corps, est une activité intérieure de l'âme d'une nature tout autre que l'ébranlement nerveux

des intelligences ordinaires. On voit des gens plus fortement frappés que les artistes et les poètes par les images et les harmonies extérieures, et cependant ces gens sont incapables de produire, de créer. L'éducation, l'instruction, l'étude ou la faculté manquant chez eux, il s'ensuit que l'instrument reste inerte, qu'il fait défaut à celui qui éprouve et ressent même profondément les impressions. A toute opération féconde de l'homme, l'initiation, la préparation du génie ou du talent doivent présider. L'homme est un être simple, c'est-à-dire un luth sensible mais inharmonique avant d'être artiste; quand l'instrument est organisé, l'homme du simple passe au composé. Être artiste, c'est être à la fois maître de l'instrument, de l'accord et de la mélodie — de la pensée et de la forme; c'est être doué de la double faculté de percevoir et d'exprimer, de sentir et de créer; c'est être un homme double — presque un demi-dieu. En pétrissant la glaise sous ses doigts, le statuaire voit intérieurement son modèle, il lui donne un corps, il lui insuffle une âme — un corps s'il n'a que du talent — une âme s'il a du génie : « Glorieux et admirable privilège, qui fait participer la faiblesse de l'homme au plus magnifique attribut de la haute puissance du divin Créateur! » L'homme n'a qu'une vie bornée, une courte et rapide existence pour aspirer et réaliser son idéal. Dieu, l'artiste suprême, a devant lui l'éternité du temps, de la pensée et de la matière. Mais l'âme de l'homme est aussi infinie que Dieu lui-même, et quand elle a été touchée du rayon immortel, ce qu'elle pense ou accomplit se revêt fatalement d'immortalité.

L'histoire générale de l'art est, à ce point de vue, encore à faire, et pourtant les principes de l'esthétique ancienne sont assez solides pour lui servir de base; mais ce qui manque peut-être à cette œuvre future, c'est la vie et le souffle, en même temps qu'un style nouveau et particulier. S'il faut à l'art lui-même un style pour vivre, l'histoire de l'art non plus ne saurait s'en passer, car l'histoire ne peut pas plus que l'art se passer d'inspiration. Ce n'est pas un Winckelmann que demande l'histoire nouvelle de l'art, c'est un Raphaël. Ce n'est pas un mathématicien, mais un penseur qui nous apprendra comment vivent ou meurent les artistes? Ils vivent par le style; ils meurent faute de respirer ce grand air salubre et fortifiant. Mais qu'est-ce donc que le style? nous demandent une foule de teneurs de palette ou d'ébauchoir qui produisent sans avoir jamais rien appris, qui procèdent par une simple synthèse, par une tendance purement naturelle sans connaître le premier mot, le premier secret de l'analyse, sans se rendre compte ni comment leur est venue, ni comment doit s'employer leur faculté de peindre ou de sculpter. Ces messieurs font de l'art pourtant, mais comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir; aussi leurs œuvres vivront moins qu'eux. Ils sont pressés de goûter aux jouissances du lucre pour se ménager celles de la gloire. Ils font rapidement un métier qu'encourage la mode; ils ne pratiquent pas un art. Or le temps et la patience sont les principaux auxiliaires du style,

qualité qui s'acquiert, secret qui peut s'apprendre, ensemble étudié de certaines conditions universelles de dessin et de procédé entièrement distinct de la *manière*, du *faire* personnels à chaque individu. Le style, c'est la connaissance des règles absolues du beau classique, du beau magistral et conventionnel, car le beau conventionnel est inséparable du beau naturel ou idéal dans la perpétration d'une œuvre d'art; c'est l'observation scientifique et méthodique de certaines lois générales qui régissent et gouvernent le génie. Le *poncif*, que beaucoup prennent pour le style, n'en est que la caricature. On peut avoir du style sans avoir précisément du génie, mais il est impossible d'avoir véritablement du génie sans style, ou du moins, le génie ne peut vivre et durer sans revêtir ce caractère consécrateur. Le génie étant toujours conséquent avec lui-même, le style n'est que le coefficient essentiel des principes, des doctrines qui ont dirigé la pensée et la main de l'artiste depuis le commencement jusqu'à la fin de sa carrière; mais principes et doctrines procédant des règles éternelles et primordiales du beau. Le style en un mot, c'est la logique de l'idée, la persévérance du but, l'ampleur de la méthode, en même temps que le signe original de l'inspiration faite œuvre.

Résumons-nous : le tort de beaucoup d'artistes de nos jours, qui pourraient être grands et dont chaque année voit baisser la taille, c'est de ne pas comprendre la portée de leur mission, — c'est de faire de l'art sans en étudier la philosophie. Le joli, le spirituel, le gracieux, le vrai, peuvent suffire sans doute lorsqu'il s'agit d'appliquer aux choses usuelles la faculté créatrice de l'homme. Mais le beau idéal, le beau plastique animé d'une pensée morale, — voilà le vrai but de l'art. « Malheur au méchant peintre, a dit Mahomet : au jour du jugement dernier, chaque personnage qu'il aura représenté viendra lui demander son âme; alors si cet homme a été impuissant à donner la vie à son œuvre, il brûlera éternellement! » Ainsi, loin de proscrire les peintres, comme on l'a cru longtemps, Mahomet ne proscrivait que les artistes médiocres. Laissons donc à l'industrie le soin de faire pénétrer dans les masses le goût superficiel de la beauté par l'agréable. Si nous sommes jaloux d'atteindre plus haut, de pénétrer jusqu'aux sphères où se fécondent et s'élaborent les œuvres vivantes, les œuvres de grand style, recueillons-nous : consacrons-nous à l'étude de la création; étudions la pensée de son auteur; procédons enfin d'après sa manière; ne revêtons de formes que l'idéal le plus pur : vivons de ce tourment sublime, de cette céleste inquiétude, fruit amer et doux, fait pour nourrir l'homme et le grandir, en l'épurant. L'artiste doit imiter Dieu qui cache toujours une pensée dans ses œuvres.

ÉDOUARD L'HOTE.

AU LIDO

SIGNOR, me dit l'un des garçons de l'*Hôtel Danieli*, veuillez prendre la peine de passer au salon : M. d'Osmay vous attend.

Alcide Breton d'Osmay, auquel j'avais écrit en arrivant à Venise, n'habitait plus son palais du Grand Canal; il avait acheté une spacieuse villa au Lido, et il ne quittait guère sa nouvelle demeure qu'en d'exceptionnelles circonstances. Aujourd'hui, à bord de sa gondole de gala, il venait m'avertir de ce changement et me prier de le suivre en son île.

Je regrettai vivement d'avoir été pour lui cause d'une inutile promenade; mais n'ayant pas reçu de réponse écrite à ma lettre d'avis, je l'avais cru en voyage et j'avais accepté une invitation au palais Scevola.

Cependant, pour montrer à mon ami que j'étais sensible à sa démarche, et aussi pour lui prouver mon empressement, je l'assurai que le lendemain, dès la première heure et sans qu'il eût besoin d'envoyer ses barcarolles, je me rendrais au Lido, je me constituerais son hôte pour trois jours.

* * *

Le lendemain, en effet, par un ciel pur et délicieusement azuré, je montai sur le bateau-omnibus et je pris le large, laissant bientôt loin derrière moi le quai des Esclavons et cet ensemble de monuments incomparables, qui toujours vous émeut de façon si particulière.

Je mis le pied sur le sable du Lido, près de l'endroit où les tramways, qui conduisent aux bains de mer, possèdent leur tête de ligne.

D'un pas léger, longeant les plants de vigne, dont les treilles grimpantes enguirlandent les arbres, je me dirigeai vers la villa d'Osmay, la plus belle des modernes constructions de l'île, toute rose, toute pimpante avec ses volets verts, ses balcons à tendelets de coutil rayé

de rouge, ses grilles ouvragées, son gracieux jardin entouré de haies vives.

Le concierge, prévenu, sortit de sa logette et, après avoir appuyé deux fois sur le bouton d'ivoire, me mena par une fraîche avenue jusqu'au vestibule à parquet de mosaïque.

C'était l'heure où Mme d'Osmay se rendait à sa paroisse.

Pour faire ma cour et ne pas changer les habitudes d'Alcide, je réclamai la faveur d'accompagner les maîtres du logis.

***

Entourée de guinguettes aux noms sonores — *Caffe-Ziliotto, Al-Leone di San Marco* — la petite église *Santa Elisabetta* se profile, basse et pauvre, en sa blancheur de mosquée : visiblement la paroisse ne compte pas de nombreux donateurs.

La nef de Sainte-Élisabeth est en harmonie avec la façade délabrée. Assis à l'une des places d'honneur, auprès de M. et Mme d'Osmay, j'avais le loisir de considérer le pitoyable chemin de croix garnissant les murs passés à la chaux, les accessoires si lamentables du maître-autel, la caisse en forme de cage servant de chaire — ô primitive simplicité! — et à laquelle le prêtre atteint par une échelle branlante; je pouvais admirer ou l'attitude naïvement contrite des dévots assistants, ou la martiale prestance des brillants officiers de bersagliers, qui s'appuyaient, superbes, contre le portail; mais je préférai contempler d'un œil attentif ma jeune et toute ravissante voisine.

Sur ce fond vulgaire et rude, la beauté de Mme d'Osmay ressortait étrangement; son joli et fin visage prenait une délicatesse merveilleuse, et je comprenais comme à bon droit Alcide se montrait fier d'être le mari d'une telle femme.

C'était l'Italienne à tête de camée, à traits spirituels, à l'expression amoureuse, doucereuse, presque mignarde, si différente de ses énergiques compatriotes aux yeux flamboyants, qui passent bien à tort pour représenter le seul type national de la péninsule.

— Que cet Alcide est heureux! pensais-je; il a une santé de fer, il est riche et il aime la perle des Vénitiennes!

***

Lorsque l'office divin fut terminé, Mme d'Osmay, sans doute pour me faire connaître l'île entière, demanda qu'on s'en revînt par le fort *San Nicolo.*

Dans le chemin menant à la Villa, au lieu de nous parler des officiers du fort qui nous saluaient plus que courtoisement, elle dit, les yeux baissés et en français, avec un charmant accent méridional :

— Vous avez remarqué, Monsieur, le piètre état dans lequel se trouve notre mobilier paroissial... En arrivant ici, M. d'Osmay et moi, nous avons été affligés de cette décrépitude; aussi, avons-nous décidé d'y remédier; déjà nous nous sommes occupés du plus urgent, ciboire, burettes, étoles, surplis... Je vais continuer mon œuvre charitable; ce me sera un véritable plaisir de procurer un peu de joie à ces braves gens.

Alcide approuvait de la tête, mais sans prononcer une parole; on eût dit qu'il attachait peu d'importance à ces louables projets; il marchait lentement, les bras derrière le dos, avec une allure méditative qui me surprit.

Quel événement s'était passé pour que cet heureux garçon, ce colosse autrefois si jovial, eût les tempes battues et le front assombri?

Je voulus savoir, et il avait été trop mon intime camarade pour me cacher la vérité.

Aussi, après le déjeuner, un vrai déjeuner de gourmet et qui pourtant n'avait pas déridé ce mari malade, dès que, le cigare aux lèvres, tous deux nous fûmes étendus sur nos fauteuils de bambou, dans la serre, à deux pas des vagues bleues, dont le bruit rythmé scandait chaque phrase, je m'adressai d'une voix résolue à mon ancien condisciple.

— Comment se fait-il que, propriétaire d'un des plus beaux palais de Venise, tu te sois enfermé au Lido, — au Lido, certes moins « affreux » qu'au temps de Musset, je ne le conteste pas, mais enfin au Lido, — bien triste à côté de Venise, redevenue vivante?

*
* *

Alcide sentit sans doute se lever en son cœur un sentiment d'une profonde amertume, car, se raidissant contre son siège, il répondit :

— Bien que ta question, très excusable, ravive une blessure cruelle, je tiens à te satisfaire. Cela me calmera de confesser mon mal; jusqu'ici, je n'en ai parlé à âme qui vive...

...Tu te rappelles quel bruit fit mon mariage dans notre petite ville de Touraine, mon mariage avec une Italienne dix fois plus riche que moi, une Italienne possédant des terres en Lombardie, des vignes en Sicile et un palais à Venise! On me félicitait, on me louait, on m'enviait; une légende courut. Ah! si on lisait dans mon cœur... La vérité, la voici...

...Peu de temps après notre mariage, nous fixâmes notre domicile à Venise dans le palais familial. J'y vivais paisible, quand un soir, — oh! au souvenir de ce soir-là, je frémis de rage, — en revenant du *Café Florian*, je faillis devenir fou. Il faut t'expliquer que notre palais a trois portes : la porte de terre, dont je ne fis jamais usage, et qui donne sur une ruelle incommode, la porte d'honneur sur le *Canal*

Grande et une porte d'eau ou de service qui ouvre sur le *canaletto San Giovanni*. Je rentrai par cette dernière. Près de franchir la grille intérieure, j'aperçus, accrochés aux piques, des lambeaux d'étoffe semblant arrachés d'une veste de gondolier. Pourquoi fus-je en butte à d'atroces soupçons ?...

...Peut-être suis-je né jaloux ? Pourtant, avant mon mariage, je ne me connaissais pas ce défaut, ou plutôt cette maladie; mais, je te l'avoue, j'aime ma femme à en mourir, je tiens à elle plus qu'à la vie, et cet habit déchiré me troubla jusqu'aux moelles...

...Je pensais aux mille déguisements dont se sert un amant pour berner un mari. C'était, en effet, une veste de gondolier, et de gondolier à ma livrée, bleu de roi à boutons d'argent; je fis une perquisition chez moi, j'interrogeai mes gens, tous en ménage et en lesquels j'avais grande confiance; pendant un mois, je me mis l'esprit à la torture, je ne découvris rien... Ma femme donna des preuves alors d'un sang-froid remarquable; elle calma mon irritation, me pria de renvoyer un domestique qu'elle soupçonnait de mauvaise conduite et me conjura de ne plus penser à cette malheureuse aventure...

...Depuis, j'y pense chaque jour, et voilà pourquoi, Venise m'étant insupportable, j'ai planté ma tente en cette solitude. Ma femme ne m'opposa aucune objection; elle désirait me faire plaisir, ce dont aujourd'hui je lui sais gré; et quand même je reste souffrant... je deviens fou, te dis-je... j'ai si peu foi en mon faible mérite! j'ai tellement peur de perdre le cœur de ma Lucia!... Violent, emporté comme je suis, je redoute un scandale.

* * *

Quand Alcide d'Osmay eut terminé son récit, je m'efforçai, à mon tour, d'adoucir ses angoisses, pour moi si imprévues; je lui représentai de mon mieux qu'en effet il y avait folie à douter ainsi d'une femme fidèle et qui paraissait si sincèrement animée de sentiments chrétiens; je lui conseillai de rentrer à Venise et de reprendre son train de maison accoutumé.

Alcide se déclara touché de mes paroles et promit de suivre ce conseil.

* * *

Or, le soir de ce même jour, comme, extraordinairement agité et incapable de rencontrer le sommeil, j'usais de la liberté qu'Alcide m'avait octroyée de me promener dans les allées du jardin, je fus surpris — car je savais mon ami depuis longtemps enfermé dans ses appartements — je fus surpris, au milieu du profond silence de la nuit étoilée, que rendait plus sensible la plainte rythmique des vagues

légères, d'entendre des voix chuchotantes de l'autre côté de la haie vive servant de clôture.

Je me rapprochai du bord de la mer. Deux baisers hâtifs s'échangeaient à quelques pas de moi... Je regardai... je reconnus l'un des officiers, admiré le matin même à Sainte-Élisabeth, croisé ensuite au fort San Nicolo...

Bientôt, un corps se glissa sous les branches, presque à mes pieds; un corps vêtu d'une livrée de gondolier, bleue à boutons d'argent...

Je reculai, stupéfié... Ma stupeur grandit lorsque le corps se dressa pour prendre sa course vers la villa.

Le gondolier, c'était la femme de mon ami !

Ainsi déguisée, elle venait de courir à travers l'île... Je ne retins pas une violente exclamation.

Mme d'Osmay — d'abord terrifiée, elle aussi — se remit très vite; elle vint à moi.

— Vous avez mon secret... je vous supplie de le garder... je vous en supplie.

Puis elle disparut.

* * *

Le lendemain, de très bonne heure, sous un prétexte banal, je quittai la villa du Lido.

HENRY DE BRAISNE.

POÉSIES

LES ARLEQUINS

Débauchés, querelleurs, sont les Polichinelles ;
Ils aiment la bouteille et portent des sabots.
Les Cassandres sont vieux, ils ne sont guère beaux ;
Leur humeur se dépense en plaintes éternelles.

Les Scapins sont sans gêne avec les péronnelles.
Les Scaramouches sont d'impertinents ribauds.
Les Pierrots, n'étant point des Bayards, des Talbots,
Loin des combats s'en vont bâfrer sous les tonnelles.

Les hardis Arlequins, qui tiennent dans leur sac
De la malice autant qu'un Lauzun, qu'un Fronsac,
Savent bien manœuvrer la langue et les babines.

Ils sont souples, prudents, fins comme Loyola,
Diseurs de riens, jureurs de tout ; aussi voilà
Pourquoi les Arlequins plaisent aux Colombines.

CLAUDIUS POPELIN.

TRISTIA

L'homme, au seuil de la vie et pendant tout son cours,
Rencontre la tristesse en travers de sa voie.
Les plaisirs, vainement, lui prêtent leur secours,
Sous les constants chagrins il ploie.

La tempête détruit l'ordre de ses beaux jours,
L'hiver glacé le prend mieux qu'un fauve sa proie :
Par instants l'amitié, par instants les amours,
Lui versent le vin de la joie.

Mais aux mains du buveur le bec d'un oisillon,
Le souffle d'un zéphyr, l'aile d'un papillon,
Viennent briser le bol fragile.

Il ne peut toucher rien sans froisser des douleurs,
Et, comme éloquemment a dit le doux Virgile,
Les choses mêmes ont des pleurs.

CLAUDIUS POPELIN.

LE TZAR

Le César blanc est seul dans le Palais d'Hiver.
Tandis que son Asie énorme l'enveloppe,
Il tourne ses regards à l'ouest, vers l'Europe,
Où l'on entend pousser une moisson de fer.

Pour déchaîner l'orage, il faudrait un éclair :
Dans le steppe, le bruit d'un cheval qui galope...
Un juron de Cosaque... ou quelque chant de pope...
Si le César voulait lever un doigt en l'air...

Un seul doigt ! Et le glaive absurde des vieux reîtres
Coucherait les fils morts sur le sol des ancêtres,
Et verserait du sang aux ronces du chemin.

Sans souci de ce qu'elle amène, l'Heure sonne !
Un doigt en l'air, songeant aux vaincus de demain,
Dans son Palais d'Hiver, le César blanc frissonne.

ÉMILE GOUDEAU.

DU SILENCE

I

Des cloches, j'en ai su qui cheminaient sans bruit,
Des cloches pauvres, qui vivaient dans des tourelles
Sordides, et semblaient se lamenter entre elles
De n'avoir de repos ni le jour ni la nuit.

Des cloches de faubourg, toussotantes, brisées ;
Des vieilles, eût-on dit, qui dans la fin du jour
Allaient se visiter de l'une à l'autre tour,
Chancelantes dans leurs robes de bronze usées.

II

Mon rêve s'en retourne en souvenirs tranquilles
Vers votre humilité, vieilles petites villes,
Villes de mon passé, villes élégiaques,
Si dolentes les soirs de Noël et de Pâques,
Villes aux noms si doux : Audenarde, Malines,
Pieuses qui priez, comme des Ursulines,
En rythmant des avé sur les carillons tristes !
Oh ! villes de couvents, villes de catéchistes,
Avec la sainte odeur des encens et des cires,
Villes s'assoupissant, si doucement martyres
De n'avoir pas été suffisamment aimées,
Qui, dégageant le gris mourant de leurs fumées,
Comme une plainte d'âme exténuée et lente,
Agonisent parmi la clarté somnolente
Des lanternes en pleurs tout au long des façades.
Et mon âme retourne en ces quartiers maussades,
Où quelque girouette est grinçante aux approches
Du vent qui porte au loin la souffrance des cloches.
Car tout s'est endeuilli, parmi la ville éteinte,
Et là-bas, sur la place, une clochette tinte,
D'un prêtre lent qui va porter les saintes huiles,
Tandis que le soleil agonise en les tuiles.
Le jour triste décline, et voici que tu erres,
O mon rêve, devant les maisons mortuaires,
Reconnaissables, dans le soir et dans la brume,
Aux nœuds de crêpe noir qu'un reste de coutume,
Jusqu'à l'obit, veut qu'on attache au seuil des portes !
On dirait des oiseaux cloués, des ailes mortes...
Et sur les volets clos une grande lanterne
Pend, de qui la lueur si grelottante et terne
Brûle, en forme de cœur, dans la prison du verre.
C'est comme de la vie encor qui persévère,
Et l'on croirait que l'âme ancienne est là qui pleure
Et guette pour rentrer un peu dans sa demeure !

III

En province, dans la langueur matutinale,
Tinte le carillon, tinte, dans la douceur
De l'aube qui regarde avec des yeux de sœur,
Tinte le carillon — et sa musique pâle

S'effeuille fleur à fleur sur les toits d'alentour,
Et sur les escaliers des pignons noirs s'effeuille
Comme un bouquet de sons mouillés que le vent cueille;
Musique du matin qui tombe de la tour,
Qui tombe de très loin en guirlandes fanées,
Qui tombe de Naguère en invisibles lis,
En pétales si lents, si froids et si pâlis,
Qu'ils semblent s'effeuiller du front mort des Années!

IV

La ville est morte, morte, irréparablement!
D'une lente anémie et d'un secret tourment,
Est morte jour à jour de l'ennui d'être seule...
Petite ville éteinte et de l'autre temps, qui
Conserve on ne sait quoi de vierge et d'alangui
Et semble encor dormir tandis qu'on l'enlinceule;
Car voici qu'à présent, pour embaumer sa mort,
Les canaux, pareils à des étoffes tramées,
Dont les points d'or du gaz ont faufilé le bord,
Et le frêle tissu des flottantes fumées
S'enroulent en formant des bandelettes d'eau
Et de brouillard autour de la pâle endormie,
— Tel le cadavre emmailloté d'une momie —
Et la lune à son front ajoute un clair bandeau!

GEORGES RODENBACH.

SOIR D'ÉTÉ

I

Pas un souffle de vent, pas un bruit dans l'espace,
On entendait planer, dans l'air, l'oiseau qui passe
Rapide et disparaît bientôt dans le lointain.
La terre s'alanguit, et la douce agonie
D'un beau jour qui succombe à sa tâche finie
A pour glas l'Angelus qui s'égraine argentin.

II

Le soleil disparaît dans l'horizon jaunâtre
Et la route assombrie où chemine le pâtre

Vers son humble cabane, en tête du troupeau,
A chaque pas qu'il fait, s'obscurcit davantage,
Se noyant dans les flots du poussiéreux passage
Avec les champs fauchés qui bordent le hameau.

III

Un fantôme domine, immobile, la plaine,
Qui semble respirer la brise et son haleine.
Droit et pâle, coiffé d'un lourd chapeau pointu,
C'est le clocher, d'où part, vers la zone brillante,
Le heurt du lourd battant, à la voix grave et lente
Qui mesure le temps et jamais ne s'est tu.

IV

Aussi bien que celui qui croit, celui qui doute
S'arrête en ce moment, et pensif, sur la route,
Se met à contempler avec recueillement
La nature étalant toute sa poésie,
Quand l'aile de la nuit dompte sa frénésie,
Sous la lourde torpeur de cet apaisement.

V

Tu vas t'ensevelir aux ténèbres profondes,
O jour à ton déclin, indifférent aux mondes,
A l'univers entier, dans un repos sans fin.
Tu verras qu'il est bon, puisqu'il faut qu'on s'en aille,
Lassé par les rancœurs de l'humaine bataille,
De dormir sans jamais se réveiller enfin.

VI

O jour, jour éphémère, image de la vie,
Dont chaque ivresse fut d'une douleur suivie
Depuis l'aube annonçant que tu devais venir,
Dans l'immense linceul du passé qui s'efface,
Égoïste oublieux, prends sans regret ta place,
Puis que tout, ici-bas, tôt ou tard, doit finir.

VII

Ta lueur doucement décroît dans la vesprée
Et s'éteint sous le dôme où la nue, empourprée
D'un reflet incarnat, laisse un sillon sanglant
Sur le ciel ténébreux dont les amas d'étoiles,
Perçant de flèches d'or la distance et ses voiles,
Transforment en écrin l'azur étincelant.

VIII

Muette est la pénombre, et sous la voûte immense
Règne seul le bruit sourd de la nuit qui commence,
Mystérieux concert, qu'à peine on peut ouïr,
Mais dont chaque instrument, si faible qu'il puisse être,
Prouve que le dernier brin d'herbe abrite un être
Et que la moindre feuille exale son soupir.

IX

Tout vit ou ressuscite en la lutte engagée
Sans trêve ni repos sur notre terre âgée
Et cependant si jeune encor pour bien longtemps;
Car qui peut définir d'une façon certaine,
Dans la course où la main de l'Éternel l'entraîne,
Ce qu'elle comptera d'hivers et de printemps.

LÉOPOLD STAPLEAUX.

SUR UN TABLEAU DE PRUDHON

C'est le matin! Le flot se marie au rivage,
Le sable gris se dore aux feux naissants du jour.
A pas lents et la main dans la main, sur la plage,
Un couple marche, c'est... l'Espérance et l'Amour.

Elle, les yeux voilés, hésitait; lui, volage
Et pressé, s'éloignait, s'approchait tour à tour:
« Viens, la mer nous sourit, partons. Un beau voyage
« A deux nous conduira vers mon divin séjour. »

L'Espérance était femme, elle crut! De son voile
Tombé, quand vint midi, l'Amour fit une voile,
Et sur le flot brillant le couple s'en alla.

Quand la barque revint, le soir, sur le flot sombre,
Les feux mourants du jour ne projetaient qu'une ombre:
Seule, les yeux baissés, l'Espérance était là.

ARNOULD ROGIER.

GUILLOTIN

Dans son boudoir tout rose, ovale, étroit et haut,
Aux trumeaux pompadour cernés d'un trait vert d'eau,
Près d'un bonheur-du-jour, la petite Marquise,
Au coin du canapé, prend une pose exquise.

Sa robe en poult de soie est couleur ciel d'été.
Le fard donne un attrait piquant à sa beauté ;
Ainsi que sur la neige un œillet écarlate,
Sa lèvre sur sa joue en pourpre vive éclate.

Son singe familier s'endort sur un coussin.
Elle tire un billet bien plié de son sein...
(A l'église il lui fut glissé par le Vicomte;
De ceux qu'elle eut ainsi, qui peut dire le compte!)

Elle le lit, sourit, et puis indolemment
Le jette au chiffonnier, cimetière charmant
Où dorment pêle-mêle, en foule parfumée,
Les souvenirs de ceux dont elle fut aimée!

Charmante et délicate enfant aux yeux trompeurs,
Joujou délicieux qui — n'étaient les vapeurs —
Semblerait tout pareil, dans sa grâce légère,
Aux bibelots de Saxe ornant son étagère!

Elle a fermé sa porte à tous et, par dessein
D'exciter l'intérêt, mandé son médecin.
Il tarde. Elle s'ennuie. Elle baille, enragée,
Se regarde au miroir, puis mange une dragée...

En ce moment, il entre. — Un homme étrange à voir :
Grand et maigre, l'œil clair, très pâle et tout en noir.
On dirait qu'il regarde ailleurs, plus loin que terre,
Et sa voix, lorsqu'il parle, a des sons de mystère.

Il s'incline, et d'abord s'excuse doucement
D'amener avec lui ce jeune homme charmant
Qui le suit, « un ami qui traverse la ville,
Et qui repart demain pour retourner à Lille. »

Il le présente. L'autre, avec un geste rond,
Fait un profond salut, raide, correct et prompt.
Il est fort bien, mais sec, œil dur, froid comme pierre ;
Le docteur l'a nommé : « Monsieur de Robespierre. »

— « Qu'il soit le bienvenu ! cher Monsieur Guillotin.
Mauvais jour ! J'ai senti mes vapeurs ce matin... »
— « Ce n'est rien... Il vous faut, Madame la Marquise,
Quelque distraction, soit bien... soit mal acquise...

Ne vous ennuyez pas ! » — « Médicament exquis !
Mais que faire ? » — « Eh ! mon Dieu, mais... Monsieur le Marquis !..
— « Il chasse ! » — « Il reviendra... » — « Pour aller à l'armée ! »
— « ...La cour ? » — « Elle me lasse !.. » — « Et l'amour ? » — « Ah ! fumée !

Mais voyons, dites-moi, pour ma distraction,
Quelque chose de neuf, faute de passion...
Disciple de Rousseau, quels sont vos nouveaux rêves ?
Résumez-les-moi tous en quelques phrases brèves !.. »

— « Je le saurais fort mal. Le rêve que j'ai fait,
C'est le Monde tranquille avec l'Homme parfait !
Les mêmes droits pour tous, voilà l'apothéose ;
Et voilà... — « Ce n'est pas amusant ! Autre chose ?.. »

— « Madame, puisqu'il faut céder à vos désirs,
Amuser d'un jouet quelconque vos loisirs, »
Dit le docteur soudain d'une voix solennelle,
« J'en viens d'inventer un... dont voici le modèle. »

Ce disant, lentement, l'homme vêtu de noir
De sa poche tira, toujours sans s'émouvoir,
Un délicat objet d'ébène, minuscule,
Dont son doigt machinal fait sauter la bascule.

Sur deux étroits poteaux, placée à leur revers,
La lame d'un canif glissait par le travers ;
Un trou rond s'encastrait dans l'étroite rainure,
Des attaches d'argent ornaient chaque entournure.

— « La mort des criminels étant un grand malheur, »
Dit Guillotin, « je veux supprimer la douleur... »
— « Oh ! comme c'est joli ! » disait la jeune femme,
Posant ses doigts mignons sur l'acier de la lame.

Le jeune homme, s'étant rapproché, regardait
Dans le silence froid que toujours il gardait.
Elle, par le désir de savoir obsédée :
— « Comment fait-on ? » dit-elle ; « exposez votre idée !

Montrez-moi !... » Guillotin, le rêveur, gravement
Explique en quelques mots le précis instrument.
Elle s'écrie avec un rire sur la bouche :
— « Essayons !.. Mais comment ? Une idée !... Une mouche ! »

Le jeune homme aussitôt, pour faire un peu sa cour,
A pris, sur les carreaux, un insecte; il accourt,
Et fournit au couteau, qui s'abat en mesure,
Du bout de sa main maigre, une victime sûre!

Et tandis que, riant, heureuse et triomphant,
Battant des mains ainsi que ferait une enfant,
La mignonne étourdie à la lèvre mutine
Regarde le savant manœuvrer sa machine,

Robespierre, debout, glacial et fluet,
Réprimant brusquement son sourire muet,
Darde un regard étrange, où s'allume une flamme,
Sur l'instrument de mort et sur la noble femme...

C[te] *ABEL DE MONTFERRIER.*

A UNE BRUNE EXCESSIVE

Vos cheveux miroitants faits d'une souple ébène,
Votre profil, votre œil limpide, large et pur,
Tout en vous fait rêver au soleil, à l'azur
D'une antique contrée exotique et lointaine...

Le Sphinx mystérieux, la Chimère hautaine,
Sont dans votre regard, aigu sans être dur;
Mais vous êtes surtout, sous les palmiers d'azur,
Celle qui s'en allait, le soir, à la fontaine:

Rebecca les avait, vos grâces et votre air,
Lorsque la rencontra le pauvre Eliézer;
Pourtant, avide, il but, sans perdre une seconde.

Moi poète, arrivé, mourant de soif et las,
Près de vous, Rebecca, penchant la cruche ronde,
Je vous regarderais, et je ne boirais pas.

ERNEST D'HERVILLY.

LES BÊTES A BON DIEU

DIALOGUES DES MORTS

AU SÉJOUR DES OMBRES

FRÉDÉRIC II et Sully, à l'ombre de l'ombre d'un grand laurier, attendant Henri IV, qui arrive un peu essoufflé.

FRÉDÉRIC

Arrivez donc; nous vous attendons depuis une demi-heure, Rosny et moi, pour jaser avec vous, car c'est le seul plaisir qu'aient imaginé pour les âmes immortelles les dieux et les poètes, si ingénieux pour les supplices des enfers, et si peu inventifs pour les paradis. Que faites-vous donc?

HENRI

C'est que, au bord de l'ombre d'un ruisseau, j'ai rencontré l'ombre de Gabrielle, que je n'ai pas vue depuis longtemps; je lui ai donné l'ombre d'une rose et je lui ai pris l'ombre d'un baiser — et, ventre-saint-gris! ça m'a fait plus que l'ombre d'un plaisir.

FRÉDÉRIC

Incorrigible! vous avez trop aimé les femmes, c'était votre seul défaut.

HENRI

Et vous, vous ne les avez pas assez aimées, c'est ce qui vous a manqué.

FRÉDÉRIC

Avez-vous quelques nouvelles de là-haut ?

HENRI

Rien, sinon que le monde est plus méchant et plus fou qu'il n'a jamais été — et, ce qu'on n'avait jamais ouï dire, que les Français deviennent bêtes ; ils se livrent à tous les charlatans, à tous les marchands de poudre à gratter.

FRÉDÉRIC

Alors je retire ce que j'ai dit autrefois — que le rêve le plus ambitieux que puisse faire un homme, c'est d'être roi de France.

HENRI

— Dites donc, grand-maître de l'artillerie, mon bon Rosny, dites donc à quelque ombre de page de nous apporter quelques bouteilles de l'ombre de ce bon vin d'Arbois que vous me donniez quand j'allais chez vous sans façon dîner à l'arsenal.

(Des ombres de toutes sortes et de toutes conditions passent devant eux; —quelques-unes s'arrêtent un moment pour les écouter ; — il en est qui jettent leur mot dans la conversation.)

FRÉDÉRIC

Tiens ! voici mon vieux Prussien de de Moltke qui passe. — Eh ! de Moltke ! Viens t'asseoir et causer avec nous. — Tu as l'air tout à fait sombre et de mauvaise humeur. As-tu de mauvaises nouvelles de chez nous ?

DE MOLTKE

Non, mais nous ne tarderons pas à en avoir ; voici l'empereur Guillaume parti pour venir ici. Notre Fritz est empereur — mais juste à temps pour mourir empereur.

FRÉDÉRIC

A temps aussi pour conquérir un grand nom dans l'histoire et dans la vénération des peuples — a temps pour écrire quatre lignes :

Je rends à la France l'Alsace et la Lorraine, je veux que l'Allemagne et la France vivent désormais en bonnes voisines, je mets mon empire sur le pied de paix.

DE MOLTKE

Mais on ne parle que de guerre, et ça nous fera descendre ici pas mal de monde. — Ce qui me fâche, c'est que je suis mort trop tôt; — j'aurais eu encore de l'ouvrage là-haut que j'aurais aimé à faire aussi proprement qu'en 1871.

SULLY

Et pourquoi faire encore la guerre? Est-ce que c'est celui qui vient de gagner une partie qui doit désirer et proposer la revanche.

FRÉDÉRIC

Et, comme je l'écrivais à Voltaire, plus je fais ce métier de la guerre, plus je me convainc de la part qu'y a sa sacrée majesté le hasard.

DE MOLTKE

Il y a les Français qui ne s'habituent pas à nous voir l'Alsace et la Lorraine; — et Bismarck, le grand chancelier.

SULLY

Le grand chancelier a fait la plus énorme sottise, si c'est lui qui a imaginé de prendre à la France ces deux provinces; il faut un siècle pour que les Alsaciens s'accoutument à être Prussiens. — Ce n'est ni la génération actuelle, ni les enfants qui formeront la suivante qui en prendront leur parti, — ni encore les enfants de ceux-ci; — ce sont et ce seront longtemps des ennemis que vous avez fait entrer et gardez chez vous malgré eux.

C'est la ruine de l'Allemagne obligée, par la crainte de la revanche et de la revendication de ces provinces, de consacrer toutes ses forces, toutes ses ressources, à se tenir sur le pied de guerre imminente.

HENRI

Et comme ça oblige les autres États de l'Europe à prendre la même attitude, on ne tardera pas à savoir mauvais gré aux Prussiens, et à le leur montrer, de la ruine générale dont ils sont cause.

DE MOLTKE

Le fils de notre Fritz, qui ne tardera probablement pas à succéder à son grand-père, est d'un naturel guerrier; il aspire à la gloire des héros, et dit qu'il prend pour modèle Frédéric II, le grand Frédéric.

FRÉDÉRIC

Ah! mais non! je ne veux pas qu'on dise cela, et qu'on rende ma mémoire solidaire des sottises que l'on veut faire; je n'ai pas aimé la guerre pour la guerre; — je ne l'ai faite que pour me défendre et m'arrondir assez pour être en état de me faire respecter.

SULLY

Quand les rois ne sont pas des faux vaniteux et des bêtes brutes et féroces ayant adopté le métier de conquérant, — ils ne font la guerre que pour acquérir et maintenir la paix

SALLUSTE

Boni viri est initia belli...

SULLY

Ah! Salluste, parlez français.

SALLUSTE

Un roi honnête ne doit faire la guerre que forcé, et ne jamais la pousser à outrance.

HENRI

Est-ce que, aussitôt les Espagnols chassés et la Ligue vaincue, — nous avons pensé à guerroyer? Nous nous sommes occupés des finances et de l'agriculture; j'ai renvoyé mes capitaines et ma noblesse et tous ceux que Sully appelait les marjolets dépenser et manger sur leurs terres les revenus qu'ils en tiraient et qu'ils restituaient ainsi aux paysans qui les produisaient. — Nous avons encouragé l'agriculture par tous les moyens. — Il existe encore, sur beaucoup de points de la France, de vieux arbres respectés plantés par Sully et qu'on appelle des « Rosny ». Ce sont des monuments plus honorables, plus vénérables cent fois que des portes Saint-Denis et des arcs de triomphe du Carrousel et de l'Étoile. C'est moi qui ai planté les premiers mûriers, — et cela malgré mon cher grand maître de l'artillerie qui m'a assez grogné pour cela, comme pour deux ou trois autres choses.

SULLY

Et je grogne encore aujourd'hui, mon bon roy, car si vos vues se sont réalisées, si vous avez réussi à établir de grandes et belles manufactures de riches étoffes de soye et de brocard, — il n'en est pas moins vrai que toutes ces manufactures ont attiré tant d'hommes vigoureux des champs et du labourage, aux villes et aux ateliers, que beaucoup de terres sont restées en friches, qui sont la vraie fortune et les voies nouvelles de la France assignées par la providence, que sont affaiblies et dégénérées par les occupations sédentaires et la vie renfermée ces fortes races où vous trouviez au besoin de si hardis et robustes soldats — en même temps vous jetiez, vous disais-je, vos peuples dans le luxe, les voluptés, les excessives dépenses qui ont toujours été les causes principales de la ruine des empires.

Vous me retrouvez ici-bas, mon cher et bon roy, tel que j'ai été toute votre vie, trop courte auprès de vous, quand vous me disiez si gentiment :

« Je vous sais gré, mon ami, du soin que vous prenez à me dire mes vérités de quoi encore que je m'en mette quelquefois en révolte et colère pour un moment ; je ne vous en veux jamais de mal, car, tout au contraire je penserais que vous ne m'aimeriez plus si vous cessiez de me remontrer ce que vous estimez utile pour l'amélioration de la France, l'honneur de ma personne, et le soulagement de mes peuples. »

HENRI

Et je le pense toujours ainsi, mon cher Rosny.

FRÉDÉRIC

Une fois maître chez moi, — je n'ai plus pensé qu'à l'agriculture ; comme je me mêlais de littérature, je voulus me faire un jardin, les *Géorgiques* de Virgile à la main ; — mais quel climat ! mes oliviers, mes citronniers, mes orangers sont morts de froid et de faim. — Le prince de Ligne me dit un jour : Décidément, dans vos États, il ne pousse que deux choses — d'abord les lauriers, dit-il en s'inclinant pour me flatter, mais aussi, — ajouta-t-il, car c'était un homme de bien d'esprit et un diseur de vérités, — mais aussi les grenadiers, qui mangent tout ; — et en effet, mes grenadiers, mon armée, avaient tout mangé ; — j'y mis ordre, — et laissant là Virgile, j'appris des paysans que les terrains les plus ingrats, les plus stériles, sont fertilisés par le labourage et les engrais, et que les meilleurs sols se bonifient encore par ces moyens. — J'obligeais les fermiers de mes domaines et j'engageai les propriétaires à labourer profondément et souvent leurs terres et à les fumer solidement. — Aussi, quand j'étais attendu dans une province, les gentilshommes, les fermiers, les

paysans faisaient de grands tas de fumier devant leurs portes, sachant qu'on ne pouvait mieux me faire sa cour, — et au bout de quelques années je vis les sables de la Marche, les bruyères et les marais de la Prusse donner une abondante moisson des plus beaux grains et, conséquence, de florins et de thalers.

Qui donc a enseigné ce jeune homme, — et l'a si mal renseigné sur mon compte qu'il croit m'imiter en faisant la guerre pour la guerre et pour le sot et criminel but de ce qu'on appelle la gloire des armes.

LOUIS XVI

J'écrivais au gouverneur de mon fils : — Ce n'est pas des exploits d'Alexandre et de Charles XII qu'il faut l'entretenir, si ce n'est pour qu'il sache que ces princes sont des météores qui ont dévasté la terre. — Parlez-lui des princes qui ont protégé l'agriculture, le commerce, les arts ; — enfin, des rois tels qu'il les faut aux peuples, et non tels que l'histoire se plaît, trop souvent, à les louer ; — qu'il ne soit pas tenté d'imiter ceux de ses ancêtres qui ne furent recommandables que par des exploits guerriers ; — la gloire militaire tourne la tête — et quelle gloire que celle qui répand des flots de sang humain et ravage l'univers. — Apprenez-lui, avec Fénelon, que les princes pacifiques sont les seuls dont les peuples conservent un religieux souvenir. — Le premier devoir d'un roi est de rendre son peuple heureux, et, s'il sait être roi, il saura toujours au besoin défendre et son peuple et sa couronne.

SULLY

Je ne comprends pas comment les peuples sont assez aveugles et assez bêtes pour se laisser mener à la guerre. — On voit souvent un seul homme armé d'une baguette faire marcher devant lui et mener à l'abattoir un troupeau de puissants bœufs dont le moindre éventrerait sans efforts vingt hommes comme lui, — mais au moins ils n'admirent pas, ils n'honorent pas, ils n'adorent pas, ils ne défient pas le boucher, leur conducteur. — Il y a encore là-haut, pour peu de temps et nous le verrons bientôt ici, un homme de plume et d'écritoire, appelé Jean-Alphonse qui, retournant un vieux proverbe, a dit avec raison :

Aime bien qui est bien châtié.

DE MOLTKE

Le grand chancelier...

FRÉDÉRIC

Tu m'ennuies avec ton grand chancelier ; en voilà encore un que la bêtise et la lâcheté humaines ont singulièrement et absurdement sur-

fait outre l'ânerie criminelle d'avoir pris aux Français l'Alsace et la Lorraine, — qu'est-ce que vous tenez, sans trêve, à la veille d'une guerre dont l'événement est toujours si douteux? — Vous le considérez comme l'ennemi de la France; — il est surtout l'ennemi de l'Allemagne. — Supposez une nouvelle guerre — sans préjuger du résultat que décidera sa sacrée majesté le hasard, quel bien en arrivera-t-il pour vous? — La grandeur de l'Allemagne! Mais l'Allemagne, qu'est-ce que ça veut dire? L'Allemagne est composée d'Allemands et les Allemands sont des hommes comme les Français. — Si vous êtes vainqueurs, c'est-à-dire si les Allemands tuent plus de Français que les Français ne tueront d'Allemands, — ceux des Allemands qui seront tués n'en laisseront pas moins dans la douleur des pères, des mères, des fiancées. — Votre vieil empereur a vu avant de mourir que c'est triste de craindre de perdre son fils.

FÉNELON

Et en ce moment peut-être on lui demande compte de tous les fils qu'il a fait tuer.

Une guerre, même heureuse, comme on dit, n'eût-elle fait tuer qu'un seul fils de paysan, est un crime de la part de celui qui doit être le père de son peuple.

MONTESQUIEU

Un peuple envahi doit se lever tout entier et frapper sans merci et sans pitié l'envahisseur. — Mais le peuple, s'il avait du bon sens, devrait considérer comme son ennemi le plus cruel — un conquérant qui veut l'employer à cueillir des palmes et à moissonner des lauriers métaphoriques.

LACÉPÈDE

Je n'ai pas encore vu, — moi-même qui ai assez étudié les poissons, — les carpes d'un étang où quelque malveillant a jeté un jeune brochet qui a grandi — s'écrier: Oh! le joli brochet! Ah! l'illustre brochet! Quelle gloire pour l'étang qu'il dépeuple et pour les carpes qu'il mange. — Je suis fâché, honteux même quand j'y pense, d'avoir été comte de l'Empire sous Napoléon Ier.

SULLY

C'est ce que font les hommes; — ils n'ont d'admiration, d'amour même que pour ceux qui leur font du mal et dont ils ont peur. — Les Français ont assassiné Henri IV et Louis XVI. — Quant à ces bêtes sauvages de conquérants, on achève de les rendre fous par la flatterie,

de leur faire croire qu'ils sont des demi-dieux — et toujours ils meurent religieusement à l'abri du danger. — N'a-t-on pas fait croire à Louis XIV qu'il était un héros ? — Tenez, le voici qui passe — ce monarque qui a aimé les femmes et la guerre, qu'il ne voyait que de loin et qui, surtout, s'est aimé lui-même. — Comme il est imposant et majestueux ! Voyez sur sa tête des lauriers aussi factices, aussi postiches et artificiels que les cheveux de sa perruque.

BOILEAU, *qui suit Louis par derrière.*

« Grand roi, cesse de vaincre où je cesse d'écrire.
Louis. . . . .
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage. »

LOUIS XIV, *se retournant indigné.*

Qui a ri ? Serait-ce vous, Bonaparte ?

NAPOLÉON BONAPARTE

Mais oui — un peu.

LOUIS XIV

Vous n'en avez guère le droit ; est-ce votre grandeur qui vous a fait abandonner, où votre folie l'avait menée, une première armée dans les sables de l'Égypte et une seconde dans les neiges de la Russie, — Est-ce votre grandeur qui vous a empêché de vous faire tuer à Waterloo ?

L'OMBRE D'UN JOUEUR QUI S'EST TUÉ A MONACO

J'avais gagné jusqu'à l'heure du dîner. — J'étais admiré, envié ; on m'empruntait quelques louis. — Mais l'après-dîner je reperdis tout ce que j'avais gagné, tout l'argent que j'avais apporté et une forte somme que j'avais en dépôt ; — je n'avais même plus de quoi payer le chemin de fer pour retourner à Nice, d'où j'étais parti le matin.

ÉSOPE

O μυθος δηλοι οτί... — Cette fable prouve qu'il ne faut faire le compte des conquérants que quand la partie est finie. Louis XIV et Napoléon ont laissé la France ruinée et diminuée. Ce qui n'empêche pas le peuple décimé de ramasser ses propres os et d'en construire un piédestal, un autel sur lequel il les juche et les adore. Le nom de Napo-

léon qui a semé sur la terre les cadavres de deux millions de Français, et de deux millions d'Égyptiens, de Prussiens, d'Autrichiens, de Russes, etc., résonne encore, comme la peau de Ziska dont, par son ordre, on fit un tambour — ce nom a valu à la France le règne de son neveu et une troisième invasion.

KONGH-FOU-TSÉE (CONFUCIUS)

Sous le règne de Heson le huitième empereur de la Chine :
Il respectait le peuple et ne négligeait rien. — Les hommes vivaient en paix, ils se promenaient gaiement en se frappant doucement le ventre, et, ayant toujours la bouche pleine, ils coulaient une joie pure. — Après avoir donné le jour au travail, ils donnaient la nuit au repos, quand ils avaient soif, ils buvaient, quand ils avaient faim, ils mangeaient — et ne savaient même pas ce que c'était que de mal faire.

LOUIS-PHILIPPE

On a dit aussi et depuis longtemps combien la guerre est cruelle. — Ce qu'il faut dire aujourd'hui, c'est combien elle est devenue bête.— Comme on ne peut plus, comme aux temps dits héroïques, emmener tout le peuple vaincu en esclavage et emporter toutes les dépouilles ; comme on ne combat plus comme du temps de Turenne avec de petites armées qui faisaient de grandes choses...

TURENNE

Je n'aurais jamais voulu avoir plus de trente mille hommes à commander. — Ces grandes armées d'aujourd'hui qui s'abattent comme des nuées de sauterelles donnent trop au hasard et trop peu au génie militaire; c'est une affaire de subsistance et d'intendance.

LOUIS-PHILIPPE

Il se trouve à la fin que les vainqueurs ne font pas leurs frais et sont à peu près aussi ruinés que les vaincus.

ACHILLE

Ajoutez que le métier de héros est devenu impossible avec vos engins compliqués et vos armes à longue portée. — La force, l'adresse ne compteront plus pour rien ; — la bravoure doit se changer en résignation et en fatalisme ; on est tué par des gens qu'on ne voit pas et qui ne vous voient pas. — On se bat, ou s'entretue à la mécanique.

COCLÈS

Défendez-vous un jour contre une mitrailleuse.

WINKELRIED

Entamez donc une bataille — en vous enfonçant une brassée de piques dans la poitrine.

ACHILLE

Je ne verrais pas même Hector, et je serais nécessairement et tout de suite tué de la flèche de Pâris.

UN PAYSAN

Voici ce que c'est que la guerre : — deux princes ne sachant à quoi s'amuser se déclarent la guerre de part et d'autre, — comme on se provoque à une partie de boules. On nous range comme des quilles — et on tire avec des boules de fer.

Après un certain nombre de coups — on dit : comptez les quilles abattues. —

— Mon cousin, dit un des deux rois, — je vous ai abattu trois mille de vos sujets — et vous n'avez tué que deux mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf des miens. — Donc je suis vainqueur. Je vais me couronner de lauriers et me faire construire une porte Saint-Denis. — Voulez-vous que nous soupions ensemble ? — Volontiers. — Voulez-vous épouser ma fille ? — Ça n'est pas de refus. — Vous me devez une revanche. — Quand vous voudrez.

Si nous étions sages — quand un de ces rois nous dit :

« Quitte ta charrue, tes champs, ta femme, tes enfants. Va-t-en tuer là-bas un paysan comme toi, que tu ne connais pas, que tu n'as jamais vu, qui ne t'a rien fait. — Va ravager son champ, pendant que le tien va rester en friche. — Peut-être est-ce lui qui te tuera, — mais ça me couvrira de gloire. »

Nous dirions à ce monarque : « Si vous avez une querelle avec un autre potentat, — battez-vous ensemble tous les deux. — Nous, les deux peuples, nous vous regarderons faire. — Peut-être parierons-nous une pièce de trente sous chacun pour le nôtre, — et, ensemble, nous boirons, l'affaire finie, nos trente sous au cabaret. »

SULLY

Grâce à la paix que nous avions bien gagnée, grâce à l'ordre dans nos finances, voilà quelle était la situation de la France quand on assassina si méchamment et si bêtement le meilleur des rois.

Henri avait trouvé le peuple accablé sous le poids insupportable de tailles, impôts et tributs, et la couronne engagée de plus de deux cents millions. Son principal exercice fut un soin continuel qu'il apporta pour soulager son peuple, acquitter les dettes du royaume et rétablir par son industrie un bon ordre en toutes sortes d'affaires, bon monarque et persévérant, il travailla tant heureusement...

HENRY IV

Avec votre aide, mon bon maître de l'artillerie.

SULLY

Qu'à sa mort il avait rendu son peuple content, opulent et à son aise, — la France dégagée, — les coffres remplis de trésors, — racheté pour soixante-dix millions de domaines, charges et rentes, — mis en réserve des moyens de recouvrer soixante millions, sans fouler son peuple, et si bien ménagé les revenus que, dans trois ans, il voulait et eût pu remettre toutes les tailles à ses sujets.

HENRY IV

J'aurais surtout mis à exécution un projet que j'avais bien à cœur — celui de l'établissement de la « république chrétienne » pour assurer à jamais la paix aux peuples de l'Europe. — J'avais déjà amené à mes idées un certain nombre de souverains, entre autres ma grande amie la reine Elisabeth d'Angleterre, qui mourut avant moi.

On devait établir des bornes et limites raisonnables et certaines à toutes les grandes dominations, — royauté ou république peu importe, — et tous s'engageaient à se réunir pour repousser celui qui ferait la moindre tentative pour sortir de ses limites.

Que de sang épargné ! — Que d'argent employé à améliorer l'agriculture. — Sang et argent si follement dépensés en guerres si cruelles, si incertaines, si ruineuses pour tous. Et aujourd'hui, si on parle d'alliances entre les rois et les peuples, c'est pour s'approprier et se partager des dépouilles. C'est une complicité de brigandage. — Supposez que j'aie assez vécu pour réaliser ce projet de la « république chrétienne ». Supprimez toutes les guerres qui ont eu lieu depuis ma mort. Quelles seraient aujourd'hui la population, la richesse et le bonheur de tous les pays qui la composaient !

FRÉDÉRIC.

Voici l'heure où Mercure amène les morts de la veille à Caron. — Je vais tâcher de le décider à porter un message de ma part à mes Prussiens.

Je veux leur faire comprendre que celui que de Moltke et tant d'autres insensés appellent le « grand Chancelier » fera peut-être du mal à la France. — Mais sans parler des chances si incertaines de la guerre, sans oublier que les Français ont, dans le temps, passé trois années à Berlin, — il est *certain* — et ce n'est plus un PEUT-ÊTRE, qu'il fait dès à présent un grand mal aux Allemands, surchargés d'impôts et menacés à chaque instant de partir en guerre.

Le courant d'émigration qui s'est établi de l'Allemagne en Amérique ne désigne pas un peuple heureux ni qui doive se féliciter de ceux qui règnent sur lui.

Des conquêtes ! mais, malheureux ! celui d'entre vous qui a les plus petits États en a déjà plus qu'il n'en peut gouverner sagement.

FRÉDÉRIC

Pauvre Allemagne !

HENRY IV

Pauvre France !

JEAN-ALPHONSE

J'ai raconté, il y a bien longtemps, une histoire de deux femmes qui se querellent ; l'une dit à l'autre : « Je vais te jeter ma marmite à la tête !

— Et qu'est-ce qu'il y a dans ta marmite ?

— Des choux et du lard.

— Eh bien, embrassons-nous, et mangeons ensemble le lard et les choux. »

Ajoutons un couplet de 1794, sur l'air de la *Carmagnole* :

Ah ! s'ils avaient le sens commun,
Tous les peuples n'en feraient qu'un.
Loin de s'entr'égorger
Ils viendraient tous manger
A la même gamelle.

Vive le son
Du chaudron.

ALPHONSE KARR.

Saint-Raphaël (Maison du Clos).

BALLADE DU DÉDAIGNÉ

I

Par un beau soir d'été, elle apparut sur la plus fréquentée de nos promenades; elle portait une jaquette en drap gris souris, très courte, à col droit, lui dessinant d'autant mieux la taille qu'elle mettait ses deux mains dans les poches de ce vêtement déboutonné, et lui imprimait ainsi une cambrure pleine de crânerie.

Sa désinvolture fit hocher plus d'une vieille perruque... Ses yeux, inquiets comme ceux d'une gazelle, semblaient chercher quelqu'un dans la foule... Tous les cœurs palpitaient d'émotion, et chacun songeait : « Est-ce moi qui attire son regard ? »

— *Elle vonzoiera*, dit Paul *.

II. — Dans les rues, elle marchait vite, comme si elle eût craint de ne jamais arriver au but; d'une main, relevant gracieusement sa jupe, elle laissait voir un pied étroit, cambré, merveilleusement chaussé de bottines haut lacées, et capable à lui seul de tourner bien des têtes. La naissance de la jambe nerveuse qu'elle montrait promettait beaucoup... Où allait-elle ainsi ?... Nul ne le savait...

— Elle vonzoiera, dit Paul.

III. — Bientôt elle eut des contemplateurs, des admirateurs, des détracteurs... Et les bavardages ne tarissaient pas... L'un soutenait qu'en l'épousant son mari avait fait un mariage d'argent; l'autre prétendait, au contraire, qu'il l'avait épousée par amour... Celui-ci la savait d'excellente maison; celui-là jurait ses grands dieux que ce n'était qu'une grisette. — Elle a été modiste, assurait Jean. — Je suis sûr de l'avoir rencontrée au Jardin de Paris, ajoutait Pierre.

— Elle vonzoiera, dit Paul.

IV. — Personne ne s'accordait. Cependant, on parlait toujours; cependant, on se livrait à mille conjectures, et la vérité ne voulait pas sortir de son puits. Tantôt aimable, tantôt impertinente, elle continuait la série de ses conquêtes platoniques, et — comme la lumière du gaz — attirait dans le cercle rayonnant de ses charmes tous les papillons de nuit, étourdis, fascinés...

— Elle vonzoiera, dit Paul.

V. — L'hiver ramena les plaisirs mondains; elle ne manqua aucun bal : je la vis, resplendissante de jeunesse et de beauté, sous une robe blanche, qui découvrait en plein sa poitrine ferme et ronde, ses épaules appétissantes et char-

* Lorsqu'une pierre, placée dans une fronde mue par un bras vigoureux, s'élance dans l'espace, on entend distinctement, au départ, ce bruit : « *vonz !* » — *Inde*, le verbe vonzoyer, qui peut se traduire par « aller ferme ».

nues... Je me surpris à l'étudier, scrutant, d'un œil ardent et curieux, tous les secrets de sa séduisante anatomie. — On en mangerait! songeai-je.

— Elle vonzoiera, dit Paul.

VI. — Cependant, les femmes la jalousaient et ne l'épargnaient pas auprès de leurs danseurs, dans ces causeries à bâtons rompus, tête-à-tête d'un instant que procure le calmant « boston ». — On ne se déshabille pas ainsi, me disait une jeune mariée; c'est inconvenant! — Il ne me déplairait pas d'en voir davantage, répondais-je avec conviction...

— Elle vonzoiera, dit Paul.

VII. — Rien ne l'arrêtait dans sa marche victorieuse... Elle acceptait tous les hommages, souriait à tous les compliments et ne marquait aucune préférence... Capricieuse et coquette, ne rebutant, mais n'encourageant personne, un jour, elle trouvait ses adorateurs charmants; le lendemain elle les déclarait insupportables... Comme en désirs, ils étaient rivaux en succès; ils attendaient en vain qu'elle fixât son choix et maigrissaient d'impatience, de désirs mal contenus.

— Elle vonzoiera, dit Paul.

VIII. — Les plus pressés s'étaient lassés... Renonçant à obtenir ses faveurs, ils mettaient sa réputation en pièces. — Échos sonores des bruits malveillants, ils inventaient mille raisons calomnieuses pour justifier leur désertion et s'attribuer le beau rôle... Ainsi, ils essayaient de se venger de ses dédains, mais s'enlevaient tout espoir de retour. — Vous avez tort, leur dis-je un jour, car...

— Elle vonzoiera, dit Paul.

IX. — Un an s'écoula : et alors, ceux qui s'étaient montrés inconstants, comme ceux qui étaient demeurés fidèles, eurent un vilain pied de nez en apprenant enfin qu'elle se moquait d'eux... Son mari avait, pour amis intimes, trois fonctionnaires, un sous-officier de cavalerie, et deux cousins qui, tour à tour, servaient de sigisbés à madame!... Et moi, je riais tristement de la déception générale, disant : Je l'avais devinée.

— Elle a vonzoyé, dit Paul.

QUATRE-ÉTOILES.

Le « mas » Monfavour

Tu ne dis rien, ma *chatouno* (ma petite chatte) ?

— Ben ! *ma gran* (grand'mère), que voulez-vous que je dise ?

— Je ne sais... De mon temps, les filles gazouillaient comme pinsons dans le feuillage. Tout cela est changé aujourd'hui. Elles pensent trop. C'est mauvais pour les filles de trop penser, comme pour les blés de mûrir trop vite.

— Il arrive que ces blés-là meurent avant que la faucille ne les coupe, *ma gran*. Ils sont heureux peut-être...

— Te voilà encore dans tes idées, ma pauvre *chato* (chatte) ! Tu songes donc toujours à ce *drôle* (garçon) ?

— Oui.

— Un *capoun* (mauvais sujet) !

— Un soldat !

— Le fils d'une mauvaise femme et d'un méchant frère !

— Le fils de mon oncle Chichois (François), votre fils aîné !

— Qui est mort sans doute à la guerre.

— Qui est vivant !

— Comment le sais-tu ?

— Comment ? comment ? Mais il est...

Elle s'arrêta net, et ses yeux, à la fois tristes et souriants, regardaient de l'autre côté de la haie.

De l'autre côté de la haie, il y avait un soldat, à l'aspect un peu théâtral, comme l'ont naturellement les Provençaux, enveloppé superbement dans une vieille capote, sur le côté gauche de laquelle brillaient la médaille militaire et la médaille du Tonkin.

Le long de l'une des manches courait la sardine rouge de caporal ; sur l'autre... Ah ! sur l'autre, la droite, on ne voyait rien ; elle était repliée. Le bras avait été enlevé par un boulet dans une rencontre avec les troupes régulières, du côté d'Hanoï.

— Eh bien, si tu ne veux point parler, chante, ma *drôlette*. Surtout, qu'il ne soit plus question de lui !... Vois-tu, tes chansons réjouissent mes vieux ans. Que serait la terre sans mûriers et sans oliviers ? Que serait ma pauvre vie sans les chansons de Thérésoun ?

Alors Thérésoun Garrigos, sur un rythme lent et tendre, se mit

à dire la vieille romance du pays, *Magali*, ce chant si poétique, que nous avons emprunté au provençal.

Il semble que les oiseaux se taisent pour l'entendre :

Se dou couvent passes li porto,
Touti li moujo trouvaras
Qu'à moun entour saran per orto ;
Car en susari me veiras !

O Magali, si tu te fas
La pauro morto,
Adonc la terro me farai ;
A qui t'aurai !

(Si du couvent tu passes les portes,
tu trouveras toutes les nonnes autour de moi
errantes, car en suaire tu me verras !
O Magali, si tu te fais la pauvre morte,
adoncques, je me ferai la terre. Là, je t'aurai !)

Pendant qu'elle chante, je veux vous mettre en quelques lignes au courant de la situation.

Thérésoun Garrigos a dix-neuf ans. Elle possède, malgré son jeune âge, la beauté sculpturale des femmes de Saint-Rémy, cette beauté qui fait rêver au marbre antique, mais à un marbre sous le poli duquel coulerait une chaude liqueur de pourpre. Elle est sage, elle est intelligente, elle est amoureuse.

Elle a perdu, il y a deux ans, son père et sa mère du choléra, et est restée avec sa grand'mère paternelle, qui l'adore, qui en est folle, mais qui ne veut pas qu'elle épouse son cousin germain, Tisto (Baptiste) Garrigos.

Tisto Garrigos a cinq ans de plus que Thérésoun ; ils ont été élevés ensemble, jouant au petit mari et à la petite femme, grandissant dans l'idée qu'ils seraient plus tard l'un à l'autre. Leurs parents avaient rêvé ce mariage pour cimenter mieux encore, si la chose était possible, l'union de la famille.

Un jour, on dit aux enfants : « Il ne faut plus penser à ce mariage-là ! »

Ils continuèrent à y penser toujours.

Que s'était-il donc passé ? Des questions d'intérêt s'étaient élevées entre les deux frères. Le père de Tisto y avait apporté, paraît-il, une coupable mauvaise foi ; d'un autre côté, on racontait, à la veillée, sur sa femme, des choses qui n'étaient pas à son honneur.

La grand'mère avait pris parti contre son aîné, Chichois, pour le cadet, le père de Thérésoun.

Sur ces entrefaites, Tisto était parti pour la guerre. On le disait alors assez mauvais sujet ; mais la discipline militaire lui avait fait du

bien. Il est aujourd'hui sérieux, rassis et revient au pays après avoir obtenu un congé de libération définitive, par suite de sa blessure.

Depuis ce matin, il est arrivé à la Sorgues ; il a été tout de suite chez lui, mais il est resté dans le jardin ; il n'ose entrer dans la maison qu'il a laissée si vivante autrefois, et où il va trouver la désolation et l'abandon. Il y a trois ans, son père est mort subitement ; il y a huit mois, sa mère est morte de consomption.

Sa maison, le *mas* Monfavour, et celle de sa cousine, le *mas* Saint-Laurent, sont séparées par une haie qui coupe en deux le jardin, autrefois commun entre leurs pères.

En ce moment, les deux jeunes gens sont chacun d'un côté de la haie, se dévorant avec leurs yeux, tâchant de se reconnaître avec leur âme, cherchant à se retrouver et à se reprendre.

Il y a plus de quatre ans qu'ils ne se sont vus, et les quelques lettres qu'ils se sont écrites pendant ce long temps ont pu les confirmer mutuellement dans leur affection persistante, mais non leur apprendre ceci : c'est que Thérésoun était devenue belle à ravir ; c'est que Tisto était un soldat à la mâle et superbe tournure.

Il faut encore que vous sachiez une chose : c'est que la pauvre grand'mère, que sa fillette soigne si tendrement, est aveugle. Voici tantôt quinze mois qu'elle n'y voit plus du tout et que la cataracte a étendu un voile sur ses beaux yeux qui, il y a soixante ans, faisaient tourner tant de têtes et battre tant de cœurs.

Thérésoun a fini de chanter. Ses dernières strophes ont été accompagnées par le roulement du tonnerre.

La pauvre petite a mis dans sa voix tout l'élan de son cœur. Aussi le chant aux ailes blanches, semblable à une *palombe*, a-t-il passé par-dessus la haie et est-il venu se réfugier dans le sein du soldat. Et elle pense : Ah ! comme c'est triste que ma *gran* ne veuille pas !... Moi, je ne me ferais ni oiseau, ni fleur, ni herbe, ni nuage, ni terre ; je resterais femme, et il m'aurait tout de suite, tout de suite !...

— Il pleut, *chatouno*, dit la grand'mère, il faut quitter le jardin et rentrer.

C'étaient les larmes de la mignonne qui étaient tombées sur les mains de l'aïeule et lui avaient donné l'illusion de la pluie.

— Reconduis-moi à notre *mas*.

Thérésoun se lève ; elle prend par le bras la mère-grand ; mais, au lieu de la mener à la maison, elle la dirige du côté du *mas* Monfavour, chez son cousin.

Il y a une brèche à la haie. Cette brèche, elle la connaît bien. Dès le commencement de la brouille entre les frères, les chiens des deux maisons, qui, eux, ne savent pas ne plus aimer lorsqu'une fois ils ont aimé, l'avaient faite en dépit des maîtres et voisinaient par là tout le long du jour.

Quand son père et sa mère avaient quitté la terre, quand son oncle et sa tante avaient été les rejoindre, là-haut où tout se pardonne ;

quand Tisto était parti pour l'armée; quand il n'y avait plus eu de chiens pour entretenir la brèche, la petite l'avait soigneusement conservée; il lui semblait que c'était par là que passerait un jour son mari pour la venir chercher; que par là viendrait le bonheur.

C'est elle cependant qui franchit la brèche la première, et avec elle l'aïeule. Son cousin frémit de joie et de crainte, en la voyant s'avancer comme une reine chez lui, dans son propre jardin. Cependant, à un signe d'elle, il fait glisser la porte du *mas* Monfavour sur ses gonds.

Les voici entrées. Doucement, il ouvre les fenêtres et les volets. Il ne parle pas; elle a mis un doigt sur ses lèvres et lui a ainsi recommandé le silence.

— Quel chemin nous as-tu donc fait prendre, petite? Par le plus long? C'est le chemin des amoureux.

— Peut-être, ma *gran*.

— Mais nous ne sommes pas au *mas* Saint-Laurent; je ne m'y reconnais pas.

Et, de ses mains anxieuses, elle cherche les meubles familiers.

— Nous sommes au *mas* Monfavour.

— Au *mas* Monfavour? Pourquoi m'as-tu menée ici?

— Parce que le maître est arrivé, et comme je ne pouvais, seule, venir faire la première visite que je lui dois, car il est le chef de la famille, vous m'avez accompagnée chez lui.

— Quel chef de famille, dis-tu?

— Tisto Garrigos, votre petit-fils, ma *gran*.

Et, éclatant en sanglots, elle se jette dans les bras de sa grand'mère. Alors, elle parle, elle parle avec toute la fièvre de son amour.

— Voyez-vous, ma *gran*, c'est le fils de votre fils; lui seul porte le nom de la famille aujourd'hui; nous autres, ça ne compte pas, nous sommes des femmes. Il revient de la guerre; il s'est bien battu; il a la poitrine couverte de croix et de médailles; il est abandonné, maintenant, sans famille; je n'ai pas le droit de vous prendre pour moi toute seule, vous êtes à lui aussi; il a besoin de vos tendresses, de vos baisers; il vous chérit; vous êtes si bonne, ma *gran*, si juste, si pieuse; lui aussi est pieux; il a toujours sur lui la médaille bénite que vous lui avez donnée quand il était petit; c'est pour ça qu'il n'a pas été tué; c'est mon cousin, mon cousin germain, nous sommes quasiment frère et sœur. Et puis, les histoires, vous savez les histoires d'autrefois entre mon père et mon oncle, ce n'est pas de sa faute, à lui, Tisto; il n'y était pour rien, bien sûr pour rien. N'est-ce pas que vous voulez bien le voir, votre petit-fils, l'embrasser? Vous ne répondez pas!... Ah! mon Dieu, faites-moi trouver quelque chose qui touche le cœur de ma *gran*!

Épuisée, haletante, n'en pouvant plus, Thérésoun est tombée aux pieds de la vieille.

— Tu l'aimes donc bien, ma *chato*?

— Oh ! grand'mère !...

Et l'enfant, rougissante, lui ferme la bouche avec un baiser.

L'ancienne a compris :

— Il est là ? Dis-moi qu'il est là !...

Et, sur ses joues ridées, les larmes coulent comme une rosée céleste.

— Oui, je suis là, ma *gran*, implorant votre pardon pour des fautes que je n'ai pas commises, que je ne connais pas. Sur mon honneur de soldat, je vous réponds du bonheur de ma cousine, si vous me la donnez pour femme. Je l'adore !

Les deux enfants sont maintenant à ses genoux ; elle les tient serrés sur sa poitrine, et son cœur de mère les confond en un seul amour et une même bénédiction.

— Jure, mon *pitchoun*, que tu la rendras heureuse ; jure sérieusement, du fond du cœur, comme un homme, en levant la main droite devant Dieu qui nous voit, et je te la donne !

— Je jure, ma *gran ;* mais je ne peux pas lever le bras, dit en souriant le jeune homme. Je l'ai perdu à la bataille.

A ces mots, la grand'mère se dressa toute droite, et, de ses deux mains, saisissant ce qui restait du membre brisé de son enfant, elle y déposa un pieux et long baiser...

Ah ! vieille Française, que vous étiez belle à voir ainsi !

JULES LEGOUX.

CHRONIQUE POLITIQUE

La politique est à Charlottenbourg, à moins qu'elle ne soit à Berlin, en l'hôtel Bismarck, ou plutôt encore elle est écrite dans la destinée, quoi que fasse le chancelier pour vaincre la destinée par la force. Frédéric III règnera-t-il longtemps, ne sera-ce qu'un fantôme d'empereur. Imposera-t-il ses idées avant de mourir? Demandera-t-il la trêve après sa mort en loyal serviteur royal de l'opinion publique européenne? Bismarck a dit: « Nous autres Allemands, nous ne craignons que Dieu. » Mais M. de Bismarck n'appelle pas Dieu au conseil des ministres de l'Empire d'Allemagne, tandis que Frédéric III n'osera pas séparer sa cause de celui qu'on appelle encore quelquefois le Très-Haut.

Comme l'a très bien dit un journal qui ne veut s'imposer que par la vérité:

« Un grand respect accueille, en France, cette tragédie qui s'est jouée entre deux mourants, au sommet de cette pyramide énorme : l'Empire d'Allemagne. La France fait preuve, encore une fois, de ce privilège charmant et doux, presque divin, qui est dans son caractère national: oublier, devant le malheur, les maux qu'elle a soufferts. La France ne sait pas haïr et c'est pour cela qu'elle mérite d'être aimée.

« Un adversaire qui s'incline ainsi devant les deuils d'un ennemi, on peut le combattre en loyauté, on ne peut pas le déchirer avec sauvagerie. C'est là une loi de la conscience humaine. »

***

La France est le pays des légendes et des légendifères. Il faut bien dire que, dans tous les pays, la légende prime l'histoire. Qu'est-ce que l'histoire dépouillée du caractère des illusions légendaires et des merveilles poétiques qui empourprent les lointains, comme le soleil les jours d'orage. C'est toujours une page où l'humanité joue la comédie sans connaître la pièce. Et comment la joue-t-elle ? Non pas de gaieté de cœur, mais parce que la force des choses l'entraîne à faire un pas en avant ou en arrière, comme les vagues de l'océan.

Et, dans cette pièce à grand spectacle, combien peu de premiers rôles! Je sais bien que le lendemain de la première représentation on distribue des brevets d'immortalité à un grand nombre d'acteurs qui sont bien étonnés de leur victoire, mais qui ne font pas de façons pour se couronner de laurier.

Si on écoutait parler la Vérité, combien d'hommes qui ont leur statue de marbre n'auraient même pas un buste de neige!

Parmi les hommes légendaires — ici la Vérité n'a pas voix au chapitre — nous avons aujourd'hui deux figures qui se profilent à tous les horizons : Gambetta, qui fait ombre au passé; Boulanger, qui fait ombre à l'avenir.

Entre ces deux figures, il n'y a plus de place pour personne en France.

Certes, depuis Napoléon Ier, nous avons eu de grands capitaines et de grands hommes politiques, mais ces figures de l'histoire tombent toutes comme des capucins de cartes devant ces deux figures couronnées par l'opinion.

On élève à Gambetta, aux Tuileries, un monument qui va défier la statue équestre de Louis XIV, place des Victoires, et la colonne napoléonienne, place Vendôme. En même temps, Paris et les départements, que dis-je, le Canada lui-

même, bâtissent le socle de la statue du général Boulanger. Pourquoi pas? Croyez-vous donc que le général Gambetta soit plus glorieux que le général Boulanger? Si le premier a monté bravement à l'assaut de la tribune, le second est le soldat irréprochable qui s'est fait un blason du sang de ses blessures. Ce que j'aime en lui, c'est qu'il est gaiement héroïque, comme tous ceux qui sont doués du diable au corps et du caractère français.

Comme Gambetta, d'ailleurs, il est marqué du signe fatal; il a sa destinée on aura beau faire, il est sorti du rang pour n'y plus rentrer.

Il y a de bonnes gens qui s'imaginent que le général Boulanger est à Clermont-Ferrand. Pas plus que Gambetta n'était à Cahors. Ceux qui ont une mission sont partout; la preuve, c'est que, malgré lui, le général Boulanger a inquiété toutes les urnes du dernier scrutin. Les 50,000 voix qui ont salué son avènement prédisent très haut qu'il sera cinquante fois élu à l'Assemblée nationale en 1889. Vous aurez beau le mettre en non-activité, il sera plus que jamais en bataille dans l'opinion, qui veut à tout prix l'opposer aux très petits hommes d'État qui s'agitent dans le néant du Palais-Bourbon.

Il n'a pas seulement réveillé l'esprit militaire, il a réveillé un instant la France endormie dans le rêve des malheurs passés.

Autrefois on disait: la France s'ennuie, et on a fait une révolution; aujourd'hui on dit : la France s'embête, et on fera une révolution. Or, il faut toujours pour sentinelle avancée un général : ce sera celui-là.

Le général Boulanger aura beau se vouloir renfermer dans le sentiment du devoir militaire, il y aura une volonté plus forte que la sienne. Ce jour-là, l'Allemagne sera tenue en respect, l'Italie se souviendra et la Russie nous serrera plus affectueusement la main par-dessus l'abîme que creuse M. de Bismarck sans savoir que cet abîme sera le sien.

Les ennemis du général Boulanger, car il est déjà trop haut placé pour n'en pas avoir, rappellent les quelques nuages qui ont passé sur son front; mais ceux qui élèvent un monument à Gambetta, écrivent-ils sur le socle que le tribun s'est dérobé dans la coulisse — à Saint-Sébastien — à l'heure même où tous les révolutionnaires qu'il avait déchaînés se faisaient tuer à Paris par le général Thiers qui commandait à Versailles. Cette fuite à Saint-Sébastien n'était ni d'un grand cœur, ni d'un grand esprit.

On a déjà gravé cette inscription sur son monument :

« Français, élevez vos âmes et vos résolutions à la hauteur des périls qui fondent sur la patrie.

« Il dépend encore de vous de montrer à l'univers ce qu'est un grand peuple qui ne veut pas périr. »

Mais Gambetta montrait pendant la Commune à Saint-Sébastien ce qu'est une grande éloquence :

Pends-toi, brave Crillon, on a vaincu sans toi.

Et Gambetta ne s'est pas pendu!

Et au-dessous du bas-relief, les paroles jetées par Gambetta du haut d'un balcon, comme on jette l'aumône aux pauvres, sans s'apercevoir qu'on jette de la fausse monnaie :

« Oui, je pressens, j'annonce la venue et la présence dans la politique, d une couche sociale nouvelle qui est loin, à coup sûr, d'être inférieure à ses devancières...

« Aujourd'hui le parti républicain, celui qui est composé surtout d'hommes souvent et durement éprouvés, celui qui compte dans ses rangs presque autant de victimes que de serviteurs, ce parti-là est tenu à beaucoup de largeur de main, à un grand esprit de conciliation et de concorde; il est tenu à se recruter dans tous les rangs du pays, afin de devenir la majorité de la nation elle-même. »

Gambetta était-il parmi les hommes *durement éprouvés?* Était-il parmi les

victimes? Il a été au contraire un grand enfant gâté de l'opinion qui ne l'a jamais obligé au moindre sacrifice. Baudin ne se doutait guère que sa tombe serait le berceau de celui qui a inventé les nouvelles couches sociales (?).

Pauvres couches sociales! si Gambetta les a connues un instant, ce fut pour les pourchasser presque dans leurs tanières de Belleville.

Tous les peuples du monde se payent de pain; le peuple français se paye de mots, et c'est encore avec des mots qu'il élève des statues.

Eh bien! toutes ces inscriptions ne diront rien au passant. Gambetta, homme d'esprit, les réprouverait. Toute son œuvre est dans son nom. En effet, a-t-il donné à la France une pierre de ses forteresses ni un pouce de terrain. Mais, il faut le reconnaître, il a eu son jour de grand citoyen, en donnant la fièvre à la défense nationale. La France s'est montrée héroïque en tombant. Elle se souvient. Mais que cet héroïsme lui a coûté cher! Car sans ce beau cri de défense nationale, elle se fût ruinée en milliards, mais n'eût-elle pas conservé ses frontières?

Un journaliste de haute lignée disait ces jours-ci: « Singulier pays, qui va toujours de Charybde en Scylla et d'avocats en militaires. »

M. Henry Maret, qui naguère voulait l'élément civil partout, en est arrivé, je crois, à se retourner vers l'élément militaire; et combien qui font aussi volte-face dans l'armée révolutionnaire, du moins parmi les hommes de bonne foi, qui finissent par s'impatienter de voir toujours tourner à vide les moulins des Don Quichottes de 1792.

Pour moi, je n'ai jamais eu foi dans les avocats. Ils parlent haut, mais le jour où leur parole a mis le feu aux poudres, ils vont fumer des cigares à Saint-Sébastien. On n'a pas oublié la dépêche de Gambetta: « Cigares exquis, continuez à défendre mes principes. »

Dans la guerre maudite de 1870, les soldats ne fumaient pas des cigares exquis, mais ils se battaient bien; et parmi ces soldats, je ne vois pas un seul nom d'avocat porté à l'ordre du jour. En revanche, ils criaient par-dessus les toits que Gambetta faisait des prodiges d'héroïsme.

Les journalistes, par contre, étaient tous l'arme au bras, et combien encore portent la croix qu'on achetait alors avec son sang.

J'aimerais donc mieux une Assemblée de journalistes qu'une Assemblée d'avocats pour faire les affaires du pays, les avocats ne plaidant jamais bien que les mauvaises causes.

Et pour organiser la victoire, je donnerais plutôt ma voix à Carnot, qui avait été commandant du génie, qu'à Gambetta qui n'avait pas le génie du commandement.

Voilà pourquoi, quand on va saluer le monument de Gambetta, je saluerai de loin celui qui attend en France son monument.

***

L'homme politique du ***Figaro*** qui a une longue vue de pur cristal, a dit avec beaucoup de sens: La question est posée ainsi:

« Avec des formes diverses et des arrière-pensées multiples, opportunistes et victoriens, partisans de la monarchie traditionnelle et de la liquidation sociale, tous demandent à sentir la main qui tiendra les rênes du pays, la tête qui connaît l'énigme de notre lendemain.

« Mais nous avons le droit de demander, comme dans les romans-feuilletons de l'ancien jeu: Quelle est cette main? Quelle est cette tête?

« Remplacer 600 bavards par un silencieux est une combinaison qui m'agrée — à condition que vous me fassiez voir le silencieux. Où est-il?

« Nous avons envie d'être gouvernés, nous ne savons pas par qui: la monarchie n'est qu'un principe; la France a l'air de vouloir un homme... Quelle sera cette main? Quelle sera cette tête? »

Les opportunistes, disent Ferry; mais les opportunistes depuis longtemps ne sont que des importunistes, ils ont tout usé, jusqu'à Gambetta, tandis que les boulangistes sont à leur aurore. Ne sera-ce qu'une aurore boréale?

Les gens pacifiques, disent tout haut que Frédéric III ne fera point la guerre; je sais bien qu'il lui est difficile de monter à cheval, mais on oublie trop aisément que c'est Frédéric III, qui en 1870, était à la tête du corps d'armée, qui nous a vaincu trois fois. Ils oublient aussi que, pendant les plus mauvais jours, quand Bismarck, grisé par ses triomphes, comme par le vin de Champagne, méditait à Versailles de frapper la France d'une blessure mortelle, il était question de faire, du futur Frédéric III, un vice-roi d'Allemagne, que dis-je, un vice-empereur avec Paris, pour capitale. Je sais bien que ce forfait aurait eu des suites tragiques, même si l'Angleterre et la Russie ne fussent pas intervenues. Mais enfin n'oublions pas qu'un soldat heureux ne s'arrête jamais en chemin, n'oublions pas que l'Empire d'Allemagne n'a pas de capitale, et que Paris affolera toujours les ambitieux d'outre-Rhin.

A propos de la mort de Guillaume, il n'est pas un journal à Paris, qui n'ait eu sa page éloquente. La presse française a eu un jour de trêve dans son aspiration à la revanche, pour saluer la majesté de la mort. Je voudrais pouvoir citer bien des pages, car je n'ai que l'embarras du choix. Edmond Lepelletier, a dit, en parlant du jeu de la mort:

« A travers les âges, peuples et rois jouent une partie funèbre. Ici et là, au gré de ses noires fantaisies, la Mort coupe. Et selon ces hasards de la donne on perd à l'Occident et l'on gagne à l'Est. Jusqu'à présent, à ce jeu ironique et cruel, la France n'a pas eu la chance. Successivement, la Mort a fatalement coupé dans son jeu. Un à un ses meilleurs atouts lui sont tombés des mains. Tantôt c'était Gambetta, tantôt Chanzy, tantôt Courbet que le sort lui arrachait et venait coucher sur le tapis. Tout favorisait l'adversaire. L'Allemagne gardait toutes ses forces. Ses robustes champions semblaient défier la vieillesse à travers la loi commune. Guillaume, Bismarck, de Moltke, lutteurs à barbes blanches, paraissaient toujours plus vigoureux et plus tenaces, comme rajeunis par la victoire, prêts à recommencer la partie, joueurs jamais las. Mais rien ne saurait échapper ici-bas aux lois immuables de la nature. Il faut que le vieillard impérial quitte sa couronne comme l'enfant son bourrelet. Pour quelques années de crédit qu'elle accorde, la Mort, usurière avide, se rattrape bien vite. Elle a pris, à son tour, le jeu gagnant de l'Allemagne, un à un elle va en tirer les atouts. Guillaume commence, Bismarck et de Moltke vont suivre. C'est toujours la sombre moralité de la revue de Xerxès. « De tant de millions d'hommes qui défilent joyeusement sous mes yeux, s'écriait le fier roi d'Asie, copiant sans le savoir l'Ecclésiaste de Judée, dans un siècle pas un ne frappera du pied le sol, et toutes ces bouches martiales qui acclament ma gloire seront muettes, tous ces yeux fixés sur le flamboiement de mon trône seront emplis par l'éternelle obscurité. »

Et c'est ainsi que l'inexorable loi humaine se charge de rétablir l'équilibre des choses et de niveler les cimes d'entre les hommes.

***

Une triple alliance qui ferait quelque peu vaciller M. de Bismarck, serait l'alliance franco-anglo-russe. Ne semble-t-elle pas toute naturelle et tout indiquée? Mais les lumières de la civilisation sont-elles allumées du même feu à Paris, à Londres, à Saint-Pétersbourg? Le directeur du *Gaulois*, avec son initiative en toutes choses, a tenté, dans une lettre dictée par une politique en avant — peut-être trop en avant — d'inspirer cette nouvelle triple alliance à ses confrères, les journalistes anglais, mais surtout par les correspondants à Paris des principaux journaux d'outre-Manche. Il est toujours bien à un homme de plume de frapper l'opinion par des idées nouvelles, il en reste toujours quelque chose; si elles sont fécondes, elles peuvent changer le vent pour les destinées des nations.

La lettre de M. Arthur Meyer est surtout adressée à M. de Blowitz, sujet français (*Times*); M. Campbell-Clarke (*Daily Telegraph*); M. Hély Boves (*Standard*); Mme Crawford (*Daily News*); M. Clifford (*Daily Chronicle*), sujet anglais.

Voici la page capitale de cette lettre :

« La France et l'Angleterre sont les deux peuples dont la civilisation respective présente le plus grand nombre de points de contact. De gouvernement à gouvernement, il peut surgir, entre Paris et Londres, des froissements, des contestations; mais où est l'abime qui les sépare, où est seulement l'intérêt d'importance durable qui les divise? Que l'unité impériale allemande succombe demain, où serait pour l'Angleterre le préjudice, le dommage? Je dirai plus, qu'importe-t-elle à l'humanité? Mais que la France périsse ou qu'elle descende au rang de puissance de second ordre, c'est une atteinte irrémédiable à l'Angleterre, la perte de la moitié de son poids spécifique, des trois quarts de son influence, voilà pour votre pays, messieurs, et pour le monde; c'est comme l'une des branches du grand flambeau de la civilisation dont l'Angleterre tient l'autre entre ses mains, sur lequel un vent mauvais souffle et qui s'éteint. Oui, messieurs, tel est le thème que vous devriez développer dans les feuilles auxquelles vous collaborez. L'Italie est d'avant-hier, l'Allemagne d'hier : la France, elle, a un passé national quinze fois séculaire; c'est un peu le voisin qu'on a connu et pratiqué de tous temps, avec lequel on a même eu des procès de mur mitoyen et des querelles à fortunes diverses qui se sont tour à tour appelées Bouvines et Azincourt, Malplaquet et Denain, Fontenoy ou Waterloo, un voisin avec lequel on a un peu plus que voisiné à Balaklava et à Inkermann, et qui ne saurait disparaître sans vous enlever quelque chose, comme le meilleur de vous-même.

« L'heure est décisive, les circonstances sont critiques; il dépend de l'Angleterre de préparer les événements. Nous sommes la nation mutilée, elle est la nation prospère : il ne peut rien lui coûter de faire même les premiers pas. Dites à vos compatriotes, messieurs, vous qui nous voyez de près, que nous avons le cœur chaud, ce qui nous rend plus prompts à l'oubli des injures qu'à l'ingratitude des bienfaits; nous savons si bien aimer que nous n'avons pas appris à haïr. Montrez-leur que nous n'avons que de la pitié pour notre vainqueur d'hier, vaincu aujourd'hui par la souffrance, le Prince impérial, gendre de votre Reine; persuadez-les que, si notre esprit chevaleresque nous lance trop souvent dans l'aventure, il serait grand dommage que cette fantaisie française, dont nous sommes les premières victimes, fût remplacée par la pesanteur germanique qui écrase le monde. Voyez-vous, messieurs, pour être à la hauteur de ses intérêts, l'Angleterre n'a qu'à consulter les traditions de son histoire. On admire, malgré tout, Castelreagh prenant corps à corps un génie comme Napoléon et finissant par le terrasser; mais que penser du marquis de Salisbury faisant évoluer la flotte anglaise au service d'un nain, comme M. Crispi. »

* * *

A cette lettre de conciliation et de réconciliation, puisque nous avons à nous plaindre de l'indifférence anglaise pendant la dernière guerre, les correspondants ont répondu avec une encre sympathique, témoignant de leur bonne grâce et de leur bonne volonté, mais sans vouloir engager leur personnalité par le vœu de cette alliance. M. de Blowitz, le célèbre correspondant du *Times*, y est tout à fait opposé, plus encore dans l'intérêt de la France, que dans l'intérêt de l'Angleterre. Voici ce qu'il écrit au directeur du *Gaulois:*

« Je ne trouve rien de plus naturel ni de plus juste que cette disposition de votre esprit, car elle est le châtiment du vainqueur qui a voulu devenir un conquérant, et qui s'est attaché aux flancs ces conquêtes brûlantes qui troublent sans cesse la paix du monde.

« Mais, pour l'Angleterre, que vous conviez à s'allier avec vous à la Russie, où voyez-vous la cause déterminante pour qu'elle vous écoute? Où voyez-vous l'a-

vantage qu'elle en tirerait ? Au nom de quel principe, au nom de quel intérêt, un correspondant, même s'il le pouvait, même s'il le voulait, pourrait-il l'engager à écouter votre conseil ?

« Je vois bien ce que la Russie y gagnerait — je ne le vois que trop. Je vois bien quelles espérances, plus ou moins décevantes, vous y trouvez ; mais, en vérité, l'homme qui oserait conseiller à l'Angleterre ce que vous lui proposez : d'ouvrir à la Russie le chemin de Constantinople, de se précipiter dans une guerre et d'y précipiter la France, avec la seule perspective assurée du triomphe des rêves russes, cet homme serait le plus perfide ennemi de l'Angleterre, et vous ne jugez sans doute pas que trahir l'Angleterre, au profit seul de la Russie, ce serait se montrer dévoué à la France. Pour l'Angleterre, pour l'Autriche, pour l'Italie, pour tous ceux qui veulent voir, la Bulgarie, c'est le chemin de Constantinople, et la Russie à Constantinople, c'est l'Autriche écrasée ; ce sont les petits États disparus ; c'est l'Europe submergée dans le double océan slave et germanique ; c'est l'Inde dominée pendant de longues générations par celui qui dominera Constantinople ; c'est la race latine submergée, reléguée, tolérée aux extrémités de l'Europe, et s'épuisant alors en efforts inutiles pour reconquérir sa grandeur à jamais disparue.

« Et encore, n'êtes-vous pas frappé de ce qui se passe à cette heure même ?

« Ne voyez-vous pas cet enchevêtrement étrange : l'Allemagne publiquement alliée à l'Autriche contre la Russie et la France ; à l'Italie, contre la France et la Russie, et défendant, à Constantinople, au moment même où j'écris, d'accord avec la France, les intérêts de la Russie en Bulgarie, si bien que l'ambassadeur français a pour instructions de se régler de tout point sur l'ambassadeur d'Allemagne ? Et ne vous semble-t-il pas que cette fois encore, la Russie ne s'est servie de la France que pour rendre l'Allemagne docile à ses désirs ?

« Et enfin, si la Russie, qui aspire à dominer à la fois les Dardanelles et le Danube ; à aller de la mer Noire à la Méditerranée ; à régner du pôle nord aux rives africaines ; à avoir Constantinople pour capitale et Scutari d'Asie pour faubourg ; — si la Russie portait, en elle-même, ce germe de liberté qui sème sur les pas des armées les fruits de la civilisation, on pourrait se résigner à lui frayer le chemin de la domination universelle. »

Ce steeple-chase des alliances est très curieux à méditer. On voit que Blowitz, tout Français qu'il soit, a pris un cheval de race anglaise pour dépasser d'une tête les autres correspondants. Il y a des accents de vérité et de raison dans chacune des lettres ; voilà pourquoi M. Arthur Meyer a bien fait d'écrire la sienne ! C'est surtout dans ces hautes questions de la politique européenne qu'il faut que la lumière jaillisse.

ALIKOFF.

LES LIVRES ET LES THÉATRES

Presque rien dans les théâtres, mais quelques livres dans les librairies.

Le « **1814** », de Henry Houssaye, paraîtra au commencement du mois prochain. A en juger par quelques chapitres déjà publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*, ce livre important est appelé à susciter de vives polémiques. C'est l'histoire de la chute de l'Empire et de la restauration de la royauté, écrit uniquement d'après les documents des archives de France et de l'étranger. Au point de vue militaire, diplomatique et politique, M. Henry Houssaye montre le dessus et le dessous des choses.

Hier, chez une femme savante qui cache sa science, et qui avait réuni à sa table quelques poètes et beaucoup de très jolies dames, on demandait à un des convives s'il avait lu les nouveaux romans; il s'empressa de répondre : « Moi,pas si bête. » Il montra en tournant la tête toutes les jolies femmes : « Voilà les seuls romans que je lise aujourd'hui; tout le reste est du bavardage. » N'avait-il pas raison ? Toute femme est un roman, un vrai roman, même quand elle pose pour les *Mensonges* de Paul Bourget. A quoi bon s'aventurer dans les ennuis bourgeois que M. Malot et les autres débitent dans les papiers publics et dans les librairies. C'est à ne pas couper au couteau tant c'est épais, tant c'est écrit pour les arrière-boutiques, tant c'est loin de toute littérature. Que si pourtant vous avez la fureur de lire les feuilletons et de feuilleter les in-dix-huit, je vous indiquerai quelques volumes dignes de vous prendre une heure.

Et tout d'abord une cordiale poignée de main à Emmanuel des Essarts, un critique de haut vol qui ne s'est jamais embourbé dans le naturalisme. Son volume a pour titre *Portraits de maîtres diparus*, un vrai livre de bibliothèque par la hauteur des idées comme par la fermeté du style. C'est la vieille école française renouvelée par le romantisme, du Sainte-Beuve, du Nisard, du Saint-Victor. Si Emmanuel des Essarts ne s'était pas attardé en province comme professeur de faculté; si Bardoux, ministre de l'instruction publique, l'eût rappelé à Paris comme il le voulait et comme c'était son devoir, ce jeune portraitiste si lumineux serait aujourd'hui à la Sorbonne ou au Collège de France, avec toutes les sympathies de l'Académie Française. Mais nous le reverrons bientôt à Paris.

Toutes ses études des *Maîtres disparus* qui seront bientôt suivies des *Maîtres vivants*, forment une galerie de portraits aimés. Nous y avons retrouvé Théophile Gautier, un maître dans la poésie et dans la prose, qui s'est consacré tout entier à l'art, car il n'avait nul souci des stériles évolutions politiques.

Il assista tristement, du haut de son dédain, à trois révolutions stériles. Pour lui c'était trop de trois. Chaque fois il s'est demandé si c'était la fin du monde. Aux deux premières, la légion des artistes et des poètes lui a fait croire que, dans ce déluge des grandes imbécillités, la Poésie et l'Art referaient le monde au sortir de l'Arche. Mais il avait vu tomber avant lui, sur le champ de bataille de la pensée, tant d'hommes illustres, qu'il désespérait de l'esprit français, sinon de la France. Toutes les belles lumières s'éteignaient au ciel de l'intelligence. N'avait-il pas vu l'invasion des Barbares ? Il entendait au loin les grands bruits précurseurs : le vieux monde s'en va; que sera-ce que le monde nouveau, fait de gaz et de vapeur ? Le soleil ne se cachera-t-il pas la face devant ces légions qui accourent affamées en niant Dieu ? Où sera la place du poète, de l'artiste, du

rêveur plus exilé dans sa vraie patrie que ceux transportés au delà des mers ? Il n'y aura plus d'autre méditation que la méditation de la mort. *Ci-gît la fin du monde.*

Théophile Gautier était d'ailleurs familier à la mort. Sa poésie a souvent hanté les tombeaux. Nul n'a plus connu les funèbres paysages. « A quoi penses-tu, à quoi rêves-tu ? lui demandai-je un jour qu'il était couché par terre, la tête enfoncée sous ses bras — Je songe que je suis mort et que je me ressouviens : je m'habitue au tombeau. »

C'était au temps où Théo écrivait *la Comédie de la mort*, dominé par cette idée que la vie est dans la mort et que la mort est dans la vie. Tous les théologiens du moyen âge avaient pâli sur cette vérité, mais nul n'avait pensé à la mettre en beaux vers comme fit Théo.

C'est de là qu'est parti Baudelaire, qui n'a vu la vie que par la mort.

Edmond Lepelletier, un chroniqueur qui dépasse d'une tête la plupart des chroniqueurs à la mode parce que son front renferme plus de philosophie que de papotage, publie un roman chez Charpentier. *Claire Éverard* va faire la passion de toutes les lectrices et de tous les lecteurs, parce qu'elle prend les cœurs tout en les irritant. Edmond Lepelletier sait son métier et son art pour captiver les curiosités romanesques pendant dix éditions.

L'*Ève nouvelle*, de M. Jean Horrère, est un roman pour les jeunes filles à marier. Il n'y a point de livre plus réconfortant pour ceux qui ont le bonheur d'être vertueux.

Certes voilà une Ève nouvelle qui vaut bien l'ancienne,car elle ne mettra pas au monde un coquin comme Caïn et un autre coquin comme Abel, parce que j'ai découvert, dans les plus anciens manuscrits, que le jeune Abel avait séduit la femme de Caïn — lequel n'était qu'en illégitime défense — puisqu'en ce temps-là il n'y avait pas de mariages légitimes.

Peladan, qui veut faire une révolution, non seulement dans la langue mais dans les idées philosophiques et littéraires, est sorti de sa forêt ténébreuse et rayonnante comme les dessous de bois de Diaz, apportant à son éditeur *A cœur perdu*, le quatrième volume de la *Décadence latine*, dont nos lecteurs ont eu en primeur : *le Cantique de Nebo* et l'*Hymne à Ystar.*

Le contexte de ce livre, d'une audace insensée, contient ces lignes intéressantes pour nos lecteurs de Pétersbourg, que nous reproduisons sans commentaire.

. . . .

Acta est fabula. La comédie latine est jouée puisqu'un homme de marque a osé ce sacrilège : donner le nom de N. S. J.-C. à une vivante charogne.

Enfin, puisque la sœur de charité a été chassée du chevet des souffrants, au pays de Jeanne d'Arc, dans la cité de Saint-Louis.

Elle fut divine, cette comédie latine ! Voilà les Slaves en scène ; mais on ne succède ni aux Latins, ni aux Grecs, ni aux Juifs ; on les continue si l'on est de taille à faire suite à ces géants de gloire.

L'œuvre politico-écomique de l'Occident sera russe. Cependant,cet aigle,pour deux têtes n'a qu'une seule couronne ; il recevra l'autre au double gouvernement romain et latin.

Tout l'avenir de la civilisation est suspendu aux lèvres de la femme slave. Aura-t-elle le baiser intelligent ?

Qu'est-ce que *la Fiancée d'Yvonne ?* Un roman de verte allure, de vif sentiment d'émotion entraînante, écrit d'une plume élégante par Mary Summer, qui a eu bien raison de conter à la manière d'Alexandre Dumas Ier et d'Alexandre Dumas II ce qui lui a permis de faire un défilé de types modernes et de tableaux sans nombre au lieu de s'attarder à une psychologie endormante.

Il y a, dans *la Fiancée d'Yvonne*, toute une évocation d'une société qui s'en va.

Francis Poictevin publie ses *Paysages* qu'il dédie à « Jules Barbey d'Aurevilly, l'évocateur merveilleux, au patoisant et un peu aussi au sorcier de Normandie ».

Vous pouvez vous promener avec le paysagiste qui, à chaque page, invente des mots pour mieux peindre. Voilà des mots qui donneront du fil à retordre aux Quarante de la Grammaire. J'avais dit à Poictevin qu'il fallait mettre les figures dans ses paysages; il est allé au Louvre étudier les primitifs dont il a tenté de rendre les physionomies et les couleurs; il a même peint pour plus de naturalisme une pauvre petite morte, fille de sa portière, avec le pinceau naïf des peintres du quinzième siècle.

Combien de livres dignes de ce nom qui submergent ma troisième table, *les Incompris, la Femme de Silva, les Cris d'amour et d'orgueil, Russes et Autrichiens, les Evangiles sans Dieu.* Enfin un volume à lire sur le comte de Paris; pour être un aspirant au trône, on n'en est pas moins un soldat et un écrivain. Le comte de Paris se croit obligé de suivre sa destinée, mais il ne prend pas la fièvre pour la devancer, puisque, grâce à Dieu, il est doué du sentiment des arts et des lettres. Il attend patiemment son jour, s'il doit venir; mais, en attendant, il écrit et il bibelotte. Je lui ai vu dans les mains les plus admirables aquarelles de Fortuny. Fortuny! voilà un nom qui n'a pas porté bonheur à celui qui le portait. Mais n'est-ce pas quelque chose de se survivre?

L'histoire dramatique du mois peut se résumer en deux mots, un succès, une chute, une soirée de rires et d'applaudissements, une soirée de tristesse et d'accablement; le triomphe, c'est la pièce du Vaudeville, *les Surprises du divorce* de MM. Alexandre Bisson et Antony Mars; le contraire du triomphe, c'est *les Noces de Mademoiselle Gamache* de MM. Raymond et Ordonneau, deux auteurs auxquels le succès est loin d'être inconnu, mais qui, cette fois, n'ont pu parvenir à dérider un public toujours bien disposé cependant à leur égard. Leur pièce semble une gageure; on dirait qu'ils ont voulu réunir en trois actes la banalité, la platitude, l'invraisemblance, l'incohérence suffisantes pour en faire sombrer trente : si telle a été leur désir, ils peuvent se flatter de l'avoir mis à exécution. Mais à quoi bon parler plus longtemps de ce malheureux vaudeville déjà disparu de l'affiche du Palais-Royal? Il faut se consoler en pensant aux *Surprises du divorce :* c'est la pièce la plus gaie, la plus amusante, la plus véritablement comique qu'on ait représentée depuis longtemps à Paris.

Faut-il raconter la pièce? ce serait vous en donner une idée fausse probablement, incomplète sûrement; tentons néanmoins l'aventure. MM. Bisson et Mars n'ont point voulu soutenir une thèse, ils ne sont pas montés sur leur cheval de bataille pour attaquer le divorce, et cela ne les a pas empêchés, à force d'esprit et de gaieté, de terrasser le minotaure, et, sans avoir fait de morale, la moralité de leur œuvre n'en éclate que davantage.

Un jeune compositeur riche, Henri Duval, a fait un mariage d'amour; il a épousé M[lle] Diane Bonnivard qui, par malheur, possède encore sa mère, ancienne danseuse au Grand-Théâtre de Marseille. C'est la femme la plus acariâtre, la plus mauvaise, la plus exécrable qu'on puisse imaginer, la véritable belle-mère en un mot, la pire des belles-mères, celle dont se servent, se sont servis et se serviront les auteurs dramatiques, passés, présents et futurs. Son gendre veut-il travailler? Elle se met à la traverse, et à chaque minute, elle lui reproche sa paresse et ses insuccès car il ne peut arriver à faire jouer ses partitions dans aucun théâtre. Un beau jour, elle s'avise de l'appeler raté; Henri bouscule M[me] Bonnivard qui lui envoie une gifle, il répond par le même argument; hélas! c'est Diane, c'est sa femme qu'il frappe : d'où divorce.

Au second acte, nous retrouvons Henri Duval remarié, le divorce a été prononcé, il a repris femme. M[lle] Gabrielle Bourganeuf qu'il a rencontrée aux concerts Colonne; elle est tout aussi charmante que Diane et elle n'a pas de mère! Mais elle a un père qui s'est esquivé le lendemain du mariage de sa fille et qui voyage en Europe pour son agrément. Henri qui, au premier acte, se plaignait d'avoir trop d'une belle-mère, se plaint maintenant de n'avoir point assez de beau-père. Hélas! le pauvre, il ne sait ce qui l'attend. Tout à coup, sans crier gare, M. Bourganeuf revient dans la propriété qu'habitent son gendre et sa fille; il s'est marié en

voyage, il ramène sa femme et sa belle-mère, et c'est, devinez qui? Mme Duval, première du nom, et Mme Bonnivard, l'horrible Mme Bonnivard! Vous voyez la situation d'ici : le rire vous prend, vous saisit, vous secoue et vous tord.

Que va faire le malheureux Duval? Il ne voulait pas d'une belle-mère, il en a deux maintenant et un beau-père; l'enfer va recommencer et, de plus, il se sent jaloux de son successeur. Sa seconde femme le questionne; elle veut savoir et ceci et cela, tout enfin : pourquoi il a divorcé, si sa première femme l'aimait mieux qu'elle ne l'aime, si... etc. Le malheureux Henri n'a plus qu'une idée, faire rompre le mariage de son beau-père et il y parvient sans trop de peine, grâce à la fameuse Mme Bonnivard, toujours aussi exaspérante, aussi enragée et qui en arrive à faire souffleter sa fille par Bourganeuf, comme elle l'avait fait souffleter au premier acte par Duval.

Mme Bourganeuf, qui ne l'est encore que de nom, épousera M. Champeaux, un jeune homme qui, amoureux de Diane Bonnivard avant toutes ses métamorphoses, la prend avec joie après ses différentes incarnations.

Encore un coup, ce qu'on ne saurait dire, c'est l'esprit, la gaieté semés à profusion dans cette exquise pièce, le comique qui jaillit des situations mêmes. Les acteurs la jouent d'une façon incomparable, tous se sont montrés irréprochables comédiens, artistes parfaits.

* * *

Le théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, a accueilli *Jocelyn* de Benjamin Godard comme il avait accueilli *Hérodiade* de Massenet et *Sigurd* de Reyer. Pour la troisième fois, le succès a payé son hospitalité et les maîtres français ont été acclamés, une fois de plus, par le public belge. Le fait est d'autant plus intéressant que le parti allemand, considérable en Brabant, voudrait accaparer le Théâtre Royal au profit de l'œuvre de Wagner. Il a installé ses critiques assermentés dans un certain nombre de journaux belges et même français. A entendre ces messieurs, le public en a assez de tout ce qui n'est pas Wagner. C'est pour cela, sans doute, que, tandis que *la Walkyrie* se traîne dans des recettes inavouables, on fait le maximum avec *Lucie de Lamermoor* et on refuse des places à *Jocelyn*. Ce groupe tapageur parvient bien à troubler les esprits, mais non pas à remplir les salles. L'expérience que nous venons d'en faire nous fait vivement souhaiter qu'on joue aussi Wagner à Paris. Je crois que l'indifférence sera au moins égale devant son œuvre à celle qu'on lui témoigne à Bruxelles, et on ne nous rompra plus les oreilles de cette musique libératrice, qui doit imposer silence à toutes les autres.

Pour en revenir à *Jocelyn*, c'est un succès énorme, un triomphe pour Mme Caron et pour M. Engel, la consécration tardive de Benjamin Godard comme écrivain dramatique en musique. Comme *Hérodiade*, comme *Sigurd*, *Jocelyn* sera représenté en France, et il est probable que *la Walkyrie* restera encore à Bruxelles longtemps.

ALCESTE.

Causerie musicale

L'Académie nationale de musique (lisez l'Opéra) a récemment donné le jour à son opéra annuel. Chez la noble dame, comme chez les éléphants, la gestation est lente, et si la femelle du plus grand quadrupède connu réclame vingt mois pour nous donner un petit espiègle d'éléphant, il n'en faut pas moins de douze ou quinze pour mettre au point cinq actes inédits à l'Académie nationale de musique!

Il est à remarquer que le nouveau porteur de trompe vit deux siècles le plus communément, tandis que quelques mois, ou même quelques semaines, suffisent à la carrière de beaucoup d'opéras.

Ainsi donc, si l'on considère que la province ne se risque qu'accidentellement à jouer de l'inédit; que les plus grandes villes elles-mêmes ne quittent pas de l'œil les affiches parisiennes, il résulte que la production musicale est d'environ un opéra par an pour toute la France!

Ce serait lamentable si ce n'était surtout absurde.

Mon intention n'est pas de soupirer, dans le mode mineur, la complainte bien connue du troisième théâtre lyrique. C'est là une *scie*, comme on dit dans les ateliers, qui peut se chanter sur l'air de *Fualdès;* il n'y a guère qu'une vingtaine d'années que la presse parisienne est unanime à entonner le refrain et, cependant, les *jeunes* compositeurs qu'elle met en avant trottinent vers la soixantaine!

Ah! certes, ce n'est pas moi qui rirai de cela, car la question, sans qu'on le sache bien où il faudrait qu'on le sût, cache plus de désespoirs obscurs qu'on ne le saurait imaginer, et le silence forcé de tant d'intelligences, prive la France d'une moisson de gloire que notre art national ne lui a cependant jamais marchandée!

Si je le prends sur ce ton, c'est que j'ai toujours pensé qu'il est inutile de chausser le cothurne tragique pour dire des choses vraies, et que je suis un peu de l'avis de Gounod qui, avec son éloquence familière et en ouvrant démesurément ses beaux yeux de chat, démontre volontiers qu'en ce monde, les choses se font d'elles-mêmes ou ne se font pas.

Aussi... mais où vais-je? Je m'aperçois que je retombe fatalement dans la question du troisième théâtre lyrique!... Revenons à l'Opéra, et tâchons de nous y cramponner, car, au fond, les deux questions se touchent d'assez près.

Comment?

Comment? Croirait-on qu'il s'est trouvé des gens assez... simples pour aller consulter le directeur de l'Opéra et celui de l'Opéra-Comique sur l'opportunité qu'il y aurait à subventionner un troisième théâtre de musique! C'est demander à la Compagnie Coloniale ce qu'elle pense du chocolat Menier!

Les directeurs consultés ont répondu qu'eux seuls étaient assez, et que la production musicale *digne de quelque attention* (*sic*) trouvait un débouché suffisant dans leur théâtre.

M. Josse lui-même, cet orfèvre bien connu, ne raisonnait pas mieux!

De sorte qu'en dehors de l'opéra annuel de l'Académie nationale de musique, il n'y a rien qui vaille la peine d'être écouté : *Hérodiade*, *Sigurd*, *les Templiers*, *Jocelyn* ne sont que petites choses, bonnes pour le public belge et Massenet, Reyer, Litolff, Godard que petites gens indignes de *quelque attention!*

C'est absolument comique!

Restant seuls, les directeurs de l'Opéra ont, à l'égard des compositeurs français, à peu près la même situation que ces roitelets de l'Asie qui, d'un signe, font tomber quelques têtes avant leur déjeuner, en manière d'apéritif. Sans contrôle, sans l'émulation ou l'embarras, si l'on veut, mais l'embarras nécessaire et fécond de la concurrence, ces directeurs décident de tout et *commandent* des opéras exactement comme on commande un vêtement au tailleur. Ils choisissent le sujet, le discutent avec des auteurs qui n'ont jamais rien compris au clair de lune indispensable à toute conception musicale; ils pétrissent le sujet à leur image, le mettent bien au point de leur optique personnelle, puis, un coup de sonnette : on introduit un pauvre diable de musicien, enchaîné depuis dix ans dans l'antichambre, comme le prisonnier d'Hamilcar que nous verrons peut-être dans *Salammbô*, à Bruxelles, bien entendu. « Tiens, maraud, voilà un os à ronger; prends ce livret, et reviens dans trois mois avec ta musique. Nous avons décrété la victoire, remercie-nous et va-t'en!... »

Résultat : *la Dame de Montsoreau*, car c'est à peu près ainsi que les choses se sont passées.

Ah! ah! ah! ah! Messeigneurs, comme doit certainement dire Chicot dans la version originale, croyez-vous que c'est ainsi qu'on met en cage l'oiseau bleu? Oh! que non! Jamais il ne se laissera même approcher de ceux qui veulent le faire cuire,

...pauvre oiseau plumé, dans leur marmite infâme!

L'art est plus indépendant, et c'est une folie d'oublier (à moins qu'on ne l'ait jamais su), qu'il est de la plus haute manifestation de l'esprit humain; qu'il y a en lui quelque chose de noble, de sacré et de divin qui ne saurait s'abaisser à de vulgaires combinaisons. L'art enfin est un rayon d'en haut qui ne daigne que trop rarement, hélas, visiter ceux mêmes qui lui sacrifient toute leur vie; comment viendrait-il éclairer, même d'un reflet, ceux qui se sont toujours passés de lui?

***

Donc, *la Dame de Monsoreau* est un opéra manqué et, selon ce qui vient d'être dit, la faute n'en est presque pas au musicien. Il n'était pas le plus fort, et nous venons de voir que la raison de celui-ci n'est pas toujours la meilleure!

Il est inutile d'accabler un auteur malheureux; l'insuccès évident suffit à sa peine, et chercher à lui démontrer pourquoi il est tombé, l'amènerait à répondre comme le valet de Philaminte :

Je m'en suis aperçu, madame, étant par terre.

Ce qu'il est utile de retenir dans cette campagne malheureuse, c'est la grosse part de responsabilité des directeurs de l'Opéra. Ils ont évidemment subi l'influence de ce mal qu'il y a dans l'air depuis plusieurs années, et qui pousse nos *impresarii* à se faire les *rebouteux* des pièces qu'on leur apporte. On n'a vu, que trop souvent déjà, à quoi aboutissent ces *habiletés* maladroites : le résultat est de nuire aux auteurs, de ruiner le théâtre et d'assommer le public.

Il serait si simple de rester chacun à sa place : l'auteur à sa pièce, le musicien à ses notes et le directeur à sa direction! Certes le *Mariage mystique* est

indiqué entre tous ces gens qui courent au même but; encore faut-il que le dernier mot reste à celui qui a conçu une œuvre ou à celui qui l'a mûrie en en écrivant la musique.

Le *Cuisinier royal*, qui est l'un des manifestes les plus répandus de la sagesse des nations, nous apprend qu'il faut un lièvre pour faire un civet. Il semble très utile d'informer MM. Ritt et Gailhard qu'il faut un poète pour faire un opéra. En s'adressant, comme ils l'ont fait trop souvent, à des auteurs dramatiques, certainement très applaudis sur les théâtres de drame, mais absolument étrangers au genre lyrique, ils ont fait de coûteuses expériences qu'il est d'un intérêt général de ne pas recommencer, et, quelque respectables que soient leurs préférences personnelles, ils ont dû reconnaitre que le public en caressait de toutes différentes. Le temps marche, et, qu'on le veuille ou non, il faut suivre; on peut appliquer à cette question le fameux « se soumettre ou se démettre ! »

* * *

Vers 1680, Quinault a écrit des livrets d'opéras qu'on a représentés avec succès pendant près d'un siècle; mais Scribe a très justement reconnu qu'en 1825 il ne fallait plus écrire des livrets comme ceux de Quinault. En 1850, enfin, Jules Barbier et Michel Carré commençaient cette brillante collaboration, qui a enrichi la scène française d'ouvrages plusieurs fois centenaires et universellement applaudis; cependant ces deux auteurs ne procédaient pas du tout comme Scribe.

A chaque évolution de l'art musical, la poésie lyrique suivait, et cela est dans l'ordre naturel des choses. Aujourd'hui, la musique est en pleine gestation de formules nouvelles, et c'est le moment le plus aigu de la crise qu'on choisit pour s'efforcer de loger la malade dans le plus étroit des moules. Elle s'y refuse, et c'est logique. Ramasser, pour en faire un opéra, un drame d'action aussi bien terre à terre, sans poésie et sans charme, est une faute énorme au moment, encore une fois, où l'art musical, cherchant à se dégager de tant de conventions, ouvre ses belles et grandes ailes pour s'envoler en plein azur !

On a rapproché le livret de *la Dame de Monsoreau* de celui de *Patrie*, et l'on a eu raison. Le premier est tiré d'une pièce amusante, le second d'un drame admirable; tous deux cependant sont détestables au point de vue musical, et quand Victorien Sardou disait aux répétitions : « Enfin, voilà un musicien qui est resté à sa place ! » il faisait sans s'en douter, la plus sanglante critique de l'œuvre.

C'est comme si l'on disait de Racine, en écoutant les charmants morceaux que Mendelssohn a écrits pour *Athalie* : « Enfin, voilà un poète qui est resté à sa place ! »

A l'Opéra, la parole est d'abord au musicien, et quelle que soit la valeur du poète, il doit se résigner à passer le second. En retournant la proposition, la Comédie-Française le prend de bien plus haut encore ! Lorsqu'elle a besoin de musique, l'affiche ne daigne même pas en nommer l'auteur, que celui-ci soit Gounod ou M. X...

La moralité de ceci est qu'un excellent drame est souvent impuissant à fournir un bon livret d'opéra. Il ne s'ensuit pas fatalement que plus la pièce sera mauvaise et plus elle sera favorable à la musique ! Cependant l'axiome ne serait pas aussi paradoxal qu'il en a l'air, car bien des opéras célèbres ont été écrits sur de véritables niaiseries.

Le livret de *la Flûte enchantée* n'est-il pas l'ineptie même ? Je sais qu'il se trouve des gens qui prennent des airs entendus pour vous glisser au tuyau de l'oreille qu'il y a là-dessous un sens caché... des allusions à certains faits contemporains, etc. Que serait tout cela sans Mozart ?

Que penser du *Freischütz?* Que dites-vous de ce nigaud d'amoureux, de ce prince et de cet ermite de la fin ; de ce fusil extraordinaire dont la balle est

tellement enchantée, qu'envoyée à quelque oiseau perdu au plus profond du ciel, elle vient tuer le traître qui ricane à droite et blesser la pauvre Agathe qui pleurniche à gauche?

Et *Don Juan*, enfin? Comment supporter Mme Elvire? Oh! cette femme! Mille et trois, soit; mais pas elle! Rien que pour une femme comme Elvire il faudrait introduire le divorce dans une société! Quant à ce bon Ottavio, on n'est pas plus bête et il paraîtra toujours le plus transi des amoureux jonquilles!

MM. d'Ennery, Victorien Sardou et Maquet n'auraient certainement pas laissé passer tout cela et ils auraient eu raison. Il est même probable qu'ils auraient paternellement conseillé aux musiciens de renoncer tout à fait à d'aussi piteux livrets, proposant peut-être à l'un *la Famille Benoîton* et à l'autre *la Maison du Baigneur!* Cette seule pensée fait frémir, car nous aurions eu trois chefs-d'œuvre de moins, en plus, deux excellentes pièces travesties en mauvais livrets!

* * *

Tant qu'il y aura des poètes qui rêveront sur l'histoire ou qui regarderont le ciel dans les yeux d'une femme, on trouvera des sujets d'opéras. Tant qu'il y aura des musiciens qui écouteront le chant intérieur de leur âme, on écrira des partitions; et comme la race des poètes et des musiciens n'est pas plus près de s'éteindre que celle des autres mammifères, ce qu'il y a de mieux pour un directeur d'opéra, est de ne pas se mêler de l'affaire. Son rôle est de chercher, de pressentir, de trouver enfin; et sa part est assez belle si, après s'être enrichi, il peut attacher son nom à la découverte d'une de ces œuvres maîtresses qui laissent derrière elles un sillon tellement lumineux, que tous ceux qui y ont travaillé en sont éclairés jusque dans la postérité.

On raconte que, vers la quarantième représentation de *Sigurd* (qui, sans être un chef-d'œuvre comme livret, peut cependant être considéré comme très remarquable), M. Ritt, qui ne s'expliquait pas beaucoup le succès, avouait ingénuement n'avoir encore rien compris au sujet. C'est exactement ce que disait le public, en sortant du théâtre, après cette *Dame de Monsoreau* que l'infortuné directeur déclarait devoir être un modèle de clarté!

A la centième de *Sigurd*, la lumière sera probablement faite dans l'esprit de M. Ritt. C'est une œuvre de patience que le public n'aura certainement pas le temps d'entreprendre avec les poèmes auxquels ce directeur, d'ailleurs très sincère, accorde une confiance jusqu'à ce jour bien mal placée!

HENRI MARÉCHAL.

PETITE CHRONIQUE.

Opéra. — Reprise de *La Korrigane*, l'intéressant ballet de Widor, avec Mlle Mauri. Le répertoire ordinaire se charge de réparer les derniers désastres en attendant les reprises annoncées d'*Hamlet* et du *Cid*.

Opéra-Comique. — Toujours le répertoire en attendant *Carmosine*, le nouvel opéra de Poise, tiré, comme on sait, de la comédie d'Alfred de Musset, et *le Roi d'Ys*, de Lalo. Pour rafraîchir un peu les affiches, on a repris avec succès *les Amoureux de Catherine* et *Zampa* où le baryton Soulacroix a été unanimement applaudi.

Concerts du Conservatoire. — La docte compagnie fait toujours salle comble avec son admirable répertoire. Aucune œuvre nouvelle n'est encore venue troubler la quiétude des abonnés; on annonce toutefois une composition de Mlle A. Holmès: *Ludus pro patria*.

Concerts Colonne. — A la suite d'une audition des œuvres de Tschaïkowsky chez M. et Mme de Benardaky, l'affiche des concerts du Châtelet est presque exclusivement consacrée aux œuvres du musicien russe. C'est une large hospitalité à laquelle nos nationaux applaudiront, sans doute, en réponse à l'accueil si sympathique qu'ils reçoivent eux-mêmes en Russie. Il faut constater que le public des concerts Colonne s'est beaucoup calmé à

l'égard de Berlioz. Jadis on le huait; récemment l'enthousiasme n'avait aucune mesure; aujourd'hui l'accueil est plus réservé et par conséquent plus juste. C'est le travail inflexible de la postérité qui fait son œuvre; mais il y a dans Berlioz des pages qui resteront victorieuses du temps, et sa place demeurera toujours grande parmi les gloires musicales de l'École française.

Concerts Lamoureux. — Là, aussi, il y a une détente à l'égard de Wagner; l'affiche, qui lui était presque exclusivement consacrée pendant les dernières années, devient plus clémente aux compositeurs français. Ces remarquables concerts restent en avant du mouvement musical par le choix de leurs programmes, et le public s'y porte en foule. A signaler parmi les dernières œuvres diversement appréciées : une symphonie en *sol mineur*, de Lalo, dont *l'andante* surtout est d'un style extrêmement élevé; *le Camp de Wallenstein*, de V. d'Indy; les *Scènes alsaciennes*, de Massenet, dont un fragment, *Sous les tilleuls*, est invariablement bissé; *la Chasse fantastique*, de Guiraud; *la Fiancée du timbalier*, de Saint-Saëns, d'après Victor Hugo, etc., etc.

Concerts Montardon. — C'est une nouvelle société qui est venue, comme le bernard-l'hermite, se loger dans le coquillage abandonné par M. Lamoureux, au Théâtre du Château d'Eau. Il y a eu six concerts seulement cet hiver; le prix des places est très bon marché et le public du quartier emplirait deux fois la salle si on le laissait faire!

Ces concerts sont quelque chose comme l'ancien et fameux *Salon des refusés*. Tous les *andantes*, *fragments symphoniques*, *airs de ballet*, etc., dédaignés par MM. Colonne et Lamoureux, viennent chercher fortune dans ce nouvel orchestre de cent musiciens, et beaucoup y ont réussi à côté des plus beaux morceaux du grand répertoire classique. En somme, le succès a été assez grand pour que le Ministre des Beaux-Arts accordât à à M. Montardon une partie de la subvention du pauvre Pasdeloup, et l'on commence à dire dans les coins que la subvention entière (10,000 francs) serait allouée l'hiver prochain.

M. Montardon est aussi directeur d'une école de musique importante, subventionnée par la Ville de Paris; parfois, il adjoint à son orchestre 25 ou 30 jeunes voix de femmes de son école, et peut produire des œuvres chorales interdites à ses grands confrères, trop exclusivement voués aux seules œuvres instrumentales. C'est ainsi que, entre autres, le charmant chœur des *Magnanarelles*, de la *Mireille* de Gounod, a été très souvent applaudi à ces concerts dirigés par un artiste laborieux et convaincu, dont le succès récompense aujourd'hui de longs services rendus à l'art musical.

H. M.

LA VIE RUSSE

Katkoff, le *deutchenfresser* (mangeur d'Allemands), comme l'appellent les Prussiens, Katkoff, l'apôtre du panslavisme, est universellement connu ; mais le Katkoff des premières années, le Katkoff dont parle Danilewsky, directeur de l'*Officiel de Saint-Pétersbourg*, dans ses « Souvenirs », ce blond si doux, à la figure mélancolique, « dans lequel on aurait eu peine à pressentir un féroce polémiste », celui-là est un inconnu.

M. Galahoff publie, dans le *Messager historique*, des souvenirs intéressants sur la jeunesse de Katkoff.

Vers 1839, Katkoff sortait de l'Université de Moscou. Au courant de la même année, on lui proposa une collaboration régulière, les comptes rendus de livres nouveaux dans les *Annales de la Patrie* et dans *l'Invalide russe*.

Dès ses premiers articles, il fixa l'attention du public par son style si remarquablement clair et incisif, par son exposition logique, indiscutable, qui devaient plus tard le mettre au premier rang de nos stylistes, et faire de lui un combattant si longtemps sur la brèche, invincible et implacable.

L'originalité de son talent se révèle déjà dans son étude sur un livre : *les Chansons du Peuple*. Sa verve de polémiste s'y donne plein cours lorsqu'il attaque Potewoï, qui, dans son histoire du peuple russe, avait dit : « *Je connais la Russie, et la Russie me connaît.* »

« Non, il ne la connaît pas, riposte le critique, et il n'amasse que de la poussière inutile en remuant les vieux parchemins. Ce n'est point donner une histoire du peuple russe que d'étudier spécialement les chroniques de Nestor, ou d'écrire sur les Wariagues, cette tribu nomade, qui n'a rien du Russe proprement dit, et que nous retrouvons au nord, au sud, au centre, errant sans but, perpétuellement. »

Il attaque aussi Katchenoffsky et Pogodin, dont le dernier démontre la provenance scandinave de notre race.

Toutes ces études comptent peu pour Katkoff, c'est surtout un assemblage d'assertions plus ou moins probables.

Selon lui, il faut aller plus au fond de la question et résoudre d'abord ce premier problème dont dériveront tous les autres :

« Quels sont les éléments qui ont formé le caractère du peuple russe ? Quelles sont les particularités qui font la substance de son esprit ? Quelle est sa vie ; quelles sont ses manifestations et son développement ? »

D'après lui, pour répondre à ces questions, il fallait précisément fouiller les documents où notre peuple se révèle dans toute sa naïveté, dans toutes ses croyances intimes, où, sans gêne, il ouvre son âme devant nous. Là seulement où il nous parle dans sa langue propre est la vraie source où il faut remonter pour expliquer son histoire politique et intellectuelle.

Mais tout ceci n'est qu'une préface de l'article de Katkoff, de ce premier article qui a fait peut-être sa notoriété, et qui se compose de deux parties. Dans la première, il définit la nature de l'esprit russe qui se manifeste dans la poésie populaire ; dans la seconde, il étudie et recherche cet esprit collectif de toute la race aux diverses phases de cette poésie.

La principale corde de l'âme russe, c'est, selon Katkoff, l' « angoisse du vague », le mécontentement inconscient qui en résulte.

Les souffrances des longs siècles, fruit de l'organisation domaniale, et du servage qui, chez nous, a atteint le *summum* de son intensité, ont contribué à maintenir notre peuple dans un état d'inertie ; tout affranchissement du joug cruel, tout éclair de lumière ou de progrès, il l'a payé au prix de ses supplices.

Et de plus en plus la révolte a fait place à un sentiment d'inconscience ; les aspirations vers de plus larges horizons, vers le progrès, ont été étouffées par un présent cruel qui ne donnait à ce pauvre peuple ni consolation dans le souvenir du passé, ni espérance dans l'avenir, et c'est encore dans l'insouciance, dans une résignation qui n'en est presque pas une tant elle devient machinale, qu'il cherchera à « ne pas se souvenir ».

Et pourtant, sous l'écorce rude du moujik bat un brave cœur ardent, et souvent dans la souffrance, il n'aura que ce mot si naïvement douloureux : *Aristoslomilui* (miséricorde, oh ! Christ).

Ne voyant aucun aide à son infortune dans la vie, il se tourne vers un autre monde qu'il crée plutôt par son imagination que par le besoin d'un sentiment religieux. Il sent instinctivement qu'il y a une loi naturelle de justice dans l'univers, et ne la trouvant point ici, il l'attend de plus haut, il la cherche plus loin.

Telle est la vraie cause qui a fait si souvent, en Russie, d'un moujik ignorant un halluciné et un voyant.

Souvent aussi le trop-plein de son angoisse déborde. Ne pouvant se plaindre, il chante ; ce chant est toujours triste, monotone et morose comme son pays des neiges, au soleil si pâle. Et il chante sa misère, la vie dure, traînée à la peine du *travailleur noir*.

De même que tout primitif, le Russe est superstitieux. Il croit naïvement aux loups-garous, aux sorciers puissants, aux belles, enchantées par les *bies* (diables) astucieux qu'abritent les bois dormants et les saules vieux. Aussi, dans son chant, la légende, le surnaturel, le miraculeux ont une large part.

Revenons aux pensées de Katkoff à ce sujet :

Pouvait-elle, cette âme russe, si riche et exubérante de sève, s'enfermer dans le vide du présent ; pouvait-elle s'en contenter, s'appuyer sur quelque base solide, puisque tout point d'appui lui manquait ? Certes, elle avait l'instinct d'un avenir meilleur et lumineux, mais cela ne suffisait pas à la satisfaire, et elle manifestait ses tristesses et ses troubles dans ses chansons populaires.

Chez les peuples qui se trouvent dans l'état de *devenir* (*imwerden*), comme disent les Allemands, vit toujours la conscience de ce *devenir*, au fin fond de leur être, pressentiment d'un futur dans lequel le rêve inconscient trouvera sa forme palpable, sa réalité.

Il en est du chant comme de l'âme russe : dans nos chansons populaires vibre la note triste, désespérée. Mais souvent aussi elle sonne comme un clairon d'appel, et Katkoff, ce réaliste sceptique des *Nouvelles de Moscou*, qui ne saura que flageller et ridiculiser ses contemporains, s'écrie ici, dans l'article de sa jeunesse, avec le pathos de ses vingt ans :

« Oui, c'est notre devoir de nous consacrer à notre peuple. Toute notre vie intellectuelle, toutes les jouissances spirituelles, ne les devons-nous pas à lui ? C'est pour nous qu'il a peiné si dur. Et nous autres, nous méprisons presque sa vie et les éléments qui la composent. C'est avec dévotion que nous devrions sucer le sang de ses plaies, nous devrions le ramasser goutte à goutte et le garder comme notre relique. Sinon, malheur à nous ! »

Au courant de la même année, Katkoff fait un article sur les *Origines de la rhétorique russe*, très remarqué à cause du point de vue original où il se place.

En 1840, la critique de Katkoff devient plus mordante, mais elle porte surtout sur les points scientifiques de la question, ou élucidés faussement et restés encore vagues. C'est en 1840 que l'influence de la philosophie allemande inspire le critique russe. Hegel, à ce moment, est son prophète.

Il déclare la guerre au matérialisme, au positivisme ; son esprit flotte dans les sphères de la haute philosophie spéculative. Et bien après encore, lorsque ses opinions se seront solidifiées, les doctrines, la philosophie allemande se glisseront souvent dans ses écrits.

Le docteur Zatziepin écrit, dans le *Journal thérapeutique*, un traité sur la *Vie*. Katkoff rispote par un article où il dit :

« A quoi bon attaquer ce qui est inattaquable ? L'esprit n'est-il pas cette étincelle divine qui marque la ligne infranchissable entre l'homme et l'animal ! N'est-ce pas l'infini qui est enfermé dans une forme définie ?

« Le sentiment ? mais le sentiment est une forme de la vie animale et ne devient humain que lorsqu'il est équilibré par l'esprit. »

Et plus loin il ajoute :

« Vous dites, Messieurs, que c'est l'esprit qui est la cause du mal. Mais, ne vous en déplaise, pourquoi donc vouloir voir l'esprit dans le côté pratique de la vie seulement ? Pourquoi voulez-vous l'appliquer à l'industrie, aux chemins de fer et aux machines à vapeur. Pourquoi n'admettez-vous pas Dieu au-dessus de la sensation ? Et cet autre élément de notre vie, le puissant moteur de nos actes, l'esprit qu'en faites-vous ? »

Très curieux encore le passage d'un article de Katkoff sur le dix-neuvième siècle dont il se constitue le défenseur en risposte à F. Glinka :

« Oh ! pauvre dix-neuvième siècle, on t'accuse dans le sybaritisme, dans la cruauté, dans l'égoïsme, tandis que tu ouvres les asiles, les hospices, tandis que tu abrites l'humanité souffrante sous l'aile de la miséricorde jusqu'ici inconnue. On juge le dix-neuvième siècle en ayant Paris pour point de mire ; mais pourquoi donc s'acharne-t-on à y voir seulement la débauche ? Pourquoi ne prend-on pas en considération cette bienfaisance admirablement organisée qui prouve la philanthropie large et de pure essence chrétienne ? »

Voici encore une lettre inédite de Katkoff adressée à M. Galakoff, au sujet d'une invitation à un dîner dont devaient faire partie Tourgéneff, Leonheff, Roudrauzeff, etc.

« Je considère comme un honneur pour moi votre aimable invitation, et je l'accepte avec joie pour pouvoir vous exprimer mon estime profonde, en face de tous ceux qui nous sont également chers et proches.

« En outre de toute l'admiration que j'ai pour vos qualités et vos mérites, personnellement votre souvenir m'est cher : à votre nom se rattachent les plus doux souvenirs de mes années de débuts. Et n'importe en quel temps et lieu nous nous rencontrerons ; nos mains se tendront cordialement l'une vers l'autre, et j'espère que notre amitié sera inaltérable. »

Dans une autre lettre datée du 31 janvier 1858, Katkoff, pressentant un revirement dans la vie russe, dit :

« La littérature va subir encore une dure épreuve. Combien de noirs pressentiments assaillent l'âme lorsqu'on y pense ? Dites-moi le mot de la fin ; que nous donnera cette éternelle jonglerie qui épuise nos forces ? Et nous avons beau offrir nos services au gouvernement ; on nous repousse, on nous dédaigne, etc. »

Glieb Ouspensky publie, dans le *Messager du Nord*, un article remarquable qui a pour tire : *Les Chiffres vivants*.

Comme toujours, dans ces esquisses, jetées nonchalamment sur le papier, ne poursuivant aucune idée arrêtée, l'écrivain se laisse entraîner au courant de ses visions ou de ses impressions, et presque inconsciemment donne un exposé de tel ou autre phénomène de notre *Vie sociale*. Le procédé d'Ouspensky est très simple. Un fait quelconque de la vie courante attire son attention ; aussitôt il cherche à l'expliquer par un autre appartenant à un ordre d'idées morales. Ou, au rebours, étudiant un phénomène purement psychologique, qui se manifeste dans des conditions spéciales, il le subordonne à des causes matérielles, et trouve un lien intime entre les deux.

Cela donne aux écrits de Glieb Ouspensky un cachet très personnel. Il ne

ressemble à aucun de ses contemporains ce qui ne veut pourtant point dire qu'il soit au-dessus de beaucoup d'entre eux.

Son esprit très fin et délié en même temps, l'aperçu juste, le jugement hardi et sûr en font un penseur de meilleure race.

On ne peut pas lire sans émotion ce passage où Ouspensky parle des femmes travaillant dans les fabriques :

« Sur un rocher de granit, dans une mer lointaine, la France a élevé une statue de la Liberté. Elle en fit don à l'Amérique.

« Sur un piédestal très élevé, une femme géante tient d'une main au-dessus de la tête un énorme phare électrique. Et, au loin, se déroulent les ondes lumineuses, perçant brouillards et nuages, se frayant une voie laiteuse au travers les flots qui vomissent la rage. Combien de saluts a-telle déjà apportés, cette statue immuable, aux voyageurs surpris par la tempête ! Combien de fois un navire en naufrage fixa-t-il le phare dans un moment de suprême espérance !

« Mais, au pied de ce phare de salut, les pauvres oiseaux pourchassés par l'ouragan en fureur, croyant y trouver un abri, s'écrasent parfois en se heurtant contre le granit sombre.

« Le lendemain d'une tempête, on a trouvé quinze mille cadavres d'oiseaux. Pauvres petits ! Ils ne savaient point que ce phare peut devenir un tombeau pour l'imprudent qui l'approche.

« Pareils à ces oiseaux voyageurs, nos moujiks poursuivent en aveugles une lueur fuyante qui les mène, par un chemin tortueux, aux bords des précipices. Et s'ils ne tombent pas morts comme ces oiselets, ils se heurtent si violemment au phare périlleux qu'ils s'en relèvent mortellement blessés. Ce fut l'impression que j'emportai, lors d'un voyage à travers la province de Boston, où j'avais étudié la vie des femmes dans les fabriques.

« Quelle désastreuse influence a sur la femme du peuple la fabrique, qui devient pour elle un terrible séducteur dont l'attrait est le *rouble* ardemment convoité. Témoin les fabriques de tabac, au sud de la Russie, qui enlèvent pour les plantations et pour les ateliers des milliers de jeunes femmes à leur parents ou à leurs maris.

« A Rostoff, plus de cinq mille femmes sont employées au nettoyage de la laine et ces cinq mille n'ont pas le droit, littéralement, de devenir mères.

« Un des fonctionnaires de la municipalité de Rostoff me disait que cette dernière paye quatre-vingts roubles à la maison des enfants trouvés à Nowotcherkask, pour chaque bébé abandonné par les fabriques de Rostoff. »

Il me souvient qu'il s'est passé un fait presque analogue, lors de l'ouverture des cours Bestoujeff pour l'admission des femmes dans les universités de Moscou et de Kieff. La seule différence est que les femmes d'alors n'étaient pas précisément du peuple. Là aussi la femme éclairée, comme la femme du peuple, voyait s'élargir le cercle trop restreint de son activité. Elle fuyait le vide de sa vie désœuvrée. Déséquilibrée, portant en elle tous les désirs de liberté folle comprimés par le régime claustral des *terems*, la Russe devenait étudiante pour assouvir tous les appétits brûlants accumulés par les siècles. Et nous avons eu pour résultats de ces studieux exercices plus d'enfants trouvés pendant ces premières années que de femmes médecins ou philosophes.

La femme du peuple fuyait la misère et portait en elle des appétits non moins âpres de liberté et de jouissance. Et l'une et l'autre, malheureusement, n'ont accru que le nombre de nos *déclassées*.

C'est à cette génération d'étudiantes qu'appartenaient la fameuse nihiliste Peronoska et Figuer, dont l'une fut pendue et l'autre s'est suicidée.

Non moins remarquable est le récit de M. Alboff dans la *Pensée Russe*, sous le titre : *Comment flambait le bois*.

Alboff y point un pessimiste russe qu'il ne faut pas confondre avec le nihiliste, lequel est un produit spécial, éclos sous l'influence allemande de Lassalle et autres.

Le type que nous présente Alboff est de la race des vrais Russes, de ceux dont M. Eugène Melchior de Vogué a donné une si remarquable pathologie dans ses *Histoires d'hiver*. C'est le Russe éclairé dont l'esprit scrute tout, et qui, porté par sa nature même à la mélancolie, devient splénétique. Il considère toutes les manifestations de notre vie sociale et politique avec un parti pris de mécontentement et trouve que tout dans notre vie se passe à rebours. Logique jusqu'au bout, ne trouvant aucun lien qui le rattache à l'existence, le pessimiste d'Alboff finit par le suicide; c'est encore selon lui la manière la plus simple d'en finir.

Le trait original du caractère du type que nous présente Alboff, c'est ce pessimisme constant, qui a commencé depuis que la conscience lui a permis de penser et comprendre, qui n'a pas sa cause dans le monde extérieur, dans les circonstances qui l'entourent, mais qui gît dans son âme, y ayant germé depuis toujours. Il se suicide, non par désanchantement ou par désespoir, mais tout simplement par ennui, à cause de ce vide que rien ne peut combler, même pas la réalisation de son amour.

La veille vaut mieux que le lendemain, et c'est là le point de départ du héros d'Alboff: il se suicide à la veille du bonheur de peur que le lendemain ne tienne ses promesses.

Et ce suicide vient si naturellement, qu'il perd même son côté dramatique; il est conséquent, forcément logique, et cette vie a flambé comme les dernières flambées du bois consumé.

Alboff appartient, par son talent de psychologue, à la famille des Dostoïeffsky dont il est un descendant direct. Pourtant j'oserai plutôt appeler Alboff un psychopathe qu'un psychologue, car il fait avec l'âme ce que les anatomistes font avec le corps, et tous les deux sont surtout spécialistes : l'un sacrifie le corps, ne voyant que l'âme; l'autre ignore l'âme, ne voyant que le corps, et c'est pour cela qu'il y a quelque chose d'incomplet dans le talent d'Alboff.

Dans sa dernière livraison, l'*Antiquité Russe* publie des souvenirs du prince Dabija, sous ce titre : *San Stefano et Constantinople.*

Les souvenirs du passé déjà éloigné, racontés par un témoin oculaire aussi distingué que le prince, sont d'un grand intérêt pour le public russe.

Ces pages écrites rapidement, sous forme de notes et d'impressions, racontent bien des détails inconnus ayant trait au campement de nos troupes sous les murs de Constantinople. Dix ans se sont écoulés depuis la paix de San Stefano, et tout ce qui touche à la question bulgare est de nouveau devenu une palpitante actualité. En plus, l'anniversaire fêté récemment en Russie du « San Stefano » donne un relief particulier aux souvenirs du prince Dabija où nous voyons la question au travers les incidents caractéristiques qui ont accompagné le San Stefano de 1878.

En lisant ces notes, les Bulgares se souviendront qu'il y a dix ans de cela, ils étaient la proie de foules ignorantes et superstitieuses, au prise avec un clergé oppresseur et âpre de gain, absolument aux abois. Ils ont été délivrés par les Russes. Mais il est temps de comprendre qu'il n'est pas sans danger pour eux d'écouter les on-dit prussiens.

IWAN RIENKO

L'HISTOIRE DE PARIS AU JOUR LE JOUR

Février 16. — « L'Académie des Spartiates, a dit, ce soir, Arsène Houssaye, assis en face de lord Lytton, ambassadeur d'Angleterre, dont on fêtait le retour en un banquet au Lion-d'Or, fut créée, comme toutes les belles choses, sans préméditation. Dieu n'avait prémédité ni la vigne, ni la rose, ni la femme. On a mis en gerbes des amitiés franches comme le blé. Dans chaque génération, les esprits fraternels s'appellent les uns les autres, quels que soient le devoir, le travail, l'aspiration contraire. L'harmonie se fait par les oppositions. Nous sommes soldats et poètes, artistes et rêveurs, historiens et hommes d'État. Nous sommes un monde et non une secte ; nous touchons à tout ».

Après cette définition charmante d'une académie qui réunit une élite d'hommes ayant à la fois le goût des lettres françaises et des choses parisiennes, A. Houssaye a rappelé que la fondation de ce dîner remontait à 1869, et était due à Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor et lui. Les Spartiates comptaient déjà deux ambassadeurs, Nigra et Read, quand lord Lytton, vice-roi des Indes, voulut, pour changer son menu, venir goûter au brouet des Spartiates de lettres.

« Nous voulons tous, a dit Arsène Houssaye, porter un toast au comte Lytton, non pas seulement parce qu'il a été vice-roi des Indes et qu'il est ambassadeur d'Angleterre, mais surtout parce que ce rare esprit de la famille des Bulwer, ce grand cousin littéraire de lord Byron, est un des meilleurs écrivains de l'Angleterre, par la poésie, l'imagination, l'ironie et l'humour. »

Et pour finir, le maitre a récité cette belle poésie de lord Lytton, qu'on dirait tombée de la plume de Byron :

L'IDÉAL ET LA POSSESSION

Un poète, un rêveur, adorait une étoile,
Et pendant tout le jour il attendait la nuit:
« O ma belle ! pourquoi, dans cet azur sans voile,
As-tu placé si loin tout ce qui me séduit ?
Étoile, mon idole, en ma nuit solitaire,
Ton cœur à tes amants ne s'est jamais livré.
Que ne puis-je un seul jour t'attirer sur la terre,
T'étreindre dans mes bras et mourir enivré ! »

Cet amour du rêveur toucha la surhumaine
Qui, délaissant pour lui son empire des cieux,
Descendit des hauteurs de sa sphère lointaine :
Une femme superbe apparut à ses yeux.

L'étoile en pâlissant se donna corps et âme.
« O mon amant, dis-moi lequel valait le mieux,
Le regard de l'étoile ou le sein de la femme ? »
Et l'homme répondit, le regard anxieux :

« — J'ai perdu, je le sens en mon âme inquiète,
Ce pur rayon du ciel que brûlait mon désir.
— Et moi, reprit la femme ivre encor de plaisir,
En me donnant à toi, j'ai perdu mon poète. »

Lord Lytton a répondu par une improvisation pleine d'humour :
«... En qualité de Spartiate, a-t-il dit, je pourrais être laconique ; en qualité

de diplomate je devrais être taciturne. Mais comment m'y résoudre dans une réunion aussi charmante ?

« Je ne sais plus quel philosophe prétend que la bouche a été donnée à l'homme pour trois choses : manger, causer et bâiller. Nous venons de fort bien diner, nous avons très agréablement causé. Je ne voudrais pas, par un discours vous faire accomplir la troisième fonction de la bouche.

« En tant que « Spartiate », je ne puis mieux terminer que par le mot historique et laconique du maréchal de Mac-Mahon : J'y suis, j'y reste ! »

18. — Il se mêle, bien sûr, un peu d'inconscient patriotisme à la rage actuelle des Français pour la jeune littérature russe.

La Puissance des Ténèbres, qu'on vient de produire à Paris avec tant de fracas, est-ce bien réellement le chef-d'œuvre que proclament à la fois l'enthousiasme des chauvins et celui des écrivains de l'école naturaliste ?

« Ce drame, dit très justement Ed. Lepelletier, est un tissu d'horreurs, et comme une caricature en noir de la vie. Il pue l'alcool, le sang et autre chose. Les personnages qui s'y abandonnent à la furie de leurs passions, sont des impulsifs, des maniaques. Il n'y a qu'un homme qui paraisse avoir le sens du juste, car il fait des semonces à son fils, et refuse l'argent de l'adultère; mais l'auteur a soin de faire un gâteux de ce vieillard vertueux. Tolstoï, avec son Akim, a traité la vertu comme Beaumarchais, avec Brid'oison, a traité la justice. »

De fait, *la Puissance des Ténèbres* est en opposition absolue avec toute la littérature russe contemporaine, pour la peinture de la vie du moujick.

20.— C'est un axiome pour les amateurs de théâtre que la scène française traverse une période de marasme. Le théâtre stagne. En vain l'Odéon, de temps à autre, tente un audacieux mais stérile effort pour se rajeunir avec la prose nouvelle et révolutionnaire d'un Shakspeare, sauce moderne. Quant à la Porte-Saint-Martin, lamentablement elle *Tosque* devant les banquettes, et finit même par y renoncer.

La scène française avait eu un instant d'espoir dans M. Antoine. Mais il va, dit-on, lâcher son Montparnasse pour un emploi dans un théâtre régulier. Il ne reste donc plus que M. Bodinier avec son Théâtre d'application.

Par bonheur, voici le fougueux Caran d'Ache qui fonde le *Théâtre des Ombres françaises*, sur lequel il va faire charger les derniers escadrons de la *garrrde !* lanciers, dragons, cuirassiers et tous les hussards de la *morrrt*, échappés aux grandes épopées du *Chat-Noir*, après le grand Waterloo du général Boulanger.

L'ingénieux et spirituel chroniqueur du *National* profite de ce que le grand capitaine Caran d'Ache n'a pas encore terminé son plan de campagne pour lui soumettre un projet d'où peut sortir le salut de la scène française. Notre confrère s'adresse à Caran d'Ache en ces termes : « Dans les coulisses du *Théâtre d'application*, vous trouverez, à côté des bonshommes en zinc qui vous servent pour vos ombres, d'autres petits bonshommes que M. Bodinier, le Claretie du lieu, nourrit de Racine.

« Trois fois par semaine, ces jeunes Mounet-Sully en sevrage sont livrés à la curiosité du public.

« Vous avez dû comme moi, mon cher Monsieur Caran d'Ache, assister à ces petites fêtes de famille, et vous avez sans doute remarqué que ces Eliacins n'avaient pas encore assez sucé de lait classique, à la mamelle qui est située rue du Faubourg-Poissonnière.

« En un mot ils ne sont pas assez mûrs pour rire avec Molière. Pourquoi alors, mon cher Monsieur Caran d'Ache, ne vous en serviriez-vous pas comme bonshommes de zinc ?

« Les élèves de première année du Conservatoire joueraient la comédie et la tragédie par geste, sans prononcer une parole. Les élèves de deuxième année, femmes, joueraient en récitant, et les élèves, hommes, leur donneraient la réplique par gestes seulement.

« Enfin, les élèves de troisième année, hommes et femmes, useraient — toujours par derrière le transparent — des gestes et des parole à volonté. »

Non, vrai ! Caran, c'est une idée à creuser. Si seulement tu peux décider Mlle X. et Mme Z., avec MM. K. et V., de la grande *Molière-House* à venir jouer les premiers rôles, ce sera autrement intéressant que là-bas, sur la place du Théâtre-Français !

21. — Un ami qui arrive de Berlin, me montre tout un lot de menus bibelots populaires, mis en vente dans cette ville, par les bijoutiers « patriotes », comme « souvenirs » de la terrible épreuve par laquelle passe en ce moment le royal malade de San Remo.

Il y a des médailles de laiton argenté, des couteaux, des pipes, des tabatières, des broches, des porte-plumes, des cadres pour photographies, des assiettes, des carnets, mille petits objets ornés du buste du prince, et d'une vue de la villa Zirio. Le tout porte écrit en lettres gothiques le nom populaire du prince « Notre Fritz ». Sur un bracelet, j'ai vu l'inscription nationale : « Dieu avec nous ! »

A la moindre dépêche de San Remo, annonçant une nuit plus mauvaise ou une nouvelle crise de toux, ces bijoux de la douleur publique, dont Berlin est inondé, reparaissent plus nombreux aux poignets, aux cous des femmes, sur les tables des salons, en breloques aux chaînes de montre, dans les mains de tout le monde.

Si les médailles « à la villa Zirio » se perdent dans la proportion des médailles ordinaires, il y en aura bientôt assez d'enfouies un peu partout, pour fournir le prétexte d'une grande énigme archéologique aux futurs collectionneurs de l'avenir. Il n'est pas très sûr que, dans trois ou quatre siècles, quelque savant académicien à lunette et à visière verte ne démontre péremptoirement, grâce à ces « souvenirs déterrés, l'existence d'un héros inconnu ou d'une divinité du nom mystérieux de Villa Zirio.

Comme les événements qui remuent profondément l'intérêt universel, l'agonie de l'infortuné prince allemand a mis en branle toutes sortes de naïves sympathies qui se traduisent parfois de façon bizarre et saugrenue.

Les indications anonymes de panacées et de remèdes sont innombrables.

De tous les points de l'Allemagne, les bonnes femmes, les rebouteurs et les sorciers envoient des formules, plus singulières les unes que les autres. Le consul allemand de San Remo reçoit à chaque courrier tout un chargement de ces remèdes extraordinaires.

Voilà quelques-unes des plus étranges parmi les dernières prescriptions conseillées : « Que le malade tienne dans sa main une grenouille vivante jusqu'à ce qu'elle meure. » — « Suspendez au cou du patient un petit chien, mort avant d'avoir ouvert les yeux. » — « Faire boire, au prince, de l'eau qui a lavé un cadavre de jeune vierge ! »

Brr ! Brr !

La réclame, comme bien on pense, n'y perd rien. Onguents, poudres, pillules, élixirs, eaux minérales, sans oublier les farines et les pâtes.

Et chacun des envoyeurs d'attendre un accusé de réception qui permette à l'industriel funèbre de faire ensuite graver sur ses boîtes ou flacons l'inscription rêvée :

« Fournisseur de S. A. I. le Kronprinz ! »

22. — On parle beaucoup des *Surprises du Divorce.* Voici les surprises du mariage.

Une veuve, en Suisse, vient d'épouser, à l'âge de soixante-seize ans, un jeune homme de vingt-neuf ans. L'épousée avait eu déjà dix maris.

La mariée n'ayant plus ni son père, ni sa mère, a été conduite à l'*hôtel* par un de ses petits-fils, âgé de vingt-sept ans. Tels sont les détails connus. Je devine le reste.

Le soir, après le bal, la mariée a été conduite jusqu'à la chambre nuptiale par une de ces petites filles, qui l'a couchée. Le jeune époux se tenait fiévreux, impatient, dans une pièce voisine. Une femme dont on est le onzième mari a droit à tous les respects — et si elle a de plus atteint sa soixante-seizième année, il semble qu'on inventerait de nouveaux respects.

La bonne femme, une fois bien bordée dans son lit nuptial, la plus jeune des petites-filles a pris le marié à part dans l'antichambre, et lui a fait, les larmes aux yeux, le petit discours de rigueur en pareille circonstance :

« Mon ami, je sais que vous êtes un galant homme... Votre femme est très impressionnable... Je compte sur votre prudence et sur votre courtoisie. — Je vous en prie, ménagez-la ! Ne brusquez pas grand'mère !...

25. — « *L'Union des Femmes peintres et sculpteurs a l'honneur de vous inviter à visiter son exposition, Palais des Champs-Elysées, du 22 février au 14 mars.* »

Comme le Tout-Paris artiste et mondain, j'ai passé, à ce ravisant petit salon, une délicieuse après-midi.

Beaucoup de talents dans cette exposition artistique, mais la palme est, sans contredit, méritée par les très remarquables pastels de Mme Claire Lemaître. Elle a, dans son expression des fleurs et des fruits, un naturel vraiment exquis. Il y a d'elle une poignée de roses blanches, roses et jaunes, jetées sans apprêt sur un plateau, avec une finesse de touche, une poésie délicate. Quelques œillets baignant dans l'eau d'un vase sont une gracieuse étude très poussée, d'un coloris sobre, ne visant pas à l'effet. Voilà qui repose des fleurs en papier, en cire ou en porcelaine dont nous assomment les peintres de fleurs de toutes les expositions. Mme Claire Lemaitre, montre dans l'art si féminin de ses pastels, une fraicheur, une élégance qui lui promet de beaux succès.

En peinture, à citer : des *Lilas*, de Mme de Goussaincourt; *Une famille de chats*, très spirituels, de Mme Henriette Ronner ; des *Boules de Neige*, de Mlle Marie-Louise Boitelet, puis *Un pont de moulin* et *Une gardeuse d'oies ;* des *Roses* et *Pivoines*, de Mlle Marie Adrien.

Après les fleurs, les fruits : Les *Raisins* et *Grenades* de Mme Julie Buchet font entr'ouvrir les lèvres, et des *Pêches*, de Mme Claire Lemaitre, qui font venir l'eau à la bouche, tandis que les *Oignons*, de Mlle Marie Cibot, vous tirent des larmes des yeux.

Voici maintenant la sculpture : *Psyché*, par Mme Léon Bertaux; un buste par Mme Clovis Hugues, la femme du fougueux poète-député; puis un buste très ressemblant d'un autre poète, Jean Rameau, et le buste superbe d'André Gill par Mme Laure Martin Coutan.

Tout le monde se demande, devant cette œuvre d'une vie saisissante, pourquoi le ministère n'a pas encore commandé à l'artiste un marbre du regretté caricaturiste.

2. — Un homme d'esprit, M. de Lacretelle, propose à la Chambre un petit bout de projet de loi contre l'incontinence des diseurs de rien.

« Chaque orateur n'aurait qu'une demi-heure, montre en main, pour convaincre l'assemblée de la justesse de ses idées. »

Hélas ! tous les gens qui ne parlent jamais se sont ligués avec ceux qui parlent longuement pour ne rien dire, et ils ont décidé qu'on continuera à empêcher de parler ceux qui ont quelque chose à dire.

3. — On a pour ministre de la guerre un brave homme de général qui ne s'occupe que d'une chose : faire une armée à la France pour le jour des grandes luttes, peut-être inévitables. Ce bon soldat vient de formuler un projet qui met en grand émoi tous les stratèges et statisticiens d'outre-Rhin. Il s'agit de créer des inspecteurs généraux de corps d'armée dont l'installation aurait pour effet d'assurer la mobilisation, et auxquels on devrait peut-être le succès des premières opérations militaires en cas de guerre. Tout le monde s'est félicité, pendant une huitaine, de l'heureuse initiative du général Logerot. Seulement, quand le ministre est venu proposer à la Chambre de rendre le projet réalisable en votant les fonds nécessaires, Messieurs les députés ont réfléchis :

« Inspecteurs généraux ! Hum ! Qui nous dit que ce ne sont pas là de futurs conspirateurs contre la « souveraineté » de la Chambre ? Voilà une proposition qui n'est pas suffisamment claire ! »

Et le projet a été renvoyé aux calendes grecques.

Aussi, de l'autre côté du Rhin, on se frotte les mains. C'est toujours ça de gagné !

Mars 1er. — M. Wilson est condamné à deux ans de prison, plus une amende de 2,000 francs.

C'est encore dans les couloirs de la Chambre qu'on a le mieux tiré la morale de ce jugement :

— Eh bien! M. de Cassagnac, a dit ironiquement M. Clovis Hugues, j'espère que vous ne direz plus de mal de la magistrature républicaine?

— Détrompez-vous, a répondu le député du Gers. « Votre » jugement prouve que toutes mes accusations contre la magistrature épurée étaient au-dessous de la vérité. Ces gens-là qui, depuis neuf ans, étaient à plat ventre devant M. Grévy et son gendre pour obtenir leurs faveurs, se vengent aujourd'hui de leur bassesse. C'est écœurant.

— On peut maintenant s'attendre à tout, a dit M. Dugué de la Fauconnerie. Vous savez ce dessin de Gavarni, représentant une vieille femme à laquelle deux jeunes gens viennent de faire la charité et qui les remercie par ces mots : « Dieu vous garde de mes filles! » On peut dire aujourd'hui : « Dieu vous garde de nos magistrats! »

— J'ai été procureur de la République et préfet de police, dit M. Andrieux... J'ai pu voir alors des choses telles... que je suis absolument de votre avis.

— Que M. Wilson ait attrapé six mois ou dix ans, dit M. Ranc, cela m'est égal. Mais, dans son cas, il n'y a pas la moindre tentative d'escroquerie; c'est mal jugé, voilà tout.

— Ce n'est pas M. Wilson qui est condamné, c'est la magistrature actuelle. Il faut, à présent, afin d'être logique, voter le projet de Basly, *l'élection des juges*. Puisque c'est la rue qui dicte les arrêts, c'est à la rue de nommer les magistrats. (Opinion de M. de Blowitz.)

— C'est insensé! dit M. Jullien. Voilà ce que c'est que de vouloir créer un délit qui n'existe pas dans la loi. Le tribunal condamne M. Wilson pour l'affaire Crespin de la Jeannière qui n'a pas été décoré et qui est rentré dans les cinq mille francs qu'il avait versés; il l'acquitte pour l'affaire Legrand qui a versé de fortes sommes et qui a été décoré! Comprenne qui voudra ce galimatias. Malgré ma longue carrière d'avocat, je m'en sens incapable!

— M. Wilson a été condamné plus sévèrement que nous ne le croyions, dit M. de la Ferronays, mais pas autant qu'il le mérite. On ne trafique pas de la Légion d'honneur.

Un maître légiste a résumé la question en ces termes :

« Que de députés doivent être en ce moment dans leurs petits souliers!

« Le Parlement a empiété sur le domaine judiciaire en prescrivant l'enquête Wilson. La justice empiète sur le domaine législatif en frappant M. Wilson pour un délit qui n'existe pas dans le Code.

« On sait où ces choses-là commencent; on ne sait jamais où elles s'arrêtent. »

Quant à l'opinion publique, le chroniqueur Edmond Deschaumes, la formule en ces termes fort sensés :

« On accueillera désormais avec plus de circonspection le courtier véreux qui vient offrir à domicile, aux honnêtes et naïfs bourgeois, son influence et ses croix. On sait maintenant, quand on s'embarque avec lui pour les portes dérobées de la Légion d'honneur, qu'il y a un embranchement sur Mazas. — Tout le monde descend! »

4. —

On entend sous l'ormeau
Les échos les plus beaux :
« Non Boulang' n'est pas mort (*ter*)
« Car il vit encor! (*bis*) »

Le Bonaparte de Paulus et de M. Mermeix, qui, depuis le jour de sa « passion »,

faisait le mort au sépulcre de Clermont-Ferrand, vient de ressusciter, à la voix de cinquante-cinq mille « peuple souverain » qui lui ont commandé en langue électorale : « Ernest! réveille-toi et lève-toi! »

Et voilà aussitôt la grande querelle rallumée.

— A bas Boulanger! A bas le dictateur! A bas! Qu'on l'exile, qu'on l'expulse!

Ceux là sont le clan des bavards parlementaires.

— Vive Boulanger! C'est Boulange qu'il nous faut!

Ceux-là c'est la foule, dans laquelle se sont glissés quelques bons Français, qui commencent à en avoir assez du régime des avocats incapables.

On va donc recommencer à ergoter en tous sens sur l'influence et la popularité du « Saint-Arnaud de café-concert ». Les uns nous diront gravement, avec *Figaro*, qu'un Boulanger d'Épinal a remplacé dans les chaumières de France la vieille redingote grise d'autrefois. Les autres, plus sceptiques, souriront en affirmant que c'est le Barnum des pastilles Géraudel qui fait les fonds de la *Cocarde*, le nouvel « organe » annoncé pour prêcher la bonne parole du grand général. Des deux côtés, on s'extasiera sur les raisons de ce « prestige » du général.

Un député, homme d'esprit, observateur par métier et par tempérament, qui revient d'une grande tournée à travers la province, classait aujourd'hui, devant nous, en deux groupes très distincts les partisans de Boulanger :

« Tout » le peuple des campagnes est pour lui.

Dans l'Est patriote, on dit : « Nous voulons Boulanger, parce qu'il nous rendra l'Alsace et la Lorraine! »

Dans le Midi prudent, on crie : « Vive Boulanger! Avec lui nous sommes sûrs de la paix. Les Allemands ont trop peur de lui. Jamais ils n'oseront lui déclarer la guerre! »

Et c'est cela qu'on appelle la grande voix du suffrage universel!

6. — Une jolie, mais cruelle définition par le baron de Vaux :

« Dans les ditionnaires, bonheur est un substantif; dans les livres de la vie, c'est un verbe qui se conjugue : au passé c'est le souvenir, au futur, c'est l'espérance.

« Il n'y a pas de présent. »

8. — Il y a au moins un homme dans Paris auquel le terrible Conseil municipal de l'Hôtel de Ville n'a pas le don de faire peur. C'est M. Lefèvre-Roncier qui donne aux Parisiens l'exemple très drôle de son indifférence dédaigneuse pour la fureur stérile des nos bons édiles.

M. Lefèvre-Roncier est lui-même conseiller municipal. Dénoncé il y a quelques mois par ses collègues, comme ayant tripoté et « pot-de-viné » avec je ne sais plus quels fournisseurs municipaux, il a fait laver son linge au palais. La justice a mis ses besicles, examiné l'accusation, et renvoyé l'inculpé à son banc de conseiller, avec un certificat de bonne vie, mœurs et intégrité.

Mais, les collègues de Lefèvre-Roncier, tous gens d'un pointilleux rare sur la question de délicatesse, ne s'en montrent pas moins indignés à la pensée d'être obligés de siéger aux côtés d'un homme qui fut soupçonné et accusé à la barre.

Ils réclament à grands cris la démission de Roncier. Mais celui-ci, réélu par son quartier, entend discuter, voter et légiférer pour sa part. De là, dans la salle des séances, quelques scènes épiques. On a commencé par des coups.... d'éloquence, et Lefèvre-Roncier, en butte à la fureur de tous ses collègues, a fini par tirer de sa poche tranquillement un petit revolver à la Yankee.

Dans la dernière assemblée, le président du Conseil a cru trouver une solution digne. Dès qu'il a constaté la présence de la brebis galeuse, il a noblement levé la séance, et tout le monde est sorti de la salle. Ce procédé nouveau inspire aux graves *Débats* une idée fort ingénieuse :

« On pourrait, dit le journal de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, tirer un très bon parti de M. Lefèvre-Roncier et de l'effet que sa présence produit sur ses collègues. Au cours d'une séance agitée, quand le préfet de la Seine, ou le préfet de police, ne saurait plus à quel saint se vouer, il menacerait les pertu

bateurs de faire venir M. Lefèvre-Roncier ; au besoin il mettrait cette menace à exécution. La salle reviendrait sur-le-champ, et tout rentrerait dans l'ordre Dans les grandes occasions, on installerait M. Lefèvre-Roncier en permanence à l'Hôtel-de-Ville ; le Conseil municipal prendrait alors des vacances forcées. Voilà peut-être la vraie solution de la question municipale. »

— Nous fûmes hier quelques journalistes parisiens qui avons eu une bonne heure de spectacle gratuit tout à fait amusant.

Dans une arrière-boutique de marchand de vin de l'avenue Victoria, une académie de communistes joyeux tenait des agapes d'amitié auxquelles ils nous avaient fait l'honneur de nous inviter.

Nous partagions le privilège de cette flatteuse distinction avec plus d'un citoyen de marque : le citoyen Carnot, le citoyen Floquet, les citoyens Vaillant, Barodet, Schœlder, Camelinat et quelques autres illustrations de la République. La sincérité m'oblige à dire que ces « messieurs » s'étaient d'ailleurs tous fait également excuser.

Le citoyen Chardon présidait, à une table où les espèces de la communion démocratique se présentaient sous forme de figues sèches, de fromage de Brie, de cervelas à l'ail. Le tout était harmonieusement disposé sur des assiettes, avec deux ou trois pains joko d'une aimable et engageante longueur. A chaque nouveau venu, le président offrait un verre de vin, priant l'hôte de porter la santé de l'Humanité. Le succès fut pour un reporter du *New-York Hérald*. Le président Chardon salua en lui le représentant de la Grande République sœur du Nouveau-Monde.

Puis, le citoyen Chardon commença un discours. Bien que possédant une fortune de 300,000 francs environ, il était l'ennemi juré de l'égoïsme individuel, aussi bien en fait d'argent qu'en fait de privilèges sociaux. Et le citoyen Chardon expliqua sa pensée : « Il faut détruire toute la société actuelle. (*Applaudissements.*) Le mécanicien n'est rien sans le paysan, et Rothschild lui-même, symbole inique de la propriété, n'a aucun droit à l'argent qu'il détient. »

Un interrupteur demanda si les paresseux devaient avoir les mêmes droits que le travailleur laborieux ? Le citoyen Chardon, sans hésitation, répondit : « La paresse est une maladie que la société doit guérir. »

Beaucoup d'autres interruptions se produisirent ; mais Chardon avait réponse à tout, en disant qu'il était un homme de 1830 et de 1848. « Ce fut une erreur d'après lui de brûler l'Hôtel de Ville, maison commune des Parisiens. Pour les Tuileries, par exemple, on a bien fait. Car on a détruit le nid dans lequel la royauté pouvait encore déposer ses œufs empestés. » (*Applaudissements.*)

Sur cette péroraison, la parole fut donnée aux citoyens artistes : chants et poésies. On devine le ton des uns et des autres.

Après cet intermède, Chardon reprit la parole pour dire « qu'une bonne guillotine, avec quelques têtes coupées, avancerait beaucoup les affaires. Du reste le jour est proche où tout le monde pourra voyager gratis en chemin de fer, où l'omnibus sera à la disposition des citoyens, où le travailleur pourra arrêter le « sapin » vide, et se faire déposer à son atelier ou au logis ».

Chardon termina cette petite fête de famille et la description de ce futur âge d'or par quelques mots aimables à l'adresse du sexe charmant, « qui doit être protégé et libre de laisser parler son cœur, sans entraves du mariage civil ou religieux. »

Il ajouta que « Mme Chardon ne partageait pas cette manière de voir, ni ses filles non plus. Mais il ne désespérait pas de les convertir ».

Et l'orateur nous a congédiés sur cette délicieuse perspective, nous laissant le souvenir d'une des meilleures soirées que nous ait procurées le carnaval de 1888.

SAINT-JEAN

CARNET PARISIEN

15 mars 1888.

Enfin l'hiver si long, si froid cette année, a pris fin ! Le soleil nous a gratifiés de quelques pâles rayons qui ont suffi pour fondre la neige. Vraiment, pendant quelques jours, nous avons pu nous croire en Russie, tout près de nos sympathiques amis. Nous avons vu reparaître les chères violettes, les roses de Nice et toutes ces fleurs qui sont la parure de notre Paris, de nos demeures si attristées lorsque la jardinière ou les vases en sont sevrés. Le printemps ne nous paraitra bien plus doux encore après ces frimas si rares à notre climat. Le muguet, cette ravissante petite plante au suave parfum, va, elle aussi, reparaître. Comme cette petite clochette teinte le réveil du printemps et des beaux jours !

Son parfum embaume si agréablement nos appartements que nous voudrions l'emporter partout avec nous : il dure si peu. Rien n'est plus facile, grâce à la maison Violet, qui est arrivée à en extraire l'essence avec une perfection dont le succès a couronné les efforts, tant en France qu'à l'étranger.

Partout les produits de cette maison sont connus et appréciés, et ce n'est que justice, car les perfectionnements qu'elle a apportés dans la distillation des fleurs lui permettent d'obtenir des parfums d'une finesse extraordinaire, inconnue jusqu'à ce jour. Employez donc en cette saison l'essence de muguet, la poudre au muguet, le savon au muguet, imprégnez vos vêtements de cette odeur qui plait toujours est à tous. Je vous rappelle aussi, belles lectrices, les quatre nouveaux parfums que vient d'éditer cette maison : la violette blanche, la fleur de lotus, l'extrait de mélilo et le ki-loé. Ces extraits sont appelés à avoir sûrement le même succès que le muguet des bois. A vous de choisir celui qui vous plaira davantage, tous sont également fins et délicieux.

Pour les personnes qui craignent les odeurs, ou qui, trop nerveuses, ne peuvent les supporter, je recommande toujours le savon de thridace et le savon à la veloutine, les plus hygiéniques pour l'épiderme. Il est de toute importance de n'employer pour la toilette que des produits dont la fabrication soit irréprochable. On est souvent étonné de voir la peau se gercer, se rider; cela tient à la parfumerie qui, mal préparée, devient si nuisible à la beauté. Hélas ! les années, en s'accumulant sur nos têtes, laissent assez de traces de leur passage. Prenons au moins toutes les précautions pour éviter d'avoir à réparer trop tôt des ans l'irréparable outrage. Il est vrai que le raffinement que nous apportons dans les soins de notre toilette, rendent les outrages réparables, ou plutôt les suppriment complètement. Ainsi, la calvitie, cette horrible chose, n'existe plus, ou tout au moins ne parait plus. Tout nous quitte avec l'âge, et trop souvent nos cheveux sont les premiers, les ingrats que nous aimons tant, qui sont une des plus belles parures de la femme ! Depuis l'origine du monde, et chez tous les peuples, la beauté des cheveux a été l'ornement de la femme. Depuis Ève, à qui la chevelure dut servir de manteau après sa première faute, toutes, nous avons mis une certaine vanité à étaler nos cheveux, à nous en parer. Aussi voyons-nous, depuis les temps lesplus reculés, les déshéritées de ce côté emprunter ce qui leur manquait. La perruque a atteint aujourd'hui un degré de perfection tel, qu'elle est absolument invisible. M. Lenthéric*, est, en ce genre comme en toute chose pour ce qui tient à la coiffure, un artiste parfait. Il a créé la perruque hygiénique pour dames âgées qui fait absolument illusion. Et comme il sait adapter la coiffure au type de la physionomie, comme son bandeau tombe bien sur les tempes, léger et doux au visage; il vous indiquera, Mesdames, le moyen d'avoir toujours ces beaux cheveux blancs, soyeux, souples. D'ailleurs, la qualité des produits qu'il emploie, la perfection de leur préparation sont la meilleure garantie.

Mais je parle des cheveux blancs; il arrive souvent à de fort jeunes femmes de perdre aussi leurs cheveux, à la suite d'un chagrin, d'une maladie, ou seulement d'une maladie du cuir chevelu. Ils reviendront certes, la cause de leur chute ayant cessé. En attendant, impossible de se coiffer, de se montrer ainsi, et souvent le docteur ordonne de raser entièrement la tête : c'est un grand sacrifice

---

* C'est bien 243 et 245, rue Saint-Honoré, que demeure Lenthéric, le coiffeur à la mode. C'est par erreur que nous avions, en février, donné le numéro 247.

auquel il faut consentir dans l'espoir de voir repousser cette forêt tant regrettée. Dans ce cas, M. Lenthéric est encore le sauveur; il confectionne des perruques absolument assorties à la nuance de vos cheveux, et avec lesquelles vous pourrez échafauder quelque coiffure que vous vouliez.

Une seule recommandation dans tous les cas : faites raser toute la tête, sauf près des tempes et à la nuque, où il est nécessaire de laisser quelques mèches qui, se mêlant à la perruque, rendront l'illusion complète même à l'œil le plus inquisiteur.

Je vous ai beaucoup parlé, dans ma dernière chronique, des corsets de Mme Josselin, de leur perfection comme coupe, de leur grâce et de la beauté des différents tissus employés, soit assortis aux toilettes de jour ou de bal, soit en simple coutil pour le matin. Ce que j'ai oublié de vous dire, c'est que cette fée (comme je l'ai nommée) se charge aussi de confectionner la plus fine et la plus belle lingerie. Elle vient de créer deux nouveaux modèles que je vais tâcher de vous décrire, mais dont je ne vous donnerai certes qu'une bien faible idée, tant ils sont idéalement jolis. C'est d'abord une chemise de jour, forme bébé, en fin lin; la gorge est toute plissée, à peine un centimètre d'épaulette, et pour garniture une petite valenciennes. Ce modèle sied à merveille, il est gracieux au possible et d'une distinction parfaite dans sa simplicité.

Puis une chemise de nuit forme chimère, en batiste rose ou bleue, avec col rabattu garni d'un point d'épine blanc. La manche, d'une forme toute spéciale, est d'une grande originalité. Cette chemise plus fantaisie, a cependant aussi un vrai cachet et convient aux jeunes femmes qui veulent suivre la mode sans tomber dans les excès d'exagération toujours moins comme il faut.

Du reste, vous pouvez toujours vous fier au goût parfait de Mme Josselin, ses clientes n'ont jamais eu qu'à se louer des conseils qu'elle leur a donnés et des objets qu'elle leur a adressés même sur une simple demande par correspondance.

Maintenant que nous avons bien causé toilette et accessoires, parlons de choses plus sérieuses. Nous sommes en carême, et beaucoup de femmes, encore aujourd'hui, se retirent du monde peu ou prou pendant cette quarantaine. Il faut donc occuper les soirées encore longues; au coin du feu on est quelquefois solitaire. Pénélope attendait Ulysse en brodant, nous dit l'histoire. Combien de Pénélopes parisiennes attendent aussi leurs Ulysses. Hélas! ils ne guerroyent pas, mais le cercle les retient tard. La légende nous dit aussi que l'épouse fidèle défaisait son ouvrage à mesure qu'elle le voyait près de finir, et que sans cesse elle le recommençait. Pourquoi cela? Je m'imagine que c'est parce qu'elle n'avait pas des modèles bien variés, ni des outils bien perfectionnés; sans cela elle eût trouvé mille autres moyens pour éloigner les prétendants. Je suis bien certaine que si elle eût pu visiter un magasin comme celui d'Henry, faubourg Saint-Honoré, Ulysse eût trouvé à son retour un palais rempli de travaux artistiques sortis des mains de son épouse.

Eh bien, Pénélopes modernes, allez voir les ravissantes tapisseries copiées sur d'anciens morceaux de l'époque de Louis XIV; vous trouverez une véritable collection d'ombrés à exécuter avec des soies orientales rivalisant d'éclat avec la soie de Chine; et quelle variété dans les tons, depuis le rose mourant jusqu'au rouge pourpre, le lilas tendre jusqu'au violet le plus foncé, et les verts et les ors! Le canevas lui-même est une imitation parfaite du canevas sur lequel on travaillait autrefois. Tout l'ouvrage est préparé, tracé, il ne faut qu'un peu de goût pour réussir de charmants travaux, bandes pour portières, coussins, prie-Dieu, lambrequins, etc.

Avec un peu de courage et de patience, on peut constituer un mobilier artistique de grand style... Si la tâche vous paraît longue, bonne maman qui garde souvent son fauteuil vous aidera; elle a encore de bons yeux et un lorgnon si parfait.

Il y a encore les broderies de Cordoue avec application sur satin bronze ou cuivre; ce travail, d'une exécution facile, est d'un bel effet. Avec les broderies ferrures acier et or sur velours quinzième siècle, on voit revivre les beaux travaux du temps de François Ier avec lequel nulle époque ne peut rivaliser pour la somptuosité.

Courage, Mesdames, et prouvons que nous sommes les dignes filles de ces aïeules qui nous ont laissé de si beaux travaux, qu'on se dispute aujourd'hui à grands coups d'enchères.

FRANCILLON

BULLETIN FINANCIER.

La liquidation de février s'est passée sans encombre ; l'argent a été abondant et les reports faciles.

Rien de ce qu'avaient escompté les baissiers ne s'est produit : ni la guerre en Orient, ni la mort du Kronprinz, ni le renversement du ministère Tirard, que personne ne veut prendre à son actif, à cause sans doute du peu de mérite qui en résulterait. La Bourse verrait cependant avec plaisir ce ministère de rencontre faire place à un ministère fort, ayant un programme bien défini et, par-dessus tout, capable de sauvegarder nos intérêts par des réformes à l'intérieur, et à l'extérieur par une politique plus nette, plus digne et plus soucieuse de raffermir les sympathies que l'on peut avoir pour nous.

Les spéculateurs à la hausse ont donc triomphé, et le cours de compensation du 3 0/0 a été fixé à 82,40, soit 75 centimes au-dessus du cours de compensation de fin janvier.

On ne pouvait guère prévoir au commencement de l'année que la rente ferait en mars 82,50, alors qu'on ne parlait que de conflits, d'armements, de guerre prochaine. Aujourd'hui on commence à se dire que ce sera pour 1889, on reprend courage, et ce, malgré l'agitation du marché des valeurs de cuivre, la rupture des négociations entre la France et l'Italie et la chute des fonds russes à Berlin.

De ces trois motifs de baisse, nous ne retiendrons que les deux derniers.

On s'attendait à une prorogation du traité de commerce avec l'Italie, et, dans cette prévision, on avait vendu beaucoup de rente italienne. La guerre de tarifs a donc commencé ; mais nous croyons qu'elle ne saurait durer longtemps, en dépit de M. Crispi et de son maitre Bismarck. Quand elle verra le tort qui va en résulter pour son commerce et ses finances, quand elle s'apercevra qu'elle ne trouvera pas en Allemagne l'appui indispensable des capitaux de placement qu'elle avait trouvé si puissant en France, l'Italie sera amenée à faire de nouvelles ouvertures, mais peut-être alors cet appui lui sera-t-il ménagé davantage.

Les fonds russes, en effet, tendent à s'acclimater chez nous, et certes le crédit de la Russie vaut bien celui de l'Italie. Le rouble et les fonds russes sont en baisse, il est vrai, à Berlin, mais ce n'est là qu'une réponse à la chute de la lire et de la rente italienne à Paris. Il rentre d'ailleurs dans les plans de M. Bismarck de faciliter en Italie le placement de sa rente sur les marchés allemands, et d'amener la dépréciation des fonds russes. Par cette dépréciation, il espère, au moment même où il prête ouvertement son appui à la Russie pour le règlement de la question bulgare, amener le gouvernement russe à faire des concessions dans le cas où la conférence projetée pour ce même règlement se réunirait. Il veut surtout empêcher la Russie de contracter un emprunt, et le voyage de son fils à Londres n'aurait pas d'autre but.

Ce n'est pas d'ailleurs la première fois que M. de Bismarck use, à l'endroit de *l'excellent allié* de son maitre, de tout un système d'hostilités financières.

On se souvient que, il n'y a pas très longtemps, le monde des affaires fut surpris par une baisse brusque et imprévue sur les fonds russes. On crut, dans le premier moment, à l'exécution de quelque spéculateur malheureux ; mais la baisse continua et s'aggrava, et les causes en furent bientôt connues. M. de Bismarck avait été informé que le gouvernement russe songeait à négocier un emprunt qui servirait de base à la conversion et peut-être à l'unification de la dette russe, et que des pourparlers étaient engagés.

Cet emprunt aurait mis entre les mains de la Russie des fonds qui auraient pu recevoir un autre emploi que la conversion de la dette, et M. de Bismarck, toujours défiant, jugea prudent de faire échouer les projets de la Russie. Il pesa sur les banquiers et sur les établissements de crédit qui sont dans sa dépendance, pour que la vente des fonds russes fût généralisée, et il donna l'exemple en faisant

vendre les titres compris dans le fameux fonds des reptiles. Il recommandait, en même temps, l'acquisition des fonds italiens et espagnols, qu'il fallait, disait-il, acclimater en Allemagne, afin de faire de Berlin le grand marché financier de l'Europe.

Cette campagne de M. de Bismarck n'eut qu'un succès momentané. Les rentes russes baissèrent assez notablement; mais la France, la Hollande et l'Angleterre achetèrent à bon compte tout ce que les Allemands vendirent et les cours se relevèrent.

Tout à coup, la baisse a reparu, ce qui est une preuve que les rapports entre la Russie et l'Allemagne ne sont meilleurs qu'en apparence; elle s'est continuée sous l'influence de mesures prises par le gouvernement de Berlin, telles que la surélévation des droits sur les céréales et les sucres, et l'exclusion dont le commerce allemand, même sur la frontière, a frappé le papier de la Russie. Le rouble est descendu tout près de deux francs, subissant ainsi une dépréciation de près de moitié, en pleine paix, et sans dépenses extraordinaires de la part du gouvernement.

Y a-t-il dans ce fait, dont les causes sont percées à jour, de quoi porter une atteinte sérieuse au crédit et aux intérêts de la Russie? L'exemple des États-Unis et de l'Autriche, qui ont passé par le régime du papier-monnaie, dont le papier-monnaie a subi des dépréciations de 50 et de 60 pour cent, et dont les affaires se sont rétablies avec de l'ordre et de la sagesse, est là pour rassurer les porteurs de fonds russes qui auraient des inquiétudes. Il faut rendre cette justice au gouvernement russe, que ses finances sont bien ordonnées, qu'il est économe, et qu'il publie des budgets sincères dont l'équilibre est réel. Si le Czar demeure fidèle à sa politique pacifique, il n'est pas douteux que la Russie comblera le vide fait dans sa circulation métallique par les énormes dépenses de la dernière guerre, et le rouble remontera, en dépit de toutes les machinations de M. de Bismarck.

La Bourse a appris sans émotion, je dirai même avec indifférence, la mort de l'empereur Guillaume. Cet événement était d'ailleurs escompté depuis plusieurs jours et les nombreux ordres venus de Berlin exécutés déjà.

La Bourse de Berlin est fermée, mais les cotes de Vienne et de Francfort témoignent d'une incontestable solidité. Chez nous, on a débuté en avance sur les cours de le veille et on reste ferme jusqu'à la fin.

Canal de Panama. — A l'assemblée de Panama, l'énergique unanimité avec laquelle toutes les propositions de M. de Lesseps ont été votées, ont trompé l'attente des baissiers; la Bourse a salué par la hausse cette manifestation et les baissiers ont dû payer au parquet et à la coulisse des dépôts qui ne leur présagent pas un avenir agréable.

Nous connaissons maintenant les conditions de l'émission partielle qui va avoir lieu. La date est fixée au 14 mars. Les 350,000 obligations nouvelles de cette série sont émises à 460 francs et rapporteront 30 francs par an avec des coupons trimestriels et seront toutes remboursables à 1,000 francs, ce remboursement à 1,000 francs étant dès à présent garanti par un dépôt de rentes françaises.

Ainsi, quoi qu'il puisse arriver, les souscripteurs ne pourront jamais perdre la plus petite partie du capital qu'ils apporteront, et ils seront absolument sûrs de toucher ce capital, après avoir touché un intérêt d'un peu plus de 6 0/0 l'an. Les souscripteurs acquerront, en outre, un privilège pour l'émission des obligations à lots que M. de Lesseps a demandé l'autorisation d'émettre. Dans ces conditions, le succès de cette émission partielle ne peut être que très grand. On ne voit guère, en effet, de placement plus sûr et plus avantageux : c'est la sécurité, quant au capital, de la rente française, appuyant un revenu annuel de 6 0/0 avec toutes les chances de l'avenir de l'entreprise et la certitude absolue d'un remboursement à 1,000 francs des 460 francs apportés. *P. GERVAIS*

Le Gérant : JEHAN SOUDAN

Paris. — Soc. d'Imp. PAUL DUPONT (Cl.). 12.328.

TABLE DES MATIÈRES

TOME II

JANVIER 1888. — N° 4.

FÉVRIER 1888. — N° 5.

MARS 1888. — N° 6.

Paris. — Soc. d'Imp. PAUL DUPONT, 41, rue du Bouloi (Cl).

Librairie Académique DIDIER-PERRIN et Cie, Éditeurs

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, PARIS.

VIENNENT DE PARAITRE :

MÉMOIRES
D'UN
ROYALISTE

PAR

LE COMTE DE FALLOUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Deux beaux volumes in-8°, enrichis de deux portraits en taille-douce, gravés l'un par DUJARDIN, l'autre par ARMAND-DURAND, d'un fac-similé d'autographe, etc.

Prix des deux volumes : 16 francs.

Il a été imprimé : 40 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder, avec double état des portraits . . . . **40 fr.**
— 20 exemplaires numérotés sur papier Watmann, avec double état des portraits . . . . **80 fr.**

SÉANCE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE DU 19 JANVIER

DISCOURS DE RÉCEPTION DE M. GRÉARD
RÉPONSE DE M. LE DUC DE BROGLIE

Une brochure in-8°. — Prix . . . . 1 fr.

ŒUVRES DU COMTE DE FALLOUX

AUGUSTIN COCHIN. 4e édition. 1 volume in-18, avec beau portrait gravé. . . . . 3 fr. 50
L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS. 2e édition. 1 volume in-18. . . . . 2 fr. 50
MADAME SWETCHINE. Sa Vie et ses Œuvres. 15e édition. 2 volumes in-18. . . 8 fr. »
LETTRES DE Mme SWETCHINE. 5e édition. 3 forts volumes in-18. . . . . 12 fr. »
Le même. 3 volume in-8°. . . . . 22 fr. 50
CORRESPONDANCE DU R. P. LACORDAIRE ET DE Mme SWETCHINE. 10e édition. 1 volume in-18. . . . . 4 fr. »
— *Le même.* 1 volume in-8° . . . . 7 fr. 50
ÉTUDES ET SOUVENIRS. 2e édition. 1 volume in-18 . . . . 3 fr. 50
— *Le même.* 1 volume in-8° . . . . 7 fr. 50

ŒUVRES DU COMTE LÉON TOLSTOÏ

LA PUISSANCE DES TÉNÈBRES. 2e édition. 1 volume in-18. . . . . 3 fr.
KATIA. 10e édition. 1 volume in-18. . 3 fr.
DEUX GÉNÉRATIONS. 4e édition. 1 volume in-18. . . . . 3 fr.
LA MORT. 6e édition. 1 volume in-18.. 3 fr.
A LA RECHERCHE DU BONHEUR. 7e édition. 1 volume in-18 . . . . 3 fr.
MES MÉMOIRES. 2e édition. 1 volume in-18 . . . . 3 fr.
POLIKOUCHKA. 2e édition. 1 volume in-18 . . . . 3 fr.
IVAN L'IMBÉCILE. 2e édition. 1 volume in-18 . . . . 3 fr.

CANAL DE PANAMA

ASSEMBLÉE EXTRAORDINAIRE DU 1er MARS 1888

Le rapport **in extenso** *est envoyé à toute personne qui le demande à la Compagnie, rue Caumartin,* 46, *à Paris.*

EXTRAIT DU RAPPORT

DE

M. FERDINAND DE LESSEPS

Nous vous avons convoqués extraordinairement pour vous exposer la situation de l'entreprise et vous soumettre les moyens que nous avons adoptés pour ouvrir le Canal à la grande navigation en 1890.

Nous ne laisserons dans l'ombre aucun détail ; nous répondrons à votre confiance, comme nous l'avons fait jusqu'ici, en ne vous dissimulant rien.

En venant en si grand nombre à cette réunion, vous avez témoigné une fois de plus de votre énergique persévérance. Vous défendez votre bien contre les assauts réitérés d'adversaires sans scrupules, avec un calme qui, je dois le dire, étonne le monde.

C'est que votre confiance est éclairée : sachant la vérité, vous ne vous laissez surprendre par aucune manœuvre.

Nous livrons nos derniers combats.

Vos adversaires redoublent d'activité, parce qu'ils savent que le succès est proche. Nous combattrons ensemble avec nos mêmes armes, avec « la vérité et l'honnêteté unies à la persévérance », et nous resterons les maîtres de notre entreprise.

Vous n'avez peut-être pas oublié cette parole prononcée le jour où le Congrès international de 1879 votait l'exécution du Canal de Panama : « Le Canal de Panama coûtera le double et rapportera le triple du Canal de Suez. »

Nous avons dit avec le Congrès international de 1879, nous n'avons cessé de répéter continuellement, et sous toutes les formes : que la dépense matérielle de creusement du Canal maritime coûterait 600 millions de francs et que les dépenses administratives, avec le payement des intérêts annuels à servir aux actionnaires et aux obligataires jusqu'au jour de l'inauguration, coûteraient d'autre part environ 600 millions de francs.

Le coût total de 1,200 millions prévu par le Congrès international a été augmenté. Aura-t-on le droit de dire que les prévisions du Congrès international étaient fausses? Pas du tout. Le coût du creusement proprement dit du Canal ne se trouvera pas beaucoup modifié; c'est la dépense résultant du payement des intérêts à servir au capital et aux emprunts qui s'est accrue. Est-ce la faute du Congrès international?

Est-ce la faute de votre Conseil d'administration, si l'acharnement et la mauvaise foi avec lesquels nos adversaires se sont attaqués à notre crédit nous ont obligés à emprunter, plus cher que le Congrès ne l'avait admis, la somme nécessaire à l'exécution de l'œuvre matérielle, et si ces attaques nous ont fait perdre plus d'une année de bon travail dans l'Isthme? Certains de nos entrepreneurs, il faut bien le reconnaître, ont eu le tort de se laisser intimider par cette guerre implacable faite aux capitaux français engagés dans l'entreprise.

Nous avions demandé en 1885, au gouvernement de la République, l'autorisation d'émettre des obligations à lots, précisément pour alléger ces charges d'intérêts devenues lourdes; nous avons présenté dernièrement la même requête dans le même but.

Il appartient aux représentants de la Nation de vous donner les moyens d'achever votre œuvre à des conditions normales.

Exactement comme à Suez, en 1865, les ouvriers nous ont fait défaut à Panama! Et comme à Suez, immédiatement, sans hésiter, sans perdre un seul jour, nous avons cherché le moyen de nous passer de cette main-d'œuvre colossale, de tourner la difficulté, de substituer des machines aux bras.

Dès 1885, c'est-à-dire deux ans avant que l'événement ne se réalisât, nous prenions déjà des précautions. C'est alors que les attaques les plus violentes furent dirigées contre notre entreprise.

La solidité des actionnaires, leur résistance admirable déjoua ces calculs.

« Ne pouvant rien contre les actionnaires, disions-nous, certaines individualités se sont tournées contre la Compagnie; et par la publication de journaux créés exprès, expédiés, ou criés sur la voie publique, par des correspondances, par des brochures, une véritable campagne de chantage a été organisée.

« Nous n'avons pas besoin de dire que ces spéculateurs d'un genre spécial trouveront la Compagnie du Canal de Panama aussi dédaigneuse et aussi inébranlable que l'ont été les actionnaires. »

Les moyens employés par nos adversaires, résolus à s'emparer du Canal, ont dépassé tout ce qu'il aurait été possible d'imaginer. Leur audace fut sans limite; ils s'attaquèrent à tout et à tous, ne reculant devant rien, intimidant, je vous l'ai dit, certains de nos entrepreneurs, effrayant les travailleurs qui étaient disposés à se rendre dans l'Isthme.

Pour lutter, nous avions demandé au gouvernement de la République l'autorisation d'émettre des obligations à lots. La lettre de votre Président au ministre commençait ainsi :

« La Compagnie du Canal de Panama se trouve actuellement dans la situation où se trouvait la Compagnie du Canal de Suez deux ans avant l'inauguration du Canal maritime.

« Pour l'achèvement du Canal de Suez, et en pareille occurrence, le gouvernement français accorda à M. Ferdinand de Lesseps l'autorisation d'émettre des obligations à lots.

« Ces obligations à lots, émises au prix de 300 francs, valent actuellement 365 francs.

« L'intervention du gouvernement français en faveur de la *Compagnie universelle du Canal maritime de Suez* se justifiait par cette double considération .

« Que le premier capital de l'entreprise avait été presque entièrement souscrit en France;

« Que les revenus du Canal achevé, payés par toutes les nations, rémunéreraient ce capital national qui, par conséquent, serait pour la France un placement exceptionnellement avantageux. »

La situation était identique, il nous avait paru que nous aboutirions au même résultat.

Divers incidents ne nous permirent pas d'attendre le vote de la Chambre des Députés. Il fallait marcher, continuer le creusement, sous peine de perdre le fruit de travaux considérables, et nous dûmes procéder à un emprunt dont le succès fut complet, mais dont les charges vinrent augmenter encore celles que nous supportions déjà.

La pétition que vous avez adressée à vos Sénateurs et à vos Députés ne dit-elle pas, en termes respectueux, que votre but principal est la recherche de la vérité?

Vous ne voulez, comme nous, qu'une chose, c'est que vos représentants vous aident, dans la mesure de leur pouvoir, à achever l'œuvre que vous avez entreprise avec votre épargne, se rappelant cette opinion qui a été officiellement exprimée : « La Compagnie de Panama, par le nom et le passé des hommes qui la dirigent, par les collaborateurs éminents dont elle s'entoure, par le caractère grandiose et en quelque sorte humanitaire de l'œuvre qu'elle poursuit, par les efforts sérieux qu'elle fait encore pour mener cette œuvre à bien, mérite la bienveillance des pouvoirs publics. »

Les Représentants de la Nation n'oublieront pas les vœux émis par les Chambres de commerce de Bordeaux, de Saint-Nazaire, de Rouen et de Marseille, au retour des délégués que ces Chambres avaient envoyés à Panama.

Les vœux des Chambres de commerce les plus intéressées à la mise en exploitation du Canal de Panama, le pétitionnement des actionnaires et des obligataires de la Compagnie, le mouvement d'opinion publique, le mouvement national qui s'est manifesté à la suite des manœuvres coupables dirigées contre l'entreprise, posent une question qui ne peut pas rester en suspens, qui doit être résolue à bref délai :

La France achèvera-t-elle, à sa gloire et à son profit, le Canal de Panama, comme elle a achevé, à son profit et à sa gloire, le Canal de Suez?

Le Parlement français de 1888 accordera-t-il aux actionnaires du Canal de Panama, dans des conditions identiques, l'aide que le Parlement français a accordée, en 1868, aux actionnaires du Canal de Suez?

Un moment d'hésitation chez les Pouvoirs publics a suffi, en 1875, pour que la moitié de la propriété du Canal de Suez passât, pour cent millions de francs! au trésor britannique.

Nos adversaires actuels parviendront-ils à s'approprier pour rien le Canal de Panama tout entier?

Forts de l'avis unanime de la Commission supérieure consultative des travaux, nous abordions résolument, dès le mois de septembre dernier, l'exécution du programme nouveau.

Le tracé du canal à biefs, que l'on exécute actuellement, ne diffère pas du tracé adopté pour le canal à niveau.

Ce Canal aura, sur toute sa longueur, dans chaque bief, autant de largeur et de profondeur d'eau que le Canal définitif.

Les plus grands navires (les navires de 150 mètres de longueur et de 8 mètres de tirant d'eau) pourront passer en 1890 d'un Océan à l'autre Océan.

En définitive : Nous tendons à ouvrir le Canal à la grande navigation avec des biefs dont le plus élevé ne sera pas à plus de 30 mètres au-dessus du niveau de la mer; mais si nous constations que ce résultat ne doit pas être atteint en 1890, nous n'aurions, pour maintenir cette date, qu'à créer ce bief supérieur, — toujours destiné à disparaître — en arrêtant les travaux d'extraction 10 mètres plus haut.

Tous nos efforts se sont concentrés sur la nécessité dominante d'ouvrir le Canal à la navigation universelle avec la plus grande rapidité, par des moyens absolument certains. Nous avons la conviction d'y avoir réussi.

En admettant un passage journalier de 10 navires jaugeant, en moyenne 2,500 tonnes (tonnage moyen des navires passant le Canal de Suez), on a un transit quotidien de 25,000 tonnes. En laissant dans l'année la marge très ample de 65 jours pour les réparations et autres circonstances pouvant ralentir l'exploitation, on obtient, avec 300 jours seulement de navigation par an, un transit de 7,500,000 tonnes.

La création ultérieure de garages facilitera le passage des navires et augmentera la capacité d'exploitation du Canal inauguré en 1890.

Ces dispositions s'imposaient, le trafic de 7 millions et demi de tonnes étant déjà bien dépassé.

Les engagements fermes pris par les entrepreneurs étant basés sur les conditions d'un travail dont ils ont maintenant toute l'expérience, les prix inscrits aux contrats sont les prix qui leur ont été appliqués, dont ils ont également fait l'expérience pratique, et qui ne laissent donc aucun doute.

Après l'inauguration, le *seul* produit des taxes de transit étant de. . . . . 125,218,750 fr.
Et toutes les charges étant de. 103,926,260

Il reste une marge, en chiffres ronds, de 21 millions de francs, distribuables aux Actionnaires après les prélèvements des réserves et de la redevance au Gouvernement colombien.

L'autorisation d'émettre des obligations à lots, si elle vous était accordée, l'autorisation éventuelle de convertir en obligations à lots les emprunts antérieurs, amélioreraient considérablement la situation financière.

Une objection nous a été faite par un certain nombre de Députés: La faveur que nous sollicitons des Pouvoirs publics étant exceptionnelle, des Représentants de la nation ont exprimé le désir que, quoi qu'il pût arriver, le remboursement des obligations et le payement des lots fussent définitivement assurés, en dehors même des bénéfices de l'entreprise. Nous avons proposé, en conséquence, de majorer les sommes à emprunter du quantum nécessaire pour acheter et déposer des Rentes françaises, de manière à garantir définitivement le remboursement, avec primes ou lots, de toutes les obligations à émettre, sans exception.

Le 20 janvier dernier, je vous faisais connaître que je ne renoncerais pas à la demande que j'avais faite d'être autorisé à émettre des obligations à lots et je vous engageais à signer une pétition:

« N'ayant rien à cacher, vous disais-je, je veux un débat public où la véritable situation de l'entreprise sera exposée. Ce n'est donc pas une mise en demeure que mes associés, que les électeurs transmettront à leurs Représentants, mais une respectueuse requête n'ayant pour but que la vérité. »

Vous avez répondu à cet appel, et les Représentants de la France sont saisis de la question.

Cet examen peut prendre un certain temps.

Mais là-bas, dans l'Isthme, on travaille, et le temps marche! Et si nous voulons inaugurer le Canal à sa date, nous ne devons rien négliger. Plus on travaille, plus nous devons veiller à l'exécution des marchés que nous avons passés. La moindre suspension des travaux, pour une cause quelconque, amènerait un grand retard, et nos adversaires, qui veulent s'emparer de votre œuvre, en dépréciant le cours de vos titres, ne manqueraient certes pas l'occasion.

J'ai donc proposé au Conseil d'Administration de procéder tout de suite à l'émission d'une 3e série d'*Obligations Nouvelles* qui offrira précisément les garanties de remboursement que je veux assurer aux obligations à lots: c'est-à-dire que sur le produit de cette émission d'*Obligations Nouvelles*, un prélèvement proportionnel sera fait pour qu'un achat de Rentes françaises assure, garantisse le remboursement à 1,000 francs, de toutes les obligations.

Le Parlement aura ainsi la démonstration pratique du système que je compte appliquer à l'émission des obligations à lots.

Cet emprunt étant comme à valoir sur l'emprunt définitif des 600 millions, il est juste que les souscripteurs jouissent d'un privilège:

La Compagnie réservera donc à chaque souscripteur à l'émission actuelle des *Obligations Nouvelles, 3e série*, et suivant les circonstances, dans le cas, bien entendu, où l'autorisation d'émettre des obligations à lots me serait accordée, ou le droit de souscrire *avec irréductibilité* à un même nombre d'*Obligations à lots*, ou le droit d'échanger (aux conditions qui seront alors déterminées) les *Obligations Nouvelles* de la 3e série qu'il aura souscrites, contre un même nombre d'*Obligations à lots*.

Grâce à cette émission partielle, nous continuerons avec la vigueur indispensable le creusement du Canal maritime de Panama, et le Parlement aura le temps d'examiner les conditions diverses de l'œuvre que nous avons entreprise.

Je terminerai en rappelant une parole prononcée dans l'Isthme devant de nombreux témoins et qui produisit une grande impression.

M. Ponce de Léon, ingénieur du gouvernement des États-Unis de Colombie, qui venait de visiter les chantiers, s'exprima ainsi:

« Nous sommes à même d'apprécier quelle foi, quelle force de volonté et quelle constance ont été nécessaires pour commencer, organiser et installer les travaux de l'excavation du Canal. Je ne doute plus maintenant du succès de l'entreprise: La France a commencé l'œuvre, et la France la terminera! »

L'Assemblée a approuvé à l'unanimité les résolutions présentées par le conseil d'administration.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

La Russie sectaire; sectes religieuses russes, par Tsakni (Plon). Les Skoptsy, ou mutilés, sont l'une de ces étranges sectes russes qui n'ont pu arriver à une expansion relative que parce qu'ils ont puisé à même des 90 millions d'hommes de l'énorme masse de la population russe. Tsakni fait défiler devant le lecteur plus de vingt autres sectes, plus bizarres les unes que les autres.

Impressions de théâtre, par Jules Lemaitre (Lecène et Oudin). Le jeune et vigoureux critique, qui a su se faire si rapidement une si large place dans notre littérature contemporaine, rassemble aujourd'hui les études substantielles et suggestives qu'il a semées un peu partout, au cours des événements littéraires, petits et grands, des dernières années.

Un livre de sonnets, par Claudius Popelin (Charpentier). Voici un volume qui fera la joie, en même temps, des artistes et des poètes, sans parler des bibliophiles. M. Popelin a voulu, en effet, encadrer lui-même ses remarquables et délicates inspirations poétiques dans d'adorables compositions, d'un goût exquis et d'une charmante variété.

L'Histoire anecdotique du second empire, par un ancien fonctionnaire. (Dentu), fourmille de détails piquants et presque inédits sur la période de notre histoire qui s'étend de 1851 à 1870.

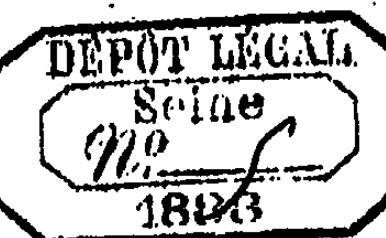
Thérésine, par Albert Delpit (Ollendorff). Voici un vrai roman d'aventures. Une chanteuse de café-concert est désirée, puis épousée par un galant homme. Cet amour qui la relève fait germer en elle la passion de la vertu, du dévouement. Elle est prise en pleine réhabilitation par le cauchemar et la honte du passé. Frappée au cœur, elle meurt de désespoir.

Hugues Le Roux, le jeune et brillant écrivain, publie à la fois deux volumes : **Le Frère lai** (à la Librairie moderne), une série de nouvelles, joliment illustrées par Jules Garnier et dont quelques-unes sont des petits chefs-d'œuvre de grâce et de sentiment, et **l'Enfer Parisien** (V. Havard), recueil de ses curieuses études de mœurs si remarquées dans le Temps.

Le Train Jaune par G. Toudouze (V.-Havard), marque un grand progrès chez le fécond romancier ; c'est une histoire d'adultère mais rajeunie et relevée par la saveur moderniste du détail et l'exactitude, la précision de l'observation.

Nathalie Madoré (Charpentier). Abel Hermant, cela est clair, est de la nouvelle école qui ne déteste point le tapage, voire même un peu le scandale. Il a beaucoup, beaucoup de talent, mais l'emploi qu'il en fait n'est pas toujours sans laisser quelque regret aux lecteurs les mieux disposés.

Paris, le 15 Mars 1888



LA

Revue de Paris

ET DE

SAINT-PETERSBOURG

On s'abonne aux BUREAUX DE LA REVUE, 14, rue Halévy

Pour la France, 30 fr. par an; pour l'Étranger, 35 fr.; papier de Hollande, 100 fr.

Vente au N°, à PARIS : Chez MARPON et FLAMMARION, 26, rue Racine et boulevard des Italiens, 10

Directeur : ARSÈNE HOUSSAYE
Sous-Directeur : ARMAND SILVESTRE *Secrétaire de la Rédaction* : JEHAN SOUDAN

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE MARS 1888

La **REVUE** paraît le 15 de chaque mois

ON S'ABONNE :

Aux Bureaux de la **Revue**, au bureaux de poste et dans les grandes librairies de France et de l'Étranger.

Pour la France . . . . **30** fr. par an.
Pour l'Étranger . . . . **35** fr. —
Papier de Hollande, portant imprimé sur chaque volume le nom de l'Abonné . . . . **100** fr. —

PRINCIPAUX CORRESPONDANTS A L'ÉTRANGER :

ANGLETERRE . . . . . . **Londres** : Maison Hachette et Cie.

RUSSIE . . . . **Saint-Pétersbourg** : R. Viollet, 28, Newsky Perspective. Mellier et Cie.
Moscou : R. Viollet, Stoleschnikoff Péréoulok J. Deubner.
Kiew : H. Laechelin.
Odessa : M. Stadelmeyer.
Revel : F. Wassermann.
Varsovie : M. Orgelbrand. G. Sennewald.
Vilna : I. Zawadgzi.

AUTRICHE-HONGRIE . **Vienne** : Wiener, Zeitungsagentur 1 Wollgeile 6. C. Daberkow vii Mariahilferstr 12/16.
Prague : J. G. Calve.
Teplitz : Geitungsagentur.
Cracovie : D. E. Friedkin Lemberg. H. Altemberg.

ALLEMAGNE . . . . **Leipzig** : E. Heitmann, seul concessionnaire pour ces trois pays.

SOMMAIRE DU NUMÉRO D'OCTOBRE 1887

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE NOVEMBRE 1887

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE DÉCEMBRE 1887

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE JANVIER 1888

Chaque article, même le Roman, est publié en entier dans le Numéro.

Paris. — Soc. d'imp. PAUL DUPONT, 24, rue du Bouloi (Cl.) 10 bis.2.88.

SOMMAIRE DU NUMÉRO D'OCTOBRE 1888

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE NOVEMBRE 1887

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE DÉCEMBRE 1887

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE JANVIER 1888

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE FÉVRIER 1888

Chaque article, même le Roman, est publié en entier dans le Numéro.

Paris. — Soc. d'Imp. PAUL DUPONT, 24, rue du Bouloi (Cl.) 42 *bis*.3.88.